

VICTOR HUGO

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

f.

PREMIÈRE SÉRIE :
HISTOIRE
LES PETITES ÉPOPÉES

À LA FRANCE

*Livre, qu'un vent t'emporte
En France où je suis né !
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.*

V. H.

Les personnes qui voudront bien jeter un coup d'œil sur ce livre ne s'en feraient pas une idée précise, si elles y voyaient autre chose qu'un commencement.

Ce livre est-il donc un fragment ? Non. Il existe à part. Il a, comme on le verra, son exposition, son milieu et sa fin.

Mais, en même temps, il est, pour ainsi dire, la première page d'un autre livre.

Un commencement peut-il être un tout ? Sans doute. Un péristyle est un édifice.

L'arbre, commencement de la forêt, est un tout. Il appartient à la vie isolée, par la racine, et à la vie en commun, par la sève. À lui seul, il ne prouve que l'arbre, mais il annonce la forêt.

Ce livre, s'il n'y avait pas quelque affectation dans des comparaisons de cette nature, aurait, lui aussi, ce double caractère. Il existe solitairement et forme un tout ; il existe solidairement et fait partie d'un ensemble.

Cet ensemble, que sera-t-il ?

Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique ; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière ; faire apparaître, dans une sorte de miroir sombre et clair — que l'interruption naturelle des travaux terrestres brisera probablement avant qu'il ait la dimension rêvée par l'auteur — cette grande figure une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée, l'Homme ; voilà de quelle pensée, de quelle ambition, si l'on veut, est sortie la Légende des Siècles.

Les deux volumes qu'on va lire n'en contiennent que la première partie, la première série, comme dit le titre.

Les poèmes qui composent ces deux volumes ne sont donc autre chose que des empreintes successives du profil humain, de date en date, depuis Ève, mère des hommes, jusqu'à la Révolution, mère des peuples ; empreintes prises, tantôt sur la barbarie, tantôt sur la civilisation, presque toujours sur le vif de l'histoire ; empreintes moulées sur le masque des siècles.

Quand d'autres volumes se seront joints à ceux-ci, de façon à rendre l'œuvre un peu moins incomplète, cette série d'empreintes, vaguement disposées dans un certain ordre chronologique, pourra former une sorte de galerie de la médaille humaine.

Pour le poète comme pour l'historien, pour l'archéologue comme pour le philosophe, chaque siècle est un changement de physionomie de l'humanité. On trouvera dans ces deux volumes, qui, nous le répétons, seront continués et complétés, le reflet de quelques-uns de ces changements de physionomie.

On y trouvera quelque chose du passé, quelque chose du présent (XIII. *Maintenant*), et comme un vague mirage de l'avenir. Du reste, ces poèmes, divers par le sujet, mais inspirés par la même pensée, n'ont entre eux d'autre nœud qu'un fil, ce fil qui s'atténue quelquefois au point de devenir invisible, mais qui ne casse jamais, le grand fil mystérieux du labyrinthe humain, le Progrès.

Comme dans une mosaïque, chaque pierre a sa couleur et sa forme propre ; l'ensemble donne une figure. La figure de ce livre, on l'a dit plus haut, c'est l'homme.

Ces deux volumes d'ailleurs, qu'on veuille bien ne pas l'oublier, sont à l'ouvrage dont ils font partie, et qui sera mis au jour plus tard, ce que serait à une symphonie l'ouverture. Ils n'en peuvent donner l'idée exacte et complète, mais ils contiennent une lueur de l'œuvre entière.

Le poème que l'auteur a dans l'esprit, n'est ici qu'entr'ouvert.

Quant à ces deux volumes pris en eux-mêmes, l'auteur n'a qu'un mot à en dire : le genre humain, considéré comme un grand individu collectif accomplissant d'époque en époque



une série d'actes sur la terre, a deux aspects : l'aspect historique et l'aspect légendaire. Le second n'est pas moins vrai que le premier ; le premier n'est pas moins conjectural que le second.

Qu'on ne conclue pas de cette dernière ligne — disons-le en passant — qu'il puisse entrer dans la pensée de l'auteur d'amoindrir la haute valeur de l'enseignement historique. Pas une gloire, parmi les splendeurs du génie humain, ne dépasse celle du grand historien philosophe. L'auteur, seulement, sans diminuer la portée de l'histoire, veut constater la portée de la légende. Hérodote fait l'histoire, Homère fait la légende.

C'est l'aspect légendaire qui prévaut dans ces deux volumes et qui en colore les poèmes. Ces poèmes se passent l'un à l'autre le flambeau de la tradition humaine. Quasi cursors. C'est ce flambeau, dont la flamme est le vrai, qui fait l'unité de ce livre. Tous ces poèmes, ceux du moins qui résument le passé, sont de la réalité historique condensée ou de la réalité historique devinée. La fiction parfois, la falsification jamais ; aucun grossissement de lignes ; fidélité absolue à la couleur des temps et à l'esprit des civilisations diverses. Pour citer des exemples, la décadence romaine (tome 1^{er} page 49) n'a pas un détail qui ne soit rigoureusement exact ; la barbarie mahométane ressort de Cantemir, à travers l'enthousiasme de l'historiographe turc, telle qu'elle est exposée dans les premières pages de Zim-Zizimi et de Sultan Mourad.

Du reste, les personnes auxquelles l'étude du passé est familière, reconnaîtront, l'auteur n'en doute pas, l'accent réel et sincère de tout ce livre. Un de ces poèmes (Première rencontre du Christ avec le tombeau) est tiré, l'auteur pourrait dire traduit, de l'Évangile. Deux autres (le Mariage de Roland, Aymerillot) sont des feuillets détachés de la colossale épopée du moyen âge (Charlemagne, emperor à la barbe fleurie). Ces deux poèmes jaillissent directement des livres de geste de la chevalerie. C'est de l'histoire écoutée aux portes de la légende.

Quant au mode de formation de plusieurs des autres poèmes dans la pensée de l'auteur, on pourra s'en faire une idée en lisant les quelques lignes placées en note à la page 126 du tome II, lignes d'où est sortie la pièce intitulée : les Raisons du Momotombo. L'auteur en convient, un rudiment

imperceptible, perdu dans la chronique ou dans la tradition, à peine visible à l'œil nu, lui a souvent suffi. Il n'est pas défendu au poète et au philosophe d'essayer sur les faits sociaux ce que le naturaliste essaye sur les faits zoologiques : la reconstruction du monstre d'après l'empreinte de l'ongle ou l'alvéole de la dent.

Ici lacune, là étude complaisante et approfondie d'un détail, tel est l'inconvénient de toute publication fractionnée. Ces défauts de proportion peuvent n'être qu'apparents. Le lecteur trouvera certainement juste d'attendre, pour les apprécier définitivement, que la Légende des Siècles ait paru en entier. Les usurpations, par exemple, jouent un tel rôle dans la construction des royaumes au moyen âge, et mêlent tant de crimes à la complication des investitures, que l'auteur a cru devoir les présenter sous leurs trois principaux aspects dans les trois drames : le Petit Roi de Galice, Eviradnus, la Confiance du marquis Fabrice. Ce qui peut sembler aujourd'hui un développement excessif s'ajustera plus tard à l'ensemble.

Les tableaux riants sont rares dans ce livre ; cela tient à ce qu'ils ne sont pas fréquents dans l'histoire.

Comme on le verra, l'auteur, en racontant le genre humain, ne l'isole pas de son entourage terrestre. Il mêle quelquefois à l'homme, il heurte à l'âme humaine, afin de lui faire rendre son véritable son, ces êtres différents de l'homme que nous nommons bêtes, choses, nature morte, et qui remplissent on ne sait quelles fonctions fatales dans l'équilibre vertigineux de la création.

Tel est ce livre. L'auteur l'offre au public sans rien se dissimuler de sa profonde insuffisance. C'est une tentative vers l'idéal. Rien de plus.

Ce dernier mot a besoin peut-être d'être expliqué.

Plus tard, nous le croyons, lorsque plusieurs autres parties de ce livre auront été publiées, on apercevra le lien qui, dans la conception de l'auteur, rattache la Légende des Siècles à deux autres poèmes, presque terminés à cette heure, et qui en sont, l'un le dénoûment, l'autre le couronnement : la Fin de Satan, et Dieu.

L'auteur, du reste, pour compléter ce qu'il a dit plus haut, ne voit aucune difficulté à faire entrevoir dès à présent qu'il a esquissé dans la solitude une sorte de poème d'une certaine étendue où se réverbère le problème unique, l'Être, sous sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini ; le progressif, le relatif, l'absolu ; en ce qu'on pourrait appeler trois chants, la Légende des Siècles, la Fin de Satan, Dieu.

Il publie aujourd'hui un premier carton de cette esquisse. Les autres suivront.

Nul ne peut répondre d'achever ce qu'il a commencé, pas une minute de continuation certaine n'est assurée à l'œuvre ébauchée ; la solution de continuité, hélas ! c'est tout l'homme ; mais il est permis, même au plus faible, d'avoir une bonne intention et de la dire.

Or, l'intention de ce livre est bonne.

L'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, l'éclosion lente et suprême de la liberté, droit pour cette vie, responsabilité pour l'autre ; une espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde et sur son sommet une haute prière ; le drame de la création éclairé par le visage du créateur, voilà ce que sera, terminé, ce poème dans son ensemble ; si Dieu, maître des existences humaines, y consent.

Hauteville House. — Septembre 1859.

I

L’aurore apparaissait ; quelle aurore ? Un abîme
D’éblouissement, vaste, insondable, sublime ;
Une ardente lueur de paix et de bonté.
C’était aux premiers temps du globe ; et la clarté
Brillait sereine au front du ciel inaccessible,
Étant tout ce que Dieu peut avoir de visible ;
Tout s’illuminait, l’ombre et le brouillard obscur ;
Des avalanches d’or s’écroulaient dans l’azur ;

Le jour en flamme, au fond de la terre ravie,
Embrasait les lointains splendides de la vie ;
Les horizons pleins d’ombre et de rocs chevelus,
Et d’arbres effrayants que l’homme ne voit plus,
Luisaient comme le songe et comme le vertige,
Dans une profondeur d’éclair et de prodige ;
L’Éden pudique et nu s’éveillait mollement ;
Les oiseaux gazouillaient un hymne si charmant,
Si frais, si gracieux, si suave et si tendre,
Que les anges distraits se penchaient pour l’entendre ;
Le seul rugissement du tigre était plus doux ;
Les halliers où l’agneau paissait avec les loups,
Les mers où l’hydre aimait l’alcyon, et les plaines
Où les ours et les daims confondaient leurs haleines,
Hésitaient, dans le chœur des concerts infinis,
Entre le cri de l’antre et la chanson des nids.
La prière semblait à la clarté mêlée ;
Et sur cette nature encore immaculée
Qui du verbe éternel avait gardé l’accent,
Sur ce monde céleste, angélique, innocent,
Le matin, murmurant une sainte parole,
Souriait, et l’aurore était une auréole.
Tout avait la figure intègre du bonheur ;
Pas de bouche d’où vînt un souffle empoisonneur ;
Pas un être qui neût sa majesté première ;
Tout ce que l’infini peut jeter de lumière
Éclatait pêle-mêle à la fois dans les airs ;
Le vent jouait avec cette gerbe d’éclairs

Dans le tourbillon libre et fuyant des nuées ;
 L'enfer balbutiait quelques vagues huées
 Qui s'évanouissaient dans le grand cri joyeux
 Des eaux, des monts, des bois, de la terre et des cieux !
 Les vents et les rayons semaient de tels délires
 Que les forêts vibraient comme de grandes lyres ;
 De l'ombre à la clarté, de la base au sommet,
 Une fraternité vénérable germait ;
 L'astre était sans orgueil et le ver sans envie ;
 On s'adorait d'un bout à l'autre de la vie ;
 Une harmonie égale à la clarté, versant
 Une extase divine au globe adolescent,
 Semblait sortir du cœur mystérieux du monde ;
 L'herbe en était émue, et le nuage, et l'onde,
 Et même le rocher qui songe et qui se tait ;
 L'arbre, tout pénétré de lumière, chantait ;
 Chaque fleur, échangeant son souffle et sa pensée
 Avec le ciel serein d'où tombe la rosée,
 Recevait une perle et donnait un parfum ;
 L'Être resplendissait, Un dans Tout, Tout dans Un ;
 Le paradis brillait sous les sombres ramures
 De la vie ivre d'ombre et pleine de murmures,
 Et la lumière était faite de vérité ;
 Et tout avait la grâce, ayant la pureté ;
 Tout était flamme, hymen, bonheur, douceur, clémence,
 Tant ces immenses jours avaient une aube immense !

II

Ineffable lever du premier rayon d'or !
 Du jour éclairant tout sans rien savoir encor !
 Ô Matin des matins ! amour ! joie effrénée
 De commencer le temps, l'heure, le mois, l'année !
 Ouverture du monde ! instant prodigieux !
 La nuit se dissolvait dans les énormes cieux
 Où rien ne tremble, où rien ne pleure, où rien ne souffre ;
 Autant que le chaos la lumière était gouffre ;
 Dieu se manifestait dans sa calme grandeur,
 Certitude pour l'âme et pour les yeux splendeur ;
 De faite en faite, au ciel et sur terre, et dans toutes
 Les épaisseurs de l'être aux innombrables voûtes,
 On voyait l'évidence adorable éclater ;
 Le monde s'ébauchait ; tout semblait méditer ;
 Les types primitifs, offrant dans leur mélange

Presque la brute informe et rude et presque l'ange,
Surgissaient, orageux, gigantesques, touffus ;
On sentait tressaillir sous leurs groupes confus
La terre, inépuisable et suprême matrice ;
La création sainte, à son tour créatrice,
Modelait vaguement des aspects merveilleux,
Faisait sortir l'essaim des êtres fabuleux

Tantôt des bois, tantôt des mers, tantôt des nues,
Et proposait à Dieu des formes inconnues
Que le temps, moissonneur pensif, plus tard changea ;
On sentait sourdre, et vivre, et végéter déjà
Tous les arbres futurs, pins, érables, yeuses,
Dans des verdissements de feuilles monstrueuses ;
Une sorte de vie excessive gonflait
La mamelle du monde au mystérieux lait ;
Tout semblait presque hors de la mesure éclore ;
Comme si la nature, en étant proche encore,
Eût pris, pour ses essais sur la terre et les eaux,
Une difformité splendide au noir chaos.

Les divins paradis, pleins d'une étrange sève,
Semblent au fond des temps reluire dans le rêve,
Et, pour nos yeux obscurs, sans idéal, sans foi,
Leur extase aujourd'hui serait presque l'effroi ;
Mais qu'importe à l'abîme, à l'âme universelle
Qui dépense un soleil au lieu d'une étincelle,
Et qui, pour y pouvoir poser l'ange azuré,
Fait croître jusqu'aux cieux l'Éden démesuré !

Jours inouïs ! le bien, le beau, le vrai, le juste,
Coulaient dans le torrent, frissonnaient dans l'arbuste ;
L'aquilon louait Dieu de sagesse vêtu ;
L'arbre était bon ; la fleur était une vertu ;

C'est trop peu d'être blanc, le lis était candide ;
Rien n'avait de souillure et rien n'avait de ride ;
Jours purs ! rien ne saignait sous l'ongle et sous la dent ;
La bête heureuse était l'innocence rôdant ;
Le mal n'avait encor rien mis de son mystère
Dans le serpent, dans l'aigle altier, dans la panthère ;
Le précipice ouvert dans l'animal sacré
N'avait pas d'ombre, étant jusqu'au fond éclairé ;
La montagne était jeune et la vague était vierge ;

Le globe, hors des mers dont le flot le submerge,
 Sortait beau, magnifique, aimant, fier, triomphant,
 Et rien n'était petit quoique tout fût enfant ;
 La terre avait, parmi ses hymnes d'innocence,
 Un étourdissement de sève et de croissance ;
 L'instinct fécond faisait rêver l'instinct vivant ;
 Et, répandu partout, sur les eaux, dans le vent,
 L'amour épars flottait comme un parfum s'exhale ;
 La nature riait, naïve et colossale ;
 L'espace vagissait ainsi qu'un nouveau-né.
 L'aube était le regard du soleil étonné.

III

Or, ce jour-là, c'était le plus beau qu'eût encore
 Versé sur l'univers la radieuse aurore ;

Le même séraphique et saint frémissement
 Unissait l'algue à l'onde et l'être à l'élément ;
 L'éther plus pur luisait dans les cieux plus sublimes ;
 Les souffles abondaient plus profonds sur les cimes ;
 Les feuillages avaient de plus doux mouvements ;
 Et les rayons tombaient caressants et charmants
 Sur un frais vallon vert, où, débordant d'extase,
 Adorant ce grand ciel que la lumière embrase,
 Heureux d'être, joyeux d'aimer, ivres de voir,
 Dans l'ombre, au bord d'un lac, vertigineux miroir,
 Étaient assis, les pieds effleurés par la lame,
 Le premier homme auprès de la première femme.

L'époux priait, ayant l'épouse à son côté.

IV

Ève offrait au ciel bleu la sainte nudité ;
 Ève blonde admirait l'aube, sa sœur vermeille.

Chair de la femme ! argile idéale ! ô merveille !
 Ô pénétration sublime de l'esprit
 Dans le limon que l'Être ineffable pétrit !

Matière où l'âme brille à travers son suaire !
 Boue où l'on voit les doigts du divin statuaire !
 Fange auguste appelant le baiser et le cœur,

Si sainte, qu'on ne sait, tant l'amour est vainqueur,
Tant l'âme est vers ce lit mystérieux poussée,
Si cette volupté n'est pas une pensée,
Et qu'on ne peut, à l'heure où les sens sont en feu,
Étreindre la beauté sans croire embrasser Dieu !

Ève laissait errer ses yeux sur la nature.

Et, sous les verts palmiers à la haute stature,
Autour d'Ève, au-dessus de sa tête, l'œillet
Semblait songer, le bleu lotus se recueillait,
Le frais myosotis se souvenait ; les roses
Cherchaient ses pieds avec leurs lèvres demi-closes ;
Un souffle fraternel sortait du lys vermeil ;
Comme si ce doux être eût été leur pareil,
Comme si de ces fleurs, ayant toutes une âme,
La plus belle s'était épanouie en femme.

V

Pourtant, jusqu'à ce jour, c'était Adam, l'élu
Qui dans le ciel sacré le premier avait lu,
C'était le Marié tranquille et fort, que l'ombre
Et la lumière, et l'aube, et les astres sans nombre,
Et les bêtes des bois, et les fleurs du ravin
Suivaient ou vénéraient comme l'aîné divin,
Comme le front ayant la lueur la plus haute ;
Et, quand tous deux, la main dans la main, côte à côte,
Erraient dans la clarté de l'Éden radieux,
La nature sans fond, sous ses millions d'yeux,
À travers les rochers, les rameaux, l'onde et l'herbe,
Couvait, avec amour pour le couple superbe,
Avec plus de respect pour l'homme, être complet,
Ève qui regardait, Adam qui contemplait.

Mais, ce jour-là, ces yeux innombrables qu'entr'ouvre
L'infini sous les plis du voile qui le couvre,
S'attachaient sur l'épouse et non pas sur l'époux,
Comme si, dans ce jour religieux et doux,
Béni parmi les jours et parmi les aurores,
Aux nids ailés perdus sous les branches sonores,

Au nuage, aux ruisseaux, aux frissonnants essaims,
Aux bêtes, aux cailloux, à tous ces êtres saints

Que de mots ténébreux la terre aujourd'hui nomme,
La femme eût apparu plus auguste que l'homme !

VI

Pourquoi ce choix ? pourquoi cet attendrissement
Immense du profond et divin firmament ?
Pourquoi tout l'univers penché sur une tête ?
Pourquoi l'aube donnant à la femme une fête ?
Pourquoi ces chants ? Pourquoi ces palpitations
Des flots dans plus de joie et dans plus de rayons ?
Pourquoi partout l'ivresse et la hâte d'éclorre,
Et les antres heureux de s'ouvrir à l'aurore,
Et plus d'encens sur terre et plus de flamme aux cieux ?

Le beau couple innocent songeait silencieux.

VII

Cependant la tendresse inexprimable et douce
De l'astre, du vallon, du lac, du brin de mousse,
Tressaillait plus profonde à chaque instant autour
D'Ève, que saluait du haut des cieux le jour ;
Le regard qui sortait des choses et des êtres,
Des flots bénis, des bois sacrés, des arbres prêtres,
Se fixait, plus pensif de moment en moment,
Sur cette femme au front vénérable et charmant ;
Un long rayon d'amour lui venait des abîmes,
De l'ombre, de l'azur, des profondeurs, des cimes,
De la fleur, de l'oiseau chantant, du roc muet.

Et, pâle, Ève sentit que son flanc remuait.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près, » dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi ! » cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Étends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb,
« Vous ne voyez plus rien ? » dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! »
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »

**Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »
Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. »
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth ;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard. « Ô mon père !
L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien ! »**

**Puis il descendit seul sous cette voûte sombre ;
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.**

Au commencement, Dieu vit un jour dans l'espace
Iblis venir à lui ; Dieu dit : « Veux-tu ta grâce ?
— Non, dit le Mal. — Alors que me demandes-tu ?
— Dieu, répondit Iblis de ténèbres vêtu,
Joutons à qui créera la chose la plus belle. »
L'Être dit : « J'y consens. — Voici, dit le Rebelle :
Moi, je prendrai ton œuvre et la transformerai.
Toi, tu féconderas ce que je t'offrirai ;
Et chacun de nous deux soufflera son génie
Sur la chose par l'autre apportée et fournie.
— Soit. Que te faut-il ? Prends, dit l'Être avec dédain.
— La tête du cheval et les cornes du daim.
— Prends. » Le monstre hésitant que la brume enveloppe
Reprit : « J'aimerais mieux celle de l'antilope.
— Va, prends. » Iblis entra dans son antre et forgea.
Puis il dressa le front. « Est-ce fini déjà ?
— Non. — Te faut-il encor quelque chose ? dit l'Être.
— Les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, maître.
— Prends. — Je demande, en outre, ajouta le Rampant,
Le ventre du cancer, les anneaux du serpent,
Les cuisses du chameau, les pattes de l'autruche.
— Prends. » Ainsi qu'on entend l'abeille dans la ruche,
On entendait aller et venir dans l'enfer
Le démon remuant des enclumes de fer.
Nul regard ne pouvait voir à travers la nue
Ce qu'il faisait au fond de la cave inconnue.
Tout à coup, se tournant vers l'Être, Iblis hurla :
« Donne-moi la couleur de l'or. » Dieu dit : « Prends-la. »
Et, grondant et râlant comme un bœuf qu'on égorge,
Le démon se remit à battre dans sa forge ;
Il frappait du ciseau, du pilon, du maillet,
Et toute la caverne horrible tressaillait ;
Les éclairs des marteaux faisaient une tempête ;
Ses yeux ardents semblaient deux braises dans sa tête ;
Il rugissait ; le feu lui sortait des naseaux,
Avec un bruit pareil au bruit des grandes eaux
Dans la saison livide où la cigogne émigre.
Dieu dit : « Que te faut-il encor ? — Le bond du tigre.

— Prends. — C'est bien, dit Iblis debout dans son volcan.
— Viens m'aider à souffler, » dit-il à l'ouragan.
L'être flambait ; Iblis, suant à grosses gouttes,
Se courbait, se tordait, et, sous les sombres voûtes,
On ne distinguait rien qu'une sombre rougeur
Empourprant le profil du monstrueux forger.
Et l'ouragan l'aidait, étant démon lui-même.
L'Être, parlant du haut du firmament suprême,
Dit : « Que veux-tu de plus ? » Et le grand paria,
Levant sa tête énorme et triste, lui cria :
« Le poitrail du lion et les ailes de l'aigle. »
Et Dieu jeta, du fond des éléments qu'il règle,
À l'ouvrier d'orgueil et de rébellion
L'aile de l'aigle avec le poitrail du lion.
Et le démon reprit son œuvre sous les voiles.
« Quelle hydre fait-il donc ? » demandaient les étoiles.
Et le monde attendait, grave, inquiet, béant,
Le colosse qu'allait enfanter ce géant ;
Soudain, on entendit dans la nuit sépulcrale
Comme un dernier effort jetant un dernier râle ;
L'Etna, fauve atelier du forgeron maudit,
Flamboya ; le plafond de l'enfer se fendit,
Et, dans une clarté blême et surnaturelle,
On vit des mains d'Iblis jaillir la sauterelle.
Et l'infirmes effrayant, l'être ailé, mais boiteux,
Vit sa création et n'en fut pas honteux,
L'avortement étant l'habitude de l'ombre.
Il sortit à mi-corps de l'éternel décombre,
Et, croisant ses deux bras, arrogant, ricanant,
Cria dans l'infini : « Maître, à toi maintenant ! »
Et ce fourbe, qui tend à Dieu même une embûche,
Reprit : « Tu m'as donné l'éléphant et l'autruche,
Et l'or pour dorer tout ; et ce qu'ont de plus beau
Le chameau, le cheval, le lion, le taureau,
Le tigre et l'antilope, et l'aigle et la couleuvre ;
C'est mon tour de fournir la matière à ton œuvre ;
Voici tout ce que j'ai. Je te le donne. Prends. »
Dieu, pour qui les méchants mêmes sont transparents,
Tendit sa grande main de lumière baignée
Vers l'ombre, et le démon lui donna l'araignée.

**Et Dieu prit l'araignée et la mit au milieu
Du gouffre qui n'était pas encor le ciel bleu ;
Et l'Esprit regarda la bête ; sa prunelle,
Formidable, versait la lueur éternelle ;
Le monstre, si petit qu'il semblait un point noir,
Grossit alors, et fut soudain énorme à voir ;
Et Dieu le regardait de son regard tranquille ;
Une aube étrange erra sur cette forme vile ;
L'affreux ventre devint un globe lumineux ;
Et les pattes, changeant en sphères d'or leurs nœuds,
S'allongèrent dans l'ombre en grands rayons de flamme ;
Iblis leva les yeux, et tout à coup l'infâme,
Ébloui, se courba sous l'abîme vermeil ;
Car Dieu, de l'araignée, avait fait le soleil.**

Les lions dans la fosse étaient sans nourriture.
Captifs, ils rugissaient vers la grande nature
Qui prend soin de la brute au fond des antres sourds.
Les lions n’avaient pas mangé depuis trois jours.
Ils se plaignaient de l’homme, et, pleins de sombres haines,
À travers leur plafond de barreaux et de chaînes,
Regardaient du couchant la sanglante rougeur ;
Leur voix grave effrayait au loin le voyageur
Marchant à l’horizon dans les collines bleues.

Tristes, ils se battaient le ventre de leurs queues ;
Et les murs du caveau tremblaient, tant leurs yeux roux
À leur gueule affamée ajoutaient de courroux !

La fosse était profonde ; et, pour cacher leur fuite,
Og et ses vastes fils l’avaient jadis construite ;
Ces enfants de la terre avaient creusé pour eux
Ce palais colossal dans le roc ténébreux ;
Leurs têtes en ayant crevé la large voûte,
La lumière y tombait et s’y répandait toute,
Et ce cachot de nuit pour dôme avait l’azur.
Nabuchodonosor, qui régnait dans Assur,
En avait fait couvrir d’un dallage le centre ;
Et ce roi fauve avait trouvé bon que cet antre,
Qui jadis vit les Chams et les Deucalions,
Bâti par les géants, servît pour les lions.

Ils étaient quatre, et tous affreux. Une litière
D’ossements tapissait le vaste bestiaire ;
Les rochers étageaient leur ombre au-dessus d’eux ;
Ils marchaient, écrasant sur le pavé hideux
Des carcasses de bête et des squelettes d’homme.

Le premier arrivait du désert de Sodome ;
Jadis, quand il avait sa fauve liberté,
Il habitait le Sin, tout à l’extrémité
Du silence terrible et de la solitude ;
Malheur à qui tombait sous sa patte au poil rude !
Et c’était un lion des sables.

Le second
Sortait de la forêt de l’Euphrate fécond ;

Naguère, en le voyant vers le fleuve descendre,
 Tout tremblait ; on avait eu du mal à le prendre,
 Car il avait fallu les meutes de deux rois ;
 Il grondait ; et c'était une bête des bois.

Et le troisième était un lion des montagnes.
 Jadis il avait l'ombre et l'horreur pour compagnes ;
 Dans ce temps-là, parfois, vers les ravins bourbeux
 Se ruaient des galops de moutons et de bœufs ;
 Tous fuyaient, le pasteur, le guerrier et le prêtre ;
 Et l'on voyait sa face effroyable apparaître.

Le quatrième, monstre épouvantable et fier,
 Était un grand lion des plages de la mer.
 Il rôdait près des flots avant son esclavage.
 Gur, cité forte, était alors sur le rivage ;
 Ses toits fumaient ; son port abritait un amas
 De navires mêlant confusément leurs mâts ;
 Le paysan portant son gomor plein de manne
 S'y rendait ; le prophète y venait sur son âne ;
 Ce peuple était joyeux comme un oiseau lâché ;
 Gur avait une place avec un grand marché,
 Et l'Abyssin venait y vendre des ivoires ;
 L'Amorrhéen, de l'ambre et des chemises noires ;
 Ceux d'Ascalon, du beurre, et ceux d'Aser, du blé.
 Du vol de ses vaisseaux l'abîme était troublé.
 Or, ce lion était gêné par cette ville ;
 Il trouvait, quand le soir il songeait immobile,
 Qu'elle avait trop de peuple et faisait trop de bruit.
 Gur était très-farouche et très-haute ; la nuit,
 Trois lourds barreaux fermaient l'entrée inabordable ;
 Entre chaque créneau se dressait, formidable,
 Une corne de buffle ou de rhinocéros ;
 Le mur était solide et droit comme un héros ;
 Et l'Océan roulait à vagues débordées
 Dans le fossé, profond de soixante coudées.
 Au lieu de dogues noirs jappant dans le chenil,
 Deux dragons monstrueux pris dans les joncs du Nil
 Et dressés par un mage à la garde servile,
 Veillaient des deux côtés de la porte de ville.
 Or, le lion s'était une nuit avancé,
 Avait franchi d'un bond le colossal fossé,
 Et broyé, furieux, entre ses dents barbares,
 La porte de la ville avec ses triples barres,
 Et, sans même les voir, mêlé les deux dragons
 Au vaste écrasement des verrous et des gonds ;

Et, quand il s'en était retourné vers la grève,
De la ville et du peuple il ne restait qu'un rêve,

Et, pour loger le tigre et nicher les vautours,
Quelques larves de murs sous des spectres de tours.

Celui-là se tenait accroupi sur le ventre.
Il ne rugissait pas, il bâillait ; dans cet antre
Où l'homme misérable avait le pied sur lui,
Il dédaignait la faim, ne sentant que l'ennui.

Les trois autres allaient et venaient ; leur prunelle,
Si quelque oiseau battait leurs barreaux de son aile,
Le suivait ; et leur faim bondissait, et leur dent
Mâchait l'ombre à travers leur cri rauque et grondant.

Soudain, dans l'angle obscur de la lugubre étable,
La grille s'entr'ouvrit ; sur le seuil redoutable,
Un homme que poussaient d'horribles bras tremblants,
Apparut ; il était vêtu de linceuls blancs ;
La grille referma ses deux battants funèbres ;
L'homme avec les lions resta dans les ténèbres.
Les monstres, hérissant leur crinière, écumant,
Se ruèrent sur lui, poussant ce hurlement
Effroyable, où rugit la haine et le ravage
Et toute la nature irritée et sauvage
Avec son épouvante et ses rébellions ;
Et l'homme dit : « La paix soit avec vous, lions ! »
L'homme dressa la main ; les lions s'arrêtèrent.

Les loups qui font la guerre aux morts et les déterrent,
Les ours au crâne plat, les chacals convulsifs
Qui pendant le naufrage errent sur les récifs,
Sont féroces ; l'hyène infâme est implacable ;
Le tigre attend sa proie et d'un seul bond l'accable ;
Mais le puissant lion, qui fait de larges pas,
Parfois lève sa griffe et ne la baisse pas,
Étant le grand rêveur solitaire de l'ombre.

Et les lions, groupés dans l'immense décombre,
Se mirent à parler entre eux, délibérant ;
On eût dit des vieillards réglant un différend
Au froncement pensif de leurs moustaches blanches.
Un arbre mort pendait, tordant sur eux ses branches.

Et, grave, le lion des sables dit : « Lions,
 Quand cet homme est entré, j'ai cru voir les rayons
 De midi dans la plaine où l'ardent semoun passe,
 Et j'ai senti le souffle énorme de l'espace ;
 Cet homme vient à nous de la part du désert. »

Le lion des bois dit : « Autrefois, le concert
 Du figuier, du palmier, du cèdre et de l'yeuse,
 Emplissait jour et nuit ma caverne joyeuse ;
 Même à l'heure où l'on sent que le monde se tait,
 Le grand feuillage vert autour de moi chantait.
 Quand cet homme a parlé, sa voix m'a semblé douce
 Comme le bruit qui sort des nids d'ombre et de mousse ;
 Cet homme vient à nous de la part des forêts. »

Et celui qui s'était approché le plus près,
 Le lion noir des monts dit : « Cet homme ressemble
 Au Caucase, où jamais une roche ne tremble ;
 Il a la majesté de l'Atlas ; j'ai cru voir,
 Quand son bras s'est levé, le Liban se mouvoir
 Et se dresser, jetant l'ombre immense aux campagnes ;
 Cet homme vient à nous de la part des montagnes. »

Le lion qui, jadis, au bord des flots rôdant,
 Rugissait aussi haut que l'Océan grondant,
 Parla le quatrième, et dit : « Fils, j'ai coutume,
 En voyant la grandeur, d'oublier l'amertume,
 Et c'est pourquoi j'étais le voisin de la mer.
 J'y regardais — laissant les vagues écumer —
 Apparaître la lune et le soleil éclore,
 Et le sombre infini sourire dans l'aurore ;
 Et j'ai pris, ô lions, dans cette intimité,
 L'habitude du gouffre et de l'éternité ;
 Or, sans savoir le nom dont la terre le nomme,
 J'ai vu luire le ciel dans les yeux de cet homme ;
 Cet homme au front serein vient de la part de Dieu. »

Quand la nuit eut noirci le grand firmament bleu,
 Le gardien voulut voir la fosse, et cet esclave,
 Collant sa face pâle aux grilles de la cave,
 Dans la profondeur vague aperçut Daniel
 Qui se tenait debout et regardait le ciel,
 Et songeait, attentif aux étoiles sans nombre,
 Pendant que les lions léchaient ses pieds dans l'ombre.

A — Première série (1859)

I – D'Ève à Jésus

V : Le Temple

A — I — V

Moïse pour l'autel cherchait un statuaire ;
Dieu dit : « Il en faut deux ; » et dans le sanctuaire
Conduisit Oliab avec Béliséel.
L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel.

Booz s’était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire ;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d’orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n’avait pas de fange en l’eau de son moulin ;
Il n’avait pas d’enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d’argent comme un ruisseau d’avril.
Sa gerbe n’était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
« Laissez tomber exprès des épis », disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu’il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu’un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l’on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l’œil du vieillard on voit de la lumière.

*

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens.
Près des meules, qu’on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
Et ceci se passait dans des temps très-anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
 La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
 Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
 Était encor mouillée et molle du déluge.

*

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
 Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
 Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
 Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
 Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
 Une race y montait comme une longue chaîne ;
 Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
 « Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
 Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
 Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

» Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
 Ô Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
 Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
 Elle à demi vivante et moi mort à demi.

» Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
 Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
 Quand on est jeune, on a des matins triomphants ;
 Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

» Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;
 Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe.
 Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
 Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. »

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
 Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
 Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
 Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

*

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément.
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait,
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

**Le philosophe allait sur son âne ; prophète,
Prunelle devant l’ombre horrible stupéfaite,
Il allait, il pensait.**

**Devin des nations,
Il vendait aux païens des malédictions,
Sans savoir si des mains dans les ténèbres blêmes
S’ouvraient pour recevoir ses vagues anathèmes.
Il venait de Phétor ; il allait chez Balac,
Fils des Gomorrhéens qui dorment sous le lac,
Mage d’Assur et roi du peuple moabite.
Il avait quitté l’ombre où l’épouvante habite,
Et le hideux abri des chênes chevelus
Que l’ouragan secoue en ses larges reflux.
Morne, il laissait marcher au hasard sa monture,
Son esprit cheminant dans une autre aventure ;
Il se demandait : « Tout est-il vide ? et le fond
N’est-il que de l’abîme où des spectres s’en vont ?
L’ombre prodigieuse est-elle une personne ?
Le flot qui murmure, est-ce une voix qui raisonne ?
Depuis quatre-vingts ans, je vis dans un réduit,
Regardant la sueur des antres de la nuit,
Écoutant les sanglots de l’air dans les nuées.
Le gouffre est-il vivant ? Larves exténuées,
Qu’est-ce que nous cherchons ? Je sais l’assyrien,
L’arabe, le persan, l’hébreu ; je ne sais rien.
De quel profond néant sommes-nous les ministres ?... »
Ainsi, pâle, il songeait sous les branches sinistres,
Les cheveux hérissés par les souffles des bois.
L’âne s’arrêta court et lui dit : « Je le vois. »**

En ce temps-là, Jésus était dans la Judée ;
Il avait délivré la femme possédée,
Rendu l’ouïe aux sourds et guéri les lépreux ;
Les prêtres l’épiaient et parlaient bas entre eux.
Comme il s’en retournait vers la ville bénie,
Lazare, homme de bien, mourut à Béthanie.
Marthe et Marie étaient ses sœurs ; Marie, un jour,
Pour laver les pieds nus du maître plein d’amour,
Avait été chercher son parfum le plus rare.
Or, Jésus aimait Marthe et Marie et Lazare.
Quelqu’un lui dit : « Lazare est mort. »

Le lendemain,

Comme le peuple était venu sur son chemin,
Il expliquait la loi, les livres, les symboles,
Et, comme Élie et Job, parlait par paraboles.
Il disait : « Qui me suit, aux anges est pareil.
Quand un homme a marché tout le jour au soleil
Dans un chemin sans puits et sans hôtellerie,
S’il ne croit pas, quand vient le soir, il pleure, il crie,
Il est las : sur la terre il tombe haletant ;
S’il croit en moi, qu’il prie, il peut au même instant
Continuer sa route avec des forces triples. »
Puis il s’interrompit, et dit à ses disciples :
« Lazare, notre ami, dort ; je vais l’éveiller. »
Eux dirent : « Nous irons, maître, où tu veux aller. »
Or, de Jérusalem, où Salomon mit l’arche,
Pour gagner Béthanie, il faut trois jours de marche.
Jésus partit. Durant cette route souvent,
Tandis qu’il marchait seul et pensif en avant,
Son vêtement parut blanc comme la lumière.

Quand Jésus arriva, Marthe vint la première,
Et, tombant à ses pieds, s’écria tout d’abord :
« Si nous t’avions eu, maître, il ne serait pas mort. »
Puis reprit en pleurant : « Mais il a rendu l’âme.
Tu viens trop tard. » Jésus lui dit : « Qu’en sais-tu, femme ?
Le moissonneur est seul maître de la moisson. »

Marie était restée assise à la maison.

Marthe lui cria : « Viens, le maître te réclame. »
 Elle vint. Jésus dit : « Pourquoi pleures-tu, femme ? »
 Et Marie à genoux lui dit : « Toi seul es fort.
 Si nous t'avions eu, maître, il ne serait pas mort. »
 Jésus reprit : « Je suis la lumière et la vie.
 Heureux celui qui voit ma trace et l'a suivie !
 Qui croit en moi vivra, fût-il mort et gisant. »
 Et Thomas, appelé Didyme, était présent.

Et le seigneur, dont Jean et Pierre suivaient l'ombre,
 Dit aux Juifs accourus pour le voir en grand nombre :
 « Où donc l'avez-vous mis ? » Ils répondirent : « Vois. »
 Lui montrant de la main, dans un champ, près d'un bois,
 À côté d'un torrent qui dans les pierres coule,
 Un sépulcre.

Et Jésus pleura.

Sur quoi, la foule
 Se prit à s'écrier : « Voyez comme il l'aimait !
 Lui qui chasse, dit-on, Satan, et le soumet,
 Eût-il, s'il était Dieu, comme on nous le rapporte,
 Laisse mourir quelqu'un qu'il aimait de la sorte ? »

Or, Marthe conduisit au sépulcre Jésus.
 Il vint. On avait mis une pierre dessus.
 « Je crois en vous, dit Marthe, ainsi que Jean et Pierre ;
 Mais voilà quatre jours qu'il est sous cette pierre. »

Et Jésus dit : « Tais-toi, femme, car c'est le lieu
 Où tu vas, si tu crois, voir la gloire de Dieu. »
 Puis il reprit : « Il faut que cette pierre tombe. »
 La pierre ôtée, on vit le dedans de la tombe.

Jésus leva les yeux au ciel et marcha seul
 Vers cette ombre où le mort gisait dans son linceul,
 Pareil au sac d'argent qu'enfouit un avare.
 Et, se penchant, il dit à haute voix : « Lazare ! »

Alors le mort sortit du sépulcre ; ses pieds
 Des bandes du linceul étaient encor liés ;
 Il se dressa debout le long de la muraille ;
 Jésus dit : « Déliez cet homme, et qu'il s'en aille. »
 Ceux qui virent cela crurent en Jésus-Christ.

Or, les prêtres, selon qu'au livre il est écrit,
S'assemblèrent, troublés, chez le préteur de Rome ;
Sachant que Christ avait ressuscité cet homme,
Et que tous avaient vu le sépulcre s'ouvrir,
Ils dirent : « Il est temps de le faire mourir. »

La ville ressemblait à l'univers. C'était
Cette heure où l'on dirait que toute âme se tait,
Que tout astre s'éclipse et que le monde change.
Rome avait étendu sa pourpre sur la fange.
Où l'aigle avait plané, rampait le scorpion.
Trimalcion foulait les os de Scipion.
Rome buvait, gaie, ivre et la face rougie ;
Et l'odeur du tombeau sortait de cette orgie.
L'amour et le bonheur, tout était effrayant.
Lesbie, en se faisant coiffer, heureuse, ayant
Son Tibulle à ses pieds qui chantait leurs tendresses,
Si l'esclave persane arrangeait mal ses tresses,
Lui piquait les seins nus de son épingle d'or.
Le mal à travers l'homme avait pris son essor ;
Toutes les passions sortaient de leurs orbites.
Les fils aux vieux parents faisaient des morts subites.
Les rhéteurs disputaient les tyrans aux bouffons.
La boue et l'or régnaient. Dans les cachots profonds,
Les bourreaux s'accouplaient à des martyres mortes.
Rome horrible chantait. Parfois, devant ses portes,
Quelque Crassus, vainqueur d'esclaves et de rois,
Plantait le grand chemin de vaincus mis en croix,
Et, quand Catulle, amant que notre extase écoute,
Errait avec Délie, aux deux bords de la route,
Six mille arbres humains saignaient sur leurs amours.
La gloire avait hanté Rome dans les grands jours ;
Toute honte à présent était la bienvenue.
Messaline en riant se mettait toute nue,
Et sur le lit public, lascive, se couchait.
Épaphrodite avait un homme pour hochet
Et brisait en jouant les membres d'Épictète.
Femme grosse, vieillard débile, enfant qui tette,
Captifs, gladiateurs, chrétiens, étaient jetés
Aux bêtes, et, tremblants, blêmes, ensanglantés,
Fuyaient, et l'agonie effarée et vivante
Se tordait dans le cirque, abîme d'épouvante.
Pendant que l'ours grondait, et que les éléphants,
Effroyables, marchaient sur les petits enfants,

La vestale songeait dans sa chaise de marbre.
Par moments, le trépas, comme le fruit d'un arbre,
Tombait du front pensif de la pâle beauté ;
Le même éclair de meurtre et de férocité
Passait de l'œil du tigre au regard de la vierge.
Le monde était le bois, l'empire était l'auberge.
De noirs passants trouvaient le trône en leur chemin,
Entraient, donnaient un coup de dent au genre humain,
Puis s'en allaient. Néron venait après Tibère.
César foulait aux pieds le Hun, le Goth, l'Ibère ;
Et l'empereur, pareil aux fleurs qui durent peu,
Le soir était charogne à moins qu'il ne fût dieu.
Le porc Vitellius roulait aux gémonies.
Escalier des grandeurs et des ignominies,
Baigne effrayant des morts, pilori des néants,
Saignant, fumant, infect, ce charnier de géants
Semblait fait pour pourrir le squelette du monde.
Des torturés râlaient sur cette rampe immonde,
Juifs sans langue, poltrons sans poings, larrons sans yeux ;
Ainsi que dans le cirque atroce et furieux
L'agonie était là, hurlant sur chaque marche.
Le noir gouffre cloaque au fond ouvrait son arche
Où croulait Rome entière ; et, dans l'immense égout,
Quand le ciel juste avait foudroyé coup sur coup,
Parfois deux empereurs, chiffres du fatal nombre,
Se rencontraient, vivants encore, et, dans cette ombre,
Où les chiens sur leurs os venaient mâcher leur chair,
Le César d'aujourd'hui heurtait celui d'hier.
Le crime sombre était l'amant du vice infâme.
Au lieu de cette race en qui Dieu mit sa flamme,
Au lieu d'Ève et d'Adam, si beaux, si purs tous deux,
Une hydre se traînait dans l'univers hideux ;
L'homme était une tête et la femme était l'autre.
Rome était la truie énorme qui se vautre.
La créature humaine, importune au ciel bleu,
Faisait une ombre affreuse à la cloison de Dieu ;
Elle n'avait plus rien de sa forme première ;
Son œil semblait vouloir foudroyer la lumière,
Et l'on voyait, c'était la veille d'Attila,
Tout ce qu'on avait eu de sacré jusque-là
Palpiter sous son ongle ; et pendre à ses mâchoires
D'un côté les vertus et de l'autre les gloires.

Les hommes rugissaient quand ils croyaient parler.
L'âme du genre humain songeait à s'en aller ;
Mais, avant de quitter à jamais notre monde,
Tremblante, elle hésitait sous la voûte profonde,
Et cherchait une bête où se réfugier.
On entendait la tombe appeler et crier.
Au fond, la pâle Mort riait sinistre et chauve.
Ce fut alors que toi, né dans le désert fauve,
Où le soleil est seul avec Dieu, toi, songeur
De l'ancre que le soir emplit de sa rougeur,
Tu vins dans la cité toute pleine de crimes ;
Tu frissonnas devant tant d'ombre et tant d'abîmes ;
Ton œil fit, sur ce monde horrible et châtié,
Flamboyer tout à coup l'amour et la pitié,
Pensif, tu secouas ta crinière sur Rome,
Et, l'homme étant le monstre, ô lion, tu fus l'homme.

Comme s'il pressentait que son heure était proche,
Grave, il ne faisait plus à personne un reproche ;
Il marchait en rendant aux passants leur salut ;
On le voyait vieillir chaque jour, quoiqu'il eût
À peine vingt poils blancs à sa barbe encor noire ;
Il s'arrêtait parfois pour voir les chameaux boire,
Se souvenant du temps qu'il était chamelier.

Il songeait longuement devant le saint pilier ;
Par moments, il faisait mettre une femme nue
Et la regardait, puis il contemplait la nue,
Et disait : « La beauté sur terre, au ciel le jour. »

Il semblait avoir vu l'Éden, l'âge d'amour,
Les temps antérieurs, l'ère immémoriale.
Il avait le front haut, la joue impériale,
Le sourcil chauve, l'œil profond et diligent,
Le cou pareil au col d'une amphore d'argent,
L'air d'un Noé qui sait le secret du déluge.
Si des hommes venaient le consulter, ce juge
Laisant l'un affirmer, l'autre rire et nier,
Écoutait en silence et parlait le dernier.
Sa bouche était toujours en train d'une prière ;
Il mangeait peu, serrant sur son ventre une pierre ;
Il s'occupait lui-même à traire ses brebis ;
Il s'asseyait à terre et cousait ses habits.

Il jeûnait plus longtemps qu'autrui les jours de jeûne,
Quoiqu'il perdît sa force et qu'il ne fût plus jeune.

À soixante-trois ans, une fièvre le prit.
Il relut le Koran de sa main même écrit,
Puis il remit au fils de Séid la bannière,
En lui disant : « Je touche à mon aube dernière,
Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu. Combats pour lui. »

Et son œil, voilé d'ombre, avait ce morne ennui
 D'un vieux aigle forcé d'abandonner son aire.
 Il vint à la mosquée à son heure ordinaire,
 Appuyé sur Ali, le peuple le suivant ;
 Et l'étendard sacré se déployait au vent.
 Là, pâle, il s'écria, se tournant vers la foule :
 « Peuple, le jour s'éteint, l'homme passe et s'écoule ;
 La poussière et la nuit, c'est nous. Dieu seul est grand.
 Peuple, je suis l'aveugle et je suis l'ignorant.
 Sans Dieu je serais vil plus que la bête immonde. »
 Un scheik lui dit : « Ô chef des vrais croyants ! le monde,
 Sitôt qu'il t'entendit, en ta parole crut ;
 Le jour où tu naquies une étoile apparut,
 Et trois tours du palais de Chosroès tombèrent. »
 Lui, reprit : « Sur ma mort les anges délibèrent ;
 L'heure arrive. Écoutez. Si j'ai de l'un de vous
 Mal parlé, qu'il se lève, ô peuple, et devant tous
 Qu'il m'insulte et m'outrage avant que je m'échappe ;
 Si j'ai frappé quelqu'un, que celui-là me frappe. »
 Et, tranquille, il tendit aux passants son bâton.
 Une vieille, tondant la laine d'un mouton,
 Assise sur un seuil, lui cria : « Dieu t'assiste ! »

Il semblait regarder quelque vision triste,
 Et songeait ; tout à coup, pensif, il dit : « Voilà,
 Vous tous : je suis un mot dans la bouche d'Allah ;
 Je suis cendre comme homme et feu comme prophète.
 J'ai complété d'Issa la lumière imparfaite.
 Je suis la force, enfants ; Jésus fut la douceur.
 Le soleil a toujours l'aube pour précurseur.
 Jésus m'a précédé, mais il n'est pas la Cause.
 Il est né d'une vierge aspirant une rose.
 Moi, comme être vivant, retenez bien ceci,
 Je ne suis qu'un limon par les vices noirci ;
 J'ai de tous les péchés subi l'approche étrange ;
 Ma chair a plus d'affront qu'un chemin n'a de fange,
 Et mon corps par le mal est tout déshonoré ;
 Ô vous tous, je serai bien vite dévoré

Si dans l'obscurité du cercueil solitaire
Chaque faute de l'homme engendre un ver de terre.
Fils, le damné renaît au fond du froid caveau,
Pour être par les vers dévoré de nouveau ;
Toujours sa chair revit, jusqu'à ce que la peine,
Finie, ouvre à son vol l'immensité sereine.
Fils, je suis le champ vil des sublimes combats,
Tantôt l'homme d'en haut, tantôt l'homme d'en bas,
Et le mal dans ma bouche avec le bien alterne
Comme dans le désert le sable et la citerne ;
Ce qui n'empêche pas que je n'aie, ô croyants !
Tenu tête dans l'ombre aux anges effrayants
Qui voudraient replonger l'homme dans les ténèbres ;
J'ai parfois dans mes poings tordu leurs bras funèbres ;
Souvent, comme Jacob, j'ai la nuit, pas à pas,
Lutté contre quelqu'un que je ne voyais pas ;
Mais les hommes surtout ont fait saigner ma vie ;
Ils ont jeté sur moi leur haine et leur envie,
Et, comme je sentais en moi la vérité,
Je les ai combattus, mais sans être irrité ;
Et, pendant le combat, je criais : « Laissez faire !
» Je suis seul, nu, sanglant, blessé ; je le préfère.
» Qu'ils frappent sur moi tous ! que tout leur soit permis !
» Quand même, se ruant sur moi, mes ennemis
» Auraient, pour m'attaquer dans cette voie étroite,
» Le soleil à leur gauche et la lune à leur droite,
» Ils ne me feraient point reculer ! » C'est ainsi
Qu'après avoir lutté quarante ans, me voici
Arrivé sur le bord de la tombe profonde,
Et j'ai devant moi Dieu, derrière moi le monde.
Quant à vous qui m'avez dans l'épreuve suivi,
Comme les Grecs Hermès et les Hébreux Lévi,
Vous avez bien souffert, mais vous verrez l'aurore.
Après la froide nuit, vous verrez l'aube éclore ;
Peuple, n'en doutez pas ; celui qui prodigua
Les lions aux ravins du Jebel-Kronnega,
Les perles à la mer et les astres à l'ombre,
Peut bien donner un peu de joie à l'homme sombre. »

Il ajouta : « Croyez, veillez ; courbez le front.
 Ceux qui ne sont ni bons ni mauvais resteront
 Sur le mur qui sépare Éden d'avec l'abîme,
 Étant trop noirs pour Dieu, mais trop blancs pour le crime ;
 Presque personne n'est assez pur de péchés
 Pour ne pas mériter un châtiment ; tâchez,
 En priant, que vos corps touchent partout la terre ;
 L'enfer ne brûlera dans son fatal mystère
 Que ce qui n'aura point touché la cendre, et Dieu
 À qui baise la terre obscure, ouvre un ciel bleu ;
 Soyez hospitaliers ; soyez saints ; soyez justes ;
 Là-haut sont les fruits purs dans les arbres augustes,
 Les chevaux sellés d'or, et, pour fuir aux sept cieux,
 Les chars vivants ayant des foudres pour essieux ;
 Chaque houri, sereine, incorruptible, heureuse,
 Habite un pavillon fait d'une perle creuse ;
 Le Gehennam attend les réprouvés ; malheur !
 Ils auront des souliers de feu dont la chaleur
 Fera bouillir leur tête ainsi qu'une chaudière.
 La face des élus sera charmante et fière. »

Il s'arrêta, donnant audience à l'esprit.
 Puis, poursuivant sa marche à pas lents, il reprit :
 « Ô vivants ! je répète à tous que voici l'heure
 Où je vais me cacher dans une autre demeure ;
 Donc, hâtez-vous. Il faut, le moment est venu,
 Que je sois dénoncé par ceux qui m'ont connu,
 Et que, si j'ai des torts, on me crache au visage. »

La foule s'écartait muette à son passage.
 Il se lava la barbe au puits d'Aboulféia.
 Un homme réclama trois drachmes, qu'il paya,
 Disant : « Mieux vaut payer ici que dans la tombe. »
 L'œil du peuple était doux comme un œil de colombe
 En regardant cet homme auguste, son appui ;
 Tous pleuraient ; quand, plus tard, il fut rentré chez lui,
 Beaucoup restèrent là sans fermer la paupière,
 Et passèrent la nuit couchés sur une pierre.

Le lendemain matin, voyant l'aube arriver :
« Aboubèkre, dit-il, je ne puis me lever,
Tu vas prendre le livre et faire la prière. »
Et sa femme Aïscha se tenait en arrière ;
Il écoutait pendant qu'Aboubèkre lisait,
Et souvent à voix basse achevait le verset ;
Et l'on pleurait pendant qu'il priait de la sorte.
Et l'ange de la mort vers le soir à la porte
Apparut, demandant qu'on lui permît d'entrer.
« Qu'il entre. » On vit alors son regard s'éclairer
De la même clarté qu'au jour de sa naissance ;
Et l'ange lui dit : « Dieu désire ta présence.
— Bien, » dit-il. Un frisson sur ses tempes courut,
Un souffle ouvrit sa lèvre, et Mahomet mourut.

A — Première série (1859)

III – L'Islam

II : Mahomet

**Le divin Mahomet enfourchait tour à tour
Son mulet Daïdol et son âne Yafour ;
Car le sage lui-même a, selon l'occurrence,
Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance.**

Omer, scheik de l’Islam et de la loi nouvelle
Que Mahomet ajoute à ce qu’Issa révèle,
Marchant, puis s’arrêtant, et sur son long bâton,
Par moments, comme un pâtre, appuyant son menton,
Errait près de Djeddah la sainte, sur la grève
De la mer Rouge, où Dieu luit comme au fond d’un rêve,
Dans le désert jadis noir de l’ombre des cieux,
Où Moïse voilé passait mystérieux.

Tout en marchant ainsi, plein d’une grave idée,
Par-dessus le désert, l’Égypte et la Judée,
À Pathmos, au penchant d’un mont, chauve sommet,
Il vit Jean qui, couché sur le sable, dormait.

Car saint Jean n’est pas mort, l’effrayant solitaire ;
Dieu le tient en réserve ; il reste sur la terre
Ainsi qu’Énoch le Juste, et, comme il est écrit,
Ainsi qu’Élie, afin de vaincre l’Antéchrist.

Jean dormait ; ces regards étaient fermés qui virent
Les océans du songe où les astres chavirent ;
L’obscur sommeil couvrait cet œil illuminé,
Le seul chez les vivants auquel il fut donné
De regarder, par l’âpre ouverture du gouffre,
Les anges noirs vêtus de cuirasses de soufre,
Et de voir les Babels pencher, et les Sions
Tomber, et s’écrouler les blêmes visions,
Et les religions rire prostituées,
Et des noms de blasphème errer dans les nuées.

Jean dormait, et sa tête était nue au soleil.

Omer, le puissant prêtre, aux prophètes pareil,

Aperçut, tout auprès de la mer Rouge, à l'ombre
D'un santon, un vieux cèdre au grand feuillage sombre
Croissant dans un rocher qui bordait le chemin ;
Scheik Omer étendit à l'horizon sa main
Vers le nord habité par les aigles rapaces,
Et, montrant au vieux cèdre, au delà des espaces,
La mer Égée, et Jean endormi dans Pathmos,
Il poussa du doigt l'arbre et prononça ces mots :

« Va, cèdre ! va couvrir de ton ombre cet homme. »

Le blanc spectre de sel qui regarde Sodome
N'est pas plus immobile au bord du lac amer
Que ne le fut le cèdre à qui parlait Omer ;
Plus rétif que l'onagre à la voix de son maître,
L'arbre n'agita pas une branche.

Le prêtre

Dit : « Va donc ! » et frappa l'arbre de son bâton.

Le cèdre, enraciné sous le mur du santon,
N'eut pas même un frisson et demeura paisible.

Le scheik alors tourna ses yeux vers l'invisible,

Fit trois pas, puis, ouvrant sa droite et la levant :
« Va ! cria-t-il, va, cèdre, au nom du Dieu vivant !

— Que n'as-tu prononcé ce nom plus tôt ? » dit l'arbre.
Et, frissonnant, brisant le dur rocher de marbre,
Dressant ses bras ainsi qu'un vaisseau ses agrès,
Fendant la vieille terre aïeule des forêts,
Le grand cèdre, arrachant aux profondes crevasses

Son tronc et sa racine et ses ongles vivaces,
S'envola comme un sombre et formidable oiseau.
Il passa le mont Gour posé comme un boisseau
Sur la rouge lueur des forgerons d'Érèbe ;
Laisa derrière lui Gophna, Jéricho, Thèbe,
L'Égypte aux dieux sans nombre, informe panthéon,
Le Nil, fleuve d'Éden, qu'Adam nommait Gehon,
Le champ de Galgala plein de couteaux de pierre,
Ur, d'où vint Abraham, Bethsad, où naquit Pierre,
Et, quittant le désert d'où sortent les fléaux,
Traversa Chanaan d'Arphac à Borcéos ;
Là, retrouvant la mer, vaste, obscure, sublime,
Il plongea dans la nue énorme de l'abîme,
Et, franchissant les flots, sombre gouffre ennemi,
Vint s'abattre à Pathmos près de Jean endormi.

Jean, s'étant réveillé, vit l'arbre, et le prophète
Songea, surpris d'avoir de l'ombre sur sa tête ;

Puis il dit, redoutable en sa sérénité :

« Arbre, que fais-tu là ? Pourquoi t'es-tu hâté
De sourdre, de germer, de grandir dans une heure ?
Pourquoi donner de l'ombre au roc où je demeure ?
L'ordre éternel n'a point de ces rapidités ;
Jéhovah, dont les yeux s'ouvrent de tous côtés,
Veut que l'œuvre soit lente, et que l'arbre se fonde
Sur un pied fort, scellé dans l'argile profonde ;
Pendant qu'un arbre naît, bien des hommes mourront ;
La pluie est sa servante, et, par le bois du tronc,
La racine aux rameaux frissonnants distribue
L'eau qui se change en sève aussitôt qu'elle est bue.
Dieu le nourrit de terre, et, l'en rassasiant,
Veut que l'arbre soit dur, solide et patient,
Pour qu'il brave, à travers sa rude carapace,
Les coups de fouet du vent tumultueux qui passe,

Pour qu'il porte le temps comme l'âne son bât,
Et qu'on puisse compter, quand la hache l'abat,
Les ans de sa durée aux anneaux de sa sève ;
Un cèdre n'est pas fait pour croître comme un rêve ;
Ce que l'heure a construit, l'instant peut le briser. »
Le cèdre répondit : « Jean, pourquoi m'accuser ?
Jean, si je suis ici, c'est par l'ordre d'un homme. »
Et Jean, fauve songeur qu'en frémissant on nomme,
Reprit : « Quel est cet homme à qui tout se soumet ? »
L'arbre dit : « C'est Omer, prêtre de Mahomet.
J'étais près de Djeddah depuis des ans sans nombre ;
Il m'a dit de venir te couvrir de mon ombre. »

Alors Jean, oublié par Dieu chez les vivants,
Se tourna vers le sud et cria dans les vents
Par-dessus le rivage austère de son île :
« Nouveaux venus, laissez la nature tranquille. »

Un jour, Kanut, à l'heure où l'assoupissement
Ferme partout les yeux sous l'obscur firmament,
Ayant pour seul témoin la nuit, l'aveugle immense,
Vit son père Swéno, vieillard presque en démence,
Qui dormait, sans un garde à ses pieds, sans un chien ;
Il le tua, disant : « Lui-même n'en sait rien. »
Puis il fut un grand roi.

Toujours vainqueur, sa vie
Par la prospérité fidèle fut suivie ;
Il fut plus triomphant que la gerbe des blés ;
Quand il passait devant les vieillards assemblés,
Sa présence éclairait ces sévères visages ;
Par la chaîne des mœurs pures et des lois sages
À son cher Danemark natal il enchaîna
Vingt îles, Fionie, Arnhout, Folster, Mona ;
Il bâtit un grand trône en pierres féodales ;
Il vainquit les Saxons, les Pictes, les Vandales,
Le Celte, et le Borusse, et le Slave aux abois,
Et les peuples hagards qui hurlent dans les bois ;
Il abolit l'horreur idolâtre, et la rune,
Et le menhir féroce où le soir, à la brune,
Le chat sauvage vient froter son dos hideux ;
Il disait en parlant du grand César : « Nous deux ; »
Une lueur sortait de son cimier polaire ;
Les monstres expiraient partout sous sa colère ;
Il fut, pendant vingt ans qu'on l'entendit marcher,
Le cavalier superbe et le puissant archer ;
L'hydre morte, il mettait le pied sur la portée ;
Sa vie, en même temps bénie et redoutée,
Dans la bouche du peuple était un fier récit ;
Rien que dans un hiver, ce chasseur détruisit
Trois dragons en Écosse, et deux rois en Scanie ;
Il fut héros, il fut géant, il fut génie ;
Le sort de tout un monde au sien semblait lié ;
Quant à son parricide, il l'avait oublié.
Il mourut. On le mit dans un cercueil de pierre ;
Et l'évêque d'Aarhus vint dire une prière,

Et chanter sur sa tombe un hymne, déclarant
 Que Kanut était saint, que Kanut était grand,
 Qu'un céleste parfum sortait de sa mémoire,
 Et qu'ils le voyaient, eux, les prêtres, dans la gloire,
 Assis comme un prophète à la droite de Dieu.

Le soir vint ; l'orgue en deuil se tut dans le saint lieu ;
 Et les prêtres, quittant la haute cathédrale,
 Laissèrent le roi mort dans la paix sépulcrale.

Alors il se leva, rouvrit ses yeux obscurs,
 Prit son glaive, et sortit de la tombe, les murs
 Et les portes étant brumes pour les fantômes ;
 Il traversa la mer qui reflète les dômes
 Et les tours d'Altona, d'Aarhus et d'Elseneur ;
 L'ombre écoutait les pas de ce sombre seigneur ;
 Mais il marchait sans bruit étant lui-même un songe ;
 Il alla droit au mont Savo que le temps ronge,
 Et Kanut s'approcha de ce farouche aïeul,
 Et lui dit : « Laisse-moi, pour m'en faire un linceul,
 Ô Montagne Savo que la tourmente assiège,
 Me couper un morceau de ton manteau de neige. »
 Le mont le reconnut et n'osa refuser.

Kanut prit son épée impossible à briser,
 Et sur le mont, tremblant devant ce belluaire,
 Il coupa de la neige et s'en fit un suaire ;
 Puis il cria : « Vieux mont, la mort éclaire peu ;
 De quel côté faut-il aller pour trouver Dieu ? »
 Le mont au flanc difforme, aux gorges obstruées,
 Noir, triste dans le vol éternel des nuées,
 Lui dit : « Je ne sais pas, spectre ; je suis ici. »
 Kanut quitta le mont par les glaces saisi ;
 Et, le front haut, tout blanc dans son linceul de neige,
 Il entra, par delà l'Islande et la Norvège,
 Seul dans le grand silence et dans la grande nuit ;
 Derrière lui le monde obscur s'évanouit ;
 Il se trouva, lui, spectre, âme, roi sans royaume,
 Nu, face à face avec l'immensité fantôme ;
 Il vit l'infini, porche horrible et reculant
 Où l'éclair, quand il entre, expire triste et lent,
 L'ombre, hydre dont les nuits sont les pâles vertèbres,
 L'informe se mouvant dans le noir ; les Ténèbres ;
 Là, pas d'astre ; et pourtant on ne sait quel regard

Tombe de ce chaos immobile et hagard ;
Pour tout bruit, le frisson lugubre que fait l'onde
De l'obscurité, sourde, effarée et profonde ;
Il avança disant : « C'est la tombe ; au delà
C'est Dieu. » Quand il eut fait trois pas, il appela ;
Mais la nuit est muette ainsi que l'ossuaire,
Et rien ne répondit : sous son blême suaire
Kanut continua d'avancer ; la blancheur
Du linceul rassurait le sépulcral marcheur ;
Il allait ; tout à coup, sur son livide voile
Il vit poindre et grandir comme une noire étoile ;
L'étoile s'élargit lentement, et Kanut,
La tâtant de sa main de spectre, reconnut
Qu'une goutte de sang était sur lui tombée ;
Sa tête, que la peur n'avait jamais courbée,
Se redressa ; terrible, il regarda la nuit,
Et ne vit rien ; l'espace était noir ; pas un bruit ;
« En avant ! » dit Kanut levant sa tête fière ;
Une seconde tache auprès de la première
Tomba, puis s'élargit ; et le chef cimbrien
Regarda l'ombre épaisse et vague, et ne vit rien ;
Comme un limier à suivre une piste s'attache,
Morne, il reprit sa route ; une troisième tache
Tomba sur le linceul. Il n'avait jamais fui ;
Kanut pourtant cessa de marcher devant lui,
Et tourna du côté du bras qui tient le glaive ;
Une goutte de sang, comme à travers un rêve,
Tomba sur le suaire et lui rougit la main ;
Pour la seconde fois il changea de chemin,
Comme en lisant on tourne un feuillet d'un registre,
Et se mit à marcher vers la gauche sinistre ;
Une goutte de sang tomba sur le linceul ;
Et Kanut recula, frémissant d'être seul,
Et voulut regagner sa couche mortuaire ;
Une goutte de sang tomba sur le suaire ;
Alors il s'arrêta livide, et ce guerrier,
Blême, baissa la tête et tâcha de prier ;
Une goutte de sang tomba sur lui. Farouche,
La prière effrayée expirant dans sa bouche,
Il se remit en marche ; et, lugubre, hésitant,
Hideux, ce spectre blanc passait ; et, par instant,

Une goutte de sang se détachait de l'ombre,
Implacable, et tombait sur cette blancheur sombre.
Il voyait, plus tremblant qu'au vent le peuplier,
Ces taches s'élargir et se multiplier ;
Une autre, une autre, une autre, une autre, ô cieux funèbres !
Leur passage rayait vaguement les ténèbres ;
Ces gouttes, dans les plis du linceul, finissant
Par se mêler, faisaient des nuages de sang ;
Il marchait, il marchait ; de l'insondable voûte
Le sang continuait à pleuvoir goutte à goutte,
Toujours, sans fin, sans bruit, et comme s'il tombait
De ces pieds noirs qu'on voit la nuit pendre au gibet ;
Hélas ! qui donc pleurerait ces larmes formidables ?
L'infini. Vers les cieux, pour le juste abordables,
Dans l'océan de nuit sans flux et sans reflux,
Kanut s'avavançait, pâle et ne regardant plus ;
Enfin, marchant toujours comme en une fumée,
Il arriva devant une porte fermée
Sous laquelle passait un jour mystérieux ;
Alors sur son linceul il abaissa les yeux ;
C'était l'endroit sacré, c'était l'endroit terrible ;
On ne sait quel rayon de Dieu semble visible ;
De derrière la porte on entend l'hosanna.

Le linceul était rouge et Kanut frissonna.

Et c'est pourquoi Kanut, fuyant devant l'aurore
Et reculant, n'a pas osé paraître encore
Devant le juge au front duquel le soleil luit ;
C'est pourquoi ce roi sombre est resté dans la nuit,
Et, sans pouvoir rentrer dans sa blancheur première,
Sentant, à chaque pas qu'il fait vers la lumière,
Une goutte de sang sur sa tête pleuvoir,
Rôde éternellement sous l'énorme ciel noir.

Ils se battent — combat terrible ! — corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts ;
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône,
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.
L'archange saint Michel attaquant Apollo
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre ;
Déjà, bien avant l'aube, ils combattaient dans l'ombre.
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,
Avant que la visièrè eût dérobé leurs fronts,
Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.
Hier, c'étaient deux enfants riant à leurs familles,
Beaux, charmants ; — aujourd'hui, sur ce fatal terrain,
C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,
Deux fantômes auxquels le démon prête une âme,
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.
Les bateliers pensifs qui les ont amenés,
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,
Et d'oser, de bien loin, les épier à peine,
Car de ces deux enfants, qu'on regarde en tremblant,
L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland.

Et, depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,
Un mot n'est pas encor sorti de ces deux bouches.

Olivier, sieur de Vienne et comte souverain,
À pour père Gérard et pour aïeul Garin.
Il fut pour ce combat habillé par son père.
Sur sa targe est sculpté Bacchus faisant la guerre
Aux Normands, Rollon ivre et Rouen consterné,
Et le dieu souriant par des tigres traîné
Chassant, buveur de vin, tous ces buveurs de cidre.
Son casque est enfoui sous les ailes d'une hydre ;
Il porte le haubert que portait Salomon ;
Son estoc resplendit comme l'œil d'un démon ;
Il y grava son nom afin qu'on s'en souviennè ;
Au moment du départ, l'archevêque de Vienne

À béni son cimier de prince féodal.

Roland a son habit de fer, et Durandal.

Ils luttent de si près avec de sourds murmures,
 Que leur souffle âpre et chaud s’empreint sur leurs armures ;
 Le pied presse le pied ; l’île à leurs noirs assauts
 Tressaille au loin ; l’acier mord le fer ; des morceaux
 De heaume et de haubert, sans que pas un s’émeuve,
 Sautent à chaque instant dans l’herbe et dans le fleuve.
 Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang
 Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.
 Soudain, sire Olivier, qu’un coup affreux démasque,
 Voit tomber à la fois son épée et son casque.
 Main vide et tête nue, et Roland l’œil en feu !
 L’enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.
 Durandal sur son front brille. Plus d’espérance !
 « Ça, dit Roland, je suis neveu du roi de France,
 Je dois me comporter en franc neveu de roi.
 Quand j’ai mon ennemi désarmé devant moi,
 Je m’arrête. Va donc chercher une autre épée,
 Et tâche, cette fois, qu’elle soit bien trempée.
 Tu feras apporter à boire en même temps,
 Car j’ai soif.

— Fils, merci, dit Olivier.

— J’attends,

Dit Roland, hâte-toi. »

Sire Olivier appelle
 Un batelier caché derrière une chapelle.

« Cours à la ville, et dis à mon père qu’il faut
 Une autre épée à l’un de nous, et qu’il fait chaud. »

Cependant les héros, assis dans les broussailles,
 S’aident à délayer leurs capuchons de mailles,
 Se lavent le visage et causent un moment.
 Le batelier revient ; il a fait promptement ;
 L’homme a vu le vieux comte ; il rapporte une épée

Et du vin, de ce vin qu'aimait le grand Pompée
 Et que Tournon récolte au flanc de son vieux mont.
 L'épée est cette illustre et fière Closamont
 Que d'autres quelquefois appellent Haute-Claire.
 L'homme a fui. Les héros achèvent sans colère
 Ce qu'ils disaient ; le ciel rayonne au-dessus d'eux ;
 Olivier verse à boire à Roland ; puis tous deux
 Marchent droit l'un vers l'autre, et le duel recommence.
 Voilà que par degrés de sa sombre démente
 Le combat les enivre ; il leur revient au cœur
 Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur,
 Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,
 Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.

Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil.
 Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil
 Baisse vers l'horizon. La nuit vient.

« Camarade,
 Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.
 Je ne me soutiens plus, et je voudrais un peu
 De repos.

— Je prétends, avec l'aide de Dieu,
 Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre,
 Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre.
 Dormez sur l'herbe verte, et cette nuit, Roland,
 Je vous éventerai de mon panache blanc.
 Couchez-vous, et dormez.

— Vassal, ton âme est neuve,
 Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve.
 Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis
 Combattre quatre jours encore, et quatre nuits. »

Le duel reprend. La mort plane, le sang ruisselle.
 Durandal heurte et suit Closamont ; l'étincelle
 Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.
 L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.
 Ils frappent ; le brouillard du fleuve monte et fume ;
 Le voyageur s'effraye et croit voir dans la brume
 D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.

Le jour naît, le combat continue à grand bruit ;
La pâle nuit revient, ils combattent ; l'aurore
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore.

Nul repos. Seulement, vers le troisième soir,
Sous un arbre, en causant, ils sont allés s'asseoir ;
Puis ont recommencé.

Le vieux Gérard dans Vienne
Attend depuis trois jours que son enfant revienne.
Il envoie un devin regarder sur les tours ;
Le devin dit : « Seigneur, ils combattent toujours. »

Quatre jours sont passés, et l'île et le rivage
Tremblent sous ce fracas monstrueux et sauvage.
Ils vont, viennent, jamais fuyant, jamais lassés,
Froissent le glaive au glaive et sautent les fossés,
Et passent, au milieu des ronces remuées,
Comme deux tourbillons et comme deux nuées.
Ô chocs affreux ! terreur ! tumulte étincelant !
Mais, enfin, Olivier saisit au corps Roland
Qui de son propre sang en combattant s'abreuve,
Et jette d'un revers Durandal dans le fleuve.

« C'est mon tour maintenant, et je vais envoyer
Chercher un autre estoc pour vous, dit Olivier.
Le sabre du géant Sinnagog est à Vienne.
C'est, après Durandal, le seul qui vous convienne.
Mon père le lui prit alors qu'il le défit.
Acceptez-le. »

Roland sourit. « Il me suffit
De ce bâton. » Il dit, et déracine un chêne.

Sire Olivier arrache un orme dans la plaine
Et jette son épée, et Roland, plein d'ennui,
L'attaque. Il n'aimait pas qu'on vînt faire après lui
Les générosités qu'il avait déjà faites.

Plus d'épée en leurs mains, plus de casque à leurs têtes,
Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants,
À grands coups de troncs d'arbre, ainsi que des géants.

Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.
Tout à coup, Olivier, aigle aux yeux de colombe,
S'arrête, et dit :

« Roland, nous n'en finirons point.
Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing,
Nous lutterons ainsi que lions et panthères.
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères ?
Écoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,
Épouse-la.

— Pardieu ! je veux bien, dit Roland.
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. »

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne ; il a le cœur triste, il s'écrie :
« Roncevaux ! Roncevaux ! ô traître Ganelon ! »
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
Avec les douze pairs et toute son armée.

Le laboureur des monts qui vit sous la ramée
Est rentré chez lui, grave et calme, avec son chien ;
Il a baisé sa femme au front, et dit : « C'est bien. »

Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines ;
Et les os des héros blanchissent dans les plaines.

Le bon roi Charles est plein de douleur et d'ennui ;
Son cheval syrien est triste comme lui.
Il pleure ; l'empereur pleure de la souffrance
D'avoir perdu ses preux, ses douze pairs de France,
Ses meilleurs chevaliers qui n'étaient jamais las,
Et son neveu Roland, et la bataille, hélas !
Et surtout de songer, lui, vainqueur des Espagnes,
Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes
Sur ses guerriers tombés devant des paysans,
Et qu'on en parlera plus de quatre cents ans !

Cependant, il chemine ; au bout de trois journées
Il arrive au sommet des hautes Pyrénées.
Là, dans l'espace immense il regarde en rêvant ;
Et sur une montagne, au loin, et bien avant
Dans les terres, il voit une ville très forte,
Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte.
Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
Trente maîtresses tours avec des toits d'étain
Et des mâchicoulis de forme sarrasine
Encor tout ruisselants de poix et de résine.
Au centre est un donjon si beau, qu'en vérité,
On ne le peindrait pas dans tout un jour d'été.
Ses créneaux sont scellés de plomb ; chaque embrasure
Cache un archer dont l'œil toujours guette et mesure ;
Ses gargouilles font peur ; à son faîte vermeil

Rayonne un diamant gros comme le soleil,
Qu'on ne peut regarder fixement de trois lieues.

Sur la gauche est la mer aux grandes ondes bleues
Qui, jusqu'à cette ville, apporte ses dromons.

Charles, en voyant ces tours, tressaille sur les monts.

« Mon sage conseiller, Naymes, duc de Bavière,
Quelle est cette cité près de cette rivière ?
Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
Or, je suis triste, et c'est le cas d'être joyeux.
Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines,
Ô gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
Mes enfants ! mes lions ! saint Denis m'est témoin
Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin ! »

Le vieux Naymes frissonne à ce qu'il vient d'entendre.

« Alors, achetez-la, car nul ne peut la prendre.
Elle a pour se défendre, outre ses béarnais,
Vingt mille turcs ayant chacun double harnais.
Quant à nous, autrefois, c'est vrai, nous triomphâmes ;
Mais, aujourd'hui, vos preux ne valent pas des femmes,
Ils sont tous harassés et du gîte envieux,
Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux.

Sire, je parle franc et je ne farde guère.
D'ailleurs, nous n'avons point de machines de guerre ;
Les chevaux sont rendus, les gens rassasiés ;
Je trouve qu'il est temps que vous vous reposiez,
Et je dis qu'il faut être aussi fou que vous l'êtes
Pour attaquer ces tours avec des arbalètes. »

L'empereur répondit au duc avec bonté :

« Duc, tu ne m'as pas dit le nom de la cité ?

— On peut bien oublier quelque chose à mon âge.
Mais, sire, ayez pitié de votre baronnage ;
Nous voulons nos foyers, nos logis, nos amours.
C'est ne jouir jamais que conquérir toujours.
Nous venons d'attaquer bien des provinces, sire.

Et nous en avons pris de quoi doubler l'empire.
 Ces assiégés riraient de vous du haut des tours.
 Ils ont, pour recevoir sûrement des secours
 Si quelque insensé vient heurter leurs citadelles,
 Trois souterrains creusés par les turcs infidèles,
 Et qui vont, le premier, dans le val de Bastan,
 Le second, à Bordeaux, le dernier, chez Satan. »

L'empereur, souriant, reprit d'un air tranquille :
 « Duc, tu ne m'as pas dit le nom de cette ville ?

— C'est Narbonne.

— Narbonne est belle, dit le roi,
 Et je l'aurai ; je n'ai jamais vu, sur ma foi,
 Ces belles filles-là sans leur rire au passage,
 Et me piquer un peu les doigts à leur corsage. »

Alors, voyant passer un comte de haut lieu,
 Et qu'on appelait Dreus de Montdidier : « Pardieu !
 Comte, ce bon duc Nayme expire de vieillesse !
 Mais vous, ami, prenez Narbonne, et je vous laisse
 Tout le pays d'ici jusques à Montpellier ;
 Car vous êtes le fils d'un gentil chevalier ;
 Votre oncle, que j'estime, était abbé de Chelles ;
 Vous même êtes vaillant ; donc, beau sire, aux échelles !
 L'assaut !

— Sire empereur, répondit Montdidier,
 Je ne suis désormais bon qu'à congédier ;
 J'ai trop porté haubert, maillot, casque et salade ;
 J'ai besoin de mon lit, car je suis fort malade ;
 J'ai la fièvre ; un ulcère aux jambes m'est venu ;
 Et voilà plus d'un an que je n'ai couché nu.
 Gardez tout ce pays, car je n'en ai que faire. »

L'empereur ne montra ni trouble ni colère.
 Il chercha du regard Hugo de Cotentin.
 Ce seigneur était brave et comte palatin.

« Hugues, dit-il, je suis aise de vous apprendre
 Que Narbonne est à vous ; vous n'avez qu'à la prendre. »

Hugo de Cotentin salua l'empereur.

« Sire, c'est un manant heureux qu'un laboureur !
 Le drôle gratte un peu la terre brune ou rouge,
 Et, quand sa tâche est faite, il rentre dans son bouge.
 Moi, j'ai vaincu Tryphon, Thessalus, Gaïffer ;
 Par le chaud, par le froid, je suis vêtu de fer ;
 Au point du jour, j'entends le clairon pour antienne ;
 Je n'ai plus à ma selle une boucle qui tienne ;
 Voilà longtemps que j'ai pour unique destin
 De m'endormir fort tard pour m'éveiller matin,
 De recevoir des coups pour vous et pour les vôtres.
 Je suis très-fatigué. Donnez Narbonne à d'autres. »

Le roi laissa tomber sa tête sur son sein.
 Chacun songeait, poussant du coude son voisin.
 Pourtant Charles, appelant Richer de Normandie :
 « Vous êtes grand seigneur et de race hardie,
 Duc ; ne voudrez-vous pas prendre Narbonne un peu ?

— Empereur, je suis duc par la grâce de Dieu.
 Ces aventures-là vont aux gens de fortune.
 Quand on a ma duché, roi Charles, on n'en veut qu'une. »

L'empereur se tourna vers le comte de Gand :

« Tu mis jadis à bas Maugiron le brigand.
 Le jour où tu naquis sur la plage marine,
 L'audace avec le souffle entra dans ta poitrine :
 Bavon, ta mère était de fort bonne maison ;
 Jamais on ne t'a fait choir que par trahison ;
 Ton âme après la chute était encor meilleure.
 Je me rappellerai jusqu'à ma dernière heure
 L'air joyeux qui parut dans ton œil hasardeux,
 Un jour que nous étions en marche seuls tous deux,
 Et que nous entendions dans les plaines voisines
 Le cliquetis confus des lances sarrasines.
 Le péril fut toujours de toi bien accueilli,
 Comte ; eh bien, prends Narbonne, et je t'en fais bailli.

— Sire, dit le Gantois, je voudrais être en Flandre.
 J'ai faim, mes gens ont faim ; nous venons d'entreprendre

Une guerre à travers un pays endiablé ;
 Nous y mangions, au lieu de farine de blé,
 Des rats et des souris, et, pour toutes ribotes,
 Nous avons dévoré beaucoup de vieilles bottes.
 Et puis votre soleil d'Espagne m'a hâlé
 Tellement, que je suis tout noir et tout brûlé ;
 Et, quand je reviendrai de ce ciel insalubre
 Dans ma ville de Gand avec ce front lugubre,
 Ma femme, qui déjà peut-être a quelque amant,
 Me prendra pour un maure et non pour un flamand !
 J'ai hâte d'aller voir là-bas ce qui se passe.
 Quand vous me donneriez, pour prendre cette place,
 Tout l'or de Salomon et tout l'or de Pépin,
 Non ! je m'en vais en Flandre, où l'on mange du pain.

— Ces bons flamands, dit Charles, il faut que cela mange ! »

Il reprit :

« Ça, je suis stupide. Il est étrange
 Que je cherche un preneur de ville, ayant ici
 Mon vieil oiseau de proie, Eustache de Nancy.
 Eustache, à moi ! Tu vois, cette Narbonne est rude ;
 Elle a trente châteaux, trois fossés, et l'air prude ;
 À chaque porte un camp, et, pardieu ! j'oubliais,
 Là-bas, six grosses tours en pierre de liais.

Ces douves-là nous font parfois si grise mine
 Qu'il faut recommencer à l'heure où l'on termine,
 Et que, la ville prise, on échoue au donjon.
 Mais qu'importe ! es-tu pas le grand aigle ?

— Un pigeon,

Un moineau, dit Eustache, un pinson dans la haie !
 Roi, je me sauve au nid. Mes gens veulent leur paye ;
 Or, je n'ai pas le sou ; sur ce, pas un garçon
 Qui me fasse crédit d'un coup d'estramaçon ;
 Leurs yeux me donneront à peine une étincelle
 Par sequin qu'ils verront sortir de l'escarcelle.
 Tas de gueux ! Quant à moi, je suis très-ennuyé ;
 Mon vieux poing tout sanglant n'est jamais essuyé ;
 Je suis moulu. Car, sire, on s'échine à la guerre ;

On arrive à hair ce qu'on aimait naguère,
 Le danger qu'on voyait tout rose, on le voit noir ;
 On s'use, on se disloque, on finit par avoir
 La goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule,
 Si bien, qu'étant parti vautour, on revient poule.
 Je désire un bonnet de nuit. Foin du cimier !
 J'ai tant de gloire, ô roi, que j'aspire au fumier. »

Le bon cheval du roi frappait du pied la terre
 Comme s'il comprenait ; sur le mont solitaire
 Les nuages passaient. Gérard de Roussillon
 Était à quelques pas avec son bataillon ;

Charlemagne en riant vint à lui.

« Vaillant homme,
 Vous êtes dur et fort comme un Romain de Rome ;
 Vous empoignez le pieu sans regarder aux clous ;
 Gentilhomme de bien, cette ville est à vous ! »

Gérard de Roussillon regarda d'un air sombre
 Son vieux gilet de fer rouillé, le petit nombre
 De ses soldats marchant tristement devant eux,
 Sa bannière trouée et son cheval boiteux.

« Tu rêves, dit le roi, comme un clerc en Sorbonne.
 Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne ?

— Roi, dit Gérard, merci, j'ai des terres ailleurs. »

Voilà comme parlaient tous ces fiers batailleurs
 Pendant que les torrents mugissaient sous les chênes.

L'empereur fit le tour de tous ses capitaines ;
 Il appela les plus hardis, les plus fougueux,
 Eudes, roi de Bourgogne, Albert de Périgieux,

Samo, que la légende aujourd'hui divinise,
 Garin, qui, se trouvant un beau jour à Venise,
 Emporta sur son dos le lion de Saint-Marc,
 Ernaut de Beauléande, Ogier de Danemark,
 Roger enfin, grande âme au péril toujours prête.

Ils refusèrent tous.

Alors, levant la tête,
 Se dressant tout debout sur ses grands étrières,
 Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
 Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
 Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
 Terrassant du regard son camp épouvanté,
 L'invincible empereur s'écria : « Lâcheté !
 Ô comtes palatins tombés dans ces vallées,
 Ô géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
 Devant qui Satan même aurait crié merci,
 Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici !
 Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
 Paladins ! vous, du moins, votre épée était bonne,
 Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas !
 Vous alliez en avant sans compter tous vos pas !
 Ô compagnons couchés dans la tombe profonde,
 Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde !
 Grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse à présent ?
 Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant,

Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
 De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches !
 Je ne sais point comment on porte des affronts !
 Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas ! — Barons,
 Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
 Normands, Lorrains, marquis des marches d'Allemagne,
 Poitevins, Bourguignons, gens du pays Pisan,
 Bretons, Picards, Flamands, Français, allez-vous-en !
 Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
 Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne,
 Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
 Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous !
 Je ne veux plus de vous ! Retournez chez vos femmes !
 Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes !
 C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
 Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
 Je reste ici, rempli de joie et d'espérance !
 Et, quand vous serez tous dans notre douce France,
 Ô vainqueurs des Saxons et des Aragonais !
 Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,

Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
 Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes
 Qui remplirent longtemps la terre de terreur :
 « Mais où donc avez-vous quitté votre empereur ? »
 Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
 « Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
 » Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
 » Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé ! »

Ainsi Charles de France appelé Charlemagne,
 Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
 Parlait dans la montagne avec sa grande voix ;
 Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
 Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.

Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
 Soudain, comme chacun demeurerait interdit,
 Un jeune homme bien fait sortit des rangs, et dit :

« Que monsieur saint Denis garde le roi de France ! »

L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.

Il regarda celui qui s'avançait, et vit,
 Comme le roi Saül lorsque apparut David,
 Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
 Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches
 Prirent pour une fille habillée en garçon,
 Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
 Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,
 L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge.

« Toi, que veux-tu, dit Charles, et qu'est-ce qui t'émeut ?

— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :
 L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
 L'homme dont on dira : « C'est lui qui prit Narbonne. »

L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
 Regardant tout le monde avec simplicité.

Le Gantois, dont le front se relevait très vite,
Se mit à rire et dit aux reîtres de sa suite :
« Hé ! c'est Aymerillot, le petit compagnon !

— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.

— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine ;
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,
Je sais lire en latin, et je suis bachelier.
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur.

Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste. »

Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria :

« Tu seras, pour ce propos hautain,
Aymery de Narbonne et comte palatin,
Et l'on te parlera d'une façon civile.
Va, fils ! »

Le lendemain Aymery prit la ville.

Bivar était, au fond d'un bois sombre, un manoir
Carré, flanqué de tours, fort vieux, et d'aspect noir.
La cour était petite et la porte était laide
Quand le scheik Jabias, depuis roi de Tolède,
Vint visiter le Cid au retour de Cintra.
Dans l'étroit patio le prince maure entra ;
Un homme, qui tenait à la main une étrille,
Pensait une jument attachée à la grille ;
Cet homme, dont le scheik ne voyait que le dos,
Venait de déposer à terre des fardeaux,
Un sac d'avoine, une auge, un harnais, une selle ;
La bannière arborée au donjon était celle
De don Diègue, ce père étant encor vivant ;
L'homme, sans voir le scheik, frottant, brossant, lavant,
Travaillait, tête nue et bras nus, et sa veste
Était d'un cuir farouche et d'une mode agreste ;
Le scheik, sans ébaucher même un buenos dias,
Dit : « Manant, je viens voir le seigneur Ruy Diaz,
Le grand campéador des Castilles. » Et l'homme,
Se retournant, lui dit : « C'est moi.

— Quoi ! vous qu'on nomme

Le héros, le vaillant, le seigneur des pavois,
S'écria Jabias, c'est vous qu'ainsi je vois !
Quoi ! c'est vous qui n'avez qu'à vous mettre en campagne
Et qu'à dire : « Partons ! » pour donner à l'Espagne,
D'Avis à Gibraltar, d'Algarve à Cadafal,
Ô grand Cid, le frisson du clairon triomphal,
Et pour faire accourir au-dessus de vos tentes,
Ailes au vent, l'essaim des victoires chantantes !
Lorsque je vous ai vu, seigneur, moi prisonnier,
Vous vainqueur, au palais du roi, l'été dernier,
Vous aviez l'air royal du conquérant de l'Èbre ;
Vous teniez à la main la Tizona célèbre ;
Votre magnificence emplissait cette cour,
Comme il sied quand on est celui d'où vient le jour ;
Cid, vous étiez vraiment un Bivar très-superbe ;
On eût dans un brasier cueilli des touffes d'herbe,

Seigneur, plus aisément, certes, qu'on n'eût trouvé
 Quelqu'un qui devant vous prît le haut du pavé ;
 Plus d'un riche homme avait pour orgueil d'être membre
 De votre servidumbre et de votre antichambre ;
 Le Cid dans sa grandeur allait, venait, parlait,
 La faisant boire à tous, comme aux enfants le lait ;
 D'altiers ducs, tout enflés de faste et de tempête,
 Qui, depuis qu'ils avaient le chapeau sur la tête,
 D'aucun homme vivant ne s'étaient souciés,
 Se levaient, sans savoir pourquoi, quand vous passiez ;
 Vous vous faisiez servir par tous les gentilshommes ;
 Le Cid comme une altesse avait ses majordomes ;
 Lerme était votre archer ; Gusman, votre frondeur ;
 Vos habits étaient faits avec de la splendeur ;
 Vous si bon, vous aviez la pompe de l'armure ;
 Votre miel semblait or comme l'orange mûre.
 Sans cesse autour de vous vingt coureurs étaient prêts.
 Nul n'était au-dessus du Cid, et nul auprès.
 Personne, eût-il été de la royale estrade,
 Prince, infant, n'eût osé vous dire : Camarade !
 Vous éclatiez, avec des rayons jusqu'aux cieux,
 Dans une préséance éblouissante aux yeux ;
 Vous marchiez entouré d'un ordre de bataille ;
 Aucun sommet n'était trop haut pour votre taille,
 Et vous étiez un fils d'une telle fierté
 Que les aigles volaient tous de votre côté.
 Vous regardiez ainsi que néants et fumées
 Tout ce qui n'était pas commandement d'armées,
 Et vous ne consentiez qu'au nom de général ;
 Cid était le baron suprême et magistral ;
 Vous dominiez tout, grand, sans chef, sans joug, sans digue,
 Absolu, lance au poing, panache au front. »

Rodrigue

Répondit : « Je n'étais alors que chez le roi. »
 Et le scheik s'écria : « Mais, Cid, aujourd'hui, quoi,
 Que s'est-il donc passé ? quel est cet équipage ?
 J'arrive, et je vous trouve en veste, comme un page,
 Dehors, bras nus, nu-tête, et si petit garçon
 Que vous avez en main l'auge et le caveçon !
 Et faisant ce qu'il sied aux écuyers de faire !

— Scheik, dit le Cid, je suis maintenant chez mon père. »

I

L'aube sur les grands monts se leva frémissante
Le six janvier de l'an du Christ huit cent soixante,
Comme si dans les cieux cette clarté savait
Pourquoi l'homme de fer et d'acier se revêt
Et quelle ombre il prépare aux livides journées.

Une blême blancheur baigne les Pyrénées ;

Le louche point du jour de la morne saison,
Par places, dans le large et confus horizon,
Brille, aiguise un clocher, ébauche un monticule ;
Et la plaine est obscure, et dans le crépuscule
L'Egba, l'Arga, le Cil, tous ces cours d'eau rampants,
Font des fourmillements d'éclairs et de serpents ;
Le bourg Chagres est là près de sa forteresse.

II

Le mendiant du pont de Crassus, où se dresse
L'autel d'Hercule offert aux Jeux Aragonaux,
Est, comme à l'ordinaire, entre deux noirs créneaux,
Venu s'asseoir, tranquille et muet, dès l'aurore.
La larve qui n'est plus ou qui n'est pas encore
Ressemble à ce vieillard, spectre aux funèbres yeux,
Grelottant dans l'horreur d'un haillon monstrueux ;
C'est le squelette ayant faim et soif dans la tombe.
Dans ce siècle où sur tous l'esclavage surplombe,
Où tout être, perdu dans la nuit, quel qu'il soit,
Même le plus petit, même le plus étroit,
Offre toujours assez de place pour un maître,
Où c'est un tort de vivre, où c'est un crime d'être,
Ce pauvre homme est chétif au point qu'il est absous ;
Il habite le coin du néant, au-dessous
Du dernier échelon de la souffrance humaine,
Si bas, que les heureux ne prennent pas la peine
D'ajouter sa misère à leur joyeux orgueil,

Ni les infortunés d'y confronter leur deuil ;
 Penché sur le tombeau plein de l'ombre mortelle,
 Il est comme un cheval attendant qu'on dételle ;
 Abject au point que l'homme et la femme, les pas,
 Les bruits, l'enterrement, la noce, les trépas,
 Les fêtes, sans l'atteindre, autour de lui s'écoulent ;
 Et le bien et le mal, sans le voir, sur lui roulent ;
 Tout au plus raille-t-on ce gueux sur son fumier ;
 Tout le tumulte humain, soldats au fier cimier,
 Moines tonsus, l'amour, le meurtre, la bataille,
 Ignore cette cendre ou rit de cette paille ;
 Qu'est-il ? Rien, ver de terre, ombre ; et même l'ennui
 N'a pas le temps de perdre un coup de pied sur lui.
 Il rampe entre la chose et la bête de somme ;
 Tibère, sans marcher dessus, verrait cet homme,
 Cet être obscur, infect, pétrifié, dormant,
 Ne valant pas l'effort de son écrasement ;
 Celui qui le voit, dit : « C'est l'idiot ! » et passe ;
 Son regard fixe semble effaré par l'espace ;
 Infirmes, il ne pourrait manier des outils ;
 C'est un de ces vivants lugubres, engloutis
 Dans cette extrémité de l'ombre où se termine
 La maladie en lèpre et l'ordure en vermine.
 C'est à lui que les maux en bas sont limités ;
 Du rendez-vous des deuils et des calamités
 Sa loque, au vent flottante, est l'effroyable enseigne ;
 Sous ses ongles crispés sa peau s'empourpre et saigne ;
 Il regarde, voit-il ? il écoute, entend-il ?
 Si cet être aperçoit l'homme, c'est de profil,
 Nul visage n'étant tourné vers ses ténèbres ;
 La famine et la fièvre ont ployé ses vertèbres ;
 On voudrait balayer son ombre du pavé ;
 Au passant qui lui donne, il bégaye un Ave ;
 Sa parole ébauchée en murmure s'achève ;
 Et si, dans sa stupeur et du fond de son rêve,
 Parfois à quelque chose, ici bas, il répond,
 C'est à ce que dit l'eau sous les arches du pont.

Sa maigreur est hideuse aux trous de sa guenille.
 Et le seul point par où ce fantôme chenille
 Touche aux hommes courbés le soir et le matin,
 C'est, à l'aube, au couchant, sa prière en latin,
 Dans l'ombre, d'une voix lente psalmodiée.

III

Flamme au septentrion. C'est Vich incendiée.
 Don Pancho s'est rué sur Vich au point du jour,
 Pancho, roi d'Oloron, commande au carrefour
 Des trois pertuis profonds qui vont d'Espagne en
 France ;
 Voulant piller, il a donné la préférence
 À Vich, qui fait commerce avec Tarbe et Cahors ;
 Pancho, fauve au dedans, est difforme au dehors ;
 Il est camard, son nez étant sans cartilages,
 Et si méchant, qu'on dit que les gens des villages
 Ramassent du poil d'ours où cet homme a passé.
 Il a brisé la porte, enjambé le fossé,
 Est entré dans l'église, et sous les sombres porches
 S'est dressé, rouge spectre, ayant aux poings deux torches ;
 Et maintenant, maisons, tours, palais spacieux,
 Toute la ville monte en lueur dans les cieux.

Flamboient au midi. C'est Girone qui brûle.
 Le roi Blas a jadis eu d'Inez la matrulle,
 Deux bâtards, ce qui fait qu'à cette heure l'on a
 Gil, roi de Luz, avec Jean, duc de Cardona ;
 L'un règne à Roncevaux et l'autre au col d'Andorre.
 Quiconque voit des dieux dans les loups, les adore.
 Ils ont, la veille au soir, quitté leurs deux donjons,
 Ensemble, avec leur bande, en disant : « Partageons ! »
 N'étant pas trop de deux pour ce qu'ils ont à faire.
 En route, le plus jeune a crié : « Bah ! mon frère,
 Rions ; et renonçons à la chose, veux-tu ?
 Revenons sur nos pas ; je ne suis point têtue,
 Si tu veux t'en ôter, c'est dit, je me retire.
 — Ma règle, a dit l'aîné, c'est de ne jamais rire
 Ni reculer, ayant derrière moi l'enfer. »
 Et c'est ainsi qu'ils ont, ces deux princes de fer,
 Après avoir rompu le mur qui la couronne,

Brûlé la belle ville heureuse de Girone ;
Et fait noir l'horizon que le Seigneur fait bleu.

Rougeur à l'orient. C'est Lumbier en feu.
Ariscat l'est venu piller pour se distraire.
Ariscat est le roi d'Aguas ; ce téméraire,
Car, en basque, Ariscat veut dire le Hardi,
À son donjon debout près du pic du Midi,
Comme s'il s'égalait à la montagne immense.
Il brûle Lumbier comme on brûla Numance ;
L'histoire est quelquefois l'infidèle espion :
Elle oublie Ariscat et vante Scipion ;
N'importe ! le roi basque est invincible, infâme,
Superbe, comme un autre, et fait sa grande flamme ;
Cette ville n'est plus qu'un bûcher ; il est fier ;
Et le tas de tisons d'Ariscat, Lumbier,
Vaut bien Tyr, le monceau de braises d'Alexandre.

Fumée à l'occident. C'est Teruel en cendre.
Le roi du mont Jaxa, Gesufal le Cruel,
Pour son baiser terrible a choisi Teruel ;
Il vient d'en approcher ses deux lèvres funèbres,
Et Teruel se tord dans un flot de ténèbres.
Le fort que sur un pic Gesufal éleva
Est si haut, que du faite on voit tout l'Alava,
Tout l'Èbre, les deux mers, et le merveilleux golfe
Où tombe Phaéton et d'où s'envole Astolphe.
Gesufal est ce roi, gai comme les démons,
Qui disait aux pays gisant au pied des monts,
Sol inquiet, tremblant comme une solfatare :
« Je suis ménétrier ; je mets à ma guitare
La corde des gibets dressés sur le chemin ;
Dansez, peuples ! j'ai deux royaumes dans ma main ;
Aragon et Léon sont mes deux castagnettes. »
C'est lui qui dit encor : « Je fais les places nettes. »
Et Teruel, hier une ville, aujourd'hui
Est de l'ombre. Ô désastre ! ô peuple sans appui !
Des tourbillons de nuit et d'étincelles passent,
Les façades au fond des fournaises s'effacent,
L'enfant cherche la femme et la femme l'enfant,
Un râle horrible sort du foyer étouffant ;
Les flammèches au vent semblent d'affreux moustiques ;

On voit dans le brasier le comptoir des boutiques
 Où le marchand vendait la veille, et les tiroirs
 Sont là béants, montrant de l'or dans leurs coins noirs.
 Le feu poursuit la foule et sur les toits s'allonge ;
 On crie, on tombe, on fuit, tant la vie est un songe !

IV

Qu'est-ce que ce torrent de rois ? Pourquoi ce choix,
 Quatre villes ? Pourquoi toutes quatre à la fois ?
 Sont-ce des châtiments, ou n'est-ce qu'un carnage ?
 Pas de choix. Le hasard, ou bien le voisinage,
 Voilà tout ; le butin pour but et pour raison ;
 Quant aux quatre cités brûlant à l'horizon,
 Regardez : vous verrez bien d'autres rougeurs sombres.
 Toute la perspective est un tas de décombres.
 La montagne a jeté sur la plaine ses rois,
 Rien de plus. Quant au fait, le voici : Navarrois,
 Basques, Aragonais, Catalans, ont des terres ;
 Pourquoi ? Pour enrichir les princes. Monastères
 Et seigneurs sont le but du paysan. Le droit
 Est l'envers du pouvoir dont la force est l'endroit ;
 Depuis que le puissant sur le faible se rue,
 Entre l'homme d'épée et l'homme de charrue,
 Il existe une loi dont l'article premier
 C'est que l'un est le maître et l'autre le fermier ;
 Les enfants sont manants, les femmes sont servantes.
 À quoi bon discuter ? Sans cessions ni ventes,
 La maison appartient au fort, source des lois,
 Et le bourg est à qui peut pendre le bourgeois ;
 Toute chose est à l'homme armé ; les cimenterres
 Font les meilleurs contrats et sont les bons notaires ;
 Qui peut prendre doit prendre ; et le tabellion
 Qui sait le mieux signer un bail, c'est le lion.

Cela posé, qu'ont fait ces peuples ? Leur délire
 Fut triste. L'autre mois, les rois leur ont fait dire
 D'alimenter les monts d'où l'eau vers eux descend,
 Et d'y mener vingt bœufs et vingt moutons sur cent,
 Plus, une fanéga d'orge et de blé par homme.
 La plaine est ouvrière et partant économe ;
 Les pays plats se sont humblement excusés,

Criant grâce, alléguant qu'ils n'ont de rien assez,
 Que maigre est l'Aragon et pauvre la Navarre.
 Peuple pauvre, les rois prononcent peuple avare ;
 De là, frémissement et colère là-haut.

Ordre aux arrière-bans d'accourir au plus tôt ;
 Et Gesufal, celui d'où tombent les sentences,
 À fait venir devant un monceau de potences
 Les alcades des champs et les anciens des bourgs,
 Affirmant qu'il irait, au son de ses tambours,
 Pardieu ! chercher leurs boeufs chez eux sous des arcades
 Faites de pieds d'anciens et de jambes d'alcades.
 Le refus persistant, les rois sont descendus.

V

Et c'est pourquoi, s'étant par message entendus,
 En bons cousins, étant convenus en famille
 De sortir à la fois, vers l'heure où l'aube brille,
 Chacun de sa montagne et chacun de sa tour,
 Ils vont fêtant le jour des rois, car c'est leur jour,
 Par un grand brûlement de villes dans la plaine.

Déroute ; enfants, vieillards, boeufs, moutons ; clameur vaine,
 Trompettes, cris de guerre : exterminons ! frappons !
 Chariots s'accrochant aux passages des ponts ;
 Les champs hagards sont pleins de sombres débandades ;
 La même flamme court sur les cinq Mérindades ;
 Olite tend les bras à Tudela qui fuit
 Vers la pâle Estrella sur qui le brandon luit ;
 Et Sanguesa frémit, et toutes quatre ensemble
 Appellent au secours Pampelune qui tremble.
 Comme on sait tous les noms de ces rois, Gilimer,
 Torismondo, Garci, grand-maître de la mer,
 Harizetta, Wermond, Barbo, l'homme égrégore,
 Juan, prince de Héas, Guy, comte de Bigorre,
 Blas-el-Matador, Gil, Francavel, Favilla,
 Et qu'enfin, c'est un flot terrible qui vient là,
 Devant toutes ces mains dans tant d'horreurs trempées,
 On n'a pas songé même à courir aux épées ;
 On sent qu'en cet essaim que la rage assembla,
 Chaque monstre est un grain de cendre d'Attila,
 Qu'ils sont fléaux, qu'ils ont en eux l'esprit de guerre ;

Qu'ouverts comme Oyarzun, fermés comme Figuère,
 Tous les bourgs sont égaux devant l'effrayant vol
 De ces chauves-souris du noir ciel espagnol,
 Et que tours et créneaux croulent comme des rêves
 Au tourbillonnement farouche de leurs glaives ;
 Nul ne résiste ; on meurt. Tas d'hommes poursuivis !
 Pas une ville n'a dressé son pont-levis,
 Croyant fléchir les rois écumants de victoire
 Par l'acceptation tremblante de leur gloire.
 On se cache, on s'enfuit, chacun avec les siens.
 Ils ont vers Gesufal envoyé leurs anciens,
 Pieds nus, la corde au cou, criant miséricorde ;
 Fidèle à sa promesse, il a serré la corde.

On n'a pas même à Reuss, ô fureur de ces rois !
 Épargné le couvent des Filles de la Croix ;
 Comme on force un fermoir pour feuilleter un livre,
 Ils en ont fait briser la porte au soldat ivre.
 Hélas ! Christ abritait sous un mur élevé
 Ces anges où Marie est lisible, où l'Ave
 Est écrit, mot divin, sur des pages fidèles,
 Vierges pures ayant la Vierge sainte en elles,
 Reliure d'ivoire à l'exemplaire d'or !
 La grille ouverte, ils ont franchi le corridor ;
 Les nonnes frémissaient au fond du sanctuaire ;
 En vain le couvent sombre agitait son suaire,
 En vain grondait au seuil le vieux foudre romain,
 En vain l'abbesse, blanche, en deuil, la crosse en main,
 Sinistre, protégeait son tremblant troupeau d'âmes ;
 Devant des mécréants, des saintes sont des femmes ;
 L'homme parfois à Dieu jette d'affreux défis ;
 L'autel, l'horreur du lieu, le sanglant crucifix,
 Le cloître avec sa nuit, l'abbesse avec sa crosse,
 Tout s'est évanoui dans un rire féroce.
 Et ceci fut l'exploit de Blas-el-Matador.

Partout on voit l'alcade et le corrégidor
 Pendus, leurs noms au dos, à la potence vile,
 L'un, devant son hameau, l'autre devant sa ville.

Tous les bourgs ont tendu leurs gorges au couteau.
 Chagres, comme le reste, est mort sur son coteau.

Ô deuil ! ce fut pendant une journée entière,
 Entre les parapets de l'étroit pont de pierre
 Que bâtit là Crassus, lieutenant de César,
 Comme l'écrasement d'un peuple sous un char.
 Ils voulaient s'évader, les manants misérables ;
 Mais les pointes d'épée, âpres, inexorables,

Comme des becs de flamme, accouraient derrière eux ;
 Les bras levés, les cris, les pleurs, étaient affreux ;
 On n'avait jamais vu peut-être une contrée
 D'un tel rayonnement de meurtre pénétrée ;
 Le pont, d'un bout à l'autre, était un cliquetis ;
 Les soldats arrachaient aux mères leurs petits ;
 Et l'on voyait tomber morts et vivants dans l'Èbre,
 Pêle-mêle, et pour tous, hélas ! ce pont funèbre
 Qui sortait de la ville, entraît dans le tombeau.

VI

Le couchant empourpra le mont Tibidabo ;
 Le soir vint ; tirant l'âne obstiné qui recule,
 Le soldat se remit en route au crépuscule,
 Heure trouble assortie au cri du chat-huant ;
 Lourds de butin, le long des chemins saluant
 Les images des saints que les passants vénèrent,
 Vainqueurs, sanglants, joyeux, les rois s'en retournèrent
 Chacun avec ses gens, chacun vers son état ;
 Et, reflet du couchant, ou bien de l'attentat,
 La chaîne des vieux monts, funeste et vaste bouge,
 Apparaissait, dans l'ombre horrible, toute rouge ;
 On eût dit que, tandis qu'en bas on triomphait,
 Quelque archange vengeur de la plaine avait fait
 Remonter tout ce sang au front de la montagne.
 Chaque bande, à travers la brumeuse campagne,
 Dans des directions diverses s'enfonça ;
 Ceux-là vers Roncevaux, ceux-ci vers Tolosa ;
 Et les pillards tâtaient leurs sacs, de peur que l'ombre
 N'en fît tomber l'enflure ou décroître le nombre,
 La crainte du voleur étant d'être volé.
 Meurtre du laboureur et pillage du blé,
 La journée était bonne, et les files de lances
 Serpentaient dans les champs pleins de sombres silences ;

Les montagnards disaient : « Quel beau coup de filet ! »
Après avoir tué la plaine qui râlait,
Ils rentraient dans leurs monts, comme une flotte au havre,
Et, riant et chantant, s'éloignaient du cadavre.
On vit leurs dos confus reluire quelque temps,
Et leurs rangs se grouper sous les drapeaux flottants
Ainsi que des chaînons ténébreux se resserrent,
Puis ces farouches voix dans la nuit s'effacèrent.

VII

Le pont de Crassus, morne et tout mouillé de sang,
Resta désert.

Alors, tragique et se dressant,

Le mendiant, tendant ses deux mains décharnées,
Montra sa souquenille immonde aux Pyrénées,
Et cria dans l'abîme et dans l'immensité :
« Confrontez-vous. Sentez votre fraternité,
Ô mont superbe, ô loque infâme ! neige, boue !
Comparez, sous le vent des cieux qui les secoue,
Toi, tes nuages noirs, toi, tes haillons hideux,
Ô guenille, ô montagne ; et cachez toutes deux,
Pendant que les vivants se traînent sur leurs ventres,
Toi, les poux dans tes trous, toi, les rois dans tes antres ! »

La terre a vu jadis errer des paladins ;
Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains,
Puis s'évanouissaient, laissant sur les visages
La crainte, et la lueur de leurs brusques passages ;
Ils étaient, dans des temps d'oppression, de deuil,
De honte, où l'infamie étalait son orgueil,
Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice ;
Ils foudroyaient le crime, ils souffletaient le vice ;
On voyait le vol fuir, l'imposture hésiter,
Blêmir la trahison, et se déconcerter
Toute puissance injuste, inhumaine, usurpée,
Devant ces magistrats sinistres de l'épée ;
Malheur à qui faisait le mal ! Un de ces bras
Sortait de l'ombre avec ce cri : « Tu périras ! »
Contre le genre humain et devant la nature,
De l'équité suprême ils tentaient l'aventure ;
Prêts à toute besogne, à toute heure, en tout lieu,
Farouches, ils étaient les chevaliers de Dieu.

Ils erraient dans la nuit ainsi que des lumières.

Leur seigneurie était tutrice des chaumières ;
Ils étaient justes, bons, lugubres, ténébreux ;
Quoique gardé par eux, quoique vengé par eux,
Le peuple en leur présence avait l'inquiétude
De la foule devant la pâle solitude ;
Car on a peur de ceux qui marchent en songeant,
Pendant que l'aquilon, du haut des cieux plongeant,
Rugit, et que la pluie épand à flots son urne
Sur leur tête entrevue au fond du bois nocturne.

Ils passaient effrayants, muets, masqués de fer.

Quelques-uns ressemblaient à des larves d'enfer ;
Leurs cimiers se dressaient difformes sur leurs heaumes,

On ne savait jamais d'où sortaient ces fantômes ;
On disait : « Qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? Ils sont
Ceux qui punissent, ceux qui jugent, ceux qui vont. »
Tragiques, ils avaient l'attitude du rêve.

Ô les noirs chevaucheurs ! ô les marcheurs sans trêve !
Partout où reluisait l'acier de leur corset,
Partout où l'un d'eux, calme et grave, apparaissait
Posant sa lance au coin ténébreux de la salle,
Partout où surgissait leur ombre colossale,
On sentait la terreur des pays inconnus ;
Celui-ci vient du Rhin ; celui-là du Cydnus ;
Derrière eux cheminait la Mort, squelette chauve ;
Il semblait qu'aux naseaux de leur cavale fauve
On entendît la mer ou la forêt gronder ;
Et c'est aux quatre vents qu'il fallait demander
Si ce passant était roi d'Albe ou de Bretagne ;
S'il sortait de la plaine ou bien de la montagne,
S'il avait triomphé du maure, ou du chenil
Des peuples monstrueux qui hurlent près du Nil ;
Quelle ville son bras avait prise ou sauvée ;
De quel monstre il avait écrasé la couvée.

Les noms de quelques-uns jusqu'à nous sont venus ;
Ils s'appelaient Bernard, Lahire, Éviradnus ;
Ils avaient vu l'Afrique ; ils éveillaient l'idée
D'on ne sait quelle guerre effroyable en Judée,
Rois dans l'Inde, ils étaient en Europe barons ;
Et les aigles, les cris des combats, les clairons,
Les batailles, les rois, les dieux, les épopées,
Tourbillonnaient dans l'ombre au vent de leurs épées ;
Qui les voyait passer à l'angle de son mur
Pensait à ces cités d'or, de brume et d'azur,
Qui font l'effet d'un songe à la foule effarée :
Tyr, Héliopolis, Solyme, Césarée.
Ils surgissaient du sud ou du septentrion,
Portant sur leur écu l'hydre ou l'alérion,
Couverts des noirs oiseaux du taillis héraldique,

**Marchant seuls au sentier que le devoir indique,
Ajoutant au bruit sourd de leur pas solennel
La vague obscurité d'un voyage éternel,
Ayant franchi les flots, les monts, les bois horribles,
Ils venaient de si loin, qu'ils en étaient terribles ;
Et ces grands chevaliers mêlaient à leurs blasons
Toute l'immensité des sombres horizons.**

I. Le ravin d'Ernula

Ils sont là tous les dix, les infants d'Asturie.
La même affaire unit dans la même prairie
Les cinq de Santillane aux cinq d'Oviedo.
C'est midi ; les mulets, très las, ont besoin d'eau,
L'âne a soif, le cheval souffle et baisse un œil terne,
Et la troupe a fait halte auprès d'une citerne ;
Tout à l'heure on ira plus loin, bannière au vent ;
Ils atteindront le fond de l'Asturie avant
Que la nuit ait couvert la sierra de ses ombres ;
Ils suivent le chemin qu'à travers ces monts sombres
Un torrent, maintenant à sec, jadis creusa,
Comme s'il voulait joindre Espos à Tolosa ;
Un prêtre est avec eux qui lit son bréviaire.

Entre eux et Compostelle ils ont mis la rivière.

Ils sont près d'Ernula, bois où le pin verdit,
Où Pélage est si grand, que le chevrier dit :
« Les Arabes faisaient la nuit sur la patrie.
— Combien sont-ils ? criaient les peuples d'Asturie.
Pélage en sa main prit la forêt d'Ernula,
Alluma cette torche, et, tant qu'elle brûla,
Il put voir et compter, du haut de la montagne,
Les maures ténébreux jusqu'au fond de l'Espagne. »

II. Leurs Altesses

L'endroit est désolé, les gens sont triomphants.

C'est un groupe tragique et fier que ces infants,
Précédés d'un clairon qu'à distance accompagne
Une bande des gueux les plus noirs de l'Espagne ;
Sur le front des soldats, féroce ment vêtus,
La montera de fer courbe ses crocs pointus,
Et Mauregat n'a point d'estafiers plus sauvages,
Et le forban Dragut n'a pas sur les rivages
Écumé de forçats pires, et Gaïffer
N'a pas, dans le troupeau qui le suit, plus d'enfer ;
Les casques sont d'acier et les cœurs sont de bronze ;
Quant aux infants, ce sont dix noms sanglants : Alonze,
Don Santos Pacheco le Hardi, Froïla,
Qui, si l'on veut Satan, peut dire : Me voilà !
Ponce, qui tient la mer d'Irun à Biscarosse,

Rostabat le Géant, Materne le Féroce,
Blas, Ramon, Jorge et Ruy le Subtil, leur aîné,
Blond, le moins violent et le plus acharné.

Le mont, complice et noir, s'ouvre en gorges désertes.

Ils sont frères ; c'est bien ; sont-ils amis ? Non, certes.
Ces Caïns pour lien ont la perte d'autrui.

Blas, du reste, est l'ami de Materne, et don Ruy
De Ramon, comme Atrée est l'ami de Thyeste.

III. Nuño

Les chefs parlent entre eux, les soldats font la sieste.

Les chevaux sont parqués à part, et sont gardés
Par dix hommes, riant, causant, jouant aux dés,
Qui sont dix intendants, ayant titres de maîtres,
Armés d'épieux, avec des poignards à leurs guêtres.
Le sentier a l'air traître et l'arbre a l'air méchant ;
Et la chèvre qui broute au flanc du mont penchant,
Entre les grès lépreux trouve à peine une câpre,
Tant la ravine est fauve et tant la roche est âpre ;
De distance en distance, on voit des puits bourbeux
Où finit le sillon des chariots à bœufs ;
Hors un peu d'herbe autour des puits, tout est aride ;
Tout du grand midi sombre a l'implacable ride ;
Les arbres sont gercés, les granits sont fendus.
L'air rare et brûlant manque aux oiseaux éperdus.
On distingue des tours sur l'épine dorsale
D'un mont lointain qui semble une ourse colossale ;
Quand, où Dieu met le roc, l'homme bâtit le fort,
Quand à la solitude il ajoute la mort,
Quand de l'inaccessible il fait l'inexpugnable,
C'est triste. Dans des plis d'ocre rouge et de sable,
Les hauts sentiers des cols, vagues linéaments,
S'arrêtent court, brusqués par les escarpements.
Vers le nord, le troupeau des nuages qui passe,
Poursuivi par le vent, chien hurlant de l'espace,
S'enfuit, à tous les pics laissant de sa toison.
Le Corcova remplit le fond de l'horizon.

On entend dans les pins que l'âge use et mutile
Lutter le rocher hydre et le torrent reptile ;
Près du petit pré vert pour la halte choisi,
Un précipice obscur, sans pitié, sans merci,
Aveugle, ouvre son flanc, plein d'une pâle brume
Où l'Ybaïchalval, épouvantable, écume.
De vrais brigands n'auraient pas mieux trouvé l'endroit.
Le col de la vallée est tortueux, étroit,

Rude, et si hérissé de broussaille et d'ortie,
Qu'un seul homme en pourrait défendre la sortie.

De quoi sont-ils joyeux ? D'un exploit. Cette nuit,
Se glissant dans la ville avec leurs gens, sans bruit,
Avant l'heure où commence à poindre l'aube grise,
Ils ont dans Compostelle enlevé par surprise
Le pauvre petit roi de Galice, Nuño.
Les loups sont là, pesant dans leur griffe l'agneau.
En cercle près du puits, dans le champ d'herbe verte,
Cette collection de monstres se concerte.

Le jeune roi captif a quinze ans ; ses voleurs
Sont ses oncles ; de là son effroi ; pas de pleurs ;
Il se tait ; il comprend le but qui les rassemble ;
Il bâille, et par moments ferme les yeux, et tremble.
Son front triste est meurtri d'un coup de gantelet.
En partant, on l'avait lié sur un mulet ;
Grave et sombre, il a dit : « Cette corde me blesse. »
On l'a fait délier, dédaignant sa faiblesse.
Mais ses oncles hagards fixent leurs yeux sur lui.
L'orphelin sent le vide horrible et sans appui.
À sa mort, espérant dompter les vents contraires,
Le feu roi don Garci fit venir ses dix frères,
Supplia leur honneur, leur sang, leur cœur, leur foi,
Et leur recommanda ce faible enfant, leur roi.
On discute, en baissant la voix avec mystère,
Trois avis : le cloître au prochain monastère,
L'aller vendre à Juzaph, prince des sarrasins,
Le jeter simplement dans un des puits voisins.

IV.

La conversation des infants

« La vie est un affront alors qu'on nous la laisse,
Dit Pacheco ; Qu'il vive, et meure de vieillesse !
Tué, c'était le roi ; vivant, c'est un bâtard.
Qu'il vive ! au couvent !

— Mais s'il reparaît plus tard ?

Dit Jorge.

— Oui, s'il revient ? Dit Materno l'Hyène.

— S'il revient ? disent Ponce et Ramon.

— Qu'il revienne !

Réplique Pacheco. Frères, si maintenant
Nous le laissons vivant, nous le faisons manant.

Je lui dirais : « Choisis : la mort, ou bien le cloître. »
 Si, pouvant disparaître, il aime mieux décroître,
 Je vous l'enferme au fond d'un moutier vermoulu,
 Et je lui dis : C'est bon. C'est toi qui l'as voulu.
 Un roi qu'on avilit tombe ; on le destitue
 Bien quand on le méprise et mal quand on le tue.
 Nuño mort, c'est un spectre ; il reviendrait. Mais, bah !
 Ayant plié le jour où mon bras le courba,
 Mais s'étant laissé tondre, ayant eu la paresse
 De vivre, que m'importe après qu'il reparaisse !
 Je dirais : « Le feu roi hantait les filles ; bien ;
 » A-t-il eu quelque part ce fils ? Je n'en sais rien ;
 » Mais depuis quand, bâtard et lâche, est-on des nôtres ?
 » Toute la différence entre un rustre et nous autres,
 » C'est que, si l'affront vient à notre choix s'offrir,
 » Le rustre voudra vivre et le prince mourir ;
 » Or, ce drôle a vécu. » Les manants ont envie
 De devenir caducs, et tiennent à la vie ;
 Ils sont bourgeois, marchands, bâtards, vont aux sermons,
 Et meurent vieux ; mais nous, les princes, nous aimons
 Une jeunesse courte et gaie à la fin sanglante ;
 Nous sommes les guerriers ; nous trouvons la mort lente,
 Et nous lui crions : « Viens ! » et nous accélérons
 Son pas lugubre avec le bruit de nos clairons.
 Le peuple nous connaît, et le sait bien ; il chasse
 Quiconque prouve mal sa couronne et sa race,
 Quiconque porte mal sa peau de roi. Jamais
 Un roi n'est ressorti d'un cloître ; et je promets
 De donner aux bouviers qui sont dans la prairie
 Tous mes états d'Algarve et tous ceux d'Asturie,
 Si quelqu'un, n'importe où, dans les pays de mer
 Ou de terre, en Espagne, en France, dans l'enfer,
 Me montre un capuchon d'où sort une couronne.
 Le froc est un linceul que la nuit environne.
 Après que vous avez blémi dans un couvent,
 On ne veut plus de vous ; un moine, est-ce un vivant ?
 On ne vous trouve plus la mine assez féroce.
 « Moine, reprends ta robe ! Abbé, reprends ta crosse !
 » Va-t'en ! » Voilà le cri qu'on vous jette. Laissons
 Vivre l'enfant. »

Don Ruy, le chef des trahisons,
 Froid, se parle à lui-même et dit :

« Cette mesure
 Aurait ceci de bon qu'elle serait très sûre.

— Laquelle ? » dit Ramon.

Mais Ruy, sans se hâter :
 « Je ne sais rien de mieux, dit-il, pour compléter

Les choses de l'état et de la politique,
Et les actes prudents qu'on fait et qu'on pratique,
Et qui ne doivent pas du vulgaire être sus,
Qu'un puits profond, avec une pierre dessus. »

Cela se dit pendant que les gueux, pêle-mêle,
Boivent l'ombre et le rêve à l'obscur mamelle
Du sommeil ténébreux et muet ; et, pendant
Que l'enfant songe, assis sous le soleil ardent.
Le prêtre mange, avec les prières d'usage.

V

Les soldats continuent de dormir et les infants de causer

Une faute : on n'a point fait garder le passage.
Ô don Ruy le Subtil, à quoi donc pensez-vous ?
Mais don Ruy répondrait : « J'ai la ronce et le houx,
Et chaque pan de roche est une sentinelle ;
La fauve solitude est l'amie éternelle
Des larrons, des voleurs et des hommes de nuit ;
Ce pays ténébreux comme un antre est construit.
Et nous avons ici notre aire inabordable ;
C'est un vieux recéleur que ce mont formidable ;
Sinistre, il nous accepte, et, quoi que nous fassions,
Il cache dans ses trous toutes nos actions ;
Et que pouvons-nous donc craindre dans ces provinces,
Étant bandits aux champs et dans les villes princes ? »

Le débat sur le roi continue. « Il faudrait,
Dit l'infant Ruy, trouver quelque couvent discret,
Quelque in-pace bien calme où cet enfant vieillisse ;
Soit. Mais il vaudrait mieux abréger le supplice,
Et s'en débarrasser dans l'Ybaïchalval.
Prenez vite un parti, vite ! Ensuite à cheval !
Dépêchons. »

Et, voyant que l'infant don Materne
Jette une pierre, et puis une autre, à la citerne,
Et qu'il suit du regard les cercles qu'elles font,
L'infant Ruy s'interrompt, dit : « Pas assez profond.
J'ai regardé. » Puis, calme, il reprend :

« Une affaire
Perd sa première forme alors qu'on la diffère ;
Un point est décidé dès qu'il est éclairci.
Nous sommes tous d'accord en bons frères ici,
L'enfant nous gêne. Il faut que de la vie il sorte ;
Le cloître n'est qu'un seuil, la tombe est une porte.
Choisissez. Mais que tout soit fait avant demain. »

VI Quelqu'un

Alerte ! un cavalier passe dans le chemin.
C'est l'heure où les soldats, aux yeux lourds, aux fronts blêmes,
La sieste finissant, se réveillent d'eux-mêmes.
Le cavalier qui passe est habillé de fer ;
Il vient par le sentier du côté de la mer ;
Il entre dans le val, il franchit la chaussée ;
Calme, il approche. Il a la visière baissée ;
Il est seul ; son cheval est blanc.

Bon chevalier,
Qu'est-ce que vous venez faire dans ce hallier ?
Bon passant, quel hasard funeste vous amène
Parmi ces rois ayant de la figure humaine
Tout ce que les démons peuvent en copier ?
Quelle abeille êtes-vous pour entrer au guêpier ?
Quel archange êtes-vous pour entrer dans l'abîme ?

Les princes, occupés de bien faire leur crime,
Virent, hautains d'abord, sans trop se soucier,
Passer cet inconnu sous son voile d'acier ;
Lui-même, il paraissait, traversant la clairière,
Regarder vaguement leur bande aventurière ;
Comme si ses poumons trouvaient l'air étouffant,
Il se hâtait ; soudain il aperçut l'enfant ;
Alors il marcha droit vers eux, mit pied à terre,
Et, grave, il dit :

« Je sens une odeur de panthère,
Comme si je passais dans les monts de Tunis,
Je vous trouve en ce lieu trop d'hommes réunis ;
Fait-on le mal ici par hasard ? Je soupçonne
Volontiers les endroits où ne passe personne.
Qu'est-ce que cet enfant ? Et que faites-vous là ? »

Un rire, si bruyant qu'un vautour s'envola,
Fut du fier Pacheco la première réponse ;
Puis il cria :

« Pardieu, mes frères ! Jorge, Ponce,
Ruy, Rostabat, Alonze, avez-vous entendu ?
Les arbres du ravin demandent un pendu ;
Qu'ils prennent patience, ils l'auront tout à l'heure ;
Je veux d'abord répondre à l'homme. Que je meure
Si je lui cèle rien de ce qu'il veut savoir !
Devant moi d'ordinaire, et dès que l'on croit voir
Quelque chose qui semble aux manants mon panache,
Vite, on clôt les volets des maisons, on se cache,

On se bouche l'oreille et l'on ferme les yeux ;
 Je suis content d'avoir enfin un curieux.
 Il ne sera pas dit que quelqu'un sur la terre,
 Princes, m'aura vu faire une chose et la taire,
 Et que, questionné, j'aurai balbutié.
 Le hardi qui fait peur, muet, ferait pitié.
 Ma main s'ouvre toujours, montrant ce qu'elle sème.
 J'étalerais mon âme à Dieu, vînt-il lui-même
 M'interroger du haut des cieux, moi, Pacheco,
 Ayant pour voix la foudre et l'enfer pour écho.
 Çà, qui que tu sois, homme, écoute, misérable.
 Nous choisirons après ton chêne ou ton érable,
 Selon qu'il peut te plaire, en ce bois d'Ernula,
 Pendre à ces branches-ci plutôt qu'à celles-là.
 Écoute : ces seigneurs à mines téméraires,
 Et moi, le Pacheco, nous sommes les dix frères ;
 Nous sommes les infants d'Asturie ; et ceci,
 C'est Nuño, fils de feu notre frère Garci,
 Roi de Galice, ayant pour ville Compostelle ;
 Nous, ses oncles, avons sur lui droit de tutelle ;
 Nous l'allons verrouiller dans un couvent. Pourquoi ?
 C'est qu'il est si petit, qu'il est à peine roi ;
 Et que ce peuple-ci veut de fortes épées ;
 Tant de haines autour du maître sont groupées
 Qu'il faut que le seigneur ait la barbe au menton ;
 Donc, nous avons ôté du trône l'avorton,
 Et nous l'allons offrir au bon Dieu. Sur mon âme,
 Cela vous a la peau plus blanche qu'une femme !
 Mes frères, n'est-ce pas ? C'est mou, c'est grelottant ;
 On ignore s'il voit, on ne sait s'il entend ;
 Un roi, ça ! rien qu'à voir ce petit, on s'ennuie.
 Moi, du moins, j'ai dans l'œil des flammes, et la pluie,
 Le soleil et le vent, ces farouches tanneurs,
 M'ont fait le cuir robuste et ferme, messeigneurs !
 Ah ! pardieu, s'il est beau d'être prince, c'est rude :
 Avoir du combattant l'éternelle attitude,
 Vivre casqué, suer l'été, geler l'hiver,
 Être le ver affreux d'une larve de fer,
 Coucher dans le harnais, boire à la calebasse,
 Le soir être si las qu'on va la tête basse,
 Se tordre un linge aux pieds, les souliers vous manquant,
 Guerroyer tout le jour, la nuit garder le camp,
 Marcher à jeun, marcher vaincu, marcher malade,
 Sentir suinter le sang par quelque estafilade,
 Manger des oignons crus et dormir par hasard,
 Voilà. Vissez-moi donc le heaume et le brassard
 Sur ce foetus, à qui bientôt on verra croître
 Par derrière une mitre et par devant un goître !
 À la bonne heure, moi ! je suis le compagnon
 Des coups d'épée, et j'ai la Colère pour nom,
 Et les poils de mon bras font peur aux bêtes fauves.

Ce nain vivra tondu parmi les vieillards chauves ;
 Il se pourrait aussi, pour le bien de l'état,
 Si l'on trouvait un puits très-creux, qu'on l'y jetât ;
 Moi, je l'aimerais mieux moine en quelque cachette,
 Servant la messe au prêtre avec une clochette.
 Pour nous, chacun de nous étant prince et géant,
 Nous gardons sceptre et lance, et rien n'est mieux séant
 Qu'aux enfants la chapelle et la bataille aux hommes.
 Il a précisément dix comtés, et nous sommes
 Dix princes ; est-il rien de plus juste ? À présent,
 N'est-ce pas, tu comprends cette affaire, passant ?
 Elle est simple, et l'on peut n'en pas faire mystère ;
 Et le jour ne va pas s'éclipser, et la terre
 Ne va pas refuser aux hommes le maïs,
 Parce que dix seigneurs partagent un pays,
 Et parce qu'un enfant rentre dans la poussière. »

Le chevalier leva lentement sa visière :
 « Je m'appelle Roland, pair de France, » dit-il.

VII Don Ruy le Subtil

Alors l'aîné prudent, le chef, Ruy le Subtil,
 Sourit :

« Sire Roland, ma pente naturelle
 Étant de ne chercher à personne querelle,
 Je vous salue, et dis : Soyez le bienvenu !
 Je vous fais remarquer que ce pays est nu,
 Rude, escarpé, désert, brutal, et que nous sommes
 Dix infants bien armés avec dix majordomes,
 Ayant derrière nous cent coquins fort méchants ;
 Et que, s'il nous plaisait, nous pourrions dans ces champs
 Laisser de la charogne en pâture aux volées
 De corbeaux que le soir chasse dans les vallées ;
 Vous êtes dans un vrai coupe-gorge ; voyez :
 Pas un toit, pas un mur, des sentiers non frayés,
 Personne ; aucun secours possible ; et les cascades
 Couvrent le cri des gens tombés aux embuscades.
 On ne voyage guère en ce val effrayant.
 Les songe-creux, qui vont aux chimères bayant,
 Trouvent les âpretés de ces ravins fort belles ;
 Mais ces chemins pierreux aux passants sont rebelles,
 Ces pics repoussent l'homme, ils ont des coins hagards
 Hantés par des vivants aimant peu les regards,
 Et, quand une vallée est à ce point rocheuse,
 Elle peut devenir aux curieux fâcheuse.
 Bon Roland, votre nom est venu jusqu'à nous,
 Nous sommes des seigneurs bien faisants et très-doux,
 Nous ne voudrions pas vous faire de la peine,

Allez-vous-en. Parfois la montagne est malsaine.
Retournez sur vos pas, ne soyez point trop lent,
Retournez.

— Décidez mon cheval, dit Roland ;
Car il a l'habitude étrange et ridicule
De ne pas m'obéir quand je veux qu'il recule. »

Les infants un moment se parlèrent tout bas.
Et Ruy dit à Roland :

« Tant d'illustres combats
Font luire votre gloire, ô grand soldat sincère,
Que nous vous aimons mieux compagnon qu'adversaire.
Seigneur, tout invincible et tout Roland qu'on est,
Quand il faut, pied à pied, dans l'herbe et le genêt,
Lutter seul, et, n'ayant que deux bras, tenir tête
À cent vingt durs garçons, c'est une sombre fête ;
C'est un combat d'un sang généreux empourpré,
Et qui pourrait finir, sur le sinistre pré,
Par les os d'un héros réjouissant les aigles.
Entendons-nous plutôt. Les états ont leurs règles ;
Et vous êtes tombé dans un arrangement
De famille, inutile à conter longuement ;
Seigneur, Nuño n'est pas possible ; je m'explique :
L'enfantillage nuit à la chose publique ;
Mettre sur un tel front la couronne, l'effroi,
La guerre, n'est-ce pas stupide ? Un marmot roi !
Allons donc ! en ce cas, si le contre-sens règne,
Si l'absurde fait loi, qu'on me donne une duègne,
Et dites aux brebis de rugir, ordonnez
Aux biches d'emboucher les clairons forcenés ;
En même temps, soyez conséquent, qu'on affuble
L'ours des monts et le loup des bois d'une chasuble,
Et qu'aux pattes du tigre on plante un goupillon.
Seigneur, pour être un sage, on n'est pas un félon ;
Et les choses qu'ici je vous dis sont certaines
Pour les docteurs autant que pour les capitaines.
J'arrive au fait ; soyons amis. Nous voulons tous
Faire éclater l'estime où nous sommes de vous ;
Voici : Leso n'est pas une bourgade vile,
La ville d'Oyarzun est une belle ville,
Toutes deux sont à vous. Si, pesant nos raisons,
Vous nous prêtez main-forte en ce que nous faisons,
Nous vous donnons les gens, les bois, les métairies.
Donc vous voilà seigneur de ces deux seigneuries ;
Il ne nous reste plus qu'à nous tendre la main.
Nous avons de la cire, un prêtre, un parchemin,
Et, pour que Votre Grâce en tout point soit contente,
Nous allons vous signer ici votre patente ;
C'est dit.

— Avez-vous fait ce rêve ? » dit Roland.

Et, présentant au roi son beau destrier blanc :

« Tiens, roi ! pars au galop, hâte-toi, cours, regagne
Ta ville, et saute au fleuve et passe la montagne,
Va ! »

L'enfant-roi bondit en selle éperdument,
Et le voilà qui fuit sous le clair firmament,
À travers monts et vaux, pâle, à bride abattue.

« Ça, le premier qui monte à cheval, je le tue. »
Dit Roland.

Les infants se regardaient entre eux,
Stupéfaits.

VIII Pacheco, Froïla, Rostabat

Et Roland :

« Il serait désastreux
Qu'un de vous poursuivît cette proie échappée ;
Je ferais deux morceaux de lui d'un coup d'épée,
Comme le Duero coupe Léon en deux. »

Et, pendant qu'il parlait, à son bras hasardeux
La grande Durandal brillait toute joyeuse.
Roland s'adosse au tronc robuste d'une yeuse,
Criant : « Défiez-vous de l'épée. Elle mord.

— Quand tu serais femelle ayant pour nom la Mort,
J'irai ! J'égorgerai Nuño dans la campagne ! »
Dit Pacheco, sautant sur son genêt d'Espagne.

Roland monte au rocher qui barre le chemin.

L'infant pique des deux, une dague à la main,
Une autre entre les dents, prête à la repartie ;
Qui donc l'empêcherait de franchir la sortie ?
Ses poignets sont crispés d'avance du plaisir
D'atteindre le fuyard et de le ressaisir,
Et de sentir trembler sous l'ongle inexorable
Toute la pauvre chair de l'enfant misérable.
Il vient, et sur Roland il jette un long lacet ;
Roland, surpris, recule, et Pacheco passait...
Mais le grand paladin se roidit, et l'assomme
D'un coup prodigieux qui fendit en deux l'homme
Et tua le cheval, et si surnaturel

Qu'il creva le chanfrein et troua le girel.

« Qu'est-ce que j'avais dit ? » fit Roland.

« Qu'on soit sage,
Reprit-il ; renoncez à forcer le passage.
Si l'un de vous, bravant Durandal à mon poing,
À le cerveau heurté de folie à ce point,
Je lui ferai descendre au talon sa fêlure ;
Voyez. »

Don Froïla, caressant l'encolure

De son large cheval au mufle de taureau,
Crie : « Allons !

— Pas un pas de plus, *caballero* ! »

Dit Roland.

Et l'infant répond d'un coup de lance ;
Roland, atteint, chancelle, et Froïla s'élançe ;
Mais Durandal se dresse, et jette Froïla
Sur Pacheco, dont l'âme en ce moment hurla.
Froïla tombe, étreint par l'angoisse dernière ;
Son casque, dont l'épée a brisé la charnière,
S'ouvre, et montre sa bouche où l'écume apparaît.
Bave épaisse et sanglante ! Ainsi, dans la forêt,
La sève, en mai, gonflant les aubépines blanches,
S'enfle et sort en salive à la pointe des branches.

« Vengeance ! mort ! rugit Rostabat le Géant,
Nous sommes cent contre un. Tuons ce mécréant !

— Enfants ! cria Roland, la chose est difficile ;
Car Roland n'est pas un. J'arrive de Sicile,
D'Arabie et d'Égypte, et tout ce que je sais,
C'est que des peuples noirs devant moi sont passés ;
Je crois avoir plané dans le ciel solitaire ;
Il m'a semblé parfois que je quittais la terre
Et l'homme, et que le dos monstrueux des griffons
M'emportait au milieu des nuages profonds ;
Mais, n'importe, j'arrive, et votre audace est rare,
Et j'en ris. Prenez garde à vous, car je déclare,
Enfants, que j'ai toujours senti Dieu près de moi.
Vous êtes cent contre un ! Pardieu ! le bel effroi !
Fils, cent maravédis valent-ils une piastre ?
Cent lampions sont-ils plus farouches qu'un astre ?
Combien de poux faut-il pour manger un lion ?
Vous êtes peu nombreux pour la rébellion
Et pour l'encombrement du chemin, quand je passe.
Arrière ! »

Rostabat le Géant, tête basse,
 Crachant les grognements rauques d'un sanglier,
 Lourd colosse, fondit sur le bon chevalier,
 Avec le bruit d'un mur énorme qui s'écroule ;
 Près de lui, s'avançant comme une sombre foule,
 Les sept autres infants, avec leurs intendants,
 Marchent, et derrière eux viennent, grinçant des dents,
 Les cent coupe-jarrets à faces renégates,
 Coiffés de monteras et chaussés d'alpargates,
 Demi-cercle féroce, agile, étincelant ;
 Et tous font converger leurs piques sur Roland.

L'infant, monstre de cœur, est monstre de stature ;
 Le rocher de Roland lui vient à la ceinture ;
 Leurs fronts sont de niveau dans ces puissants combats,
 Le preux étant en haut et le géant en bas.

Rostabat prend pour fronde, ayant Roland pour cible,
 Un noir grappin qui semble une araignée horrible,
 Masse affreuse oscillant au bout d'un long anneau ;
 Il lance sur Roland cet arrache-créneau ;
 Roland l'esquive, et dit au géant : « Bête brute ! »
 Le grappin égratigne un rocher dans sa chute,
 Et le géant bondit, deux haches aux deux poings.

Le colosse et le preux, terribles, se sont joints.

« Ô Durandal, ayant coupé Dol en Bretagne,
 Tu peux bien me trancher encor cette montagne, »
 Dit Roland, assenant l'estoc sur Rostabat.

Comme sur ses deux pieds de devant l'ours s'abat,
 Après s'être dressé pour étreindre le pâtre,
 Ainsi Rostabat tombe ; et sur son cou d'albâtre
 Laïs nue avait moins d'escarboucles luisant
 Que ces fauves rochers n'ont de flaques de sang.
 Il tombe ; la bruyère écrasée est remplie
 De cette monstrueuse et vaste panoplie ;
 Relevée en tombant, sa chemise d'acier
 Laisse nu son poitrail de prince carnassier,
 Cadavre au ventre horrible, aux hideuses mamelles,
 Et l'on voit le dessous de ses noires semelles.

Les sept princes vivants regardent les trois morts.

Et, pendant ce temps-là, lâchant rênes et mors,
 Le pauvre enfant sauvé fuyait vers Compostelle.

Durandal brille et fait refluer devant elle
 Les assaillants, poussant des souffles d'aquilon ;
 Toujours droit sur le roc qui ferme le vallon,

Roland crie au troupeau qui sur lui se resserre :

« Du renfort vous serait peut-être nécessaire.
Envoyez-en chercher. À quoi bon se presser ?
J'attendrai jusqu'au soir avant de commencer.

— Il raille ! Tous sur lui ! dit Jorge, et pêle-mêle !
Nous sommes vautours ; l'aigle est notre sœur jumelle ;
Fils, courage ! et ce soir, pour son souper sanglant,
Chacun de nous aura son morceau de Roland.

IX Durandal travaille

Laveuses qui, dès l'heure où l'orient se dore,
Chantez, battant du linge aux fontaines d'Andorre,
Et qui faites blanchir des toiles sous le ciel,
Chevriers qui roulez sur le Jaïzquivel
Dans les nuages gris votre hutte isolée,
Muletiers qui poussez de vallée en vallée
Vos mules sur les ponts que César éleva,
Sait-on ce que là-bas le vieux mont Corcova
Regarde par-dessus l'épaule des collines ?

Le mont regarde un choc hideux de javelines,
Un noir buisson vivant de piques, hérissé,
Comme au pied d'une tour que ceindrait un fossé,
Autour d'un homme, tête altièrre, âpre, escarpée,
Que protège le cercle immense d'une épée.
Tous d'un côté ; de l'autre, un seul ; tragique duel !
Lutte énorme ! combat de l'Hydre et de Michel !

Qui pourrait dire, au fond des cieux pleins de huées,
Ce que fait le tonnerre au milieu des nuées,
Et ce que fait Roland entouré d'ennemis ?
Larges coups, flots de sang par des bouches vomis,
Faces se renversant en arrière livides,
Casques brisés roulant comme des cruches vides,
Flot d'assaillants toujours repoussés, blessés, morts,
Cris de rage ; ô carnage ! ô terreur ! corps à corps
D'un homme contre un tas de gueux épouvantable !
Comme un usurier met son or sur une table,
Le meurtre sur les morts jette les morts, et rit.
Durandal flamboyant semble un sinistre esprit ;
Elle va, vient, remonte et tombe, se relève,
S'abat, et fait la fête effrayante du glaive :
Sous son éclair, les bras, les cœurs, les yeux, les fronts,
Tremblent, et les hardis, nivelés aux poltrons,
Se courbent ; et l'épée éclatante et fidèle
Donne des coups d'estoc qui semblent des coups d'aile ;
Et sur le héros, tous ensemble, le truand,

Le prince, furieux, s'acharnent, se ruant,
 Frappant, parant, jappant, hurlant, criant : Main-forte !
 Roland est-il blessé ? Peut-être. Mais qu'importe ?
 Il lutte. La blessure est l'altière faveur
 Que fait la guerre au brave illustre, au preux sauveur,
 Et la chair de Roland, mieux que l'acier trempée,
 Ne craint pas ce baiser farouche de l'épée.
 Mais, cette fois, ce sont des armes de goujats,
 Lassos plombés, couteaux catalans, navajas,
 Qui frappent le héros, sur qui cette famille
 De monstres se reploie et se tord et fourmille ;
 Le héros sous son pied sent onduler leurs nœuds
 Comme les gonflements d'un dragon épineux ;
 Son armure est partout bosselée et fêlée ;
 Et Roland par moments songe dans la mêlée :
 « Pense-t-il à donner à boire à mon cheval ? »

Un ruisseau de pourpre erre et fume dans le val,
 Et sur l'herbe partout des gouttes de sang pleuvent ;
 Cette clairière aride et que jamais n'abreuvent
 Les urnes de la pluie et les vastes seaux d'eau
 Que l'hiver jette au front des monts d'Urbistondo,
 S'ouvre, et toute brûlée et toute crevassée,
 Consent joyeusement à l'horrible rosée ;
 Fauve, elle dit : « C'est bon. J'ai moins chaud maintenant. »
 Des satyres, couchés sur le dos, égrenant
 Des grappes de raisin au-dessus de leur tête,
 Des ægipans aux yeux de dieux, aux pieds de bête,
 Joutant avec le vieux Silène, s'essoufflant
 À se vider quelque outre énorme dans le flanc,
 Tetant la nymphe Ivresse en leur riante envie,
 N'ont pas la volupté de la soif assouvie
 Plus que ce redoutable et terrible ravin.
 La terre boit le sang mieux qu'un faune le vin.

Un assaut est suivi d'un autre assaut. À peine
 Roland a-t-il broyé quelque gueux qui le gêne,
 Que voilà de nouveau qu'on lui mord le talon.
 Noir fracas ! la forêt, la lande, le vallon,
 Les cols profonds, les pics que l'ouragan insulte,
 N'entendent plus le bruit du vent dans ce tumulte ;
 Un vaste cliquetis sort de ce sombre effort ;
 Tout l'écho retentit. Qu'est-ce donc que la mort
 Forge dans la montagne et fait dans cette brume,
 Ayant ce vil ramas de bandits pour enclume,
 Durandal pour marteau, Roland pour forgeron ?

X Le crucifix

Et, là-bas, sans qu'il fût besoin de l'éperon,
Le cheval galopait toujours à perdre haleine ;
Il passait la rivière, il franchissait la plaine,
Il volait ; par moments, frémissant et ravi,
L'enfant se retournait, tremblant d'être suivi,
Et de voir, des hauteurs du monstrueux repaire,
Descendre quelque frère horrible de son père.

Comme le soir tombait, Compostelle apparut.
Le cheval traversa le pont de granit brut
Dont saint Jacque a posé les premières assises.
Les bons clochers sortaient des brumes indécises ;
Et l'orphelin revit son paradis natal.

Près du pont se dressait, sur un haut piédestal,
Un Christ en pierre ayant à ses pieds la madone ;
Un blanc cierge éclairait sa face qui pardonne,
Plus douce à l'heure où l'ombre au fond des cieux grandit.
Et l'enfant arrêta son cheval, descendit,
S'agenouilla, joignit les mains devant le cierge,
Et dit :

« Ô mon bon Dieu, ma bonne sainte Vierge,
J'étais perdu ; j'étais le ver sous le pavé ;
Mes oncles me tenaient ; mais vous m'avez sauvé ;
Vous m'avez envoyé ce paladin de France,
Seigneur ; et vous m'avez montré la différence
Entre les hommes bons et les hommes méchants.
J'avais peut-être en moi bien des mauvais penchants,
J'eusse plus tard peut-être été moi-même infâme,
Mais, en sauvant la vie, ô Dieu, vous sauvez l'âme ;
Vous m'êtes apparu dans cet homme, Seigneur ;
J'ai vu le jour, j'ai vu la foi, j'ai vu l'honneur,
Et j'ai compris qu'il faut qu'un prince compatisse
Au malheur, c'est-à-dire, ô Père ! à la justice.
Ô madame Marie ! ô Jésus ! à genoux
Devant le crucifix où vous saignez pour nous,
Je jure de garder ce souvenir, et d'être
Doux au faible, loyal au bon, terrible au traître,
Et juste et secourable à jamais, écolier
De ce qu'a fait pour moi ce vaillant chevalier.
Et j'en prends à témoin vos saintes auréoles. »

Le cheval de Roland entendit ces paroles,
Leva la tête, et dit à l'enfant : « C'est bien, roi. »

L'orphelin remonta sur le blanc palefroi,
Et rentra dans sa ville au son joyeux des cloches.

XI Ce qu'a fait Ruy le Subtil

Et dans le même instant, entre les larges roches,
À travers les sapins d'Ernula, frémissant
De ce défi superbe et sombre, un contre cent,
On pouvait voir encor, sous la nuit étoilée,
Le groupe formidable au fond de la vallée.
Le combat finissait ; tous ces monts radieux
Ou lugubres, jadis hantés des demi-dieux,
S'éveillaient, étonnés, dans le blanc crépuscule,
Et, regardant Roland, se souvenaient d'Hercule.
Plus d'infants : neuf étaient tombés ; un avait fui ;
C'était Ruy le Subtil ; mais la bande sans lui
Avait continué, car rien n'irrite comme
La honte et la fureur de combattre un seul homme ;
Durandal, à tuer ces coquins s'ébréchant,
Avait jonché de morts la terre, et fait ce champ
Plus vermeil qu'un nuage où le soleil se couche ;
Elle s'était rompue en ce labeur farouche ;
Ce qui n'empêchait pas Roland de s'avancer ;
Les bandits, le croyant prêt à recommencer,
Tremblants comme des bœufs qu'on ramène à l'étable
À chaque mouvement de son bras redoutable,
Reculaient, lui montrant de loin leurs coutelas ;
Et, pas à pas, Roland, sanglant, terrible, las,
Les chassait devant lui parmi les fondrières ;
Et, n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres.

I

Départ de l'aventurier pour l'aventure

Qu'est-ce que Sigismond et Ladislas ont dit ?
Je ne sais si la roche ou l'arbre l'entendit ;
Mais, quand ils ont tout bas parlé dans la broussaille,
L'arbre a fait un long bruit de taillis qui tressaille,
Comme si quelque bête en passant l'eût troublé,
Et l'ombre du rocher ténébreux a semblé
Plus noire, et l'on dirait qu'un morceau de cette ombre
À pris forme et s'en est allé dans le bois sombre,
Et maintenant on voit comme un spectre marchant
Là-bas dans la clarté sinistre du couchant.

Ce n'est pas une bête en son gîte éveillée,
Ce n'est pas un fantôme éclos sous la feuillée,
Ce n'est pas un morceau de l'ombre du rocher
Qu'on voit là-bas au fond des clairières marcher ;
C'est un vivant qui n'est ni stryge ni lémure ;
Celui qui marche là, couvert d'une âpre armure,
C'est le grand chevalier d'Alsace, Éviradnus.

Ces hommes qui parlaient, il les a reconnus ;
Comme il se reposait dans le hallier, ces bouches
Ont passé, murmurant des paroles farouches,
Et jusqu'à son oreille un mot est arrivé ;
Et c'est pourquoi ce juste et ce preux s'est levé.

Il connaît ce pays qu'il parcourut naguère.

Il rejoint l'écuyer Gasclin, page de guerre,
Qui l'attend dans l'auberge, au plus profond du val,
Où tout à l'heure il vient de laisser son cheval
Pour qu'en hâte on lui donne à boire, et qu'on le ferre.
Il dit au forgeron : « Faites vite. Une affaire
M'appelle. » Il monte en selle et part.

II Éviradnus

Éviradnus,
Vieux, commence à sentir le poids des ans chenus ;
Mais c'est toujours celui qu'entre tous on renomme,
Le preux que nul n'a vu de son sang économe ;
Chasseur du crime, il est nuit et jour à l'affût ;
De sa vie il n'a fait d'action qui ne fût
Sainte, blanche et loyale, et la grande pucelle,
L'épée, en sa main pure et sans tache, étincelle.
C'est le Samson chrétien qui, survenant à point,
N'ayant pour enfoncer la porte que son poing,
Entra, pour la sauver, dans Sickingen en flamme ;
Qui, s'indignant de voir honorer un infâme,
Fit, sous son dur talon, un tas d'arceaux rompus
Du monument bâti pour l'affreux duc Lupus,
Arracha la statue, et porta la colonne
Du munster de Strasbourg au pont de Wasselonne,
Et là, fier, la jeta dans les étangs profonds ;
On vante Éviradnus d'Altorf à Chaux-de-Fonds ;
Quand il songe et s'accoude, on dirait Charlemagne ;
Rôdant, tout hérissé, du bois à la montagne,
Velu, fauve, il a l'air d'un loup qui serait bon ;
Il a sept pieds de haut comme Jean de Bourbon ;
Tout entier au devoir qu'en sa pensée il couve,
Il ne se plaint de rien, mais seulement il trouve
Que les hommes sont bas et que les lits sont courts ;
Il écoute partout si l'on crie au secours ;
Quand les rois courbent trop le peuple, il le redresse
Avec une intrépide et superbe tendresse ;
Il défendit Alix comme Diègue Urraca ;
Il est le fort ami du faible ; il attaqua
Dans leurs antres les rois du Rhin, et dans leurs bauges
Les barons effrayants et difformes des Vosges ;
De tout peuple orphelin il se faisait l'aïeul ;
Il mit en liberté les villes ; il vint seul
De Hugo Tête-d'Aigle affronter la caverne ;
Bon, terrible, il brisa le carcan de Saverne,
La ceinture de fer de Schelestadt, l'anneau
De Colmar, et la chaîne au pied de Haguenuau.
Tel fut Éviradnus. Dans l'horrible balance
Où les princes jetaient le dol, la violence,
L'iniquité, l'horreur, le mal, le sang, le feu,

Sa grande épée était le contre-poids de Dieu.
 Il est toujours en marche, attendu qu'on moleste
 Bien des infortunés sous la voûte céleste,
 Et qu'on voit dans la nuit bien des mains supplier ;
 Sa lance n'aime pas moisir au râtelier ;
 Sa hache de bataille aisément se décroche ;
 Malheur à l'action mauvaise qui s'approche
 Trop près d'Éviradnus, le champion d'acier !
 La mort tombe de lui comme l'eau du glacier.
 Il est héros ; il a pour cousine la race
 Des Amadis de France et des Pyrrhus de Thrace ;
 Il rit des ans. Cet homme à qui le monde entier
 N'eût pas fait dire grâce ! et demander quartier,
 Ira-t-il pas crier au temps : Miséricorde !
 Il s'est, comme Baudoin, ceint les reins d'une corde ;
 Tout vieux qu'il est, il est de la grande tribu ;
 Le moins fier des oiseaux n'est pas l'aigle barbu.

Qu'importe l'âge ! il lutte. Il vient de Palestine,
 Il n'est point las. Les ans s'acharnent ; il s'obstine.

III Dans la forêt

Quelqu'un qui s'y serait perdu ce soir, verrait
 Quelque chose d'étrange au fond de la forêt ;

C'est une grande salle éclairée et déserte.
 Où ? Dans l'ancien manoir de Corbus.

L'herbe verte,
 Le lierre, le chiendent, l'églantier sauvageon,
 Font, depuis trois cents ans, l'assaut de ce donjon ;
 Le burg, sous cette abjecte et rampante escalade,
 Meurt, comme sous la lèpre un sanglier malade ;
 Il tombe ; les fossés s'emplissent des créneaux ;
 La ronce, ce serpent, tord sur lui ses anneaux ;
 Le moineau franc, sans même entendre ses murmures,
 Sur ses vieux pierriers morts vient becqueter les mûres ;
 L'épine sur son deuil prospère insolemment ;
 Mais, l'hiver, il se venge ; alors, le burg dormant
 S'éveille, et, quand il pleut pendant des nuits entières,
 Quand l'eau glisse des toits et s'engouffre aux gouttières,
 Il rend grâce à l'ondée, aux vents, et, content d'eux,

Profite, pour cracher sur le lierre hideux,
Des bouches de granit de ses quatre gargouilles.

Le burg est aux lichens comme le glaive aux rouilles ;
Hélas ! et Corbus, triste, agonise. Pourtant
L'hiver lui plaît ; l'hiver, sauvage combattant,
Il se refait, avec les convulsions sombres
Des nuages hagards croulant sur ses décombres,
Avec l'éclair qui frappe et fuit comme un larron,
Avec les souffles noirs qui sonnent du clairon,
Une sorte de vie effrayante, à sa taille ;
La tempête est la sœur fauve de la bataille ;
Et le puissant donjon, féroce, échevelé,
Dit : Me voilà ! sitôt que la bise a sifflé ;
Il rit quand l'équinoxe irrité le querelle
Sinistrement, avec son haleine de grêle ;
Il est joyeux, ce burg, soldat encor debout,
Quand, jappant comme un chien poursuivi par un loup,
Novembre, dans la brume errant de roche en roche,
Répond au hurlement de Janvier qui s'approche.
Le donjon crie : « En guerre ! ô tourmente, es-tu là ? »
Il craint peu l'ouragan, lui qui vit Attila.
Oh ! les lugubres nuits ! Combat dans la bruine !
La nuée attaquant, farouche, la ruine !
Un ruissellement vaste, affreux, torrentiel,
Descend des profondeurs furieuses du ciel ;
Le burg brave la nue ; on entend les gorgones
Aboier aux huit coins de ses tours octogones ;
Tous les monstres sculptés sur l'édifice épars,
Grondent, et les lions de pierre des remparts
Mordent la brume, l'air et l'onde, et les tarasques
Battent de l'aile au souffle horrible des bourrasques ;
L'âpre averse en fuyant vomit sur les griffons ;
Et, sous la pluie entrant par les trous des plafonds,
Les guivres, les dragons, les méduses, les drées,
Grincement des dents au fond des chambres effondrées ;
Le château de granit, pareil aux preux de fer,
Lutte toute la nuit, résiste tout l'hiver ;
En vain le ciel s'essouffle, en vain Janvier se rue ;
En vain tous les passants de cette sombre rue
Qu'on nomme l'infini, l'ombre et l'immensité,
Le tourbillon, d'un fouet invisible hâté,
Le tonnerre, la trombe où le typhon se dresse,
S'acharnent sur la fière et haute forteresse ;

L'orage la secoue en vain comme un fruit mûr ;
 Les vents perdent leur peine à guerroyer ce mur,
 Le Fôhn bruyant s'y lasse, et sur cette cuirasse
 L'Aquilon s'époumonne et l'Autan se harasse,
 Et tous ces noirs chevaux de l'air sortent fourbus
 De leur bataille avec le donjon de Corbus.

Aussi, malgré la ronce et le chardon et l'herbe,
 Le vieux burg est resté triomphal et superbe ;
 Il est comme un pontife au cœur du bois profond ;
 Sa tour lui met trois rangs de créneaux sur le front ;
 Le soir, sa silhouette immense se découpe ;
 Il a pour trône un roc, haute et sublime croupe ;
 Et, par les quatre coins, sud, nord, couchant, levant,
 Quatre monts, Crobius, Bléda, géants du vent,
 Aptar où croît le pin, Toxis que verdit l'orme,
 Soutiennent au-dessus de sa tiare énorme
 Les nuages, ce dais livide de la nuit.

Le pâtre a peur, et croit que cette tour le suit ;
 Les superstitions ont fait Corbus terrible ;
 On dit que l'Archer Noir a pris ce burg pour cible,
 Et que sa cave est l'ancre où dort le Grand Dormant ;
 Car les gens des hameaux tremblent facilement ;
 Les légendes toujours mêlent quelque fantôme
 À l'obscur vapeur qui sort des toits de chaume,
 L'âtre enfante le rêve, et l'on voit ondoyer
 L'effroi dans la fumée errante du foyer.

Aussi, le paysan rend grâce à sa roture
 Qui le dispense, lui, d'audace et d'aventure,
 Et lui permet de fuir ce burg de la forêt
 Qu'un preux, par point d'honneur belliqueux, chercherait.

Corbus voit rarement au loin passer un homme.
 Seulement, tous les quinze ou vingt ans, l'économe
 Et l'huissier du palais, avec des cuisiniers
 Portant tout un festin dans de larges paniers,
 Viennent, font des apprêts mystérieux, et partent ;
 Et, le soir, à travers les branches qui s'écartent,
 On voit de la lumière au fond du burg noirci ;
 Et nul n'ose approcher. Et pourquoi ? Le voici :

IV

La coutume de Lusace

C'est l'usage, à la mort d'un marquis de Lusace,
 Que l'héritier du trône, en qui revit la race,
 Avant de revêtir les royaux attributs,
 Aille, une nuit, souper dans la tour de Corbus ;
 C'est de ce noir souper qu'il sort prince et margrave ;
 La marquise n'est bonne et le marquis n'est brave
 Que s'ils ont respiré les funèbres parfums
 Des siècles dans ce nid des vieux maîtres défunts ;
 Les marquis de Lusace ont une haute tige,
 Et leur source est profonde à donner le vertige ;
 Ils ont pour père Antée, ancêtre d'Attila ;
 De ce vaincu d'Alcide une race coula ;
 C'est la race, autrefois païenne, puis chrétienne,
 De Lechus, de Platon, d'Othon, d'Ursus, d'Étienne,
 Et de tous ces seigneurs des rocs et des forêts
 Bordant l'Europe au nord, flot d'abord, digue après.
 Corbus est double : il est burg au bois, ville en plaine ;
 Du temps où l'on montait sur la tour châtelaine,
 On voyait, au delà des pins et des rochers,
 Sa ville perçant l'ombre au loin de ses clochers ;
 Cette ville a des murs ; pourtant, ce n'est pas d'elle
 Que relève l'antique et noble citadelle ;
 Fière, elle s'appartient ; quelquefois un château
 Est l'égal d'une ville ; en Toscane, Prato,
 Barletta dans la Pouille, et Crème en Lombardie,
 Valent une cité, même forte et hardie ;
 Corbus est de ce rang. Sur ses rudes parois
 Ce burg a le reflet de tous les anciens rois ;
 Tous leurs avénements, toutes leurs funérailles,
 Ont, chantant ou pleurant, traversé ses murailles ;
 Tous s'y sont mariés, la plupart y sont nés ;
 C'est là que flamboyaient ces barons couronnés ;
 Corbus est le berceau de la royauté scythe.
 Or, le nouveau marquis doit faire une visite
 À l'histoire qui va continuer. La loi
 Veut qu'il soit seul pendant la nuit qui le fait roi.
 Au seuil de la forêt, un clerc lui donne à boire
 Un vin mystérieux versé dans un ciboire,
 Qui doit, le soir venu, l'endormir jusqu'au jour ;
 Puis on le laisse, il part et monte dans la tour ;
 Il trouve dans la salle une table dressée ;

Il soupe et dort ; et l'ombre envoie à sa pensée
 Tous les spectres des rois depuis le duc Bela ;
 Nul n'oserait entrer au burg cette nuit-là ;
 Le lendemain, on vient en foule, on le délivre ;
 Et, plein des visions du sommeil, encore ivre
 De tous ses grands aïeux qui lui sont apparus,
 On le mène à l'église où dort Borivorus ;
 L'évêque lui bénit la bouche et la paupière,
 Et met dans ses deux mains les deux haches de pierre
 Dont Attila frappait, juste comme la mort,
 D'un bras sur le Midi, de l'autre sur le Nord.

Ce jour-là, sur les tours de la ville, on arbore
 Le menaçant drapeau du marquis Swantibore
 Qui lia dans les bois et fit manger aux loups
 Sa femme et le taureau dont il était jaloux.

Même quand l'héritier du trône est une femme,
 Le souper de la tour de Corbus la réclame ;
 C'est la loi ; seulement, la pauvre femme a peur.

V

La marquise Mahaud

La nièce du dernier marquis, Jean le Frappeur,
 Mahaud est aujourd'hui marquise de Lusace.
 Dame, elle a la couronne, et, femme, elle a la grâce ;
 Une reine n'est pas reine sans la beauté.
 C'est peu que le royaume, il faut la royauté.
 Dieu dans son harmonie également emploie
 Le cèdre qui résiste et le roseau qui ploie,
 Et, certes, il est bon qu'une femme parfois
 Ait dans sa main les mœurs, les esprits et les lois,
 Succède au maître altier, sourie au peuple, et mène,
 En lui parlant tout bas, la sombre troupe humaine ;
 Mais la douce Mahaud, dans ces temps de malheur,
 Tient trop le sceptre, hélas ! comme on tient une fleur ;
 Elle est gaie, étourdie, imprudente et peureuse.
 Toute une Europe obscure autour d'elle se creuse ;
 Et, quoiqu'elle ait vingt ans, on a beau la prier,
 Elle n'a pas encor voulu se marier.
 Il est temps cependant qu'un bras viril l'appuie ;
 Comme l'arc-en-ciel rit entre l'ombre et la pluie,
 Comme la biche joue entre le tigre et l'ours,

Elle a, la pauvre belle aux purs et chastes jours,
Deux noirs voisins qui font une noire besogne :
L'empereur d'Allemagne et le roi de Pologne.

V Les deux voisins

Toute la différence entre ce sombre roi
Et ce sombre empereur, sans foi, sans Dieu, sans loi,
C'est que l'un est la griffe et que l'autre est la serre ;
Tous deux vont à la messe et disent leur rosaire ;
Ils n'en passent pas moins pour avoir fait tous deux
Dans l'enfer un traité d'alliance hideux ;
On va même jusqu'à chuchoter à voix basse,
Dans la foule où la peur d'en haut tombe et s'amasse,
L'affreux texte d'un pacte entre eux et le pouvoir
Qui s'agite sous l'homme au fond du monde noir ;
Quoique l'un soit la haine et l'autre la vengeance,
Ils vivent côte à côte en bonne intelligence ;
Tous les peuples qu'on voit saigner à l'horizon
Sortent de leur tenaille et sont de leur façon ;
Leurs deux figures sont lugubrement grandes
Par de rouges reflets de sacs et d'incendies ;
D'ailleurs, comme David, suivant l'usage ancien,
L'un est poète, et l'autre est bon musicien ;
Et les déclarant dieux, la renommée allie
Leurs noms dans les sonnets qui viennent d'Italie.
L'antique hiérarchie a l'air mise en oubli ;
Car, suivant le vieil ordre en Europe établi,
L'empereur d'Allemagne est duc, le roi de France
Marquis ; les autres rois ont peu de différence ;
Ils sont barons autour de Rome, leur pilier,
Et le roi de Pologne est simple chevalier ;
Mais dans ce siècle on voit l'exception unique
Du roi sarmate égal au César germanique.
Chacun s'est fait sa part ; l'allemand n'a qu'un soin,
Il prend tous les pays de terre ferme au loin ;
Le polonais, ayant le rivage baltique,
Veut des ports ; il a pris toute la mer celtique ;
Sur tous les flots du nord il pousse ses dromons ;
L'Islande voit passer ses navires démons ;
L'allemand brûle Anvers et conquiert les deux Prusses,
Le polonais secourt Spotocus, duc des Russes,
Comme un plus grand boucher en aide un plus petit ;

Le roi prend, l'empereur pille, usurpe, investit ;
 L'empereur fait la guerre à l'ordre teutonique,
 Le roi sur le Jutland pose son pied cynique ;
 Mais, qu'ils brisent le faible ou qu'ils trompent le fort,
 Quoi qu'ils fassent, ils ont pour loi d'être d'accord ;
 Des geysers du pôle aux cités transalpines,
 Leurs ongles monstrueux, crispés sur des rapines,
 Égratignent le pâle et triste continent.
 Et tout leur réussit. Chacun d'eux, rayonnant,
 Mène à fin tous ses plans lâches ou téméraires,
 Et règne ; et, sous Satan paternel, ils sont frères ;
 Ils s'aiment ; l'un est fourbe et l'autre est déloyal ;
 Ils sont les deux bandits du grand chemin royal.
 Ô les noirs conquérants ! et quelle œuvre éphémère !
 L'ambition, branlant ses têtes de chimère,
 Sous leur crâne brumeux, fétide et sans clarté,
 Nourrit la pourriture et la stérilité ;
 Ce qu'ils font est néant et cendre ; une hydre allaite,
 Dans leur âme nocturne et profonde, un squelette.
 Le polonais sournois, l'allemand hasardeux,
 Remarquent qu'à cette heure une femme est près d'eux ;
 Tous deux guettent Mahaud. Et naguère, avec rage,
 De sa bouche qu'empourpre une lueur d'orage
 Et d'où sortent des mots pleins d'ombre ou teints de sang,
 L'empereur a jeté cet éclair menaçant :
 « L'empire est las d'avoir au dos cette besace
 Qu'on appelle la haute et la basse Lusace,
 Et dont la pesanteur, qui nous met sur les dents,
 S'accroît, quand, par hasard, une femme est dedans. »
 Le polonais se tait, épie et patiente.

Ce sont deux grands dangers ; mais cette insouciant
 Sourit, gazouille et danse, aime les doux propos,
 Se fait bénir du pauvre et réduit les impôts ;
 Elle est vive, coquette, aimable et bijoutière ;
 Elle est femme toujours ; dans sa couronne altière,
 Elle choisit la perle, elle a peur du fleuron ;
 Car le fleuron tranchant, c'est l'homme et le baron.
 Elle a des tribunaux d'amour qu'elle préside ;
 Aux copistes d'Homère elle paye un subside ;
 Elle a tout récemment accueilli dans sa cour
 Deux hommes, un luthier avec un troubadour,
 Dont on ignore tout, le nom, le rang, la race,
 Mais qui, conteurs charmants, le soir, sur la terrasse,

À l'heure où les vitraux aux brises sont ouverts,
Lui font de la musique et lui disent des vers.
Or, en juin, la Lusace, en août, les Moraves,
Font la fête du trône et sacrent leurs margraves ;
C'est aujourd'hui le jour du burg mystérieux ;
Mahaud viendra ce soir souper chez ses aïeux.

Qu'est-ce que tout cela fait à l'herbe des plaines,
Aux oiseaux, à la fleur, au nuage, aux fontaines ?
Qu'est-ce que tout cela fait aux arbres des bois ?
Que le peuple ait des jougs et que l'homme ait des rois,
L'eau coule, le vent passe et murmure : Qu'importe !

VII

La salle à manger

La salle est gigantesque ; elle n'a qu'une porte ;
Le mur fuit dans la brume et semble illimité ;
En face de la porte, à l'autre extrémité,
Brille, étrange et splendide, une table adossée
Au fond de ce livide et froid rez-de-chaussée ;
La salle a pour plafond les charpentes du toit ;
Cette table n'attend qu'un convive ; on n'y voit
Qu'un fauteuil sous un dais qui pend aux poutres noires ;
Les anciens temps ont peint sur le mur leurs histoires :
Le fier combat du roi des Vendes Thassilo,
Contre Nemrod sur terre et Neptune sur l'eau,
Le fleuve Rhin trahi par la rivière Meuse,
Et, groupes blêmissements sur la paroi brumeuse,
Odin, le loup Fenris et le serpent Asgar ;
Et toute la lumière éclairant ce hangar,
Qui semble d'un dragon avoir été l'étable,
Vient d'un flambeau sinistre allumé sur la table ;
C'est le grand chandelier aux sept branches de fer
Que l'archange Attila rapporta de l'enfer
Après qu'il eût vaincu le Mammon, et sept âmes
Furent du noir flambeau les sept premières flammes.
Toute la salle semble un grand linéament
D'abîme, modelé dans l'ombre vaguement ;
Au fond, la table éclate avec la brusquerie
De la clarté heurtant des blocs d'orfèvrerie ;
De beaux faisans tués par les traîtres faucons,
Des viandes froides, force aiguères et flacons,
Chargent la table où s'offre une opulente agape ;

Les plats, bordés de fleurs, sont en vermeil ; la nappe
Vient de Frise, pays célèbre par ses draps ;
Et, pour les fruits, brugnons, fraises, pommes, cédrats,
Les pâtres de la Murg ont sculpté les sébiles ;
Ces orfèvres du bois sont des rustres habiles
Qui font sur une écuelle ondoyer des jardins
Et des monts où l'on voit fuir des chasses aux daims.
Sur une vasque d'or aux anses florentines,
Des actéons cornus et chaussés de bottines
Luttent, l'épée au poing, contre des lévriers ;
Des branches de glaïeuls et de genévriers,
Des roses, des bouquets d'anis, une jonchée
De sauge tout en fleur nouvellement fauchée,
Couvrent d'un frais parfum de printemps répandu
Un tapis d'Ispahan sous la table étendu.
Dehors, c'est la ruine et c'est la solitude.
On entend, dans sa rauque et vaste inquiétude,
Passer sur le hallier, par l'été rajeuni,
Le vent, onde de l'ombre et flot de l'infini.
On a remis partout des vitres aux verrières
Qu'ébranle la rafale arrivant des clairières ;
L'étrange, dans ce lieu ténébreux et rêvant,
Ce serait que celui qu'on attend fût vivant ;
Aux lueurs du sept-bras, qui fait flamboyer presque
Les vagues yeux épars sur la lugubre fresque,
On voit le long des murs, par place, un escabeau,
Quelque long coffre obscur à meubler le tombeau,
Et des buffets, chargés de cuivre et de faïence ;
Et la porte, effrayante et sombre confiance,
Est formidablement ouverte sur la nuit.

Rien ne parle en ce lieu, d'où tout homme s'enfuit.
La terreur, dans les coins accroupie, attend l'hôte.
Cette salle à manger de titans est si haute,
Qu'en égarant, de poutre en poutre, son regard
Aux étages confus de ce plafond hagard,
On est presque étonné de n'y pas voir d'étoiles.
L'araignée est géante en ces hideuses toiles
Flottant là-haut, parmi les madriers profonds
Que mordent aux deux bouts les gueules des griffons.
La lumière a l'air noire et la salle a l'air morte.
La nuit retient son souffle. On dirait que la porte
À peur de remuer tout haut ses deux battants.

VIII

Ce qu'on y voit encore

Mais ce que cette salle, antre obscur des vieux temps,
 À de plus sépulcral et de plus redoutable,
 Ce n'est pas le flambeau, ni le dais, ni la table ;
 C'est, le long de deux rangs d'arches et de piliers,
 Deux files de chevaux avec leurs chevaliers.

Chacun à son pilier s'adosse et tient sa lance ;
 L'arme droite, ils se font vis-à-vis en silence ;
 Les chanfreins sont lacés ; les harnais sont bouclés ;
 Les chatons des cuissards sont barrés de leurs clés ;
 Les trousseaux de poignards sur l'arçon se répandent ;
 Jusqu'aux pieds des chevaux les caparaçons pendent ;
 Les cuirs sont agrafés ; les ardillons d'airain
 Attachent l'éperon, serrent le gorgerin ;
 La grande épée à mains brille au croc de la selle ;
 La hache est sur le dos, la dague est sous l'aisselle ;
 Les genouillères ont leur boutoir meurtrier ;
 Les mains pressent la bride, et les pieds l'étrier ;
 Ils sont prêts ; chaque heaume est masqué de son crible ;
 Tous se taisent ; pas un ne bouge ; c'est terrible.

Les chevaux monstrueux ont la corne au frontail.
 Si Satan est berger, c'est là son noir bétail.
 Pour en voir de pareils dans l'ombre, il faut qu'on dorme ;
 Ils sont comme engloutis sous la housse difforme ;
 Les cavaliers sont froids, calmes, graves, armés,
 Effroyables ; les poings lugubrement fermés ;
 Si l'enfer tout à coup ouvrait ces mains fantômes,
 On verrait quelque lettre affreuse dans leurs paumes.
 De la brume du lieu leur stature s'accroît.
 Autour d'eux l'ombre a peur et les piliers ont froid.
 Ô nuit, qu'est-ce que c'est que ces guerriers livides ?

Chevaux et chevaliers sont des armures vides,
 Mais debout. Ils ont tous encor le geste fier,
 L'air fauve, et, quoique étant de l'ombre, ils sont du fer.
 Sont-ce des larves ? Non ; et sont-ce des statues ?
 Non. C'est de la chimère et de l'horreur, vêtues
 D'airain, et, des bas-fonds de ce monde puni,
 Faisant une menace obscure à l'infini ;
 Devant cette impassible et morne chevauchée,

L'âme tremble et se sent des spectres approchée,
 Comme si l'on voyait la halte des marcheurs
 Mystérieux que l'aube efface en ses blancheurs.
 Si quelqu'un, à cette heure, osait franchir la porte,
 À voir se regarder ces masques de la sorte,
 Il croirait que la mort, à de certains moments,
 Rhabillant l'homme, ouvrant les sépulcres dormants,
 Ordonne, hors du temps, de l'espace et du nombre,
 Des confrontations de fantômes dans l'ombre.

Les linceuls ne sont pas plus noirs que ces armets ;
 Les tombeaux, quoique sourds et voilés pour jamais,
 Ne sont pas plus glacés que ces brassards ; les bières
 N'ont pas leurs ais hideux mieux joints que ces jambières ;
 Le casque semble un crâne, et, de squammes couverts,
 Les doigts des gantelets luisent comme des vers ;
 Ces robes de combat ont des plis de suaires ;
 Ces pieds pétrifiés siéaient aux ossuaires ;
 Ces piques ont des bois lourds et vertigineux
 Où des têtes de mort s'ébauchent dans les nœuds.
 Ils sont tous arrogants sur la selle, et leurs bustes
 Achèvent les poitrails des destriers robustes ;
 Les mailles sur leurs flancs croisent leurs durs tricots ;
 Le mortier des marquis près des tortils ducaux
 Rayonne, et sur l'écu, le casque et la rondache,
 La perle triple alterne avec les feuilles d'ache ;
 La chemise de guerre et le manteau de roi
 Sont si larges, qu'ils vont du maître au palefroi ;
 Les plus anciens harnais remontent jusqu'à Rome ;
 L'armure du cheval sous l'armure de l'homme
 Vit d'une vie horrible, et guerrier et coursier
 Ne font qu'une seule hydre aux écailles d'acier.

L'histoire est là ; ce sont toutes les panoplies
 Par qui furent jadis tant d'œuvres accomplies ;
 Chacune, avec son timbre en forme de delta,
 Semble la vision du chef qui la porta ;
 Là sont les ducs sanglants et les marquis sauvages
 Qui portaient pour pennons au milieu des ravages
 Des saints dorés et peints sur des peaux de poissons.
 Voici Geth, qui criait aux Slaves : « Avançons ! »
 Mundiaque, Ottocar, Platon, Ladislas Cunne,
 Welf, dont l'écu portait : « Ma peur se nomme Aucune. »
 Zultan, Nazamystus, Othon le Chassieux ;

Depuis Spignus jusqu'à Spartibor-aux-trois-yeux,
 toute la dynastie effrayante d'Antée
 Semble là sur le bord des siècles arrêtée.
 Que font-ils là, debout et droits ? Qu'attendent-ils ?
 L'aveuglement remplit l'armet aux durs sourcils.
 L'arbre est là sans la sève et le héros sans l'âme ;
 Où l'on voit des yeux d'ombre on vit des yeux de flamme ;
 La visière aux trous ronds sert de masque au néant ;
 Le vide s'est fait spectre et rien s'est fait géant ;
 Et chacun de ces hauts cavaliers est l'écorce
 De l'orgueil, du défi, du meurtre et de la force ;
 Le sépulcre glacé les tient ; la rouille mord
 Ces grands casques, épris d'aventure et de mort,
 Que baisait leur maîtresse auguste, la bannière ;
 Pas un brassard ne peut remuer sa charnière ;
 Les voilà tous muets, eux qui rugissaient tous,
 Et, grondant et grinçant, rendaient les clairons fous ;
 Le heaume affreux n'a plus de cri dans ses gencives ;
 Ces armures, jadis fauves et convulsives,
 Ces hauberts, autrefois pleins d'un souffle irrité,
 Sont venus s'échouer dans l'immobilité,
 Regarder devant eux l'ombre qui se prolonge,
 Et prendre dans la nuit la figure du songe.

Ces deux files, qui vont depuis le morne seuil
 Jusqu'au fond où l'on voit la table et le fauteuil,
 Laissent entre leurs fronts une ruelle étroite ;
 Les marquis sont à gauche et les ducs sont à droite ;
 Jusqu'au jour où le toit que Spignus crénela,
 Chargé d'ans, croulera sur leur tête, ils sont là,
 Inégaux, face à face, et pareils, côte à côte.
 En dehors des deux rangs, en avant, tête haute,
 Comme pour commander le funèbre escadron
 Qu'éveillera le bruit du suprême clairon,
 Les vieux sculpteurs ont mis un cavalier de pierre,
 Charlemagne, ce roi qui de toute la terre
 Fit une table ronde à douze chevaliers.

Les cimiers surprenants, tragiques, singuliers,
 Cauchemars entrevus dans le sommeil sans bornes,
 Sirènes aux seins nus, mélusines, licornes,
 Farouches bois de cerfs, aspics, alérions,
 Sur la rigidité des pâles morions,
 Semblent une forêt de monstres qui végète ;

L'un penche en avant, l'autre en arrière se jette ;
Tous ces êtres, dragons, cerbères orageux,
Que le bronze et le rêve ont créés dans leurs jeux,
Lions volants, serpents ailés, guivres palmées,
Faits pour l'effarement des livides armées,
Espèces de démons composés de terreur,
Qui, sur le heaume altier des barons en fureur,
Hurlaient, accompagnant la bannière géante,
Sur les cimiers glacés songent, gueule béante,
Comme s'ils s'ennuyaient, trouvant les siècles longs ;
Et, regrettant les morts saignant sous les talons,
Les trompettes, la poudre immense, la bataille,
Le carnage, on dirait que l'Épouvante bâille.
Le métal fait reluire, en reflets durs et froids,
Sa grande larme au mufle obscur des palefrois ;
De ces spectres pensifs l'odeur des temps s'exhale ;
Leur ombre est formidable au plafond de la salle ;
Aux lueurs du flambeau frissonnant, au-dessus
Des blêmes cavaliers vaguement aperçus,
Elle remue et croît dans les ténébreux faîtes ;
Et la double rangée horrible de ces têtes
Fait, dans l'énormité des vieux combles fuyants,
De grands nuages noirs aux profils effrayants.

Et tout est fixe, et pas un coursier ne se cabre
Dans cette légion de la guerre macabre ;
Oh ! ces hommes masqués sur ces chevaux voilés,
Chose affreuse !

À la brume éternelle mêlés,
Ayant chez les vivants fini leur tâche austère,
Muets, ils sont tournés du côté du mystère ;
Ces sphinx ont l'air, au seuil du gouffre où rien ne luit,
De regarder l'énigme en face dans la nuit,
Comme si, prêts à faire, entre les bleus pilastres,
Sous leurs sabots d'acier étinceler les astres,
Voulant pour cirque l'ombre, ils provoquaient d'en bas,
Pour on ne sait quels fiers et funèbres combats,
Dans le champ sombre où n'ose aborder la pensée,
La sinistre visièrè au fond des cieux baissée.

IX Bruit que fait le plancher

C'est là qu'Éviradnus entre ; Gasclin le suit.

Le mur d'enceinte étant presque partout détruit,
 Cette porte, ancien seuil des marquis patriarches,
 Qu'au-dessus de la cour exhaussent quelques marches,
 Domine l'horizon, et toute la forêt
 Autour de son perron comme un gouffre apparaît.
 L'épaisseur du vieux roc de Corbus est propice
 À cacher plus d'un sourd et sanglant précipice ;
 Tout le burg, et la salle elle-même, dit-on,
 Sont bâtis sur des puits faits par le duc Platon ;
 Le plancher sonne ; on sent au-dessous des abîmes.

« Page, dit ce chercheur d'aventures sublimes,
 Viens. Tu vois mieux que moi, qui n'ai plus de bons yeux,
 Car la lumière est femme et se refuse aux vieux ;
 Bah ! voit toujours assez qui regarde en arrière.
 On découvre d'ici la route et la clairière ;
 Garçon, vois-tu là-bas venir quelqu'un ? » Gasclin
 Se penche hors du seuil ; la lune est dans son plein,
 D'une blanche lueur la clairière est baignée.
 « Une femme à cheval. Elle est accompagnée.
 — De qui ? » Gasclin répond : « Seigneur, j'entends les voix
 De deux hommes parlant et riant, et je vois
 Trois ombres de chevaux qui passent sur la route.
 — Bien, dit Éviradnus. Ce sont eux. Page, écoute :
 Tu vas partir d'ici. Prends un autre chemin.
 Va-t'en, sans être vu. Tu reviendras demain
 Avec nos deux chevaux, frais, en bon équipage,
 Au point du jour. C'est dit. Laisse-moi seul. » Le page
 Regardant son bon maître avec des yeux de fils,
 Dit : « Si je demeurais ? Ils sont deux. — Je suffis.
 Va. »

X Éviradnus immobile

Le héros est seul sous ces grands murs sévères.
 Il s'approche un moment de la table où les verres
 Et les hanaps, dorés et peints, petits et grands,
 Sont étagés, divers pour les vins différents ;

Il a soif ; les flacons tentent sa lèvre avide ;
 Mais la goutte qui reste au fond d'un verre vide
 Trahirait que quelqu'un dans la salle est vivant ;
 Il va droit aux chevaux. Il s'arrête devant
 Celui qui le plus près de la table étincelle,
 Il prend le cavalier et l'arrache à la selle ;
 La panoplie en vain lui jette un pâle éclair,
 Il saisit corps à corps le fantôme de fer,
 Et l'emporte au plus noir de la salle ; et, pliée
 Dans la cendre et la nuit, l'armure humiliée
 Reste adossée au mur comme un héros vaincu ;
 Éviradnus lui prend sa lance et son écu,
 Monte en selle à sa place, et le voilà statue.

Pareil aux autres, froid, la visière abattue,
 On n'entend pas un souffle à sa lèvre échapper,
 Et le tombeau pourrait lui-même s'y tromper.

Tout est silencieux dans la salle terrible.

XI Un peu de musique

Écoutez ! — Comme un nid qui murmure invisible,
 Un bruit confus s'approche, et des rires, des voix,
 Des pas, sortent du fond vertigineux des bois.

Et voici qu'à travers la grande forêt brune
 Qu'emplit la rêverie immense de la lune,
 On entend frissonner et vibrer mollement,
 Communiquant aux bois son doux frémissement,
 La guitare des monts d'Innsbruck, reconnaissable
 Au grelot de son manche où sonne un grain de sable ;
 Il s'y mêle la voix d'un homme, et ce frisson
 Prend un sens et devient une vague chanson :

« Si tu veux, faisons un rêve :
 Montons sur deux palefrois ;
 Tu m'emmènes, je t'enlève.
 L'oiseau chante dans les bois.

» Je suis ton maître et ta proie ;
 Partons, c'est la fin du jour ;
 Mon cheval sera la joie,

Ton cheval sera l'amour.

» Nous ferons toucher leurs têtes ;
Les voyages sont aisés ;
Nous donnerons à ces bêtes
Une avoine de baisers.

» Viens ! nos doux chevaux mensonges
Frappent du pied tous les deux,
Le mien au fond de mes songes,
Et le tien au fond des cieux.

» Un bagage est nécessaire ;
Nous emporterons nos vœux,
Nos bonheurs, notre misère,
Et la fleur de tes cheveux.

» Viens, le soir brunit les chênes ;
Le moineau rit ; ce moqueur
Entend le doux bruit des chaînes
Que tu m'as mises au cœur.

» Ce ne sera point ma faute
Si les forêts et les monts,
En nous voyant côte à côte,
Ne murmurent pas : « Aimons ! »

» Viens, sois tendre, je suis ivre.
Ô les verts taillis mouillés !
Ton souffle te fera suivre
Des papillons réveillés.

» L'envieux oiseau nocturne,
Triste, ouvrira son œil rond ;
Les nymphes, penchant leur urne,
Dans les grottes souriront ;

» Et diront : « Sommes-nous folles !
» C'est Léandre avec Héro ;
» En écoutant leurs paroles
» Nous laissons tomber notre eau. »

» Allons-nous-en par l'Autriche !
Nous aurons l'aube à nos fronts ;

Je serai grand, et toi riche,
Puisque nous nous aimerons.

» Allons-nous-en par la terre,
Sur nos deux chevaux charmants,
Dans l'azur, dans le mystère,
Dans les éblouissements !

» Nous entrerons à l'auberge,
Et nous païrons l'hôtelier
De ton sourire de vierge,
De mon bonjour d'écolier.

» Tu seras dame, et moi comte ;
Viens, mon cœur s'épanouit ;
Viens, nous conterons ce conte
Aux étoiles de la nuit. »

La mélodie encor quelques instants se traîne
Sous les arbres bleuis par la lune sereine,
Puis tremble, puis expire, et la voix qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose ; tout se tait.

XII

Le grand Joss et le petit Zéno

Soudain, au seuil lugubre apparaissent trois têtes
Joyeuses, et d'où sort une lueur de fêtes ;
Deux hommes, une femme en robe de drap d'or.
L'un des hommes paraît trente ans ; l'autre est encor
Plus jeune, et, sur son dos, il porte en bandoulière
La guitare où s'enlace une branche de lierre ;
Il est grand et blond ; l'autre est petit, pâle et brun ;
Ces hommes, qu'on dirait faits d'ombre et de parfum,
Sont beaux, mais le démon dans leur beauté grimace ;
Avril a de ces fleurs où rampe une limace.

« Mon grand Joss, mon petit Zéno, venez ici.
Voyez. C'est effrayant. »

Celle qui parle ainsi
C'est madame Mahaud ; le clair de lune semble
Caresser sa beauté qui rayonne et qui tremble,
Comme si ce doux être était de ceux que l'air



Crée, apporte et remporte en un céleste éclair.

« Passer ici la nuit ! Certe, un trône s'achète !
Si vous n'étiez venus m'escorter en cachette,
Dit-elle, je serais vraiment morte de peur. »

La lune éclaire auprès du seuil, dans la vapeur,
Un des grands chevaliers adossés aux murailles.

« Comme je vous vendrais à l'encan ces ferrailles !
Dit Zéno ; je ferais, si j'étais le marquis,
De ce tas de vieux clous sortir des vins exquis,
Des galas, des tournois, des bouffons et des femmes. »

Et, frappant cet airain d'où sort le bruit des âmes,
Cette armure où l'on voit frémir le gantelet,
Calme et riant, il donne au sépulcre un soufflet.

« Laissez donc mes aïeux, dit Mahaud, qui murmure.
Vous êtes trop petit pour toucher cette armure. »
Zéno pâlit. Mais Joss : « Ça, des aïeux ! J'en ris.
Tous ces bonshommes noirs sont des nids de souris.
Pardieu ! pendant qu'ils ont l'air terrible, et qu'ils songent,
Écoutez, on entend le bruit des dents qui rongent.
Et dire qu'en effet autrefois tout cela
S'appelait Ottocar, Othon, Platon, Bela !
Hélas ! la fin n'est pas plaisante, et déconcerte.
Soyez donc ducs et rois ! je ne voudrais pas, certe,
Avoir été colosse, avoir été héros,
Madame, avoir empli de morts des tombereaux,
Pour que, sous ma farouche et fière bourguignotte,
Moi, prince et spectre, un rat paisible me grignote !

— C'est que ce n'est point là votre état, dit Mahaud.
Chantez, soit ; mais ici ne parlez pas trop haut.

— Bien dit, reprend Zéno. C'est un lieu de prodiges.
Et, quant à moi, je vois des serpentes, des stryges,
Tout un fourmillement de monstres, s'ébaucher
Dans la brume qui sort des fentes du plancher. »

Mahaud frémit.

« Ce vin que l'abbé m'a fait boire,

Va bientôt m'endormir d'une façon très-noire ;
Jurez-moi de rester près de moi.

— J'en répons, »

Dit Joss ; et Zéno dit : « Je le jure. Soupons. »

XIII Ils soupent

Et, riant et chantant, ils s'en vont vers la table.

« Je fais Joss chambellan et Zéno connétable. »

Dit Mahaud. Et tous trois causent, joyeux et beaux,
Elle sur le fauteuil, eux sur des escabeaux ;

Joss mange, Zéno boit, Mahaud rêve. La feuille

N'a pas de bruit distinct qu'on note et qu'on recueille,

Ainsi va le babil sans forme et sans lien ;

Joss par moment fredonne un chant tyrolien,

Et fait rire ou pleurer la guitare ; les contes

Se mêlent aux gâtés fraîches, vives et promptes.

Mahaud dit : « Savez-vous que vous êtes heureux ?

— Nous sommes bien portants, jeunes, fous, amoureux ;

C'est vrai. — De plus, tu sais le latin comme un prêtre,

Et Joss chante fort bien. — Oui, nous avons un maître

Qui nous donne cela par-dessus le marché.

— Quel est son nom ? — Pour nous Satan, pour vous Péché ;

Dit Zéno, caressant jusqu'en sa raillerie.

— Ne riez pas ainsi, je ne veux pas qu'on rie.

Paix, Zéno ! Parle-moi, toi, Joss, mon chambellan.

— Madame, Viridis, comtesse de Milan,

Fut superbe ; Diane éblouissait le pâtre ;

Aspasie, Isabeau de Saxe, Cléopâtre,

Sont des noms devant qui la louange se tait ;

Rhodope fut divine ; Érylésis était

Si belle, que Vénus, jalouse de sa gorge,

La traîna toute nue en la céleste forge

Et la fit sur l'enclume écraser par Vulcain ;

Eh bien, autant l'étoile éclipse le sequin,

Autant le temple éclipse un monceau de décombres,

Autant vous effacez toutes ces belles ombres !

Ces coquettes qui font des mines dans l'azur.

Les elfes, les péris, ont le front jeune et pur

Moins que vous, et pourtant le vent et ses bouffées

Les ont galamment d'ombre et de rayons coiffées.

— Flatteur, tu chantes bien, » dit Mahaud. Joss reprend :
 « Si j'étais, sous le ciel splendide et transparent,
 Ange, fille ou démon, s'il fallait que j'apprise
 La grâce, la gaîté, le rire et le caprice,
 Altesse, je viendrais à l'école chez vous.
 Vous êtes une fée aux yeux divins et doux,
 Ayant pour un vil sceptre échangé sa baguette. »
 Mahaud songe : « On dirait que ton regard me guette,
 Tais-toi. Voyons, de vous tout ce que je connais,
 C'est que Joss est Bohême et Zéno Polonais,
 Mais vous êtes charmants ; et pauvres ; oui, vous l'êtes ;
 Moi, je suis riche ; eh bien, demandez-moi, poètes,
 Tout ce que vous voudrez. — Tout ? Je vous prends au mot,
 Répond Joss. Un baiser. — Un baiser ! dit Mahaud
 Surprise en ce chanteur d'une telle pensée ;
 Savez-vous qui je suis ? » Et fière et courroucée,
 Elle rougit. Mais Joss n'est pas intimidé :
 « Si je ne le savais, aurais-je demandé
 Une faveur qu'il faut qu'on obtienne, ou qu'on prenne ?
 Il n'est don que de roi ni baiser que de reine.
 — Reine ! » Et Mahaud sourit.

XIV Après souper

Cependant, par degrés,
 Le narcotique éteint ses yeux d'ombre enivrés ;
 Zéno l'observe, un doigt sur la bouche ; elle penche
 La tête, et, souriant, s'endort, sereine et blanche.
 Zéno lui prend la main qui retombe.

« Elle dort !

Dit Zéno ; maintenant, vite, tirons au sort.
 D'abord à qui l'état ? Ensuite, à qui la fille ? »

Dans ces deux profils d'homme un œil de tigre brille.

« Frère, dit Joss, parlons politique à présent.
 La Mahaud dort et fait quelque rêve innocent ;
 Nos griffes sont dessus. Nous avons cette folle.
 L'ami de dessous terre est sûr et tient parole ;
 Le hasard, grâce à lui, ne nous a rien ôté
 De ce que nous avons construit et comploté ;
 Tout nous a réussi. Pas de puissance humaine

Qui nous puisse arracher la femme et le domaine.
Concluons. Guerroyer, se chamailler pour rien,
Pour un oui, pour un non, pour un dogme arien
Dont le pape sournois rira dans la coulisse,
Pour quelque fille ayant une peau fraîche et lisse,
Des yeux bleus et des mains blanches comme le lait ;
C'était bon dans le temps où l'on se querellait
Pour la croix byzantine ou pour la croix latine,
Et quand Pépin tenait un synode à Leptine,
Et quand Rodolphe et Jean, comme deux hommes souls,
Glaive au poing, s'arrachaient leur Agnès de deux sous ;
Aujourd'hui, tout est mieux et les mœurs sont plus douces ;
Frère, on ne se met plus ainsi la guerre aux trousses,
Et l'on sait en amis régler un différend ;
As-tu des dés ?

— J'en ai.

— Celui qui gagne prend
Le marquisat ; celui qui perd a la marquise.

— Bien.

— J'entends du bruit.

— Non, dit Zéno, c'est la bise
Qui souffle bêtement, et qu'on prend pour quelqu'un.
As-tu peur ?

— Je n'ai peur de rien, que d'être à jeun,
Répond Joss, et sur moi que les gouffres s'écroulent !

— Finissons. Que le sort décide. »

Les dés roulent.

« Quatre. »

Joss prend les dés.

« Six. Je gagne tout net.
J'ai trouvé la Lusace au fond de ce cornet.
Dès demain, j'entre en danse avec tout mon orchestre.
Taxes partout. Payez. La corde ou le séquestre.

Des trompettes d'airain seront mes galoubets.
Les impôts, cela pousse en plantant des gibets. »

Zéno dit : « J'ai la fille. Eh bien, je le préfère.

— Elle est belle, dit Joss.

— Pardieu !

— Qu'en vas-tu faire ?

— Un cadavre. »

Et Zéno reprend :

« En vérité,

La créature m'a tout à l'heure insulté.

Petit ! voilà le mot qu'a dit cette femelle.

Si l'enfer m'eût crié, béant sous ma semelle,

Dans la sombre minute où je tenais les dés :

« Fils, les hasards ne sont pas encor décidés ;

» Je t'offre le gros lot : la Lusace aux sept villes ;

» Je t'offre dix pays de blés, de vins et d'huiles,

» À ton choix, ayant tous leur peuple diligent ;

» Je t'offre la Bohême et ses mines d'argent,

» Ce pays le plus haut du monde, ce grand antre

» D'où plus d'un fleuve sort, où pas un ruisseau n'entre ;

» Je t'offre le Tyrol aux monts d'azur remplis,

» Et je t'offre la France avec les fleurs de lys ;

» Qu'est-ce que tu choisis ? » J'aurais dit : « La vengeance. »

Et j'aurais dit : « Enfer, plutôt que cette France,

» Et que cette Bohême, et ce Tyrol si beau,

» Mets à mes ordres l'ombre et les vers du tombeau ! »

Mon frère, cette femme, absurdement marquise

D'une marche terrible où tout le Nord se brise,

Et qui, dans tous les cas, est pour nous un danger,

Ayant été stupide au point de m'outrager,

Il convient qu'elle meure ; et puis, s'il faut tout dire,

Je l'aime ; et la lueur que de mon cœur je tire,

Je la tire du tien : tu l'aimes aussi, toi.

Frère, en faisant ici, chacun dans notre emploi,

Les bohêmes, pour mettre à fin cette équipée,

Nous sommes devenus, près de cette poupée,

Niais, toi comme un page, et moi comme un barbon,

Et, de galants pour rire, amoureux pour de bon ;
 Oui, nous sommes tous deux épris de cette femme ;
 Or, frère, elle serait entre nous une flamme ;
 Tôt ou tard, et, malgré le bien que je te veux,
 Elle nous mènerait à nous prendre aux cheveux ;
 Vois-tu, nous finirions par rompre notre pacte.
 Nous l'aimons. Tuons-la.

— Ta logique est exacte,
 Dit Joss rêveur ; mais quoi, du sang ici ? »

Zéno

Pousse un coin de tapis, tâte, prend un anneau,
 Le tire, et le plancher se soulève ; un abîme
 S'ouvre ; il en sort de l'ombre ayant l'odeur du crime ;
 Joss marche vers la trappe, et, les yeux dans les yeux,
 Zéno muet la montre à Joss silencieux ;
 Joss se penche, approuvant de la tête le gouffre.

XV Les oubliettes

S'il sortait de ce puits une lueur de soufre,
 On dirait une bouche obscure de l'enfer.
 La trappe est large assez pour qu'en un brusque éclair
 L'homme étonné qu'on pousse y tombe à la renverse ;
 On distingue les dents sinistres d'une herse,
 Et, plus bas, le regard flotte dans de la nuit ;
 Le sang sur les parois fait un rougeâtre enduit ;
 L'Épouvante est au fond de ce puits toute nue ;
 On sent qu'il pourrit là de l'histoire inconnue ;
 Et que ce vieux sépulcre, oublié maintenant,
 Cuve du meurtre, est plein de larves se traînant,
 D'ombres tâtant le mur et de spectres reptiles.

« Nos aïeux ont parfois fait des choses utiles, »
 Dit Joss. Et Zéno dit : « Je connais le château ;
 Ce que le mont Corbus cache sous son manteau,
 Nous le savons, l'orfraie et moi ; cette bâtisse
 Est vieille ; on y rendait autrefois la justice.

— Es-tu sûr que Mahaud ne se réveille point ?

— Son œil est clos ainsi que je ferme mon poing ;

Elle dort d'une sorte âpre et surnaturelle,
L'obscur volonté du philtre étant sur elle.

— Elle s'éveillera demain au point du jour ?

— Dans l'ombre.

— Et que va dire ici toute la cour
Quand, au lieu d'une femme, ils trouveront deux hommes ?

— Tous se prosterneront en sachant qui nous sommes.

— Où va cette oubliette ?

— Aux torrents, aux corbeaux,
Au néant. Finissons. »

Ces hommes, jeunes, beaux,
Charmants, sont à présent difformes, tant s'efface
Sous la noirceur du cœur le rayon de la face,
Tant l'homme est transparent à l'enfer qui l'emplit.
Ils s'approchent : Mahaud dort comme dans un lit.

« Allons ! »

Joss la saisit sous les bras, et dépose
Un baiser monstrueux sur cette bouche rose ;
Zéno, penché devant le grand fauteuil massif,
Prend ses pieds endormis et charmants ; et, lascif,
Lève la robe d'or jusqu'à la jarretière.

Le puits, comme une fosse au fond d'un cimetière,
Est là béant.

XVI

Ce qu'ils font devient plus difficile à faire

Portant Mahaud, qui dort toujours,
Ils marchent lents, courbés, en silence, à pas sourds,
Zéno tourné vers l'ombre et Joss vers la lumière ;
La salle aux yeux de Joss apparaît tout entière ;
Tout à coup il s'arrête, et Zéno dit : « Eh bien ? »
Mais Joss est effrayant ; pâle, il ne répond rien
Et fait signe à Zéno, qui regarde en arrière... —

Tous deux semblent changés en deux spectres de pierre ;
 Car tous deux peuvent voir, là, sous un cintre obscur,
 Un des grands chevaliers rangés le long du mur
 Qui se lève et descend de cheval ; ce fantôme,
 Tranquille sous le masque horrible de son heaume,
 Vient vers eux, et son pas fait trembler le plancher :
 On croit entendre un dieu de l'abîme marcher ;
 Entre eux et l'oubliette, il vient barrer l'espace,
 Et dit, le glaive haut et la visière basse,
 D'une voix sépulcrale et lente comme un glas :
 « Arrête, Sigismond ! Arrête, Ladislas ! »
 Tous deux laissent tomber la marquise, de sorte
 Qu'elle gît à leurs pieds et paraît une morte.

La voix de fer parlant sous le grillage noir
 Reprend, pendant que Joss blêmit, lugubre à voir,
 Et que Zéno chancelle ainsi qu'un mât qui sombre :

« Hommes qui m'écoutez, il est un pacte sombre
 Dont tout l'univers parle et que vous connaissez ;
 Le voici : « Moi, Satan, dieu des cieus éclipsés,
 » Roi des jours ténébreux, prince des vents contraires,
 » Je contracte alliance avec mes deux bons frères,
 » L'empereur Sigismond et le roi Ladislas ;
 » Sans jamais m'absenter ni dire : Je suis las,
 » Je les protégerai dans toute conjoncture ;
 » De plus, je cède, en libre et pleine investiture,
 » Étant seigneur de l'onde et souverain du mont,
 » La mer à Ladislas, la terre à Sigismond,
 » À la condition que, si je le réclame,
 » Le roi m'offre sa tête et l'empereur son âme. »

— Serait-ce lui ? dit Joss. Spectre aux yeux fulgurants,
 Es-tu Satan ?

— Je suis plus et moins. Je ne prends
 Que vos têtes, ô rois des crimes et des trames,
 Laissant sous l'ongle noir se débattre vos âmes. »

Ils se regardent, fous, brisés, courbant le front,
 Et Zéno dit à Joss : « Hein ! qu'est-ce que c'est donc ? »

Joss bégaye : « Oui, la nuit nous tient. Pas de refuge.
 De quelle part viens-tu ? Qu'es-tu, spectre ? »

— Grâce ! »

La voix reprend :

« Dieu conduit par la main
Le vengeur en travers de votre affreux chemin ;
L'heure où vous existiez est une heure sonnée ;
Rien ne peut plus bouger dans votre destinée ;
L'idée inébranlable et calme est dans le joint.
Oui, je vous regardais. Vous ne vous doutiez point
Que vous aviez sur vous l'œil fixe de la peine ;
Et que quelqu'un savait dans cette ombre malsaine
Que Joss fût kayser et que Zéno fût roi.
Vous venez de parler tout à l'heure, pourquoi ?
Tout est dit. Vos forfaits sont sur vous, incurables,
N'espérez rien. Je suis l'abîme, ô misérables !
Ah ! Ladislas est roi, Sigismond est César ;
Dieu n'est bon qu'à servir de roue à votre char ;
Toi, tu tiens la Pologne avec ses villes fortes ;
Toi, Milan t'a fait duc, Rome empereur, tu portes
La couronne de fer et la couronne d'or ;
Toi, tu descends d'Hercule, et toi, de Spartibor ;
Vos deux tiaras sont les deux lueurs du monde ;
Tous les monts de la terre et tous les flots de l'onde
Ont, altiers ou tremblants, vos deux ombres sur eux ;
Vous êtes les jumeaux du grand vertige heureux ;
Vous avez la puissance et vous avez la gloire ;
Mais, sous ce ciel de pourpre et sous ce dais de moire,
Sous cette inaccessible et haute dignité,
Sous cet arc de triomphe au cintre illimité,
Sous ce royal pouvoir, couvert de sacrés voiles,
Sous ces couronnes, tas de perles et d'étoiles,
Sous tous ces grands exploits, prompts, terribles, fougueux,
Sigismond est un monstre et Ladislas un gueux !
Ô dégradation du sceptre et de l'épée !
Noire main de justice aux cloaques trempée !
Devant l'hydre, le seuil du temple ouvre ses gonds,
Et le trône est un siège aux croupes des dragons !
Siècle infâme ! ô grand ciel étoilé, que de honte !
Tout rampe ; pas un front où le rouge ne monte ;
C'est égal, on se tait, et nul ne fait un pas.
Ô peuple, million et million de bras,

Toi, que tous ces rois-là mangent et déshonorent,
Toi, que Leurs Majestés les vermines dévorent,
Est-ce que tu n'as pas des ongles, vil troupeau,
Pour ces démangeaisons d'empereurs sur ta peau !
Du reste, en voilà deux de pris ; deux âmes telles
Que l'enfer même rêve étonné devant elles !
Sigismond, Ladislas, vous étiez triomphants,
Splendides, inouïs, prospères, étouffants ;
Le temps d'être punis arrive ; à la bonne heure.
Ah ! le vautour larmoie et le caïman pleure.
J'en ris. Je trouve bon qu'à de certains instants,
Les princes, les heureux, les forts, les éclatants,
Les vainqueurs, les puissants, tous les bandits suprêmes,
À leurs fronts cerclés d'or, chargés de diadèmes,
Sentent l'âpre sueur de Josaphat monter.
Il est doux de voir ceux qui hurlaient, sangloter.
La peur après le crime ; après l'affreux, l'immonde.
C'est bien. Dieu tout-puissant ! quoi, des maîtres du monde,
C'est ce que, dans la cendre et sous mes pieds, j'ai là !
Quoi, ceci règne ! Quoi, c'est un César, cela !
En vérité, j'ai honte, et mon vieux cœur se serre
De les voir se courber plus qu'il n'est nécessaire.
Finissons. Ce qui vient de se passer ici,
Princes, veut un linceul promptement épaissi ;
Ces mêmes dés hideux qui virent le Calvaire,
Ont roulé, dans mon ombre indignée et sévère,
Sur une femme, après avoir roulé sur Dieu.
Vous avez joué là, rois, un lugubre jeu.
Mais, soit. Je ne vais pas perdre à de la morale
Ce moment que remplit la brume sépulcrale.
Vous ne voyez plus clair dans vos propres chemins,
Et vos doigts ne sont plus assez des doigts humains
Pour qu'ils puissent tâter vos actions funèbres ;
À quoi bon présenter le miroir aux ténèbres ?
À quoi bon vous parler de ce que vous faisiez ?
Boire de l'ombre, étant de nuit rassasiés,
C'est ce que vous avez l'habitude de faire,
Rois, au point de ne plus sentir dans votre verre
L'odeur des attentats et le goût des forfaits.
Je vous dis seulement que ce vil portefaix,
Votre siècle, commence à trouver vos altesses
Lourdes d'iniquités et de scélératesses ;
Il est las, c'est pourquoi je vous jette au monceau
D'ordures que des ans emporte le ruisseau !

Ces jeunes gens penchés sur cette jeune fille,
 J'ai vu cela ! Dieu bon, sont-ils de la famille
 Des vivants, respirant sous ton clair horizon ?
 Sont-ce des hommes ? Non. Rien qu'à voir la façon
 Dont votre lèvres touche aux vierges endormies,
 Princes, on sent en vous des goules, des lamies,
 D'affreux êtres sortis des cercueils soulevés.
 Je vous rends à la nuit. Tout ce que vous avez
 De la face de l'homme est un mensonge infâme ;
 Vous avez quelque bête effroyable au lieu d'âme ;
 Sigismond l'assassin, Ladislas le forban,
 Vous êtes des damnés en rupture de ban ;
 Donc lâchez les vivants et lâchez les empires !
 Hors du trône, tyrans ! à la tombe, vampires !
 Chiens du tombeau, voici le sépulcre. Rentrez. »

Et son doigt est tourné vers le gouffre.

Atterrés,

Ils s'agenouillent.

« Oh ! dit Sigismond, fantôme,
 Ne nous emmène pas dans ton morne royaume !
 Nous t'obéirons. Dis, qu'exiges-tu de nous ?
 Grâce ! »

Et le roi dit : « Vois, nous sommes à genoux,
 Spectre ! »

Une vieille femme a la voix moins débile.

La figure qui tient l'épée est immobile,
 Et se tait, comme si cet être souverain
 Tenait conseil en lui sous son linceul d'airain ;
 Tout à coup, élevant sa voix grave et hautaine :

« Princes, votre façon d'être lâches me gêne.
 Je suis homme et non spectre. Allons, debout ! mon bras
 Est le bras d'un vivant ; il ne me convient pas
 De faire une autre peur que celle où j'ai coutume.
 Je suis Éviradnus. »

XVII La massue

Comme sort de la brume
Un sévère sapin, vieilli dans l'Appenzell,
À l'heure où le matin au souffle universel
Passe, des bois profonds balayant la lisière,
Le preux ouvre son casque, et hors de la visière
Sa longue barbe blanche et tranquille apparaît.

Sigismond s'est dressé comme un dogue en arrêt ;
Ladislas bondit, hurle, ébauche une huée,
Grince des dents et rit, et, comme la nuée
Résume en un éclair le gouffre pluvieux,
Toute sa rage éclate en ce cri : C'est un vieux !
Le grand chevalier dit, regardant l'un et l'autre :
« Rois, un vieux de mon temps vaut deux jeunes du vôtre.
Je vous défie à mort, laissant à votre choix
D'attaquer l'un sans l'autre ou tous deux à la fois ;
Prenez au tas quelque arme ici qui vous convienne ;
Vous êtes sans cuirasse et je quitte la mienne ;
Car le châtement doit lui-même être correct. »

Éviradnus n'a plus que sa veste d'Utrecht.

Pendant que, grave et froid, il déboucle sa chape,
Ladislas, furtif, prend un couteau sur la nappe,
Se déchausse, et, rapide et bras levé, pieds nus,
Il se glisse en rampant derrière Éviradnus ;
Mais Éviradnus sent qu'on l'attaque en arrière,
Se tourne, empoigne et tord la lame meurtrière,
Et sa main colossale étreint comme un étau
Le cou de Ladislas, qui lâche le couteau :
Dans l'œil du nain royal on voit la mort paraître.

« Je devrais te couper les quatre membres, traître,
Et te laisser ramper sur tes moignons sanglants.
Tiens, dit Éviradnus, meurs vite ! »

Et sur ses flancs
Le roi s'affaise, et, blême et l'œil hors de l'orbite,
Sans un cri, tant la mort formidable est subite,
Il expire.

L'un meurt, mais l'autre s'est dressé.
Le preux, en délaçant sa cuirasse, a posé
Sur un banc son épée, et Sigismond l'a prise.

Le jeune homme effrayant rit de la barbe grise ;
L'épée au poing, joyeux, assassin rayonnant,
Croisant les bras, il crie : « À mon tour maintenant ! »
Et les noirs chevaliers, juges de cette lice,
Peuvent voir, à deux pas du fatal précipice,
Près de Mahaud, qui semble un corps inanimé,
Éviradnus sans arme et Sigismond armé.
Le gouffre attend. Il faut que l'un des deux y tombe.

« Voyons un peu sur qui va se fermer la tombe,
Dit Sigismond. C'est toi le mort ! c'est toi le chien ! »

Le moment est funèbre ; Éviradnus sent bien
Qu'avant qu'il ait choisi dans quelque armure un glaive,
Il aura dans les reins la pointe qui se lève ;
Que faire ? Tout à coup sur Ladislas gisant
Son œil tombe ; il sourit terrible, et, se baissant
De l'air d'un lion pris qui trouve son issue :
« Hé ! dit-il, je n'ai pas besoin d'autre massue ! »
Et, prenant aux talons le cadavre du roi,
Il marche à l'empereur, qui chancelle d'effroi ;
Il brandit le roi mort comme une arme, il en joue,
Il tient dans ses deux poings les deux pieds, et secoue
Au-dessus de sa tête, en murmurant : Tout beau !
Cette espèce de fronde horrible du tombeau,
Dont le corps est la corde et la tête la pierre.
Le cadavre éperdu se renverse en arrière,
Et les bras disloqués font des gestes hideux.

Lui, crie : « Arrangez-vous, princes, entre vous deux.
Si l'enfer s'éteignait, dans l'ombre universelle,
On le rallumerait, certe, avec l'étincelle
Qu'on peut tirer d'un roi heurtant un empereur. »

Sigismond, sous ce mort qui plane, ivre d'horreur,
Reculé, sans la voir, vers la lugubre trappe ;
Soudain le mort s'abat et le cadavre frappe... —
Éviradnus est seul. Et l'on entend le bruit
De deux spectres tombant ensemble dans la nuit.
Le preux se courbe au seuil du puits, son œil y plonge,

Et, calme, il dit tout bas, comme parlant en songe :
« C'est bien ! disparaaissez, le tigre et le chacal ! »

XVIII Le jour reparaît

Il reporte Mahaud sur le fauteuil ducal,
Et, de peur qu'au réveil elle ne s'inquiète,
Il referme sans bruit l'inférieure oubliette ;
Puis remet tout en ordre autour de lui, disant :

« La chose n'a pas fait une goutte de sang ;
C'est mieux. »

Mais, tout à coup, la cloche au loin éclate ;
Les monts gris sont bordés d'un long fil écarlate ;
Et voici que, portant des branches de genêt,
Le peuple vient chercher sa dame ; l'aube naît.
Les hameaux sont en branle, on accourt, et, vermeille,
Mahaud, en même temps que l'aurore, s'éveille ;
Elle pense rêver, et croit que le brouillard
À pris ces jeunes gens pour en faire un vieillard,
Et les cherche des yeux, les regrettant peut-être ;
Éviradnus salue, et le vieux vaillant maître,
S'approchant d'elle avec un doux sourire ami :
« Madame, lui dit-il, avez-vous bien dormi ? »

Zim-Zizimi, soudan d’Égypte, commandeur
 Des croyants, padischah qui dépasse en grandeur
 Le César d’Allemagne et le sultan d’Asie,
 Maître que la splendeur énorme rassasie,
 Songe : c’est le moment de son festin du soir ;
 Toute la table fume ainsi qu’un encensoir ;
 Le banquet est dressé dans la plus haute crypte
 D’un grand palais bâti par les vieux rois d’Égypte ;
 Les plafonds sont dorés et les piliers sont peints ;
 Les buffets sont chargés de viandes et de pains,
 Et de tout ce que peut rêver la faim humaine ;
 Un roi mange en un jour plus qu’en une semaine
 Le peuple d’Ispahan, de Byzance et de Tyr ;
 Et c’est l’art des valets que de faire aboutir
 La mamelle du monde à la bouche d’un homme ;
 Tous les mets qu’on choisit, tous les vins qu’on renomme,
 Sont là, car le sultan Zizimi boit du vin ;
 Il rit du livre austère et du texte divin
 Que le derviche triste, humble et pâle, vénère ;
 L’homme sobre est souvent cruel, et, d’ordinaire,
 L’économe de vin est prodigue de sang ;
 Mais Zim est à la fois ivrogne et malfaisant.

Ce qui n’empêche pas qu’il ne soit plein de gloire.
 Il règne ; il a soumis la vieille Afrique noire ;
 Il règne par le sang, la guerre et l’échafaud ;
 Il tient l’Asie ainsi qu’il tient l’Afrique ; il faut
 Que celui qui veut fuir son empire, s’exile
 Au nord, en Thrace, au sud, jusqu’au fleuve Baxile ;
 Toujours vainqueur, fatal, fauve, il a pour vassaux
 Les batailles, les camps, les clairons, les assauts ;
 L’aigle en l’apercevant crie et fuit dans les roches.
 Les rajahs de Mysore et d’Agra sont ses proches,
 Ainsi qu’Omar qui dit : « Grâce à moi, Dieu vaincra. »
 Son oncle est Hayraddin, sultan de Bassora,
 Les grands cheiks du désert sont tous de sa famille,
 Le roi d’Oude est son frère, et l’épée est sa fille.

Il a dompté Bagdad, Trébizonde, et Mossul,
 Que conquiert le premier Duilius, ce consul
 Qui marchait précédé de flûtes tibicines ;
 Il a soumis Gophna, les forêts abyssines,

L'Arabie, où l'aurore a d'immenses rougeurs,
 Et l'Hedjaz, où, le soir, les tremblants voyageurs,
 De la nuit autour d'eux sentant rôder les bêtes,
 Allument de grands feux, tiennent leurs armes prêtes,
 Et se brûlent un doigt pour ne pas s'endormir ;
 Mascate et son imam, la Mecque et son émir,
 Le Liban, le Caucase et l'Atlas font partie
 De l'ombre de son trône, ainsi que la Scythie,
 Et l'eau de Nagäin et le sable d'Ophir,
 Et le Sahara fauve, où l'oiseau vert asfir,
 Vient becqueter la mouche aux pieds des dromadaires ;
 Pareils à des vautours forcés de changer d'aires,
 Devant lui, vingt sultans, reculant hérissés,
 Se sont dans la fournaise africaine enfoncés ;
 Quand il étend son sceptre, il touche aux âpres zones
 Où luit la nudité des fières amazones ;
 En Grèce, il fait lutter chrétiens contre chrétiens,
 Les chiens contre les porcs, les porcs contre les chiens ;
 Tout le craint ; et sa tête est de loin saluée
 Par le lama debout dans la sainte nuée,
 Et son nom fait pâlir parmi les Kassburdars
 Le sophi devant qui flottent sept étendards ;
 Il règne ; et le morceau qu'il coupe de la terre
 S'agrandit chaque jour sous son noir cimenterre ;
 Il foule les cités, les achète, les vend,
 Les dévore ; à qui sont les hommes, Dieu vivant ?
 À lui, comme la paille est au bœuf dans l'étable.

★

Cependant, il s'ennuie. Il est seul à sa table,
 Le trône ne pouvant avoir de conviés ;
 Grandeur, bonheur, les biens par la foule enviés,
 L'alcôve où l'on s'endort, le sceptre où l'on s'appuie,
 Il a tout ; c'est pourquoi ce tout-puissant s'ennuie ;
 Ivre, il est triste.

Il vient d'épuiser les plaisirs ;
 Il a donné son pied à baiser aux vizirs ;
 Sa musique a joué les fanfares connues ;
 Des femmes ont dansé devant lui toutes nues ;
 Il s'est fait adorer par un tas prosterné
 De cheiks et d'ulémas décrépits, étonné
 Que la barbe fût blanche alors que l'âme est vile ;
 Il s'est fait amener, des prisons de la ville,
 Deux voleurs qui se sont traînés à ses genoux,

Criant grâce, implorant l'homme maître de tous,
Agitant à leurs poings de pesantes ferrailles,
Et, curieux de voir s'échapper leurs entrailles,
Il leur a lentement lui-même ouvert le flanc ;
Puis il a renvoyé ses esclaves, bâillant.

Zim regarde, en sa molle et hautaine attitude,
Cherchant à qui parler dans cette solitude.

★

Le trône où Zizimi s'accoude est soutenu
Par dix sphinx au front ceint de roses, au flanc nu ;
Tous sont en marbre blanc ; tous tiennent une lyre ;
L'énigme dans leurs yeux semble presque sourire ;
Chacun d'eux porte un mot sur sa tête sculpté,
Et ces dix mots sont : Gloire, Amour, Jeu, Volupté,
Santé, Bonheur, Beauté, Grandeur, Victoire, Joie.

Et le sultan s'écrie :

« Ô sphinx dont l'œil flamboie,
Je suis le Conquérant ; mon nom est établi
Dans l'azur des cieux, hors de l'ombre et de l'oubli ;
Et mon bras porte un tas de foudres qu'il secoue ;
Mes exploits fulgurants passent comme une roue ;
Je vis ; je ne suis pas ce qu'on nomme un mortel ;
Mon trône vieillissant se transforme en autel ;
Quand le moment viendra que je quitte la terre,
Étant le jour, j'irai rentrer dans la lumière ;
Dieu dira : « Du sultan je veux me rapprocher. »
L'aube prendra son astre et viendra me chercher.
L'homme m'adore avec des faces d'épouvante ;
L'Orgueil est mon valet, la Gloire est ma servante ;
Elle se tient debout quand Zizimi s'assied ;
Je dédaigne et je hais les hommes ; et mon pied
Sent le mou de la fange en marchant sur leurs nuques.
À défaut des humains, tous muets, tous eunuques,
Tenez-moi compagnie, ô sphinx qui m'entourez
Avec vos noms joyeux sur vos têtes dorées,
Désennuyez le roi redoutable qui tonne ;
Qua ma splendeur en vous autour de moi rayonne ;
Chantez-moi votre chant de gloire et de bonheur ;
Ô trône triomphal dont je suis le seigneur,
Parle-moi ! Parlez-moi, sphinx couronnés de roses ! »

Alors les sphinx, avec la voix qui sort des choses,
Parlèrent : tels ces bruits qu'on entend en dormant.

★

Le premier sphinx

La reine Nitocris, près du clair firmament,
Habite le tombeau de la haute terrasse ;
Elle est seule, elle est triste ; elle songe à sa race,
À tous ces rois, terreur des Grecs et des Hébreux,
Durs, sanglants, et sortis de son flanc ténébreux ;
Au milieu de l'azur son sépulcre est farouche ;
Les oiseaux tombent morts quand leur aile le touche ;
Et la reine est muette et les nuages font
Sur son royal silence un bruit sombre et profond.
Selon l'antique loi, nul vivant, s'il ne porte
Sur sa tête un corps mort, ne peut franchir la porte
Du tombeau, plein d'enfer et d'horreur pénétré.
La reine ouvre les yeux la nuit ; le ciel sacré
Apparaît à la morte à travers les pilastres ;
Son œil sinistre et fixe importune les astres ;
Et jusqu'à l'aube, autour de os de Nitocris,
Un flot de spectres passe avec de vagues cris.

Le deuxième sphinx

Si grands que soient les rois, les pharaons, les mages
Qu'entoure une nuée éternelle d'hommages,
Personne n'est plus haut que Téglath-Phalasar.
Comme Dieu même, à qui l'étoile sert de char,
Il a son temple avec un prophète pour prêtre ;
Ses yeux semblent de pourpre, étant les yeux du maître ;
Tout tremble ; et, sous son joug redouté, le héros
Tient les peuples courbés ainsi que des taureaux ;
Pour les villes d'Assur que son pas met en cendre,
Il est ce que sera pour l'Asie Alexandre,
Il est ce que sera pour l'Europe Attila ;
Il triomphe, il rayonne ; et, pendant ce temps-là,
Sans savoir qu'à ses pieds toute la terre tombe,
Pour le mur qui sera la cloison de sa tombe,
Des potiers font sécher de la brique au soleil.

Le troisième sphinx

Nemrod était un maître aux archanges pareil ;
 Son nom est sur Babel, la sublime mesure ;
 Son sceptre altier couvrait l'espace qu'on mesure
 De la mer du couchant à la mer du levant ;
 Baal le fit terrible à tout être vivant
 Depuis le ciel sacré jusqu'à l'enfer immonde,
 Ayant rempli ses mains de l'empire du monde.
 Si l'on eût dit : « Nemrod mourra, » qui l'aurait cru ?
 Il vivait ; maintenant cet homme a disparu.
 Le désert est profond et le vent est sonore.

Le quatrième sphinx

Chrem fut roi ; sa statue était d'or ; on ignore
 La date de la fonte et le nom du fondeur ;
 Et nul ne pourrait dire à quelle profondeur
 Ni dans quel sombre puits, ce pharaon sévère
 Flotte, plongé dans l'huile, en son cercueil de verre.
 Les rois triomphent, beaux, fiers, joyeux, courroucés,
 Puissants, victorieux ; alors Dieu dit : « Assez ! »

Le temps, spectre debout sur tout ce qui s'écroule,
 Tient et par moments tourne un sablier où coule
 Une poudre qu'il a prise dans les tombeaux
 Et ramassée aux plis des linceuls en lambeaux,
 Et la cendre des morts mesure aux vivants l'heure.

Rois, le sablier tremble et la clepsydre pleure ;
 Pourquoi ? le savez-vous, rois ? C'est que chacun d'eux
 Voit au delà de vous, ô princes hasardeux,
 Le dedans du sépulcre et de la catacombe,
 Et la forme que prend le trône dans la tombe.

Le cinquième sphinx

Les quatre conquérants de l'Asie étaient grands ;
 Leurs colères roulaient ainsi que des torrents ;
 Quand ils marchaient, la terre oscillait sur son axe ;
 Thuras tenait le Phase, Ochus avait L'Araxe,
 Gour la Perse, et le roi fatal, Phul-Bélézys,
 Sur l'Inde monstrueuse et triste était assis ;
 Quand Cyrus les lia tous quatre à son quadrigé,
 L'Euphrate eut peur ; Ninive, en voyant ce prodige,
 Disait : « Quel est ce char étrange et radieux

Que traîne un formidable attelage de dieux ? »
Ainsi parlait le peuple, ainsi parlait l'armée ;
Tout s'est évanoui, puisque tout est fumée.

Le sixième sphinx

Cambyse ne fait plus un mouvement ; il dort ;
Il dort sans même voir qu'il pourrit ; il est mort.
Tant que vivent les rois, la foule est à plat ventre ;
On les contemple, on trouve admirable leur antre ;
Mais, sitôt qu'ils sont morts, ils deviennent hideux,
Et n'ont plus que les vers pour ramper autour d'eux.
Oh ! de Troie à Memphis, et d'Ecbatane à Tarse,
La grande catastrophe éternelle est éparsée
Avec Pyrrhus le grand, avec Psamméticus !
Les rois vainqueurs sont morts plus que les rois vaincus ;
Car la mort rit, et fait, quand sur l'homme elle monte,
Plus de nuit sur la gloire, hélas ! que sur la honte.

Le septième sphinx

La tombe où l'on a mis Bélus croule au désert ;
Ruine, elle a perdu son mur de granit vert,
Et sa coupole, sœur du ciel, splendide et ronde ;
Le pâtre y vient choisir des pierres pour sa fronde ;
Celui qui, le soir, passe en ce lugubre champ
Entend le bruit que fait le chacal en mâchant ;
L'ombre en ce lieu s'amasse et la nuit est là toute ;
Le voyageur, tâtant de son bâton la voûte,
Crie en vain : « Est-ce ici qu'était le dieu Bélus ? »
Le sépulcre est si vieux qu'il ne s'en souvient plus.

Le huitième sphinx

Aménophis, Ephrée et Cherbron sont funèbres ;
Rhamsès est devenu tout noir dans les ténèbres ;
Les satrapes s'en vont dans l'ombre, ils s'en vont tous ;
L'ombre n'a pas besoin de clefs ni de verrous,
L'ombre est forte. La mort est la grande geôlière ;
Elle manie un dieu d'une main familière,
Et l'enferme ; les rois sont ses noirs prisonniers ;
Elle tient les premiers, elle tient les derniers ;
Dans une gaîne étroite elle a roidi leurs membres ;
Elle les a couchés dans de lugubres chambres
Entre des murs bâtis de cailloux et de chaux ;
Et, pour qu'ils restent seuls dans ces blêmes cachots,

Méditant sur leurs sceptre et sur leur aventure,
Elle a pris de la terre et bouché l'ouverture.

Le neuvième sphinx

Passants, quelqu'un veut-il voir Cléopâtre au lit ?
Venez ; l'alcôve est morne, une brume l'emplit ;
Cléopâtre est couchée à jamais ; cette femme
Fut l'éblouissement de l'Asie et la flamme
Que tout le genre humain avait dans le regard ;
Quand elle disparut, le monde fut hagard ;
Ses dents étaient de perle et sa bouche était d'ambre ;
Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre ;
Pour elle Ephractæus soumit l'Atlas, Sapor
Vint d'Osymandias saisir le cercle d'or,
Mamylos conquit Suse et Tentyris détruite,
Et Palmyre, et pour elle Antoine prit la fuite ;
Entre elle et l'univers qui s'offraient à la fois
Il hésita, lâchant le monde de son choix.
Cléopâtre égalait les Junons éternelles ;
Une chaîne sortait de ses vagues prunelles ;
Ô tremblant cœur humain, si jamais tu vibras,
C'est dans l'étreinte altière et douce de ses bras ;
Son nom seul enivrait ; Strophus n'osait l'écrire ;
La terre s'éclairait de son divin sourire,
À force de lumière et d'amour, effrayant ;
Son corps semblait mêlé d'azur ; en la voyant,
Vénus, le soir, rentrait jalouse sous la nue ;
Cléopâtre embaumait l'Égypte ; toute nue,
Elle brûlait les yeux ainsi que le soleil ;
Les roses enviaient l'ongle de son orteil ;
Ô vivants, allez voir sa tombe souveraine ;
Fière, elle était déesse et daignait être reine ;
L'amour prenait pour arc sa lèvre aux coins moqueurs ;
Sa beauté rendait fous les fronts, les sens, les cœurs,
Et plus que les lions rugissants était forte ;
Mais bouchez-vous le nez si vous passez la porte.

Le dixième sphinx

Que fait Sennachérib, roi plus grand que le sort ?
Le roi Sennachérib fait ceci qu'il est mort.
Que fait Gad ? Il est mort. Que fait Sardanapale ?
Il est mort.

Le sultan écoutait, morne et pâle.
 « Voilà de sombres voix, dit-il ; et je ferai
 Dès demain jeter bas ce palais effaré
 Où le démon répond quand on s'adresse aux anges. »

Il menaça du poing les sphinx aux yeux étranges.

★

Et son regard tomba sur la coupe où brillait
 Le vin semé de sauge et de feuilles d'œillet.

« Ah ! toi, tu sais calmer ma tête fatiguée ;
 Viens, ma coupe, dit-il. Ris, parle-moi, sois gaie.
 Chasse de mon esprit ces nuages hideux.
 Moi, le pouvoir, et toi, le vin, causons tous deux. »

La coupe étincelante, embaumée et fleurie,
 Lui dit :

« Phur, roi soleil, avait Alexandrie ;
 Il levait au-dessus de la mer son cimier ;
 Il tirait de son temple orageux, le premier
 D'Afrique après Carthage et du monde après Rome,
 Des soldats plus nombreux que les rêves que l'homme
 Voit dans la transparence obscure du sommeil ;
 Mais à quoi bon avoir été l'homme soleil ?
 Puisqu'on est le néant, que sert d'être le maître ?
 Que sert d'être calife ou mage ? À quoi bon être
 Un de ces pharaons, ébauches de sultans,
 Qui, dans la profondeur ténébreuse des temps,
 Jettent la lueur vague et sombre de leurs mitres ?
 À quoi bon être Arsès, Darius, Armamithres,
 Cyaxare, Séthos, Dardanus, Dercylas,
 Xercès, Nabonassar, Asar-addon, hélas !
 On a des légions qu'à la guerre on exerce ;
 On est Antiochus, Chosroès, Artaxerce,
 Sésostris, Annibal, Astyage, Sylla,
 Achille, Omar, César, on meurt, sachez cela.
 Ils étaient dans le bruit, ils sont dans le silence.
 Vivants, quand le trépas sur un de vous s'élançe,
 Tout homme, quel qu'il soit, meurt tremblant ; mais le roi
 Du haut de plus d'orgueil tombe dans plus d'effroi ;
 Cet esprit plus noir trouve un juge plus farouche ;
 Pendant que l'âme fuit, le cadavre se couche,
 Et se sent sous la terre opprimer et chercher

Par la griffe de l'arbre et le poids du rocher ;
L'orfraie à son côté se tapit défiante ;
Qu'est-ce qu'un sultan mort ? Les taupes font leur fiente
Dans de la cendre à qui l'empire fut donné,
Et dans des ossements qui jadis ont régné ;
Et les tombeaux des rois sont des trous à panthère. »

Zim, furieux, brisa la coupe contre terre.

★

Pour éclairer la salle, on avait apporté
Au centre de la table un flambeau d'or sculpté
À Sumatra, pays des orfèvres célèbres ;
Cette lampe splendide étoilait les ténèbres.

Zim lui parla :

« Voilà de la lumière au moins !

Les sphinx sont de la nuit les funèbres témoins ;
La coupe, étant toujours ivre, est à peu près folle ;
Mais, toi, flambeau, tu vis dans ta claire auréole ;
Tu jettes aux banquets un regard souriant ;
Ô lampe, où tu parais tu fais un orient ;
Quand tu parles, ta voix doit être un chant d'aurore ;
Dis-moi quelque chanson divine que j'ignore,
Parle-moi, ravis-moi, lampe du paradis !
Que la coupe et les sphinx monstrueux soient maudits ;
Car les sphinx ont l'œil faux, la coupe a le vin traître. »

Et la lampe parla sur cet ordre du maître :

« Après avoir eu Tyr, Babylone, Ilion,
Et pris Delphe à Thésée et l'Athos au lion,
Conquis Thèbe, et soumis le Gange tributaire,
Ninus le fratricide est perdu sous la terre ;
Il est muré, selon le rite assyrien,
Dans un trou formidable où l'on ne voit plus rien.
Où ? Qui le sait ? Les puits sont noirs, la terre est creuse.
L'homme est devenu spectre. À travers l'ombre affreuse,
Si le regard de ceux qui sont vivants pouvait
Percer jusqu'au lit triste au lugubre chevet
Où gît ce roi, jadis éclair dans la tempête,
On verrait, à côté de ce qui fut sa tête,
Un vase de grès rouge, un doigt de marbre blanc ;
Adam le trouverait à Caïn ressemblant.

La vipère frémit quand elle s'aventure
Jusqu'à cette effrayante et sombre pourriture ;
Il est gisant ; il dort ; peut-être qu'il attend.

Par moments, la Mort vient dans sa tombe, apportant
Une cruche et du pain qu'elle dépose à terre ;
Elle pousse du pied le dormeur solitaire,
Et lui dit : « Me voici, Ninus. Réveille-toi.
Je t'apporte à manger. Tu dois avoir faim, roi.
Prends. — Je n'ai plus de mains, répond le roi farouche.
— Allons, mange. » Et Ninus dit : « Je n'ai plus de bouche. »
Et la Mort, lui montrant le pain, dit : « Fils des dieux,
Vois ce pain. » Et Ninus répond : « Je n'ai plus d'yeux. »

★

Zim se dressa terrible, et, sur les dalles sombres
Que le festin couvrait de ses joyeux décombres,
Jeta la lampe d'or sculptée à Sumatra.
La lampe s'éteignit.

Alors la Nuit entra ;
Et Zim se trouva seul avec elle ; la salle,
Comme en une fumée obscure et colossale,
S'effaça ; Zim tremblait, sans gardes, sans soutiens :
La Nuit lui prit la main dans l'ombre, et lui dit : Viens.

**Les Furcs, devant Constantinople,
Virent un géant chevalier
À l'écu d'or et de sinople,
Suivi d'un lion familier.**

**Mahomet Deux, sous les murailles,
Lui cria : « Qu'es-tu ? – Le géant
Dit : « Je m'appelle Funérailles,
Et toi, tu t'appelles Néant.**

**» Mon nom sous le soleil est France
Je reviendrai dans la clarté,
J'apporterai la délivrance,
J'amènerai la liberté.**

**» Mon armure est dorée et verte
Comme la mer sous le ciel bleu ;
Derrière moi l'ombre est ouverte ;
Le lion qui me suit, c'est Dieu. »**

I

Mourad, fils du sultan Bajazet, fut un homme
Glorieux, plus qu’aucun des Tibères de Rome ;
Dans son sérail veillaient des lions accroupis,
Et Mourad en couvrit de meurtres les tapis ;
On y voyait blanchir des os entre les dalles ;
Un long fleuve de sang de dessous ses sandales
Sortait, et s’épandait sur la terre, inondant
L’Orient, et fumant dans l’ombre à l’Occident ;
Il fit un tel carnage avec son cimenterre
Que son cheval semblait au monde une panthère ;
Sous lui Smyrne et Tunis, qui regretta ses beys,
Furent comme des corps qui pendent aux gibets ;
Il fut sublime ; il prit, mêlant la force aux ruses,
Le Caucase aux Kirghis et le Liban aux Druses ;
Il fit, après l’assaut, pendre les magistrats
D’Éphèse, rouer vifs les prêtres de Patras ;
Grâce à Mourad, suivi des victoires rampantes,
Le vautour essuyait son bec fauve aux charpentes
Du temple de Thésée encor pleines de clous ;
Grâce à lui, l’on voyait dans Athènes des loups,
Et la ronce couvrait de sa verte tunique
Tous ces vieux pans de murs écroulés, Salonique,
Corinthe, Argos, Varna, Tyr, Didymotichos,
Où l’on n’entendait plus parler que les échos ;
Mourad fut saint ; il fit étrangler ses huit frères ;
Comme les deux derniers, petits, cherchaient leurs mères
Et s’enfuyaient, avant de les faire mourir,
Tout autour de la chambre il les laissa courir ;
Mourad, parmi la foule invitée à ses fêtes,
Passait, le cangiar à la main, et les têtes
S’envolaient de son sabre ainsi que des oiseaux ;
Mourad, qui ruina Delphe, Ancyre et Naxos,
Comme on cueille un fruit mûr, tuait une province ;

Il anéantissait le peuple avec le prince,
Les temples et les dieux, les rois et les donjons ;
L'eau n'a pas plus d'essaims d'insectes dans ses joncs
Qu'il n'avait de rois morts et de spectres épiques
Volant autour de lui dans les forêts de piques ;
Mourad, fils étoilé des sultans triomphants,
Ouvrit, l'un après l'autre et vivants, douze enfants
Pour trouver dans leur ventre une pomme volée ;
Mourad fut magnanime ; il détruisit Élée,
Mégare et Famagouste avec l'aide d'Allah ;
Il effaça de terre Agrigente ; il brûla
Fiume et Rhode, voulant avoir des femmes blanches ;
Il fit scier son oncle Achmet entre deux planches,
De cèdre, afin de faire honneur à ce vieillard ;
Mourad fut sage et fort ; son père mourut tard,
Mourad l'aida ; ce père avait laissé vingt femmes,
Filles d'Europe ayant dans leurs regards des âmes,
Ou filles de Tiflis au sein blanc, au teint clair ;
Sultan Mourad jeta ces femmes à la mer
Dans des sacs convulsifs que la houle profonde
Emporta, se tordant confusément sous l'onde ;
Mourad les fit noyer toutes ; ce fut sa loi ;
Et, quand quelque santou lui demandait pourquoi,
Il donnait pour raison : « C'est qu'elles étaient grosses. »
D'Aden et d'Erzeroum il fit de larges fosses,
Un charnier de Modon vaincue, et trois amas
De cadavres d'Alep, de Brousse et de Damas ;
Un jour, tirant de l'arc, il prit son fils pour cible,
Et le tua ; Mourad sultan fut invincible :
Vlad, boyard de Tarvis, appelé Belzébuth,
Refuse de payer au sultan le tribut,
Prend l'ambassade turque et la fait périr toute
Sur trente pals, plantés aux deux bords d'une route ;
Mourad accourt, brûlant moissons, granges, greniers ;
Bat le boyard, lui fait vingt mille prisonniers,
Puis, autour de l'immense et noir champ de bataille,
Bâtit un large mur tout en pierre de taille,
Et fait dans les créneaux, pleins d'affreux cris plaintifs,
Maçonner et murer les vingt mille captifs,

Laissant des trous par où l'on voit leurs yeux dans l'ombre ;
Et part, après avoir écrit sur le mur sombre :
« Mourad, tailleur de pierre, à Vlad, planteur de pieux. »
Mourad était croyant, Mourad était pieux ;
Il brûla cent couvents de chrétiens en Eubée,
Où par hasard sa foudre était un jour tombée ;
Mourad fut quarante ans l'éclatant meurtrier
Sabrant le monde, ayant Dieu sous son étrier ;
Il eut le Rhamseïon et le Généralife ;
Il fut le padischah, l'empereur, le calife,
Et les prêtres disaient : « Allah ! Mourad est grand. »

II

Législateur horrible et pire conquérant,
N'ayant autour de lui que des troupes infâmes,
De la foule, de l'homme en poussière, des âmes
D'où des langues sortaient pour lui lécher les pieds,
Loué pour ses forfaits toujours inexpiables,
Flatté par ses vaincus et baisé par ses proies,
Il vivait dans l'encens, dans l'orgueil, dans les joies,
Avec l'immense ennui du méchant adoré.

Il était le faucheur, la terre était le pré.

III

Un jour, comme il passait à pied dans une rue
À Bagdad, tête auguste au vil peuple apparue,
À l'heure où les maisons, les arbres et les blés
Jettent sur les chemins de soleil accablés
Leur frange d'ombre au bord d'un tapis de lumière,
Il vit, à quelques pas du seuil d'une chaumière,
Gisant à terre, un porc fétide qu'un boucher
Venait de saigner vif avant de l'écorcher ;
Cette bête râlait devant cette mesure ;
Son cou s'ouvrait, béant d'une affreuse blessure ;
Le soleil de midi brûlait l'agonisant ;
Dans la plaie implacable et sombre dont le sang

Faisait un lac fumant à la porte du bouge,
Chacun de ses rayons entraît comme un fer rouge ;
Comme s'ils accouraient à l'appel du soleil,
Cent moustiques suçaient la plaie au bord vermeil ;
Comme autour de leur nid voltigent les colombes,
Ils allaient et venaient, parasites des tombes,
Les pattes dans le sang, l'aile dans le rayon ;
Car la mort, l'agonie et la corruption,
Sont ici-bas le seul mystérieux désastre
Où la mouche travaille en même temps que l'astre ;
Le porc ne pouvait faire un mouvement, livré
Au féroce soleil, des mouches dévoré ;
On voyait tressaillir l'effroyable coupure ;
Tous les passants fuyaient loin de la bête impure ;
Qui donc eût eu pitié de ce malheur hideux ?
Le porc et le sultan étaient seuls tous les deux ;
L'un torturé, mourant, maudit, infect, immonde ;
L'autre empereur, puissant, vainqueur, maître du monde,
Triomphant aussi haut que l'homme peut monter,
Comme si le destin eût voulu confronter
Les deux extrémités sinistres des ténèbres.
Le porc, dont un frisson agitait les vertèbres,
Râlait, triste, épuisé, morne ; et le padischah
De cet être difforme et sanglant s'approcha,
Comme on s'arrête au bord d'un gouffre qui se creuse ;
Mourad pencha son front vers la bête lépreuse,
Puis la poussa du pied dans l'ombre du chemin,
Et de ce même geste énorme et surhumain
Dont il chassait les rois, Mourad chassa les mouches.
Le porc mourant rouvrit ses paupières farouches,
Regarda d'un regard ineffable, un moment,
L'homme qui l'assistait dans son accablement ;
Puis son œil se perdit dans l'immense mystère ;
Il expira.

Le jour où ceci sur la terre
S'accomplissait, voici ce que voyait le ciel :

C'était dans l'endroit calme, apaisé, solennel,
Où luit l'astre idéal sous l'idéal nuage,
Au delà de la vie, et de l'heure, et de l'âge,
Hors de ce qu'on appelle espace, et des contours
Des songes qu'ici-bas nous nommons nuits et jours ;
Lieu d'évidence où l'âme enfin peut voir les causes,
Où, voyant le revers inattendu des choses,
On comprend, et l'on dit : « C'est bien ! » l'autre côté
De la chimère sombre étant la vérité ;
Lieu blanc, chaste, où le mal s'évanouit et sombre.
L'étoile en cet azur semble une goutte d'ombre.

Ce qui rayonne là, ce n'est pas un vain jour
Qui naît et meurt, riant et pleurant tour à tour,
Jaillissant, puis rentrant dans la noirceur première ;
Et, comme notre aurore, un sanglot de lumière ;
C'est un grand jour divin, regardé dans les cieux
Par les soleils, comme est le nôtre par les yeux ;
Jour pur, expliquant tout, quoiqu'il soit le problème ;
Jour qui terrifierait, s'il n'était l'espoir même,
De toute l'étendue éclairant l'épaisseur,
Foudre par l'épouvante, aube par la douceur.
Là, toutes les beautés tonnent épanouies ;
Là frissonnent en paix les lueurs inouïes ;
Là, les ressuscités ouvrent leur œil béni
Au resplendissement de l'éclair infini ;
Là, les vastes rayons passent comme des ondes.

C'était sur le sommet du Sinaï des mondes ;
C'était là.

Le nuage auguste, par moments,
Se fendait, et jetait des éblouissements.
Toute la profondeur entourait cette cime.

On distinguait, avec un tremblement sublime,
 Quelqu'un d'inexprimable au fond de la clarté.

Et tout frémissait, tout, l'aube et l'obscurité,
 Les anges, les soleils, et les êtres suprêmes,
 Devant un vague front couvert de diadèmes.
 Dieu méditait.

Celui qui crée et qui sourit,
 Celui qu'en bégayant nous appelons Esprit,
 Bonté, Force, Équité, Perfection, Sagesse,
 Regarde devant lui, toujours, sans fin, sans cesse,
 Fuir les siècles ainsi que des mouches d'été.
 Car il est éternel avec tranquillité.

Et dans l'ombre hurlait tout un gouffre : la terre.

En bas, sous une brume épaisse, cette sphère
 Rampait, monde lugubre où les pâles humains
 Passaient et s'écroulaient et se tordaient les mains ;
 On apercevait l'Inde et le Nil, des mêlées
 D'exterminations et de villes brûlées,
 Et des champs ravagés et des clairons soufflant,
 Et l'Europe livide ayant un glaive au flanc ;
 Des vapeurs de tombeau, des lueurs de repaire ;
 Cinq frères tout sanglants ; l'oncle, le fils, le père ;
 Des hommes dans des murs, vivants, quoique pourris ;
 Des têtes voletant, mornes chauves-souris,
 Autour d'un sabre nu, fécond en funérailles ;
 Des enfants éventrés soutenant leurs entrailles ;
 Et de larges bûchers fumaient, et des tronçons
 D'êtres sciés en deux rampaient dans les tisons ;
 Et le vaste étouffeur des plaintes et des râles,
 L'Océan, échouait dans les nuages pâles
 D'affreux sacs noirs faisant des gestes effrayants ;
 Et ce chaos de fronts hagards, de pas fuyants,
 D'yeux en pleurs, d'ossements, de larves, de décombres,
 Ce brumeux tourbillon de spectres, et ces ombres
 Secouant des linceuls, et tous ces morts, saignant

Au loin, d'un continent à l'autre continent,
Pendant aux pals, cloués aux croix, nus sur les claies,
Criaient, montrant leurs fers, leur sang, leurs maux, leurs plaies :

« C'est Mourad ! c'est Mourad ! justice, ô Dieu vivant ! »

À ce cri, qu'apportait de toutes parts le vent,
Les tonnerres jetaient des grondements étranges,
Des flamboiements passaient sur les faces des anges,
Les grilles de l'enfer s'empourpraient, le courroux
En faisait remuer d'eux-mêmes les verrous,
Et l'on voyait sortir de l'abîme insondable
Une sinistre main qui s'ouvrait formidable ;
« Justice ! » répétait l'ombre ; et le châtiment
Au fond de l'infini se dressait lentement.

Soudain, du plus profond des nuits, sur la nuée,
Une bête difforme, affreuse, exténuée,
Un être abject et sombre, un pourceau, s'éleva,
Ouvrant un œil sanglant qui cherchait Jéhovah ;
La nuée apporta le porc dans la lumière,
À l'endroit même où luit l'unique sanctuaire,
Le saint des saints, jamais décru, jamais accru ;
Et le porc murmura : « Grâce ! il m'a secouru. »
Le pourceau misérable et Dieu se regardèrent.

Alors, selon des lois que hâtent ou modèrent
Les volontés de l'Être effrayant qui construit
Dans les ténèbres l'aube et dans le jour la nuit,
On vit, dans le brouillard où rien n'a plus de forme,
Vaguement apparaître une balance énorme ;
Cette balance vint d'elle-même, à travers
Tous les enfers béants, tous les cieus entr'ouverts,
Se placer sous la foule immense des victimes ;
Au-dessus du silence horrible des abîmes,
Sous l'œil du seul vivant, du seul vrai, du seul grand,
Terrible, elle oscillait, et portait, s'éclairant
D'un jour mystérieux plus profond que le nôtre,
Dans un plateau le monde et le pourceau dans l'autre.
Du côté du pourceau la balance pencha.

Mourad, le haut calife et l'altier padischah,
 En sortant de la rue où les gens de la ville
 L'avaient pu voir toucher à cette bête vile,
 Fut le soir même pris d'une fièvre, et mourut.

Le tombeau des soudans, bâti de jaspe brut,
 Couvert d'orfèvrerie, auguste, et dont l'entrée
 Semble l'intérieur d'une bête éventrée
 Qui serait tout en or et tout en diamants,
 Ce monument, superbe entre les monuments,
 Qui hérissé, au-dessus d'un mur de briques sèches,
 Son faite plein de tours comme un carquois de flèches,
 Ce turbé que Bagdad montre encore aujourd'hui,
 Reçut le sultan mort et se ferma sur lui.

Quand il fut là, gisant et couché sous la pierre,
 Mourad ouvrit les yeux et vit une lumière ;
 Sans qu'on pût distinguer l'astre ni le flambeau,
 Un éblouissement remplissait son tombeau ;
 Une aube s'y levait, prodigieuse et douce ;
 Et sa prunelle éteinte eut l'étrange secousse
 D'une porte de jour qui s'ouvre dans la nuit ;
 Il aperçut l'échelle immense qui conduit
 Les actions de l'homme à l'œil qui voit les âmes ;
 Et les clartés étaient des roses et des flammes ;
 Et Mourad entendit une voix qui disait :

« Mourad, neveu d'Achmet et fils de Bajazet,
 Tu semblais à jamais perdu ; ton âme infime
 N'était plus qu'un ulcère et ton destin qu'un crime ;
 Tu sombrais parmi ceux que le mal submergea ;
 Déjà Satan était visible en toi ; déjà,
 Sans t'en douter, promis aux tourbillons funèbres
 Des spectres sous la voûte infâme des ténèbres,
 Tu portais sur ton dos les ailes de la nuit ;
 De ton pas sépulcral l'enfer guettait le bruit ;
 Autour de toi montait, par ton crime attirée,

L'obscurité du gouffre ainsi qu'une marée ;
Tu penchais sur l'abîme où l'homme est châtié ;
Mais tu viens d'avoir, monstre, un éclair de pitié ;
Une lueur suprême et désintéressée
A, comme à ton insu, traversé ta pensée,
Et je t'ai fait mourir dans ton bon mouvement ;
Il suffit, pour sauver même l'homme inclément,
Même le plus sanglant des bourreaux et des maîtres,
Du moindre des bienfaits sur le dernier des êtres ;
Un seul instant d'amour rouvre l'Éden fermé ;
Un porceau secouru pèse un monde opprimé ;
Viens ! le ciel s'offre, avec ses étoiles sans nombre,
En frémissant de joie, à l'évadé de l'ombre !
Viens ! tu fus bon un jour, sois à jamais heureux.
Entre, transfiguré ! tes crimes ténébreux,
Ô roi, derrière toi s'effacent dans les gloires ;
Tourne la tête, et vois blanchir tes ailes noires. »

Ratbert, fils de Rodolphe et petit-fils de Charles,
Qui se dit empereur et qui n'est que roi d'Arles,
Vêtu de son habit de patrice romain,
Et la lance du grand saint Maurice à la main,
Est assis au milieu de la place d'Ancône.
Sa couronne est l'armet de Didier, et son trône
Est le fauteuil de fer de Henri l'Oiseleur.
Sont présents cent barons et chevaliers, la fleur
Du grand arbre héraldique et généalogique
Que ce sol noir nourrit de sa sève tragique.
Spinola, qui prit Suze et qui la ruina,
Jean de Carrara, Pons, Sixte Malaspina
Au lieu de pique ayant la longue épine noire ;
Ugo, qui fit noyer ses sœurs dans leur baignoire,
Regardent dans leurs rangs entrer avec dédain
Guy, sieur de Pardiac et de l'Ile-en-Jourdain ;
Guy, parmi tous ces gens de lustre et de naissance,
N'ayant encor pour lui que le sac de Vicence,
Et, du reste, n'étant qu'un batteur de pavé.
D'origine quelconque et de sang peu prouvé.
L'exarque Sapaudus que le saint-siège envoie,
Sénèque, marquis d'Ast ; Bos, comte de Savoie ;
Le tyran de Massa, le sombre Albert Cibo
Que le marbre aujourd'hui fait blanc sur son tombeau ;
Ranuce, caporal de la ville d'Anduze ;
Foulque, ayant pour cimier la tête de Méduse ;
Marc, ayant pour devise : Imperium fit jus ;
Entourent Afranus, évêque de Fréjus.
Là sont Farnèse, Ursin, Cosme à l'âme avilie ;
Puis les quatre marquis souverains d'Italie ;
L'archevêque d'Urbain, Jean, bâtard de Rodez,
Alonze de Silva, ce duc dont les cadets
Sont rois, ayant conquis l'Algarve portugaise,
Et Visconti, seigneur de Milan, et Borghèse,
Et l'homme, entre tous faux, glissant, habile, ingrat,
Avellan, duc de Tyr et sieur de Montferrat ;
Près d'eux Prendiparte, capitaine de Sienne ;
Pic, fils d'un astrologue et d'une égyptienne ;
Alde Aldobrandini ; Guiscard, sieur de Beaujeu,
Et le gonfalonier du saint-siège et de Dieu,
Gandolfe, à qui, plus tard, le pape Urbain fit faire
Une statue équestre en l'église Saint-Pierre,
Complimentent Martin de la Scala, le roi
De Vérone, et le roi de Tarente, Geoffroy ;
À quelques pas se tient Falco, comte d'Athènes,
Fils du vieux Muzzufer, le rude capitaine
Dont les clairons semblaient des bouches d'aquilon ;

De plus, deux petits rois, Agrippin et Gilon.

Tous jeunes, beaux, heureux, pleins de joie et farouches.

Les seigneurs vont aux rois ainsi qu'au miel les mouches.
Tous sont venus, des burgs, des châteaux, des manoirs ;
Et la place autour d'eux est déserte ; et cent noirs,
Tous nus, et cent piquiers aux armures persanes
En barrent chaque rue avec leurs pertuisanes.
Geoffroy, Martin, Gilon, l'enfant Agrippin Trois,
Sont assis sous le dais près du maître, étant rois.

Dans ce réseau de chefs qui couvrait l'Italie,
Je passe Théodat, prince de Trente ; Élie,
Despote d'Avenzo, qu'a réclamé l'oubli ;
Ce borgne Ordelafo, le bourreau de Forli ;
Lascaris, que sa tante Alberte fit eunuque ;
Othobon, sieur d'Assise, et Tibalt, sieur de Lucque ;
C'est que, bien que mêlant aux autres leurs drapeaux,
Ceux-là ne comptaient point parmi les principaux ;
Dans un filet on voit les fils moins que les câbles ;
Je nomme seulement les monstres remarquables.

Derrière eux, sur la pierre auguste d'un portail,
Est sculpté Satan, roi, forçat, épouvantail,
L'effrayant ramasseur de haillons de l'abîme,
Ayant sa hotte au dos, pleine d'âmes, son crime
Sur son aile qui ploie, et son croc noir qui luit
Dans son poing formidable, et, dans ses yeux, la nuit.

Pour qui voudrait peser les droits que donne au maître
La pureté du sang dont le ciel l'a fait naître,
Ratbert est fils d'Agnès, comtesse d'Elseneur ;
Or, c'est la même gloire et c'est le même honneur
D'être enfanté d'Agnès que né de Messaline.

Malaspina, portant l'épine javeline,
Redoutable marquis à l'œil fauve et dévot,
Est à droite du roi, comme comte et prévôt.

C'est un de ces grands jours où les bannières sortent.
Dix chevaliers de l'ordre Au Droit Désir apportent
Le Nœud d'Or, précédés d'Énéas, leur massier,
Et d'un héraut de guerre en soutane d'acier.

Le roi brille, entouré d'une splendeur d'épées.
Plusieurs femmes sont là, près du trône groupées ;
Élise d'Antioche, Ana, Cubitosa,
Fille d'Azon, qu'Albert de Mantoue épousa ;
La plus belle, Matha, sœur du prince de Cumes,
Est blonde ; et, l'éventant d'un éventail de plumes,

Sa naine, par moments, lui découvre les seins ;
 Couchée et comme lasse au milieu des coussins,
 Elle enivre le roi d'attitudes lascives ;
 Son rire jeune et fou laisse voir ses gencives ;
 Elle a ce vêtement ouvert sur le côté,
 Qui, plus tard, fut au Louvre effrontément porté
 Par Bonne de Berry, fille de Jean de France.

Dans Ancône, est-ce deuil, terreur, indifférence ?
 Tout se tait ; les maisons, les bouges, les palais,
 Ont bouché leur lucarne ou fermé leurs volets ;
 Le cadran qui dit l'heure a l'air triste et funeste.

Le soleil luit aux cieux comme dans une peste ;
 Que l'homme soit foulé par les rois ou saisi
 Par les fléaux, l'azur n'en a point de souci ;
 Le soleil, qui n'a pas d'ombre et de lueurs fausses,
 Rit devant les tyrans comme il rit sur les fosses.

Ratbert vient d'inventer, en se frappant le front,
 Un piège où ceux qu'il veut détruire tomberont ;
 Il en parle tout bas aux princes, qui sourient.
 La prière — le peuple aime que les rois prient —
 Est faite par Tibère, évêque de Verceil.

Tous étant réunis, on va tenir conseil.

Les deux huissiers de l'Ordre, Anchise avec Trophime,
 Invitent le plus grand comme le plus infime
 À parler, l'empereur voulant que les avis,
 Mauvais, soient entendus, et, justes, soient suivis ;
 Puis il est répété par les huissiers, Anchise
 Et Trophime, qu'il faut avec pleine franchise
 Sur la guerre entreprise offrir son sentiment ;
 Que chacun doit parler à son tour librement ;
 Que c'est jour de chapitre et jour de conscience ;
 Et que, dans ces jours-là, les rois ont patience,
 Vu que, devant le Christ, Thomas Didyme a pu
 Parler insolemment sans être interrompu.
 Et puisse l'empereur vivre longues années !

On voit devant Ratbert trois haches destinées,
 La première, au quartier de bœuf rouge et fumant
 Qu'un grand brasier joyeux cuit à son flamboiement,
 La deuxième, au tonneau de vin que sur la table
 A placé l'échanson aidé du connétable,
 La troisième, à celui dont l'avis déplaira.

Un se lève. On se tait. C'est Jean de Carrara.

« Ta politique est sage et ta guerre est adroite,

Noble empereur, et Dieu te tient dans sa main droite.
 Qui te conteste est traître et qui te brave est fou.
 Je suis ton homme lige, et, toujours, n'importe où,
 Je te suivrai, mon maître, et j'aimerai ta chaîne,
 Et je la porterai.

— Celle-ci, capitaine,
 Dit Ratbert, lui jetant au cou son collier d'or.
 De plus, j'ai Perpignan, je t'en fais régidor. »

L'archevêque d'Urbino salue, il examine
 Le plan de guerre, sac des communes, famine,
 Les moyens souterrains, les rapports d'espions.
 « Sire, vous êtes grand comme les Scipions ;
 En vous voyant, le flanc de l'Église tressaille.

— Archevêque, pardieu ! dit Ratbert, je te baille
 Un sou par muid de vin qu'on boit à Besançon. »

Cibo, qui parle avec un accent brabançon,
 S'en excuse, ayant fait à Louvain ses études,
 Et dit :

« Sire, les gens à fières attitudes
 Sont des félons ; pieds nus et la chaîne aux poignets,
 Qu'on les fouette. Ô mon roi ! par votre mère Agnès,
 Vous êtes empereur ; vous avez les trois villes,
 Arles, Rome de Gaule et la mère des Milles,
 Bordeaux en Aquitaine et les îles de Ré,
 Naples, où le mont Vésuve est fort considéré.
 Qui vous résiste essaye une lutte inutile ;
 Noble, qu'on le dégrade, et, serf, qu'on le mutile ;
 Vous affronter est crime, orgueil, lâche fureur ;
 Quiconque ne dit pas : Ratbert est l'empereur,
 Doit mourir ; nous avons des potences, j'espère.
 Quant à moi, je voudrais, fût-ce mon propre père,
 S'il osait blasphémer César que Dieu conduit,
 Voir les corbeaux percher sur ses côtes la nuit,
 Et la lune passer à travers son squelette. »

Ratbert dit : « Bon marquis, je te donne Spolète. »

C'est à Malaspina de parler. Un vieillard
 Se troublerait devant ce jeune homme ; il sait l'art
 D'évoquer le démon, la stryge, l'égrégore ;
 Il teint sa dague avec du suc de mandragore ;
 Il sait des palefrois empoisonner le mors ;
 Dans une guerre, il a rempli de serpents morts
 Les citernes de l'eau qu'on boit dans les Abruzzes ;
 Il dit : « La guerre est sainte ! » Il rend compte des ruses,
 À voix basse, et finit à voix haute en priant :

« Fais régner l'empereur du nord à l'orient !
 Mon Dieu, c'est par sa bouche auguste que tu parles.

— Je te fais capischol de mon chapitre d'Arles, »
 Dit Ratbert.

Afranus se lève le dernier.

Cet évêque est pieux, charitable, aumônier ;
 Quoique jeune, il voulait se faire anachorète ;
 Il est grand casuiste et très-savant ; il traite
 Les biens du monde en homme austère et détaché ;
 Jadis, il a traduit en vers latins Psyché ;
 Comme il est humble, il a les reins ceints d'une corde.

Il invoque l'esprit divin ; puis il aborde
 Les questions : — Ratbert, par stratagème, a mis
 Son drapeau sur les murs d'Ancône ; c'est permis ;
 Ancône étant peu sage ; et la ruse est licite
 Lorsqu'elle a glorieuse et pleine réussite,
 Et qu'au bonheur public on la voit aboutir ;
 Et ce n'est pas tromper, et ce n'est pas mentir
 Que mettre à la raison les discordes civiles ;
 Les prétextes sont bons pour entrer dans les villes. —
 Il ajoute : « La ruse, ou ce qu'on nomme ainsi,
 Fait de la guerre, en somme, un art plus adouci ;
 Moins de coups, moins de bruit ; la victoire plus sûre.
 J'admire notre prince, et, quand je le mesure
 Aux anciens Alarics, aux antiques Cyrus
 Passant leur vie en chocs violents et bourrus,
 Je l'estime plus grand, faisant la différence
 D'Ennius à Virgile et de Plaute à Térence.
 Je donne mon avis, sire, timidement ;
 Je suis d'Église, et n'ai que l'humble entendement
 D'un pauvre clerc, mieux fait pour chanter des cantiques
 Que pour parler devant de si grands politiques ;
 Mais, beau sire, on ne peut voir que son horizon,
 Et raisonner qu'avec ce qu'on a de raison ;
 Je suis prêtre, et la messe est ma seule lecture ;
 Je suis très-ignorant ; chacun a sa monture
 Qu'il monte avec audace ou bien avec effroi ;
 Il faut pour l'empereur le puissant palefroi
 Bardé de fer, nourri d'orge blanche et d'épeautre,
 Le dragon pour l'archange et l'âne pour l'apôtre.
 Je poursuis, et je dis qu'il est bon que le droit
 Soit, pour le roi, très-large, et, pour le peuple, étroit ;
 Le peuple étant bétail et le roi, berger. Sire,
 L'empereur ne veut rien sans que Dieu le désire.
 Donc, faites ! Vous pouvez, sans avertissements,
 Guerroyer les chrétiens comme les ottomans ;
 Les ottomans étant hors de la loi vulgaire,
 On peut les attaquer sans déclarer la guerre ;

C'est si juste et si vrai, que, pour premiers effets,
Vos flottes, sire, ont pris dix galères de Fez ;
Quant aux chrétiens, du jour qu'ils sont vos adversaires,
Ils sont de fait païens, sire, et de droit corsaires.
Il serait malheureux qu'un scrupule arrêtât
Sa majesté, quand c'est pour le bien de l'État.
Chaque affaire a sa loi ; chaque chose a son heure.
La fille du marquis de Final est mineure ;
Peut-on la détrôner ? En même temps, peut-on
Conserver, à la sœur de l'empereur, Menton ?
Sans doute. Les pays ont des mœurs différentes.
Pourvu que de l'Église on maintienne les rentes,
On le peut. Les vieux temps, qui n'ont plus d'avocats,
Agissaient autrement ; mais je fais peu de cas
De ces temps-là ; c'étaient des temps de république.
L'empereur, c'est la règle ; et, bref, la loi salique,
Très-mauvaise à Menton, est très-bonne à Final.

— Évêque, dit le roi, tu seras cardinal. »

Pendant que le conseil se tenait de la sorte,
Et qu'ils parlaient ainsi dans cette ville morte,
Et que le maître avait sous ses pieds ces prélats,
Ces femmes, ces barons en habits de galas,
Et l'Italie au loin comme une solitude,
Quelques seigneurs, ainsi qu'ils en ont l'habitude,
Regardant derrière eux d'un regard inquiet,
Virent que le Satan de pierre souriait.

Parmi les noirs déserts et les mornes silences,
 Ratbert, pour l'escorter n'ayant que quelques lances,
 Et le marquis Sénèque et l'évêque Afranus,
 Traverse, presque seul, des pays inconnus ;
 Mais il sait qu'il est fort de l'effroi qu'il inspire,
 Et que l'empereur porte avec lui tout l'empire.
 Un soir, Ratbert s'arrête aux portes de Carpi ;
 Sur ce seuil formidable un dogue est accroupi ;
 Ce dogue, c'est Onfroy, le baron de la ville ;
 Calme et fier, sous la dent d'une herse incivile,
 Onfroy s'adosse aux murs qui bravaient Attila ;
 Les femmes, les enfants et les soldats sont là ;
 Et voici ce que dit le vieux podesta sombre
 Qui parle haut, ayant son peuple dans son ombre :

« Roi, nous te saluons sans plier les genoux.
 Nous avons une chose à te dire. Quand nous,
 Gens de guerre et barons qui tenions la province,
 Nous avons bien voulu de toi pour notre prince,
 Quand nous t'avons donné ce peuple et cet état,
 Sire, ce n'était point pour qu'on les maltraitât.
 Jadis nous étions forts. Quand tu nous fis des offres,
 Nous étions très-puissants ; de l'argent plein nos coffres ;
 Et nous avons battu tes plus braves soldats ;
 Nous étions tes vainqueurs. Roi, tu ne marchandas
 Aucun engagement, sire, aucune promesse ;
 On traita ; tu juras par ta mère et la messe ;
 Nous alors, las d'avoir de l'acier sur la peau,
 Comptant que tu serais bon berger du troupeau,
 Et qu'on abolirait les taxes et les dîmes,
 Nous vînmes te prêter hommage, et nous pendîmes
 Nos casques, nos hauberts et nos piques aux clous.
 Roi, nous voulons des chiens qui ne soient pas des loups.
 Tes gens se sont conduits d'une telle manière
 Qu'aujourd'hui toute ville, altesse, est prisonnière
 De la peur que ta suite et tes soldats lui font,
 Et que pas un fossé ne semble assez profond.
 Vois, on se garde. Ici, dans les villes voisines,
 On ne lève jamais qu'un pieu des sarrasines
 Pour ne laisser passer qu'un seul homme à la fois ;
 À cause des brigands et de vous autres rois.
 Roi, nous te remontrons que ta bande à toute heure
 Dévalise ce peuple, entre dans sa demeure,
 Y met tout en tumulte et sens dessus dessous,
 Puis s'en va, lui volant ses misérables sous ;
 Cette horde en ton nom incessamment réclame
 Le bien des pauvres gens qui nous fait saigner l'âme,
 Et puisque, nous présents avec nos compagnons,
 On le prend sous nos yeux, c'est nous qui le donnons ;

Oui, c'est nous qui, trouvant qu'il vous manque des filles,
 Des meutes, des chevaux, des reîtres, des bastilles,
 Lorsque vous guerroyez et lorsque vous chassez,
 Et qu'ayant trop de tout, vous n'avez point assez,
 Avons la bonté rare et touchante de faire
 Des charités, à vous, les heureux de la terre
 Qui dormez dans la plume et buvez dans l'or fin,
 Avez tous les liards de tous les meurt-de-faim !
 Or, il nous reste encore, il faut que tu le saches,
 Assez de vieux pierriers, assez de vieilles haches,
 Assez de vieux engins au fond de nos greniers,
 Sire, pour ne pas être à ce point aumôniers,
 Et pour ne faire point, comme dans ton Autriche,
 Avec l'argent du pauvre une largesse au riche.
 Nous pouvons, en creusant, retrouver aujourd'hui
 Nos estocs sous la rouille et nos cœurs sous l'ennui ;
 Nous pouvons décrocher, de nos mains indignées,
 Nos bannières parmi les toiles d'araignées,
 Et les faire flotter au vent, si nous voulons.

Sire, en outre, tu mets l'opprobre à nos talons.
 Nous savons bien pourquoi tu combles de richesses
 Nos filles et nos sœurs dont tu fais des duchesses,
 Étoiles d'infamie au front de nos maisons.
 Roi, nous n'acceptons pas sur nos durs écussons
 Des constellations faites avec des taches ;
 La honte est mal mêlée à l'ombre des panaches ;
 Le soldat a le pied si maladroit, seigneur,
 Qu'il ne peut sans boiter traîner le déshonneur.
 Nos filles sont nous-même ; au fond de nos tours noires,
 Leur beauté chaste est sœur de nos anciennes gloires ;
 C'est pourquoi nous trouvons qu'on fait mal à propos
 Les rideaux de ton lit avec nos vieux drapeaux.
 Tes juges sont des gueux ; bailliage ou cour plénière.
 On trouve, et ce sera ma parole dernière,
 Dans nos champs, où l'honneur antique est au rabais,
 Pas assez de chemins, sire, et trop de gibets.
 Ce luxe n'est pas bon. Nos pins et nos érables
 Voyaient jadis, parmi leurs ombres vénérables,
 Les bûcherons et non les bourreaux pénétrer ;
 Nos grands chênes n'ont point l'habitude d'entrer
 Dans l'exécution des lois et des sentences,
 Et n'aiment pas donner tant de bois aux potences.

Nous avons le cœur gros, et nous sommes, ô roi,
 Tout près de secouer la corde du beffroi ;
 Ton altesse nous gêne et nous n'y tenons guère.
 Roi, ce n'est pas pour voir nos compagnons de guerre
 Accrochés à la fourche et devenus hideux,
 Qui, morts, échevelés, quand nous passons près d'eux,
 Semblent nous regarder et nous faire un reproche ;
 Ce n'est pas pour subir ton burg sur notre roche,
 Plein de danses, de chants et de festins joyeux ;

Ce n'est pas pour avoir ces pitiés sous les yeux
 Que nous venons ici, courbant nos vieilles âmes,
 Te saluer, menant à nos côtés nos femmes ;
 Ce n'est pas pour cela que nous humilions
 Dans elles les agneaux et dans nous les lions.
 Et, pour rachat du mal que tu fais, quand tu donnes
 Des rentes aux moutiers, des terres aux madones,
 Quand, plus chamarré d'or que le soleil du soir,
 Tu vas baiser l'autel, adorer l'ostensoir,
 Prier, ou quand tu fais quelque autre simagrée,
 Ne te figure pas que ceci nous agrée.
 Engraisser des abbés ou doter des couvents,
 Cela fait-il que ceux qui sont morts soient vivants ?
 Roi, nous ne le pensons en aucune manière.
 Roi, le chariot verse à trop creuser l'ornière ;
 L'appétit des rois donne aux peuples appétit ;
 Si tu ne changes pas d'allure, on t'avertit,
 Prends garde. Et c'est cela que je voulais te dire.

— Bien parlé ! dit Ratbert avec un doux sourire ; »
 Et, penché vers l'oreille obscure d'Afranus :
 « Nous sommes peu nombreux et follement venus ;
 Cet homme est fort.

— Très-fort, dit le marquis Sénèque.

— Laissez-moi l'inviter à souper, » dit l'évêque.

Et c'est pourquoi l'on voit maintenant à Carpi
 Un grand baron de marbre en l'église assoupi ;
 C'est le tombeau d'Onfroy, ce héros d'un autre âge,
 Avec son épitaphe exaltant son courage,
 Sa vertu, son fier cœur plus haut que les destins,
 Faite par Afranus, évêque, en vers latins.

I

Isora de Final. — Fabrice d'Albenga.

Tout au bord de la mer de Gênes, sur un mont
Qui jadis vit passer les Francs de Pharamond,
Un enfant, un aïeul, seuls dans la citadelle
De Final sur qui veille une garde fidèle,
Vivent, bien entourés de murs et de ravins ;
Et l'enfant a cinq ans et l'aïeul quatre-vingts.

L'enfant est Isora de Final, héritière
Du fief dont Witikind a tracé la frontière ;
L'orpheline n'a plus près d'elle que l'aïeul.
L'abandon sur Final a jeté son linceul ;
L'herbe, dont, par endroits, les dalles sont couvertes,
Aux fentes des pavés fait des fenêtres vertes ;
Sur la route oubliée on n'entend plus un pas ;
Car le père et la mère, hélas ! ne s'en vont pas
Sans que la vie autour des enfants s'assombrisse.

L'aïeul est le marquis d'Albenga, ce Fabrice
Qui fut bon ; cher au pâtre, aimé du laboureur,
Il fut, pour guerroyer le pape ou l'empereur,
Commandeur de la mer et général des villes ;
Gênes le fit abbé du peuple, et, des mains viles
Ayant livré l'état aux rois, il combattit.
Tout homme auprès de lui jadis semblait petit ;
L'antique Sparte était sur son visage empreinte ;
La loyauté mettait sa cordiale étreinte
Dans la main de cet homme à bien faire obstiné.
Comme il était bâtard d'Othon, dit le Non-Né
Parce qu'on le tira, vers l'an douze cent trente,
Du ventre de sa mère Honorate expirante,
Les rois faisaient dédain de ce fils belliqueux ;
Fabrice s'en vengeait en étant plus grand qu'eux.
À vingt ans, il était blond et beau ; ce jeune homme
Avait l'air d'un tribun militaire de Rome ;
Comme pour exprimer les détours du destin
Dont le héros triomphe, un graveur florentin
Avait sur son écu sculpté le labyrinthe ;
Les femmes l'admiraient, se montrant avec crainte
La tête de lion qu'il avait dans le dos.
Il a vu les plus fiers, Requesens et Chandos,
Et Robert, avoué d'Arras, sieur de Béthune,

Fuir devant son épée et devant sa fortune ;
 Les princes pâlessaient de l'entendre gronder ;
 Un jour, il a forcé le pape à demander
 Une fuite rapide aux galères de Gênes ;
 C'était un grand briseur de lances et de chaînes,
 Guerroyant volontiers, mais surtout délivrant ;
 Il a par tous été proclamé le plus grand
 D'un siècle fort auquel succède un siècle traître ;
 Il a toujours frémi quand des bouches de prêtre
 Dans les sombres clairons de la guerre ont soufflé ;
 Et souvent de saint Pierre il a tordu la clé
 Dans la vieille serrure horrible de l'Église.
 Sa bannière cherchait la bourrasque et la bise ;
 Plus d'un monstre a grincé des dents sous son talon ;
 Son bras se roidissait chaque fois qu'un félon
 Déformait quelque état populaire en royaume ;
 Allant, venant dans l'ombre ainsi qu'un grand fantôme,
 Fier, levant dans la nuit son cimier flamboyant,
 Homme auguste au dedans, ferme au dehors, ayant
 En lui toute la gloire et toute la patrie,
 Belle âme invulnérable et cependant meurtrie,
 Sauvante les lois, gardant les murs, vengeant les droits,
 Et sonnante dans la nuit sous tous les coups des rois,
 Cinquante ans, ce soldat, dont la tête enfin plie,
 Fut l'armure de fer de la vieille Italie ;
 Et ce noir siècle, à qui tout rayon semble ôté,
 Garde quelque lueur encore de son côté.

II

Le défaut de la cuirasse.

Maintenant il est vieux ; son donjon, c'est son cloître ;
 Il tombe, et, déclinant, sent dans son âme croître
 La confiance honnête et calme des grands cœurs ;
 Le brave ne croit pas au lâche, les vainqueurs
 Sont forts, et le héros est ignorant du fourbe.
 Ce qu'osent les tyrans, ce qu'accepte la tourbe,
 Il ne le sait ; il est hors de ce siècle vil ;
 N'en étant vu qu'à peine, à peine le voit-il ;
 N'ayant jamais de ruse, il n'eut jamais de crainte ;
 Son défaut fut toujours la crédulité sainte,
 Et, quand il fut vaincu, ce fut par loyauté ;
 Plus de péril lui fait plus de sécurité.
 Comme dans un exil il vit seul dans sa gloire ;
 Oublié ; l'ancien peuple a gardé sa mémoire,
 Mais le nouveau le perd dans l'ombre, et ce vieillard
 Qui fut astre, s'éteint dans un morne brouillard.

Dans sa brume, où les feux du couchant se dispersent,
Il a cette mer vaste et ce grand ciel qui versent
Sur le bonheur la joie et sur le deuil l'ennui.

Tout est derrière lui maintenant ; tout a fui ;
L'ombre d'un siècle entier devant ses pas s'allonge ;
Il semble des yeux suivre on ne sait quel grand songe :
Parfois, il marche et va sans entendre et sans voir.
Vieillir, sombre déclin ! l'homme est triste le soir ;
Il sent l'accablement de l'œuvre finissante.
On dirait par instants que son âme s'absente,
Et va savoir là-haut s'il est temps de partir.

Il n'a pas un remords et pas un repentir ;
Après quatre-vingts ans son âme est toute blanche ;
Parfois, à ce soldat qui s'accoude et se penche,
Quelque vieux mur, croulant lui-même, offre un appui ;
Grave, il pense, et tous ceux qui sont auprès de lui
L'aiment ; il faut aimer pour jeter sa racine
Dans un isolement et dans une ruine ;
Et la feuille de lierre a la forme d'un cœur.

III Aïeul maternel.

Ce vieillard, c'est un chêne adorant une fleur.
À présent un enfant est toute sa famille.
Il la regarde, il rêve ; il dit : « C'est une fille,
Tant mieux ! » Étant aïeul du côté maternel.
La vie en ce donjon a le pas solennel ;
L'heure passe et revient ramenant l'habitude.

Ignorant le soupçon, la peur, l'inquiétude,
Tous les matins, il boucle à ses flancs refroidis
Son épée, aujourd'hui rouillée, et qui jadis
Avait la pesanteur de la chose publique ;
Quand, parfois, du fourreau, vénérable relique,
Il arrache la lame illustre avec effort,
Calme, il y croit toujours sentir peser le sort.
Tout homme ici-bas porte en sa main une chose
Où, du bien et du mal, de l'effet, de la cause,
Du genre humain, de Dieu, du gouffre, il sent le poids ;
Le juge au front morose a son livre des lois,
Le roi son sceptre d'or, le fossoyeur sa pelle.

Tous les soirs, il conduit l'enfant à la chapelle ;
L'enfant prie et regarde avec ses yeux si beaux,

Gaie, et questionnant l'aïeul sur les tombeaux ;
 Et Fabrice a dans l'œil une humide étincelle.
 La main qui tremble aidant la marche qui chancelle,
 Ils vont sous les portails et le long des piliers
 Peuplés de séraphins mêlés aux chevaliers ;
 Chaque statue, émue à leur pas doux et sombre,
 Vibre, et toutes ont l'air de saluer dans l'ombre,
 Les héros le vieillard, et les anges l'enfant.

Parfois Isoretta, que sa grâce défend,
 S'échappe dès l'aurore et s'en va jouer seule
 Dans quelque grande tour qui lui semble une aïeule,
 Et qui mêle, croulante au milieu des buissons,
 La légende romane aux souvenirs saxons.
 Pauvre être qui contient toute une fière race,
 Elle trouble, en passant, le bouc, vieillard vorace,
 Dans les fentes des murs broutant le câprier ;
 Pendant que derrière elle on voit l'aïeul prier,
 — Car il ne tarde pas à venir la rejoindre,
 Et cherche son enfant dès qu'il voit l'aubepoinde, —
 Elle court, va, revient, met sa robe en haillons,
 Erre de tombe en tombe et suit des papillons,
 Ou s'assied, l'air pensif, sur quelque âpre architrave ;
 Et la tour semble heureuse et l'enfant paraît grave ;
 La ruine et l'enfance ont de secrets accords,
 Car le temps sombre y met ce qui reste des morts.

IV

Un seul homme sait où est caché le trésor.

Dans ce siècle où tout peuple a son chef qui le broie,
 Parmi les rois vautours et les princes de proie,
 Certes, on n'en trouverait pas un qui méprisât
 Final, donjon splendide et riche marquisat ;
 Tous les ans, les alleux, les rentes, les censives,
 Surchargent vingt mulets de sacoches massives ;
 La grande tour surveille au milieu du ciel bleu,
 Le sud, le nord, l'ouest et l'est, et saint Mathieu,
 Saint Marc, saint Luc, saint Jean, les quatre évangélistes,
 Sont sculptés et dorés sur les quatre balistes ;
 La montagne a pour garde, en outre, deux châteaux,
 Soldats de pierre ayant du fer sous leurs manteaux.
 Le trésor, quand du coffre on détache les boucles,
 Semble à qui l'entrevoit un rêve d'escarboucles ;
 Ce trésor est muré dans un caveau discret
 Dont le marquis régissant garde seul le secret,
 Et qui fut autrefois le puits d'une cachette ;
 Fabrice maintenant connaît seul la cachette ;

Le fils de Witikind vieilli dans les combats,
 Othon, scella jadis dans les chambres d'en bas
 Vingt caissons dont le fer verrouille les façades,
 Et qu'Anselme, plus tard, fit remplir de cruzades
 Pour que, dans l'avenir, jamais on n'en manquât ;
 Le casque du marquis est en or de ducat ;
 On a sculpté deux rois persans, Narse et Tigrane,
 Dans la visière aux trous grillés de filigrane,
 Et sur le haut cimier, taillé d'un seul onyx,
 Un brasier de rubis brûle l'oiseau Phénix ;
 Et le seul diamant du sceptre pèse une once.

V

Le corbeau.

Un matin, les portiers sonnent du cor. Un nonce
 Se présente ; il apporte, assisté d'un coureur,
 Une lettre du roi qu'on nomme l'empereur ;
 Ratbert écrit qu'avant de partir pour Tarente,
 Il viendra visiter Isora, sa parente
 Pour lui baiser le front et pour lui faire honneur.

Le nonce, s'inclinant, dit au marquis : « Seigneur,
 Sa majesté ne fait de visites qu'aux reines. »

Au message émané de ses mains très-sereines
 L'empereur joint un don splendide et triomphant ;
 C'est un grand chariot plein de jouets d'enfant ;
 Isora bat des mains avec des cris de joie.

Le nonce, retournant vers celui qui l'envoie,
 Prend congé de l'enfant, et, comme procureur
 Du très-victorieux et très-noble empereur,
 Fait le salut qu'on fait aux têtes souveraines.

« Qu'il soit le bienvenu ! Bas le pont ! bas les chaînes !
 Dit le marquis ; sonnez, la trompe et l'olifant ! »
 Et, fier de voir qu'on traite en reine son enfant,
 La joie a rayonné sur sa face loyale.

Or, comme il relisait la lettre impériale,
 Un corbeau qui passait fit de l'ombre dessus.
 « Les oiseaux noirs guidaient Judas cherchant Jésus ;
 Sire, vois ce corbeau, » dit une sentinelle.
 Et, regardant l'oiseau planer sur la tournelle :
 « Bah ! dit l'aïeul, j'étais pas plus haut que cela,
 Compagnon, que déjà ce corbeau que voilà,
 Dans la plus fière tour de toute la contrée

Avait bâti son nid, dont on voyait l'entrée ;
 Je le connais ; le soir, volant dans la vapeur,
 Il criait ; tous tremblaient ; mais, loin d'en avoir peur,
 Moi petit, je l'aimais, ce corbeau centenaire
 Étant un vieux voisin de l'astre et du tonnerre. »

VI

Le père et la mère.

Les marquis de Final ont leur royal tombeau
 Dans une cave où luit, jour et nuit, un flambeau ;
 Le soir, l'homme qui met de l'huile dans les lampes
 À son heure ordinaire en descendit les rampes ;
 Là, mangé par les vers dans l'ombre de la mort,
 Chaque marquis auprès de sa marquise dort,
 Sans voir cette clarté qu'un vieil esclave apporte.
 À l'endroit même où pend la lampe, sous la porte,
 Était le monument des deux derniers défunts ;
 Pour raviver la flamme et brûler des parfums,
 Le serf s'en approcha ; sur la funèbre table,
 Sculpté très-ressemblant, le couple lamentable
 Dont Isora, sa dame, était l'unique enfant,
 Apparaissait ; tous deux, dans cet air étouffant,
 Silencieux, couchés côte à côte, statues
 Aux mains jointes, d'habits seigneuriaux vêtues,
 L'homme avec son lion, la femme avec son chien.
 Il vit que le flambeau nocturne brûlait bien ;
 Puis, courbé, regarda, des pleurs dans la paupière,
 Ce père de granit, cette mère de pierre ;
 Alors il recula, pâle ; car il crut voir
 Que ces deux fronts, tournés vers la voûte au fond noir,
 S'étaient subitement assombris sur leur couche,
 Elle ayant l'air plus triste et lui l'air plus farouche.

VII

Joie au château.

Une file de longs et pesants chariots
 Qui précède ou qui suit les camps impériaux,
 Marche là-bas avec des éclats de trompette
 Et des cris que l'écho des montagnes répète ;
 Un gros de lances brille à l'horizon lointain.

La cloche de Final tinte, et c'est ce matin
 Que du noble empereur on attend la visite.

On arrache des tours la ronce parasite ;
 On blanchit à la chaux en hâte les grands murs ;

On range dans la cour des plateaux de fruits mûrs,
 Des grenades venant des vieux monts Alpujarres,
 Le vin dans les barils et l'huile dans les jarres ;
 L'herbe et la sauge en fleur jonchent tout l'escalier ;
 Dans la cuisine un feu rôtit un sanglier ;
 On voit fumer les peaux des bêtes qu'on écorche ;
 Et tout rit ; et l'on a tendu sous le grand porche
 Une tapisserie où Blanche d'Est, jadis,
 A brodé trois héros, Macchabée, Amadis,
 Achille ; et le fanal de Rhode, et le quadrigé
 D'Aétius, vainqueur du peuple latobrige ;
 Et, dans trois médaillons marqués d'un chiffre en or,
 Trois poètes, Platon, Plaute et Scaeva Memor.
 Ce tapis autrefois ornait la grande chambre ;
 Au dire des vieillards, l'effrayant roi sicambre,
 Witikind, l'avait fait clouer en cet endroit
 De peur que dans leur lit ses enfants n'eussent froid.

VIII

La toilette d'Isora.

Cris, chansons ; et voilà ces vieilles tours vivantes.
 La chambre d'Isora se remplit de servantes ;
 Pour faire un digne accueil au roi d'Arle, on revêt
 L'enfant de ses habits de fête ; à son chevet,
 L'aïeul, dans un fauteuil d'orme incrusté d'érable,
 S'assied, songeant aux jours passés, et, vénérable,
 Il contemple Isora : front joyeux, cheveux d'or,
 Comme les chérubins peints dans le corridor,
 Regard d'enfant Jésus que porte la madone,
 Joue ignorante où dort le seul baiser qui donne
 Aux lèvres la fraîcheur, tous les autres étant
 Des flammes, même, hélas ! quand le cœur est content.
 Isore est sur le lit assise, jambes nues ;
 Son œil bleu rêve avec des lueurs ingénues ;
 L'aïeul rit, doux reflet de l'aube sur le soir !
 Et le sein de l'enfant, demi-nu, laisse voir
 Ce bouton rose, germe auguste des mamelles ;
 Et ses beaux petits bras ont des mouvements d'ailes.
 Le vétérân lui prend les mains, les réchauffant ;
 Et, dans tout ce qu'il dit aux femmes, à l'enfant,
 Sans ordre, en en laissant deviner davantage,
 Espèce de murmure enfantin du grand âge,
 Il semble qu'on entend parler toutes les voix
 De la vie, heur, malheur, à présent, autrefois,
 Deuil, espoir, souvenir, rire et pleurs, joie et peine ;
 Ainsi tous les oiseaux chantent dans le grand chêne.

« Fais-toi belle ; un seigneur va venir ; il est bon ;
 C'est l'empereur ; un roi ; ce n'est pas un barbon
 Comme nous ; il est jeune ; il est roi d'Arle, en France ;
 Vois-tu, tu lui feras ta belle révérence,
 Et tu n'oublieras pas de dire : monseigneur.
 Vois tous les beaux cadeaux qu'il nous fait ! Quel bonheur !
 Tous nos bons paysans viendront, parce qu'on t'aime ;
 Et tu leur jetteras des sequins d'or, toi-même,
 De façon que cela tombe dans leur bonnet. »

Et le marquis, parlant aux femmes, leur prenait
 Les vêtements des mains :

« Laissez, que je l'habille !

Oh ! quand sa mère était toute petite fille,
 Et que j'étais déjà barbe grise, elle avait
 Coutume de venir dès l'aube à mon chevet ;
 Parfois, elle voulait m'attacher mon épée,
 Et, de la dureté d'une boucle occupée,
 Ou se piquant les doigts aux clous du ceinturon,
 Elle riait. C'était le temps où mon clairon
 Sonnait superbement à travers l'Italie.
 Ma fille est maintenant sous terre, et nous oublie.
 D'où vient qu'elle a quitté sa tâche, ô dure loi !
 Et qu'elle dort déjà quand je veille encor, moi ?
 La fille qui grandit sans la mère, chancelle.
 Oh ! c'est triste, et je hais la mort. Pourquoi prend-elle
 Cette jeune épousée et non mes pas tremblants ?
 Pourquoi ces cheveux noirs et non mes cheveux blancs ? »

Et, pleurant, il offrait à l'enfant des dragées.

« Les choses ne sont pas ainsi bien arrangées ;
 Celui qui fait le choix se trompe ; il serait mieux
 Que l'enfant eût la mère et la tombe le vieux.
 Mais de la mère au moins il sied qu'on se souviene ;
 Et, puisqu'elle a ma place, hélas ! je prends la sienne.

Vois donc le beau soleil et les fleurs dans les prés !
 C'est par un jour pareil, les Grecs étant rentrés
 Dans Smyrne, le plus grand de leurs ports maritimes,
 Que, le bailli de Rhode et moi, nous les battîmes.
 Mais regarde-moi donc tous ces beaux jouets-là !
 Vois ce reître, on dirait un archer d'Attila.
 Mais c'est qu'il est vêtu de soie et non de serge !
 Et le chapeau d'argent de cette sainte Vierge !
 Et ce bonhomme en or ! Ce n'est pas très-hideux.
 Mais comme nous allons jouer demain tous deux !

Si ta mère était là, qu'elle serait contente !
 Ah ! quand on est enfant, ce qui plaît, ce qui tente,
 C'est un hochet qui sonne un moment dans la main,
 Peu de chose le soir et rien le lendemain ;
 Plus tard, on a le goût des soldats véritables,
 Des palefrois battant du pied dans les étables,
 Des drapeaux, des buccins jetant de longs éclats,
 Des camps, et c'est toujours la même chose, hélas !
 Sinon qu'alors on a du sang à ses chimères.
 Tout est vain. C'est égal, je plains les pauvres mères
 Qui laissent leurs enfants derrière elles ainsi. »

Ainsi parlait l'aïeul, l'œil de pleurs obscurci,
 Souriant cependant, car telle est l'ombre humaine.
 Tout à l'ajustement de son ange de reine,
 Il habillait l'enfant, et, tandis qu'à genoux
 Les servantes chaussaient ces pieds charmants et doux,
 Et, les parfumant d'ambre, en lavaient la poussière,
 Il nouait gauchement la petite brassière,
 Ayant plus d'habitude aux chemises d'acier.

IX Joie hors du château.

Le soir vient, le soleil descend dans son brasier ;
 Et voilà qu'au penchant des mers, sur les collines,
 Partout, les milans roux, les chouettes félines,
 L'autour glouton, l'orfraie horrible dont l'œil luit
 Avec du sang, le jour, qui devient feu, la nuit,
 Tous les tristes oiseaux mangeurs de chair humaine,
 Fils de ces vieux vautours, nés de l'aigle romaine,
 Que la louve d'airain aux cirques appela,
 Qui suivaient Marius et connaissaient Sylla,
 S'assemblent ; et les uns, laissant un crâne chauve,
 Les autres, aux gibets essuyant leur bec fauve,
 D'autres, d'un mât rompu quittant les noirs agrès,
 D'autres, prenant leur vol du mur des lazarets,
 Tous, joyeux et criant, en tumulte et sans nombre,
 Ils se montrent Final, la grande cime sombre
 Qu'Othon, fils d'Aleram le Saxon, crénela,
 Et se disent entre eux : Un empereur est là !

X Suite de la joie.

Cloche ; acclamations ; gémissements ; fanfares ;
 Feux de joie ; et les tours semblent toutes des phares,
 Tant on a, pour fêter ce jour grand à jamais,

De brasiers frissonnants encombré leurs sommets !
 La table colossale en plein air est dressée ;
 Ce qu'on a sous les yeux répugne à la pensée
 Et fait peur ; c'est la joie effrayante du mal ;
 C'est plus que le démon, c'est moins que l'animal ;
 C'est la cour du donjon tout entière rougie
 D'une prodigieuse et ténébreuse orgie ;
 C'est Final, mais Final vaincu, tombé, flétri ;
 C'est un chant dans lequel semble se tordre un cri ;
 Un gouffre où les lueurs de l'enfer sont voisines
 Du rayonnement calme et joyeux des cuisines ;
 Le triomphe de l'ombre, obscène, effronté, cru ;
 Le souper de Satan dans un rêve apparu.
 À l'angle de la cour, ainsi qu'un témoin sombre,
 Un squelette de tour, formidable décombres,
 Sur son faite vermeil d'où s'enfuit le corbeau,
 Dresse et secoue aux vents, brûlant comme un flambeau,
 Tout le branchage et tout le feuillage d'un orme ;
 Valet géant portant un chandelier énorme.

Le drapeau de l'empire, arboré sur ce bruit,
 Gonfle son aile immense au souffle de la nuit.

Tout un cortège étrange est là ; femmes et prêtres ;
 Prélats parmi les ducs, moines parmi les reîtres ;
 Les crosses et les croix d'évêques, au milieu
 Des piques et des dards, mêlent aux meurtres Dieu,
 Les mitres figurant de plus gros fers de lance.
 Un tourbillon d'horreur, de nuit, de violence,
 Semble emplir tous ces cœurs ; que disent-ils entre eux,
 Ces hommes ? En voyant ces convives affreux,
 On doute si l'aspect humain est véritable ;
 Un sein charmant se dresse au-dessus de la table,
 On redoute au-dessous quelque corps tortueux ;
 C'est un de ces banquets du monde monstrueux
 Qui règne et vit depuis les Héliogabales ;
 Le luth lascif s'accouple aux féroces cymbales ;
 Le cynique baiser cherche à se prodiguer ;
 Il semble qu'on pourrait à peine distinguer
 De ces hommes les loups, les chiennes de ces femmes ;
 À travers l'ombre, on voit toutes les soifs infâmes,
 Le désir, l'instinct vil, l'ivresse aux cris hagards,
 Flamboyer dans l'étoile horrible des regards.

Quelque chose de rouge entre les dalles fume ;
 Mais, si tiède que soit cette douteuse écume,
 Assez de barils sont éventrés et crevés
 Pour que ce soit du vin qui court sur les pavés.

Est-ce une vaste noce ? est-ce un deuil morne et triste ?
 On ne sait pas à quel dénoûment on assiste,
 Si c'est quelque affreux monde à la terre étranger ;
 Si l'on voit des vivants ou des larves manger ;
 Et si ce qui dans l'ombre indistincte surnage
 Est la fin d'un festin ou la fin d'un carnage.

Par moments le tambour, le cistre, le clairon,
 Font ces rages de bruit qui rendaient fou Néron.
 Ce tumulte rugit, chante, boit, mange, râle.
 Sur un trône est assis Ratbert, content et pâle.

C'est, parmi le butin, les chants, les arcs de fleurs,
 Dans un antre de rois un Louvre de voleurs.

Presque nue au milieu des montagnes de roses,
 Comme les déités dans les apothéoses,
 Altière, recevant vaguement les saluts,
 Marquant avec ses doigts la mesure des luths,
 Ayant dans le gala les langueurs de l'alcôve,
 Près du maître sourit Matha, la blonde fauve ;
 Et sous la table, heureux, du genou la pressant,
 Le roi cherche son pied dans les mares de sang.

Les grands brasiers, ouvrant leur gouffre d'étincelles,
 Font resplendir les ors d'un chaos de vaisselles ;
 On ébrèche aux moutons, aux lièvres montagnards,
 Aux faisans, les couteaux tout à l'heure poignards ;
 Sixte Malaspina, derrière le roi, songe ;
 Toute lèvre se rue à l'ivresse et s'y plonge ;
 On achève un mourant en perçant un tonneau ;
 L'œil croit, parmi les os de chevreuil et d'agneau,
 Aux tremblantes clartés que les flambeaux prolongent,
 Voir des profils humains dans ce que les chiens rongent ;
 Des chanteurs grecs, portant des images d'étain
 Sur leurs chapes, selon l'usage byzantin,
 Chantent Ratbert, César, roi, vainqueur, dieu, génie ;
 On entend sous les bancs des soupirs d'agonie ;
 Une odeur de tuerie et de cadavres frais
 Se mêle au vague encens brûlant dans les coffrets
 Et les boîtes d'argent sur des trépieds de nacre ;
 Les pages, les valets, encor chauds du massacre,
 Servent dans le banquet leur empereur, ravi
 Et sombre, après l'avoir dans le meurtre servi ;
 Sur le bord des plats d'or on voit des mains sanglantes ;
 Ratbert s'accoude avec des poses indolentes ;
 Au-dessus du festin, dans le ciel blanc du soir,
 De partout, des hanaps, du buffet, du dressoir,

Des plateaux où les paons ouvrent leurs larges queues,
 Des écuelles où brûle un philtre aux lueurs bleues,
 Des verres, d'hypocras et de vin écumants,
 Des bouches des buveurs, des bouches des amants,
 S'élève une vapeur, gaie, ardente, enflammée,
 Et les âmes des morts sont dans cette fumée.

XI

Toutes les faims satisfaites.

C'est que les noirs oiseaux de l'ombre ont eu raison,
 C'est que l'orfraie a bien flairé la trahison,
 C'est qu'un fourbe a surpris le vaillant sans défense,
 C'est qu'on vient d'écraser la vieillesse et l'enfance.
 En vain quelques soldats fidèles ont voulu
 Résister à l'abri d'un créneau vermoulu ;
 Tous sont morts ; et de sang les dalles sont trempées ;
 Et la hache, l'estoc, les masses, les épées,
 N'ont fait grâce à pas un, sur l'ordre que donna
 Le roi d'Arle au prévôt Sixte Malaspina.
 Et, quant aux plus mutins, c'est ainsi que les nomme
 L'aventurier royal fait empereur par Rome,
 Trente sur les crochets et douze sur le pal
 Expirent au-dessus du porche principal.

Tandis qu'en joyeux chants les vainqueurs se répandent,
 Auprès de ces poteaux et de ces croix où pendent
 Ceux que Malaspina vient de supplicier,
 Corbeaux, hiboux, milans, tout l'essaim carnassier,
 Venus des monts, des bois, des cavernes, des havres,
 S'abattent par volée et font sur les cadavres
 Un banquet, moins hideux que celui d'à côté.

Ah ! le vautour est triste à voir, en vérité,
 Déchiquetant sa proie et planant ; on s'effraie
 Du cri de la fauvette aux griffes de l'orfraie ;
 L'épervier est affreux rongeur des os brisés ;
 Pourtant, par l'ombre immense on les sent excusés,
 L'impénétrable faim est la loi de la terre,
 Et le ciel, qui connaît la grande énigme austère,
 La nuit, qui sert de fond au guet mystérieux
 Du hibou promenant la rondeur de ses yeux
 Ainsi qu'à l'araignée ouvrant ses pâles toiles,
 Met à ce festin sombre une nappe d'étoiles ;
 Mais l'être intelligent, le fils d'Adam, l'élu
 Qui doit trouver le bien après l'avoir voulu,
 L'homme, exterminant l'homme et riant, épouvante
 Même au fond de la nuit, l'immensité vivante,

Et, que le ciel soit noir ou que le ciel soit bleu,
Cain tuant Abel est la stupeur de Dieu.

XII

Que c'est Fabrice qui est un traître.

Un homme qu'un piquet de lansquenets escorte,
Qui tient une bannière inclinée, et qui porte
Une jacque de vair taillée en éventail,
Un héraut, fait ce cri devant le grand portail :

« Au nom de l'empereur clément et plein de gloire,
— Dieu le protège ! — peuple ! il est pour tous notoire
Que le traître marquis Fabrice d'Albenga
Jadis avec les gens des villes se ligua,
Et qu'il a maintes fois guerroyé le saint-siège ;
C'est pourquoi l'empereur très-clément — Dieu protège
L'empereur ! — le citant à son haut tribunal,
A pris possession de l'état de Final. »

L'homme ajoute, dressant sa bannière penchée :
« Qui me contredira soit sa tête tranchée,
Et ses biens confisqués à l'empereur. J'ai dit. »

XIII

Silence.

Tout à coup on se tait ; ce silence grandit,
Et l'on dirait qu'au choc brusque d'un vent qui tombe,
Cet enfer a repris sa figure de tombe ;
Ce pandémonium, ivre d'ombre et d'orgueil,
S'éteint ; c'est qu'un vieillard a paru sur le seuil ;
Un prisonnier, un juge, un fantôme ; l'ancêtre !

C'est Fabrice.

On l'amène à la merci du maître.
Ses blêmes cheveux blancs couronnent sa pâleur ;
Il a les bras liés au dos comme un voleur ;
Et, pareil au milan qui suit des yeux sa proie,
Derrière le captif, marche, sans qu'il le voie,
Un homme qui tient haute une épée à deux mains.

Matha, fixant sur lui ses beaux yeux inhumains,
Rit sans savoir pourquoi, rire étant son caprice.
Dix valets de la lance environnent Fabrice.
Le roi dit : « Le trésor est caché dans un lieu
Qu'ici tu connais seul ; et je jure par Dieu
Que, si tu dis l'endroit, marquis, ta vie est sauve. »

Fabrice lentement lève sa tête chauve
Et se tait.

Le roi dit : « Es-tu sourd, compagnon ? »

Un reître avec le doigt fait signe au roi que non.
« — Marquis, parle ! ou sinon, vrai comme je me nomme
Empereur des Romains, roi d'Arle et gentilhomme,
Lion, tu vas japper ainsi qu'un épagneul.
Ici, bourreaux ! — Réponds, le trésor ? »

Et l'aïeul
Semble, droit et glacé parmi les fers de lance,
Avoir déjà pris place en l'éternel silence.

Le roi dit : « Préparez les coins et les crampons.
Pour la troisième fois, parleras-tu ? Réponds. »

Fabrice, sans qu'un mot d'entre ses lèvres sorte,
Regarde le roi d'Arle et d'une telle sorte,
Avec un si superbe éclair, qu'il l'interdit ;
Et Ratbert, furieux sous ce regard, bondit
Et crie, en s'arrachant le poil de la moustache :
« Je te trouve idiot et mal en point, et sache
Que les jouets d'enfant étaient pour toi, vieillard !
Çà, rends-moi ce trésor, fruit de tes vols, pillard !
Et ne m'irrite pas, ou ce sera ta faute,
Et je vais envoyer sur ta tour la plus haute
Ta tête au bout d'un pieu se taire dans la nuit.
Mais l'aïeul semble d'ombre et de pierre construit ;
On dirait qu'il ne sait pas même qu'on lui parle.

« Le brodequin ! à toi, bourreau ! » dit le roi d'Arle.

Le bourreau vient, la foule effarée écoutait.

On entend l'os crier, mais la bouche se tait.

Toujours prêt à frapper le prisonnier en traître,
Le coupe-tête jette un coup d'œil à son maître.

« Attends que je te fasse un signe, » dit Ratbert.
Et, reprenant :

« Voyons, toi chevalier haubert,
Mais cadet, toi marquis, mais bâtard, si tu donnes
Ces quelques diamants de plus à mes couronnes,

Si tu veux me livrer ce trésor, je te fais
Prince, et j'ai dans mes ports dix galères de Fez
Dont je te fais présent avec cinq cents esclaves. »

Le vieillard semble sourd et muet.

« Tu me braves !

Eh bien ! tu vas pleurer, » dit le fauve empereur.

XIV

Ratbert rend l'enfant à l'aïeul.

Et voici qu'on entend comme un souffle d'horreur
Frémir, même en cette ombre et même en cette horde.
Une civière passe, il y pend une corde ;
Un linceul la recouvre ; on la pose à l'écart ;
On voit deux pieds d'enfant qui sortent du brancard.
Fabrice, comme au vent se renverse un grand arbre,
Tremble, et l'homme de chair sous cet homme de marbre
Reparaît ; et Ratbert fait lever le drap noir.

C'est elle ! Isora ! pâle, inexprimable à voir,
Étranglée, et sa main crispée, et cela navre,
Tient encore un hochet ; pauvre petit cadavre !

L'aïeul tressaille avec la force d'un géant ;
Formidable, il arrache au brodequin béant
Son pied dont le bourreau vient de briser le pouce ;
Les bras toujours liés, de l'épaule il repousse
Tout ce tas de démons, et va jusqu'à l'enfant,
Et sur ses deux genoux tombe, et son cœur se fend.
Il crie en se roulant sur la petite morte :

« Tuée ! ils l'ont tuée ! et la place était forte,
Le pont avait sa chaîne et la herse ses poids,
On avait des fourneaux pour le soufre et la poix,
On pouvait mordre avec ses dents le roc farouche,
Se défendre, hurler, lutter, s'emplir la bouche
De feu, de plomb fondu, d'huile, et les leur cracher
À la figure avec les éclats du rocher !
Non ! on a dit : « Entrez ! » et, par la porte ouverte,
Ils sont entrés ! la vie à la mort s'est offerte !
On a livré la place, on n'a point combattu !
Voilà la chose ; elle est toute simple ; ils n'ont eu
Affaire qu'à ce vieux misérable imbécile !
Égorger un enfant, ce n'est pas difficile.
Tout à l'heure, j'étais tranquille, ayant peu vu
Qu'on tuât des enfants, et je disais : « Pourvu

« Qu'Isora vive, eh bien ! après cela, qu'importe ! »
 Mais l'enfant ! Ô mon Dieu ! c'est donc vrai qu'elle est morte !
 Penser que nous étions là tous deux hier encor !
 Elle allait et venait dans un gai rayon d'or ;
 Cela jouait toujours, pauvre mouche éphémère !
 C'était la petite âme errante de sa mère !
 Le soir, elle posait son doux front sur mon sein,
 Et dormait... — Ah ! brigand ! assassin ! assassin ! »

Il se dressait, et tout tremblait dans le repaire,
 Tant c'était la douleur d'un lion et d'un père,
 Le deuil, l'horreur, et tant ce sanglot rugissait !
 « Et moi qui, ce matin, lui nouais son corset !
 Je disais : « Fais-toi belle, enfant ! » Je parais l'ange
 Pour le spectre ! — Oh ! ris donc là-bas, femme de fange !
 Riez tous ! Idiot, en effet, moi qui crois
 Qu'on peut se confier aux paroles des rois
 Et qu'un hôte n'est pas une bête féroce !
 Le roi, les chevaliers, l'évêque avec sa crosse,
 Ils sont venus, j'ai dit : « Entrez ; » c'étaient des loups !
 Est-ce qu'ils ont marché sur elle avec des clous
 Qu'elle est toute meurtrie ? Est-ce qu'ils l'ont battue ?
 Et voilà maintenant nos filles qu'on nous tue
 Pour voler un vieux casque en vieil or de ducat !
 Je voudrais que quelqu'un d'honnête m'expliquât
 Cet événement-ci, voilà ma fille morte !
 Dire qu'un empereur vient avec une escorte,
 Et que des gens nommés Farnèse, Spinola,
 Malaspina, Cibo, font de ces choses-là,
 Et qu'on se met à cent, à mille, avec ce prêtre,
 Ces femmes, pour venir prendre un enfant en traître,
 Et que l'enfant est là, mort, et que c'est un jeu ;
 C'est à se demander s'il est encore un Dieu,
 Et si, demain, après de si lâches désastres,
 Quelqu'un osera faire encor lever les astres !
 M'avoir assassiné ce petit être-là !
 Mais c'est affreux d'avoir à se mettre cela
 Dans la tête, que c'est fini, qu'ils l'ont tuée,
 Qu'elle est morte ! — Oh ! ce fils de la prostituée,
 Ce Ratbert, comme il m'a hideusement trompé !
 Ô Dieu ! de quel démon est cet homme échappé ?
 Vraiment ! est-ce donc trop espérer que de croire
 Qu'on ne va point, par ruse et par trahison noire,
 Massacrer des enfants, broyer des orphelins,
 Des anges, de clarté céleste encor tout pleins !
 Mais c'est qu'elle est là morte, immobile, insensible !
 Je n'aurais jamais cru que cela fût possible.
 Il faut être le fils de cette infâme Agnès !

Rois ! j'avais tort jadis quand je vous épargnais,
 Quand, pouvant vous briser au front le diadème,
 Je vous lâchais, j'étais un scélérat moi-même,
 J'étais un meurtrier d'avoir pitié de vous !
 Oui, j'aurais dû vous tordre entre mes serres, tous !
 Est-ce qu'il est permis d'aller dans les abîmes
 Reculer la limite effroyable des crimes,
 De voler, oui, ce sont des vols, de faire un tas
 D'abominations, de maux et d'attentats,
 De tuer des enfants et de tuer des femmes,
 Sous prétexte qu'on fut, parmi les oriflammes
 Et les clairons, sacré devant le monde entier
 Par Urbain Quatre, pape et fils d'un savetier !
 Que voulez-vous qu'on fasse à de tels misérables !
 Avoir mis son doigt noir sur ces yeux adorables !
 Ce chef d'œuvre du Dieu vivant, l'avoir détruit !
 Quelle mamelle d'ombre et d'horreur et de nuit,
 Dieu juste, a donc été de ce monstre nourrice ?
 Un tel homme suffit pour qu'un siècle pourrisse.
 Plus de bien ni de mal, plus de droit, plus de lois.
 Est-ce que le tonnerre est absent quelquefois ?
 Est-ce qu'il n'est pas temps que la foudre se prouve,
 Cieux profonds, en broyant ce chien, fils de la louve ?
 Oh ! sois maudit, maudit, maudit, et sois maudit,
 Ratbert, empereur, roi, César, escroc, bandit !
 Ô grand vainqueur d'enfants de cinq ans ! maudits soient
 Les pas que font tes pieds, les jours que tes yeux voient,
 Et la gueuse qui t'offre en riant son sein nu,
 Et ta mère publique, et ton père inconnu !
 Terre et cieux ! c'est pourtant bien le moins qu'un doux être
 Qui joue à notre porte et sous notre fenêtre,
 Qui ne fait rien que rire et courir dans les fleurs,
 Et qu'emplir de soleil nos pauvres yeux en pleurs,
 Ait le droit de jouir de l'aube qui l'enivre,
 Puisque les empereurs laissent les forçats vivre,
 Et puisque Dieu, témoin des deuils et des horreurs,
 Laisse sous le ciel noir vivre les empereurs ! »

XV

Les deux têtes.

Ratbert, en ce moment, distrait jusqu'à sourire,
 Écoutait Afranus à voix basse lui dire :
 « Majesté, le caveau du trésor est trouvé. »

L'aïeul pleurait.

« Un chien, au coin des murs crevé,



Est un être enviable auprès de moi. Va, pille,
 Vole, égorge, empereur ! Ô ma petite fille,
 Parle-moi ! Rendez-moi mon doux ange, ô mon Dieu !
 Elle ne va donc pas me regarder un peu ?
 Mon enfant ! tous les jours nous allions dans les lierres.
 Tu disais : « Vois les fleurs, » et moi : « Prends garde aux pierres. »
 Et je la regardais, et je crois qu'un rocher
 Se fût attendri rien qu'en la voyant marcher.
 Hélas ! avoir eu foi dans ce monstrueux drôle !
 Mets ta tête adorée auprès de mon épaule.
 Est-ce que tu m'en veux ? C'est moi qui suis là ! Dis,
 Tu n'ouvriras donc plus tes yeux du paradis !
 Je n'entendrai donc plus ta voix, pauvre petite !
 Tout ce qui me tenait aux entrailles me quitte ;
 Et ce sera mon sort, à moi, le vieux vainqueur,
 Qu'à deux reprises Dieu m'ait arraché le cœur,
 Et qu'il ait retiré de ma poitrine amère
 L'enfant, après m'avoir ôté du flanc la mère !
 Mon Dieu, pourquoi m'avoir pris cet être si doux ?
 Je n'étais pourtant pas révolté contre vous,
 Et je consentais presque à ne plus avoir qu'elle.
 Morte ! et moi, je suis là, stupide, qui l'appelle !
 Oh ! si je n'avais pas les bras liés, je crois
 Que je réchaufferais ses pauvres membres froids ;
 Comme ils l'ont fait souffrir ! La corde l'a coupée.
 Elle saigne. »

Ratbert, blême et la main crispée,
 Le voyant à genoux sur son ange dormant,
 Dit : « Porte-glaive, il est ainsi commodément. »
 Le porte-glaive fit, n'étant qu'un misérable,
 Tomber sur l'enfant mort la tête vénérable.

Et voici ce qu'on vit dans ce même instant-là :
 La tête de Ratbert sur le pavé roula,
 Hideuse, comme si le même coup d'épée,
 Frappant deux fois, l'avait de l'autre coupée.

L'horreur fut inouïe ; et, tous se retournant,
 Sur le grand fauteuil d'or du trône rayonnant
 Aperçurent le corps de l'empereur sans tête,
 Et son cou d'où sortait, dans un bruit de tempête,
 Un flot rouge, un sanglot de pourpre, éclaboussant
 Les convives, le trône et la table, de sang.

Alors, dans la clarté d'abîme et de vertige
 Qui marque le passage énorme d'un prodige,
 Des deux têtes on vit l'une, celle du roi,

Entrer sous terre et fuir dans le gouffre d'effroi
Dont l'expiation formidable est la règle,
Et l'autre s'envoler avec des ailes d'aigle.

XVI
Après justice faite.

L'ombre couvre à présent Ratbert, l'homme de nuit.
Nos pères — c'est ainsi qu'un nom s'évanouit —
Défendaient d'en parler, et du mur de l'histoire
Les ans ont effacé cette vision noire.

Le glaive qui frappa ne fut point aperçu ;
D'où vint ce sombre coup, personne ne l'a su ;
Seulement, ce soir-là, bêchant pour se distraire,
Héraclius le Chauve, abbé de Joug-Dieu, frère
D'Acceptus, archevêque et primat de Lyon,
Étant aux champs avec le diacre Pollion,
Vit, dans les profondeurs par les vents remuées,
Un archange essuyer son épée aux nuées.

Prologue

Un satyre habitait l'Olympe, retiré
 Dans le grand bois sauvage au pied du mont sacré ;
 Il vivait là, chassant, rêvant, parmi les branches ;
 Nuit et jour, poursuivant les vagues formes blanches.

Il tenait à l'affût les douze ou quinze sens
 Qu'un faune peut braquer sur les plaisirs passants.
 Qu'était-ce que ce faune ? On l'ignorait ; et Flore
 Ne le connaissait point, ni Vesper, ni l'Aurore
 Qui sait tout, surprenant le regard du réveil ;
 On avait beau parler à l'églantier vermeil,
 Interroger le nid, questionner le souffle,
 Personne ne savait le nom de ce maroufle.
 Les sorciers dénombraient presque tous les sylvains ;
 Les aegipans étant fameux comme les vins,
 En voyant la colline on nommait le satyre ;
 On connaissait Stulcas, faune de Pallantyre,
 Gès, qui, le soir, riait sur le Ménale assis,
 Bos, l'aegipan de Crète ; on entendait Chrysis,
 Sylvain du Ptyx que l'homme appelle Janicule,
 Qui jouait de la flûte au fond du crépuscule ;
 Anthrops, faune du Pinde, était cité partout ;
 Celui-ci, nulle part ; les uns le disaient loup ;
 D'autres le disaient dieu, prétendant s'y connaître ;
 Mais, en tout cas, qu'il fût tout ce qu'il pouvait être,
 C'était un garnement de dieu fort mal famé.

Tout craignait ce sylvain à toute heure allumé ;
 La bacchante elle-même en tremblait ; les napées
 S'allaient blottir aux trous des roches escarpées ;
 Écho barricadait son antre trop peu sûr ;
 Pour ce songeur velu, fait de fange et d'azur,
 L'andryade en sa grotte était dans une alcôve ;
 De la forêt profonde il était l'amant fauve ;
 Sournois, pour se jeter sur elle, il profitait

Du moment où la nymphe, à l'heure où tout se tait,
Éclatante, apparaît dans le miroir des sources ;
Il arrêta Lycère et Chloé dans leurs courses :
Il guettait, dans les lacs qu'ombrage le bouleau,
La naïade qu'on voit radieuse sous l'eau
Comme une étoile ayant la forme d'une femme ;
Son œil lascif errait la nuit comme une flamme ;
Il pillait les appas splendides de l'été ;
Il adorait la fleur, cette naïveté ;
Il couvait d'une tendre et vaste convoitise
Le muguet, le troëne embaumé, le cytise,
Et ne s'endormit pas même avec le pavot ;
Ce libertin était à la rose dévot ;
Il était fort infâme au mois de mai ; cet être
Trahit, regardant tout comme par la fenêtre,
Flore de mijaurée et Zéphir de marmot ;
Si l'eau murmurait : « J'aime ! » il la prenait au mot,
Et saisissait l'Ondée en fuite sous les herbes ;
Ivre de leurs parfums, vautre parmi leurs gerbes,
Il faisait une telle orgie avec les lys,
Les myrtes, les sorbiers de ses baisers pâlis,
Et de telles amours, que, témoin du désordre,
Le chardon, ce jaloux, s'efforçait de le mordre ;
Il s'était si crûment dans les excès plongé
Qu'il était dénoncé par la caille et le geai ;
Son bras, toujours tendu vers quelque blonde tresse,
Traversait l'ombre ; après les mois de sécheresse,
Les rivières, qui n'ont qu'un voile de vapeur,
Allant remplir leur urne à la pluie, avaient peur
De rencontrer sa face effrontée et cornue ;
Un jour, se croyant seule et s'étant mise nue
Pour se baigner au flot d'un ruisseau clair, Psyché
L'aperçut tout à coup dans les feuilles caché,
Et s'enfuit, et s'alla plaindre dans l'empyrée ;
Il avait l'innocence impudique de Rhée ;
Son caprice, à la fois divin et bestial,
Montait jusqu'au rocher sacré de l'idéal,
Car partout où l'oiseau vole, la chèvre y grimpe ;
Ce faune débraillait la forêt de l'Olympe ;
Et, de plus, il était voleur, l'aventurier.

Hercule l'alla prendre au fond de son terrier,
Et l'amena devant Jupiter par l'oreille.

I Le Bleu

Quand le satyre fut sur la cime vermeille,
Quand il vit l'escalier céleste commençant,
On eût dit qu'il tremblait, tant c'était ravissant !
Et que, rictus ouvert au vent, tête éblouie
À la fois par les yeux, l'odorat et l'ouïe,
Faune ayant de la terre encore à ses sabots,
Il frissonnait devant les cieux sereins et beaux ;
Quoique à peine fût-il au seuil de la caverne
De rayons et d'éclairs que Jupiter gouverne,
Il contemplait l'azur, des pléiades voisin ;
Béant, il regardait passer, comme un essaim
De molles nudités sans fin continuées,
Toutes ces déités que nous nommons nuées.
C'était l'heure où sortaient les chevaux du soleil.
Le ciel, tout frémissant du glorieux réveil,
Ouvrait les deux battants de sa porte sonore ;
Blancs, ils apparaissaient formidables d'aurore ;
Derrière eux, comme un orbe effrayant, couvert d'yeux,
Éclatait la rondeur du grand char radieux ;
On distinguait le bras du dieu qui les dirige ;
Aquilon achevait d'atteler le quadrigé ;
Les quatre ardents chevaux dressaient leur poitrail d'or ;
Faisant leurs premiers pas, ils se cabraient encor
Entre la zone obscure et la zone enflammée ;
De leurs crins, d'où semblait sortir une fumée
De perles, de saphyrs, d'onyx, de diamants,
Dispersée et fuyante au fond des éléments,
Les trois premiers, l'œil fier, la narine embrasée,
Secouaient dans le jour des gouttes de rosée ;
Le dernier secouait des astres dans la nuit.

Le ciel, le jour qui monte et qui s'épanouit,
La terre qui s'efface et l'ombre qui se dore,
Ces hauteurs, ces splendeurs, ces chevaux de l'aurore

Dont le hennissement provoque l'infini,
 Tout cet ensemble auguste, heureux, calme, béni,
 Puissant, pur, rayonnait ; un coin était farouche ;
 Là brillaient, près de l'ancre où Gorgone se couche,
 Les armes de chacun des grands dieux que l'autan
 Gardait sévère, assis sur des os de titan ;
 Là reposait la Force avec la Violence ;
 On voyait, chauds encor, fumer les fers de lance ;
 On voyait des lambeaux de chair aux coutelas
 De Bellone, de Mars, d'Hécate et de Pallas,
 Des cheveux au trident et du sang à la foudre.

Si le grain pouvait voir la meule prête à moudre,
 Si la ronce du bouc apercevait la dent,
 Ils auraient l'air pensif du sylvain, regardant
 Les armures des dieux dans le bleu vestiaire ;
 Il entra dans le ciel ; car le grand bestiaire
 Tenait sa large oreille et ne le lâchait pas ;
 Le bon faune crevait l'azur à chaque pas ;
 Il boitait, tout gêné de sa fange première ;
 Son pied fourchu faisait des trous dans la lumière,
 La monstruosité brutale du sylvain
 Étant lourde et hideuse au nuage divin.
 Il avançait, ayant devant lui le grand voile
 Sous lequel le matin glisse sa fraîche étoile ;
 Soudain il se courba sous un flot de clarté,
 Et, le rideau s'étant tout à coup écarté,
 Dans leur immense joie il vit les dieux terribles.

Ces êtres surprenants et forts, ces invisibles,
 Ces inconnus profonds de l'abîme, étaient là.
 Sur douze trônes d'or que Vulcain cisela,
 À la table où jamais on ne se rassasie,
 Ils buvaient le nectar et mangeaient l'ambrosie.
 Vénus était devant et Jupiter au fond.
 Cypris, sur la blancheur d'une écume qui fond,
 Reposait mollement, nue et surnaturelle,
 Ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle,
 Et, par moments, avec l'encens, les cœurs, les vœux,
 Toute la mer semblait flotter dans ses cheveux.

Jupiter aux trois yeux songeait, un pied sur l'aigle ;
 Son sceptre était un arbre ayant pour fleur la règle ;
 On voyait dans ses yeux le monde commencé ;
 Et dans l'un le présent, dans l'autre le passé ;
 Dans le troisième errait l'avenir comme un songe ;
 Il ressemblait au gouffre où le soleil se plonge ;
 Des femmes, Danaé, Latone, Sémélé,
 Flottaient dans son regard ; sous son sourcil voilé,
 Sa volonté parlait à sa toute-puissance ;
 La nécessité morne était sa réticence ;
 Il assignait les sorts ; et ses réflexions
 Étaient gloire aux Cadmus et roue aux Ixions ;
 Sa rêverie, où l'ombre affreuse venait faire
 Des taches de noirceur sur un fond de lumière,
 Était comme la peau du léopard tigré ;
 Selon qu'ils s'écartaient ou s'approchaient, au gré
 De ses décisions clémentes ou funèbres,
 Son pouce et son index faisaient dans les ténèbres
 S'ouvrir ou se fermer les ciseaux d'Atropos ;
 La radieuse paix naissait de son repos,
 Et la guerre sortait du pli de sa narine ;
 Il méditait, avec Thémis dans sa poitrine,
 Calme, et si patient que les sœurs d'Arachné,
 Entre le froid conseil de Minerve émané,
 Et l'ordre redoutable attendu par Mercure,
 Filaient leur toile au fond de sa pensée obscure.

Derrière Jupiter rayonnait Cupidon,
 L'enfant cruel, sans pleurs, sans remords, sans pardon,
 Qui, le jour qu'il naquit, riait, se sentant d'âge
 À commencer, du haut des cieux, son brigandage.

L'univers apaisé, content, mélodieux,
 Faisait une musique autour des vastes dieux ;
 Partout où le regard tombait, c'était splendide ;
 Toute l'immensité n'avait pas une ride ;
 Le ciel réverbérait autour d'eux leur beauté ;
 Le monde les louait pour l'avoir bien dompté ;
 La bête aimait leurs arcs, l'homme adorait leurs piques ;
 Ils savouraient, ainsi que des fruits magnifiques,

Leurs attentats bénis, heureux, inexpiés ;
 Les haines devenaient des lyres sous leurs pieds,
 Et même la clameur du triste lac Stymphale,
 Partie horrible et rauque, arrivait triomphale.

Au-dessus de l'Olympe éclatant, au delà
 Du nouveau ciel qui naît et du vieux qui croula,
 Plus loin que les chaos, prodigieux décombres,
 Tournait la roue énorme aux douze cages sombres,
 Le Zodiaque, ayant autour de ses essieux
 Douze spectres tordant leur chaîne dans les cieux ;
 Ouverture du puits de l'infini sans borne ;
 Cercle horrible où le chien fuit près du capricorne ;
 Orbe inouï, mêlant dans l'azur nébuleux
 Aux lions constellés les sagittaires bleus.

Jadis, longtemps avant que la lyre thébaine
 Ajoutât des clous d'or à sa conque d'ébène,
 Ces êtres merveilleux que le Destin conduit,
 Étaient tout noirs, ayant pour mère l'âpre Nuit ;

Lorsque le Jour parut, il leur livra bataille ;
 Lutte affreuse ! il vainquit ; l'Ombre encore en tressaille ;
 De sorte que, percés des flèches d'Apollon,
 Tous ces monstres, partout, de la tête au talon,
 En souvenir du sombre et lumineux désastre,
 Ont maintenant la plaie incurable d'un astre.

Hercule, de ce poing qui peut fendre l'Ossa,
 Lâchant subitement le captif, le poussa
 Sur le grand pavé bleu de la céleste zone.
 « Va, » dit-il. Et l'on vit apparaître le faune,
 Hérissé, noir, hideux, et cependant serein,
 Pareil au bouc velu qu'à Smyrne le marin,
 En souvenir des prés, peint sur les blanches voiles ;
 L'éclat de rire fou monta jusqu'aux étoiles,
 Si joyeux, qu'un géant enchaîné sous le mont
 Leva la tête et dit : « Quel crime font-ils donc ? »
 Jupiter, le premier, rit ; l'orageux Neptune
 Se dérida, changeant la mer et la fortune ;

Une Heure qui passait avec son sablier
 S'arrêta, laissant l'homme et la terre oublier ;
 La gaîté fut, devant ces narines camuses,
 Si forte, qu'elle osa même aller jusqu'aux Muses ;
 Vénus tourna son front, dont l'aube se voila,
 Et dit : « Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ? »
 Et Diane chercha sur son dos une flèche ;
 L'urne du Potamos étonné resta sèche ;
 La colombe ferma ses doux yeux, et le paon
 De sa roue arrogante insulta l'aegipan ;
 Les déesses riaient toutes comme des femmes ;
 Le faune, haletant parmi ces grandes dames,
 Cornu, boiteux, difforme, alla droit à Vénus ;
 L'homme-chèvre ébloui regarda ces pieds nus ;
 Alors on se pâma ; Mars embrassa Minerve,
 Mercure prit la taille à Bellone avec verve,
 La meute de Diane aboya sur l'Æta ;
 Le tonnerre n'y put tenir, il éclata ;
 Les immortels penchés parlaient aux immortelles ;
 Vulcain dansait ; Pluton disait des choses telles
 Que Momus en était presque déconcerté ;
 Pour que la reine pût se tordre en liberté,
 Hébé cachait Junon derrière son épaule ;
 Et l'Hiver se tenait les côtes sur le pôle.

Ainsi les dieux riaient du pauvre paysan.

Et lui, disait tout bas à Vénus : « Viens-nous-en. »

Nulle voix ne peut rendre et nulle langue écrire
 Le bruit divin que fit la tempête du rire.
 Hercule dit : « Voilà le drôle en question.
 — Faune, dit Jupiter, le grand amphictyon,
 Tu mériterais bien qu'on te changeât en marbre,
 En flot, ou qu'on te mît au cachot dans un arbre ;
 Pourtant je te fais grâce, ayant ri. Je te rends
 À ton antre, à ton lac, à tes bois murmurants ;
 Mais, pour continuer le rire qui te sauve,
 Gueux, tu vas nous chanter ton chant de bête fauve.
 L'Olympe écoute. Allons, chante.

Le chèvre-pieds

Dit : « Mes pauvres pipeaux sont tout estropiés ;
Hercule ne prend pas bien garde lorsqu'il entre ;
Il a marché dessus en traversant mon antre.
Or, chanter sans pipeaux, c'est fort contrariant. »

Mercure lui prêta sa flûte en souriant.

L'humble ægipan, figure à l'ombre habituée,
Alla s'asseoir rêveur derrière une nuée

Comme si, moins voisin des rois, il était mieux ;
Et se mit à chanter un chant mystérieux.
L'aigle, qui, seul, n'avait pas ri, dressa la tête.

Il chanta, calme et triste.

Alors sur le Taygète,
Sur le Mysis, au pied de l'Olympe divin,
Partout, on vit, au fond du bois et du ravin,
Les bêtes qui passaient leur tête entre les branches ;
La biche à l'œil profond se dressa sur ses hanches,
Et les loups firent signe aux tigres d'écouter ;
On vit, selon le rythme étrange, s'agiter
Le haut des arbres, cèdre, ormeau, pins qui murmurent,
Et les sinistres fronts des grands chênes s'émurent.

Le faune énigmatique, aux Grâces odieux,
Ne semblait plus savoir qu'il était chez les dieux.

II Le Noir

Le satyre chanta la terre monstrueuse.

L'eau perfide sur mer, dans les champs tortueuse,
Sembla dans son prélude errer comme à travers
Les sables, les graviers, l'herbe et les roseaux verts ;
Puis il dit l'Océan, typhon couvert de baves,
Puis la Terre lugubre avec toutes ses caves,

Son dessous effrayant, ses trous, ses entonnoirs,
 Où l'ombre se fait onde, où vont des fleuves noirs,
 Où le volcan, noyé sous d'affreux lacs, regrette
 La montagne, son casque, et le feu, son aigrette,
 Où l'on distingue, au fond des gouffres inouïs,
 Les vieux enfers éteints des dieux évanouis.
 Il dit la séve ; il dit la vaste plénitude
 De la nuit, du silence et de la solitude,
 Le froncement pensif du sourcil des rochers ;
 Sorte de mer ayant les oiseaux pour nochers,
 Pour algue le buisson, la mousse pour éponge,
 La végétation aux mille têtes songe ;
 Les arbres pleins de vent ne sont pas oublieux ;
 Dans la vallée, au bord des lacs, sur les hauts lieux,
 Ils gardent la figure antique de la terre ;
 Le chêne est entre tous profond, fidèle, austère ;
 Il protège et défend le coin du bois ami
 Où le gland l'engendra, s'entr'ouvrant à demi,
 Où son ombrage attire et fait rêver le pâtre.
 Pour arracher de là ce vieil opiniâtre,
 Que d'efforts, que de peine au rude bûcheron !
 Le sylvain raconta Dodone et Cithéron,
 Et tout ce qu'aux bas-fonds d'Hémus, sur l'Érymanthe
 Sur l'Hymète, l'autan tumultueux tourmente ;
 Avril avec Tellus pris en flagrant délit,
 Les fleuves recevant les sources dans leur lit,
 La grenade montrant sa chair sous sa tunique,
 Le rut religieux du grand cèdre cynique,
 Et, dans l'âcre épaisseur des branchages flottants,
 La palpitation sauvage du printemps.

« Tout l'abîme est sous l'arbre énorme comme une urne.
 » La terre sous la plante ouvre son puits nocturne
 » Plein de feuilles, de fleurs et de l'amas mouvant
 » Des rameaux que, plus tard, soulèvera le vent,
 » Et dit : — Vivez ! Prenez. C'est à vous. Prends, brin d'herbe !
 » Prends, sapin ! — La forêt surgit ; l'arbre superbe
 » Fouille le globe avec une hydre sous ses pieds ;
 » La racine effrayante aux longs cous repliés,
 » Aux mille becs béants dans la profondeur noire,
 » Descend, plonge, atteint l'ombre et tâche de la boire,

- » Et, bue, au gré de l'air, du lieu, de la saison,
 » L'offre au ciel en encens ou la crache en poison,
 » Selon que la racine, embaumée ou malsaine,
 » Sort, parfum, de l'amour, ou, venin, de la haine.
 » De là, pour les héros, les grâces et les dieux,
 » L'œillet, le laurier— rose et le lys radieux,
 » Et pour l'homme qui pense et qui voit, la ciguë.
- » Mais qu'importe à la terre ! Au chaos contiguë,
 » Elle fait son travail d'accouchement sans fin.
 » Elle a pour nourrisson l'universelle faim.
 » C'est vers son sein qu'en bas les racines s'allongent.
 » Les arbres sont autant de mâchoires qui rongent
 » Les éléments, épars dans l'air souple et vivant ;
 » Ils dévorent la pluie, ils dévorent le vent ;
 » Tout leur est bon, la nuit, la mort ; la pourriture
 » Voit la rose et lui va porter sa nourriture ;
 » L'herbe vorace broute au fond des bois touffus ;
 » À toute heure, on entend le craquement confus
 » Des choses sous la dent des plantes ; on voit paître
 » Au loin, de toutes parts, l'immensité champêtre ;
 » L'arbre transforme tout dans son puissant progrès ;
 » Il faut du sable, il faut de l'argile et du grès ;
 » Il en faut au lentisque, il en faut à l'yeuse,
 » Il en faut à la ronce, et la terre joyeuse
 » Regarde la forêt formidable manger. »

Le satyre semblait dans l'abîme songer ;
 Il peignit l'arbre vu du côté des racines,
 Le combat souterrain des plantes assassines,
 L'ancre que le feu voit, qu'ignore le rayon,
 Le revers ténébreux de la création,
 Comment filtre la source et flambe le cratère ;
 Il avait l'air de suivre un esprit sous la terre ;
 Il semblait épeler un magique alphabet ;
 On eût dit que sa chaîne invisible tombait ;
 Il brillait ; on voyait s'échapper de sa bouche
 Son rêve avec un bruit d'ailes vague et farouche :
 « Les forêts sont le lieu lugubre ; la terreur,
 » Noire, y résiste même au matin, ce doreur ;

» Les arbres tiennent l'ombre enchaînée à leurs tiges ;
 » Derrière le réseau ténébreux des vertiges,
 » L'aube est pâle, et l'on voit se tordre les serpents
 » Des branches sur l'aurore horribles et rampants ;
 » Là, tout tremble ; au-dessus de la ronce hagarde,
 » Le mont, ce grand témoin, se soulève et regarde ;
 » La nuit, les hauts sommets, noyés dans la vapeur,
 » Les antres froids, ouvrant la bouche avec stupeur,
 » Les blocs, ces durs profils, les rochers, ces visages
 » Avec qui l'ombre voit dialoguer les sages,
 » Guettent le grand secret, muets, le cou tendu ;
 » L'œil des montagnes s'ouvre et contemple éperdu ;
 » On voit s'aventurer dans les profondeurs fauves
 » La curiosité de ces noirs géants chauves ;
 » Ils scrutent le vrai ciel, de l'Olympe inconnu ;
 » Ils tâchent de saisir quelque chose de nu :
 » Ils sondent l'étendue auguste, chaste, austère,
 » Irritée, et, parfois, surprenant le mystère,
 » Aperçoivent la Cause au pur rayonnement,
 » Et l'Énigme sacrée, au loin, sans vêtement,
 » Montrant sa forme blanche au fond de l'insondable.
 » Ô nature terrible ! ô lien formidable
 » Du bois qui pousse avec l'idéal contemplé !
 » Bain de la déité dans le gouffre étoilé !
 » Farouche nudité de la Diane sombre
 » Qui, de loin regardée et vue à travers l'ombre,
 » Fait croître au fond des rocs les arbres monstrueux !
 » Ô forêt ! »

Le sylvain avait fermé les yeux ;
 La flûte que, parmi des mouvements de fièvre,
 Il prenait et quittait, importunait sa lèvre ;
 Le faune la jeta sur le sacré sommet ;
 Sa paupière était close, on eût dit qu'il dormait,
 Mais ses cils roux laissaient passer de la lumière ;

Il poursuivit :

« Salut, Chaos ! gloire à la Terre !
 » Le chaos est un dieu ; son geste est l'élément ;

» Et lui seul a ce nom sacré : Commencement.
 » C'est lui qui, bien avant la naissance de l'heure,
 » Surprit l'aube endormie au fond de sa demeure,
 » Avant le premier jour et le premier moment ;
 » C'est lui qui, formidable, appuya doucement
 » La gueule de la nuit aux lèvres de l'aurore ;
 » Et c'est de ce baiser qu'on vit l'étoile éclore.
 » Le chaos est l'époux lascif de l'infini.
 » Avant le Verbe, il a rugi, sifflé, henni ;
 » Les animaux, aînés de tout, sont les ébauches
 » De sa fécondité comme de ses débauches.
 » Fussiez-vous dieux, songez en voyant l'animal !
 » Car il n'est pas le jour, mais il n'est pas le mal.
 » Toute la force obscure et vague de la terre
 » Est dans la brute, larve auguste et solitaire ;
 » La sibylle au front gris le sait, et les devins
 » Le savent, ces rôdeurs des sauvages ravins ;
 » Et c'est là ce qui fait que la Thessalienne
 » Prend des touffes de poil aux cuisses de l'hyène,
 » Et qu'Orphée écoutait, hagard, presque jaloux,
 » Le chant sombre qui sort du hurlement des loups. »

« — Marsyas ! » murmura Vulcain, l'envieux louche.
 Apollon attentif mit le doigt sur sa bouche.
 Le faune ouvrit les yeux, et peut-être entendit ;
 Calme, il prit son genou dans ses deux mains, et dit :

« Et maintenant, ô dieux ! écoutez ce mot : L'âme !
 » Sous l'arbre qui bruit, près du monstre qui brame,
 » Quelqu'un parle. C'est l'Âme. Elle sort du chaos.
 » Sans elle, pas de vents, le miasme ; pas de flots,
 » L'étang ; l'âme, en sortant du chaos, le dissipe ;
 » Car il n'est que l'ébauche, et l'âme est le principe.
 » L'Être est d'abord moitié brute et moitié forêt ;
 » Mais l'Air veut devenir l'Esprit, l'homme apparaît.
 » L'homme ? qu'est-ce que c'est que ce sphinx ? Il commence
 » En sagesse, ô mystère ! et finit en démence.
 » Ô ciel qu'il a quitté, rends-lui son âge d'or ! »

Le faune, interrompant son orageux essor,
Ouvrit d'abord un doigt, puis deux, puis un troisième,
Comme quelqu'un qui compte en même temps qu'il sème,
Et cria, sur le haut Olympe vénéré :

« Ô dieux, l'arbre est sacré, l'animal est sacré,
» L'homme est sacré ; respect à la terre profonde !
» La terre où l'homme crée, invente, bâtit, fonde,
» Géant possible, encor caché dans l'embryon,
» La terre où l'animal erre autour du rayon,
» La terre où l'arbre ému prononce des oracles,
» Dans l'obscur infini, tout rempli de miracles,
» Est le prodige, ô dieux, le plus proche de vous.
» C'est le globe inconnu qui vous emporte tous,
» Vous les éblouissants, la grande bande altièrè,
» Qui dans des coupes d'or buvez de la lumière,
» Vous qu'une aube précède et qu'une flamme suit,
» Vous les dieux, à travers la formidable nuit ! »

La sueur ruisselait sur le front du satyre,
Comme l'eau du filet que des mers on retire ;
Ses cheveux s'agitaient comme au vent libyen.

Phœbus lui dit : « Veux-tu la lyre ?

— Je veux bien, »

Dit le faune ; et, tranquille, il prit la grande lyre.

Alors il se dressa debout dans le délire
Des rêves, des frissons, des aurores, des cieux,
Avec deux profondeurs splendides dans les yeux.

« Il est beau ! » murmura Vénus épouvantée.

Et Vulcain, s'approchant d'Hercule, dit : « Antée. »
Hercule repoussa du coude ce boiteux.

III Le Sombre

Il ne les voyait pas, quoiqu'il fût devant eux.

Il chanta l'Homme. Il dit cette aventure sombre ;
 L'homme, le chiffre élu, tête auguste du nombre,
 Effacé par sa faute, et, désastreux reflux,
 Retombé dans la nuit de ce qu'on ne voit plus ;
 Il dit les premiers temps, le bonheur, l'Atlantide ;
 Comment le parfum pur devint miasme fétide,
 Comment l'hymne expira sous le clair firmament,
 Comment la liberté devint joug, et comment
 Le silence se fit sur la terre domptée ;
 Il ne prononça pas le nom de Prométhée,
 Mais il avait dans l'œil l'éclair du feu volé ;
 Il dit l'humanité mise sous le scellé ;
 Il dit tous les forfaits et toutes les misères,
 Depuis les rois peu bons jusqu'aux dieux peu sincères.
 Tristes hommes ! ils ont vu le ciel se fermer.
 En vain, pieux, ils ont commencé par s'aimer ;
 En vain, frères, ils ont tué la Haine infâme,
 Le monstre à l'aigle onglée, aux sept gueules de flamme ;
 Hélas ! comme Cadmus, ils ont bravé le sort ;
 Ils ont semé les dents de la bête ; il en sort
 Des spectres tournoyant comme la feuille morte,
 Qui combattent, l'épée à la main, et qu'emporte
 L'évanouissement du vent mystérieux.
 Ces spectres sont les rois ; ces spectres sont les dieux.
 Ils renaissent sans fin, ils reviennent sans cesse ;
 L'antique égalité devient sous eux bassesse ;
 Dracon donne la main à Busiris ; la Mort
 Se fait code, et se met aux ordres du plus fort,
 Et le dernier soupir libre et divin s'exhale
 Sous la difformité de la loi colossale :
 L'homme se tait, ployé sous cet entassement ;
 Il se venge ; il devient pervers ; il vole, il ment ;
 L'âme inconnue et sombre a des vices d'esclave ;
 Puisqu'on lui met un mont sur elle, elle en sort lave ;
 Elle brûle et ravage au lieu de féconder.

Et dans le chant du faune on entendait gronder
 Tout l'essaim des fléaux furieux qui se lève.
 Il dit la guerre ; il dit la trompette et le glaive ;
 La mêlée en feu, l'homme égorgé sans remord,
 La gloire, et dans la joie affreuse de la mort
 Les plis voluptueux des bannières flottantes ;
 L'aube naît ; les soldats s'éveillent sous les tentes ;
 La nuit, même en plein jour, les suit, planant sur eux ;
 L'armée en marche ondule au fond des chemins creux ;
 La baliste en roulant s'enfonce dans les boues ;
 L'attelage fumant tire, et l'on pousse aux roues ;
 Cris des chefs, pas confus ; les moyeux des charrois
 Balafrent les talus des ravins trop étroits.
 On se rencontre, ô choc hideux ! les deux armées
 Se heurtent, de la même épouvante enflammées,
 Car la rage guerrière est un gouffre d'effroi.
 Ô vaste effarement ! chaque bande a son roi.
 Perce, épée ! ô cognée, abats ! massue, assomme !
 Cheval, foule aux pieds l'homme, et l'homme, et l'homme et l'homme !
 Hommes, tuez, traînez les chars, roulez les tours ;
 Maintenant, pourrissez, et voici les vautours !
 Des guerres sans fin naît le glaive héréditaire ;
 L'homme fuit dans les trous, au fond des bois, sous terre ;
 Et, soulevant le bloc qui ferme son rocher,
 Écoute s'il entend les rois là-haut marcher ;
 Il se hérisse ; l'ombre aux animaux le mêle ;
 Il déchoit ; plus de femme, il n'a qu'une femelle ;
 Plus d'enfants, des petits ; l'amour qui le séduit
 Est fils de l'Indigence et de l'Air de la nuit ;
 Tous ses instincts sacrés à la fange aboutissent ;
 Les rois, après l'avoir fait taire, l'abrutissent,
 Si bien que le bâillon est maintenant un mors.
 Et sans l'homme pourtant les horizons sont morts ;
 Qu'est la création sans cette initiale ?
 Seul sur la terre il a la lueur faciale ;
 Seul il parle ; et sans lui tout est décapité.
 Et l'on vit poindre aux yeux du faune la clarté
 De deux larmes coulant comme à travers la flamme.
 Il montra tout le gouffre acharné contre l'âme ;
 Les ténèbres croisant leurs funestes rameaux,

Et la forêt du sort et la meute des maux.
 Les hommes se cachant, les dieux suivant leurs pistes.
 Et, pendant qu'il chantait toutes ces strophes tristes,
 Le grand souffle vivant, ce transfigurateur,
 Lui mettait sous les pieds la céleste hauteur ;
 En cercle autour de lui se taisaient les Borées ;
 Et, comme par un fil invisible tirées,
 Les brutes, loups, renards, ours, lions chevelus,
 Panthères, s'approchaient de lui de plus en plus ;
 Quelques-unes étaient si près des dieux venues,
 Pas à pas, qu'on voyait leurs gueules dans les nues.
 Les dieux ne riaient plus ; tous ces victorieux,
 Tous ces rois, commençaient à prendre au sérieux
 Cette espèce d'esprit qui sortait d'une bête.

Il reprit :

« Donc, les dieux et les rois sur le faîte,
 » L'homme en bas ; pour valets aux tyrans, les fléaux.
 » L'homme ébauché ne sort qu'à demi du chaos,
 » Et jusqu'à la ceinture il plonge dans la brute ;
 » Tout le trahit ; parfois, il renonce à la lutte.
 » Où donc est l'espérance ? Elle a lâchement fui.
 » Toutes les surdités s'entendent contre lui ;
 » Le sol l'alourdit, l'air l'enfièvre, l'eau l'isole ;
 » Autour de lui la mer sinistre se désole ;
 » Grâce au hideux complot de tous ces guet-apens,
 » Les flammes, les éclairs, sont contre lui serpents ;
 » Ainsi que le héros l'aquilon le soufflette ;
 » La peste aide le glaive, et l'élément complète
 » Le despote, et la nuit s'ajoute au conquérant ;
 » Ainsi la Chose vient mordre aussi l'homme, et prend
 » Assez d'âme pour être une force, complice
 » De son impénétrable et nocturne supplice ;
 » Et la Matière, hélas ! devient Fatalité.
 » Pourtant qu'on prenne garde à ce déshérité !
 » Dans l'ombre, une heure est là qui s'approche, et frissonne,
 » Qui sera la terrible et qui sera la bonne,
 » Qui viendra te sauver, homme, car tu l'attends,
 » Et changer la figure implacable du temps !

» Qui connaît le destin ? qui sonde le peut-être ?
» Oui, l'heure énorme vient, qui fera tout renaître,
» Vaincra tout, changera le granit en aimant,
» Fera pencher l'épaule au morne escarpement,
» Et rendra l'impossible aux hommes praticable.
» Avec ce qui l'opprime, avec ce qui l'accable,
» Le genre humain se va forger son point d'appui ;
» Je regarde le gland qu'on appelle Aujourd'hui,
» J'y vois le chêne ; un feu vit sous la cendre éteinte.
» Misérable homme, fait pour la révolte sainte,
» Ramperas-tu toujours parce que tu rampas ?
» Qui sait si quelque jour on ne te verra pas,
» Fier, suprême, atteler les forces de l'abîme,
» Et, dérochant l'éclair à l'inconnu sublime,
» Lier ce char d'un autre à des chevaux à toi ?
» Oui, peut-être on verra l'homme devenir loi,
» Terrasser l'élément sous lui, saisir et tordre
» Cette anarchie au point d'en faire jaillir l'ordre,
» Le saint ordre de paix, d'amour et d'unité,
» Dompter tout ce qui l'a jadis persécuté,
» Se construire à lui-même une étrange monture
» Avec toute la vie et toute la nature,
» Seller la croupe en feu des souffles de l'enfer,
» Et mettre un frein de flamme à la gueule du fer !
» On le verra, vannant la braise dans son crible,
» Maître et palefrenier d'une bête terrible,
» Criant à toute chose : « Obéis, germe, nais ! »
» Ajustant sur le bronze et l'acier un harnais
» Fait de tous les secrets que l'étude procure,
» Prenant aux mains du vent la grande bride obscure,
» Passer dans la lueur ainsi que les démons,
» Et traverser les bois, les fleuves et les monts,
» Beau, tenant une torche aux astres allumée,
» Sur une hydre d'airain, de foudre et de fumée !
» On l'entendra courir dans l'ombre avec le bruit
» De l'aurore enfonçant les portes de la nuit !
» Qui sait si quelque jour, grandissant d'âge en âge,
» Il ne jettera pas son dragon à la nage,
» Et ne franchira pas les mers, la flamme au front !
» Qui sait si, quelque jour, brisant l'antique affront,

» Il ne lui dira pas : « Envole-toi, matière ! »
 » S'il ne franchira point la tonnante frontière,
 » S'il n'arrachera pas de son corps brusquement
 » La pesanteur, peau vile, immonde vêtement
 » Que la fange hideuse à la pensée inflige,
 » De sorte qu'on verra tout à coup, ô prodige,
 » Ce ver de terre ouvrir ses ailes dans les cieux !
 » Oh ! lève-toi, sois grand, homme ! va, factieux !
 » Homme, un orbite d'astre est un anneau de chaîne,
 » Mais cette chaîne-là, c'est la chaîne sereine,
 » C'est la chaîne d'azur, c'est la chaîne du ciel ;
 » Celle-là, tu t'y dois rattacher, ô mortel,
 » Afin — car un esprit se meut comme une sphère, —
 » De faire aussi ton cercle autour de la lumière !
 » Entre dans le grand chœur ! va, franchis ce degré,
 » Quitte le joug infâme et prends le joug sacré !
 » Deviens l'Humanité, triple, homme, enfant et femme !
 » Transfigure-toi ! va ! sois de plus en plus l'âme !
 » Esclave, grain d'un roi, démon, larve d'un dieu,
 » Prends le rayon, saisis l'aube, usurpe le feu ;
 » Torse ailé, front divin, monte au jour, monte au trône,
 » Et dans la sombre nuit jette les pieds du faune ! »

IV L'Étoilé

Le satyre un moment s'arrêta, respirant
 Comme un homme levant son front hors d'un torrent ;
 Un autre être semblait sous sa face apparaître ;
 Les dieux s'étaient tournés, inquiets, vers le maître,
 Et, pensifs, regardaient Jupiter stupéfait.

Il reprit :

« Sous le poids hideux qui l'étouffait,
 » Le réel renaîtra, dompteur du mal immonde.
 » Dieux, vous ne savez pas ce que c'est que le monde ;
 » Dieux, vous avez vaincu, vous n'avez pas compris.
 » Vous avez au-dessus de vous d'autres esprits,
 » Qui, dans le feu, la nue, et l'onde et la bruine,

» Songent en attendant votre immense ruine.
 » Mais qu'est-ce que cela me fait à moi qui suis
 » La prunelle effarée au fond des vastes nuits !
 » Dieux, il est d'autres sphinx que le vieux sphinx de Thèbe.
 » Sachez ceci, tyrans de l'homme et de l'Érèbe,
 » Dieux qui versez le sang, dieux dont on voit le fond :
 » Nous nous sommes tous faits bandits sur ce grand mont
 » Où la terre et le ciel semblent en équilibre,
 » Mais vous pour être rois et moi pour être libre.
 » Pendant que vous semez haine, fraude et trépas,
 » Et que vous enjambez tout le crime en trois pas,
 » Moi, je songe. Je suis l'œil fixe des cavernes.
 » Je vois. Olympes bleus et ténébreux Avernes,
 » Temples, charniers, forêts, cités, aigle, alcyon,
 » Sont devant mon regard la même vision ;
 » Les dieux, les fléaux, ceux d'à présent, ceux d'ensuite,
 » Traversent ma lueur et sont la même fuite.
 » Je suis témoin que tout disparaît. Quelqu'un est.
 » Mais celui-là, jamais l'homme ne le connaît.
 » L'humanité suppose, ébauche, essaye, approche ;
 » Elle façonne un marbre, elle taille une roche,
 » Et fait une statue, et dit : Ce sera lui.
 » L'homme reste devant cette pierre ébloui ;
 » Et tous les à-peu-près, quels qu'ils soient, ont des prêtres.
 » Soyez les Immortels, faites ! broyez les êtres,
 » Achevez ce vain tas de vivants palpitants,
 » Régnez ; quand vous aurez, encore un peu de temps,
 » Ensanglanté le ciel que la lumière azure,
 » Quand vous aurez, vainqueurs, comblé votre mesure,
 » C'est bien, tout sera dit, vous serez remplacés
 » Par ce noir dieu final que l'homme appelle Assez !
 » Car Delphe et Pise sont comme des chars qui roulent,
 » Et les choses qu'on crut éternelles s'écroulent
 » Avant qu'on ait le temps de compter jusqu'à vingt. »

Tout en parlant ainsi, le satyre devint
 Démesuré ; plus grand d'abord que Polyphème,
 Puis plus grand que Typhon qui hurle et qui blasphème,
 Et qui heurte ses poings ainsi que des marteaux,
 Puis plus grand que Titan, puis plus grand que l'Athos ;

L'espace immense entra dans cette forme noire ;
 Et, comme le marin voit croître un promontoire,
 Les dieux dressés voyaient grandir l'être effrayant ;
 Sur son front blêmissait un étrange orient ;
 Sa chevelure était une forêt ; des ondes,
 Fleuves, lacs, ruisselaient de ses hanches profondes ;
 Ses deux cornes semblaient le Caucase et l'Atlas ;
 Les foudres l'entouraient avec de sourds éclats ;
 Sur ses flancs palpitaient des prés et des campagnes,
 Et ses difformités s'étaient faites montagnes ;
 Les animaux qu'avaient attirés ses accords,
 Daims et tigres, montaient tout le long de son corps ;
 Des avrils tout en fleurs verdoyaient sur ses membres ;
 Le pli de son aisselle abritait des décembres ;
 Et des peuples errants demandaient leur chemin,
 Perdus au carrefour des cinq doigts de sa main ;
 Des aigles tournoyaient dans sa bouche béante ;
 La lyre, devenue en le touchant géante,
 Chantait, pleurait, grondait, tonnait, jetait des cris ;
 Les ouragans étaient dans les sept cordes pris
 Comme des moucheron dans de lugubres toiles ;
 Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles.

Il cria :

- « L'avenir, tel que les cieux le font,
- » C'est l'élargissement dans l'infini sans fond,
- » C'est l'esprit pénétrant de toutes parts la chose !
- » On mutile l'effet en limitant la cause ;
- » Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.
- » On fait du ténébreux avec le radieux ;
- » Pourquoi mettre au-dessus de l'Être, des fantômes ?
- » Les clartés, les éthers ne sont pas des royaumes.
- » Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
- » Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs !
- » Place à l'atome saint qui brûle ou qui ruisselle !
- » Place au rayonnement de l'âme universelle !
- » Un roi c'est de la guerre, un dieu c'est de la nuit.
- » Liberté, vie et foi, sur le dogme détruit !
- » Partout une lumière et partout un génie !

- » Amour ! tout s'entendra, tout étant l'harmonie !
- » L'azur du ciel sera l'apaisement des loups.
- » Place à Tout ! Je suis Pan ; Jupiter ! à genoux. »

Elle est toute petite ; une duègne la garde.
Elle tient à la main une rose et regarde.
Quoi ? que regarde-t-elle ? Elle ne sait pas. L'eau,
Un bassin qu'assombrit le pin et le bouleau ;
Ce qu'elle a devant elle ; un cygne aux ailes blanches,
Le bercement des flots sous la chanson des branches,
Et le profond jardin rayonnant et fleuri ;
Tout ce bel ange a l'air dans la neige pétri.
On voit un grand palais comme au fond d'une gloire,
Un parc, de clairs viviers où les biches vont boire,
Et des paons étoilés sous les bois chevelus.
L'innocence est sur elle une blancheur de plus ;
Toutes ses grâces font comme un faisceau qui tremble.
Autour de cette enfant l'herbe est splendide et semble
Pleine de vrais rubis et de diamants fins ;
Un jet de saphirs sort des bouches des dauphins.
Elle se tient au bord de l'eau ; sa fleur l'occupe ;
Sa basquine est en point de Gênes ; sur sa jupe
Une arabesque, errant dans les plis du satin,
Suit les mille détours d'un fil d'or florentin.
La rose épanouie et toute grande ouverte,
Sortant du frais bouton comme d'une urne verte,
Charge la petitesse exquise de sa main ;
Quand l'enfant, allongeant ses lèvres de carmin,
Fronce, en la respirant, sa riante narine,
La magnifique fleur, royale et purpurine,
Cache plus qu'à demi ce visage charmant,
Si bien que l'œil hésite, et qu'on ne sait comment
Distinguer de la fleur ce bel enfant qui joue,
Et si l'on voit la rose ou si l'on voit la joue.
Ses yeux bleus sont plus beaux sous son pur sourcil brun.
En elle tout est joie, enchantement, parfum ;
Quel doux regard, l'azur ! et quel doux nom, Marie !

Tout est rayon ; son œil éclaire et son nom prie.
 Pourtant, devant la vie et sous le firmament,
 Pauvre être ! elle se sent très-grande vaguement ;
 Elle assiste au printemps, à la lumière, à l'ombre,
 Au grand soleil couchant horizontal et sombre,
 À la magnificence éclatante du soir,
 Aux ruisseaux murmurants qu'on entend sans les voir,
 Aux champs, à la nature éternelle et sereine,
 Avec la gravité d'une petite reine ;
 Elle n'a jamais vu l'homme que se courbant ;
 Un jour, elle sera duchesse de Brabant ;
 Elle gouvernera la Flandre ou la Sardaigne.
 Elle est l'infante, elle a cinq ans, elle dédaigne.
 Car les enfants des rois sont ainsi ; leurs fronts blancs
 Portent un cercle d'ombre, et leurs pas chancelants
 Sont des commencements de règne. Elle respire
 Sa fleur en attendant qu'on lui cueille un empire ;
 Et son regard, déjà royal, dit : C'est à moi.
 Il sort d'elle un amour mêlé d'un vague effroi.
 Si quelqu'un, la voyant si tremblante et si frêle,
 Fût-ce pour la sauver, mettait la main sur elle,
 Avant qu'il eût pu faire un pas ou dire un mot,
 Il aurait sur le front l'ombre de l'échafaud.

La douce enfant sourit, ne faisant autre chose
 Que de vivre et d'avoir dans la main une rose,
 Et d'être là devant le ciel, parmi les fleurs.

Le jour s'éteint ; les nids chuchotent, querelleurs ;
 Les pourpres du couchant sont dans les branches d'arbre ;
 La rougeur monte au front des déesses de marbre
 Qui semblent palpiter sentant venir la nuit ;
 Et tout ce qui planait redescend ; plus de bruit,
 Plus de flamme ; le soir mystérieux recueille
 Le soleil sous la vague et l'oiseau sous la feuille.

Pendant que l'enfant rit, cette fleur à la main,
 Dans le vaste palais catholique romain
 Dont chaque ogive semble au soleil une mitre,
 Quelqu'un de formidable est derrière la vitre ;
 On voit d'en bas une ombre, au fond d'une vapeur,
 De fenêtre en fenêtre errer, et l'on a peur ;
 Cette ombre au même endroit, comme en un cimetière,
 Parfois est immobile une journée entière ;
 C'est un être effrayant qui semble ne rien voir ;
 Il rôde d'une chambre à l'autre, pâle et noir ;
 Il colle aux vitraux blancs son front lugubre, et songe ;
 Spectre blême ! Son ombre aux feux du soir s'allonge ;
 Son pas funèbre est lent comme un glas de beffroi ;
 Et c'est la Mort, à moins que ce ne soit le Roi.

C'est lui ; l'homme en qui vit et tremble le royaume.
 Si quelqu'un pouvait voir dans l'œil de ce fantôme
 Debout en ce moment l'épaule contre un mur,
 Ce qu'on apercevrait dans cet abîme obscur,
 Ce n'est pas l'humble enfant, le jardin, l'eau moirée
 Reflétant le ciel d'or d'une claire soirée,
 Les bosquets, les oiseaux se becquetant entre eux,
 Non : au fond de cet œil comme l'onde vitreux,
 Sous ce fatal sourcil qui dérobe à la sonde
 Cette prunelle autant que l'océan profonde,
 Ce qu'on distinguerait, c'est, mirage mouvant,
 Tout un vol de vaisseaux en fuite dans le vent,
 Et, dans l'écume, au pli des vagues, sous l'étoile,
 L'immense tremblement d'une flotte à la voile,
 Et, là-bas, sous la brume, une île, un blanc rocher,
 Écoutant sur les flots ces tonnerres marcher.

Telle est la vision qui, dans l'heure où nous sommes,
 Emplit le froid cerveau de ce maître des hommes,
 Et qui fait qu'il ne peut rien voir autour de lui.

L'armada, formidable et flottant point d'appui
 Du levier dont il va soulever tout un monde,
 Traverse en ce moment l'obscurité de l'onde ;
 Le roi dans son esprit la suit des yeux, vainqueur,
 Et son tragique ennui n'a plus d'autre lueur.

Philippe Deux était une chose terrible.
 Iblis dans le Koran et Caïn dans la Bible
 Sont à peine aussi noirs qu'en son Escorial
 Ce royal spectre, fils du spectre impérial.
 Philippe Deux était le Mal tenant le glaive.
 Il occupait le haut du monde comme un rêve.
 Il vivait : nul n'osait le regarder ; l'effroi
 Faisait une lumière étrange autour du roi ;
 On tremblait rien qu'à voir passer ses majordomes ;
 Tant il se confondait, aux yeux troublés des hommes,
 Avec l'abîme, avec les astres du ciel bleu !
 Tant semblait grande à tous son approche de Dieu !
 Sa volonté fatale, enfoncée, obstinée,
 Était comme un crampon mis sur la destinée ;
 Il tenait l'Amérique et l'Inde, il s'appuyait
 Sur l'Afrique, il régnait sur l'Europe, inquiet
 Seulement du côté de la sombre Angleterre ;
 Sa bouche était silence et son âme mystère ;
 Son trône était de piège et de fraude construit ;
 Il avait pour soutien la force de la nuit ;
 L'ombre était le cheval de sa statue équestre.
 Toujours vêtu de noir, ce Tout-Puissant terrestre
 Avait l'air d'être en deuil de ce qu'il existait ;
 Il ressemblait au sphinx qui digère et se tait ;
 Immuable ; étant tout, il n'avait rien à dire.
 Nul n'avait vu ce roi sourire ; le sourire
 N'étant pas plus possible à ces lèvres de fer
 Que l'aurore à la grille obscure de l'enfer.
 S'il secouait parfois sa torpeur de couleuvre,

C'était pour assister le bourreau dans son œuvre,
 Et sa prunelle avait pour clarté le reflet
 Des bûchers sur lesquels par moments il soufflait.
 Il était redoutable à la pensée, à l'homme,
 À la vie, au progrès, au droit, dévot à Rome ;
 C'était Satan régissant au nom de Jésus-Christ ;
 Les choses qui sortaient de son nocturne esprit
 Semblaient un glissement sinistre de vipères.
 L'Escorial, Burgos, Aranjuez, ses repaires,
 Jamais n'illuminaient leurs livides plafonds ;
 Pas de festins, jamais de cour, pas de bouffons ;
 Les trahisons pour jeu, l'autodafé pour fête.
 Les rois troublés avaient au-dessus de leur tête
 Ses projets dans la nuit obscurément ouverts ;
 Sa rêverie était un poids sur l'univers ;
 Il pouvait et voulait tout vaincre et tout dissoudre ;
 Sa prière faisait le bruit sourd d'une foudre ;
 De grands éclairs sortaient de ses songes profonds.
 Ceux auxquels il pensait disaient : Nous étouffons.
 Et les peuples, d'un bout à l'autre de l'empire,
 Tremblaient, sentant sur eux ces deux yeux fixes luire.

Charles fut le vautour, Philippe est le hibou.

Morne en son noir pourpoint, la toison d'or au cou,
 On dirait du destin la froide sentinelle ;
 Son immobilité commande ; sa prunelle
 Luit comme un soupirail de caverne ; son doigt
 Semble, ébauchant un geste obscur que nul ne voit,
 Donner un ordre à l'ombre et vaguement l'écrire.
 Chose inouïe ! il vient de grincer un sourire.
 Un sourire insondable, impénétrable, amer.
 C'est que la vision de son armée en mer
 Grandit de plus en plus dans sa sombre pensée ;
 C'est qu'il la voit voguer par son dessein poussée,

Comme s'il était là, planant sous le zénith ;
 Tout est bien ; l'océan docile s'aplanit ;
 L'armada lui fait peur comme au déluge l'arche ;
 La flotte se déploie en bon ordre de marche,
 Et, les vaisseaux gardant les espaces fixés,
 Échiquier de tillacs, de ponts, de mâts dressés,
 Ondule sur les eaux comme une immense claie.
 Ces vaisseaux sont sacrés ; les flots leur font la haie ;
 Les courants, pour aider ces nefs à débarquer,
 Ont leur besogne à faire et n'y sauraient manquer ;
 Autour d'elles la vague avec amour déferle,
 L'écueil se change en port, l'écume tombe en perle.
 Voici chaque galère avec son gastadour ;
 Voici ceux de l'Escaut, voilà ceux de l'Adour ;
 Les cent mestres de camp et les deux connétables ;
 L'Allemagne a donné ses ourques redoutables,
 Naples ses brigantins, Cadiz ses galions,
 Lisbonne ses marins, car il faut des lions.
 Et Philippe se penche, et, qu'importe l'espace !
 Non-seulement il voit, mais il entend. On passe,
 On court, on va. Voici le cri des porte-voix,
 Le pas des matelots courant sur les pavois,
 Les moços, l'amiral appuyé sur son page,
 Les tambours, les sifflets des maîtres d'équipage,
 Les signaux pour la mer, l'appel pour les combats,
 Le fracas sépulcral et noir du branle-bas.
 Sont-ce des cormorans ? sont-ce des citadelles ?
 Les voiles font un vaste et sourd battement d'ailes ;
 L'eau gronde, et tout ce groupe énorme vogue, et fuit,
 Et s'enfle et roule avec un prodigieux bruit.
 Et le lugubre roi sourit de voir groupées
 Sur quatre cents vaisseaux quatre-vingt mille épées.
 Ô rictus du vampire assouvissant sa faim !
 Cette pâle Angleterre, il la tient donc enfin !
 Qui pourrait la sauver ? Le feu va prendre aux poudres.

Philippe dans sa droite a la gerbe des foudres ;
 Qui pourrait délier ce faisceau dans son poing ?
 N'est-il pas le seigneur qu'on ne contredit point ?
 N'est-il pas l'héritier de César ? le Philippe
 Dont l'ombre immense va du Gange au Pausilippe ?
 Tout n'est-il pas fini quand il a dit : Je veux !
 N'est-ce pas lui qui tient la victoire aux cheveux ?
 N'est-ce pas lui qui lance en avant cette flotte,
 Ces vaisseaux effrayants dont il est le pilote
 Et que la mer charrie ainsi qu'elle le doit ?
 Ne fait-il pas mouvoir avec son petit doigt
 Tous ces dragons ailés et noirs, essaim sans nombre ?
 N'est-il pas lui, le roi ? n'est-il pas l'homme sombre
 À qui ce tourbillon de monstres obéit ?

Quand Béit-Cifresil, fils d'Abdallah-Béit,
 Eut creusé le grand puits de la mosquée, au Caire,
 Il y grava : « Le ciel est à Dieu ; j'ai la terre. »
 Et, comme tout se tient, se mêle et se confond,
 Tous les tyrans n'étant qu'un seul despote au fond,
 Ce que dit ce sultan jadis, ce roi le pense.
 Cependant, sur le bord du bassin, en silence,
 L'infante tient toujours sa rose gravement,
 Et, doux ange aux yeux bleus, la baise par moment.
 Soudain un souffle d'air, une de ces haleines
 Que le soir frémissant jette à travers les plaines,
 Tumultueux zéphyr effleurant l'horizon,
 Trouble l'eau, fait frémir les joncs, met un frisson
 Dans les lointains massifs de myrte et d'asphodèle,
 Vient jusqu'au bel enfant tranquille, et, d'un coup d'aile,
 Rapide, et secouant même l'arbre voisin,
 Effeuille brusquement la fleur dans le bassin ;
 Et l'infante n'a plus dans la main qu'une épine.
 Elle se penche, et voit sur l'eau cette ruine ;
 Elle ne comprend pas ; qu'est-ce donc ? Elle a peur ;

Et la voilà qui cherche au ciel avec stupeur
Cette brise qui n'a pas craint de lui déplaire.
Que faire ? Le bassin semble plein de colère ;
Lui, si clair tout à l'heure, il est noir maintenant ;
Il a des vagues ; c'est une mer bouillonnant ;
Toute la pauvre rose est éparse sur l'onde ;
Ses cent feuilles, que noie et roule l'eau profonde,
Tournoyant, naufrageant, s'en vont de tous côtés
Sur mille petits flots par la brise irrités ;
On croit voir dans un gouffre une flotte qui sombre.
« — Madame, dit la duègne avec sa face d'ombre
À la petite fille étonnée et rêvant,
Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent. »

Trouvant les tremblements de terre trop fréquents,
Les rois d'Espagne ont fait baptiser les volcans
Du royaume qu'ils ont en-dessous de la sphère ;
Les volcans n'ont rien dit et se sont laissé faire,
Et le Momotombo lui seul n'a pas voulu.

Plus d'un prêtre en surplis, par le saint-père élu,
Portant le sacrement que l'Église administre,
L'œil au ciel, a monté la montagne sinistre ;
Beaucoup y sont allés, pas un n'est revenu.

Ô vieux Momotombo, colosse chauve et nu,
Qui songe près des mers, et fais de ton cratère
Une tiare d'ombre et de flamme à la terre,
Pourquoi, lorsqu'à ton seuil terrible nous frappons,
Ne veux-tu pas du Dieu qu'on t'apporte ? Réponds.

La montagne interrompt son crachement de lave,
Et le Momotombo répond d'une voix grave :

« Je n'aimais pas beaucoup le dieu qu'on a chassé.
Cet avare cachait de l'or dans un fossé ;
Il mangeait de la chair humaine ; ses mâchoires
Étaient de pourriture et de sang toutes noires.
Son antre était un porche au farouche carreau,
Temple sépulcre orné d'un pontife bourreau ;
Des squelettes riaient sous ses pieds ; les écuelles
Où cet être buvait le meurtre étaient cruelles ;
Sourd, difforme, il avait des serpents au poignet ;
Toujours entre ses dents un cadavre saignait ;
Ce spectre noircissait le firmament sublime.
J'en grondais quelquefois au fond de mon abîme.
Aussi, quand sont venus, fiers sur les flots tremblants,
Et du côté d'où vient le jour, des hommes blancs,
Je les ai bien reçus, trouvant que c'était sage.
– L'âme a certainement la couleur du visage,
Disais-je ; l'homme blanc, c'est comme le ciel bleu ;
Et le dieu de ceux-ci doit être un très-bon dieu.

On ne le verra point de meurtre se repaître. –
J'étais content ; j'avais horreur de l'ancien prêtre ;
Mais, quand j'ai vu comment travaille le nouveau,
Quand j'ai vu flamboyer, ciel juste ! à mon niveau !
Cette torche lugubre, âpre, jamais éteinte,
Sombre, que vous nommez l'Inquisition sainte,
Quand j'ai pu voir comment Torquemada s'y prend
Pour dissiper la nuit du sauvage ignorant,
Comment il civilise, et de quelle manière
Le saint office enseigne et fait de la lumière,
Quand j'ai vu dans Lima d'affreux géants d'osier,
Pleins d'enfants, pétiller sur un large brasier,
Et le feu dévorer la vie, et les fumées
Se tordre sur les seins des femmes allumées,
Quand je me suis senti parfois presque étouffé
Par l'âcre odeur qui sort de votre autodafé,
Moi qui ne brûlais rien que l'ombre en ma fournaise,
J'ai pensé que j'avais eu tort d'être bien aise ;
J'ai regardé de près le dieu de l'étranger,
Et j'ai dit : – Ce n'est pas la peine de changer. »

*En partant du golfe d’Otrante,
 Nous étions trente ;
 Mais, en arrivant à Cadiz,
 Nous étions dix.*

*Tom Robin, matelot de Douvre,
 Au Phare nous abandonna
 Pour aller voir si l’on découvre
 Satan, que l’archange enchaîna,
 Quand un bûillement noir entr’ouvre
 La gueule rouge de l’Etna.
 En partant du golfe d’Otrante,
 Nous étions trente ;
 Mais, en arrivant à Cadiz,
 Nous étions dix.*

*En Calabre, une Tarentaise
 Rendit fou Spitafangama ;
 À Gaëte, Ascagne fut aise
 De rencontrer Michellema ;
 L’amour ouvrit la parenthèse,
 Le mariage la ferma.*

*En partant du golfe d’Otrante,
 Nous étions trente ;
 Mais, en arrivant à Cadiz,
 Nous étions dix.*

*À Naples, Ébid, de Macédoine,
 Fut pendu ; c’était un faquin.
 À Capri, l’on nous prit Antoine :
 Aux galères pour un sequin !
 À Malte, Ofani se fit moine
 Et Gobbo se fit arlequin.
 En partant du golfe d’Otrante,
 Nous étions trente ;
 Mais, en arrivant à Cadiz,
 Nous étions dix.*

*Autre perte : André, de Pavie,
Pris par les Turcs à Lipari,
Entra, sans en avoir envie,
Au sérail, et, sous cet abri,
Devint vertueux pour la vie,
Ayant été fort amoindri.*

*En partant du golfe d’Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.*

*Puis, trois de nous, que rien ne gêne,
Ni loi, ni Dieu, ni souverain,
Allèrent, pour le prince Eugène
Aussi bien que pour Mazarin,
Aider Fuentes à prendre Gêne
Et d’Harcourt à prendre Turin.
En partant du golfe d’Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.*

*Vers Livourne nous rencontrâmes
Les vingt voiles de Spinola.
Quel beau combat ! Quatorze prames
Et six galères étaient là ;
Mais, bah ! rien qu’au bruit de nos rames
Toute la flotte s’envola !*

*En partant du golfe d’Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.*

*À Notre-Dame-de-la-Garde,
Nous eûmes un charmant tableau ;
Lucca Diavolo par mégarde
Prit sa femme à Pier’Angelo ;
Sur ce, l’ange se mit en garde*

*Et jeta le diable dans l'eau.
En partant du golfe d'Ōtrante,
 Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
 Nous étions dix.*

*À Palma, pour suivre Pescaire,
Huit nous quittèrent tour à tour ;
Mais cela ne nous troubla guère ;
On ne s'arrêta pas un jour.
Devant Alger on fit la guerre,
À Gibraltar on fit l'amour.*

*En partant du golfe d'Ōtrante,
 Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
 Nous étions dix.*

*À nous dix, nous prîmes la ville ;
— Et le roi lui-même ! — Après quoi,
Maîtres du port, maîtres de l'île,
Ne sachant qu'en faire, ma foi,
D'une manière très-civile,
Nous rendîmes la ville au roi.
En partant du golfe d'Ōtrante,
 Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
 Nous étions dix.*

*On fit ducs et grands de Castille
Mes neuf compagnons de bonheur,
Qui s'en allèrent à Séville
Épouser des dames d'honneur.
Le roi me dit : « Veux-tu ma fille ? »
Et je lui dis : « Merci, seigneur !*

*En partant du golfe d'Ōtrante,
 Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
 Nous étions dix.*

- » *J'ai, là-bas, où des flots sans nombre*
- » *Mugissent dans les nuits d'hiver,*
- » *Ma belle farouche à l'œil sombre,*
- » *Au sourire charmant et fier,*
- » *Qui, tous les soirs, chantant dans l'ombre,*
- » *Vient m'attendre au bord de la mer.*

En partant du golfe d'Ōtrante,

Nous étions trente ;

Mais, en arrivant à Cadiz,

Nous étions dix.

- » *J'ai ma Faënzette à Fiesone.*
- » *C'est là que mon cœur est resté.*
- » *Le vent fraîchit, la mer frissonne,*
- » *Je m'en retourne, en vérité !*
- » *Ô roi ! ta fille a la couronne,*
- » *Mais Faënzette a la beauté ! »*

En partant du golfe d'Ōtrante,

Nous étions trente ;

Mais, en arrivant à Cadiz,

Nous étions dix.

I

Lorsque le régiment des hallebardiers passe,
L'aigle à deux têtes, l'aigle à la griffe rapace,
L'aigle d'Autriche dit :

Voilà le régiment

De mes hallebardiers qui va superbement.
Leurs plumets font venir les filles aux fenêtres ;
Ils marchent droits, tendant la pointe de leurs guêtres ;
Leur pas est si correct, sans tarder ni courir,
Qu'on croit voir des ciseaux se fermer et s'ouvrir.
Et la belle musique, ardente et militaire !
Leur clairon fait sortir une rumeur de terre.
Tout cet éclat de rire orgueilleux et vainqueur
Que le soldat muet refoule dans son cœur,
Étouffé dans les rangs, s'échappe et se délivre
Sous le chapeau chinois aux clochettes de cuivre ;
Le tambour roule avec un faste oriental,
Et vibre, tout tremblant de plaques de métal ;
Si bien qu'on croit entendre en sa voix claire et gaie
Sonner allègrement les sequins de la paie ;
La fanfare s'envole en bruyant falbala.
Quels bons autrichiens que ces étrangers-là !
Gloire aux hallebardiers ! Ils n'ont point de scrupule
Contre la populace et contre la crapule,
Corrigeant dans les gueux mal vêtus la fureur
De venir regarder de trop près l'empereur ;
Autour des archiducs leur pertuisane veille,
Et souvent d'une fête elle revient vermeille,
Ayant fait en passant quelques trous dans la chair
Du bas peuple en haillons qui trouve le pain cher ;
Ils ont un air fâché qui tient la foule en bride ;
Le grand soleil leur creuse aux sourcils une ride ;
Ce régiment est beau sous les armes, rêvant
À la terreur qui suit son drapeau dans le vent ;
Il a, comme un palais, ses tours et sa façade ;

Tous sont hardis et forts, du fifre à l'anspessade ;
 Gloire aux hallebardiers splendides ! ces piquiers
 Sont une rude pièce aux royaux échiquiers ;
 On sent que ces gaillards sortent des avalanches
 Qui des cols du Malpas roulent jusqu'à Sallenches ;
 En guerre, au feu, ce sont des tigres pour l'élan ;
 À Schœnbrunn, chacun d'eux a l'air d'un chambellan ;
 Auprès de leur cocarde ils piquent une rose ;
 Et tous, en même temps, graves, ont quelque chose
 De froid, de sépulcral, d'altier, de solennel,
 Le grand baron Madruce étant leur colonel !
 Leur hallebarde est longue et s'ajoute à leur taille ;
 Quand ce dur régiment est dans une bataille,
 — Lâchât-on contre lui les mamelouks du Nil, —
 La meute des plus fiers escadrons, le chenil
 Des bataillons les plus hideux, les plus épiques,
 Regarde en reculant ce sanglier de piques.
 Ils sont silencieux comme un nuage noir ;
 Ils laissent seulement, par instants, entrevoir
 Une lueur tragique aux multitudes viles ;
 Parfois, leur humeur change, ils entrent dans les villes,
 Ivres et gais, frappant leurs marmites de fer,
 Et font devant le seuil des maisons un bruit fier,
 Heureux, vainqueurs, sanglants, chantant à pleine bouche
 La noce de la joie et du sabre farouche ;
 Ils ont nommé, tuant, mourant pour de l'argent,
 Trépas, leur capitaine, et Danger, leur sergent ;

Ils traînent dans leurs rangs, avec gloire et furie,
 Comme un trophée utile à mettre en batterie,
 Six canons qu'a pleurés monsieur de Brandebourg ;
 Comme ils vous font japper cela contre un faubourg !
 Comme ils en ont craché naguère la volée
 Sur Comorn, la Hongrie étant démuselée !
 Et comme ils ont troué de boulets le manteau
 De Vérone, livrée au feu par Colalto !
 Les déclarations de guerre les font rire ;
 Ils signent ce qu'il plaît à l'empereur d'écrire ;
 Sous les puissants édits, sous les rescrits altiers,
 Au bas des hauts décrets, ils mettent volontiers

Ce grand paraphe obscur qu'on nomme la mêlée ;
 Leur bannière à longs plis, toute bariolée,
 Est une glorieuse et fait claquer son fouet ;
 Wallstein, comme une foudre au poing, les secouait ;
 Leur mode est d'envoyer la bombe en ambassade ;
 Ils sont pour l'ennemi de mine si maussade
 Que s'ils allaient un jour, sur la terre ou la mer,
 Guerroyer quelque prince allié de l'enfer,
 Rien qu'en apercevant leurs profils sous le feutre,
 Satan se sentirait le goût de rester neutre.
 Aussi, lourde est la solde et riche est le loyer.
 Quand on veut des héros, il faut les bien payer.
 On n'a point vu, depuis Boleslas Lèvre-Torte,
 Une bande de gens de bataille plus forte
 Et des alignements d'estafiers plus hagards ;
 Max en fait cas, Tilly pour eux a des égards,

Fritz les aime ; en voyant ces moustaches féroces,
 Les femmes de la cour ont peur dans leurs carrosses,
 Et disent : « Qu'ils sont beaux ! » Leurs os sont de granit ;
 L'électeur de Mayence en passant les bénit,
 Et l'abbé de Fulda leur rit dans sa simarre ;
 Leur habit est d'un drap cramoisi, que chamarre
 Un galon triomphal, auguste, étincelant ;
 Ils ont deux frocs de guerre, un jaune et l'autre blanc ;
 Sur le jaune, l'or brille et largement éclate ;
 Quand ils portent le blanc sur la veste écarlate,
 Car la pompe des cours aime ce train changeant,
 On leur voit sur le corps ruisseler tant d'argent
 Que ces fils des glaciers semblent couverts de givre.
 Une troupe d'enfants s'extasie à les suivre.
 Ils gardent à Schœnbrunn le secret corridor.
 Sur l'épaule, en brocart brodé de pourpre et d'or,
 Ils ont, quoique plus d'un soit hérétique en somme,
 Le blason de l'empire et le blason de Rome ;
 Mais leur cœur huguenot sans courroux le subit,
 Et, quand l'âge ou la guerre ont usé leur habit,
 Et qu'il faut au Prater devant des rois paraître,
 Chacun d'eux, devenu bon tailleur de bon reître,
 S'accroupit, prend l'aiguille, et remet en état

L'écusson orthodoxe à son dos apostat.
 Ce sont de braves gens. Jamais ils ne vacillent.
 En longs buissons mouvants leurs hallebardes brillent.
 À Prague, à Parme, à Pesth, devant Mariendal,
 Ils soutiennent le vaste empereur féodal ;

La révolte autour d'eux se brise, échoue et sombre ;
 Ils ont le flamboiement, l'ordre et l'épaisseur sombre ;
 Le vertige me prend moi-même dans les airs
 En regardant marcher cette forêt d'éclairs.

II

Lorsque le régiment des hallebardiers passe,
 L'aigle montagnard, l'aigle orageux de l'espace,
 Qui parle au précipice et que le gouffre entend,
 Et qui plane au-dessus des trônes, emportant
 Dans le ciel, son pays, la liberté, sa proie ;
 Le sublime témoin du soleil qui flamboie,

L'aigle des Alpes, roi du pic et du hallier,
 Dresse la tête au bruit de ce pas régulier,
 Et crie, et jusqu'au ciel sa voix hautaine monte :

Ô chute ! ignominie ! inexprimable honte !
 Ces marcheurs alignés, ces êtres qui vont là
 En pompe impériale, en housse de gala,
 Ce sont de libres fils de ma libre montagne !
 Ah ! les bassets en laisse et les forçats au bagne
 Sont grands, sont purs, sont fiers, sont beaux et glorieux
 Près de ceux-ci, qui, nés dans les lieux sérieux
 Où comme des roseaux les hauts mélèzes ploient,
 Fils des rochers sacrés et terribles, emploient
 La fermeté du pied dans les cols périlleux,
 Le mystérieux sang des mères aux yeux bleus,
 L'audace dont l'autan nous emplit les narines,
 Le divin gonflement de l'air dans les poitrines,
 La grâce des ravins couronnés de bouquets,
 Et la force des monts, à se faire laquais !
 La contrée affranchie et joyeuse, matrice

De l'idée indomptable, âpre et libératrice,
 La patrie au flanc rude, aux bons pics arrogants,
 Qui portait les héros mêlés aux ouragans,
 Douce, délivrant l'homme et délivrant la bête,
 Sauvage, ayant le bruit des chutes d'eau pour fête

Et la sereine horreur des antres pour palais,
 La terre qui nous montre au milieu des chalets
 Le fier archer d'Altorf tenant son arbalète,
 Et, titan, au-dessus du lac qui le reflète,
 Enjambant les grands monts comme des escaliers,
 La voilà maintenant nourrice de geôliers,
 Et l'on voit pendre ensemble à ses sombres mamelles
 La honte avec la gloire, ainsi que deux jumelles !
 L'aigle à deux fronts, marqué de son double soufflet,
 À cette heure à travers nos pâtres boit son lait !

Quoi ! la trompe d'Uri sonnante de roche en roche,
 La couronne de fer qu'un montagnard décroche,
 Les baillis jetés bas, le Föhn soufflant dix mois,
 Ces pentes de granit où saute le chamois
 Et qui firent glisser Charles le Téméraire,
 Le Mont-Blanc qui ne dit qu'à l'Himalaya : Frère !
 Ces sommets, éclatants comme d'énormes lys ;
 Quoi ! le Pilate, quoi ! le Rigi ! Titlis,
 Ce triangle hideux de géants noirs, qui cerne
 Et qui garde le lac tragique de Lucerne ;
 Quoi ! la vaste gaîté des nuages, des fleurs,
 Des eaux, des ouragans puissants et querelleurs ;
 Quoi ! l'honneur, quoi ! l'épieu de Sempach, la cognée
 De Morat bondissant hors des bois indignée,

La faux de Morgarten, la fourche de Granson ;
 La rudesse du roc, la fierté du buisson ;
 Ces cris, ces feux de paille allumés sur les faîtes ;
 Quoi ! sur l'affreux faisceau des lances stupéfaites
 L'immense éventrement de Winkelried joyeux ;
 Quoi ! les filles d'Albis, anges aux chastes yeux,
 Les grandes mers de glace et leurs ondes muettes,
 Les porches d'ombre où fuit le vol des gypaètes,

Quoi ! l'homme affranchi, quoi ! ces serments, cette foi,
 Le bâton paysan brisant le glaive roi,
 Quoi ! dans l'altier sursaut de la vengeance austère,
 Comme la vieille France a chassé l'Angleterre,
 L'Helvétie en fureur chassant l'Autrichien,
 Et l'empereur, cet ours, et l'archiduc, ce chien,
 T'ayant pour Jeanne d'Arc, ô Jungfrau formidable ;
 Quoi ! toute cette histoire auguste, inabordable,
 Escarpée, au front haut, au chant libre, à l'œil clair,
 Blanche comme la neige, âpre comme l'hiver,
 Et du farouche vent des cimes enivrée,
 Terre et cieux ! Aboutit à la Suisse en livrée !

Est-ce que le Mont-Blanc ne va pas se lever ?
 Ah ! ceci va plus loin qu'on ne pourrait rêver !
 Plus loin qu'on ne pourrait calomnier ! Oui, certes,
 L'indépendance, errant dans nos gorges désertes,

Franche et vraie, et riant sous le ciel pluvieux,
 A des ennemis ; certes, elle a des envieux ;
 Ces menteurs ont construit bien des choses contre elle ;
 Chaque jour, leur amère et lugubre querelle
 Imagine une boue à lui jeter au front,
 Et cherche quelque forme horrible de l'affront ;
 Ils ont contre sa vieille et vénérable gloire
 Tout fait, tout publié, tout dit, tout semblé croire,
 Ils ont tout supposé, tout vomé, tout bavé,
 Mais cela cependant, ils ne l'ont pas trouvé ;
 Non, il n'en est pas un qui, dans sa rage, invente
 La liberté s'offrant aux rois comme servante !

Qu'est-ce que nous allons devenir maintenant ?
 Devant ce résultat lugubre et surprenant,
 Qu'est-ce qu'on va penser de nous, chênes, mélèzes,
 Lacs qui vous insurgez sous les rudes falaises,
 Granits qui des géants semblez le dur talon ?
 Qu'est-ce qu'on va penser de toi, fauve aquilon ?
 Qu'est-ce qu'on va penser de votre miel, abeilles ?
 Comme vous aurez honte, ô douces fleurs vermeilles,
 Œillets, jasmins, d'avoir connu ces hommes-ci !

Puisque l'opprobre riche est par vos cœurs choisi,
 Puisque c'est vous qu'on voit vêtus de l'or des princes,
 Superbement hideux et gardeurs de provinces,
 Pâtres, soyez maudits. Oh ! vous étiez si beaux,
 Honnêtes, en haillons, et libres, en sabots !

Auriez-vous donc besoin de faste ? Est-ce la pompe
 Des parades, des cours, des galas qui vous trompe ?
 Mais alors, regardez. Est-ce que mes vallons
 N'ont pas les torrents blancs d'écume pour galons ?
 Mai brode à mes rochers la passementerie
 Des perles de rosée et des fleurs de prairie ;
 Mes vieux monts pour dorure ont le soleil levant ;
 Et chacun d'eux, brumeux, branle un panache au vent
 D'où sort le roulement sinistre des tonnerres ;
 S'il vous faut, au milieu des forêts centenaires,
 Une livrée, à vous les voisins du ciel bleu,
 Pourquoi celle des rois, ayant celle de Dieu ?
 Ah ! vous raccommodez vos habits ! vos aiguilles,
 Sœurs des sabres vendus, indigneraient des filles !
 Ah ! vous raccommodez vos habits ! Venez voir,
 Quand la saison commence à venter, à pleuvoir,
 Comment l'altier Pelvoux, vieillard à tête blanche,
 Sait, tout déguenillé de grêle et d'avalanche,
 Mettre à ses cieux troués une pièce d'azur,

Et, croisant les genoux dans quelque gouffre obscur,
 Tranquille, se servir de l'éclair pour recoudre
 Sa robe de nuée et son manteau de foudre !

Sur la terre où tout jette un miasme empoisonneur,
 Où même cet instinct qu'on appelle l'honneur
 De pente en pente au fond de la bassesse glisse,
 Il n'est qu'un peuple libre, un montagnard, la Suisse ;
 Tous les autres, ramant l'ombre des deux côtés,
 Sont les galériens des blêmes royautés ;
 Or, les rois ont eu l'art de mettre en équilibre
 Les pauvres peuples serfs avec le peuple libre,
 Et font garder, afin que l'ordre soit complet,
 Les esclaves, forçats, par le libre, valet.

Et dire que la Suisse eut jadis l'envergure
 D'un peuple qui se lève et qui se transfigure !
 Ô vils marchands d'eux-même ! immonde abaissement !
 Leur enfance a reçu ce haut enseignement
 Qu'un peuple s'affranchit, c'est-à-dire se crée,
 Par la révolte sainte et l'émeute sacrée,
 Qu'il faut rompre ses fers, vaincre, et que le lion

Superbe, pour crinière a la rébellion ;
 C'est leur dogme. À cette heure, ils ont dans leur service
 De punir dans autrui leur vertu comme un vice ;
 Ils le font. Les voici prêtant main-forte aux rois
 Contre un Sempach lombard, contre un Morat hongrois !
 Si bien que maintenant, c'est fini. Nous en sommes
 À cette indignité qu'en tout pays les hommes
 Entendent l'Helvétie, en des coins ténébreux,
 Chuchoter, proposant à leurs maîtres contre eux
 Ses archers, d'autant plus lâches qu'ils sont plus braves,
 Fille publique auprès des nations esclaves ;
 Et que le despotisme, habile à tout plier,
 Met au monde un carcan, à la Suisse un collier !

Donc, César vous admet dans ses royaux repaires ;
 César daigne oublier que vous avez pour pères
 Tous nos vieux héros, purs comme le firmament ;
 Même un peu de pardon se mêle à son paiement ;
 L'iniquité, le dol, le mal, la tyrannie,
 Vous font grâce, et, riant, vous laissent l'ironie
 De leur porte à défendre, et d'un tambour honteux
 Et d'un clairon abject à sonner devant eux !

Hélas ! n'eût-on pas cru ces monts invulnérables !

Oh ! comme vous voilà fourvoyés, misérables !
 D'où venez-vous ? De Pesth. Et qu'avez-vous fait là ?
 L'aigle à deux fronts, sur qui Guillaume Tell souffla,
 Suivait vos bataillons de son regard oblique ;
 Trois ans d'atrocité sur la place publique,
 Trois ans de coups de hache et de barres de fer,
 Les billots, les bûchers, les fourches, tout l'enfer,

Les supplices hurlant dans la brume hagarde,
 C'est là ce que l'Autriche a mis sous votre garde.
 Devant vous, on tuait le juste et l'innocent,
 Les coudes des bourreaux étaient rouges de sang,
 Les glaives s'ébréchaient sur les nuques, la corde
 Coupait d'un hoquet noir le cri : Miséricorde !
 On prodiguait au bois en feu plus de vivants
 Qu'il n'en pouvait brûler, même aidé par les vents,
 On mêlait le héros dans la flamme à l'apôtre,
 L'un n'était pas fini que l'on commençait l'autre,
 Les têtes des plus saints et des plus vénérés
 Pourrissaient au soleil au bout des pieux ferrés,
 On marquait d'un fer chaud le sein fumant des femmes,
 On rouait des vieillards, et vous êtes infâmes.
 Voilà ce que je dis, moi, l'aigle pour de bon.

Le fourbe Gaïnas et le louche Bourbon
 N'ont trahi que des rois dans leur noirceur profonde,
 Mais vous, vous trahissez la liberté du monde ;
 Votre fanfare sort du charnier, vos tambours
 Sont pleins du cri des morts dénonçant les Habsbourgs ;
 Et, lorsque vous croyez chanter dans la trompette,
 Ce chant joyeux, la tombe en sanglot le répète.
 Forçant Mantoue, à Pesth aidant le coutelas,
 Buquoy, Mozellani, Londorone, Galas,
 Sont vos chefs ; vous avez, reîtres, fait une espèce
 De hauts faits et d'exploits dont la fange est épaisse ;
 À Bergame, à Pavie, à Crême, à Guastalla,
 Vous témoins, vous présents, vous mettant le holà,
 À la sainte Italie on lisait sa sentence ;
 On promenait de rue en rue une potence,
 Et, vous, vous escortiez la charrette ; et ceci
 Ne vous quittera plus, et sans fin ni merci
 Ce souvenir vous suit, étant de la nuit noire ;
 Ô malheureux ! vos noms traverseront l'histoire
 À jamais balafrés par l'ombre qui tombait
 Sur vos drapeaux des bras difformes du gibet.

Deuil sans fond ! c'est l'honneur de leur pays qu'ils tuent ;
 En se prostituant, c'est moi qu'ils prostituent ;

Nos vieux pins ont fourni leurs piques dont l'acier

Apporte dans l'égout le reflet du glacier ;
 Ils traînent avec eux la Suisse, quoi qu'on dise ;
 Et les pâles aïeux sont dans leur bâtardise ;
 Nos héros sont mêlés à leurs rangs, Nos grands noms
 Sont de leurs lâchetés parents et compagnons,
 De sorte que, dans l'ombre où César supplicie
 Le Salzbourg, la Hongrie aux fers, la Dalmatie,
 Quand Fritz jette au bûcher le Tyrol prisonnier,
 Quand Jean lie au poteau l'Alsace, quand Reynier
 Bat de verges Crémone échevelée et nue,
 Quand Rodolphe après Jean et Reynier continue,
 Quand Mathias livre Ancône au sabre du hulan,
 Quand Albrecht Dent-de-Fer exécute Milan,
 Autour des nations qui râlent sur la claie,
 Furst, et Guillaume Tell, et Melchthal font la haie !

Est-ce qu'ils oseront rentrer sur nos hauteurs,
 Ces anciens laboureurs et ces anciens pasteurs
 Que l'Autriche aujourd'hui caserne dans ses bouges ?
 Est-ce qu'ils reviendront avec leurs habits rouges,
 Portant sur leur front morne et dans leur œil fatal
 La domesticité monstrueuse du mal ?
 S'ils osent revenir, si, pour faveur dernière,
 L'Autriche leur permet d'emporter sa bannière,
 S'ils rentrent dans nos monts avec cet étendard
 Dont l'ombre fait d'un homme et d'un pâtre un soudard,

Oh ! quelle auge de porcs, quelle cuve de fange,
 Quelle étable inouïe, épouvantable, étrange,
 Femmes, essuiez-vous avec ce drapeau-là ?
 Jamais dans plus de nuit un peuple ne croula.
 Désespoir ! désespoir de voir mes Alpes sombres
 Honteuses, projeter leurs gigantesques ombres
 Jusque dans l'antichambre infâme des tyrans !
 Cieux profonds, purs azurs sacrés et fulgurants,
 Laissez-moi m'en aller dans vos gouffres sublimes !
 Que je perde de vue, au fond des clairs abîmes,
 La terre, et l'homme, acteur féroce ou vil témoin !

Ô sombre immensité, laisse-moi fuir si loin
Que je voie, à travers tes prodigieux voiles,
Décroître le soleil et grandir les étoiles !

*

Aigle, ne t'en va pas ; reste aux Alpes uni,
Et reprends confiance, au seuil de l'infini,
Aigle, dans la candeur des neiges éternelles ;
Ne t'en va pas ; et laisse en tes glauques prunelles
Les foudres apaisés redevenir rayons ;
Penchons-nous, moins amers, sur ce que nous voyons ;
La faute est sur les temps et n'est pas sur les hommes.

Un flamboiement sinistre emporte les Sodomes,
Tout est dit. Mais la Suisse au-dessus de l'affront
Gardera l'auréole altière de son front ;
Car c'est la roche avec de la bonté pétrie,
C'est la grande montagne et la grande patrie,

C'est la terre sereine assise près du ciel ;
C'est elle qui, gardant pour les pâtres le miel,
Fit connaître l'abeille aux rois par les piqûres ;
C'est elle qui, parmi les nations obscures,
La première alluma sa lampe dans la nuit ;
Le cri de délivrance est fait avec son bruit ;
Le mot Liberté semble une voix naturelle
De ses prés sous l'azur, de ses lacs sous la grêle,
Et tout dans ses monts, l'air, la terre, l'eau, le feu,
Le dit avec l'accent dont le prononce Dieu !
Au-dessus des palais de tous les rois ensemble,
La pauvre vieille Suisse, où le rameau seul tremble,
Tranquille, élèvera toujours sur l'horizon
Les pignons effrayants de sa haute maison.
Rien ne ternit ces pics que la tempête lave,
Volcans de neige ayant la lumière pour lave,
Qui versent sur l'Europe un long ruissellement
De courage, de foi, d'honneur, de dévouement,
Et semblent sur la terre une chaîne d'exemples ;
Toujours ces monts auront des figures de temples.

Qu'est-ce qu'un peu de fange humaine jaillissant
 Vers ces sublimités d'où la clarté descend ?
 Ces pics sont la ruine énorme des vieux âges
 Où les hommes vivaient bons, aimants, simples, sages ;
 Débris du chaste éden par la paix habité,
 Ils sont beaux ; de l'aurore et de la vérité
 Ils sont la colossale et splendide mesure ;
 Où tombe le flocon que fait l'éclaboussure ?

Qu'importe un jour de deuil quand, sous l'œil éternel,
 Ce que noircit la terre est blanchi par le ciel ?

L'homme s'est vendu. Soit. A-t-on dans le louange
 Compris le lac, le bois, la ronce, le nuage ?
 La nature revient, germe, fleurit, dissout,
 Féconde, croît, décroît, rit, passe, efface tout.
 La Suisse est toujours là, libre. Prend-on au piège
 Le précipice, l'ombre et la bise et la neige ?
 Signe-t-on des marchés dans lesquels il soit dit
 Que l'Orteler s'enrôle et devient un bandit ?
 Quel poing cyclopéen, dites, ô roches noires,
 Pourra briser la Dent de Morcle en vos mâchoires ?
 Quel assembleur de bœufs pourra forger un joug
 Qui du pic de Glaris aille au piton de Zoug ?
 C'est naturellement que les monts sont fidèles
 Et purs, ayant la forme âpre des citadelles,
 Ayant reçu de Dieu des créneaux où, le soir,
 L'homme peut, d'embrasure en embrasure, voir
 Étinceler le fer de lance des étoiles.
 Est-il une araignée, aigle, qui dans ses toiles
 Puisse prendre la trombe et la rafale et toi ?
 Quel chef recrutera le Salève ? à quel roi
 Le Mythen dira-t-il : « Sire, je vais descendre ! »
 Qu'après avoir dompté l'Athos, quelque Alexandre,

Sorte de héros monstre aux cornes de taureau,
 Aille donc relever sa robe à la Jungfrau !
 Comme la vierge, ayant l'ouragan sur l'épaule,
 Crachera l'avalanche à la face du drôle !

Aigle, ne maudis pas, au nom des clairs torrents,
 Les tristes hommes, fous, aveugles, ignorants.
 Puis, est-ce pour jamais qu'on embauche les hommes ?
 Non, non. Les Alpes sont plus fortes que les Romes ;
 Le pays tire à lui l'humble pâtre pleurant ;
 Et, si César l'a pris, le Mont-Blanc le reprend.

Non, rien n'est mort ici. Tout grandit, et s'en vante.
 L'Helvétie est sacrée et la Suisse est vivante ;
 Ces monts sont des héros et des religieux ;
 Cette nappe de neige aux plis prodigieux
 D'où jaillit, lorsqu'en mai la tiède brise ondoie,
 Toute une floraison folle d'air et de joie,
 Et d'où sortent des lacs et des flots murmurants,
 N'est le linceul de rien, excepté des tyrans.

Gloire aux monts ! leur front brille et la nuit se dissipe.
 C'est plus que le matin qui luit ; c'est un principe !
 Ces mystérieux jours blanchissant les hauteurs,
 Qu'on prend pour des rayons, sont des libérateurs ;
 Toujours aux fiers sommets ces aubes sont données :
 Aux Alpes Stauffacher, Pélage aux Pyrénées !

La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot
 Puisqu'elle est deux fois grande, étant pauvre, et là-haut ;
 Puisqu'elle a sa montagne et qu'elle a sa cabane.
 La houlette de Schwitz qu'une vierge enrubanne,
 Fière, et, quand il le faut, se hérissant de clous,
 Chasse les rois ainsi qu'elle chasse les loups.
 Gloire au chaste pays que le Léman arrose !
 À l'ombre de Melchthal, à l'ombre du Mont-Rose,
 La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.
 Sa blanche liberté s'adosse au firmament.

Le soleil, quand il vient dorer une chaumière,
 Fait que le toit de paille est un toit de lumière ;
 Telle est la Suisse, ayant l'honneur dans ses prés verts,
 Et de son indigence éclairant l'univers.

Tant que les nations garderont leurs frontières,

La Suisse éclatera parmi les plus altières ;
 Quand les peuples riront et s'embrasseront tous,
 La Suisse sera douce au milieu des plus doux.

Suisse ! à l'heure où l'Europe enfin marchera seule,
 Tu verras accourir vers toi, sévère aïeule,
 La jeune Humanité sous son chapeau de fleurs ;
 Tes hommes bons seront chers aux hommes meilleurs ;
 Les fléaux disparus, faux dieu, faux roi, faux prêtre,
 Laisseront le front blanc de la paix apparaître ;
 Et les peuples viendront en foule te bénir,
 Quand la guerre mourra, quand, devant l'avenir,
 On verra, dans l'horreur des tourbillons funèbres,
 Se hâter pêle-mêle au milieu des ténèbres,
 Comme d'affreux oiseaux heurtant leurs ailerons,
 Une fuite effrénée et noire de clairons !

En attendant, la Suisse a dit au monde : Espère !
 Elle a de la vieille hydre effrayé le repaire ;
 Ce qu'elle a fait jadis, pour les siècles est fait ;
 La façon dont la Suisse à Sempach triomphait

Reste la grande audace et la grande manière
 D'attaquer une bête au fond de sa tanière.
 Tous ses nuages, blancs ou noirs, sont des drapeaux.
 L'exemple, c'est le fait dans sa gloire, au repos,
 Qui charge lentement les cœurs et recommence ;
 Melchthal, grave et penché sur le monde, ensemece.

Un jour, à Bâle, Albrecht, l'empereur triomphant,
 Vit une jeune mère auprès d'un jeune enfant ;
 La mère était charmante ; elle semblait encore,
 Comme l'enfant, sortie à peine de l'aurore ;
 L'empereur écouta de près leurs doux ébats,
 Et la mère disait à son enfant tout bas :
 « Fils, quand tu seras grand, meurs pour la bonne cause ! »
 Oh ! rien ne flétrira cette feuille de rose !
 Toujours le despotisme en sentira le pli.
 Toujours les mains prêtant le serment du Grutli
 Apparaîtront en rêve au peuple en léthargie ;

Toujours les oppresseurs auront, dans leur orgie,
 Sur la lividité de leur face l'effroi
 Du tocsin qu'Unterwald cache dans son beffroi.
 Tant que les nations au joug seront nouées,
 Tant que l'aigle à deux becs sera dans les nuées,
 Tant que dans le brouillard des montagnes l'éclair
 Ébauchera le spectre insolent de Gessler,

On verra Tell songer dans quelque coin terrible ;
 Et les iniquités, la violence horrible,
 La fraude, le pouvoir du vainqueur meurtrier,
 Cibles noires, craindront cet arbalétrier.
 Assis à leur souper, car c'est leur crépuscule,
 Et le jour qui pour nous monte, pour eux recule,
 Les satrapes seront éblouissants à voir,
 Raillant la conscience, insultant le devoir,
 Mangeant dans les plats d'or et les coupes d'opales,
 Joyeux ; mais par instants ils deviendront tout pâles,
 Feront taire l'orchestre, et, la sueur au front,
 Penchés, se parlant bas, tremblants, regarderont
 S'il n'est pas quelque part, là, derrière la table,
 Calme, et serrant l'écrou de son arc redoutable.
 Pourtant il se pourra qu'à de certains moments,
 Dans les satiétés et les enivremments,
 Ils se disent : « Les yeux n'ont plus rien de sévère ;
 Guillaume Tell est mort. » Ils rempliront leur verre,
 Et le monde comme eux oubliera. Tout à coup,
 À travers les fléaux et les crimes debout,
 Et l'ombre, et l'esclavage, et les hontes sans nombre,
 On entendra siffler la grande flèche sombre.

Oui, c'est là la foi sainte, et, quand nous étouffons,
 Dieu nous fait respirer par ces pensers profonds.

Au-dessus des tyrans l'histoire est abondante
 En spectres que du doigt Tacite montre à Dante ;
 Tous ces fantômes sont la liberté planant,
 Et toujours prête à dire aux hommes : « Maintenant ! »
 Et, depuis Padrona Kalil aux jambes nues
 Jusqu'à Franklin ôtant le tonnerre des nues,

Depuis Léonidas jusqu'à Kosciuzko,
Le cri des uns du cri des autres est l'écho.
Oui, sur vos actions, de tant de deuil mêlées,
Multipliez les plis des pourpres étoilées,
Ayez pour vous l'oracle, et Delphe avec Endor,
Maîtres ; riez, le front coiffé du laurier d'or,
Aux pieds de la fortune infâme et colossale ;
Tout à coup Botzaris entrera dans la salle,
Byron se dressera, le poëte héros,
Tzavellas, indigné du succès des bourreaux,
Soufflettera le groupe effaré des victoires ;
Et l'on verra surgir au-dessus de vos gloires
L'effrayant avoyer Gundoldingen, cassant
Sur César le sapin des Alpes teint de sang !

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,

Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « À boire ! à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba ! »
Le coup passa si près, que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire, » dit mon père.

Que savons-nous ? Qui donc connaît le fond des choses ?
Le couchant rayonnait dans les nuages roses ;
C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident
Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent ;
Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,
Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie ;
Grave, il songeait ; l'horreur contemplait la splendeur.
(Oh ! pourquoi la souffrance et pourquoi la laideur ?
Hélas ! le bas-empire est couvert d'Augustules,
Les césars de forfaits, les crapauds de pustules,
Comme le pré de fleurs et le ciel de soleils.)
Les feuilles s'empourpraient dans les arbres vermeils ;
L'eau miroitait, mêlée à l'herbe, dans l'ornière :
Le soir se déployait ainsi qu'une bannière ;
L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli ;
Tout s'apaisait, dans l'air, sur l'onde ; et, plein d'oubli,
Le crapaud, sans effroi, sans honte, sans colère,
Doux, regardait la grande auréole solaire ;
Peut-être le maudit se sentait-il béni ;
Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini ;
Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
L'éclair d'en-haut, parfois tendre et parfois farouche ;
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,
Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.
Un homme qui passait vit la hideuse bête,
Et, frémissant, lui mit son talon sur la tête ;
C'était un prêtre ayant un livre qu'il lisait ;
Puis une femme, avec une fleur au corset,
Vint et lui creva l'œil du bout de son ombrelle ;
Et le prêtre était vieux, et la femme était belle ;
Vinrent quatre écoliers, sereins comme le ciel.
— J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel ; —
Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,
Peut commencer ainsi le récit de sa vie.
On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,
On a sa mère, on est des écoliers joyeux,
De petits hommes gais, respirant l'atmosphère
À pleins poumons, aimés, libres, contents, que faire
Sinon de torturer quelque être malheureux ?
Le crapaud se traînait au fond du chemin creux.
C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent ;
Fauve, il cherchait la nuit ; les enfants l'aperçurent
Et crièrent : « Tuons ce vilain animal,
Et, puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal ! »

Et chacun d'eux, riant, — l'enfant rit quand il tue, —
 Se mit à le piquer d'une branche pointue
 Élargissant le trou de l'œil crevé, blessant
 Les blessures, ravis, applaudis du passant ;
 Car les passants riaient ; et l'ombre sépulcrale
 Couvrait ce noir martyr qui n'a pas même un râle,
 Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait
 Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid ;
 Il fuyait ; il avait une patte arrachée ;
 Un enfant le frappait d'une pelle ébréchée ;
 Et chaque coup faisait écumer ce proscrit
 Qui, même quand le jour sur sa tête sourit,
 Même sous le grand ciel, rampe au fond d'une cave ;
 Et les enfants disaient : « Est-il méchant ! il bave ! »
 Son front saignait, son œil pendait ; dans le genêt
 Et la ronce, effroyable à voir, il cheminait ;
 On eût dit qu'il sortait de quelque affreuse serre ;
 Oh ! la sombre action ! empirer la misère !
 Ajouter de l'horreur à la difformité !
 Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté,
 Il respirait toujours ; sans abri, sans asile,
 Il rampait ; on eût dit que la mort difficile
 Le trouvait si hideux qu'elle le refusait ;
 Les enfants le voulaient saisir dans un lacet,
 Mais il leur échappa, glissant le long des haies ;
 L'ornière était béante, il y traîna ses plaies
 Et s'y plongea, sanglant, brisé, le crâne ouvert,
 Sentant quelque fraîcheur dans ce cloaque vert,
 Lavant la cruauté de l'homme en cette boue ;
 Et les enfants, avec le printemps sur la joue,
 Blonds, charmants, ne s'étaient jamais tant divertis ;
 Tous parlaient à la fois, et les grands aux petits
 Criaient : « Viens voir ! dis donc, Adolphe, dis donc, Pierre,
 Allons pour l'achever prendre une grosse pierre ! »
 Tous ensemble, sur l'être au hasard exécré,
 Ils fixaient leurs regards, et le désespéré
 Regardait s'incliner sur lui ces fronts horribles.
 — Hélas ! ayons des buts, mais n'ayons pas de cibles ;
 Quand nous visons un point de l'horizon humain,
 Ayons la vie, et non la mort, dans notre main. —
 Tous les yeux poursuivaient le crapaud dans la vase ;
 C'était de la fureur et c'était de l'extase ;
 Un des enfants revint, apportant un pavé,
 Pesant, mais pour le mal aisément soulevé,
 Et dit : « Nous allons voir comment cela va faire. »
 Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,
 Le hasard amenait un chariot très-lourd
 Traîné par un vieux âne éclopé, maigre et sourd ;

Cet âne harassé, boiteux et lamentable,
Après un jour de marche approchait de l'étable ;
Il roulait la charrette et portait un panier ;
Chaque pas qu'il faisait semblait l'avant-dernier ;
Cette bête marchait, battue, exténuée ;
Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée ;
Il avait dans ses yeux voilés d'une vapeur
Cette stupidité qui peut-être est stupeur,
Et l'ornière était creuse, et si pleine de boue
Et d'un versant si dur, que chaque tour de roue
Était comme un lugubre et rauque arrachement ;
Et l'âne allait geignant et l'ânier blasphémant ;
La route descendait et poussait la bourrique ;
L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,
Dans une profondeur où l'homme ne va pas.

Les enfants, entendant cette roue et ce pas,
Se tournèrent bruyants et virent la charrette :
« Ne mets pas le pavé sur le crapaud. Arrête !
Crièrent-ils. Vois-tu, la voiture descend
Et va passer dessus, c'est bien plus amusant. »

Tous regardaient.

Soudain, avançant dans l'ornière
Où le monstre attendait sa torture dernière,

L'âne vit le crapaud, et, triste, — hélas ! penché
Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,
Il sembla le flairer avec sa tête basse ;
Ce forçat, ce damné, ce patient, fit grâce ;
Il rassembla sa force éteinte, et, roidissant
Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,
Résistant à l'ânier qui lui criait : Avance !
Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,
Avec sa lassitude acceptant le combat,
Tirant le chariot et soulevant le bât,
Hagard, il détourna la roue inexorable,
Laisant derrière lui vivre ce misérable ;
Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.
Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,
Un des enfants-celui qui conte cette histoire —
Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,
Entendit une voix qui lui disait : Sois bon !

Bonté de l'idiot ! diamant du charbon !
Sainte énigme ! lumière auguste des ténèbres !
Les célestes n'ont rien de plus que les funèbres

Si les funèbres, groupe aveugle et châtié,
 Songent, et, n'ayant pas la joie, ont la pitié.
 Ô spectacle sacré ! l'ombre secourant l'ombre,
 L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre,
 Le stupide, attendri, sur l'affreux se penchant ;
 Le damné bon faisant rêver l'élu méchant !

L'animal avançant lorsque l'homme recule !
 Dans la sérénité du pâle crépuscule,
 La brute par moments pense et sent qu'elle est soeur
 De la mystérieuse et profonde douceur ;
 Il suffit qu'un éclair de grâce brille en elle
 Pour qu'elle soit égale à l'étoile éternelle ;
 Le baudet qui, rentrant le soir, surchargé, las,
 Mourant, sentant saigner ses pauvres sabots plats,
 Fait quelques pas de plus, s'écarte et se dérange
 Pour ne pas écraser un crapaud dans la fange,
 Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,
 Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.
 Tu cherches, philosophe ? Ô penseur, tu médites ?
 Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites ?
 Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour !
 Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour ;
 Quiconque est bon habite un coin du ciel. Ô sage,
 La bonté qui du monde éclaire le visage,
 La bonté, ce regard du matin ingénu,
 La bonté, pur rayon qui chauffe l'Inconnu,
 Instinct qui dans la nuit et dans la souffrance aime,
 Est le trait d'union ineffable et suprême
 Qui joint, dans l'ombre, hélas ! si lugubre souvent,
 Le grand ignorant, l'âne, à Dieu le grand savant.

I

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,

On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette son noir sanglot.

II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,

Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démente,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,

Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
 Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
 Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la chambre.
 Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
 Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
 Comme il faut calculer la marée et le vent !
 Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !
 Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres ;
 Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
 Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
 Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
 Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées
 Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

III

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur
 L'importune, et, parmi les écueils en décombres,
 L'Océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres
 Passent dans son esprit : la mer, les matelots
 Emportés à travers la colère des flots.
 Et dans sa gaîne, ainsi que le sang dans l'artère,
 La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
 Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers ;
 Et chaque battement, dans l'énorme univers,
 Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,
 D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve, — et tant de pauvreté !
 Ses petits vont pieds nus l'hiver comme l'été.

Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
 — Ô Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,
 La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
 Les constellations fuir dans l'ouragan noir
 Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
 C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
 Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
 Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,
 Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,

Prend un pauvre marin frissonnant et le brise
 Aux rochers monstrueux apparus brusquement. —
 Horreur ! l'homme, dont l'onde éteint le hurlement,
 Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge ;
 Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
 Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !

Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
 À la nuit. Elle tremble et pleure.

IV

Ô pauvres femmes
 De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : « Mes âmes,
 Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,
 C'est là, dans ce chaos ! — mon cœur, mon sang, ma chair ! »
 Ciel ! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
 Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
 Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
 Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
 Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
 Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
 Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
 Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
 À tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
 Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !
 Souci lugubre ! on court à travers les galets,
 Le flot monte, on lui parle, on crie : « Oh ! rends-nous-les ! »

Mais, hélas ! que veut-on que dise à la pensée
 Toujours sombre, la mer toujours bouleversée !

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul !
 Seul dans cette âpre nuit ! seul sous ce noir linceul !
 Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. — Ô mère !
 Tu dis : « S'ils étaient grands ! — leur père est seul ! » Chimère !
 Plus tard, quand ils seront près du père, et partis,
 Tu diras en pleurant : « Oh ! s'ils étaient petits ! »

Elle prend sa lanterne et sa cape. — C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons ! — Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.

Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin ;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain
Une sombre mesure apparaît décrépite ;
Ni lumière, ni feu ; la porte au vent palpite ;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux ;
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

« Tiens, je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle ; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule ; il faut voir comment elle va. »

Elle frappe à la porte, elle écoute ; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.

« Malade ! et ses enfants ! comme c'est mal nourri !
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. »
Puis, elle frappe encore. « Hé ! voisine ! » elle appelle.
Et la maison se tait toujours. « Ah ! Dieu ! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps ! »
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

VI

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
 Du noir logis muet au bord des flots grondants.
 L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.

Au fond était couchée une forme terrible ;

Une femme immobile et renversée, ayant
 Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant ;
 Un cadavre ; — autrefois, mère joyeuse et forte ; —
 Le spectre échevelé de la misère morte ;
 Ce qui reste du pauvre après un long combat.
 Elle laissait, parmi la paille du grabat,
 Son bras livide et froid et sa main déjà verte
 Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
 D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
 Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !

Près du lit où gisait la mère de famille,
 Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
 Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère, se sentant mourir, leur avait mis
 Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
 Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
 Ils ne sentissent plus la tiédeur qui décroît,
 Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

VII

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble !
 Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
 Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
 Pas même le clairon du dernier jugement ;
 Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.

Et la pluie au dehors gronde comme un déluge.
 Du vieux toit crevassé, d'où la rafale sort,
 Une goutte parfois tombe sur ce front mort,

Glisse sur cette joue et devient une larme.
 La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme.
 La morte écoute l'ombre avec stupidité.
 Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
 A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange ;
 Il semble qu'on entend ce dialogue étrange

Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard :
 « Qu'as-tu fait de ton souffle ? — Et toi, de ton regard ? »

Hélas ! aimez, vivez, cueillez les primevères,
 Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.
 Comme au sombre Océan arrive tout ruisseau,
 Le sort donne pour but au festin, au berceau,
 Aux mères adorant l'enfance épanouie,
 Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
 Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
 Le refroidissement lugubre du tombeau !

VIII

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?
 Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte ?
 Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant ?
 Pourquoi son cœur bat-il ? Pourquoi son pas tremblant

Se hâte-t-il ainsi ? D'où vient qu'en la ruelle
 Elle court, sans oser regarder derrière elle ?
 Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
 Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

IX

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
 Blanchissait ; près du lit elle prit une chaise
 Et s'assit toute pâle ; on eût dit qu'elle avait
 Un remords, et son front tomba sur le chevet,
 Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
 Parlait, pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

« — Mon pauvre homme ! Ah ! mon Dieu ! que va-t-il dire ? Il a
 Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là ?
 Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille !
 Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aie

Lui donner celle-là de plus. — C'est lui ? — Non. Rien.
 — J'ai mal fait. — S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
 — Est-ce lui ? — Non. — Tant mieux. — La porte bouge comme
 Si l'on entrait. — Mais non. — Voilà-t-il pas, pauvre homme,
 Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant ! »
 Puis elle demeura pensive et frissonnant,
 S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
 Perdue en son souci comme dans un abîme,
 N'entendant même plus les bruits extérieurs,
 Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
 Et l'onde et la marée et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
 Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc,
 Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
 Joyeux, parut au seuil, et dit : « C'est la marine. »

X

« C'est toi ! » cria Jeannie, et, contre sa poitrine,
 Elle prit son mari comme on prend un amant,
 Et lui baisa sa veste avec emportement,
 Tandis que le marin disait : « Me voici, femme ! »
 Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
 Son cœur bon et content que Jeannie éclairait.
 « Je suis volé, dit-il ; la mer, c'est la forêt.
 — Quel temps a-t-il fait ? — Dur. — Et la pêche ? — Mauvaise.
 Mais, vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise.
 Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
 Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
 Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
 J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
 A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ? »
 Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
 « — Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire.

J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,

J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. »

Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,

Elle dit : « À propos, notre voisine est morte.

C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,

Dans la soirée, après que vous fûtes partis.

Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.

L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;

L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.

La pauvre bonne femme était dans le besoin. »

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin

Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :

— Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête,

Nous avons cinq enfants, cela va faire sept.

Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait

De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?

Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire

Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.

Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?

C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.

Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.

Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.

Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,

Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.

C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;

Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous.

Cela nous grimpera le soir sur les genoux.

Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.

Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres

Cette petite fille et ce petit garçon,

Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.

Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche.

C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?

D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà !

Les hommes d'aujourd'hui qui sont nés quand naissait
Ce siècle, et quand son aile effrayante poussait,
Ou qui, quatre-vingt-neuf durant leur blonde enfance,
Ont vu la rude attaque et la fière défense,
Et pour musique ont eu les noirs canons béants,
Et pour jeux de grimper aux genoux des géants ;
Ces enfants qui jadis, traînant des cimenterres,
Ont vu partir, chantant, les pâles volontaires,
Et connu des vivants à qui Danton parlait,
Ces hommes ont sucé l'audace avec le lait.
La Révolution, leur tendant sa mamelle,
Leur fit boire une vie où la tombe se mêle,
Et, stoïque, leur mit dans les veines un sang
Qui, lorsqu'il faut sortir et couler, y consent.
Ils tiennent de l'austère et tragique nourrice
L'amour de la blessure et de la cicatrice,
Et, pour trembler, pour fuir, pour suivre qui fuirait,
L'impossibilité de plier le jarret.
Ils pensent que faiblir est chose abominable,
Que l'homme est au devoir, et qu'il est convenable
Que ceux à qui Dieu fit l'honneur de les choisir
Pour vivre dans un temps de risque et de désir,
Marchent, et, courant droit au but qui les réclame,
Désapprennent les pas en arrière à leur âme.
Ils veulent le progrès durement acheté,
Ne tiennent en réserve aucune lâcheté,
Jettent aux profondeurs leurs jours, leur cœur, leur joie,
Ne se rétractent point parce qu'un gouffre aboie,
Vont toujours en avant et toujours devant eux ;
Ils ne sont pas prudents de peur d'être honteux ;
Et disent que le pont où l'on se précipite,
Hardi pour l'abordage, est lâche pour la fuite.

Soi-même se scruter d'un regard inclément,
 Être abnégation, martyre, dévouement,
 Bouclier pour le faible et pour le destin cible,
 Aller, ne se garder aucun retour possible,
 Ne jamais se servir pour s'évader d'en haut,
 Pour fuir, de ce qui sert pour monter à l'assaut,
 Telle est la loi ; la loi du devoir, du Calvaire,
 Qui sourit aux vaillants avec son front sévère.
 Peuple, homme, esprit humain, avance à pas altiers !
 Parmi tous les écueils et dans tous les sentiers,
 Dans la société, dans l'art, dans la morale,
 Partout où resplendit la lueur aurorale,
 Sans jamais t'arrêter, sans hésiter jamais,
 Des fanges aux clartés, des gouffres aux sommets,
 Va ! la création, cette usine, ce temple,
 Cette marche en avant de tout, donne l'exemple !
 L'heure est un marcheur calme et providentiel ;
 Les fleuves vont aux mers, les oiseaux vont au ciel ;
 L'arbre ne rentre pas dans la terre profonde
 Parce que le vent souffle et que l'orage gronde ;
 Homme, va ! reculer, c'est devant le ciel bleu
 La grande trahison que tu peux faire à Dieu.
 Nous donc, fils de ce siècle aux vastes entreprises,
 Nous qu'emplit le frisson des formidables brises,
 Et dont l'ouragan sombre agite les cheveux,
 Poussés vers l'idéal par nos maux, par nos vœux,
 Nous désirons qu'on ait présent à la mémoire
 Que nos pères étaient des conquérants de gloire,
 Des chercheurs d'horizons, des gagners d'avenir ;
 Des amants du péril que savait retenir
 Aux âcres voluptés de ses baisers farouches
 La grande mort, posant son rire sur leurs bouches ;
 Qu'ils étaient les soldats qui n'ont pas déserté,
 Les hôtes rugissants de l'ancre liberté,
 Les titans, les lutteurs aux gigantesques tailles,

Les fauves promeneurs rôdant dans les batailles !
Nous sommes les petits de ces grands lions-là.
Leur trace sur leurs pas toujours nous appela ;
Nous courons ; la souffrance est par nous sauvée ;
Nous voyons devant nous là-bas, dans la nuée,
L'âpre avenir à pic, lointain, redouté, doux ;
Nous nous sentons perdus pour nous, gagné pour tous ;
Nous arrivons au bord du passage terrible ;
Le précipice est là, sourd, obscur, morne, horrible ;
L'épreuve à l'autre bord nous attend ; nous allons,
Nous ne regardons pas derrière nos talons ;
Pâles, nous atteignons l'escarpement sublime ;
Et nous poussons du pied la planche dans l'abîme.

L'abîme ; on ne sait quoi de terrible qui gronde ;
 Le vent ; l'obscurité vaste comme le monde ;
 Partout les flots ; partout où l'œil peut s'enfoncer,
 La rafale qu'on voit aller, venir, passer ;
 L'onde, linceul ; le ciel, ouverture de tombe ;
 Les ténèbres sans l'arche et l'eau sans la colombe ;
 Les nuages ayant l'aspect d'une forêt.

Un esprit qui viendrait planer là, ne pourrait
 Dire, entre l'eau sans fond et l'espace sans borne,
 Lequel est le plus sombre, et si cette horreur morne,
 Faite de cécité, de stupeur et de bruit,
 Vient de l'immense mer ou de l'immense nuit.

L'œil distingue, au milieu du gouffre où l'air sanglote,
 Quelque chose d'informe et de hideux qui flotte,
 Un grand cachalot mort à carcasse de fer,
 On ne sait quel cadavre à vau-l'eau dans la mer ;
 Œuf de titan dont l'homme aurait fait un navire.
 Cela vogue, cela nage, cela chavire ;
 Cela fut un vaisseau ; l'écume aux blancs amas
 Cache et montre à grand bruit les tronçons de sept mâts ;
 Le colosse, échoué sur le ventre, fuit, plonge,
 S'engloutit, reparaît, se meut comme le songe ;
 Chaos d'agrès rompus, de poutres, de haubans ;
 Le grand mât vaincu semble un spectre aux bras tombants ;
 L'onde passe à travers ce débris ; l'eau s'engage
 Et déferle en hurlant le long du bastingage,
 Et tourmente des bouts de corde à des crampons
 Dans le ruissellement formidable des ponts ;
 La houle éperdument furieuse saccage
 Aux deux flancs du vaisseau les cintres d'une cage
 Où jadis une roue effrayante a tourné ;
 Personne ; le néant, froid, muet, étonné ;
 D'affreux canons rouillés tendent leurs cous funestes ;
 L'entre-pont a des trous où se dressent les restes
 De cinq tubes pareils à des clairons géants,
 Pleins jadis d'une foudre, et qui, tordus, béants,

Ployés, éteints, n'ont plus, sur l'eau qui les balance,
 Qu'un noir vomissement de nuit et de silence ;
 Le flux et le reflux, comme avec un rabot,
 Dénude à chaque coup l'étrave et l'étambot,
 Et dans la lame on voit se débattre l'échine
 D'une mystérieuse et difforme machine.
 Cette masse sous l'eau rôde, fantôme obscur.
 Des putréfactions fermentent, à coup sûr,
 Dans ce vaisseau perdu sous les vagues sans nombre ;
 Dessus, des tourbillons d'oiseaux de mer ; dans l'ombre,
 Dessous, des millions de poissons carnassiers.
 Tout à l'entour, les flots, ces liquides aciers,
 Mêlent leurs tournoiements monstrueux et livides.
 Des espaces déserts sous des espaces vides.
 Ô triste mer ! sépulcre où tout semble vivant !
 Ces deux athlètes faits de furie et de vent,
 Le tangage qui bave et le roulis qui fume,
 Luttant sur ce radeau funèbre dans la brume,
 Sans trêve, à chaque instant arrachent quelque éclat
 De la quille ou du pont dans leur noir pugilat ;
 Par moments, au zénith un nuage se troue,
 Un peu de jour lugubre en tombe, et, sur la proue,
 Une lueur, qui tremble au souffle de l'autan,
 Blême, éclaire à demi ce mot : LÉVIATHAN.
 Puis l'apparition se perd dans l'eau profonde ;
 Tout fuit.

Léviathan ; c'est là tout le vieux monde,
 Âpre et démesuré dans sa fauve laideur ;
 Léviathan, c'est là tout le passé : grandeur,
 Horreur.

*

Le dernier siècle a vu sur la Tamise
 Croître un monstre à qui l'eau sans bornes fut promise,
 Et qui longtemps, Babel des mers, eut Londres entier
 Levant les yeux dans l'ombre au pied de son chantier.
 Effroyable, à sept mâts mêlant cinq cheminées
 Qui hennissaient au choc des vagues effrénées,
 Emportant, dans le bruit des aquilons sifflants,

Dix mille hommes, fourmis éparses dans ses flancs,
 Ce Titan se rua, joyeux, dans la tempête ;
 Du dôme de Saint-Paul son mât passait le faîte ;
 Le sombre esprit humain, debout sur son tillac,
 Stupéfiait la mer qui n'était plus qu'un lac ;
 Le vieillard Océan, qu'effarouche la sonde,
 Inquiet, à travers le verre de son onde,
 Regardait le vaisseau de l'homme grossissant ;
 Ce vaisseau fut sur l'onde un terrible passant ;
 Les vagues frémissaient de l'avoir sur leurs croupes ;
 Ses sabords mugissaient ; en guise de chaloupes,
 Deux navires pendaient à ses portemanteaux ;
 Son armure était faite avec tous les métaux ;
 Un prodigieux câble ourlait sa grande voile ;
 Quand il marchait, fumant, grondant, couvert de toile,
 Il jetait un tel râle à l'air épouvanté
 Que toute l'eau tremblait, et que l'immensité
 Comptait parmi ses bruits ce grand frisson sonore ;
 La nuit, il passait rouge ainsi qu'un météore ;
 Sa voilure, où l'oreille entendait le débat
 Des souffles, subissant ce grément comme un bât,
 Ses hunes, ses grelins, ses palans, ses amures,
 Étaient une prison de vents et de murmures ;
 Son ancre avait le poids d'une tour ; ses parois
 Volaient les flots, trouvant tous les ports trop étroits ;
 Son ombre humiliait au loin toutes les proues ;
 Un télégraphe était son porte-voix ; ses roues
 Forgeaient la sombre mer comme deux grands marteaux ;
 Les flots se le passaient comme des piédestaux
 Où, calme, ondulerait un triomphal colosse ;
 L'abîme s'abrégeait sous sa lourdeur véloce ;
 Pas de lointain pays qui pour lui ne fût près ;
 Madère apercevait ses mâts ; trois jours après,
 L'Hékla l'entrevoyait dans la lueur polaire.
 La bataille montait sur lui dans sa colère.
 La guerre était sacrée et sainte en ces temps-là ;
 Rien n'égalait Nemrod si ce n'est Attila ;
 Et les hommes, depuis les premiers jours du monde,
 Sentant peser sur eux la misère inféconde,
 Les pestes, les fléaux lugubres et railleurs,

Cherchant quelque moyen d'amoindrir leurs douleurs,
Pour établir entre eux de justes équilibres,
Pour être plus heureux, meilleurs, plus grands, plus libres,
Plus dignes du ciel pur qui les daigne éclairer,
Avaient imaginé de s'entre-dévorer.

Ce sinistre vaisseau les aidait dans leur œuvre.
Lourd comme le dragon, prompt comme la couleuvre,
Il couvrait l'Océan de ses ailes de feu ;

La terre s'effrayait quand sur l'horizon bleu

Rampait l'allongement hideux de sa fumée,

Car c'était une ville et c'était une armée ;

Ses pavois fourmillaient de mortiers et d'affûts,

Et d'un hérissément de bataillons confus ;

Ses grappins menaçaient ; et, pour les abordages,

On voyait sur ses ponts des rouleaux de cordages

Monstrueux qui semblaient des boas endormis ;

Invincible, en ces temps de frères ennemis,

Seul, de toute une flotte il affrontait l'émeute,

Ainsi qu'un éléphant au milieu d'une meute ;

La bordée à ses pieds fumait comme un encens,

Ses flancs englutissaient les boulets impuissants,

Il allait broyant tout dans l'obscur mêlée,

Et, quand, épouvantable, il lâchait sa volée,

On voyait flamboyer son colossal beaupré,

Par deux mille canons brusquement empourpré.

Il méprisait l'autan, le flux, l'éclair, la brume.

À son avant tournait, dans un chaos d'écume,

Une espèce de vrille à trouser l'infini ;

Le Malström s'apaisait sous sa quille aplani.

Sa vie intérieure était un incendie ;

Flamme au gré du pilote apaisée ou grandie ;

Dans l'ancre d'où sortait un vaste mouvement,

Au fond d'une fournaise on voyait vaguement

Des êtres ténébreux marcher dans des nuées

D'étincelles, parmi les braises remuées ;

Et pour âme il avait dans sa cale un enfer.

Il voguait, roi du gouffre, et ses vergues de fer

Ressemblaient, sous le ciel redoutable et sublime,

À des sceptres posés en travers de l'abîme ;

Ainsi qu'on voit l'Etna l'on voyait ce steamer ;

Il était la montagne errante de la mer ;
 Mais les heures, les jours, les mois, les ans, ces ondes,
 Ont passé ; l'Océan, vaste, entre les deux mondes,
 A rugi, de brouillard et d'orage obscurci ;
 La mer a ses écueils cachés, le temps aussi ;
 Et maintenant, parmi les profondeurs farouches,
 Sous les vautours, qui sont de l'abîme les mouches,
 Sous le nuage, au gré des souffles, dans l'oubli
 De l'infini, dont l'ombre affreuse est le repli,
 Sans que jamais le vent autour d'elle s'endorme,
 Au milieu des flots noirs roule l'épave énorme !

*

L'ancien monde, l'ensemble étrange et surprenant
 De faits sociaux, morts et pourris maintenant,
 D'où sortit ce navire aujourd'hui sous l'écume,
 L'ancien monde, aussi, lui, plongé dans l'amertume,
 Avait tous les fléaux pour vents et pour typhons.
 Construction d'airain aux étages profonds,
 Sur qui le mal, flot vil, crachait sa bave infâme,
 Plein de fumée, et mû par une hydre de flamme,
 La Haine, il ressemblait à ce sombre vaisseau.

Le mal l'avait marqué de son funèbre sceau.

Ce monde, enveloppé d'une brume éternelle,
 Était fatal ; l'Espoir avait plié son aile ;
 Pas d'unité ; divorce et joug ; diversité
 De langue, de raison, de code, de cité ;
 Nul lien, nul faisceau ; le progrès solitaire,
 Comme un serpent coupé, se tordait sur la terre,
 Sans pouvoir réunir les tronçons de l'effort ;
 L'esclavage, parquant les peuples pour la mort,
 Les enfermait au fond d'un cirque de frontières
 Où les gardaient la Guerre et la Nuit, bestiaires ;
 L'Adam slave luttait contre l'Adam germain ;
 Un genre humain en France, un autre genre humain
 En Amérique, un autre à Londres, un autre à Rome ;
 L'homme au delà d'un pont ne connaissait plus l'homme ;

Les vivants, d'ignorance et de vice chargés,
 Se traînaient ; en travers de tout, les préjugés ;
 Les superstitions étaient d'âpres enceintes
 Terribles d'autant plus qu'elles étaient plus saintes ;
 Quel créneau soupçonneux et noir qu'un Alcoran !
 Un texte avait le glaive au poing comme un tyran ;
 La loi d'un peuple était chez l'autre peuple un crime ;
 Lire était un fossé, croire était un abîme ;
 Les rois étaient des tours ; les dieux étaient des murs ;
 Nul moyen de franchir tant d'obstacles obscurs ;
 Sitôt qu'on voulait croître, on rencontrait la barre
 D'une mode sauvage ou d'un dogme barbare ;
 Et, quant à l'avenir, défense d'aller là.

*

Le vent de l'infini sur ce monde souffla.
 Il a sombré. Du fond des cieux inaccessibles,
 Les vivants de l'éther, les êtres invisibles
 Confusément épars sous l'obscur firmament,
 À cette heure, pensifs, regardent fixement
 Sa disparition dans la nuit redoutable.
 Qu'est-ce que le simoun a fait du grain de sable ?
 Cela fut. C'est passé ! cela n'est plus ici.

*

Ce monde est mort. Mais quoi ! l'homme est-il mort aussi ?
 Cette forme de lui disparaissant, l'a-t-elle
 Lui-même remporté dans l'énigme éternelle ?
 L'Océan est désert. Pas une voile au loin.
 Ce n'est plus que du flot que le flot est témoin.
 Pas un esquif vivant sur l'onde où la mouette
 Voit du Léviathan rôder la silhouette.
 Est-ce que l'homme, ainsi qu'un feuillage jauni,
 S'en est allé dans l'ombre ? est-ce que c'est fini ?
 Seul le flux et reflux va, vient, passe et repasse.
 Et l'œil, pour retrouver l'homme absent de l'espace,
 Regarde en vain là-bas. Rien.

Regardez là-haut.

Loin dans les profondeurs, hors des nuits, hors du flot,
Dans un écartement de nuages, qui laisse
Voir au-dessus des mers la céleste allégresse,
Un point vague et confus apparaît ; dans le vent,
Dans l'espace, ce point se meut ; il est vivant ;
Il va, descend, remonte ; il fait ce qu'il veut faire ;
Il approche, il prend forme, il vient ; c'est une sphère ;
C'est un inexprimable et surprenant vaisseau,
Globe comme le monde et comme l'aigle oiseau ;
C'est un navire en marche. Où ? Dans l'éther sublime !

Rêve ! on croit voir planer un morceau d'une cime ;
Le haut d'une montagne a, sous l'orbe étoilé,
Pris des ailes et s'est tout à coup envolé ?
Quelque heure immense étant dans les destins sonnée,
La nue errante s'est en vaisseau façonnée ?
La Fable apparaît-elle à nos yeux décevants ?
L'antique Éole a-t-il jeté son outre aux vents ?
De sorte qu'en ce gouffre où les orages naissent,
Les vents, subitement domptés, la reconnaissent !
Est-ce l'aimant qui s'est fait aider par l'éclair
Pour bâtir un esquif céleste avec de l'air ?
Du haut des clairs azurs vient-il une visite ?
Est-ce un transfiguré qui part et ressuscite,
Qui monte, délivré de la terre, emporté
Sur un char volant fait d'extase et de clarté,
Et se rapproche un peu par instant, pour qu'on voie,
Du fond du monde noir, la fuite de sa joie ?

Ce n'est pas un morceau d'une cime ; ce n'est
Ni l'outre où tout le vent de la Fable tenait ;
Ni le jeu de l'éclair ; ce n'est pas un fantôme
Venu des profondeurs aurorales du dôme ;
Ni le rayonnement d'un ange qui s'en va,
Hors de quelque tombeau béant, vers Jéhovah.
Ni rien de ce qu'en songe ou dans la fièvre on nomme.
Qu'est-ce que ce navire impossible ? C'est l'homme.

C'est la grande révolte obéissante à Dieu !
 La sainte fausse clef du fatal gouffre bleu !
 C'est Isis qui déchire éperdument son voile !
 C'est du métal, du bois, du chanvre et de la toile,
 C'est de la pesanteur délivrée, et volant ;
 C'est la force alliée à l'homme étincelant,
 Fièrre, arrachant l'argile à sa chaîne éternelle,
 C'est la matière, heureuse, altière, ayant en elle
 De l'ouragan humain, et planant à travers
 L'immense étonnement des cieus enfin ouverts.

Audace humaine ! effort du captif ! sainte rage !
 Effraction enfin plus forte que la cage !
 Que faut-il à cet être, atome au large front,
 Pour vaincre ce qui n'a ni fin, ni bord, ni fond,
 Pour dompter le vent, trombe, et l'écume, avalanche ?
 Dans le ciel une toile et sur mer une planche.

*

Jadis des quatre vents la fureur triomphait ;
 De ces quatre chevaux échappés l'homme a fait
 L'attelage de son quadriges ;
 Génie, il les tient tous dans sa main, fier cocher
 Du char aérien que l'éther voit marcher ;
 Miracle, il gouverne un prodige.

Char merveilleux ! son nom est Délivrance. Il court.
 Près de lui le ramier est lent, le flocon lourd ;
 Le daim, l'épervier, la panthère,
 Sont encor là, qu'au loin son ombre a déjà fui ;
 Et la locomotive est reptile, et, sous lui,
 L'hydre de flamme est ver de terre.

Une musique, un chant, sort de son tourbillon.
 Ses cordages vibrants et remplis d'aquilon
 Semblent, dans le vide où tout sombre,
 Une lyre à travers laquelle par moment
 Passe quelque âme en fuite au fond du firmament
 Et mêlée aux souffles de l'ombre.

Car l'air, c'est l'hymne épars ; l'air, parmi les récifs
 Des nuages roulant en groupes convulsifs,
 Jette mille voix étouffées ;
 Les fluides, l'azur, l'effluve, l'élément,
 Sont toute une harmonie où flottent vaguement
 On ne sait quels sombres Orphées.

Superbe, il plane, avec un hymne en ses agrès ;
 Et l'on croit voir passer la strophe du progrès.
 Il est la nef, il est le phare !
 L'homme enfin prend son sceptre et jette son bâton.
 Et l'on voit s'envoler le calcul de Newton
 Monté sur l'ode de Pindare.

Le char haletant plonge et s'enfonce dans l'air,
 Dans l'éblouissement impénétrable et clair,
 Dans l'éther sans tache et sans ride ;
 Il se perd sous le bleu des cieux démesurés ;
 Les esprits de l'azur contemplant effarés
 Cet engloutissement splendide.

Il passe, il n'est plus là ; qu'est-il donc devenu ?
 Il est dans l'invisible, il est dans l'inconnu ;
 Il baigne l'homme dans le songe,
 Dans le fait, dans le vrai profond, dans la clarté,
 Dans l'océan d'en haut plein d'une vérité
 Dont le prêtre a fait un mensonge.

Le jour se lève, il va ; le jour s'évanouit,
 Il va ; fait pour le jour, il accepte la nuit.
 Voici l'heure des feux sans nombre ;
 L'heure où, vu du nadir, ce globe semble, ayant
 Son large cône obscur sous lui se déployant,
 Une énorme comète d'ombre.

La brume redoutable emplit au loin les airs.
 Ainsi qu'au crépuscule on voit, le long des mers,
 Le pêcheur, vague comme un rêve,
 Traînant, dernier effort d'un long jour de sueurs,
 Sa nasse où les poissons font de pâles lueurs,

Aller et venir sur la grève,

La Nuit tire du fond des gouffres inconnus
 Son filet où luit Mars, où rayonne Vénus,
 Et, pendant que les heures sonnent,
 Ce filet grandit, monte, emplit le ciel des soirs,
 Et dans ses mailles d'ombre et dans ses réseaux noirs
 Les constellations frissonnent.

L'aéroscaphe suit son chemin ; il n'a peur
 Ni des pièges du soir, ni de l'âcre vapeur.
 Ni du ciel morne où rien ne bouge,
 Où les éclairs, luttant au fond de l'ombre entre eux,
 Ouvrent subitement dans le nuage affreux
 Des cavernes de cuivre rouge.

Il invente une route obscure dans les nuits ;
 Le silence hideux de ces lieux inouïs
 N'arrête point ce globe en marche ;
 Il passe, portant l'homme et l'univers en lui ;
 Paix ! gloire ! et, comme l'eau jadis, l'air aujourd'hui
 Au-dessus de ses flots voit l'arche.

Le saint navire court par le vent emporté
 Avec la certitude et la rapidité
 Du javelot cherchant la cible ;
 Rien n'en tombe, et pourtant il chemine en semant ;
 Sa rondeur, qu'on distingue en haut confusément,
 Semble un ventre d'oiseau terrible.

Il vogue ; les brouillards sous lui flottent dissous ;
 Ses pilotes penchés regardent, au-dessous
 Des nuages où l'ancre traîne,
 Si, dans l'ombre, où la terre avec l'air se confond,
 Le sommet du Mont-Blanc ou quelque autre bas-fond
 Ne vient pas heurter sa carène.

*

La vie est sur le pont du navire éclatant.
 Le rayon l'envoya, la lumière l'attend.
 L'homme y fourmille, l'homme invincible y flamboie ;
 Point d'armes ; un fier bruit de puissance et de joie ;
 Le cri vertigineux de l'exploration !
 Il court, ombre, clarté, chimère, vision !
 Regardez-le pendant qu'il passe, il va si vite !

Comme autour d'un soleil un système gravite,
 Une sphère de cuivre énorme fait marcher
 Quatre globes où pend un immense plancher ;
 Elle respire et fuit dans les vents qui la bercent ;
 Un large et blanc hunier horizontal, que percent
 Des trappes, se fermant, s'ouvrant au gré du frein,
 Fait un grand diaphragme à ce poumon d'airain ;
 Il s'impose à la nue ainsi qu'à l'onde un liège ;
 La toile d'araignée humaine, un vaste piège
 De cordes et de nœuds, un enchevêtrement
 De soupapes que meut un câble où court l'aimant,
 Une embûche de treuils, de cabestans, de mofles,
 Prend au passage et fait travailler tous les souffles ;
 L'esquif plane, encombré d'hommes et de ballots,
 Parmi les arc-en-ciel, les azurs, les halos,
 Et sa course, écheveau qui sans fin se dévide,
 A pour point d'appui l'air et pour moteur le vide ;
 Sous le plancher s'étage un chaos régulier
 De ponts flottants que lie un tremblant escalier ;
 Ce navire est un Louvre errant avec son faste ;
 Un fil le porte ; il fuit, léger, fier, et si vaste,
 Si colossal, au vent du grand abîme clair,
 Que le Léviathan, rampant dans l'âpre mer,
 A l'air de sa chaloupe aux ténèbres tombée,
 Et semble, sous le vol d'un aigle, un scarabée
 Se tordant dans le flot qui l'emporte, tandis
 Que l'immense oiseau plane au fond d'un paradis.

Si l'on pouvait rouvrir les yeux que le ver ronge,
 Oh ! ce vaisseau, construit par le chiffre et le songe,
 Éblouirait Shakspeare et ravirait Euler !
 Il voyage, Délos gigantesque de l'air,

Et rien ne le repousse et rien ne le refuse ;
Et l'on entend parler sa grande voix confuse.

Par moments la tempête accourt, le ciel pâlit,
L'autan bouleversant les flots de l'air, emplit
L'espace d'une écume affreuse de nuages ;
Mais qu'importe à l'esquif de la mer sans rivages !
Seulement, sur son aile il se dresse en marchant ;
Il devient formidable à l'abîme méchant,
Et dompte en frémissant la trombe qui se creuse.
On le dirait conduit dans l'horreur ténébreuse
Par l'âme des Leibnitz, des Fultons, des Képlers ;
Et l'on croit voir, parmi le chaos plein d'éclairs,
De détonations, d'ombre et de jets de soufre,
Le sombre emportement d'un monde dans un gouffre.

*

Qu'importe le moment ! qu'importe la saison !
La brume peut cacher dans le blême horizon
 Les Saturnes et les Mercures ;
La bise, conduisant la pluie aux crins épars,
Dans les nuages lourds grondant de toutes parts,
 Peut tordre des hydres obscures ;

Qu'importe ! il va. Tout souffle est bon ; simoun, mistral !
La terre a disparu dans le puits sidéral.
 Il entre au mystère nocturne ;
Au-dessus de la grêle et de l'ouragan fou,
Laisant le globe en bas dans l'ombre, on ne sait où,
 Sous le renversement de l'urne.

Intrépide, il bondit sur les ondes du vent ;
Il se rue, aile ouverte et la proue en avant,
 Il monte, il monte, il monte encore,
Au delà de la zone où tout s'évanouit,
Comme s'il s'en allait dans la profonde nuit
 À la poursuite de l'aurore !

Calme, il monte où jamais nuage n'est monté ;
 Il plane à la hauteur de la sérénité,
 Devant la vision des sphères ;
 Elles sont là, faisant le mystère éclatant,
 Chacune feu d'un gouffre, et toutes constatant
 Les énigmes par les lumières.

Andromède étincelle, Orion resplendit ;
 L'essaim prodigieux des Pléiades grandit ;
 Sirius ouvre son cratère ;
 Arcturus, oiseau d'or, scintille dans son nid ;
 Le Scorpion hideux fait cabrer au zénith
 Le poitrail bleu du Sagittaire.

L'aéroscaphe voit, comme en face de lui,
 Là-haut, Aldébaran par Céphée ébloui,
 Persée escarboucle des cimes,
 Le chariot polaire aux flamboyants essieux,
 Et, plus loin, la lueur lactée, ô sombres cieux,
 La fourmilière des abîmes !

Vers l'apparition terrible des soleils,
 Il monte ; dans l'horreur des espaces vermeils,
 Il s'oriente, ouvrant ses voiles ;
 On croirait, dans l'éther où de loin on l'entend,
 Que ce vaisseau puissant et superbe, en chantant,
 Part pour une de ces étoiles !

Tant cette nef, rompant tous les terrestres nœuds,
 Volante, et franchissant le ciel vertigineux,
 Rêve des blêmes Zoroastres,
 Comme effrénée au souffle insensé de la nuit,
 Se jette, plonge, enfonce et tombe et roule et fuit
 Dans le précipice des astres !

*

Où donc s'arrêtera l'homme séditieux ?
 L'espace voit, d'un œil par moment soucieux,
 L'empreinte du talon de l'homme dans les nues ;

Il tient l'extrémité des choses inconnues ;
 Il épouse l'abîme à son argile uni ;
 Le voilà maintenant marcheur de l'infini.
 Où s'arrêtera-t-il, le puissant réfractaire ?
 Jusqu'à quelle distance ira-t-il de la terre ?
 Jusqu'à quelle distance ira-t-il du destin ?
 L'âpre Fatalité se perd dans le lointain ;
 Toute l'antique histoire affreuse et déformée
 Sur l'horizon nouveau fuit comme une fumée.
 Les temps sont venus. L'homme a pris possession
 De l'air, comme du flot la grêbe et l'alcyon.
 Devant nos rêves fiers, devant nos utopies
 Ayant des yeux croyants et des ailes impies,
 Devant tous nos efforts pensifs et haletants,
 L'obscurité sans fond fermait ses deux battants ;
 Le vrai champ enfin s'offre aux puissantes algèbres ;
 L'homme vainqueur, tirant le verrou des ténèbres,
 Dédaigne l'Océan, le vieil infini mort.
 La porte noire cède et s'entre-bâille. Il sort !

Ô profondeurs ! faut-il encor l'appeler l'homme ?

L'homme est d'abord monté sur la bête de somme ;
 Puis sur le chariot que portent des essieux ;
 Puis sur la frêle barque au mât ambitieux ;
 Puis, quand il a fallu vaincre l'écueil, la lame,
 L'onde et l'ouragan, l'homme est monté sur la flamme ;
 À présent l'immortel aspire à l'éternel ;
 Il montait sur la mer, il monte sur le ciel.

L'homme force le sphinx à lui tenir la lampe.
 Jeune, il jette le sac du vieil Adam qui rampe,
 Et part, et risque aux cieux, qu'éclaire son flambeau,
 Un pas semblable à ceux qu'on fait dans le tombeau ;
 Et peut-être voici qu'enfin la traversée
 Effrayante, d'un astre à l'autre, est commencée !

*

Stupeur ! Se pourrait-il que l'homme s'élançât ?
 Ô nuit ! se pourrait-il que l'homme, ancien forçat,
 Que l'esprit humain, vieux reptile,
 Devint ange, et, brisant le carcan qui le mord,
 Fût soudain de plain-pied avec les cieux ? La mort
 Va donc devenir inutile !

Oh ! franchir l'éther ! songe épouvantable et beau !
 Doubler le promontoire énorme du tombeau !

Qui sait ? Toute aile est magnanime :
 L'homme est ailé. Peut-être, ô merveilleux retour !
 Un Christophe Colomb de l'ombre, quelque jour,
 Un Gama du cap de l'abîme,

Un Jason de l'azur, depuis longtemps parti,
 De la terre oublié, par le ciel englouti,
 Tout à coup, sur l'humaine rive
 Reparaîtra, monté sur cet alérion,
 Et montrant Sirius, Allioth, Orion,
 Tout pâle, dira : J'en arrive !

Ciel ! ainsi, comme on voit aux voûtes des celliers
 Les noirceurs qu'en rôdant tracent les chandeliers,
 On pourrait, sous les bleus pilastres,
 Deviner qu'un enfant de la terre a passé,
 À ce que le flambeau de l'homme aurait laissé
 De fumée au plafond des astres !

*

Pas si loin ! pas si haut ! redescendons. Restons
 L'homme, restons Adam ; mais non l'homme à tâtons,
 Mais non l'Adam tombé ! Tout autre rêve altère
 L'espèce d'idéal qui convient à la terre.
 Contentons-nous du mot : meilleur ! écrit partout.
 Oui, l'aube s'est levée.

Oh ! ce fut tout à coup
 Comme une éruption de folie et de joie,
 Quand, après six mille ans dans la fatale voie,

Défaite brusquement par l'invisible main,
 La pesanteur, liée au pied du genre humain,
 Se brisa, cette chaîne était toutes les chaînes !
 Tout s'envola dans l'homme, et les fureurs, les haines,
 Les chimères, la force évanouie enfin,
 L'ignorance et l'erreur, la misère et la faim,
 Le droit divin des rois, les faux dieux juifs ou guèbres,
 Le mensonge, le dol, les brumes, les ténèbres,
 Tombèrent dans la poudre avec l'antique sort,
 Comme le vêtement du baigneur dont on sort.

Et c'est ainsi que l'ère annoncée est venue,
 Cette ère qu'à travers les temps, épaisse nue,
 Thalès apercevait au loin devant ses yeux ;
 Et Platon, lorsque, ému, des sphères dans les cieux
 Il écoutait les chants et contemplait les danses.

Les êtres inconnus et bons, les providences
 Présentes dans l'azur où l'œil ne les voit pas,
 Les anges qui de l'homme observent tous les pas,
 Leur tâche sainte étant de diriger les âmes,
 Et d'attiser, avec toutes les belles flammes,
 La conscience au fond des cerveaux ténébreux,
 Ces amis des vivants, toujours penchés sur eux,
 Ont cessé de frémir, et d'être, en la tourmente
 Et dans les sombres nuits, la voix qui se lamente.
 Voici qu'on voit bleuir l'idéal Sion.
 Ils n'ont plus l'œil fixé sur l'apparition
 Du vainqueur, du soldat, du fauve chasseur d'hommes.
 Les vagues flamboiements épars sur les Sodomes,
 Précurseurs du grand feu dévorant, les lueurs
 Que jette le sourcil tragique des tueurs,
 Les guerres, s'arrachant avec leur griffe immonde
 Les frontières, haillon difforme du vieux monde,
 Les battements de cœur des mères aux abois,
 L'embuscade ou le vol guettant au fond des bois,
 Le cri de la chouette et de la sentinelle,
 Les fléaux, ne sont plus leur alarme éternelle.
 Le deuil n'est plus mêlé dans tout ce qu'on entend ;
 Leur oreille n'est plus tendue à chaque instant

Vers le gémissement indigné de la tombe ;
 La moisson rit aux champs où râlait l'hécatombe ;
 L'azur ne les voit plus pleurer les nouveau-nés,
 Dans tous les innocents pressentir des damnés,
 Et la pitié n'est plus leur unique attitude ;
 Ils ne regardent plus la morne servitude
 Tresser sa maille obscure à l'osier des berceaux.
 L'homme aux fers, pénétré du frisson des roseaux,
 Est remplacé par l'homme attendri, fort et calme ;
 La fonction du sceptre est faite par la palme ;
 Voici qu'enfin, ô gloire ! exaucés dans leur vœu,
 Ces êtres, dieux pour nous, créatures pour Dieu,
 Sont heureux, l'homme est bon, et sont fiers, l'homme est juste ;
 Les esprits purs, essaim de l'empyrée lumineux,
 Ne sentent plus saigner l'amour qu'ils ont en eux ;
 Une clarté paraît dans leur beau regard sombre ;
 Et l'archange commence à sourire dans l'ombre.

*

Où va-t-il, ce navire ? Il va, de jour vêtu,
 À l'avenir divin et pur, à la vertu,
 À la science qu'on voit luire,
 À la mort des fléaux, à l'oubli généreux,
 À l'abondance, au calme, au rire, à l'homme heureux ;
 Il va, ce glorieux navire,

Au droit, à la raison, à la fraternité,
 À la religieuse et sainte vérité
 Sans impostures et sans voiles,
 À l'amour, sur les cœurs serrant son doux lien,
 Au juste, au grand, au bon, au beau... — Vous voyez bien
 Qu'en effet il monte aux étoiles !

Il porte l'homme à l'homme et l'esprit à l'esprit.
 Il civilise, ô gloire ! Il ruine, il flétrit
 Tout l'affreux passé qui s'effare,
 Il abolit la loi de fer, la loi de sang,
 Les glaives, les carcans, l'esclavage, en passant
 Dans les cieus comme une fanfare.

Il ramène au vrai ceux que le faux repoussa ;
 Il fait briller la foi dans l'œil de Spinoza
 Et l'espoir sur le front de Hobbe ;
 Il plane, rassurant, réchauffant, épanchant
 Sur ce qui fut lugubre et ce qui fut méchant
 Toute la clémence de l'aube.

Les vieux champs de bataille étaient là dans la nuit ;
 Il passe, et maintenant voilà le jour qui luit
 Sur ces grands charniers de l'histoire
 Où les siècles, penchant leur œil triste et profond,
 Venaient regarder l'ombre effroyable que font
 Les deux ailes de la victoire.

Derrière lui, César redevient homme ; Éden
 S'élargit sur l'Érèbe, épanoui soudain ;
 Les ronces de lys sont couvertes ;
 Tout revient, tout renaît ; ce que la mort courbait
 Refleurit dans la vie, et le bois du gibet
 Jette, effrayé, des branches vertes.

Le nuage, l'aurore aux candides fraîcheurs,
 L'aile de la colombe, et toutes les blancheurs,
 Composent là-haut sa magie ;
 Derrière lui, pendant qu'il fuit vers la clarté,
 Dans l'antique noirceur de la Fatalité
 Des lueurs de l'enfer rougie,

Dans ce brumeux chaos qui fut le monde ancien,
 Où l'Allah turc s'accoude au sphinx égyptien,
 Dans la séculaire géhenne,
 Dans la Gomorrhe infâme où flambe un lac fumant,
 Dans la forêt du mal qu'éclairent vaguement
 Les deux yeux fixes de la Haine,

Tombent, sèchent, ainsi que des feuillages morts,
 Et s'en vont la douleur, le péché, le remords,
 La perversité lamentable,
 Tout l'ancien joug, de rêve et de crime forgé,
 Nemrod, Aaron, la guerre avec le préjugé,

La boucherie avec l'étable !

Tous les spoliateurs et tous les corrupteurs
S'en vont ; et les faux jours sur les fausses hauteurs ;
Et le taureau d'airain qui beugle,
La hache, le billot, le bûcher dévorant,
Et le docteur versant l'erreur à l'ignorant,
Vil bâton qui trompait l'aveugle !

Et tous ceux qui faisaient, au lieu de repentirs,
Un rire au prince avec les larmes des martyrs,
Et tous ces flatteurs des épées
Qui louaient le sultan, le maître universel,
Et, pour assaisonner l'hymne, prenaient du sel
Dans le sac aux têtes coupées !

Les pestes, les forfaits, les cimiers fulgurants,
S'effacent, et la route où marchaient les tyrans,
Bérial roi, Dagon ministre,
Et l'épine, et la haie horrible du chemin
Où l'homme, du vieux monde et du vieux vice humain,
Entend bêler le bouc sinistre.

On voit luire partout les esprits sidéraux ;
On voit la fin du monstre et la fin du héros,
Et de l'athée et de l'augure,
La fin du conquérant, la fin du paria ;
Et l'on voit lentement sortir Beccaria
De Dracon qui se transfigure.

On voit l'agneau sortir du dragon fabuleux,
La vierge de l'opprobre, et Marie aux yeux bleus
De la Vénus prostituée ;
Le blasphème devient le psaume ardent et pur,
L'hymne prend, pour s'en faire autant d'ailes d'azur,
Tous les haillons de la huée.

Tout est sauvé ! la fleur, le printemps aromal,
L'éclosion du bien, l'écroulement du mal,

Fêtent dans sa course enchantée
 Ce beau globe éclaireur, ce grand char curieux,
 Qu'Empédocle, du fond des gouffres, suit des yeux,
 Et, du haut des monts, Prométhée !

Le jour s'est fait dans l'ancre où l'horreur s'accroupit.
 En expirant, l'antique univers décrépît,
 Larve à la prunelle ternie,
 Gisant, et regardant le ciel noir s'étoiler,
 A laissé cette sphère heureuse s'envoler
 Des lèvres de son agonie.

*

Oh ! ce navire fait le voyage sacré !
 C'est l'ascension bleue à son premier degré ;
 Hors de l'antique et vil décombre,
 Hors de la pesanteur, c'est l'avenir fondé ;
 C'est le destin de l'homme à la fin évadé,
 Qui lève l'ancre et sort de l'ombre !

Ce navire là-haut conclut le grand hymen.
 Il mêle presque à Dieu l'âme du genre humain.
 Il voit l'insondable, il y touche ;
 Il est le vaste élan du progrès vers le ciel ;
 Il est l'entrée altière et sainte du réel
 Dans l'antique idéal farouche.

Oh ! chacun de ses pas conquiert l'illimité !
 Il est la joie ; il est la paix ; l'humanité
 A trouvé son organe immense ;
 Il vogue, usurpateur sacré, vainqueur béni,
 Reculant chaque jour plus loin dans l'infini
 Le point sombre où l'homme commence.

Il laboure l'abîme ; il ouvre ces sillons
 Où croissaient l'ouragan, l'hiver, les tourbillons,
 Les sifflements et les huées ;
 Grâce à lui, la concorde est la gerbe des cieux ;
 Il va, fécondateur du ciel mystérieux,

Charrue auguste des nuées.

Il fait germer la vie humaine dans ces champs
Où Dieu n'avait encor semé que des couchants
Et moissonné que des aurores ;
Il entend, sous son vol qui fend les airs sereins,
Croître et frémir partout les peuples souverains,
Ces immenses épis sonores !

Nef magique et suprême ! elle a, rien qu'en marchant,
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,
Rajeuni les races flétries,
Établi l'ordre vrai, montré le chemin sûr,
Dieu juste ! et fait entrer dans l'homme tant d'azur
Qu'elle a supprimé les patries !

Faisant à l'homme avec le ciel une cité,
Une pensée avec toute l'immensité,
Elle abolit les vieilles règles,
Elle abaisse les monts, elle annule les tours ;
Splendide, elle introduit les peuples, marcheurs lourds,
Dans la communion des aigles.

Elle a cette divine et chaste fonction
De composer là-haut l'unique nation,
À la fois dernière et première,
De promener l'essor dans le rayonnement,
Et de faire planer, ivre de firmament,
La liberté dans la lumière.

Je vis dans la nuée un clairon monstrueux.

Et ce clairon semblait, au seuil profond des cieux,
Calme, attendre le souffle immense de l'archange.

Ce qui jamais ne meurt, ce qui jamais ne change,
L'entourait. À travers un frisson, on sentait
Que ce buccin fatal, qui rêve et qui se tait,
Quelque part, dans l'endroit où l'on crée, où l'on sème,
Avait été forgé par quelqu'un de suprême
Avec de l'équité condensée en airain.
Il était là, lugubre, effroyable, serein.
Il gisait sur la brume insondable qui tremble,
Hors du monde, au delà de tout ce qui ressemble
À la forme de quoi que ce soit.

Il vivait.

Il semblait un réveil songeant près d'un chevet.

Oh ! quelle nuit ! là, rien n'a de contour ni d'âge ;
Et le nuage est spectre, et le spectre est nuage.

*

Et c'était le clairon de l'abîme.

Une voix

Un jour en sortira qu'on entendra sept fois.
En attendant, glacé, mais écoutant, il pense ;
Couvant le châtiment, couvant la récompense ;
Et toute l'épouvante éparse au ciel est sœur
De cet impénétrable et morne avertisseur.

Je le considérais dans les vapeurs funèbres
Comme on verrait se taire un coq dans les ténèbres.
Pas un murmure autour du clairon souverain.
Et la terre sentait le froid de son airain,

Quoique, là, d'aucun monde on ne vît les frontières.

Et l'immobilité de tous les cimetières,
 Et le sommeil de tous les tombeaux, et la paix
 De tous les morts couchés dans la fosse, étaient faits
 Du silence inouï qu'il avait dans la bouche ;
 Ce lourd silence était pour l'affreux mort farouche
 L'impossibilité de faire faire un pli
 Au suaire cousu sur son front par l'oubli.
 Ce silence tenait en suspens l'anathème.
 On comprenait que tant que ce clairon suprême
 Se tairait, le sépulcre, obscur, roidi, béant,
 Garderait l'attitude horrible du néant,
 Que la momie aurait toujours sa bandelette,
 Que l'homme irait tombant du cadavre au squelette,
 Et que ce fier banquet radieux, ce festin
 Que les vivants gloutons appellent le destin,
 Toute la joie errante en tourbillons de fêtes,
 Toutes les passions de la chair satisfaites,
 Gloire, orgueil, les héros ivres, les tyrans soûls,
 Continueraient d'avoir pour but et pour dessous
 La pourriture, orgie offerte aux vers convives ;
 Mais qu'à l'heure où soudain, dans l'espace sans rives,
 Cette trompette vaste et sombre sonnerait,
 On verrait, comme un tas d'oiseaux d'une forêt,
 Toutes les âmes, cygne, aigle, éperviers, colombes,
 Frémissantes, sortir du tremblement des tombes,
 Et tous les spectres faire un bruit de grandes eaux,
 Et se dresser, et prendre à la hâte leurs os,
 Tandis qu'au fond, au fond du gouffre, au fond du rêve,
 Blanchissant l'absolu, comme un jour qui se lève,
 Le front mystérieux du juge apparaîtrait !

*

Ce clairon avait l'air de savoir le secret.

On sentait que le râle énorme de ce cuivre
 Serait tel qu'il ferait bondir, vibrer, revivre
 L'ombre, le plomb, le marbre, et qu'à ce fatal glas,
 Toutes les surdités voleraient en éclats ;
 Que l'oubli sombre, avec sa perte de mémoire,

Se lèverait au son de la trompette noire ;
 Que dans cette clameur étrange, en même temps
 Qu'on entendrait frémir tous les cieux palpitants,
 On entendrait crier toutes les consciences ;
 Que le sceptique au fond de ses insouciances,
 Que le voluptueux, l'athée et le douteur,
 Et le maître tombé de toute sa hauteur,
 Sentiraient ce fracas traverser leurs vertèbres ;
 Que ce déchirement céleste des ténèbres
 Ferait dresser quiconque est soumis à l'arrêt ;
 Que qui n'entendit pas le remords, l'entendrait ;
 Et qu'il réveillerait, comme un choc à la porte,
 L'oreille la plus dure et l'âme la plus morte,
 Même ceux qui, livrés au rire, aux vains combats,
 Aux vils plaisirs, n'ont point tenu compte ici-bas
 Des avertissements de l'ombre et du mystère,
 Même ceux que n'a point réveillés sur la terre
 Le tonnerre, ce coup de cloche de la nuit !

Oh ! dans l'esprit de l'homme où tout vacille et fuit,
 Où le verbe n'a pas un mot qui ne bégaie,
 Où l'aurore apparaît, hélas ! comme une plaie,
 Dans cet esprit, tremblant dès qu'il ose augurer,
 Oh ! comment concevoir, comment se figurer
 Cette vibration communiquée aux tombes,
 Cette sommation aux blêmes catacombes,
 Du ciel ouvrant sa porte et du gouffre ayant faim,
 Le prodigieux bruit de Dieu disant : Enfin !

Oui, c'est vrai, — c'est du moins jusque-là que l'œil plonge, —
 C'est l'avenir, — du moins tel qu'on le voit en songe, —
 Quand le monde atteindra son but, quand les instants,
 Les jours, les mois, les ans, auront rempli le temps,
 Quand tombera du ciel l'heure immense et nocturne,
 Cette goutte qui doit faire déborder l'urne,
 Alors, dans le silence horrible, un rayon blanc,
 Long, pâle, glissera, formidable et tremblant,
 Sur ces haltes de nuit qu'on nomme cimetières,
 Les tentes frémiront, quoiqu'elles soient de pierres,
 Dans tous ces sombres camps endormis ; et, sortant
 Tout à coup de la brume où l'univers l'attend,
 Ce clairon, au-dessus des êtres et des choses,

Au-dessus des forfaits et des apothéoses,
Des ombres et des os, des esprits et des corps,
Sonnera la diane effrayante des morts.

Ô lever en sursaut des larves pêle-mêle !
Oh ! la Nuit réveillant la Mort, sa sœur jumelle !

Pensif, je regardais l'incorruptible airain.

*

Les volontés sans loi, les passions sans frein,
Toutes les actions de tous les êtres, haines,
Amours, vertus, fureurs, hymnes, cris, plaisirs, peines,
Avaient laissé, dans l'ombre où rien ne remuait,
Leur pâle empreinte autour de ce bronze muet ;
Une obscure Babel y tordait sa spirale.

Sa dimension vague, ineffable, spectrale,
Sortant de l'éternel, entrait dans l'absolu.
Pour pouvoir mesurer ce tube, il eût fallu
Prendre la toise au fond du rêve, et la coudée
Dans la profondeur trouble et sombre de l'idée ;
Un de ses bouts touchait le bien, l'autre le mal ;
Et sa longueur allait de l'homme à l'animal,
Quoiqu'on ne vît point là d'animal et point d'homme ;
Couché sur terre, il eût joint Éden à Sodome.

Son embouchure, gouffre où plongeait mon regard,
Cercle de l'Inconnu ténébreux et hagard,
Pleine de cette horreur que le mystère exhale,
M'apparaissait ainsi qu'une offre colossale
D'entrer dans l'ombre où Dieu même est évanoui.
Cette gueule, avec l'air d'un redoutable ennui,
Morne, s'élargissait sur l'homme et la nature ;
Et cette épouvantable et muette ouverture
Semblait le bâillement noir de l'éternité.

*

Au fond de l'immanent et de l'illimité,
 Parfois, dans les lointains sans nom de l'Invisible,
 Quelque chose tremblait de vaguement terrible,
 Et brillait et passait, inexprimable éclair.
 Toutes les profondeurs des mondes avaient l'air
 De méditer, dans l'ombre où l'ombre se répète,
 L'heure où l'on entendrait de cette âpre trompette
 Un appel aussi long que l'infini, jaillir.
 L'immuable semblait d'avance en tressaillir.

Des porches de l'abîme, antres hideux, cavernes
 Que nous nommons enfers, puits, gehennams, avernes,
 Bouches d'obscurité qui ne prononcent rien,
 Du vide, où ne flottait nul souffle aérien,
 Du silence où l'haleine osait à peine éclore,
 Ceci se dégageait pour l'âme : Pas encore.

Par instants, dans ce lieu triste comme le soir,
 Comme on entend le bruit de quelqu'un qui vient voir,
 On entendait le pas boiteux de la justice ;
 Puis cela s'effaçait. Des vermines, le vice,
 Le crime, s'approchaient, et, fourmillement noir,
 Fuyaient. Le clairon sombre ouvrait son entonnoir.
 Un groupe d'ouragans dormait dans ce cratère.
 Comme cet organum des gouffres doit se taire
 Jusqu'au jour monstrueux où nous écarterons
 Les clous de notre bière au-dessus de nos fronts,
 Nul bras ne le touchait dans l'invisible sphère ;
 Chaque race avait fait sa couche de poussière
 Dans l'orbe sépulcral de son évasement ;
 Sur cette poudre l'œil lisait confusément
 Ce mot : Riez, écrit par le doigt d'Épicure ;
 Et l'on voyait, au fond de la rondeur obscure,
 La toile d'araignée horrible de Satan.

Des astres qui passaient murmuraient : « Souviens-t-en !
 Prie ! » et la nuit portait cette parole à l'ombre.

Et je ne sentais plus ni le temps ni le nombre.

Une sinistre main sortait de l'infini.

Vers la trompette, effroi de tout crime impuni,
Qui doit faire à la mort un jour lever la tête,
Elle pendait énorme, ouverte, et comme prête
À saisir ce clairon qui se tait dans la nuit,
Et qu'emplit le sommeil formidable du bruit.
La main, dans la nuée et hors de l'Invisible,
S'allongeait. À quel être était-elle ? Impossible
De le dire, en ce morne et brumeux firmament.
L'œil dans l'obscurité ne voyait clairement
Que les cinq doigts béants de cette main terrible ;
Tant l'être, quel qu'il fût, debout dans l'ombre horrible,
— Sans doute quelque archange ou quelque séraphin
Immobile, attendant le signe de la fin, —
Plongeait profondément, sous les ténébreux voiles,
Du pied dans les enfers, du front dans les étoiles !

NOUVELLE SÉRIE

J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut.

**C'était de la chair vive avec du granit brut,
Une immobilité faite d'inquiétude,
Un édifice ayant un bruit de multitude,
Des trous noirs étoilés par de farouches yeux,
Des évolutions de groupes monstrueux,**

**De vastes bas-reliefs, des fresques colossales ;
Parfois le mur s'ouvrait et laissait voir des salles,
Des antres où siégeaient des heureux, des puissants,
Des vainqueurs abrutis de crime, ivres d'encens,
Des intérieurs d'or, de jaspe et de porphyre ;
Et ce mur frissonnait comme un arbre au zéphire ;
Tous les siècles, le front ceint de tours ou d'épis,
Étaient là, mornes sphinx sur l'énigme accroupis ;
Chaque assise avait l'air vaguement animée ;
Cela montait dans l'ombre ; on eût dit une armée
Pétrifiée avec le chef qui la conduit
Au moment qu'elle osait escalader la Nuit ;
Ce bloc flottait ainsi qu'un nuage qui roule ;
C'était une muraille et c'était une foule ;
Le marbre avait le sceptre et le glaive au poignet,
La poussière pleurait et l'argile saignait,
Les pierres qui tombaient avaient la forme humaine.
Tout l'homme, avec le souffle inconnu qui le mène,
Ève ondoyante, Adam flottant, un et divers,
Palpitaient sur ce mur, et l'être, et l'univers,
Et le destin, fil noir que la tombe dévide.
Parfois l'éclair faisait sur la paroi livide
Luire des millions de faces tout à coup.
Je voyais là ce Rien que nous appelons Tout ;
Les rois, les dieux, la gloire et la loi, les passages
Des générations à vau-l'eau dans les âges ;
Et devant mon regard se prolongeaient sans fin
Les fléaux, les douleurs, l'ignorance, la faim,**

**La superstition, la science, l'histoire,
Comme à perte de vue une façade noire.**

Et ce mur, composé de tout ce qui croula,
Se dressait, escarpé, triste, informe. Où cela ?
Je ne sais. Dans un lieu quelconque des ténèbres.

*

Il n'est pas de brouillards, comme il n'est point d'algèbres,
Qui résistent, au fond des nombres ou des cieux,
À la fixité calme et profonde des yeux ;
Je regardais ce mur d'abord confus et vague,
Où la forme semblait flotter comme une vague,
Où tout semblait vapeur, vertige, illusion ;
Et, sous mon œil pensif, l'étrange vision
Devenait moins brumeuse et plus claire, à mesure
Que ma prunelle était moins troublée et plus sûre

*

Chaos d'êtres, montant du gouffre au firmament !
Tous les monstres, chacun dans son compartiment ;
Le siècle ingrat, le siècle affreux, le siècle immonde ;
Brume et réalité ! nuée et mappemonde !
Ce rêve était l'histoire ouverte à deux battants ;
Tous les peuples ayant pour gradins tous les temps ;
Tous les temples ayant tous les songes pour marches ;
Ici les paladins et là les patriarches ;
Dodone chuchotant tout bas avec Membré ;
Et Thèbe, et Raphidim, et son rocher sacré
Où, sur les juifs luttant pour la terre promise,
Aaron et Hur levaient les deux mains de Moïse ;
Le char de feu d'Amos parmi les ouragans ;
Tous ces hommes, moitié princes, moitié brigands,
Transformés par la fable avec grâce ou colère,
Noyés dans les rayons du récit populaire,
Archanges, demi-dieux, chasseurs d'hommes, héros
Des Eddas, des Védas et des Romanceros ;
Ceux dont la volonté se dresse fer de lance ;
Ceux devant qui la terre et l'ombre font silence ;
Saül, David ; et Delphe, et la cave d'Endor
Dont on mouche la lampe avec des ciseaux d'or ;
Nemrod parmi les morts ; Booz parmi les gerbes ;
Des Tibères divins, constellés, grands, superbes,
Étalant à Caprée, au forum, dans les camps,
Des colliers que Tacite arrangeait en carcans ;

La chaîne d'or du trône aboutissant au baigneur.
 Ce vaste mur avait des versants de montagne.
 Ô nuit ! rien ne manquait à l'apparition.
 Tout s'y trouvait, matière, esprit, fange et rayon ;
 Toutes les villes, Thèbe, Athènes, des étages
 De Romes sur des tas de Tyrs et de Carthages ;
 Tous les fleuves, l'Escaut, le Rhin, le Nil, l'Aar,
 Le Rubicon disant à quiconque est César :
 — Si vous êtes encor citoyens, vous ne l'êtes
 Que jusqu'ici. — Les monts se dressaient, noirs squelettes,
 Et sur ces monts erraient les nuages hideux,
 Ces fantômes traînant la lune au milieu d'eux.
 La muraille semblait par le vent remuée ;
 C'étaient des croisements de flamme et de nuée,
 Des jeux mystérieux de clartés, des renvois
 D'ombre d'un siècle à l'autre et du sceptre aux pavots,
 Où l'Inde finissait par être l'Allemagne,
 Où Salomon avait pour reflet Charlemagne ;
 Tout le prodige humain, noir, vague, illimité ;
 La liberté brisant l'immuabilité ;
 L'Horeb aux flancs brûlés, le Pinde aux pentes vertes ;
 Hicetas précédant Newton, les découvertes
 Secouant leurs flambeaux jusqu'au fond de la mer,
 Jason sur le dromon, Fulton sur le steamer ;
 La Marseillaise, Eschyle, et l'ange après le spectre ;
 Capanée est debout sur la porte d'Électre,
 Bonaparte est debout sur le pont de Lodi ;
 Christ expire non loin de Néron applaudi.
 Voilà l'affreux chemin du trône, ce pavage
 De meurtre, de fureur, de guerre, d'esclavage ;
 L'homme-troupeau ! cela hurle, cela commet
 Des crimes sur un morne et ténébreux sommet,
 Cela frappe, cela blasphème, cela souffre,
 Hélas ! et j'entendais sous mes pieds, dans le gouffre,
 Sangloter la misère aux gémissements sourds,
 Sombre bouche incurable et qui se plaint toujours.
 Et sur la vision lugubre, et sur moi-même
 Que j'y voyais ainsi qu'au fond d'un miroir blême,
 La vie immense ouvrait ses difformes rameaux ;
 Je contemplais les fers, les voluptés, les maux,
 La mort, les avatars et les métempsycoses,
 Et dans l'obscur taillis des êtres et des choses
 Je regardais rôder, noir, riant, l'œil en feu,
 Satan, ce braconnier de la forêt de Dieu.

*

Quel titan avait peint cette chose inouïe ?
 Sur la paroi sans fond de l'ombre épanouie
 Qui donc avait sculpté ce rêve où j'étouffais ?
 Quel bras avait construit avec tous les forfaits,
 Tous les deuils, tous les pleurs, toutes les épouvantes,
 Ce vaste enchaînement de ténèbres vivantes ?
 Ce rêve, et j'en tremblais, c'était une action
 Ténébreuse entre l'homme et la création ;
 Des clameurs jaillissaient de dessous les pilastres ;
 Des bras sortant du mur montraient le poing aux astres ;
 La chair était Gomorrhe et l'âme était Sion ;
 Songe énorme ! c'était la confrontation
 De ce que nous étions avec ce que nous sommes ;
 Les bêtes s'y mêlaient, de droit divin, aux hommes,
 Comme dans un enfer ou dans un paradis ;
 Les crimes y rampaient, de leur ombre grandis ;
 Et même les laideurs n'étaient pas malséantes
 À la tragique horreur de ces fresques géantes.

Et je revoyais là le vieux temps oublié.
 Je le sondais. Le mal au bien était lié
 Ainsi que la vertèbre est jointe à la vertèbre.

Cette muraille, bloc d'obscurité funèbre,
 Montait dans l'infini vers un brumeux matin.
 Blanchissant par degrés sur l'horizon lointain,
 Cette vision sombre, abrégé noir du monde,
 Allait s'évanouir dans une aube profonde.
 Et, commencée en nuit, finissait en lueur.

Le jour triste y semblait une pâle sueur ;
 Et cette silhouette informe était voilée
 D'un vague tournoiement de fumée étoilée.

*

Tandis que je songeais, l'œil fixé sur ce mur
 Semé d'âmes, couvert d'un mouvement obscur

Et des gestes hagards d'un peuple de fantômes,
 Une rumeur se fit sous les ténébreux dômes,
 J'entendis deux fracas profonds, venant du ciel

En sens contraire au fond du silence éternel ;
Le firmament que nul ne peut ouvrir ni clore
Eut l'air de s'écarter.

*

Du côté de l'aurore,
L'esprit de l'Orestie, avec un fauve bruit,
Passait ; en même temps, du côté de la nuit,
Noir génie effaré fuyant dans une éclipse,
Formidable, venait l'immense Apocalypse ;
Et leur double tonnerre à travers la vapeur,
À ma droite, à ma gauche, approchait, et j'eus peur
Comme si j'étais pris entre deux chars de l'ombre.

Ils passèrent. Ce fut un ébranlement sombre.
Et le premier esprit cria : Fatalité !
Le second cria : Dieu ! L'obscur éternité
Répéta ces deux cris dans ses échos funèbres.

Ce passage effrayant remua les ténèbres ;
Au bruit qu'ils firent, tout chancela ; la paroi
Pleine d'ombres, frémit ; tout s'y mêla ; le roi
Mit la main à son casque et l'idole à sa mitre ;
Toute la vision trembla comme une vitre,
Et se rompit, tombant dans la nuit en morceaux
Et quand les deux esprits, comme deux grands oiseaux,
Eurent fui, dans la brume étrange de l'idée,
La pâle vision reparut lézardée,
Comme un temple en ruine aux gigantesques fûts,
Laisant voir de l'abîme entre ses pans confus.

*

Lorsque je la revis, après que les deux anges
L'eurent brisée au choc de leurs ailes étranges,

Ce n'était plus ce mur prodigieux, complet,
Où le destin avec l'infini s'accouplait,
Où tous les temps groupés se rattachaient au nôtre,
Où les siècles pouvaient s'interroger l'un l'autre
Sans que pas un fût faute et manquât à l'appel ;
Au lieu d'un continent, c'était un archipel ;
Au lieu d'un univers, c'était un cimetière ;

Par places se dressait quelque lugubre pierre,
 Quelque pilier debout, ne soutenant plus rien ;
 Tous les siècles tronqués gisaient ; plus de lien ;
 Chaque époque pendait démantelée ; aucune
 N'était sans déchirure et n'était sans lacune ;
 Et partout croupissaient sur le passé détruit
 Des stagnations d'ombre et des flaques de nuit.
 Ce n'était plus, parmi les brouillards où l'œil plonge,
 Que le débris difforme et chancelant d'un songe,
 Ayant le vague aspect d'un pont intermittent
 Qui tombe arche par arche et que le gouffre attend,
 Et de toute une flotte en détresse qui sombre ;
 Ressemblant à la phrase interrompue et sombre
 Que l'ouragan, ce bègue errant sur les sommets,
 Recommence toujours sans l'achever jamais.

Seulement l'avenir continuait d'éclorre
 Sur ces vestiges noirs qu'un pâle orient dore,

Et se levait avec un air d'astre, au milieu
 D'un nuage où, sans voir de foudre, on sentait Dieu.

*

De l'empreinte profonde et grave qu'a laissée
 Ce chaos de la vie à ma sombre pensée,
 De cette vision du mouvant genre humain,
 Ce livre, où près d'hier on entrevoit demain,
 Est sorti, reflétant de poème en poème
 Toute cette clarté vertigineuse et blême ;
 Pendant que mon cerveau douloureux le couvait.
 La légende est parfois venue à mon chevet,
 Mystérieuse sœur de l'histoire sinistre ;
 Et toutes deux ont mis leur doigt sur ce registre.

Et qu'est-ce maintenant que ce livre, traduit
 Du passé, du tombeau, du gouffre et de la nuit ?
 C'est la tradition tombée à la secousse
 Des révolutions que Dieu déchaîne et pousse ;

Ce qui demeure après que la terre a tremblé ;
 Décombres où l'avenir, vague aurore, est mêlé ;
 C'est la construction des hommes, la mesure
 Des siècles, qu'emplit l'ombre et que l'idée azure,

L'affreux charnier-palais en ruine, habité
Par la mort et bâti par la fatalité,
Où se posent pourtant parfois, quand elles l'osent.
De la façon dont l'aile et le rayon se posent,
La liberté, lumière, et l'espérance, oiseau ;
C'est l'incommensurable et tragique monceau,
Où glissent, dans la brèche horrible, les vipères
Et les dragons, avant de rentrer aux repaires,
Et la nuée avant de remonter au ciel ;
Ce livre, c'est le reste effrayant de Babel ;
C'est la lugubre Tour des Choses, l'édifice
Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice.
Fier jadis, dominant les lointains horizons,
Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons,
Épars, couchés, perdus dans l'obscur vallée ;
C'est l'épopée humaine, âpre, immense, — écroulée.

Guernesey. — Avril 1857.

HYMNE

Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ.
 Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant ;
 Elle offre un lit de mousse au pâtre ;
 Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,
 Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel
 Comme des sœurs autour de l'âtre.

Elle aime le rayon propice aux blés mouvants,
 Et l'assainissement formidable des vents,
 Et les souffles, qui sont des lyres,
 Et l'éclair, front vivant qui, lorsqu'il brille et fuit,
 Tout ensemble épouvante et rassure la Nuit
 À force d'effrayants sourires.

Gloire à la terre ! Gloire à l'aube où Dieu paraît !
 Au fourmillement d'yeux ouverts dans la forêt,
 Aux fleurs, aux nids que le jour dore !
 Gloire au blanchissement nocturne des sommets !
 Gloire au ciel bleu qui peut, sans s'épuiser jamais,
 Faire des dépenses d'aurore !

La terre aime ce ciel tranquille, égal pour tous,
 Dont la sérénité ne dépend pas de nous,
 Et qui mêle à nos vils désastres,
 À nos deuils, aux éclats de rires effrontés,
 À nos méchancetés, à nos rapidités,
 La douceur profonde des astres.

La terre est calme auprès de l'océan grondeur ;
 La terre est belle ; elle a la divine pudeur
 De se cacher sous les feuillages ;
 Le printemps son amant vient en mai la baiser ;
 Elle envoie au tonnerre altier pour l'apaiser
 La fumée humble des villages.

Ne frappe pas, tonnerre. Ils sont petits, ceux-ci.
 La terre est bonne ; elle est grave et sévère aussi ;
 Les roses sont pures comme elle ;
 Quiconque pense, espère et travaille lui plaît ;
 Et l'innocence offerte à tout homme est son lait,
 Et la justice est sa mamelle.

La terre cache l'or et montre les moissons ;
Elle met dans le flanc des fuyantes saisons
Le germe des saisons prochaines,
Dans l'azur les oiseaux qui chuchotent : aimons !
Et les sources au fond de l'ombre, et sur les monts
L'immense tremblement des chênes.

L'harmonie est son œuvre auguste sous les cieux ;
Elle ordonne aux roseaux de saluer, joyeux
Et satisfaits, l'arbre superbe ;
Car l'équilibre, c'est le bas aimant le haut ;
Pour que le cèdre altier soit dans son droit, il faut
Le consentement du brin d'herbe.

Elle égalise tout dans la fosse ; et confond
Avec les bouviers morts la poussière que font
Les Césars et les Alexandres ;
Elle envoie au ciel l'âme et garde l'animal ;
Elle ignore, en son vaste effacement du mal,
La différence de deux cendres.

Elle paie à chacun sa dette, au jour la nuit,
À la nuit le jour, l'herbe aux rocs, aux fleurs le fruit ;
Elle nourrit ce qu'elle crée,
Et l'arbre est confiant quand l'homme est incertain ;
Ô confrontation qui fait honte au destin,
Ô grande nature sacrée !

Elle fut le berceau d'Adam et de Japhet,
Et puis elle est leur tombe ; et c'est elle qui fait
Dans Tyr qu'aujourd'hui l'on ignore,
Dans Sparte et Rome en deuil, dans Memphis abattu,
Dans tous les lieux où l'homme a parlé, puis s'est tu,
Chanter la cigale sonore.

Pourquoi ? Pour consoler les sépulcres dormants.
Pourquoi ? Parce qu'il faut faire aux écroulements
Succéder les apothéoses,
Aux voix qui disent Non les voix qui disent Oui,
Aux disparitions de l'homme évanoui
Le chant mystérieux des choses.

La terre a pour amis les moissonneurs ; le soir,
Elle voudrait chasser du vaste horizon noir
L'âpre essaim des corbeaux voraces,
À l'heure où le bœuf las dit : Rentrons maintenant ;
Quand les bruns laboureurs s'en reviennent traînant
Les socs pareils à des cuirasses.

Elle enfante sans fin les fleurs qui durent peu ;
Les fleurs ne font jamais de reproches à Dieu ;
Des chastes lys, des vignes mûres,
Des myrtes frissonnant au vent, jamais un cri
Ne monte vers le ciel vénérable, attendri
Par l'innocence des murmures.

Elle ouvre un livre obscur sous les rameaux épais ;
Elle fait son possible, et prodigue la paix
Au rocher, à l'arbre, à la plante,
Pour nous éclairer, nous, fils de Cham et d'Hermès,
Qui sommes condamnés à ne lire jamais
Qu'à de la lumière tremblante.

Son but, c'est la naissance et ce n'est pas la mort ;
C'est la bouche qui parle et non la dent qui mord ;
Quand la guerre infâme se rue
Creusant dans l'homme un vil sillon de sang baigné,
Farouche, elle détourne un regard indigné
De cette sinistre charrue.

Meurtrie, elle demande aux hommes : À quoi sert
Le ravage ? Quel fruit produira le désert ?
Pourquoi tuer la plaine verte ?
Elle ne trouve pas utiles les méchants,
Et pleure la beauté virginale des champs
Déshonorés en pure perte.

La terre fut jadis Cérès, Alma Cérès,
Mère aux yeux bleus des blés, des prés et des forêts ;
Et je l'entends qui dit encore :
Fils, je suis Démèter, la déesse des dieux ;
Et vous me bâtirez un temple radieux
Sur la colline Callichore.

Lorsque les trois grands dieux eurent dans un cachot
Mis les démons, chassé les monstres de là-haut,
Ôté sa griffe à l'hydre, au noir dragon son aile,
Et sur ce tas hurlant fermé l'ombre éternelle,
Laisant grincer l'enfer, ce sépulcre vivant,
Ils vinrent tous les trois, Vâyou, le dieu du Vent,
Agni, dieu de la Flamme, Indra, dieu de l'Espace,
S'asseoir sur le zénith, qu'aucun mont ne dépasse,
Et se dirent, ayant dans le ciel radieux
Chacun un astre au front : Nous sommes les seuls dieux !

Tout à coup devant eux surgit dans l'ombre obscure
Une lumière ayant les yeux d'une figure.

Ce que cette lumière était, rien ne saurait
Le dire, et, comme brille au fond d'une forêt
Un long rayon de lune en une route étroite,
Elle resplendissait, se tenant toute droite.
Ainsi se dresse un phare au sommet d'un récif.
C'était un flamboiement immobile, pensif,
Debout.

Et les trois dieux s'étonnèrent.

Ils dirent :

Qu'est ceci ?

Tout se tut et les cieux attendirent.

— Dieu Vâyou, dit Agni, dieu Vâyou, dit Indra,
Parle à cette lumière. Elle te répondra.
Crois-tu que tu pourrais savoir ce qu'elle est ?

— Certes,

Dit Vâyou. Je le puis.

Les profondeurs désertes
Songeaient ; tout fuyait, l'aigle ainsi que l'alcyon.

Alors Vâyou marcha droit à la vision.

— Qu'es-tu ? cria Vâyou, le dieu fort et suprême.
Et l'apparition lui dit : — Qu'es-tu toi-même ?
Et Vâyou dit : — Je suis Vâyou, le dieu du Vent.
— Et qu'est-ce que tu peux ?

Je peux, en me levant,
 Tout déplacer, chasser les flots, courber les chênes,
 Arracher tous les gonds, rompre toutes les chaînes,
 Et si je le voulais, d'un souffle, moi Vâyou,
 Plus aisément qu'au fleuve on ne jette un caillou
 Ou que d'une araignée on ne crève les toiles,
 J'emporterai la terre à travers les étoiles.

L'apparition prit un brin de paille et dit :
 — Emporte ceci.

Puis, avant qu'il répondît,
 Elle posa devant le dieu le brin de paille.

Alors, avec des yeux d'orage et de bataille,
 Le dieu Vâyou se mit à grandir jusqu'au ciel,
 Il troua l'effrayant plafond torrentiel,
 Il ne fut plus qu'un monstre ayant partout des bouches,
 Pâle, il démusela les ouragans farouches
 Et mit en liberté l'âpre meute des airs ;
 On entendit mugir le simoun des déserts
 Et l'aquilon qui peut, par-dessus les épaules

Des montagnes, pousser l'océan jusqu'aux pôles ;
 Vâyou, géant des vents, immense, au-dessus d'eux
 Plana, gronda, frémit et rugit, et, hideux,
 Remua les profonds tonnerres de l'abîme ;
 Tout l'univers trembla de la base à la cime
 Comme un toit où quelqu'un d'affreux marche à grands pas.

Le brin de paille aux pieds du dieu ne bougea pas.

Le dieu s'en retourna.

— Dieu du vent, notre frère,
 Parle, as-tu pu savoir ce qu'est cette lumière ?

Et Vâyou répondit aux deux autres dieux : — Non !

— Agni, dit Indra ; frère Agni, mon compagnon,
 Dit Vâyou, pourrais-tu le savoir, toi ?

— Sans doute,
 Dit Agni.

Le dieu rouge, Agni, que l'eau redoute,
 Et devant qui médite à genoux le Bouddha,
 Alla vers la clarté sereine et demanda :

— Qu'es-tu, clarté ?

— Qu'es-tu toi-même ? lui dit-elle.

— Le dieu du Feu.

— Quelle est ta puissance ?

— Elle est telle

Que, si je veux, je puis brûler le ciel noirci,
Les mondes, les soleils, et tout.

— Brûle ceci,
Dit la clarté, montrant au dieu le brin de paille.

Alors, comme un bélier défonce une muraille,
Agni, frappant du pied, fit jaillir de partout
La flamme formidable, et, fauve, ardent, debout,
Crachant des jets de lave entre ses dents de braise,

Fit sur l'humble fétu crouler une fournaise ;
Un soufflement de forge emplit le firmament ;
Et le jour s'éclipsa dans un vomissement
D'étincelles, mêlé de tant de nuit et d'ombre
Qu'une moitié du ciel resta longtemps sombre ;
Ainsi bout le Vésuve, ainsi flambe l'Hékla ;
Lorsqu'enfin la vapeur énorme s'envola,
Quand le dieu rouge Agni, dont l'incendie est l'âme,
Eut éteint ce tumulte effroyable de flamme
Où grondait on ne sait quel monstrueux soufflet,
Il vit le brin de paille à ses pieds, qui semblait
N'avoir pas même été touché par la fumée.

Le dieu s'en revint.

— Dieu du feu, force enflammée,
Quelle est cette lumière enfin ? Sais-tu son nom ?
Dirent les autres dieux.

Agni répondit : Non.

— Indra, dit Vâyou ; frère Indra, dit Agni, sage !
Roi ! dieu ! qui, sans passer, de tout vois le passage.
Peux-tu savoir, ô toi dont rien ne se perdra,
Ce qu'est cette clarté qui nous regarde ?

Indra

Répondit : — Oui.

Toujours droite, la clarté pure
Brillait, et le dieu vint lui parler.

— Ô figure,
Qu'es-tu ? dit Indra, d'ombre et d'étoiles vêtu.
Et l'apparition dit : — Toi-même, qu'es-tu ?
Indra lui dit : — Je suis Indra, dieu de l'Espace.
— Et quel est ton pouvoir, dieu ?

— Sur sa carapace
La divine tortue, aux yeux toujours ouverts,
Porte l'éléphant blanc qui porte l'univers.
Autour de l'univers est l'infini. Ce gouffre
Contient tout ce qui vit, naît, meurt, existe, souffre
Règne, passe ou demeure, au sommet, au milieu,
En haut, en bas, et c'est l'espace, et j'en suis dieu.
Sous moi la vie obscure ouvre tous ses registres ;
Je suis le grand voyant des profondeurs sinistres ;
Ni dans les bleus édens, ni dans l'enfer hagard,
Rien ne m'échappe, et rien n'est hors de mon regard ;
Si quelque être pour moi cessait d'être visible,
C'est lui qui serait dieu, pas nous ; c'est impossible.
Étant l'énormité, je vois l'immensité ;
Je vois toute la nuit et toute la clarté ;
Je vois le dernier lieu, je vois le dernier nombre,
Et ma prunelle atteint l'extrémité de l'ombre ;
Je suis le regardeur infini. Dans ma main
J'ai tout, le temps, l'esprit, hier, aujourd'hui, demain.
Je vois les trous de taupe et les gouffres d'aurore,
Tout ! et, là même où rien n'est plus, je vois encore.
Depuis l'azur sans borne où les cieux sur les cieux
Tournent comme un rouage aux flamboyants essieux,
Jusqu'au néant des morts auquel le ver travaille,
Je sais tout ! je vois tout !

— Vois-tu ce brin de paille ?
Dit l'étrange clarté d'où sortait une voix.
Indra baissa la tête et cria : — Je le vois.
Lumière, je te dis que j'embrasse tout l'être ;
Toi-même, entends-tu bien, tu ne peux disparaître
De mon regard, jamais éclipsé ni décru !

À peine eut-il parlé qu'elle avait disparu.

LE GÉANT.

Un mot. Si par hasard il vous venait l'idée
Que cette herbe où je dors, de rosée inondée,
Est faite pour subir n'importe quel pied nu,
Et que ma solitude est au premier venu,
Si vous pensiez entrer dans l'ombre où je séjourne
Sans que ma grosse tête au fond des bois se tourne,
Si vous vous figuriez que je vous laisserais
Tout déranger, percer des trous dans mes forêts,
Ployer mes vieux sapins et casser mes grands chênes,
Mettre à la liberté de mes torrents des chaînes,
Chasser l'aigle, et marcher sur mes petites fleurs ;
Que vous pourriez venir faire les enjôleurs
Chez les nymphes des bois qui ne sont que des sottés,
Que vous pourriez le soir amener dans mes grottes
La Vénus avec qui tous vous vous mariez,
Que je n'ai pas des yeux pour voir, que vous pourriez
Vous vautrer sur mes joncs où les dragons des antres
Laissent en s'en allant la trace de leurs ventres,
Que vous pourriez salir la pauvre source en pleurs,
Que je vous laisserais, ainsi que des voleurs,
Aller, venir, rôder dans la grande nature ;
Si vous imaginiez cette étrange aventure
Qu'ici je vous verrais rire, semer l'effroi,
Faire l'amour, vous mettre à votre aise chez moi,
Sans des soulèvements énormes de montagnes,
Et sans vous traiter, vous, princes, et vos compagnes,
Comme les ours qu'au fond des halliers je poursuis,
Vous me croiriez plus bête encor que je ne suis !

JUPITER.

Calme-toi.

VÉNUS.

Nous avons dans l'Olympe des chambres,
Bonhomme.

Oui, je sais bien, parce que j'ai des membres
Vastes, et que les doigts robustes de mes pieds
Semblent sur l'affreux tronc des saules copiés,
Parce que mes talons sont tout noirs de poussière,
Parce que je suis fait de la pâte grossière
Dont est faite la terre auguste et dont sont faits
Les grands monts, ces muets et sacrés portefaix,
Vu que des plus vieux rocs j'ai passé les vieilleses,
Et que je n'ai pas moi toutes vos gentilleses,
Étant une montagne à forme humaine, au fond
Du gouffre, où l'ombre avec les pierres me confond,
Vu que j'ai l'air d'un bloc, d'une tour, d'un décombre,
Et que je fus taillé dans l'énormité sombre,
Je passe pour stupide. On rit de moi, vraiment,
Et l'on croit qu'on peut tout me faire impunément.
Soit. Essayez. Tâtez mon humeur endurente.
Combien de dards avait le serpent Stryx ? Quarante.
Combien de pieds avait l'hydre Phluse ? Trois cents.
J'ai broyé Stryx et Phluse entre mes poings puissants.
Osez donc ! Ah ! je sens la colère hagarde
Battre de l'aile autour de mon front. Prenez garde !
Laissez-moi dans mon trou plein d'ombre et de parfums.
Que les olympiens ne soient pas importuns,
Car il se pourrait bien qu'on vît de quelle sorte
On les chasse, et comment, pour leur fermer sa porte,
Un ténébreux s'y prend avec les radieux,
Si vous venez ici m'ennuyer, tas de dieux !

Les dieux ont dit entre eux : - Nous sommes la matière,
 Les dieux. Nous habitons l'insondable frontière
 Au delà de laquelle il n'est rien ; nous tenons
 L'univers par le mal qui règne sous nos noms,
 Par la guerre, euménide éparse, par l'orgie
 Chantante, dans la joie et le meurtre élargie,
 Par Cupidon l'immense enfant, par Astarté,
 Larve pleine de nuit d'où sort une clarté.
 L'ouragan tourne autour de nos faces sereines ;
 Les saisons sont des chars dont nous tenons les rênes,
 Nous régnons, nous mettons à la tempête un mors,
 Et nous sommes au fond de la pâleur des morts.
 L'Olympe est à jamais la cime de la vie ;
 Chronos est prisonnier ; Géo tremble asservie ;
 Nous sommes tout. Nos coups de foudre sont fumants.
 Jouissons. Sous nos pieds un pavé d'ossements,
 C'est la terre ; un plafond de néant sur nos têtes,
 C'est le ciel ; nous avons les temples et les fêtes ;
 L'ombre que nous faisons met le monde à genoux.
 Les premiers-nés du gouffre étaient plus grands que nous ;
 Nous leur avons jeté l'Othryx et le Caucase ;
 À cette heure, un amas de roches les écrase ;
 Poursuivons, achevons notre œuvre, et consommons
 La lapidation des géants par les monts !

*

Les dieux ont triomphé. Leur victoire est tombée
 Sur Enna, sur Larisse et Pylos, sur l'Eubée ;
 L'horizon est partout difforme maintenant ;
 Pas un mont qui ne soit blessé ; l'Atlas saignant
 Est noir sous l'assemblage horrible des nuées ;
 Chalcis que les hiboux emplissent de huées,
 La Thrace où l'on adore un vieux glaive rouillé,
 L'Hémonie où l'éclair féroce a travaillé,
 Sont de mornes déserts que la ruine encombre.
 Une peau de satyre écorché pend dans l'ombre,
 Car la lyre a puni la flûte au fond des bois.
 La source aux pleurs profonds sanglote à demi-voix ;
 Où sont les jours d'Évandré et les temps de Saturne ?
 On s'aimait. On se craint. L'univers est nocturne ;
 L'azur hait le matin, inutile doreur ;
 L'ombre auguste et hideuse est pleine de terreur ;
 On entend des soupirs étouffés dans les marbres ;

Des simulacres sont visibles sous les arbres,
 Et des spectres sont là, signe d'un vaste ennui.
 Les bois naguère étaient confiants, aujourd'hui
 Ils ont peur, et l'on sent que leur tremblement songe
 Aux autans, rauque essaim qui serpente et s'allonge
 Et qui souvent remplit de trahisons l'éther ;
 Car l'orage est l'esclave obscur de Jupiter.
 Les cavernes des fils d'Inachus sont vacantes ;
 Le grand Orphée est mort tué par les bacchantes ;
 Seuls les dieux sont debout, formidables vivants,
 Et la terre subit la sombre horreur des vents.
 Thèbe adore en tremblant la foudre triomphale ;
 Et trois fleuves, le Styx, l'Alphée et le Stymphale,
 Se sont enfuis sous terre et n'ont plus reparu.
 Aquilon passe avec un grondement bourru ;
 On ne sait ce qu'Eurus complotte avec Borée ;
 Faune se cache ainsi qu'une bête effarée ;
 Plus de titans ; Mercure éclipe Hypérion ;
 Zéphire chante et danse ainsi qu'un histrion ;
 Quant aux Cyclopes, fils puînés, ils sont lâches ;
 Ils servent ; ils ont fait leur paix ; les viles tâches
 Conviennent aux cœurs bas ; Vulcain, le dieu cagneux,
 Les emploie à sa forge, a confiance en eux,
 Les gouverne, et, difforme et boiteux, distribue
 L'ouvrage à ces géants par qui la honte est bue ;
 Brontès fait des trépieds qui parlent, Pyracmon
 Fait des spectres d'airain où remue un démon ;
 On ne résiste plus aux dieux, même en Sicile ;
 Polyphème amoureux n'est plus qu'un imbécile,
 Et Galatée en rit avec Acis.

Les champs

N'ont presque plus de fleurs, tant les dieux sont méchants ;
 Les dieux semblent avoir cueilli toutes les roses.
 Ils font la guerre à Pan, à l'être, au gouffre, aux choses ;
 Ils ont mis de la nuit jusque dans l'œil du lynx ;
 Ils ont pris l'ombre, ils ont fait avouer les sphinx,
 Ils ont échoué l'hydre, éteint les ignivomes,
 Et du sinistre enfer augmenté les fantômes,
 Et, bouleversant tout, ondes, souffles, typhons,
 Ils ont déconcerté les prodiges profonds.
 La terre en proie aux dieux fut le champ de bataille ;
 Ils ont frappé les fronts qui dépassaient leur taille,
 Et détruit sans pitié, sans gloire, sans pudeur,
 Hélas ! quiconque avait pour crime la grandeur.

Les lacs sont indignés des monts qu'ils réfléchissent,
Car les monts ont trahi ; sur un faîte où blanchissent
Des os d'enfants percés par les flèches du ciel,
Cime aride et pareille aux lieux semés de sel,
La pierre qui jadis fut Niobé médite ;
La vaste Afrique semble exilée et maudite ;
Le Nil cache éperdu sa source à tous les yeux,
De peur de voir briser son urne par les dieux ;
On sent partout la fin, la borne, la limite ;
L'étang, clair sous l'amas des branchages, imite
L'œil tragique et brillant du fiévreux qui mourra ;
L'effroi tient Delphe en Grèce et dans l'Inde Ellorah ;
Phœbus Sminthée usurpe aux cieux le char solaire ;
Que de honte ! Et l'on peut juger de la colère
De Déméter, l'aïeule auguste de Cérès,
Par l'échevèlement farouche des forêts.
La terre avait une âme et les dieux l'ont tuée.
Hélas ! dit le torrent. Hélas ! dit la nuée.
Les vagues voix du soir murmurent : Oublions !
L'absence des géants attriste les lions.

I
SUR L'OLYMPE

Une montagne emplit tout l'horizon des hommes ;
L'Olympe. Pas de ciel. Telle est l'ombre où nous sommes.
L'orgueil, la volupté féroce aux chants lascifs,
La guerre secouant des éclairs convulsifs,
La splendide Vénus, nue, effrayante, obscure,
Le meurtre appelé Mars, le vol nommé Mercure,
L'inceste souriant, ivre, au sinistre hymen,
Le parricide ayant le tonnerre à la main,
Pluton livide avec l'enfer pour auréole,
L'immense fou Neptune en proie au vague Éole,
L'orageux Jupiter, Diane à l'œil peu sûr,
Des fronts de météore entrevus dans l'azur,
Habitent ce sommet ; et tout ce que l'augure,
Le flamme, imagine, invente, se figure,
Et vénère à Corinthe, à Syène, à Paphos,
Tout le vrai des autels qui dans la tombe est faux,
L'oppression, la soif du sang, l'âpre carnage,
L'impudeur qui survit à la guerre et surnage,
L'extermination des enfants de Japhet,
Toute la quantité de crime et de forfait
Que de noms révévés la religion nomme,
Et que peut dans la nuit d'un temple adorer l'homme,
Sur ce faite fatal que l'aube éclaire en vain,
Rayonne, et tout le mal possible est là, divin.

Jadis la terre était heureuse ; elle était libre.
Et, donnant l'équité pour base à l'équilibre,
Elle avait ses grands fils, les géants ; ses petits,
Les hommes ; et tremblants, cachés, honteux, blottis
Dans les antres, n'osant nuire à la créature,
Les fléaux avaient peur de la sainte nature ;
L'étang était sans peste et la mer sans autans ;
Tout était beauté, fête, amour, blancheur, printemps ;
L'églologie souriait dans la forêt ; les tombes
S'entr'ouvraient pour laisser s'envoler des colombes ;
L'arbre était sous le vent comme un luth sous l'archet ;
L'ourse allaitait l'agneau que le lion léchait ;
L'homme avait tous les biens que la candeur procure ;
On ne connaissait pas Plutus, ni ce Mercure
Qui plus tard fit Sidon et Tharsis, et sculpta
Le caducée aux murs impurs de Sarepta ;

On ignorait ces mots, corrompre, acheter, vendre.
 On donnait. Jours sacrés ! jours de Rhée et d'Évandre !
 L'homme était fleur ; l'aurore était sur les berceaux.
 Hélas ! au lait coulant dans les champs par ruisseaux
 A succédé le vin d'où sortent les orgies ;
 Les hommes maintenant ont des tables rougies ;
 Le lait les faisait bons et le vin les rend fous ;
 Atrée est ivre auprès de Thyeste en courroux ;
 Les Centaures, prenant les femmes sur leurs croupes,
 Frappent l'homme, et l'horreur tragique est dans les coupes.
 Ô beaux jours passés ! terre amante, ciel époux !
 Oh ! que le tremblement des branches était doux !
 Les cyclopes jouaient de la flûte dans l'ombre.

La terre est aujourd'hui comme un radeau qui sombre.
 Les dieux, ces parvenus, règnent, et, seuls debout,
 Composent leur grandeur de la chute de tout.
 Leur banquet resplendit sur la terre et l'affame.
 Ils dévorent l'amour, l'âme, la chair, la femme,
 Le bien, le mal, le faux, le vrai, l'immensité.
 Ils sont hideux au fond de la sérénité.
 Quels festins ! Comme ils sont contents ! Comme ils s'entourent
 De vertiges, de feux, d'ombre ! Comme ils savourent
 La gloire d'être grands, d'être dieux, d'être seuls !
 Comme ils raillent les vieux géants dans leurs linceuls !
 Toutes les vérités premières sont tuées.
 Les heures, qui ne sont que des prostituées,
 Viennent chanter chez eux, montrant de vils appas,
 Leur offrant l'avenir sacré, qu'elles n'ont pas.
 Hébé leur verse à boire et leur soif dit : Encore !
 Trois danseuses, Thalie, Aglaé, Terpsychore,
 Sont là, belles, croisant leurs pas mélodieux.
 Qu'il est doux d'avoir fait le mal qui vous fait dieux !
 Vaincre ! être situés aux lieux inabordables !
 Torturer et jouir ! Ils vivent formidables
 Dans l'éblouissement des Grâces aux seins nus.
 Ils sont les radieux, ils sont les inconnus.
 Ils ont détruit Craos, Nephtis, Antée, Otase ;
 Être horribles et beaux, c'est une double extase ;
 Comme ils sont adorés ! Comme ils sont odieux !
 Ils perdent la raison à force d'être dieux ;
 Car la férocité, c'est la vraie allégresse,
 Et Bacchus fait traîner par des tigres l'ivresse.
 Ils inspirent Dodone, Éléphantine, Endor.
 Chacun d'eux à la main tient une coupe d'or
 Pure à mouler dessus un sein de jeune fille.
 Sur son trépied en Crète, à Cumes sous sa grille,
 La sibylle leur livre à travers ses barreaux

Le secret de la foudre en ses vers fulguraux,
 Car cette louve sait le fatal fond des choses ;
 Toute la terre tremble à leurs métamorphoses ;
 La forêt, où le jour pâle pénètre peu,
 Quand elle voit un monstre a peur de voir un dieu.
 Quelle joie ils se font avec l'univers triste !
 Comme ils sont convaincus que rien hors d'eux n'existe !
 Comme ils se sentent forts, immortels, éternels !
 Quelle tranquillité d'être les criminels,
 Les tyrans, les bourreaux, les dogmes, les idoles !
 D'emplir d'ombre et d'horreur les pythonisses folles,
 Les ménades d'amour, les sages de stupeur !
 D'avoir partout pour soi l'autel noir de la peur !
 D'avoir l'ancre, l'écho, le lieu visionnaire,
 Tous les fracas depuis l'Etna jusqu'au tonnerre,
 Toutes les tours depuis Pharos jusqu'à Babel !
 D'être, sous tous les noms possibles, Dagon, Bel,
 Jovis, Horus, Moloch et Teutatès, les maîtres !
 D'avoir à soi la nuit, le vent, les bois, les prêtres !
 De posséder le monde entier, Éphèse et Tyr,
 Thulé, Thèbe, et les flots dont on ne peut sortir,
 Et d'avoir, au delà des colonnes d'Hercule,
 Toute l'obscurité qui menace et recule !
 Quelle toute-puissance ! effarer le lion,
 Dompter l'aigle, poser Ossa sur Pélion,
 Avoir, du cap d'Asie aux pics Acrocéraunes,
 Toute la mer pour peuple et tous les monts pour trônes,
 Avoir le sable et l'onde, et l'herbe et le granit,
 Et la brume ignorée où le monde finit !
 En bas, le tremblement des flèches dans les cibles,
 Le passage orageux des meutes invisibles,
 Le roulement des chars, le pas des légions,
 Le bruit lugubre fait par les religions,
 D'étranges voix sortant d'une sombre ouverture,
 L'obscur rugissement de l'immense nature,
 Réalisent, au pied de l'Olympe inclément,
 On ne sait quel sinistre anéantissement ;
 Et la terre, où la vie indistincte végète,
 Sous ce groupe idéal et monstrueux qui jette
 Les fléaux, à la fois moissonneur et semeur,
 N'est rien qu'une nuée où flotte une rumeur.
 Par moments le nuage autour du mont s'entr'ouvre ;
 Alors on aperçoit sur ces êtres, que couvre
 Un divin flamboiement brusquement éclairci,
 Des rejaillissements de rayons, comme si
 L'on avait écrasé sur eux de la lumière ;
 Puis le hautain sommet rentre en son ombre altière
 Et l'on ne voit plus rien que les sanglants autels ;

Seulement on entend rire les immortels.

Et les hommes ? Que font les hommes ? Ils frissonnent.
 Les clairons dans les camps et dans les temples sonnent,
 L'encens et les bûchers fument, et le destin
 Du fond de l'ombre immense écrase tout, lointain ;
 Et les blêmes vivants passent, larves, pygmées ;
 Ils regardent l'Olympe à travers les fumées,
 Et se taisent, sachant que le sort est sur eux,
 D'autant plus éblouis qu'ils sont plus ténébreux ;
 Leur seule volonté c'est de ne pas comprendre ;
 Ils acceptent tout, vie et tombeau, flamme et cendre,
 Tout ce que font les rois, tout ce que les dieux font,
 Tant le frémissement des âmes est profond !

II SOUS L'OLYMPE

Cependant un des fils de la terre farouche,
 Un titan, l'ombre au front et l'écume à la bouche,
 Phtos le géant, l'aîné des colosses vaincus,
 Tandis qu'en haut les dieux, enivrés par Bacchus,
 Mêlent leur joie autour de la royale table,
 Rêve sous l'épaisseur du mont épouvantable.

Les maîtres, sous l'Olympe, ont, dans un souterrain
 Jeté Phtos, l'ont lié d'une corde d'airain,
 Puis ils l'ont laissé là, car la victoire heureuse
 Oublie et chante ; et Phtos médite ; il sonde, il creuse,
 Il fouille le passé, l'avenir, le néant.
 Oh ! quand on est vaincu, c'est dur d'être géant !
 Un nain n'a pas la honte ayant la petitesse.
 Seuls, les cœurs de titans ont la grande tristesse ;
 Le volcan morne sent qu'il s'éteint par degrés,
 Et la défaite est lourde aux fronts démesurés.
 Ce vaincu saigne et songe, étonné.

Quelle chute !

Les dieux ont commencé la tragique dispute,
 Et la terre est leur proie. Ô deuil ! Il mord son poing.
 Comment respire-t-il ? Il ne respire point.
 Son corps vaste est blessé partout comme une cible.
 Le câble que Vulcain fit en bronze flexible
 Le serre, et son cou râle, étreint d'un nœud d'airain.
 Phtos médite, et ce grand furieux est serein ;
 Il méprise, indigné, les fers, les clous, les gênes.

III CE QUE LES GÉANTS SONT DEVENUS

Il songe au fier passé des puissants terrigènes,
Maintenant dispersés dans vingt charniers divers,
Vastes membres d'un monstre auguste, l'univers ;
Toute la terre était dans ces hommes énormes ;
À cette heure, mêlés aux montagnes sans formes,
Ils gisent, accablés par le destin hideux,
Plus morts que le sarment qu'un pâtre casse en deux.
Où sont-ils ? sous des rocs abjects, cariatides
Des Ténaires ardents, des Cocytes fétides ;
Encelade a sur lui l'infâme Etna fumant ;
C'est son baigne ; et l'on voit de l'âpre entassement
Sortir son pied qui semble un morceau de montagne ;
Thor est sous l'écueil noir qui sera la Bretagne ;
Sur Anax, le géant de Tyrinthe, Arachné
File sa toile, tant il est bien enchaîné ;
Pluton, après avoir mis Kothos dans l'Érèbe,
A cloué ses cent mains aux cent portes de Thèbe ;
Mopse est évanoui sous l'Athos, c'est Hermès
Qui l'enferme ; on ne peut espérer que jamais
Dans ces caves du monde aucun souffle ranime
Rhoetus, Porphyrion, Mégatlas, Évonyme ;
Couché de tout son long sous le haut mont Liban,
Titlis souffre, et, saisi par Notus, vil forban,
Scrops flotte sous Délos, l'île errante et funeste ;
Dronte est muré sous Delphe et Mimas sous Proeneste ;
Coèbès, Géreste, Andès, Béor, Cédalion,
Jax, qui dormait le jour ainsi que le lion,
Tous ces êtres plus grands que des monts, sont esclaves,
Les uns sous des glaciers, les autres sous des laves,
Dans on ne sait quel lâche enfer fastidieux ;
Et Prométhée ! Hélas ! quels bandits que ces dieux !
Personne au fond ne sait le crime de Tantale ;
Pour avoir entrevu la baigneuse fatale,
Actéon fuit dans l'ombre ; et qu'a fait Adonis ?
Que de héros brisés ! Que d'innocents punis !
Phtos repasse en son cœur l'affreux sort de ses frères ;
Star dans Lesbos subit l'affront des stercoraires ;
Cerbère garde Ephlops, par mille éclairs frappé,
Sur qui rampe en enfer la chenille Campé ;
C'est sur Mégarios que le mont Ida pèse ;
Darse endure le choc des flots que rien n'apaise ;
Rham est si bien captif du Styx fuligineux
Qu'il n'en a pas encor pu desserrer les nœuds ;
Atlas porte le monde, et l'on entend le pôle
Craquer quand le géant lassé change d'épaule ;

Lié sous le volcan Liparis, noir récif,
 Typhée est au milieu de la flamme, pensif.
 Tous ces titans, Stellos, Talémon, Ecmonide,
 Gès dont l'œil bleu faisait reculer l'euménide,
 Ont succombé, percés des flèches de l'éther,
 Sous le guet-apens brusque et vil de Jupiter.
 Les géants qui gardaient l'âge d'or, dont la taille
 Rassurait la nature, ont perdu la bataille,
 Et les colosses sont remplacés par les dieux.
 La terre n'a plus d'âme et le ciel n'a plus d'yeux ;
 Tout est mort. Seuls ces rois épouvantables vivent.
 Les stupides saisons comme des chiens les suivent,
 L'ordre éternel les semble approuver en marchant ;
 Dans l'Olympe, où le cri du monde arrive chant,
 Où l'étourdissement conseille l'inclémence,
 On rit. Tant de victoire a droit à la démence.
 Et ces dieux ont raison. Phtos écume. — Oui, dit-il,
 Ils ont raison. Eau, flamme, éléments, air subtil,
 Vous ne vous êtes pas défendus. Votre orage
 N'a pas eu dans la lutte affreuse assez de rage ;
 Vous vous êtes laissés museler lâchement.
 Le mal triomphe ! — Et Phtos frémit. Écroulement !
 Tous les géants sont pris et garrottés. Que faire ?
 Il songe.

IV L'EFFORT

Quoi ! L'eau court, le cheval se déferre,
 L'humble oiseau brise l'œuf à coups de bec, le vent
 Prend la fuite, malgré l'éclair le poursuivant,
 Le loup s'en va, bravant le pâtre et le molosse,
 Le rat ronge sa cage, et lui, titan, colosse,
 Lui dont le cœur a plus de lave qu'un volcan,
 Lui Phtos, il resterait dans cette ombre, au carcan !
 Ô fureur ! Non. Il tord ses os, tend ses vertèbres,
 Se débat. Lequel est le plus dur, ô ténèbres !
 De la chair d'un titan ou de l'airain des dieux ?
 Tout à coup, sous l'effort... — ô matin radieux,
 Quand tu remplis d'aurore et d'amour le grand chêne,
 Ton chant n'est pas plus doux que le bruit d'une chaîne
 Qui se casse et qui met une âme en liberté ! —
 Le carcan s'est fendu, les nœuds ont éclaté !
 Le roc sent remuer l'être extraordinaire ;
 Ah ! dit Phtos, et sa joie est semblable au tonnerre ;
 Le voilà libre !

Non, la montagne est sur lui.

Les fers sont les anneaux de ce serpent, l'ennui ;
 Ils sont rompus ; mais quoi ! Tout ce granit l'arrête ;
 Que faire avec ce mont difforme sur sa tête ?
 Qu'importe une montagne à qui brisa ses fers !
 Certes, il fuira. Dût-il déranger les enfers,
 Certes, il s'évadera dans la profondeur sombre !
 Qu'importe le possible et les chaos sans nombre,
 Le précipice en bas, l'escarpement en haut !
 Fauve, il dépave avec ses ongles son cachot.
 Il arrache une pierre, une autre, une autre encore ;
 Oh ! quelle étrange nuit sous l'univers sonore !
 Un trou s'offre, lugubre, il y plonge, et, rampant
 Dans un vide où l'effroi du tombeau se répand,
 Il voit sous lui de l'ombre et de l'horreur. Il entre.
 Il est dans on ne sait quel intérieur d'ancre ;
 Il avance, il serpente, il fend les blocs mal joints ;
 Il disloque la roche entre ses vastes poings ;
 Les enchevêtrements de racines vivaces,
 Les fuites d'eau mouillant de livides crevasses,
 Il franchit tout ; des reins, des coudes, des talons,
 Il pousse devant lui l'abîme et dit : Allons !
 Et le voilà perdu sous des amas funèbres,
 Remuant les granits, les miasmes, les ténèbres,
 Et tout le noir dessous de l'Olympe éclatant.
 Par moments il s'arrête, il écoute, il entend
 Sur sa tête les dieux rire, et pleurer la terre.
 Bruit tragique.

À plat ventre, ainsi que la panthère,
 Il s'aventure ; il voit ce qui n'a pas de nom.
 Il n'est plus prisonnier ; s'est-il échappé ? Non.
 Où fuir, puisqu'ils ont tout ? Rage ! ô pensée amère !
 Il rentre au flanc sacré de la terre sa mère ;
 Stagnation. Noirceur. Tombe. Blocs étouffants.
 Et dire que les dieux sont là-haut triomphants !
 Et que la terre est tout, et qu'ils ont pris la terre !
 L'ombre même lui semble hostile et réfractaire.
 Mourir, il ne le peut ; mais renaître, qui sait ?
 Il va. L'obscurité sans fond, qu'est-ce que c'est ?
 Il fouille le néant et le néant résiste.
 Parfois un flamboiement, plus noir que la nuit triste,
 Derrière une cloison de fournaise apparaît.
 Le titan continue. Il se tient en arrêt,
 Guette, sape, reprend, creuse, invente sa route,
 Et fuit, sans que le mont qu'il a sur lui s'en doute,
 Les olympes n'ayant conscience de rien.

LE DEDANS DE LA TERRE

Pas un rayon de jour ; nul souffle aérien ;
 Des fentes dans la nuit ; il rampe. Après des caves
 Où gronde un gonflement de soufres et de laves,
 Il traverse des eaux hideuses ; mais que font
 L'onde et la flamme et l'ombre à qui cherche le fond,
 Le dénouement, la fin, la liberté, l'issue ?
 Son crâne est son levier, sa main est sa massue ;
 Plongeur de l'Ignoré, crispant ses bras noueux,
 Il écarte des tas d'obstacles monstrueux,
 Il perce du chaos les pâles casemates ;
 Il est couvert de sang, de fange, de stigmates ;
 Comme, ainsi formidable, il plairait à Vénus !
 La pierre âpre et cruelle écorche ses flancs nus,
 Et sur son corps, criblé par l'éclair sanguinaire,
 Rouvre la cicatrice énorme du tonnerre.

Glissement colossal sous l'amoncellement
 De la nuit, du granit affreux, de l'élément !
 L'eau le glace, le feu le mord, l'ombre l'accable ;
 Mais l'évasion fière, indignée, implacable,
 L'entraîne ; et que peut-il craindre, étant foudroyé ?
 Il va. Râlant, grinçant, luttant, saignant, ployé,
 Il se fraie un chemin tortueux, tourne, tombe,
 S'enfonce, et l'on dirait un ver trouant la tombe ;
 Il tend l'oreille au bruit qui va s'affaiblissant,
 S'enivre de la chute et du gouffre, et descend.
 Il entend rire, tant la voix des dieux est forte.
 Il troue, il perce, il fuit... — Le puits que de la sorte
 Il creuse est effroyable et sombre, et maintenant
 Ce n'est plus seulement l'Olympe rayonnant
 Que ce fuyard terrible a sur lui, c'est la terre.
 Tout à coup le bruit cesse.

Et tout ce qu'il faut taire,
 Il l'aperçoit. La fin de l'être et de l'espoir,
 L'inhospitalité sinistre du fond noir,
 Le cloaque où plus tard crouleront les Sodomes,
 Le dessous ténébreux des pas de tous les hommes,
 Le silence gardant le secret. Arrêtez !
 Plus loin n'existe pas. L'ombre de tous côtés !

Ce gouffre est devant lui. L'abject, le froid, l'horrible,
 L'évanouissement misérable et terrible,
 L'espèce de brouillard que ferait le Léthé,
 Cette chose sans nom, l'univers avorté,

Un vide monstrueux où de l'effroi surnage,
 L'impossibilité de tourner une page,
 Le suprême feuillet faisant le dernier pli !
 C'est cela qu'on verrait si l'on voyait l'oubli.
 Plus bas que les effets et plus bas que les causes,
 La clôture à laquelle aboutissent les choses,
 Il la touche, et dans l'ombre, inutile éclaieur,
 Il est à l'endroit morne où Tout n'est plus. Terreur.
 C'est fini. Le titan regarde l'invisible.

Se rendre sans avoir épuisé le possible,
 Les colosses n'ont point cette coutume-là ;
 Les géants qu'un amas d'infortune accabla
 Luttent encore ; ils ont un fier reste de rage ;
 La résistance étant ressemblante à l'outrage
 Plaît aux puissants vaincus ; l'aigle mord ses barreaux ;
 Faire au sort violence est l'humeur des héros,
 Et ce désespoir-là seul est grand et sublime
 Qui donne un dernier coup de talon à l'abîme.
 Phtos, comme s'il voulait, de ses deux bras ouverts,
 Arracher le dernier morceau de l'univers,
 Se baisse, étreint un bloc et l'écarte...

VI LA DÉCOUVERTE DU TITAN

Ô vertige !

Ô gouffres ! l'effrayant soupirail d'un prodige
 Apparaît ; l'aube fait irruption ; le jour,
 Là, dehors, un rayon d'allégresse et d'amour,
 Formidable, aussi pur que l'aurore première,
 Entre dans l'ombre, et Phtos, devant cette lumière,
 Brusque aveu d'on ne sait quel profond firmament,
 Recule, épouvanté par l'éblouissement.

Le soupirail est large et la brèche est béante.
 Phtos y passe son bras, puis sa tête géante ;
 Il regarde.

*

Il croyait, quand sur lui tout croula,
 Voir l'abîme ; eh bien non ! L'abîme, le voilà.
 Phtos est à la fenêtre immense du mystère.
 Il voit l'autre côté monstrueux de la terre ;
 L'inconnu, ce qu'aucun regard ne vit jamais ;
 Des profondeurs qui sont en même temps sommets,
 Un tas d'astres derrière un gouffre d'empyrées,

Un océan roulant aux plis de ses marées
 Des flux et des reflux de constellations ;
 Il voit les vérités qui sont les visions ;
 Des flots d'azur, des flots de nuit, des flots d'aurore,
 Quelque chose qui semble une croix météore,
 Des étoiles après des étoiles, des feux
 Après des feux, des cieux, des cieux, des cieux, des cieux !
 Le géant croyait tout fini ; tout recommence !
 Ce qu'aucune sagesse et pas une démence,
 Pas un être sauvé, pas un être puni
 Ne rêverait, l'abîme absolu, l'infini,
 Il le voit. C'est vivant, et son œil y pénètre.

Cela ne peut mourir et cela n'a pu naître,
 Cela ne peut s'accroître ou décroître en clarté,
 Toute cette lumière étant l'éternité.
 Phtos a le tremblement effrayant qui devine.
 Plus d'astres qu'il n'éclôt de fleurs dans la ravine,
 Plus de soleils qu'il n'est de fourmis, plus de cieux
 Et de mondes à voir que les hommes n'ont d'yeux !
 Ces blancheurs sont des lacs de rayons ; ces nuées
 Sont des créations sans fin continuées ;
 Là plus de rives, plus de bords, plus d'horizons.
 Dans l'étendue, où rien ne marque les saisons,
 Où luisent les azurs, où les chaos sanglotent,
 Des millions d'enfers et de paradis flottent,
 Éclairant de leurs feux, lugubres ou charmants,
 D'autres humanités sous d'autres firmaments.
 Où cela cesse-t-il ? Cela n'a pas de terme.
 Quel styx étreint ce ciel ? Aucun. Quel mur l'enferme ?
 Aucun. Globes, soleils, lunes, sphères. Forêt.
 L'impossible à travers l'évident transparaît.
 C'est le point fait soleil, c'est l'astre fait atôme ;
 Tant de réalité que tout devient fantôme ;
 Tout un univers spectre apparu brusquement.
 Un globe est une bulle ; un siècle est un moment ;
 Mondes sur mondes ; l'un par l'autre ils se limitent.
 Des sphères restent là, fixes ; d'autres imitent
 L'évanouissement des passants inconnus,
 Et s'en vont. Portant tout et par rien soutenus,
 Des foules d'univers s'entrecroisent sans nombre ;
 Point de Calpé pour l'aube et d'Abyla pour l'ombre ;
 Des astres errants vont, viennent, portent secours ;
 Ténèbres, clartés, gouffre. Et puis après ? Toujours.
 Phtos voit l'énigme ; il voit le fond, il voit la cime.

Il sent en lui la joie obscure de l'abîme ;
 Il subit, accablé de soleils et de cieux,

L'inexprimable horreur des lieux prodigieux.
 Il regarde, éperdu, le vrai, ce précipice.
 Évidence sans borne, ou fatale, ou propice !
 Ô stupeur ! Il finit par distinguer, au fond
 De ce gouffre où le jour avec la nuit se fond,
 À travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
 Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prunelle !

*

Cependant sur le haut de l'Olympe on riait ;
 Les Immortels, sereins sur le monde inquiet,
 Resplendissaient, debout dans un brouillard de gloire ;
 Tout à coup, une étrange et haute forme noire
 Surgit en face d'eux, et Vénus dit : Quelqu'un !
 C'était Phtos. Comme un feu hors du vase à parfum,
 Ou comme un flamboiement au-dessus du cratère,
 Le colosse, en rampant dans l'ombre et sous la terre,
 S'était fait libre, était sorti de sa prison,
 Et maintenant montait, sinistre, à l'horizon.
 Il avait traversé tout le dessous du monde.
 Il avait dans les yeux l'éternité profonde.
 Il se fit un silence inouï ; l'on sentit
 Que ce spectre était grand, car tout devint petit ;
 L'aigle ouvrit son œil fauve où l'âpre éclair palpite,
 Et sembla regarder du côté de la fuite ;
 L'Olympe fut noirci par l'ombre du géant ;
 Jupiter se dressa, pâle, sur son séant ;
 Le dur Vulcain cessa de battre son enclume
 Qui sonna si souvent, dans sa forge qui fume,
 Sur les fers des vaincus lorsqu'il les écrouait ;
 Afin qu'on n'entendît pas même leur rouet
 Les trois Grâces d'en haut firent signe aux trois Parques ;
 Alors le titan, grave, altier, portant les marques
 Des tonnerres sur lui tant de fois essayés,
 Ayant l'immense aspect des sommets foudroyés
 Et la difformité sublime des décombres,
 Regarda fixement les Olympiens sombres
 Stupéfaits sur leur cime au fond de l'éther bleu,
 Et leur cria, terrible : Ô dieux, il est un Dieu !

Peuple, l'eau n'est jamais sans rien faire. Mille ans
Avant Adam, qui semble un spectre en cheveux blancs,
Notre aïeul, c'est du moins ainsi que tu le nommes,
Quand les géants étaient encor mêlés aux hommes,
Dans des temps dont jamais personne ne parla,
Une ville bâtie en briques était là
Où sont ces flots qu'agite un aquilon immense

Et cette ville était un lieu plein de démente
Que parfois menaçait de loin un blême éclair.
On voyait une plaine où l'on voit une mer ;
Alors c'étaient des chars qui passaient, non des barques ;
Les ouragans ont pris la place des monarques ;
Car pour faire un désert, Dieu, maître des vivants,
Commence par les rois et finit par les vents.
Ce peuple, voix, rumeurs, fourmillement de têtes,
Troupeau d'âmes, ému par les deuils et les fêtes,
Faisait le bruit que fait dans l'orage l'essaim,
Point inquiet d'avoir l'Océan pour voisin.

Donc cette ville avait des rois ; ces rois superbes
Avaient sous eux les fronts comme un faucheur les herbes.
Étaient-ils méchants ? Non. Ils étaient rois. Un roi
C'est un homme trop grand que trouble un vague effroi,
Qui, faisant plus de mal pour avoir plus de joie,
Chez les bêtes de somme est la bête de proie ;
Mais ce n'est pas sa faute, et le sage est clément.
Un roi serait meilleur s'il naissait autrement ;
L'homme est homme toujours ; les crimes du despote
Sont faits par sa puissance, ombre où son âme flotte,
Par la pourpre qu'il traîne et dont on le revêt,
Et l'esclave serait tyran s'il le pouvait.

Donc cette ville était toute bâtie en briques.
On y voyait des tours, des bazars, des fabriques,
Des arcs, des palais pleins de luths mélodieux,
Et des monstres d'airain qu'on appelait les dieux.
Cette ville était gaie et barbare ; ses places
Faisaient par leurs gibets rire les populaces ;

On y chantait des chœurs pleins d'oubli, l'homme étant
L'ombre qui jette un souffle et qui dure un instant ;
De claires eaux luisaient au fond des avenues ;
Et les reines du roi se baignaient toutes nues
Dans les parcs où rôdaient des paons étoilés d'yeux ;
Les marteaux, au dormeur nonchalant odieux,
Sonnaient, de l'aube au soir, sur les noires enclumes ;
Les vautours se posaient, fouillant du bec leurs plumes,
Sur les temples, sans peur d'être chassés, sachant
Que l'idole féroce aime l'oiseau méchant ;
Le tigre est bien venu près de l'hydre ; et les aigles
Sentent qu'ils n'ont jamais enfreint aucunes règles,
Quand le sang coule auprès des autels radieux,
En venant partager le meurtre avec les dieux.
L'autel du temple était d'or pur, que rien ne souille,
Le toit était en cèdre et, de peur de la rouille,
Au lieu de clous avait des chevilles de bois.
Jour et nuit les clairons, les cistres, les hautbois,
De crainte que le Dieu farouche ne s'endorme,
Chantaient dans l'ombre. Ainsi vivait la ville énorme.
Les femmes y venaient pour s'y prostituer.
Mais un jour l'Océan se mit à remuer ;

Doucement, sans courroux, du côté de la ville
Il rongea les rochers et les dunes, tranquille,
Sans tumulte, sans chocs, sans efforts haletants,
Comme un grave ouvrier qui sait qu'il a le temps ;
Et lentement, ainsi qu'un mineur solitaire,
L'eau jamais immobile avançait sous la terre ;
C'est en vain que sur l'herbe un guetteur assidu
Eût collé son oreille, il n'eût rien entendu ;
L'eau creusait sans rumeur comme sans violence,
Et la ville faisait son bruit sur ce silence.
Si bien qu'un soir, à l'heure où tout semble frémir,
À l'heure où, se levant comme un sinistre émir,
Sirius apparaît, et sur l'horizon sombre
Donne un signal de marche aux étoiles sans nombre,
Les nuages qu'un vent l'un à l'autre rejoint
Et pousse, seuls oiseaux qui ne dormissent point,
La lune, le front blanc des monts, les pâles astres,
Virent soudain, maisons, dômes, arceaux, pilastres,
Toute la ville, ainsi qu'un rêve, en un instant,

Peuple, armée, et le roi qui buvait en chantant
Et qui n'eut pas le temps de se lever de table,
Crouler dans on ne sait quelle ombre épouvantable ;
Et pendant qu'à la fois, de la base au sommet,
Ce chaos de palais et de tours s'abîmait,
On entendit monter un murmure farouche,
Et l'on vit brusquement s'ouvrir comme une bouche
Un trou d'où jaillissait un jet d'écume amer,
Gouffre où la ville entrait et d'où sortait la mer.

Et tout s'évanouit ; rien ne resta que l'onde.
Maintenant on ne voit au loin que l'eau profonde
Par les vents remuée et seule sous les cieux.
Tel est l'ébranlement des flots mystérieux.

(Neuf cents ans avant J.C.)

C'est moi qui suis le roi, Mesa, fils de Chémos,
J'ai coupé la forêt de pins aux noirs rameaux,
Et j'ai bâti Baal-Méon, ville d'Afrique.
J'ai fait le mur de bois, j'ai fait le mur de brique ;
Et j'ai dit : que chaque homme, à peine de prison,
Se creuse une citerne auprès de sa maison ;
Car en hiver on a deux mois de grandes pluies ;
Afin que les brebis, les chèvres et les truies
Puissent paître dehors au temps des maïs mûrs,
Je réserve aux troupeaux un champ fermé de murs.
C'est moi qui fis la porte et qui fis la tourelle.
Astarté règne, et j'ai fait la guerre pour elle ;
Le dieu Chémos, mon père et son mari, m'aida
Quand je chassai de Gad Omri, roi de Juda.
J'ai construit Aroër, une ville très-forte ;
J'ai bâti la tourelle et j'ai bâti la porte.
Les peuples me louaient parce que j'étais bon ;
J'étais roi de l'armée immense de Dibon
Qui boit en chantant l'ombre et la mort, et qui mêle
Le sang fumant de l'aigle au lait de la chamelle ;
Je marchais, étant juge et prince, à la clarté
De Chémos, de Dagon, de Bel et d'Astarté ;
Et ce sont là les quatre étoiles qui sont reines.
J'ai creusé d'Ur à Tyr des routes souterraines.
Chémos m'a dit : « Reprends Nebo sur Israël. »
Et je n'ai jamais fait que ce que veut le ciel.
Maintenant dans ce puits je ferme la paupière.
Sachez que vous devez adorer cette pierre
Et brûler du bétel devant ce grand tombeau ;
Car j'ai tué tous ceux qui vivaient dans Nebo,

J'ai nourri les corbeaux qui volent dans les nues,
J'ai fait vendre au marché les femmes toutes nues,
J'ai chargé de butin quatre cents éléphants,
J'ai cloué sur des croix tous les petits enfants,
Ma droite a balayé toutes ces races viles
Dans l'ombre, et j'ai rendu leurs anciens noms aux villes.

Argos. La cour du palais.

Cassandre sur un char. Clytemnestre. Le chœur.

LE CHŒUR.

Elle est fille de roi. — Mais sa ville est en cendre.
Elle a droit à ce char et n'en veut pas descendre.
Depuis qu'on l'a saisie elle n'a point parlé.
Le marbre de Syrta, la neige de Thulé
N'ont pas plus de froideur que cette âpre captive.
Elle est à l'avenir formidable attentive.
Elle est pleine d'un dieu redoutable et muet ;
Le sinistre Apollon d'Ombos, qui remuait
Dodone avec le souffle et Thèbe avec la lyre,
Mêle une clarté sombre à son morne délire.
Elle a la vision des choses qui seront ;
Un reflet de vengeance est déjà sur son front ;
Elle est princesse, elle est pythie, elle est prêtresse,
Elle est esclave. Étrange et lugubre détresse !
Elle vient sur un char, étant fille de roi.
Le peuple qui regarde aller, pâles d'effroi,
Les prisonniers pieds nus qu'on chasse à coups de lance,
Et qui rit de leurs cris, a peur de son silence.
(Le char s'arrête.)

CLYTEMNESTRE.

Femme, à pied. Tu n'es pas ici dans ton pays.

LE CHŒUR.

Allons, descends du char, c'est la reine, obéis.

CLYTEMNESTRE.

Crois-tu que j'ai le temps de t'attendre à la porte ?
Hâte-toi. Car bientôt il faut que le roi sorte.
Peut-être entends-tu mal notre langue d'ici ?
Si ce que je te dis ne se dit pas ainsi
Au pays dont tu viens et dont tu te sépares,
Parle en signes alors, fais comme les barbares.

LE CHŒUR.

Si l'on parlait sa langue, on saurait son secret.
On sent en la voyant ce qu'on éprouverait
Si l'on venait de prendre une bête farouche.

CLYTEMNESTRE.

Je ne lui parle plus. L'horreur ferme sa bouche.
Triste, elle songe à Troie, au ciel jadis serein.
Elle ne prendra pas l'habitude du frein
Sans le couvrir longtemps d'une sanglante écume.
(Clytemnestre sort.)

LE CHŒUR.

Cède au destin. Crois-moi. Je suis sans amertume.
Descends du char. Reçois la chaîne à ton talon.

CASSANDRE.

Dieux ! Grands dieux ! Terre et ciel ! Apollon ! Apollon !

APOLLON LOXIAS, dans l'ombre.

**Je suis là. Tu vivras, afin que ton œil voie
Le flamboiement d'Argos plein des cendres de Troie.**

Ξέρξης τὸν Ἑλλήσποντον ἐκέλευσε τριηκοσίας
ἐπικέσθαι μάστιγι πληγάς.
Hérodote, *Polymnie*

I L'ASIE

L'Asie est monstrueuse et fauve ; elle regarde
Toute la terre avec une face hagarde,
Et la terre lui plaît, car partout il fait nuit ;
L'Asie, où la hauteur des rois s'épanouit,
À ce contentement que l'univers est sombre ;

Ici la Cimmérie, au-delà la Northumbre,
Au delà l'âpre hiver, l'horreur, les glaciers nus,
Et les monts ignorés sous les cieux inconnus ;
Après l'inhabitable on voit l'infranchissable ;
La neige fait au Nord ce qu'au Sud fait le sable ;
Le pâle genre humain se perd dans la vapeur ;
Le Caucase est hideux, les Dofrines font peur ;
Au loin râle, en des mers d'où l'hirondelle émigre,
Thulé sous son volcan comme un daim sous un tigre.
Au pôle, où du corbeau l'orfraie entend l'appel,
Les cent têtes d'Orcus font un blême archipel,
Et, pareils au chaos, les océans funèbres
Roulent cette nuit, l'eau, sous ces flots, les ténèbres ;
L'Asie en ce sépulcre a la couronne au front ;
Nulle part son pouvoir sacré ne s'interrompt ;
Elle règne sur tous les peuples qu'on dénombre ;
Et tout ce qui n'est point à l'Asie est à l'ombre,
À la nuit, au désert, au sauvage aquilon ;
Toutes les nations rampent sous son talon

Ou grelottent au Nord, sous la bise et la pluie ;
 Mais la Grèce est un point lumineux qui l'ennuie ;
 Il se pourrait qu'un jour cette clarté perçât,
 Et rendît l'espérance à l'univers forçat ;
 L'Asie obscure et vaste en frémit sous son voile ;
 Et l'énorme noirceur cherche à tuer l'étoile.

II LE DÉNOMBREMENT

On se mettait en route à l'heure où le jour naît.

Le bagage marchait le premier, puis venait
 Le gros des nations, foule au hasard semée,
 Qui faisait à peu près la moitié de l'armée.
 Dire leurs noms, leurs cris, leurs chants, leurs pas, leur bruit,
 Serait vouloir compter les souffles de la nuit ;
 Les peuples n'ont pas tous les mêmes mœurs ; les Scythes,
 Qui font à l'Occident de sanglantes visites,
 Vont tout nus ; le Macron, qui du Scythe est rival,
 A pour casque une peau de tête de cheval
 Dont il a sur le front les deux oreilles droites ;
 Ceux de Paphlagonie ont des bottes étroites
 De peau tigrée, avec des clous sous les talons,
 Et leurs arcs sont très-courts et leurs dards sont très-longs ;
 Les Daces, dont les rois ont pour palais un bouge,
 Ont la moitié du corps peinte en blanc, l'autre en rouge,
 Le Sogde emmène en guerre un singe, Béhémos,
 Devant lequel l'augure inquiet dit des mots
 Ténébreux, et pareils aux couleuvres sinistres ;
 On voit passer parmi les tambours et les cistres
 Les deux sortes de fils du vieil Éthiopus,
 Ceux-ci les cheveux plats, ceux-là les fronts crépus ;
 Les Bars au turban vert viennent des deux Chaldées ;

Les piques des guerriers de Thrace ont dix coudées ;
 Ces peuples ont chez eux un oracle de Mars ;
 Comment énumérer les Sospires camards,
 Les Lygiens, pour bain cherchant les immondices,
 Les Saces, les Micois, les Parthes, les Dadyces,
 Ceux de la mer Persique au front ceint de varechs,
 Et ceux d'Assur armés presque comme les Grecs,
 Artée et Sydamnès, rois du pays des fièvres,
 Et les noirs Caspiens, vêtus de peaux de chèvres,
 Et dont les javelots sont brûlés par le bout.

Comme dans la chaudière une eau se gonfle et bout,
 Cette troupe s'enflait en avançant, de sorte
 Qu'on eût dit qu'elle avait l'Afrique pour escorte,
 Et l'Asie, et tout l'âpre et féroce Orient.

C'étaient les Nims, qui vont à la guerre en criant,
 Les Sardes, conquérants de Sardaigne et de Corse,
 Les Mosques tatoués sous leur bonnet d'écorce,
 Les Gètes, et, hideux, pressant leurs rangs épais,
 Les Bactriens, conduits par le mage Hystapès.
 Les Tybarènes, fils des races disparues,
 Avaient des boucliers couverts de peaux de grues ;
 Les Lybs, nègres des bois, marchaient au son des cors ;
 Leur habit était ceint par le milieu du corps,
 Et chacun de ces noirs, outre les cimenterres,

Avait deux épieux, bons à la chasse aux panthères ;
 Ils habitaient jadis sur le fleuve Strymon.

Les Abrodes avaient l'air fauve du démon,
 Et l'arc de bois de palme et la hache de pierre ;
 Les Gandars se teignaient de safran la paupière ;
 Les Syriens portaient des cuirasses de bois ;
 On entendait au loin la flûte et le hautbois
 Des montagnards d'Abysse et le cri des Numides
 Amenant, du pays où sont les Pyramides,

Des chevaux près desquels l'éclair est paresseux ;
 Ceux de Lydie étaient coiffés de cuivre, et ceux
 D'Hyrkanie acceptaient pour chef de leur colonne
 Megapane, qui fut prince de Babylone ;
 Puis s'avançaient les blonds Miliens, studieux
 De ne point offenser les démons ni les dieux ;
 Puis ceux d'Ophir, enfants des mers mystérieuses ;
 Puis ceux du fleuve Phta, qu'ombragent les yeuses,
 Cours d'eau qui, hors des monts où l'asphodèle croît,
 Sort par un défilé long et sinistre, étroit
 Au point qu'il n'y pourrait passer une charrette ;
 Puis les Gours, nés dans l'ombre où l'univers s'arrête ;
 Les satrapes du Gange avaient des brodequins
 Jusqu'à mi-jambe, ainsi que les chefs africains.
 Leur prince était Arthane, homme de renommée,
 Fils d'Artha, que le roi Cambyse avait aimée
 Au point de lui bâtir un temple en jade vert.
 Puis venait un essaim de coureurs du désert,
 Les Sagastes, ayant pour toute arme une corde.

La légion marchait à côté de la horde,
 L'homme nu coudoyait l'homme cuirassé d'or.
 Une captive en deuil, la sibylle d'Endor,
 S'indignait, murmurant de lugubres syllabes ;
 Les chevaux ayant peur des chameaux, les Arabes
 Se tenaient à distance et venaient les derniers ;
 Après eux cheminaient, encombrés des paniers
 Où brillait le butin rapporté des ravages,
 Cent chars d'osier traînés par des ânes sauvages.

L'attroupement formé de cette façon-là
 Par tous ceux que la Perse en ses rangs appela,
 Épais comme une neige au souffle de la bise,
 Commandé par vingt chefs monstrueux, Mégabise,
 Hermamythre, Masange, Acrise, Artaphernas,

Et poussé par les rois aux grands assassinats,
Cet énorme tumulte humain, semblable aux rêves,
Cet amas bigarré d'archers, de porte-glaives,
Et de cavaliers droits sur les lourds étriers,
Défilait, et ce tas de marcheurs meurtriers
Passait pendant sept jours et sept nuits dans les plaines,
Troupeau de combattants aux farouches haleines,
Vaste et terrible, noir comme le Phlégéon,
Et qu'on faisait marcher à grands coups de bâton.
Et ce nuage était de deux millions d'hommes.

III LA GARDE

Ninive, Sybaris, Chypre, et les cinq Sodomes
Ayant fourni beaucoup de ces soldats, la loi
Ne les admettait point dans la garde du roi.
L'armée est une foule ; elle chante, elle hue ;
Mais la garde, jamais mêlée à la cohue,
Muette, comme on est muet près des autels,
Marchait seule ; et d'abord venaient les Immortels,
Semblables aux lions secouant leurs crinières ;
Rien n'était comparable au frisson des bannières
Ouvrant et refermant leurs plis pleins de dragons ;
Tout le sérail du roi suivait dans des fourgons ;
Puis marchaient, plus pressés que l'herbe des collines,
Les eunuques, armés de longues javelines ;
Puis les bourreaux, masqués, traînant les appareils
De torture et d'angoisse, à des griffes pareils,
Et la cuve où l'on fait bouillir l'huile et le nitre.
Le Perse a la tiare et le Mède a la mitre ;
Les Dix mille, persans, mèdes, tous couronnés,
S'avançaient, fiers, ainsi que des frères aînés,
Et ces soldats mitrés étaient sous la conduite
D'Alphès, qui savait tous les chemins, hors la fuite ;

Et devant eux couraient, libres et sans liens,
Ces grands chevaux sacrés qu'on nomme Nyséens.
Puis, commandés chacun par un roi satellite,
Venaient trente escadrons de cavaliers d'élite,
Tous la pique baissée à cause du roi, tous
Vêtus d'or sous des peaux de zèbres ou de loups ;
Ces hommes étaient beaux comme l'aube sereine ;
Puis des prêtres portaient le pétrin où la reine
Faisait cuire le pain sans orge et sans levain ;
Huit chevaux blancs tiraient le chariot divin
De Jupiter, devant lequel le clairon sonne
Et dont le cocher marche à pied, vu que personne
N'a le droit de monter au char de Jupiter.
Les constellations qu'au fond du sombre éther
On entrevoit ainsi qu'en un bois les dryades,
Tous ces profonds flambeaux du ciel, ces myriades
De clartés, Arcturus, Céphée, et l'alcyon
De la mer étoilée et noire, Procyon,
Pollux qui vient vers nous, Castor qui s'en éloigne,
Cet amas de soleils qui pour les dieux témoigne,
N'a pas plus de splendeur et de fourmillement
Que cette armée en marche autour du roi dormant ;

Car le roi sommeillait sur son char formidable.

IV LE ROI

Il était là, superbe, obscur, inabordable ;
Par moments, il bâillait, disant : quelle heure est-il ?
Artabane son oncle, homme auguste et subtil,
Répondait : Fils des dieux, roi des trois Ecbatanes,
Où les fleuves sacrés coulent sous les platanes,
Il n'est pas nuit encor, le soleil est ardent,
Ô roi, reposez-vous, dormez, et cependant,

Je vais vous dénombrer votre armée inconnue
De vous-même et pareille aux aigles dans la nue.
Dormez. Alors, tandis qu'il nommait les drapeaux
Du monde entier, le roi rentrait dans son repos,
Et se rendormait, sombre ; et le grand char d'ébène
Avait, sur son timon de structure thébaine,
Pour cocher un seigneur nommé Patyramphus.
Deux mille bataillons, mêlant leurs pas confus,
Mille éléphants portant chacun sa tour énorme,
Suivaient, et d'un croissant l'armée avait la forme ;
L'archer suprême était Mardonius, bâtard ;
L'armée était nombreuse à ce point que, plus tard,

Elle but en un jour tout le fleuve Scamandre ;
Les villes derrière elle étaient des tas de cendre ;
Tout saignait et brûlait quand elle avait passé.
On enjamba l'Indus comme on saute un fossé.
Artabane ordonnait tout ce qu'un chef décide ;
Pour le reste on prenait les conseils d'Hermécyde,
Homme considéré des peuples du Levant.

L'armée partit ainsi de Lydie, observant
Le même ordre jusqu'au Caÿce, et, de ce fleuve,
Gagna la vieille Thèbe après la Thèbe neuve,
Et traversa le sable immense où la guida
Par-dessus l'horizon le haut du mont Ida.
Puis on vit l'Ararat, cîme où s'arrêta l'Arche.
Les gens de pied faisaient dans cette rude marche
Dix stades chaque jour et les cavaliers vingt.

Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, on vint
En Phrygie, et l'on vit les sources du Méandre ;
C'est là qu'Apollon prit la peine de suspendre
Dans Célène, à trois clous, au poteau du marché,
La peau de Marsyas, le satyre écorché.

On gagna Colossos, chère à Minerve Aptère,
Où le fleuve Lycus se cache sous la terre,

Puis Cydre où fut Crésus, le maître universel,
Puis Anane, et l'étang d'où l'on tire le sel ;
Puis on vit Canos, mont plus affreux que l'Érèbe,
Mais sans en approcher ; et l'on prit Callathèbe
Où des chiens de Diane on entend les abois,
Ville où l'homme est pareil à l'abeille des bois
Et fait du miel avec de la fleur de bruyère.

Le jour d'après on vint à Sardes, ville altièrè
D'où l'on fit dire aux Grecs d'attendre avec effroi,
Et de tout tenir prêt pour le souper du roi.

Puis on coupa l'Athos que la foudre fréquente ;
Et, des eaux de Sanos jusqu'à la mer d'Acanthe,
On fit un long canal évasé par le haut ;

Enfin, sur une plage où souffle ce vent chaud
Qui vient d'Afrique, terre ignorée et maudite,
On fit près d'Abydos, entre Seste et Médyte,
Un vaste pont porté par de puissants donjons,
Et Tyr fournit la corde et l'Égypte les joncs.

Ce pont pouvait donner passage à des armées.

Mais une nuit, ainsi que montent des fumées,
Un nuage farouche arriva, d'où sortit

Le semoun, près duquel l'ouragan est petit ;

Ce vent sur ces travaux poussa les flots humides,
Rompit arches, piliers, tabliers, pyramides,

Et heurtant l'Hellespont contre le Pont-Euxin,

Fauve, il détruisit tout, comme on chasse un essaim ;

Et la mer fut fatale. Alors le roi sublime

Cria : — Tu n'es qu'un gouffre, et je t'insulte, abîme !

Moi je suis le sommet. Lâche mer, souviens-t'en. —

Et donna trois cents coups de fouet à l'Océan.

Et chacun de ces coups de fouet toucha Neptune.

Alors ce dieu, qu'adore et que sert la Fortune,
Mouvante comme lui, créa Léonidas,
Et de ces trois cents coups il fit trois cents soldats,
Gardiens des monts, gardiens des lois, gardiens des villes,
Et Xercès les trouva debout aux Thermopyles.

Il faisait nuit ; le ciel sinistre était sublime ;
La terre offrait sa brume et la mer son abîme.
Voici la question qui se posait devant
Des hommes secoués par l'onde et par le vent :
Faut-il fuir le déroit d'Europe ? Y faut-il faire
Un front terrible à ceux que le destin préfère,
Et qui sont les affreux conquérants sans pitié ?
Ils ont une moitié, veulent l'autre moitié,
Et ne s'arrêteront qu'ayant toute la terre.
Demeurer, ou partir ? Choix grave. Angoisse austère.
Les chefs délibéraient sur un grand vaisseau noir ;
Bien que ce ne soit pas la coutume d'avoir
Des colloques la nuit entre les capitaines,
La guerre ayant déjà des chances incertaines,
Et l'ombre ne pouvant dans les camps soucieux,
Qu'ajouter à la nuit des cœurs la nuit des cieux,
Bien que l'heure lugubre où le prêtre médite
Soit aux discussions des soldats interdite,
On était en conseil, vu l'urgence. Il fallait
Savoir si l'on peut prendre une hydre en un filet,
Et la Perse en un piège, et forcer les passages
De l'Europe malgré l'abîme et les présages.
Les hommes ont l'énigme éternelle autour d'eux.
Devait-on accepter un combat hasardeux ?
Les nefes étaient à l'ancre autour du grand navire.
Les mâts se balançaient sur le flot qui chavire,
L'aquilon remuait l'eau que rien ne corrompt ;
Et sur la poupe altièrè où veillaient, casque au front,
Les archers de Platée, hommes de haute taille,
Thémistocle, debout en habit de bataille,
Cherchant à distinguer dans l'ombre des lueurs,

Parlait aux commandants de la flotte, rêveurs.

— Eurybiade, à qui Pallas confie Athène,
Noble Adymanthe, fils d'Ocyre, capitaine
De Corinthe, et vous tous, princes et chefs, sachez
Que les dieux sont sur nous à cette heure penchés ;
Tandis que ce conseil hésite, attend, varie,
Je vois poindre une larme aux yeux de la patrie ;
La Grèce en deuil chancelle et cherche un point d'appui.
Rois, je sais que tout ment, demain trompe aujourd'hui,
Le jour est louche, l'air est fuyant, l'onde est lâche ;
Le sort est une main qui nous tient, puis nous lâche ;
J'estime peu la vague instable ; mais je dis
Qu'un gouffre est moins souvent sous des pieds plus hardis
Et qu'il faut traiter l'eau comme on traite la vie,
Avec force et dédain ; et, n'ayant d'autre envie
Que la bataille, ô Grecs, je la voudrais tenter !
Il est temps que les cœurs renoncent à douter,
Et tout sera perdu, peuple, si tu n'opposes
La fermeté de l'homme aux trahisons des choses.
Nous sommes de fort près par Némésis suivis,
Tout penche, et c'est pourquoi je vous dis mon avis.
Restons dans ce détroit. Ce qui me détermine,
C'est de sauver Mégare, Égine et Salamine,
Et je trouve prudent en même temps que fier
De protéger la terre en défendant la mer.
L'immense roi venu des ténèbres profondes
Est sur le tremblement redoutable des ondes,
Qu'il y reste, et luttons corps à corps. Rois, je veux
Prendre aux talons celui qui nous prend aux cheveux,
Et frapper cet Achille à l'endroit vulnérable.
Que l'augure, appuyé sur son sceptre d'érable,
Interroge le foie et le cœur des moutons,
Et tende dans la nuit ses deux mains à tâtons,
C'est son affaire ; moi soldat, j'ai pour augure

Le Glaive, et c'est par lui que je me transfigure.
 Combattre, c'est démence ? Ah ! soyons insensés !
 Je sais bien que ce prince est effrayant, je sais
 Que du vaisseau qu'il monte un démon tient la barre ;
 Ces Mèdes sont hideux, et leur flotte barbare
 Fait fuir éperdûment la flottante Délos ;
 Ils ont bouleversé la mer, troublé ses flots,
 Et dispersé si loin devant eux les écumes
 Que l'eau de l'Hellespont va se briser à Cumes ;
 Je sais cela. Je sais aussi qu'on peut mourir.

Un prêtre.

Ce n'est point pour l'Hadès, trop pressé de s'ouvrir,
 Que la nature, source et principe des choses,
 Tend sa triple mamelle à tant de bouches roses ;
 Elle n'a point pour but le monstrueux tombeau ;
 Elle hait l'affreux Mars soufflant sur son flambeau ;
 Tendre, elle donne, au seuil des jours pleins de chimères,
 Pour berceuse aux enfants l'espérance des mères,
 Et le glaive farouche est par elle abhorré
 Quand elle fait jaillir des seins le lait sacré.

Thémistocle.

Prêtre, je sais cela. Mais la patrie existe.
 Pour les vaincus, la lutte est un grand bonheur triste
 Qu'il faut faire durer le plus longtemps qu'on peut.
 Tâchons de faire au fil des Parques un tel nœud
 Que leur fatal rouet déconcerté s'arrête.
 Ici nous couvrons tout, de l'Eubée à la Crète ;
 C'est donc ici qu'il faut frapper ce roi, contraint
 De confier sa flotte au détroit qui l'étreint ;
 Nous sommes peu nombreux, mais profitons de l'ombre ;
 La grande audace peut cacher le petit nombre,

Et d'ailleurs à la mort nous irons radieux.
 Montrons nos cœurs vaillants à ce grand ciel plein d'yeux.
 Si l'abîme est obscur, les étoiles sont claires ;
 Les heures noires sont de bonnes conseillères,
 Ô rois, et je reçois volontiers de la nuit
 L'avis sombre qui fait que l'ennemi s'enfuit.
 Par le tombeau béant je me laisse convaincre ;
 Consentir à mourir c'est consentir à vaincre ;
 La tombe est la maison du pâle sphinx guerrier
 Qui promet un cyprès et qui donne un laurier ;
 Elle se ferme au brave osant heurter sa porte ;
 Car, devant un héros, la mort est la moins forte.
 C'est pourquoi ceux qui sont imprudents ont raison.
 Les deux mille vaisseaux qu'on voit à l'horizon
 Ne me font pas peur. J'ai nos quatre cents galères,
 L'onde, l'ombre, l'écueil, le vent, et nos colères.
 Il est temps que les dieux nous aident, et d'ailleurs
 Nous serons pires, nous, s'ils ne sont pas meilleurs.
 Nous les ferons rougir de nous trahir. Le sage,
 C'est le hardi. Vaincu, moi, je crache au visage
 Du destin ; et, vainqueur, et mon pays sauvé,
 J'entre au temple et je baise à genoux le pavé.
 Combattons. —

Comme s'ils entendaient ces paroles
 Les vaisseaux secouaient aux vents leurs banderolles ;
 Deux jours après, à l'heure où l'aube se leva,
 Les chevaux du soleil dirent : Xercès s'en va !

B — Nouvelle série (1877)
V – Après les dieux, les rois
I : De Méša à Attila
V · La chanson de Sophocle à Salamine

B — V — I : V

Me voilà, je suis un éphèbe,
Mes seize ans sont d'azur baignés ;
Guerre, déesse de l'Érèbe,
Sombre guerre aux cris indignés,
Je viens à toi, la nuit est noire !
Puisque Xercès est le plus fort,
Prends-moi pour la lutte et la gloire
Et pour la tombe ; mais d'abord

Toi dont le glaive est le ministre,
Toi que l'éclair suit dans les cieux,
Choisis-moi de ta main sinistre
Une belle fille aux doux yeux,

Qui ne sache pas autre chose
Que rire d'un rire ingénu,
Qui soit divine, ayant la rose
Aux deux pointes de son sein nu,

Et ne soit pas plus importune
À l'homme plein du noir destin
Que ne l'est au profond Neptune
La vive étoile du matin.

Donne-la-moi, que je la presse
Vite sur mon cœur enflammé,
Je veux bien mourir, ô déesse,
Mais pas avant d'avoir aimé.

Cynthée, Athénien proscrit, disait ceci :
Un jour, moi Cynthœus et Méphialte aussi,
Tous deux exilés, lui de Sparte, moi d'Athènes,
Nous suivions le sentier que voici dans les plaines,
Car on nous a bannis au désert de Thryos.
Un bruit pareil au bruit de mille chariots,
Un fracas comme en peut faire un million d'hommes,
S'éleva tout à coup dans la plaine où nous sommes ;
Alors pour écouter nous nous sommes assis ;
Et ce grand bruit venait du côté d'Éleusis ;
Or Éleusis était alors abandonnée,
Et tout était désert de Thèbe à Mantinée
À cause du ravage horrible des Persans.
Les champs sans laboureurs, les routes sans passants,
Attristaient le regard depuis plus d'une année.
Nous étions là, la face à l'orient tournée,
Et l'étrange rumeur sur nos têtes passait ;
Et Méphialte alors me dit : Qu'est-ce que c'est ?
— Je l'ignore, lui dis-je. Il reprit : C'est l'Attique
Qui se soulève, ou bien c'est l'Iacchus mystique
Qui parle bruyamment dans le ciel à quelqu'un.
— Ami, ce que l'exil a de plus importun,
Repris-je, c'est qu'on est en proie à la chimère.
Et cependant le bruit cessa. — Fils de ta mère,
Me dit-il, je suis sûr qu'on parle en ce ciel bleu,
Et c'est la voix d'un peuple ou c'est la voix d'un dieu.
Maintenant comprends-tu ce que cela veut dire ?
— Non. — Ni moi. Cependant je sens comme une lyre
Qui dans mon cœur s'éveille et chante, et qui répond,
Sereine, à ce fracas orageux et profond.
— Et moi, dis-je, j'entends de même une harmonie

Dans mon âme, et pourtant la rumeur est finie.
Alors Méphialtès s'écria : — Crois et vois.
Nous avons tous les deux entendu cette voix ;
Elle n'a point passé pour rien sur notre tête ;
Elle nous donne avis que la revanche est prête ;
Qu'aux champs où, jeune, au tir de l'arc je m'exerçais
Des enfants ont grandi qui chasseront Xercès !
Cette voix a l'accent farouche du prodige.
Si c'est le cri d'un peuple, il est pour nous, te dis-je ;
Si c'est un cri des dieux, il est contre ceux-là
Par qui le sol sacré de l'Olympe trembla.
Xercès souille la Grèce auguste. Il faut qu'il parte ! —
Et moi banni d'Athènes et lui banni de Sparte,
Nous disions ; lui : — Que Sparte, invincible à jamais,
Soit comme un lever d'astre au-dessus des sommets ! —
Et moi : — Qu'Athènes vive et soit du ciel chérie ! —
Et nous étions ainsi pensifs pour la patrie.

B — Nouvelle série (1877)

V – Après les dieux, les rois

I : De Mésa à Attila

VII · Aide offerte à Majorien prétendant à l'Empire

B — V — I : VII

Germanie. Forêt. Crépuscule. Camp. Majorien à un créneau.

Une immense horde humaine emplissant l'horizon.

Un homme de la horde.

Majorien, tu veux de l'aide. On t'en apporte.

Majorien.

Qui donc est là ?

L'homme.

La mer des hommes bat ta porte.

Majorien.

Peuple, quel est ton chef ?

L'homme.

Le chef s'appelle Tous.

Majorien.

As-tu des tyrans ?

L'homme.

Deux. Faim et soif.

Majorien.

Qu'êtes-vous ?

L'homme.

Nous sommes les marcheurs de la foudre et de l'ombre.

Majorien.

Votre pays ?

L'homme.

La nuit.

Majorien.

Votre nom ?

L'homme.

Les Sans nombre.

Majorien.

Ce sont vos chariots qu'on voit partout là-bas ?

L'homme.

Quelques-uns seulement de nos chars de combats.
Ce que tu vois ici n'est que notre avant-garde.
Dieu seul peut nous voir tous quand sur terre il regarde.

Majorien.

Qu'est-ce que vous savez faire en ce monde ?

L'homme.

Errer.

Majorien.

Vous qui cernez mon camp, peut-on vous dénombrer ?

L'homme.

Oui.

Majorien.

Pour passer ici devant l'aigle romaine,
Combien vous faudra-t-il de temps ?

L'homme.

Une semaine.

Majorien.

Qu'est-ce que vous voulez ?

L'homme.

Nous nous offrons à toi.
Car avec du néant nous pouvons faire un roi.

Majorien.

César vous a vaincus.

L'homme.

Qui, César ?

Majorien.

Nul ne doute
Que Dentatus n'ait mis vos hordes en déroute.

L'homme.

Va-t'en le demander aux os de Dentatus.

Majorien.

Spryx vous dompta.

L'homme.

Je ris.

Majorien.

Cimber vous a battus.

L'homme.

Nous n'avons de battu que le fer de nos casques.

Majorien.

Qui donc vous a chassés jusqu'ici ?

L'homme.

Les bourrasques,
 Les tempêtes, la pluie et la grêle, le vent,
 L'éclair, l'immensité ; personne de vivant.
 Nul n'est plus grand que nous sur la terre où nous sommes.
 Nous fuyons devant Dieu, mais non devant les hommes.
 Nous voulons notre part des tièdes horizons.
 Si tu nous la promets, nous t'aidons. Finissons.
 Veux-tu de nous ? La paix. N'en veux-tu pas ? La guerre.

Majorien.

Me redoutez-vous ?

L'homme.

Non.

Majorien.

Me connaissez-vous ?

L'homme.

Guère.

Majorien.

Que suis-je pour vous ?

L'homme.

Rien. Un homme. Le romain.

Majorien.

Mais où donc allez-vous ?

L'homme.

La terre est le chemin,
Le but est l'infini, nous allons à la vie.
Là-bas une lueur immense nous convie.
Nous nous arrêterons lorsque nous serons là.

Majorien.

Quel est ton nom à toi qui parles ?

L'homme.

Attila.

VIII L'hydre

Quand le fils de Sancha, femme du duc Geoffroy,
Gil, ce grand chevalier nommé l'Homme qui passe,
Parvint, la lance haute et la visière basse,
Aux confins du pays dont Ramire était roi,
Il vit l'hydre. Elle était effroyable et superbe ;
Et, couchée au soleil, elle rêvait dans l'herbe.
Le chevalier tira l'épée et dit : C'est moi.
Et l'hydre, déroulant ses torsions farouches,
Et se dressant, parla par une de ses bouches,
Et dit : — Pour qui viens-tu, fils de doña Sancha ?
Est-ce pour moi, réponds, ou pour le roi Ramire ?
— C'est pour le monstre. — Alors c'est pour le roi, beau sire.
Et l'hydre, reployant ses nœuds, se recoucha.

IX Le Romancero du Cid

I – L'entrée du roi.

Vous ne m'allez qu'à la hanche ;
Quoique altier et hasardeux,
Vous êtes petit, roi Sanche ;
Mais le Cid est grand pour deux.

Quand chez moi je vous accueille
Dans ma tour et dans mon fort,
Vous tremblez comme la feuille,
Roi Sanche, et vous avez tort.
Sire, ma herse est fidèle ;
Sire, mon seuil est pieux ;
Et ma bonne citadelle
Rit à l'aurore des cieux.

Ma tour n'est qu'un tas de pierre,
Roi, mais j'en suis le seigneur ;
Elle porte son vieux lierre
Comme moi mon vieil honneur.

Mes hirondelles sont douces ;
Mes bois ont un pur parfum ;
Mes nids n'ont pas dans leurs mousses
Un cheveu pris à quelqu'un.

Tout passant, roi de Castille,
More ou juif, rabbin, émir,
Peut entrer dans ma bastille
Tranquillement, et dormir.

Je suis le Cid calme et sombre
Qui n'achète ni ne vend,
Et je n'ai sur moi que l'ombre
De la main du Dieu vivant.
Cependant je vous admire,
Vous m'avez fait triste et nu,
Et vous venez chez moi, sire ;
Roi, soyez le mal venu.

II – Souvenir de Chimène.

Si le mont faisait reproche
À l'air froid, aigre et jaloux,
C'est moi qui serais la roche,
Et le vent ce serait vous.

Roi, j'en connais qui trahissent,
Mais je suis le vieux soumis ;
Tous vos amis me haïssent,
Moi je hais vos ennemis.

Et dans mon dédain je mêle
Tous vos favoris, ô roi ;
L'épaisseur de ma semelle
Me suffit entre eux et moi.
Roi, quand j'épousai ma femme,
J'eus à me plaindre de vous ;
Pourtant je n'ai rien dans l'âme,
Dieu fut grand, le ciel fut doux,

L'évêque avait sa barette ;
On marchait sur des tapis ;
Chimène eut sa gorgerette
Pleine de fleurs et d'épis.

J'avais un habit de moire
Sous l'acier de mon corset.
Je ne garde en ma mémoire
Que le soleil qu'il faisait.

Entrez en paix dans ma ville.
On vous parlerait pourtant
D'une façon plus civile
Si l'on était plus content.

III – Le roi jaloux.

Parce que, Léon, la Manche,
L'Èbre, on vous a tout donné,
Et qu'on était grand, don Sanche,
Avant que vous fussiez né,

Est-ce uneraison pour être
Vil envers moi qui suis vieux ?
Roi, c'est trop d'être le maître
Et d'être aussi l'envieux.

Nous, fils de race guerrière,
Seigneur, nous vous en voulons
Pour vos rires par derrière
Qui nous mordent les talons.

Est-ce qu'à votre service
Le Cid s'est estropié
Au point d'avoir quelque vice
Dans le poignet ou le pié,
Qu'il s'entend, sans frein ni règle,
Moquer par vos gens à vous ?
Ne suis-je plus qu'un vieux aigle
À réjouir les hiboux ?

Roi, qu'on mette, avec sa chape,
Sa mître et son palefroi,
Dans une balance un pape
Portant sur son dos un roi ;

Ils pèseront dans leur gloire
Moins que moi, Campeador,
Quand le roi serait d'ivoire,
Quand le pape serait d'or !

IV – Le roi ingrat.

Je vous préviens qu'on me fâche,
Moi qui n'ai rien que ma foi,
Lorsqu'étant homme, on est lâche,
Et qu'on est traître, étant roi.
Je sens vos ruses sans nombre ;
Oui, je sens tes trahisons.
Moi pour le bien, toi pour l'ombre,
Dans la nuit nous nous croisons.

Je te sers, et je m'en vante ;
Tu me hais et tu me crains ;
Et mon cheval t'épouvante
Quand il jette au vent ses crins.

Tu te fais, tristes refuges,
Adorer soir et matin
En castillan par tes juges,
Par tes prêtres en latin.

Roi, si deux et deux font quatre,
Un fourbe est un mécréant.
Quant à moi, je veux rabattre
Plus d'un propos malséant.

Quand don Sanche est dans sa ville,
Il me parle avec hauteur ;
Je suis un bien vieux pupille
Pour un si jeune tuteur.
Je ne veux pas qu'on me manque.
Quand tu me fais défier
Par ton clerc à Salamanque,
À Jaen par ton greffier ;

Quand, derrière tes murailles
Où tu chasses aux moineaux,
Roi, je t'entends qui me railles,
Moi, l'arracheur de créneaux,

Je pourrais y mettre un terme ;
Je t'enverrais, roi des Goths,
D'une chiquenaude à Lerme
Ou d'un soufflet à Burgos.

V – Le roi défiant.

Quand je songe en ma tanière
Mordant ma barbe et rêvant,
Regardant dans ma bannière
Les déchirures du vent,
Ton effroi sur moi se penche.
Tremblant, par tes alguazils
Tu te fais garder, roi Sanche,
Contre mes sombres exils.

Moi, je m'en ris. Peu m'importe
Ô roi, quand un vil gardien
Couche en travers de ta porte,
Qu'il soit homme ou qu'il soit chien !

Tu dis à ton économe,
À tes pages blancs ou verts :
— « À quoi pense ce bonhomme
« Qui regarde de travers ?

« À quoi donc est-ce qu'il songe ?
« Va-t-il rompre son lien ?
« J'ai peur. Quel est l'os qu'il ronge ?
« Est-ce son nom ou le mien ?

« Qu'est-ce donc qu'il prémédite ?
« S'il n'est traître, il en a l'air.
« Dans sa montagne maudite
« Ce baron-là n'est pas clair.
« À quoi pense ce convive
« Des loups et des bûcherons ?
« J'ai peur. Est-ce qu'il ravive
« La fraîcheur des vieux affronts ?

« Le laisser libre est peu sage ;
« Le Cid est mal muselé. » —
Roi, c'est moi qui suis ma cage
Et c'est moi qui suis ma clé.

C'est moi qui ferme mon antre ;
Mes rocs sont mes seuls trésors ;
Et c'est moi qui me dis : rentre !
Et c'est moi qui me dis : sors !

Soit que je vienne ou que j'aïlle,
Je tire seul mon verrou.
Ah ! Tu trouves que je bâille
Trop librement dans mon trou !

Tu voudrais dans ma vieillesse,
Comme un dogue dans ta cour,
M'avoir, moi, le Cid, en laisse,
Et me tenir dans ma tour,
Et me tenir dans mes lierres,
Gardé comme les brigands... —
Va mettre des muselières
Aux gueules des ouragans !

VI – Le roi abject.

Roi que gêne la cuirasse,
Roi qui m'as si mal payé,
Tu fais douter de ta race ;
Et, dans sa tombe ennuyé,

Ton vieux père, âme loyale,
Dit : — Quelque bohémien
A dans la crèche royale
Mis son fils au lieu du mien ! —

Roi, ma meilleure cuisine
C'est du pain noir, le sais-tu,
Avec quelque âpre racine,
Le soir quand on s'est battu.
M'as-tu nourri sous ta tente,
Et suis-je ton écolier ?
M'as-tu donné ma patente
De comte et de chevalier ?

Roi, je vis dans la bataille.
Si tu veux, comparons-nous.
Pour ne point passer ta taille,
Je vais me mettre à genoux.

Pendant que tu fais tes pâques
Et que tu dis ton credo,
Je prends les tours de Saint-Jacques
Et les monts d'Oviédo.

Je ne m'en fais pas accroire.
Toi-même tu reconnais
Que j'ai la peau toute noire
D'avoir porté le harnais.

Seigneur, tu fis une faute
Quand tu me congédias ;
C'est mal de chasser un hôte,
Fou de chasser Ruy Diaz.

Roi, c'est moi qui te protège.
On craint le son de mon cor.
On croit voir dans ton cortège
Un peu de mon ombre encor.

Partout, dans les abbayes,
Dans les forts baissant leurs ponts,
Tes volontés obéies
Font du mal, dont je réponds.

Roi par moi ; sans moi, poupée !
Le respect qu'on a pour toi,
La longueur de mon épée
En est la mesure, ô roi !

Ce pays ne connaît guère,
Du Tage à l'Almonacid,
D'autre musique de guerre
Que le vieux clairon du Cid.

Mon nom prend toute l'Espagne,
Toute la mer à témoin ;
Ma fanfare de montagne
Vient de haut et s'entend loin.
Mon pas fait du bruit sur terre,
Et je passe mon chemin
Dans la rumeur militaire
D'un triomphateur romain.

Et tout tremble, Irun, Coïmbre,
Santander, Almodovar,
Sitôt qu'on entend le timbre
Des cymbales de Bivar.

VII – Le roi fourbe.

Certe, il tient moins de noblesse
Et de bonté, vois-tu bien,
Roi, dans ton collier d'Altesse,
Que dans le collier d'un chien !

Ta foi royale est fragile.
Elle affirme, jure et fuit.
Roi, tu mets sur l'évangile
Une main pleine de nuit.
Avec toi tout est précaire,
Surtout quand tu t'es signé
Devant quelque reliquaire
Où le saint tremble indigné.

À tes traités, verbiage,
Je préférerais souvent
Les promesses du nuage
Et la parole du vent.

La parole qu'un roi fausse
Derrière les gens trahis,
N'est plus que la sombre fosse
De la pudeur d'un pays.

Moi, je tiens pour périls graves,
Et je dois le déclarer,
Ce qu'en arrière des braves
Les traîtres peuvent jurer.

Roi, vous l'avouerez, j'espère,
Mieux vaut avoir au talon
Le venin d'une vipère
Que le serment d'un félon.
Je suis dans ma seigneurie,
Parlant haut, quoique vassal.
Après cela, je vous prie
De ne pas le prendre mal.

VIII – Le roi voleur.

Roi, fallait-il que tu vinsses
Pour nous écraser d'impôts ?
Nous vivons dans nos provinces,
Pauvres sous nos vieux drapeaux.

Nous bravons tes cavalcades.
Sommes-nous donc des vilains
Pour engraisser des alcades
Et nourrir des chapelains ?

Quant à payer, roi bravache,
Jamais ! Et j'en fais serment.
Ma ville est-elle une vache
Pour la traire effrontément ?
Je vais continuer, sire,
Et te parler du passé,
Puisqu'il est bon de tout dire
Et puisque j'ai commencé.

Roi, tu m'as pris mes villages,
Roi, tu m'as pris mes vassaux ;
Tu m'as pris mes grands feuillages
Où j'écoutais les oiseaux ;

Roi, tu m'as pris mon domaine,
Mon champ, de saules bordé ;
Tu m'allais prendre Chimène,
Roi, mais je t'ai regardé.

Si les rois étaient pendables,
Je t'aurais offert déjà
Dans mes ongles formidables
Au gibet d'Albavieja.

D'ombre en vain tu t'envirannes ;
Ma colère un jour pensa
Prendre l'or de tes couronnes
Pour ferrer Babieça.
Je suis plein de rêves sombres,
Ayant, vieux suspect vainqueur,
Toute ma gloire en décombres
Dans le plus noir de mon cœur.

IX – Le roi soudard.

Quand vous entrez en campagne,
Louche orfraie au fatal vol,
On ferait honte à l'Espagne
De vous nommer espagnol.

Sire, on se bat dans les plaines,
Sire, on se bat dans les monts ;
Les campagnes semblent pleines
D'archanges et de démons.

On se bat dans les provinces ;
Et ce choc de boucliers
Va de vous les petits princes
À nous les grands chevaliers.
Les rocs ont des citadelles
Et les villes ont des tours
Où volent à tire d'ailes
Les aigles et les vautours.

La guerre est le cri du reitre,
Du vaillant et du maraud,
Un jeu d'en bas, et peut-être
Un jugement de là-haut ;

La guerre, cette aventure
Sur qui plane le corbeau,
Se résout en nourriture
Pour les bêtes du tombeau ;

Le chacal se désaltère
À tous ces sanglants hasards ;
Et c'est pour les vers de terre
Que travaillent les césars ;

Les camps sont de belles choses ;
Mais l'homme loyal ne croit
Qu'à la justice des causes
Et qu'à la bonté du droit.
Car la guerre est folle et rude.
Pour la faire honnêtement
Il faut une certitude
Prise dans le firmament.

Je remarque en mes tristesses
Que la gloire aux durs sentiers
Ne connaît pas les altesses
Et s'en passe volontiers.

Un soldat vêtu de serge
Est parfois son favori ;
Et l'épée est une vierge
Qui veut choisir son mari.

Roi, les guerres que vous faites
Sont les guerres d'un félon
Qui souffle dans des trompettes
Avec un bruit d'aquilon ;

Qui, ne risquant son panache
Qu'à demi dans les brouillards,
S'il voit des hommes se cache,
Et vient s'il voit des vieillards ;
Qui, se croyant Alexandre,
Ne laisse dans les maisons
Que des os dans de la cendre
Et du sang sur des tisons ;

Et qui, riant sous les portes,
Vous montre, quand vous entrez,
Sur des tas de femmes mortes
Des tas d'enfants éventrés.

X – Le roi couard.

Roi, dans tes courses damnées,
Avec tes soldats nouveaux,
Ne va pas aux Pyrénées,
Ne va pas à Roncevaux.
Ces roches sont des aïeules ;
Les mères des océans.
Elles se défendraient seules ;
Car ces monts sont des géants.
Une forte race d'hommes,
Pleins de l'âpreté du lieu,
Vit là loin de vos sodomes
Avec les chênes de Dieu.

Y passer est téméraire.
Nul encor n'a deviné
Si le chêne est le grand frère
Ou bien si l'homme est l'aîné.

Ce peuple est là, loin du monde,
Libre hier, libre demain.
Sur ces hommes l'éclair gronde ;
Leur chien leur lèche la main.

Hercule y vint. Tout recule
Dans ces monts où fuit l'isard.
Roi, César après Hercule,
Charlemagne après César,

Ont crié miséricorde
Devant ces pâtres jaloux
Chaussés de souliers de corde
Et vêtus de peaux de loups.
Dieu, caché sous leur feuillage,
Prit ce noir pays vaillant
Pour faire naître Pélage,
Pour faire mourir Roland.

Si jamais, dans ces repaires,
Risquant tes hautains défis,
Tu venais voir si les pères
Vivent encor dans les fils,

Eusses-tu vingt mille piques,
Eusses-tu, roi fanfaron,
Tes bannières, tes musiques,
Tout ton bruit de moucheron,

Pour que tu t'en ailles vite,
Fussent-ils un contre cent,
Et pour qu'on te voie en fuite,
De mont en mont bondissant,

Comme on voit des rocs descendre
Les torrents en février,
Il te suffirait d'entendre
La trompe d'un chevrier.

XI – Le roi moqueur.

Quand, barbe grise, je parle
 Du saint pays montagnard,
 Et du grand empereur Charle
 Et du grand bâtard Bernard,

Et d’Hercule et de Pélage,
 Roi Sanche, tu me crois fou ;
 Tu prends ces fiertés de l’âge
 Pour la rouille d’un vieux clou.

Mais ton vain rire farouche,
 Roi, n’est pas une raison
 Qui puisse fermer la bouche
 À quelqu’un dans ma maison ;

C’est pourquoi je continue,
 Te saluant du drapeau,
 Et te parlant tête nue
 Quand tu gardes ton chapeau.

XII – Le roi méchant.

J’ai, dans Albe et dans Girone,
 Vu l’honnête homme flétri,
 Et des gens dignes d’un trône
 Qu’on liait au pilori ;

J’ai vu, c’est mon amertume,
 Tes bourreaux abattre, ô roi,
 Des fronts qu’on avait coutume
 De saluer plus que toi.

Rois, Dieu fait croître où nous sommes,
 Dans ce monde de péchés,
 Une herbe de têtes d’hommes,
 Et c’est vous qui la fauchez.

Ah ! nos maîtres, quand vous n’êtes,
 Avec vos vils compagnons,
 Occupés que de sornettes,
 Nous pleurons et nous saignons.
 Roi, cela fendrait des pierres

Et toucherait des voleurs
Que de si fermes paupières
Versent de si sombres pleurs !

Sous toi l'Espagne est mal sûre
Et tremble, et finit par voir,
Roi, que ta main lui mesure
Trop d'aunes de crêpe noir.

J'ai reconnu, car vous êtes
Le sinistre et l'inhumain,
Des amis dans des squelettes
Qui pendaient sur le chemin.

J'ai, dans les forêts prochaines,
Vu le travail des bourreaux,
Et la tristesse des chênes
Pliant au poids des héros.

J'ai vu râler sous des porches
De vieux corps désespérés.
Roi, de lances et de torches
Ces pays sont effarés.
J'ai vu des ducs et des comtes
S'agenouiller au billot.
Tu ne nous dois pas de comptes,
Cœur trop bas et front trop haut !

Roi, le sang qu'un roi pygmée
Verse à flots par ses valets
Fait une sombre fumée
Sur les dalles des palais.

Ô roi des noires sentences,
Un vol de corbeaux te suit,
Tant les chaînes des potences
Dans ton règne font de bruit !

Vous avez fouetté des femmes
Dans Vich et dans Alcalá,
Ce sont des choses infâmes
Que vous avez faites là !

Tu n'es qu'un méchant, en somme.
Mais je te sers, c'est la loi ;
La difformité de l'homme
N'étant pas comptée au roi.

XIII – Le Cid fidèle.

Princes, on voit souvent croître
Des gueux entre les pavés
Qui font de vous dans un cloître
Des moines aux yeux crevés.

Je ne suis pas de ces traîtres ;
Je suis muré dans ma foi,
Les grands spectres des ancêtres
Sont toujours autour de moi,

Comme on a, dans les campagnes
Où rit la verte saison,
Une chaîne de montagnes
Qui ferme l'âpre horizon.

Il n'est pas de cœurs obliques
Voués aux vils intérêts
Dans nos vieilles républiques
De torrents et de forêts.
Le traître est pire qu'un more ;
De son souffle il craint le bruit ;
Il met un masque d'aurore
Sur un visage de nuit ;

Rouge aujourd'hui comme braise,
Noir hier comme charbon.
Roi, moi je respire à l'aise ;
Et quand je parle, c'est bon.

Roi, je suis un homme probe
De l'antique probité.
Chimène recoud ma robe,
Mais non pas ma loyauté.

Je sonne à l'ancienne mode
La cloche de mon beffroi.
Je trouve même incommode
D'avoir des fourbes chez moi.

Sous cette fange, avarice,
Vol, débauche, trahison,
Je ne veux pas qu'on pourrisse
Le plancher de ma maison.
Reconnais à mes paroles
Le Cid aimé des meilleurs
À qui les pâtres d'Eroles
Donnent des chapeaux de fleurs.

XIV – Le Cid honnête.

Donc, sois tranquille, roi Sanche.
Tu n'as rien à craindre ici.
La vieille âme est toute blanche
Dans le vieux soldat noirci.

Grondant, je te sers encore.
Dieu m'a donné pour emploi,
Sire, de courber le more
Et de redresser le roi.

Étant durs pour vous, nous sommes
Doux pour le peuple aux abois,
Nous autres les gentilshommes
Des bruyères et des bois.
Personne sur nous ne marche.
Il suffit de oui, de non,
Pour rompre à nos ponts une arche,
À notre chaîne un chaînon.
Loin de vos palais infâmes
Pleins de gens aux vils discours,
La fierté pousse en nos âmes
Comme l'herbe dans nos cours.

Les vieillards ont des licences,
Seigneur, et ce sont nos mœurs
De rudoyer les puissances
Dans nos mauvaises humeurs.

Le Cid est, suivant l'usage
Droit, sévère et raisonneur.
Peut-être n'est-ce point sage ;
Mais c'est honnête, seigneur.

Pour avoir ce qu'il désire,
Le flatteur baise ton pied.
Nous disons ce qu'il faut, sire,
Et nous faisons ce qui sied.
Nous vivons aux solitudes
Où tout croît dans les sentiers
Excepté les habitudes
Des valets et des portiers.

Nous fauchons nos foins, nos seigles,
Et nos blés aux flancs des monts ;
Nous entendons des cris d'aigles
Et nous nous y conformons.

Nous savons ce que vous faites,
Sire, et, loin de son lever,
De ses gibets, de ses fêtes,
Le prince nous sent rêver.

Nous avons l'absence fière ;
Et sommes peu courtisans,
Ayant sur nous la poussière
Des batailles et des ans.

Et c'est pourquoi je te parle
Comme parlait, grave et seul,
À ton aïeul Boson d'Arle
Gil de Bivar mon aïeul.
D'où nait ton inquiétude ?
D'où vient que ton œil me suit
Épiant mon attitude
Comme un nuage de nuit ?

Craindrais-tu que je te prisse
Un matin dans mon manteau ?
Et que j'eusse le caprice
D'une ville ou d'un château ?

Roi, la chose qui m'importe
C'est de vivre exempt de fiel ;
Non de glisser sous ma porte
Ma main jusqu'à Peñafiel.

Roi, le Cid que l'âge gagne
S'aime mieux, en vérité,
Montagnard dans sa montagne
Que roi dans ta royauté.

Roi, le Cid qu'on amadoue,
Mais que nul n'intimida,
Ne t'a pas donné Cordoue
Pour te prendre Lérida.
Qu'ai-je besoin de Tortose,
De tes tours d'Alcacébé,
Et de ta chambre mieux close
Que la chambre d'un abbé,

Et des filles de la reine,
Et des plis de brocart d'or
De ta robe souveraine
Que porte un corrégidor,

Et de tes palais de marbre ?
Moi qui n'ai qu'à me pencher
Pour prendre une mûre à l'arbre
Et de l'eau dans le rocher !

XV – Le roi est le roi.

Roi, vous vous croyez moins prince
Et vous jurez par l'enfer
Dans cette montagne où grince
Ma vieille herse de fer ;
D'effroi votre âme est frappée ;
Vous vous défiez, trompeur ;
Traître et poltron, mon épée
Vous fait honte et vous fait peur.

Vous me faites garder, sire ;
Vous me faites épier
Par tous vos barons de cire
Dans leurs donjons de papier ;

Derrière vos capitaines
Vous tremblez en m'approchant ;
Comme l'eau sort des fontaines,
Le soupçon sort du méchant ;

Votre altesse scélérate
N'aurait pas d'autre façon
Quand je serais un pirate,
Le spectre de l'horizon !

Vous consultez des sorcières
Pour que je meure bientôt ;
Vous cherchez dans mes poussières
De quoi faire un échafaud ;
Vous rêvez quelque équipée ;
Vous dites bas au bourreau
Que, lorsqu'un homme est épée,
Le sépulcre est le fourreau ;

Votre habileté subtile
Me guette à tous les instants ;
Eh bien ! c'est peine inutile
Et vous perdez votre temps ;

Vos précautions sont vaines ;
Pourquoi ? je le dis à tous :
C'est que le sang de mes veines
N'est pas à moi, mais à vous.

Quoique vous soyez un prince
Vil, on ne peut le nier,
Le premier de la province,
De la vertu le dernier ;

Quoique à ta vue on se sauve,
Seigneur ; quoique vous ayez
Des allures de loup fauve
Dans des chemins non frayés ;
Quoiqu'on ait pour récompense
La haine de vos bandits ;
Et malgré ce que je pense,
Et malgré ce que je dis,

Roi, devant vous je me courbe,
Raillé par votre bouffon ;
Le loyal devant le fourbe,
L'acier devant le chiffon ;

Devant vous, fuyard, s'efface
Le Cid, l'homme sans effroi.
Que voulez-vous que j'y fasse
Puisque vous êtes le roi !

XVI – Le Cid est le Cid.

Don Sanche, une source coule
À l'ombre de mes donjons ;
Comme le Cid dans la foule
Elle est pure dans les joncs.
Je n'ai pas d'autre vignoble ;
Buvez-y ; je vous absous.
Autant que vous je suis noble
Et chevalier plus que vous.

Les savants, ces prêcheurs mornes,
Sire, ont souvent pour refrains
Qu'un trône même a des bornes
Et qu'un roi même a des freins ;

De quelque nom qu'il se nomme,
Nul n'est roi sous le ciel bleu
Plus qu'il n'est permis à l'homme
Et qu'il ne convient à Dieu ;

Mais pour marquer la limite
Il faudrait étudier ;
Il faudrait être un ermite
Ou bien un contrebandier.
Moi, ce n'est pas mon affaire ;
Je ne veux rien vous ôter ;
Étant le Cid, je préfère
Obéir à disputer.
Accablez nos sombres têtes
De désespoir et d'ennuis,
Roi, restez ce que vous êtes ;
Je reste ce que je suis.

J'ai toujours, seul dans ma sphère,
Souffert qu'on me dénigrât.
Je n'ai pas de compte à faire
Avec le roi, mon ingrat.

Je t'ai, depuis que j'existe,
Donné Jaen, Balbastro,
Et Valence, et la mer triste
Qui fait le bruit d'un taureau,

Et Zamora, rude tâche,
Huesca, Jaca, Teruel,
Et Murcie où tu fus lâche,
Et Vich où tu fus cruel,

Et Lerme et ses sycomores,
Et Tarragone et ses tours,
Et tous les ans des rois mores,
Et le grand Cid tous les jours !
Nos deux noms iront ensemble
Jusqu'à nos derniers neveux.
Souviens-t-en, si bon te semble ;
N'y songe plus, si tu veux.

Je baisse mes yeux, j'en ôte
Tout regard audacieux ;
Entrez sans peur, roi mon hôte ;
Car il n'est qu'un astre aux cieux !

Cet astre de la nuit noire,
Roi, ce n'est pas le bonheur,
Ni l'amour, ni la victoire,
Ni la force ; c'est l'honneur.

Et moi qui sur mon armure
Ramasse mes blancs cheveux,
Moi sur qui le soir murmure,
Moi qui vais mourir, je veux

Que, le jour où sous son voile
Chimène prendra le deuil,
On allume à cette étoile
Le cierge de mon cercueil.

Ainsi le Cid, qui harangue
 Sans peur ni rébellion,
 Lèche son maître, et sa langue
 Est rude, étant d'un lion.

X Le Roi de Perse

Le roi de Perse habite, inquiet, redouté,
 En hiver Ispahan et Tiflis en été ;
 Son jardin, paradis où la rose fourmille,
 Est plein d'hommes armés, de peur de sa famille ;
 Ce qui fait que parfois il va dehors songer.
 Un matin, dans la plaine il rencontre un berger
 Vieux, ayant près de lui son fils, un beau jeune homme.
 — Comment te nommes-tu ? dit le roi. — Je me nomme
 Karam, dit le vieillard, interrompant un chant
 Qu'il chantait au milieu des chèvres, en marchant ;
 J'habite un toit de jonc sous la roche penchante,
 Et j'ai mon fils que j'aime, et c'est pourquoi je chante,
 Comme autrefois Hafiz, comme à présent Sadi,
 Et comme la cigale à l'heure de midi. —
 Et le jeune homme alors, figure humble et touchante,
 Baise la main du pâtre harmonieux qui chante
 Comme à présent Sadi, comme autrefois Hafiz.
 — Il t'aime, dit le roi, pourtant il est ton fils.

XI Les Deux Mendiants

La taxe au Saint-Empire. — La dîme au Saint-Siège

L'un s'appelle César, l'autre se nomme Pierre.
 Celui-là fait le guet, celui-ci la prière ;
 Tous deux sont embusqués au détour du chemin,
 Ont au poing l'escopette, et la sébile en main,
 Vident les sacs d'argent, partagent les maraudes,
 Et l'on règne, et l'on fait payer les émeraudes
 Des tiaras à ceux qui n'ont pas de souliers.
 Les dogmes et les lois sont de profonds halliers
 Où des tas de vieux droits divins mêlent leurs branches ;
 Qui mendie en cette ombre a ses allures franches ;

Nul n'échappe. Arrêtez ! il faut payer, de gré
 Ou de force, en passant dans le noir bois sacré.
 Les peuples, que l'infâme ignorance ravage,
 Ont au front la sueur de l'antique esclavage.
 Christ, c'est pour eux qu'au pied de ta croix, tu prias !
 Ils sont les travailleurs ; ils sont les parias ;
 Ils sont les patients qu'on traîne sur des claies.
 Certes, rien ne leur manque ; ils ont beaucoup de plaies,
 Beaucoup d'infirmités qu'ils ne peuvent guérir,
 Beaucoup de maux, beaucoup de petits à nourrir ;
 C'est à ces riches-là que demandent l'aumône
 Ce meurt-de-faim, l'autel, et ce pauvre, le trône.

XII Montfaucon

I – POUR LES OISEAUX.

À l'heure où le soleil descend tiède et pâli,
 Seul à seul, près du bois de Saint-Jean-d'Angely,
 L'archevêque Bertrand parlait au roi Philippe :

— Roi, le trône et l'autel sont le même principe ;
 Défendons-nous ensemble ; il faut de tous côtés
 Du front du peuple obscur chasser les nouveautés.
 Sauver l'Église, ô roi, c'est vous sauver vous-même.
 L'État devient plus fort par la terreur qu'il sème,
 Et par le tremblement du peuple s'affermit ;
 Toujours, quand elle eut peur, la foule se soumit.
 Il n'est qu'un droit : régner. Le nécessaire est juste.
 Les quatre grands baillis du roi Philippe-Auguste,
 Toutes les vieilles lois, c'est trop peu désormais ;
 Pour arrêter le mal, sur de hautains sommets,
 Il faut la permanence étrange de l'exemple ;
 Sire, les schismes vont à l'attaque du temple ;
 Le peuple semble las d'être sur les genoux ;
 La révolte est sur vous, l'hérésie est sur nous ;
 D'où viennent ces essaims tumultueux d'idées ?
 Des profondeurs que nul prophète n'a sondées,
 Peut-être de la nuit, ou peut-être du ciel.
 Parlons bas. Écoutez, roi providentiel.
 Rien n'est plus effrayant que ces sombres descentes
 D'instincts nouveaux parmi les foules frémissantes ;
 Ces chimères d'en haut s'abattant tout à coup

Volent, courent, s'en vont, reviennent, sont partout,
 Ouvrent les yeux fermés, fouillent les têtes pleines,
 Se mêlent aux esprits, se mêlent aux haleines,
 Blessent les dogmes saints dans l'ombre, et, fatal jeu,
 Frappent l'homme endormi de mille becs de feu ;
 Elles tentent, troublant le mystère où nous sommes,
 Un travail inconnu sur le cerveau des hommes,
 Leur ôtant quelque chose et leur donnant aussi ;
 Quoi ? c'est là votre perte et c'est là mon souci.
 Que font-elles ? du jour, du mal ? Qu'apportent-elles ?
 Un souffle, un bruit, le vent qui tombe de leurs ailes ;
 Je l'ignore ; ici Dieu m'échappe ; mais je sai
 Qu'il ne nous reste rien quand elles ont passé.

Le roi Philippe écoute, et l'archevêque songe,
 Et vers la papauté son bras pensif s'allonge.

— Chassez les nouveautés, roi Philippe.

En marchant,

Tous deux rêveurs, ils sont arrivés près d'un champ
 Qu'emplit de son frisson toute une moisson mûre ;
 Au-dessus des épis jetant un long murmure,
 Sous de hauts échaldas plantés parmi les blés,
 Flottent, mouillés de pluie et de soleil brûlés,
 À des cordes que l'air pousse, éloigne et ramène,
 De hideux sacs de paille ayant la forme humaine ;
 Nœuds de débris sans nom, lambeaux fous, balançant
 On ne sait quel aspect farouche et menaçant ;
 Les oiseaux, les moineaux que le blé d'or invite,
 L'alouette criant aux autres : Vite ! vite !
 Accourent vers le champ plein d'épis ; mais, au vent,
 Chaque haillon devient lugubrement vivant,
 Et tout l'essaim chantant s'effraie et se dissipe.

— Quel est donc le moyen de régner ? dit Philippe.

Comme le roi parlait, l'archevêque pieux
 Vit ce champ, hérissé de poteaux et de pieux
 Où pendaient, à des fils tremblant quand l'air s'agite,
 Des larves qui mettaient tous les oiseaux en fuite.

Et, le montrant au roi, Bertrand dit : Le voici.

II – POUR LES IDÉES.

Et c'est pourquoi, dans l'air par la brume obscurci,
Depuis ces temps de deuil, d'angoisse et de souffrance,
Au-dessus de la foule, au-dessus de la France,
Comme sur Babylone on distingue Babel,
On voit, dans le Paris de Philippe-le-Bel,
On ne sait quel difforme et funèbre édifice.
Tas de poutres hideux où le jour rampe et glisse,
Lourd enchevêtrement de poteaux, de crampons,
Et d'arcs-boutants pareils aux piles des vieux ponts.
Terrible, il apparaît sur la colline infâme.
Les autres monuments, où Paris met son âme,
Colléges, hôpitaux, tours, palais radieux,
Sont les docteurs, les saints, les héros et les dieux ;
Lui, misérable, il est le monstre. Fauve, il traîne
Sur sa pente d'où sort une horreur souterraine,
Son funeste escalier qui dans la mort finit ;
Tout ce que le ciment, la brique, le granit,
Le fer, peuvent avoir de la bête féroce,
Il l'a ; ses piliers bruts, runes d'un dogme atroce,
Semblent des Irmensuls livides, et ses blocs
Dans l'obscurité vague ébauchent des Molochs ;
Baal pour le construire a donné ses solives
Où flottaient des anneaux que secouaient les dives,
Saturne ses crochets, Teutatès ses menhirs ;
Tous les cultes sanglants ont là leurs souvenirs ;
Si le lierre ou le houx dans ses dalles végète,
Si quelque ronce y croît, la feuille horrible jette
Une ombre onglée et noire, affreux stigmaté obscur,
Qui ressemble aux cinq doigts du bourreau sur le mur.
Vil bâtiment des temps fatals fatal complice !
Il est la colonnade immonde du supplice,
L'échafaud que le Louvre a pour couronnement,
La caresse au tombeau, l'insulte au firmament ;
Et cette abominable et fétide bâtisse
Devant le ciel sacré se nomme la Justice,
Et ce n'est pas la moindre horreur du monument
De s'appeler l'autel en étant l'excrément.
Morne, il confine moins aux Paris qu'aux Sodomes.
Spectre de pierre ayant au front des spectres d'hommes,
Inexorable plus que l'airain et l'acier,
Il est, il vit, farouche et sans se soucier
Que le monde à ses pieds souffre, existe ou périsse,

Et contre on ne sait quoi dans l'ombre il se hérisse ;
 À de certains moments ce charnier qui se tait
 Frissonne, et comme si, triste, il se lamentait,
 Mêlé une clameur sourde aux vents, et continue
 En râle obscur le bruit des souffles dans la nue ;
 Là grince le rouet sinistre du cordier.

Du cadavre au squelette on peut étudier
 Le progrès que les morts font dans la pourriture ;
 Chaque poteau chargé d'un corps sans sépulture
 Marque une date abjecte, et chaque madrier
 Semble le signe affreux d'un noir calendrier.

La nuit il semble croître, et dans le crépuscule
 Il a l'air d'avancer sur Paris qui recule.

Rien de plus ténébreux n'a jamais été mis
 Sur ce tas imbécile et triste de fourmis
 Que la hautaine histoire appelle populace.
 Ô pâle humanité, quand donc seras-tu lasse ?

Lugubre vision ! au-dessus d'un mur blanc
 Quelque chose d'informe et qui paraît tremblant
 Se dresse ; chaos morne et ténébreux ; broussaille
 De silence, d'horreur et de nuit qui tressaille ;
 On ne voit le nuage, et l'ombre aux vagues yeux,
 Et le blêmissement formidable des cieux,
 Et la brume qui flotte, et l'astre qui flamboie,
 Qu'à travers une vaste et large claire-voie
 De poutres, dont chacune est un sanglant barreau ;
 On dirait que Satan, l'infâme ange bourreau,
 Dont la rage et la joie et la haine, acharnées,
 Exécutent Adam depuis six mille années,
 Sur ces fauves piliers a posé de sa main
 La grande claie où fut traîné le genre humain.
 C'est, dans l'obscurité lugubrement émue,
 De la terreur, bâtie en pierre, et qui remue ;
 C'est délabré, croulant, lépreux, désespéré ;
 Les poteaux ont pour toit le vide ; le degré
 Aboutit à l'échelle et l'échelle aux ténèbres ;
 Le crépuscule passe à travers des vertèbres
 Et montre dans la nuit des pieds aux doigts ouverts ;
 Entre les vieux piliers, de moisissure verts,
 Blêmes quand les rayons de lune s'y répandent,
 Là-haut, des larves vont et viennent, des morts pendent,

Et la fouine a rongé leur crâne et leur fémur,
 Et leur ventre effrayant se fend comme un fruit mûr ;
 Si la mort connaissait les trépassés, si l'homme
 Valait que le tombeau sût comment il se nomme,
 Si l'on comptait les grains du hideux chapelet,
 On dirait : — Celui-ci, c'est Tryphon, qui voulait
 Fêter le jour de Pâques autrement qu'Irénée ;
 Ceux-là sont des routiers, engeance forcenée,
 Gueux qui contre le sceptre ont croisé le bâton ;
 Cet autre, c'est Glanus, traducteur de Platon ;
 Celui-ci, que des lois frappa la prévoyance,
 Osa propager l'art du sorcier de Mayence,
 Et jeter à la foule un Virgile imprimé ;
 C'est Pierre Albin ; l'oubli sur lui s'est refermé ;
 Cet autre est un voleur, cet autre est un poète.
 Derrière leur tragique et noire silhouette,
 L'azur luit, le soir vient, l'aube blanchit le ciel ;
 Le vent, s'il entre là, sort pestilentiel ;
 Chacun d'eux sous le croc du sépulcre tournoie ;
 Et tous, que juin les brûle ou que janvier les noie,
 S'entreheurtenant, fameux, chétifs, obscurs, marquants,
 Et sont la même nuit dans les mêmes carcans ;
 Le craquement farouche et massif des traverses
 Accompagne leurs chocs sous les âpres averses,
 Et, comble de terreur, on croirait par instant
 Que le cadavre, au gré des brises s'agitant,
 Avec son front sans yeux et ses dents sans gencives,
 Rit dans la torsion des chaînes convulsives ;
 L'exécrable charnier, sous ses barres de fer,
 Regardant du côté de Rome et de l'enfer,
 Dans l'étrange épaisseur des brumes infinies
 Semble chercher au loin ses sœurs les gémonies,
 Et demander au gouffre où nul astre n'a lui
 Si Josaphat sera plus sinistre que lui ;
 Et toujours, au-dessus des clochers et des dômes,
 Le vent lugubre joue avec tous ces fantômes,
 Hier, demain, le jour, la nuit, l'été, l'hiver ;
 Et ces morts sans repos, où fourmille le ver
 Plus que l'abeille d'or dans le creux des yeuses,
 Cette agitation d'ombres mystérieuses,
 L'affreux balancement de ces spectres hagards,
 Ces crânes sans cheveux, ces sourcils sans regards,
 Ce grelottement sourd de ferrailles funèbres,
 Chassent dans la nuée, à travers les ténèbres,

Les purs esprits de l'aube et de l'azur, venus
 Pour s'abattre au milieu des vivants inconnus,
 Pour faire leur moisson sublime dans la foule,
 Dire au peuple le mot du siècle qui s'écoule,
 Et leur jeter une âme et leur apporter Dieu ;
 Et l'on voit, reprenant leur vol vers le ciel bleu,
 La sainte vérité, la pensée immortelle,
 L'amour, la liberté, le droit, heurtant de l'aile
 Le Louvre et son beffroi, l'église et son portail,
 Fuir, blancs oiseaux, devant le sombre épouvantail.

XIII Les reîtres

CHANSON BARBARE

Sonnez, clairons,
 Sonnez, cymbales !

On entendra siffler les balles ;
 L'ennemi vient, nous le battons ;
 Les déroutes sont des cavales
 Qui s'envolent quand nous soufflons ;
 Nous jouerons aux dés sur les dalles ;

Sonnez, rixdales,
 Sonnez, doublons !
 Sonnez, cymbales,
 Sonnez, clairons !

On entendra siffler les balles ;
 Nous sommes les durs forgerons
 Des victoires impériales ;
 Personne n'a vu nos talons ;
 Nous jouerons aux dés sur les dalles ;

Sonnez, doublons,
 Sonnez, rixdales !

Sonnez, clairons,
 Sonnez, cymbales !

On entendra siffler les balles ;
 Sitôt qu'en guerre nous entrons
 Les rois ennemis font leurs malles,
 Et commandent leurs postillons ;
 Nous jouerons aux dés sur les dalles ;

Sonnez, rixdales,
 Sonnez, doublons !

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons !

On entendra siffler les balles ;
Sur les villes nous tomberons ;
Toutes femmes nous sont égales,
Que leurs cheveux soient bruns ou blonds ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales !

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !

On entendra siffler les balles ;
Du vin ! Du faro ! Nous boirons !
Dieu, pour nos bandes triomphales
Fit les vignes et les houblons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons !

On entendra siffler les balles ;
Quelquefois, ivres, nous irons
À travers foudres et rafales,
En zigzag, point à reculons.
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales !
Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !

On entendra siffler les balles ;
Nous pillons, mais nous conquérons ;
La guerre a parfois les mains sales,
Mais la victoire a les bras longs ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Rois, nous sommes les aquilons ;
Vos couronnes sont nos vassales ;

Et nous rirons quand nous mourrons.
 On entendra siffler les balles ;
 Sonnez, clairons,
 Sonnez, cymbales !

XIV Le Comte Félibien

Attendu qu'il faut mettre à la raison la ville,
 Qu'il faut tout écraser dans la guerre civile
 Et vaincre les forfaits à force d'attentats,
 Cosme vient d'égorger, pêle-mêle, des tas
 De misérables, vieux, jeunes, toute une foule,
 Dans Sienne où la fierté des grands siècles s'écroule.
 Tous les murs sont criblés de biscayens de fer.

Le massacre est fini ; mais un reste d'enfer
 Est sur la ville, en proie aux cohortes lombardes.
 La fumée encor flotte aux gueules des bombardes ;
 Et l'horreur du combat, des chocs et des assauts
 Est visible partout, dans les rouges ruisseaux,
 Et dans l'effarement des morts, faces farouches ;
 On dirait que les cris sont encor dans les bouches,
 On dirait que la foudre est encor dans les yeux,
 Tant les cadavres sont vivants et furieux.

Cependant les marchands ont rouvert leurs boutiques.
 Des gens quelconques vont et viennent ; domestiques,
 Patrons, clerks, artisans, chacun a son souci ;
 Chacun a son regard qui dit : — C'est bien ainsi.
 Finissons-en. Silence ! un nouveau maître arrive. —

L'indifférence aux morts qu'on a, pourvu qu'on vive,
 L'acceptation froide et calme des affronts,
 Cette lâcheté-là se lit sur tous les fronts.

— Pourquoi ces vanupieds sortaient-ils de leurs sphères ?
 Ils sont morts. C'est bien fait. Nous avons nos affaires.
 Les rois qui sont un peu tyrans sont presque dieux.
 Nous serons muselés et rudoyés ; tant mieux.
 Enterrons. Oublions. Et parlons d'autre chose. —
 Ainsi le vieux troupeau bourgeois raisonne et glose.
 Et tous sont apaisés, et beaucoup sont contents.

Seul, un homme, — on dirait qu'il a près de cent ans
 Et qu'il n'en a pas vingt, et qu'un astre est son âme,
 À voir son front de neige, à voir ses yeux de flamme, —

Cet homme, moins semblable aux vivants qu'aux aïeux,
 Rôde, et, quand il s'arrête, il n'a plus dans les yeux
 Qu'un vague reste obscur de lueurs disparues,
 Tant il songe et médite ! et les passants des rues,
 Voyant ce noir rêveur qui vient on ne sait d'où,
 Disent : C'est un génie ; et d'autres : C'est un fou.
 L'un crie : Alighieri ! c'est lui ! c'est l'homme-fée
 Qui revient des enfers comme en revint Orphée ;
 Orphée a vu Pluton et Dante a vu Satan,
 Il arrive de chez les morts ; Dante, va-t'en !
 L'autre dit : Ce n'est pas Dante, c'est Jérémie.
 La plainte a presque peur d'avoir été gémie,
 Et se cache devant le vainqueur irrité ;
 Mais cet homme est un tel spectre dans la cité
 Qu'il semble effrayant même à la horde ennemie ;
 Et pourtant ce n'est point Dante ni Jérémie ;
 C'est simplement le vieux comte Félibien
 Qui ne croit que le vrai, qui ne veut que le bien,
 Et par qui fut fondé le collège de Sienne ;
 Il porte haut la tête étant une âme ancienne,
 Et fait trembler ; cet homme affronte les vainqueurs ;
 Mais, dans l'écroulement des esprits et des cœurs,
 On le hait ; le meilleur semble aux lâches le pire,
 Et celui qui n'a pas d'épouvante en inspire.

Qu'importe à ce passant ? Dans ce vil guet-apens,
 Les uns étant gisants et les autres rampants,
 Les uns étant la tombe et les autres la foule,
 Il est le seul debout ; il songe ; le sang coule,
 Le sang fume, le sang est partout ; sombre, il va.

Tout à coup au détour de la Via Corva,
 Il aperçoit dans l'ombre une femme inconnue ;
 Une morte étendue à terre toute nue,
 Corps terrible aux regards de tous prostitué
 Et dont le ventre ouvert montre un enfant tué.

Alors il crie : — Ô ciel ! un enfant ! guerre affreuse !
 Où donc s'arrêtera le gouffre qui se creuse ?
 Massacrer l'inconnu, l'enfant encor lointain !
 Supprimer la promesse obscure du destin !
 Mais on poussera donc l'horreur jusqu'au prodige !
 Mais vous êtes hideux et stupides, vous dis-je !
 Mais c'est abominable, ô ciel ! ciel éclatant !

Et les bêtes des bois n'en feraient pas autant !
 Qu'on ait tort et raison des deux côtés, qu'on fasse
 Au fond le mal, croyant bien faire à la surface,
 Vous êtes des niais broyant des ignorants,
 Cette justice-là, c'est bien, je vous la rends ;
 Je vous hais et vous plains. Mais, quoi ! quand l'empyrée
 Attend du nouveau-né l'éclosion sacrée,
 Quoi ! ces soldats, ces rois, sans savoir ce qu'ils font,
 Touchent avec leur main sanglante au ciel profond !
 Ils interrompent l'ombre ébauchant son ouvrage !
 Ils veulent en finir d'un coup, et dans leur rage
 D'avoir bien fait justice, et d'avoir bien vaincu,
 Ils vont jusqu'à tuer ce qui n'a pas vécu !
 Mais, bandits, laissez donc au moins venir l'aurore !
 Brutes, vous châtiez ce qui n'est pas encore !
 La femme que voilà morte sur le pavé,
 Qui cachait dans son sein l'enfant inachevé,
 L'avenir, l'écheveau des jours impénétrables,
 Était de droit divin parmi vous, misérables ;
 Car la maternité, c'est la grande action.
 Sachez qu'on doit avoir la même émotion
 Devant Ève portant les races inconnues
 Que devant l'astre immense entrevu dans les nues ;
 Sachez-le, meurtriers ! les respects sont pareils
 Pour la femme et le ciel, l'abîme des soleils
 Étant continué par le ventre des mères.
 Rois, le vrai c'est l'enfant ; vous êtes des chimères.
 Ah ! maudits ! Mais voyons, réfléchissez un peu.
 Crime inouï ! l'enfant arrive en un milieu
 Ignoré, parmi nous, il sort des sphères vierges ;
 Il quitte les soleils remplacés par vos cierges ;
 Sa mère qui le sent remuer, s'attendrit ;
 Il n'est pas encor l'homme, il est déjà l'esprit,
 Il cherche à deviner sa nouvelle patrie,
 Et dans le bercement de cette rêverie
 Où tout l'azur divin est vaguement mêlé,
 Voilà que, brusque, affreux, de mitraille étoilé,
 L'assassinat, au fond de ce flanc qu'on vénère,
 Entre avec le fracas infâme du tonnerre,
 Et se rue et s'abat, monstrueux ennemi,
 Sur le pauvre doux être, ange encor endormi !
 Qu'est-ce que ce réveil sans nom, et cette tombe
 Ouverte par l'orfraie horrible à la colombe !
 Ah ! prêtres, qu'a domptés César, vous qu'à leurs plis

Toutes les actions des grands ont assouplis,
Vous qui leur amenez chez eux cette servante,
La prière, et mettez le Te Deum en vente,
Vous qui montrez devant les rois le Tout-Puissant
Agenouillé, lavant les pavés teints de sang,
Vous qui pourtant parfois, fronts chauves, barbes grises,
Avez des tremblements dans vos mornes églises
Et sentez que la tombe est peut-être un cachot,
Prêtres, que pensez-vous qui se passe là-haut,
Dans l'abîme du vrai sans fond, dans le mystère,
Dans le sombre équilibre ignoré, quand la terre
Sinistre, renvoyant l'innocence au ciel bleu,
Jette une petite âme épouvantée à Dieu !

Les grands lions ont dit aux rois épouvantables :
— Vous couchez dans des lits, vous buvez à des tables,
Nous couchons sur la pierre et buvons aux ruisseaux ;
Vous faites en marchant le bruit des grandes eaux,
Ô rois, tant vous avez autour de vous d'armées.
Vos femelles, au bain, pour être parfumées,
Se laissent par l'eunuque infâme manier ;
Les nôtres ont l'odeur féroce du charnier,
Et, comme leur caresse est féconde en blessures,
Nous leur rendons parfois leurs baisers en morsures,
Mais elles ont la fauve et sombre chasteté.
La nuit perfide a beau regarder de côté,
Elle a peur devant nous, et la terreur la gagne
Quand nous questionnons sur l'ombre la montagne ;
Vous, elle vous méprise, et nous, elle nous craint.
Rois, vous croyez avoir le monde, humble et contraint ;
Mais c'est nous qui l'avons. La forêt nous encense.
Rois, nous sommes la faim, la soif, et la puissance ;
Pour manger les agneaux et pour manger les loups
Nos mâchoires font plus de besogne que vous ;
Vous disparaîtriez, ô princes, que nos gueules
Sauraient bien dévorer les hommes toutes seules ;
Chacun de nous au fond de sa caverne est roi ;
Et nous tenons ce sceptre en nos pattes, l'effroi.
Rois, l'échevèlement que notre tête épaisse
Secoue en sa colère est de la même espèce
Que l'avalanche énorme et le torrent des monts.
Rois, vous réglez un peu parce que nous dormons ;
Nos femmes font téter leurs petits sous leurs ventres,
Mais lorsqu'il nous plaira de sortir de nos antres,
Vous verrez. Le seigneur des forêts vous vaut tous.
Sachez que nous n'avons rien au-dessus de nous.
Ô rois, dans notre voix nous avons le tonnerre.
Le seigneur des forêts n'est pas un mercenaire
Qu'on leurre et qu'on désarme avec un sac d'argent ;
Et nous nous coucherons sur vous en vous rongéant,
Comme vous vous couchez, maîtres, sur vos provinces.
C'est vous les faux bandits et c'est nous les vrais princes.
Vous, et vos légions, vous, et vos escadrons,
Quand nous y penserons et quand nous le voudrons,
Ô princes, nous ferons de cela des squelettes.
Lâches, vous frissonnez devant des amulettes ;

Mais nous, les seuls puissants, nous maîtres des sommets,
 Nous rugissons toujours et ne prions jamais ;
 Car nous ne craignons rien. Puisqu'on nous a faits bêtes,
 N'importe qui peut bien exister sur nos têtes
 Sans que nous le sachions et que nous y songions.
 Vous les rois, le ciel noir, plein de religions,
 Vous voit, mains jointes, vils, prosternés dans la poudre ;
 Mais, tout rempli qu'il est de tempête et de foudre,
 De rayons et d'éclairs, il ne sait pas si nous,
 Qui sommes les lions, nous avons des genoux.

Ainsi les fiers lions parlaient aux rois farouches.
 Ce verbe monstrueux rugissait dans leurs bouches,
 Et les bois demandaient aux monts : Qu'est-ce que c'est ?
 Soudain on entendit une voix qui disait :

— Vous êtes les lions, moi je suis Dieu. Crinières,
 Ne vous hérissez pas, je vous tiens prisonnières.
 Toutes vos griffes sont, devant mon doigt levé,
 Ce qu'est sous une meule un grain de sénevé ;
 Je tolère les rois comme je vous tolère ;
 La grande patience et la grande colère,
 C'est moi. J'ai mes desseins. Brutes et rois, tyrans,
 Tremblez, eux les mangeurs et vous les dévorants.
 Sachez que je suis là. J'abaisse et j'humilie ;
 Je tiens, je tords, je courbe, et je lie et délie
 La vague adriatique et le vent syrien ;
 Je suis celui qui prouve à tous qu'ils ne sont rien ;
 Je suis toute l'aurore et je suis toute l'ombre ;
 Je suis celui qui sème au hasard et sans nombre,
 Et qui, lorsqu'il lui plaît, donne des millions
 D'astres aux firmaments et de poux aux lions.

I

Le Cid est exilé. Qui se souvient du Cid ?
Le roi veut qu'on l'oublie ; et Reuss, Almonacid,
Graos, tous ses exploits, ressemblent à des songes ;
Les rois maures chassés ou pris sont des mensonges ;
Et quant à ces combats puissants qu'il a livrés,
Pancorbo, la bataille illustre de Givrez
Qui semble une volée effrayante d'épées,
Coca, dont il dompta les roches escarpées,
Gor où le Cid pleurait de voir le jour finir,
C'est offenser le roi que de s'en souvenir.
Même il est malséant de parler de Chimène.

Un homme étant allé visiter un domaine
Dans les pays qui sont entre l'Èbre et le Cil,
Du côté que le Cid habite en son exil,
A passé par hasard devant son écurie ;
Le duc Juan, dont cet homme est serf en Asturie,
Bon courtisan, l'a fait à son retour punir
Pour avoir entendu Babieça hennir.

Donc, chacun l'a pour dit, n'est pas sujet fidèle
Qui parle de Tortose et de la citadelle
Où le glorieux Cid arbora son drapeau ;
Dire ces mots : Baxa, Médina del Campo,
Vergara, Salinas, Mondragon-les-Tours-Noires,
Avec l'intention de nommer des victoires,
Ce n'est point d'un loyal Espagnol ; qu'autrefois
Un homme ait fait lâcher au comte Odet de Foix
Les infantes d'Irun, Payenne et Manteline ;
Que cet homme ait sauvé la Castille orpheline ;
Qu'il ait dans la bataille été le grand cimier ;
Que les Maures, foulés par lui comme un fumier,
L'admirent, et, vaincus, donnent son nom célèbre
Au ruisseau Cidacos qui se jette dans l'Èbre ;
Qu'il ait rempli du bruit de ses fiers pas vainqueurs
Astorga, Zamora, l'Aragon, tous les cœurs ;
Qu'il ait traqué, malgré les gouffres et les pièges,
L'horrible Abdulmalic dans la sierra des Neiges,
En janvier, sans vouloir attendre le dégel ;
Qu'il ait osé défendre aux notaires d'Urgel
De dater leurs contrats de l'an du roi de France ;

Que cet homme ait pour tous été la délivrance,
 Allant, marchant, courant, volant de tous côtés,
 Effarant l'ennemi dans ces rapidités ;
 Qu'on l'ait vu sous Lorca, figure surhumaine,
 Et devant Balbastro, dans la même semaine ;
 Qu'il ait, sur la tremblante échelle des hasards,
 Calme, donné l'assaut à tous les alcazars,
 Toujours ferme, et toujours, à Tuy comme à Valence,
 Fier dans le tourbillon sombre des coups de lance,
 C'est possible ; mais l'ombre est sur cet homme-là ;
 Silence. Est-ce après tout grand'chose que cela ?
 Le pont Matamoros peut vous montrer ses brèches,
 Mais s'il parle du Cid vainqueur, bravant les flèches,
 On fera démolir le pont Matamoros !
 Le roi ne veut pas plus qu'on nomme le héros
 Que le pape ne veut qu'on nomme la comète ;
 Il n'est pas démontré que l'aigle se permette
 De faire encor son nid dans ce mont Muradal
 Qui fit de Tizona la sœur de Durandal.

II

Du reste, comme il faut des héros pour la guerre,
 Le roi cassant le Cid, a trouvé bon d'en faire :
 Il en a fait. L'Espagne a des hommes nouveaux.
 Alvar Rambla, le duc Nuno Saz y Calvos,
 Don Gil, voilà les noms dont la foule s'effare ;
 Ils sont dans la lumière, ils sont dans la fanfare ;
 Leur moindre geste s'enfle au niveau des exploits ;
 Et, dans leur antichambre, on entend quelquefois
 Les pages, d'une voix féminine et hautaine,
 Dire : — Ah oui-da, le Cid ! C'était un capitaine
 D'alors. Vit-il encor, ce Campéador-là ?

Le Cid n'existe plus auprès d'Alvar Rambla ;
 Gil, plus grand que le Cid, dans son ombre le cache ;
 Nuno Saz engloutit le Cid sous son panache ;
 Sur Achille tombé les myrmidons ont crû ;
 Et du siècle du Cid le Cid a disparu.

L'exil, est-ce l'oubli vraiment ? une mémoire
 Qu'un prince étouffe, est-elle éteinte pour la gloire ?
 Est-ce à jamais qu'Alvar, Nuno, Gil, nains heureux,
 Éclipsent le grand Cid exilé derrière eux ?

Quand le voyageur sort d'Oyarzun, il s'étonne,
 Il regarde, il ne voit, sous le noir ciel qui tonne,
 Que le mont d'Oyarzun, médiocre et pelé :
 — Mais ce Pic du Midi dont on m'avait parlé,
 Où donc est-il ? Ce Pic, le plus haut des Espagnes,
 N'existe point. S'il m'est caché par ces montagnes,
 Il n'est pas grand. Un peu d'ombre l'anéantit. —
 Cela dit, il s'en va, point fâché, lui petit,
 Que ce mont qu'on disait si haut ne soit qu'un rêve.
 Il marche, la nuit vient, puis l'aurore se lève,
 Le voyageur repart, son bâton à la main,
 Et songe, et va disant tout le long du chemin :
 — Bah ! s'il existe un Pic du Midi, que je meure !
 La montagne Oyarzun est belle, à la bonne heure ! —
 Laisant derrière lui hameaux, clochers et tours,
 Villes et bois, il marche un jour, deux jours, trois jours ;
 — Le genre humain dirait trois siècles ; — il s'enfonce
 Dans la lande à travers la bruyère et la ronce ;
 Enfin, par hasard, las, inattentif, distrait,
 Il se tourne, et voici qu'à ses yeux reparaît,
 Comme un songe revient confus à la pensée,
 La plaine dont il sort et qu'il a traversée,
 L'église et la forêt, le puits et le gazon ;
 Soudain, presque tremblant, là-bas, sur l'horizon
 Que le soir teint de pourpre et le matin d'opale,
 Dans un éloignement mystérieux et pâle,
 Au-delà de la ville et du fleuve, au-dessus
 D'un tas de petits monts sous la brume aperçus
 Où se perd Oyarzun avec sa butte informe,
 Il voit dans la nuée une figure énorme ;
 Un mont blême et terrible emplit le fond des cieux ;
 Un pignon de l'abîme, un bloc prodigieux
 Se dresse, aux lieux profonds mêlant les lieux sublimes,
 Sombre apparition de gouffres et de cîmes,
 Il est là ; le regard croit sous son porche obscur
 Voir le nœud monstrueux de l'ombre et de l'azur,
 Et son faîte est un toit sans brouillard et sans voile,
 Où ne peut se poser d'autre oiseau que l'étoile ;
 C'est le Pic du Midi.

L'histoire voit le Cid.

III

Grande nouvelle. Émoi dans tout Valladolid.
 Quoi ? Qu'est-ce donc ? Le roi se dément ! Le roi cède !
 Alphonse a pour maîtresse une fille assez laide,
 Et qui, par cela même, on ne sait pas pourquoi,
 Fait tout ce qu'elle veut de la raison du roi,
 Au point qu'elle en pourrait tirer des choses sages ;
 Cette fille a-t-elle eu quelques mauvais présages ?
 Ou bien le roi du peuple entend-il la rumeur ?
 Est-il las des héros qu'il a faits par humeur ?
 Finit-il par trouver cette gloire trop plate ?
 Craint-il que tout à coup une guerre n'éclate
 Qui soit vraiment méchante et veuille un vrai héros ?
 Le certain, c'est qu'après le combat de taureaux
 Son Altesse un dimanche a dit dans la chapelle :
 — Ruy Diaz de Bivar revient. Je le rappelle.
 Je le veux. — Ils sont là plus d'un esprit subtil ;
 Pourtant pas un n'a dit : mais le Cid voudra-t-il ?
 N'importe, il plaît au roi de revoir ce visage.

Pour éblouir le Cid, il charge du message
 Un roi, l'homme entre tous vénéré dans sa cour,
 Son vassal, son parent, le roi d'Acqs-en-Adour,
 Santos-le-Roux, qu'on nomme aussi le Magnanime,
 Parce qu'étant tuteur d'Atton, comte de Nîme,
 Il le fit moine, et prit sa place, et confisqua
 Ses biens pour les donner au couvent de Huesca.

IV

Ce sont de braves cœurs que les gens de la plaine ;
 Ils chantent dans les blés un chant bizarre et fou ;
 Et quant à leurs habits faits de cuir et de laine,
 Boire les use au coude et prier, au genou.

Étant fils du sang basque, ils ont cet avantage
 Sur les froids Espagnols murés dans leurs maisons,
 Qu'ils préfèrent à l'eau, fût-elle prise au Tage,
 Le vin mystérieux d'où sortent les chansons.

Ils sont hospitaliers, prodigues, bons dans l'âme ;
 L'homme dit aux passants ; Entrez, les bienvenus !
 Pour un petit enfant qu'elle allaite, la femme
 Montre superbement deux seins de marbre nus.

Lorsque l'homme est aux champs, la femme reste seule ;
N'importe, entrez ! passants, le lard est sur l'étal,
Mangez ! Et l'enfant joue, et dans un coin l'aïeule
Raccommode un vieux cistre aux cordes de métal.

Quelques-uns sont bergers dans les grands terrains vagues,
Champs que les bataillons ont légués aux troupeaux,
Mer de plaines ayant les collines pour vagues,
Où César a laissé l'ombre de ses drapeaux.

Là passent des bœufs roux qui sonnent de la cloche,
Avertissant l'oiseau de leur captivité ;
L'homme y féconde un sol plus âpre que la roche,
Et de cette misère extrait de la fierté.

L'égyptienne y rôde, et suspend en guirlandes
Sur sa robe en lambeaux les bleuets du sillon ;
La fleur s'offre aux gypsis errantes dans ces landes,
Car, fille du fumier, elle est sœur du haillon.

Là, tout est rude ; août flamboie et janvier gèle ;
Le zingaro regarde, en venant boire aux puits,
Les ronds mouillés que font les seaux sur la margelle,
Tout cercle étant la forme effrayante des nuits.

Là, dans les grès hideux, l'ermite fait sa grotte.
Lieux tristes ! Le boucher y vient trois fois par an ;
Le grelot des moutons y semble la marotte
Dont l'animal, fou sombre, amuse Dieu tyran.

Peu d'herbe ; les brebis paissent exténuées ;
Le pâtre a tout l'hiver sur son toit de roseaux
Le bouleversement farouche des nuées
Quand les hydres de pluie ouvrent leurs noirs naseaux.

Ces hommes sont vaillants. Âmes de candeur pleines,
Leur regard est souvent fauve, jamais moqueur ;
Rien ne gêne le souffle immense dans les plaines ;
La liberté du vent leur passe dans le cœur.

Leurs filles qui s'en vont laver aux cressonnières,
Plongent leur jambe rose au courant des ruisseaux ;
On ne sait, en entrant dans leurs maisons tanières,
Si l'on voit des enfants ou bien des lionceaux.

Voisins du bon proscrit, ils labourent, ils sèment,
 À l'ombre de la tour du preux Campéador ;
 Contents de leur ciel bleu, pauvres, libres, ils aiment
 Le Cid plus que le roi, le soleil plus que l'or.

Ils récoltent au bas des monts, comme en Provence,
 Du vin qu'ils font vieillir dans des outres de peau ;
 Le fisc, quand il leur fait payer leur redevance,
 Leur fait l'effet du roi qui leur tend son chapeau.

Les rayons du grand Cid sur leurs toits se répandent ;
 Il est l'auguste ami du chaume et du grabat ;
 Car avec les héros les laboureurs s'entendent ;
 L'épée a sa moisson, le soc a son combat.

La charrue est de fer comme les pertuisanes ;
 Les victoires, sortant du champ et du hallier,
 Parlent aux campagnards étant des paysannes,
 Et font le peuple avec la gloire familier.

Ils content que parfois ce grand Cid les arrête,
 Les fait entrer chez lui, les nomme par leur nom,
 Et que, lorsqu'à l'étable ils attachent leur bête,
 Babieça n'est pas hautaine pour l'ânon.

Le barbier du hameau le plus proche raconte
 Que parfois chez lui vient le Cid paisible et franc,
 Et, vrai ! qu'il s'assied là sur l'escabeau, ce comte
 Et ce preux qui serait, pour un trône, trop grand.

Le barbier rase bien le héros, quoiqu'il tremble ;
 Puis, une loque est là pour tous ceux qui viendront ;
 Le Cid prend ce haillon, torchon du peuple, et semble
 Essuyer le regard des princes sur son front.

Comment serait-il fier puisqu'il a tant de gloire ?
 Les filles dans leur cœur aiment cet Amadis ;
 La main blanche souvent jalouse la main noire
 Qui serre ce poing fort, plein de foudres jadis.

Ils se disent, causant, quand les nuits sont tombées,
 Que cet homme si doux, dans des temps plus hardis,
 Fut terrible, et, géant, faisait des enjambées
 Des tours de Pampelune aux clochers de Cadix.

Il n'est pas un d'entre eux qui ne soit prêt à suivre
Partout ce Ruy Diaz comme un céleste esprit,
En mer, sur terre, au bruit des trompettes de cuivre,
Malgré le groupe blond des enfants qui sourit.

Tels sont ces laboureurs. Pour défendre l'Espagne,
Ces rustres au besoin font plus que des infants ;
Ils ont des chariots criant dans la campagne,
Et sont trop dédaigneux pour être triomphants.

Ils cultivent les blés où chantent les cigales ;
Pélage à lui jadis les voyait accourir,
Et jamais ne trouva leurs âmes inégales
Au danger, quel qu'il fût, quand il fallait mourir.

V

Ruy Diaz de Bivar est leur plus belle gerbe.
Dans un beau train de guerre et de chevaux fougueux,
Don Santos traversa leurs villages, superbe,
Avec le bruit d'un roi qui passe chez des gueux.

On ne le suivit point comme on fait dans les villes ;
Nul ne le harangua, ces hommes aux pieds nus
Ayant la nuque dure aux saluts inutiles
Et se dérangeant peu pour des rois inconnus.

— Je suis l'ami du roi, disait-il avec gloire ;
Et nul ne s'inclinait que le corrégidor ;
Le lendemain, ayant grand soif et voulant boire,
Il dit : Je suis l'ami du Cid Campéador.

Don Santos traversa la plaine vaste et rude,
Et l'on voyait au fond la tour du fier banni ;
C'est là qu'était le Cid. Le ciel, la solitude,
Et l'ombre, environnaient sa grandeur d'infini.

Quand Santos arriva, Ruy, qui sortait de table,
Était dans l'écurie avec Babieça ;
Et Santos apparut sur le seuil de l'étable ;
Ruy ne recula point, et le roi s'avança.

La jument, grasse alors comme un cheval de moine,
Regardait son seigneur d'un regard presque humain ;
Et le bon Cid, prenant dans l'auge un peu d'avoine,
La lui faisait manger dans le creux de sa main.

Le roi Santos parla de sa voix la plus haute :

— « Cid, je viens vous chercher. Nous vous honorons tous.

« Vous avez une épine au talon, je vous l'ôte.

« Voici pourquoi le roi n'est pas content de vous :

« Votre allure est chez lui si fière et si guerrière,

« Que, tout roi qu'est le roi, son Altesse a souvent

« L'air de vous annoncer quand vous marchez derrière,

« Et de vous suivre, ô Cid, quand vous marchez devant.

« Vous regardez fort mal toute la servidumbre.

« Cid, vous êtes Bivar, c'est un noble blason ;

« Mais le roi n'aime pas que quelqu'un fasse une ombre

« Plus grande que la sienne au mur de sa maison.

« Don Ruy, chacun se plaint : — Le Cid est dans la nue ;

« Du sceptre à son épée il déplace l'effroi ;

« Ce sujet-là se tient trop droit ; il diminue

« L'utile tremblement qu'on doit avoir du roi. —

« Vous n'êtes qu'à peu près le serviteur d'Alphonse ;

« Quand le roi brise Arcos, vous sauvez Ordonez ;

« Vous retirez l'épée avant qu'elle s'enfonce ;

« Le roi dit : Frappe ! Alors, vous Cid, vous pardonnez.

« Qui s'arrête en chemin sert à demi son maître ;

« Jamais d'un vain scrupule un preux ne se troubla ;

« La moitié d'un ami, c'est la moitié d'un traître ;

« Et ce n'est pas pour vous, Cid, que je dis cela.

« Enfin, et j'y reviens, vous êtes trop superbe ;

« Le roi jeta sur vous l'exil comme un rideau ;

« Rayon d'astre, soyez moins lourd pour lui, brin d'herbe ;

« Ce qui d'abord est gloire à la fin est fardeau.

« Vous êtes au-dessus de tous, et cela gêne ;

« Quiconque veut briller vous sent comme un affront,

« Tant Valence, Graos, Givrez et Carthagène

« Font d'éblouissement autour de votre front.

« Tel mot, qui par moments tombe de vous, fatigue

« Son Altesse à la cour, à la ville, au Prado ;

« Le creusement n'est pas moins importun, Rodrigue,

« De la goutte d'orgueil que de la goutte d'eau.

« Je ne dis pas ceci pour vous, Cid redoutable.
 « Vous êtes sans orgueil, étant de bonne foi ;
 « Si j'étais empereur, vous seriez connétable ;
 « Mais seulement tâchez de faire cas du roi.

« Quand vous lui rapportez, vainqueur, quelque province,
 « Le roi trouve, et ceci de nous tous est compris,
 « Que jamais un vassal n'a salué son prince,
 « Cid, avec un respect plus semblable au mépris.

« Votre bouche en parlant sourit avec tristesse ;
 « On sent que le roi peut avoir Burgos, Madrid,
 « Tuy, Badajoz, Léon, soit ; mais que Son Altesse
 « N'aura jamais le coin de la lèvre du Cid.

« Le vassal n'a pas droit de dédain sur le maître.
 « On vous tire d'exil ; mais, Cid, écoutez-moi,
 « Il faut dorénavant qu'il vous convienne d'être
 « Aussi grand devant Dieu, moins haut devant le roi.

« Pour apaiser l'humeur du roi, fort légitime,
 « Il suffit désormais que le roi, comme il sied,
 « Sente qu'en lui parlant vous avez de l'estime. »

Babieça frappait sa litière du pied,

Les chiens tiraient leur chaîne et grondaient à la porte,
 Et le Cid répondit au roi Santos-le-Roux :

— Sire, il faudrait d'abord que vous fissiez en sorte
 Que j'eusse de l'estime en vous parlant à vous.

WELF.

CYADMIS.

HUG.

OTHON.

SYLVESTRE.

UNE PETITE FILLE, mendiante.

L’HUISSIER DE L’EMPIRE.

PAYSANS, BOURGEOIS, ÉTUDIANTS
DE L’UNIVERSITÉ CAROLINGIENNE,
SOLDATS.

Devant le précipice d’Osbor.

WELF
CASTELLAN D’OSBOR

Le rebord d’un précipice.

Au delà du précipice, qui est très-étroit, se profile une haute tour crénelée sans fenêtres. Des meurtrières çà et là. Le pont-levis dressé cache la porte. Le précipice sert de fossé à cette tour.

Derrière la tour monte, à perte de vue, la montagne couverte de sapins. On ne voit pas le ciel.

SCÈNE PREMIÈRE.

L’HUISSIER DE L’EMPIRE, un groupe de GENS DU PEUPLE.

L’huissier de l’empire, en dalmatique d’argent semée d’aigles noirs, entre, précédé des quatre massiers de la Diète. Il est suivi d’un groupe de paysans et de bourgeois.

Il se tourne vers la tour, où l’on ne voit personne.

L’HUISSIER.

Je fais sommation, moi l’huissier de l’empire,
À toi, baron, rebelle à la Diète de Spire.
Rends-toi, sors. Comparais.

Silence profond dans la tour. On n’y distingue ni un bruit, ni une lumière. Elle semble inhabitée.

UN BOURGEOIS, survenant, aux autres.
A-t-il répondu ?

UN PAYSAN.

Non.

L'HUISSIER.

J'ai dit.

Il passe, et disparaît avec les quatre massiers.

LE BOURGEOIS, montrant la tour.
 Quel fier dédain ! Quel rude compagnon !

UN ÉTUDIANT de l'Université carolingienne.
 Compagnon de personne.

LE PAYSAN.
 Oui, pas un ne l'égale.

L'ÉTUDIANT.
 Parfois aux champs fauchés il reste une cigale ;
 Ainsi cet homme libre est demeuré debout.

LE BOURGEOIS.
 Oui, ce mont excepté, l'esclavage est partout.

L'ÉTUDIANT.
 Welf, à lui seul, tient tête aux princes d'Allemagne.

UN VIEILLARD.
 Il ne veut pas qu'on passe à travers sa montagne,
 Il est le protecteur d'un pays inconnu.
 Qui troublerait ces monts serait le mal venu.
 Il est père des bois. Sa tour fait sentinelle.
 Il défend le sapin, l'if, la neige éternelle,
 La route avec ses fleurs, la biche avec ses faons,
 Et les petits oiseaux sont ses petits enfants.
 Il guette. Son regard a des éclairs funèbres
 Pour quiconque oserait attaquer ces ténèbres.
 On voit la silhouette âpre du chevalier
 Dans l'entrecroisement des branches du hallier.
 Une sérénité nocturne l'environne.

Son casque n'a jamais salué de couronne.
 Il se tient là, barrant le chemin, rassurant
 La forêt, le ravin, le rocher, le torrent,
 Et garde vierge, aux yeux de toute la contrée,
 L'ombre où cette montagne auguste donne entrée.

LE BOURGEOIS.
 Il est seul dans sa tour ?

LE VIEILLARD.
Il n'a pas un archer.

LE PAYSAN à un autre paysan, montrant la tour.
Tiens ! entre les créneaux on peut le voir marcher.

L'ÉTUDIANT.
Tant qu'il vit, la patrie aux fers n'est pas éteinte.

LE VIEILLARD.
Il n'a jamais voulu se marier, de crainte
D'introduire en son antre une timidité.

L'ÉTUDIANT.
Ici l'on rampe.

LE VIEILLARD.
Il est seul de l'autre côté.

LE BOURGEOIS.
On dit qu'il vit là, fauve et noir, sans chefs, sans règles,
Qu'il se fait apporter à manger par les aigles,
Et qu'il n'a jamais ri.

LE VIEILLARD.
Deuil fièrement porté !
Il est veuf.

LE BOURGEOIS.
Veuf de qui ?

LE VIEILLARD.
Veuf de la liberté.

L'ÉTUDIANT.
Puissant vieillard !

LE VIEILLARD.
Il est inaccessible ; il garde
Son fossé, tient dressé son pont-levis, regarde
Par les trous de sa herse, et n'a jamais d'ennui,
Sentant le mont immense en paix derrière lui.

LE BOURGEOIS, regardant à ses pieds.
Le précipice est sombre.

L'ÉTUDIANT, *regardant au-dessus de sa tête.*
Et la muraille est haute.

LE BOURGEOIS.

Mais s'il repousse un maître, admettrait-il un hôte ?

LE VIEILLARD.

Un pauvre, oui.

L'ÉTUDIANT.

Jamais roi dans sa coupe ne but.

LE VIEILLARD.

Il vit sans rendre hommage et sans payer tribut.

LE BOURGEOIS.

Qu'il est heureux ! Hélas, les impôts nous obèrent.

LE VIEILLARD.

Mais cela va finir. Les princes délibèrent.

Montrant le revers de la montagne opposée au précipice.

Ils sont là.

LE BOURGEOIS.

Qui donc ?

LE VIEILLARD.

Qui ? Notre duc Cyadmis,

Le roi d'Arle, et les deux formidables amis

Qui ne se quittent pas, l'un maudit, l'autre frappe,

Othon Trois, empereur, et Sylvestre Deux, pape.

L'ÉTUDIANT.

Qu'importe ! Le rocher est fort, Welf est viril.

Welf ignore la peur, mais connaît le péril.

LE BOURGEOIS.

Aussi marche-t-il droit sur lui.

L'ÉTUDIANT.

Pas plus qu'Hercule

Il ne tremble, et pas plus qu'Achille il ne recule.

LE BOURGEOIS.

Robuste, il songe, au bord de l'abîme béant.

L'ÉTUDIANT.

Une douceur d'étoile, et le bras d'un géant !

LE VIEILLARD.

Oui. Mais les rois sont las de voir debout dans l'ombre
Le grand ermite armé de la montagne sombre.

Il se penche et leur désigne du doigt un point qu'on ne voit pas.
Vous voyez bien d'ici cette cabane, au flanc
Du ravin, à l'abri de l'aquilon sifflant ?
C'est là que les rois sont assemblés.

LE BOURGEOIS.

Combien ?

LE PAYSAN.

Quatre.

LE VIEILLARD.

Ce burg les gêne. Ils sont résolus à l'abattre.
C'est dit. Pour vaincre ils ont leurs troupes et leurs gens
Et le dépit amer, force des assiégeants.

LE PAYSAN.

Le castellan va-t-il enfin livrer passage,
Baisser le pont, céder aux rois ?

LE BOURGEOIS.

Oui, s'il est sage.

L'ÉTUDIANT.

Non, s'il est grand.

LE VIEILLARD.

Il est sage et grand.

L'ÉTUDIANT, montrant la tour.

La maison

Tiendra ferme, ayant Welf tout seul pour garnison ;
Le vieux songeur n'est pas d'humeur accommodante.
Il mettra des chaudrons sur de la braise ardente,
Et saura leur payer, va, ce qui leur est dû
De poix bouillante, d'huile en feu, de plomb fondu !

LE PAYSAN.

Certes !

L'ÉTUDIANT.

Et l'on verra si leur peau s'accoutume
 Au ruissellement large et fumant du bitume.
 On voit une fumée sortir du haut de la tour.

LE VIEILLARD.

Tenez, précisément ! Il allume son feu.
 Voyez-vous la fumée !

L'ÉTUDIANT.

Il va jouer son jeu,
 Faire sa fête, offrir la bataille.

LE BOURGEOIS.

Posture
 D'un héros !

LE PAYSAN.

Je veux voir la fin de l'aventure.

LE BOURGEOIS.

Nous, en voyant venir des princes, nous fuyons
 Devant ce flamboiement de sinistres rayons ;
 Welf les brave.
 Montrant le burg.
 C'est beau, cette porte fermée.

L'ÉTUDIANT.

D'un côté ce bonhomme, et de l'autre une armée !

LE VIEILLARD.

À lui seul il est grand comme une nation.
 D'ordinaire, tout est dans la proportion,
 Et le petit est grand près du moindre, et l'arbuste,
 Si vous le comparez au brin d'herbe, est robuste.
 Mais Welf dépasse tout. C'est un dieu.
 On entend une fanfare de trompettes.

LE BOURGEOIS.

Les clairons !
 Silence ! Où sont nos trous dans les rochers ? Rentrons.
 Tous se dispersent de divers côtés. Entre une troupe de valets de la lance
 avec de longues piques. En tête les clairons.
 Puis un gendarme portant un pennon de guerre.
 Derrière le pennon, paraît un homme à cheval entièrement couvert d'une
 chemise de fer à capuchon, et ayant sur le capuchon une couronne ducale.
 Les soldats s'arrêtent, le pennon s'arrête, l'homme à cheval s'arrête, et

se tourne vers la tour. Les clairons se taisent.

L'homme à cheval tire son épée.

La tour continue de fumer.

SCÈNE DEUXIÈME.

CYADMIS, LA TOUR, puis HUG, puis OTHON, puis SYLVESTRE.

CYADMIS, *parlant à la tour.*

Personne n'a le droit de prendre un coin de terre

Au prince armé par Dieu d'un titre héréditaire.

S'isoler, c'est trahir. Welf, castellan d'Osbor,

Toi qu'on doit comme un ours traquer au bruit du cor,

Je te provoque au bruit du clairon, comme un homme ;

Mais d'abord je te parle en ami. Je te somme

D'être un garçon prudent, docile aux bons avis.

Chevalier, haut la herse et bas le pont-levis.

Je veux entrer. Je veux passer. Cette montagne

N'est pas comme la Crète et comme la Bretagne,

Une île, et ce fossé n'est pas la mer. Baron,

Viens, je te chausserai moi-même l'éperon ;

Je t'admets dans ma troupe, à vaincre habituée ;

Tu seras capitaine, avec une nuée

De trompettes courant et sonnant devant toi.

Descends, ouvre ta porte, et causons. Par ma foi,

Tu n'es pas fait pour vivre entre quatre murailles.

Ami, nous gagnerons ensemble des batailles.

C'est beau d'avoir l'épée au poing, d'être le bras

De la victoire, et d'être un soldat ! Tu verras

Comme c'est un bonheur de partir pour la guerre,

Et comme avec orgueil, quittant tout soin vulgaire,

Rois et vassaux, soldats et chefs, nous nous offrons

Un vaste gonflement des drapeaux sur nos fronts !

Quelle joie et quels cris lorsqu'on force une ville !

On se vautre à travers la populace vile !

La femme qu'on fait veuve, on lui prend un baiser.

Tu n'es pas encor d'âge à ne point t'amuser.

En échange d'un burg sur un rocher, je t'offre

Une tente de soie et de l'or à plein coffre,

Et l'altière rumeur des camps et des clairons.

Nous irons conquérir le monde, et nous aurons

Des filles et du vin, et tu feras ripaille

Au lieu de coucher seul dans ton trou sur la paille.

Lève ta herse, accepte, et soyons bons amis.

Ouvre-moi, je tiendrai tout ce que j'ai promis.

Sinon, prends garde à toi. J'ai l'habitude d'être

Patient à l'affront comme au feu le salpêtre.

J'aurai bien vite fait d'écraser ton donjon.
 Cueillir un burg ainsi qu'on sarcle un sauvageon,
 Et coucher une tour tout de son long dans l'herbe,
 Ce sont mes jeux. Sais-tu, de ton château superbe
 Ce qui restera, dis, lorsque j'aurai passé ?
 Une baraque informe au fond d'un noir fossé.
 Et de ta haute tour de guerre ? Une mesure
 Bonne aux moineaux cachant leurs nids dans l'embrasure.
 Et du sauvage aspect de tes créneaux altiers ?
 Un tas de pierres, plein de houx et d'églantiers,
 Où les femmes viendront faire sécher leur linge.
 Je suis Cyadmis, duc et marquis de Thuringe.
 Ouvre-moi.

Silence dans la tour.

Paraît un étendard portant à la hampe une couronne de roi.

Entre, derrière un groupe de trompettes, un homme à cheval vêtu de drap d'or, ayant une couronne royale sur la tête. Il a un sceptre à la main. À sa suite, marche une compagnie d'arbalétriers bourguignons couronnés de fleurs ; ils ont de grandes arbalètes, des boucliers faits d'une peau de bœuf et hauts comme un homme, et les pieds nus dans des chaussures de corde.

Tous s'arrêtent.

Le duc et sa troupe se rangent.

L'homme à couronne royale fait face à la tour. La fanfare cesse.

HUG, *parlant à la tour.*

Je suis roi d'Arle aux verts coteaux,
 Et j'ai pour fiefs Orange et Saint-Paul-Trois-Châteaux ;
 À quiconque me brave on sait ce qu'il en coûte,
 Et je m'appelle Hug, fils de Boron. Écoute,
 Homme de ces monts, toi qui fais de l'ombre ici.
 Je ne te vois pas, maître obscur du burg noirci ;
 Mais derrière ton mur, tu songes ; je te parle.
 Tu n'es pas sans avoir entendu parler d'Arle,
 Dont l'aïeul est Priam, car sur nos monts chenus,
 Avant les Phocéens, les Troyens sont venus ;
 Arle est fille de Troie et mère de Grenoble,
 Isidore la nomme une ville très-noble,
 Et Théodoric, comte et roi des goths, l'aima.
 Les Français ne l'auront jamais. Gênes, Palma,
 Majorque, Rhode et Tyr sont mes ports tributaires,
 J'ai le Rhône, et l'Autriche est une de mes terres.
 Arle est riche ; à la Diète elle achète des voix ;
 Les califes lui font de précieux envois ;
 Elle reçoit par mer les dons de ces hautesses,
 Les odeurs d'Arabie, et les délicatesses
 De l'Asie, et telle est la beauté de ses tours
 Qu'elles attirent l'aigle et chassent les vautours.

Mon sceptre est salué par cent vassaux, tous princes.
 J'ai le Rhin aux sept monts, la Gaule aux sept provinces.
 T'attaquer, toi vieillard, j'en serais bien fâché.
 Donne-nous ta montagne, et je t'offre un duché.
 Je t'offre en ma Bourgogne autant de bonne terre
 Qu'on en voit de mauvaise en ce mont solitaire.
 Accepte, car nos champs donnent beaucoup de blé.
 Le trouvère Ericus d'Auxerre en a parlé.
 Arles t'attend. Je t'offre en ma ville latine
 Un palais où, vieillards à la voix enfantine,
 Les poètes viendront, hôtes mélodieux,
 Te chanter, comme au temps qu'on croyait aux faux dieux.
 Tu seras un seigneur dans mon pompeux cortège,
 Et tu présideras des cours d'amour. La neige,
 La bise, le brouillard, les ouragans hurlants,
 Font une sombre fête à tes fiers cheveux blancs,
 Car cet âpre sommet a, sous le vent sonore,
 Plus d'hiver que d'été, plus de nuit que d'aurore.
 Viens te chauffer, vieillard. Je t'offre le midi.
 Tu cueilleras la rose et le lys d'Engaddi.
 Accepte. On trouve ainsi moyen de plaire aux femmes ;
 Car il est gracieux de s'approcher des dames
 En souriant avec des bouquets dans les mains.
 L'aloès, le palmier, les œillets, les jasmins
 Emplissent nos jardins d'encens et d'allégresse,
 Et l'ancien dieu Printemps, qu'on adorait en Grèce,
 N'avait pas plus de fleurs quand il les rassembla
 Toutes, pour les offrir aux abeilles d'Hybla.
 Lève la herse, abats le pont, ouvre la porte,
 Accepte ce que moi, roi d'Arles, je t'apporte.

Silence dans la tour.

La fumée s'épaissit et devient rougeâtre.

Le roi se range près du duc.

Fanfare.

Paraît une bannière de drap d'or, portant un grand aigle de sable, éployé.
 Des sonneurs de trompes et des batteurs de cymbales la précèdent.

Derrière la bannière, entre un homme à cheval, vêtu de pourpre, ayant
 dans la main un globe, et sur la tête la couronne impériale.

Il est suivi d'une poutre à tête de bélier de bronze, portée par des Croates
 nus, hauts de six pieds. Le Bélier est flanqué de montagnards tyroliens en
 jaquettes bariolées, armés de frondes.

Tout ce cortège s'arrête et fait face à la tour. Les trompes et les cymbales
 se taisent.

OTHON, *tourné vers la tour.*

Othon, empereur, parle à Welf, baron bandit,
 Et le bandit se cache, et l'empereur lui dit :
 Vassal, ouvre ton burg. Je viens te faire grâce.

Welf, quand c'est l'empereur d'Allemagne qui passe,
 La clémence au doux front marche à côté de lui.
 Mais l'homme absous, c'est peu ; je veux l'homme Ébloui.
 Quand l'empereur pardonne, il donne une province.
 Le duc te fait soldat, le roi duc, et moi prince.
 Chacun de nous, suivant sa taille, te grandit.
 Je puis, si je le veux, te mettre en interdit ;
 J'aime mieux t'attirer, moi centre, dans ma sphère,
 Te couvrir de splendeur et d'aurore, et te faire
 Roi près de l'empereur, astre près du soleil.
 Ton pennon couronné sera presque pareil
 À ma bannière, alors qu'on tremble, et que la terre
 Se courbe et cherche à fuir sous mon cri militaire,
 Et qu'on voit s'envoler dans l'orage en avant
 L'hydre noire au bec d'aigle ouvrant son aile au vent !
 Welf, obéis. Je suis celui qui tient le globe.
 J'ai la guerre et la paix dans les plis de ma robe.
 Je t'offre la Hongrie, un royaume. Veux-tu ?

Silence dans la tour.

Fanfare.

L'empereur se range près du roi et du duc.

Paraît une grande croix d'or à trois branches. Derrière le porte-croix, qui est habillé de violet, vient, sur une mule blanche, un vieillard vêtu de blanc, qui a la tiare en tête. Il est seul, sans gardes. Le porte-croix s'arrête. La fanfare se tait. Le vieillard parle à la tour.

SYLVESTRE.

Moi, j'ai les clefs. La force est moins que la vertu.
 Deux mains jointes font plus d'ouvrage sur la terre
 Que tout le roulement des machines de guerre.
 César est grand ; mais Christ, à la douceur enclin,
 Près de l'homme de pourpre a mis l'homme de lin.
 Je suis le Père. En moi la lumière se lève,
 Et ce que l'empereur commence, je l'achève ;
 Il absout pour la terre, et j'absous pour le ciel.
 Le grand César ne peut rien donner d'éternel.
 Il t'offre une couronne, et moi je t'offre une âme ;
 La tienne. En t'isolant, comme en un schisme infâme,
 Triste excommunié, tu l'as perdue, hélas !
 Je te la rends. Frémis, vieillard, tu reculas
 Vers Satan, et tu fis outrage au ciel propice
 Quand tu mis entre nous et toi ce précipice.
 Fils, veux-tu regagner ta part du paradis,
 Rentrer chez les élus, fuir de chez les maudits ?
 Cède à moi qui suis pape, héritier des apôtres.

Un homme paraît entre deux créneaux au haut de la tour. Il est tout ha-

billé de fer. Sa barbe blanche passe sous sa visière baissée. Il se découpe en noir sur le fond de neige de la montagne.

La nuit commence à tomber.

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, WELF.

WELF, du haut de la tour.

Que me veut-on ? Passez votre chemin, vous autres.
Je hais ton glaive, ô duc. Je hais ton sceptre, ô roi.
César, je hais ton globe impérial. Et toi,
Pape, je ne crois pas à tes clefs. Qu'ouvrent-elles ?
Des enfers. Tu mens, pape, et tes fureurs sont telles
Que Rome est le cachot du Christ, je te le dis.
Et pour voir en toi l'homme ouvrant le paradis,
Le Père, j'attendrai, pape, que tu détèles
Tous ces hideux chevaux, Guerre aux rages mortelles,
Haine, Anathème, Orgueil, Vengeance à l'œil de feu.
Monstres par qui tu fais traîner le char de Dieu !
Les chevriers, qu'on voit rôdant de cime en cime,
Sont de meilleurs pasteurs que vous, prêtres ; j'estime
Plus que vos crosses d'or d'archevêque ou d'abbé,
Leur bâton d'olivier sauvage au bout courbé.
Bénis soient leurs troupeaux paissant dans les cytises !
Oui, les femmes font faire aux hommes des sottises,
Roi d'Arles ; mais j'ai, moi, c'est pourquoi je suis fort,
Pour épouse ma tour, pour amante la mort.
En guise de clairon l'ouragan m'accompagne.
Que peux-tu donc m'offrir qui vaille ma montagne,
César, roi des Romains et des Bohémiens ?
Quand tu me donnerais ton aigle ! J'ai les miens.
Que venez-vous chercher ? Qu'est-ce qui vous amène ?
Rois, je suis dans ces bois la seule face humaine.
La terre sait vos noms et les mêle à ses pleurs.
Vous êtes des preneurs de villes, des voleurs
De nations, les chefs de l'éternel pillage.
Que voulez-vous de moi ? Je n'ai pas un village.
Vous êtes ici-bas les semeurs de l'effroi.
Le genre humain subit le duc, souffre le roi ;
Tu l'opprimes, César ; Saint-Père, tu le pilles.
Vos lansquenets font rage, et violent les filles
Qui plongent leurs bras blancs dans le van plein de blé ;
Il semble, tant par vous l'univers est troublé,
Que l'air manque aux humains et la rosée aux plantes ;
Sur la sainte charrue on voit vos mains sanglantes.
Rien n'ose croître, et rien n'ose aimer. Moi je suis

Un spectre en liberté songeant au fond des nuits.
 Vous êtes des héros faisant des faits célèbres.
 Est-ce que j'ai besoin de vous dans mes ténèbres ?
 Je n'ai rien. Pas un homme auprès de moi ne vit.
 On trouve dans ces monts l'air que rien n'asservit,
 Le ravin, le rocher, des ronces, des cavernes,
 Des lacs tristes, pareils aux antiques Avernoes,
 Le bois noir, le vieux mur par les hiboux choisi,
 Le nuage, et c'est tout. Qui vous attire ici ?
 Pourquoi venir ? C'est donc pour me prendre de l'ombre ?
 Moi, baron dans ma tour, larve dans un décombre,
 Je garde ce désert terrible, et j'en ai soin.
 L'immense liberté du tonnerre a besoin
 De gouffres, de sommets, d'espace, de nuées
 Sans cesse par le vent de l'ombre remuées,
 D'azur sombre, et de rien qui ressemble à des rois,
 Si ce n'est pour tomber sur leur tête. Je crois
 En Dieu. Prêtre, entends-tu ? Quoi, ce bois où nous sommes
 Tente les rois ! Les rois n'ont pas assez des hommes !
 Mais contentez-vous donc, compagnons couronnés,
 De ce tas de vivants que vous exterminiez !
 Je possède ce mont, et ce mont me possède,
 Il m'abrite, et sur lui je veille. Ainsi l'on s'aide.
 Moi, je suis l'âme, et vous, vous êtes les démons.
 Je descends des géants qui, marchant sur les monts,
 Et les pressant du pied, faisaient jaillir des marbres
 Les sources au-dessus desquelles sont les arbres.
 Puisqu'autour du sommet superbe, tout s'éteint,
 Puisque la bête brute, en son auguste instinct,
 Proteste, alors que l'homme à plat ventre se couche,
 Ah ! puisque rien n'est libre à moins d'être farouche,
 De mes noirs sangliers, de mes ours, de mes loups,
 Vous n'approcherez pas, princes ; j'en suis jaloux.
 Messieurs, savez-vous pourquoi ? C'est que ces bêtes
 Ces êtres lourds et durs, ces monstres, sont honnêtes.
 Ils n'ont pas de Séjan, ils n'ont pas de Rufin ;
 Leur cruauté n'est pas le crime ; c'est la faim.
 Vous, rois, dans vos festins, au bruit sacré des lyres,
 Gais, couronnés de fleurs, échangeant des sourires,
 Pour usurper un trône, ou même sans raison,
 Vous vous versez les uns aux autres du poison ;
 Vos poignards emmanchés de perles font des choses
 Horribles, et, parmi les lauriers et les roses,
 Teints de sang, vous restez éblouissants toujours ;
 Moi, je choisis les loups, et j'aime mieux les ours ;
 Et je préfère, rois qu'un vil cortège encense,

À vos crimes rians leur féroce innocence.
 Allez-vous-en. — Fuyez. Quoi ! ne sentez-vous pas
 Tout un hérissément fauve autour de vos pas !
 Vous bravez donc, puissants aveugles, le murmure
 Qui répond dans l'abîme au bruit de mon armure,
 L'amour qu'a pour moi l'ombre, et l'appui que j'aurais
 Dans la virginité des profondes forêts.
 J'ai sous ma garde un coin de paradis sauvage,
 Un mont farouche et doux. Ici point de ravage
 Montrant que l'homme fut heureux dans ces beaux lieux ;
 Point de honte montrant qu'il y fut orgueilleux.
 L'onde est libre, le vent est pur, la foudre est juste.
 Rois, que venez-vous faire en ce désert auguste ?
 Le gouffre est noir sans vous, sans vous le ciel est bleu.
 N'usurpez pas ce mont ; je le conserve à Dieu.
 Rois, l'honneur exista jadis. J'en suis le reste.
 C'est bien. Partez. S'il est un bruit que je déteste,
 C'est le bourdonnement inutile des voix.

Il disparaît.

CYADMIS.

Il nous brave !

HUG.

Couvrons nos soldats de pavois.
 Traînons une baliste. Apportons les échelles.
 À l'assaut !

OTHON.

À l'assaut !

SYLVESTRE, *montrant le précipice.*

Si vous n'avez pas d'ailes,
 Vous ne franchirez pas cet abîme. Vos ponts
 Ne pourront au roc vif enfoncer leurs crampons.
 Les torrents dans ce trou tombent. Et votre armée,
 Comme eux, en y croulant, y deviendra fumée.

CYADMIS, *regardant.*

C'est vrai, le précipice est sans fond.

HUG, *se penchant.*

Quel fossé !

OTHON, *regardant et reculant.*

On ne peut passer là que par le pont baissé.

CYADMIS, *touchant le rocher.*

Auprès de ce granit le marbre serait tendre.

OTHON, *à Sylvestre.*

Que nous conseille donc Ta Sainteté ?

SYLVESTRE.

D'attendre.

La nuit vient. Et le temps qui s'écoule est pour nous.

Cachez dans le ravin des gardes à genoux.

Faites le guet.

Tous s'en vont. Il ne reste que des pointes de piques presque indistinctes dans un pli du ravin.

Il commence à neiger.

Crépuscule. Noirceur croissante de la tour et de la montagne. Un enfant paraît dans un coude du rocher. C'est une petite fille, pieds nus, en haillons ; une mendicante.

Elle vient du côté opposé à celui par où les rois sont sortis.

Elle se traîne dans la neige qui s'épaissit.

Elle regarde autour d'elle avec inquiétude, et monte péniblement la pente qui mène au bord du précipice.

Profond silence. Les pointes des piques restent immobiles.

SCÈNE QUATRIÈME.

UNE MENDIANTE, ENFANT.

LA MENDIANTE.

J'ai froid. Comme il fait noir ! Personne.

Du bruit ? Je crois que c'est une cloche qui sonne.

Non, c'est le vent.

Apercevant la tour.

Un mur ! On dirait un beffroi.

Frissonnant.

Il me semble que j'ai des bêtes près de moi.

Jésus !

Avançant.

Ah ! le chemin finit ici. Pourrai-je

Aller plus loin ?

Regardant dans le précipice.

Ceci, c'est un trou.

Grelottant.

Comme il neige !

Pourtant je crois bien voir en face une maison.

Non, c'est noir.

Songeant.

Est-ce vrai qu'on vous met en prison
 Parce que vous allez dans les champs toute seule ?
 Mon Dieu, j'ai peur ! Et puis les loups ouvrent la gueule
 Et marchent dans les bois avec les revenants.
 Où suis-je ? Cette route est pleine de tournants.
 J'ai perdu mon chemin. Ce n'est plus que des pierres.
 Si j'essayais un peu de dire mes prières ?

Regardant le burg.
 Est-ce une maison ? Non. C'est du rocher que j'ai
 Pris pour un mur. Je meurs ! Ah ! je n'ai pas mangé.
 J'ai les pieds écorchés par les cailloux. Ma mère !

WELF, *paraissant entre les créneaux.*
 Qui m'appelle ?

SCÈNE CINQUIÈME.

LA MENDIANTE, WELF.

WELF, *tournant une lanterne sourde vers le précipice.*
 Quelqu'un est là ?

LA MENDIANTE.

De la lumière !

WELF, *regardant.*

On dirait un enfant. Qu'es-tu ? fille ou garçon ?

LA MENDIANTE.

Monseigneur, je voudrais entrer dans la maison.

WELF.

D'où viens-tu ?

LA MENDIANTE.

Je n'ai pas de pays sur la terre.

WELF.

Où vas-tu ?

LA MENDIANTE.

Je ne sais.

WELF.

Où sont tes père et mère ?

LA MENDIANTE.

Je n'en ai pas. Je sais que les autres en ont.
Voilà tout.

WELF.

En venant du côté de ce mont,
N'as-tu pas rencontré des gens armés ?

LA MENDIANTE.

Personne.

WELF.

Comme ils ont pris la fuite ! Ainsi le daim frissonne
Devant l'ours.

LA MENDIANTE.

Je suis fille, et j'ai dix ans ; je vais
Devant moi, je mendie, et le temps est mauvais,
Je voudrais me chauffer devant la cheminée,
Et je n'ai pas mangé de toute la journée.

WELF.

Entre, enfant. Viens souper, et viens, sous l'œil de Dieu,
Dormir sur un bon lit à côté d'un bon feu.
La montagne est l'aïeule et je suis le grand-père.
Le burg sera ton nid comme il est mon repaire.
Le brasier, qui devait chasser les bataillons,
Va faire mieux encore et sécher tes haillons ;
Au lieu de voir, devant sa flamme, tout l'empire
Reculer effrayé, je te verrai sourire.
Dieu soit béni ! je n'ai pas fait mon feu pour rien.
Cela commençait mal et cela finit bien.
Ah ! tu t'en allais donc sans savoir où, perdue,
Ne voyant que du noir dans toute l'étendue !
Il ne sera pas dit, ma fille, qu'à ton cri,
Le vieux roc foudroyé ne s'est pas attendri.
Dans la grande montagne entre, pauvre petite ;
Et sois chez toi. Je vais baisser le pont.

Il disparaît. La lumière descend de meurtrière en meurtrière. Le pont commence à s'abaisser. On voit la lumière entre les barreaux de la herse. La herse se lève, le pont se baisse et rejoint le bord du précipice.

Welf, la lanterne à la main, traverse le pont et vient à l'enfant.

Viens.

L'enfant prend la main de Welf.

Mouvement dans les piques. Clameurs dans le ravin. Des soldats sortent d'une embuscade, et se précipitent sur Welf. Cyadmis est à leur tête.

SCÈNE SIXIÈME.**LES MÊMES, CYADMIS, SOLDATS, puis les GENS DU PEUPLE.****CYADMIS, l'épée nue.****Vite !****Tous sur lui !**

Welf est saisi. Il se débat. On le garrotte. Le pont est occupé. Le burg est envahi. La forteresse s'emplit de soldats portant des torches. Cyadmis regarde avec triomphe Welf enchaîné et silencieux.

Welf est pris !**LA MENDIANTE, joignant les mains devant Welf.****Monseigneur !...****LES SOLDATS.****Nous l'avons !****CYADMIS.****Le sauvage est pris ! Gloire aux drapeaux esclavons !**

Accourent les bourgeois et les paysans du commencement. Ils se groupent autour de Welf prisonnier.

LE BOURGEOIS.**Tiens, il s'est laissé prendre. Imbécile !****LE PAYSAN.****Une grive****Prise au miroir.****LE BOURGEOIS.****Tant mieux.****LE VIEILLARD.****Oui. Vive le duc !****L'ÉTUDIANT.****Vive****Le roi !****LE BOURGEOIS.****Vive le pape !****LE PAYSAN.****Et vive l'empereur !****LE VIEILLARD, regardant Welf garrotté.****Je le croyais plus grand qu'un autre.**

LE BOURGEOIS.

Quelle erreur !

Il est petit.

LE PAYSAN, *au bourgeois.*

Il n'est pas plus grand que vous n'êtes.

LE BOURGEOIS.

Quelle idée avait-il de défendre les bêtes ?

Les hommes, passe encor.

LE VIEILLARD.

Tout au plus.

L'ÉTUDIANT.

C'est un fou.

LE VIEILLARD.

S'amuser à monter la garde au bord d'un trou !

C'est ridicule.

LE BOURGEOIS.

Il est même laid. À tout prendre,
Je le vaux. À bas Welf !

LE PAYSAN.

Moi, j'irai le voir pendre.

LE BOURGEOIS.

Je ne donnerais pas de sa peau deux écus.

Huées et ricanements autour de Welf.

WELF.

Tant le rire est aisé derrière les vaincus !

*

LE POÈTE, À WELF.

Tu fus grand, c'est pourquoi l'on t'outrage. Sois triste,
Et pardonne. La foule ingrate et vaine existe,
Elle livre quiconque est par le sort livré,
Et raille d'autant plus qu'elle a plus admiré.
Que ton souvenir reste à la sombre vallée,
Qu'on entende pleurer la source inconsolée,
Que l'humble oiseau t'appelle et te mêle à son chant,

Et que le grand œil bleu des biches te cherchant
Se mouille, et soit rempli de lueurs effarées.
Si la mer prononçait des noms dans ses marées,
Ô vieillard, ce serait des noms comme le tien.
Tu fus l'ami, l'appui, le tuteur, le soutien
En haut, de l'arbre immense, en bas, du frêle arbuste ;
Un jour les voyageurs sur ton rocher robuste
Monteront, et, penchés, tâcheront de te voir,
Vaincu superbe, au fond du précipice noir,
Et leurs yeux chercheront ton fantôme sublime
Sous l'entrecroisement des branches dans l'abîme.

I — LE TRAVAIL DES CAPTIFS

Dieu dit au roi : Je suis ton Dieu. Je veux un temple.

C'est ainsi, dans l'azur où l'astre le contemple,
Que Dieu parla ; du moins le prêtre l'entendit.
Et le roi vint trouver les captifs, et leur dit :
— En est-il un de vous qui sache faire un temple ?
— Non, dirent-ils. — J'en vais tuer cent pour l'exemple,
Dit le roi. Dieu demande un temple en son courroux.
Ce que Dieu veut du roi, le roi le veut de vous.
C'est juste. —

C'est pourquoi l'on fit mourir cent hommes.

Alors un des captifs cria : — Sire, nous sommes
Convaincus. Faites-nous, roi, dans les environs,
Donner une montagne, et nous la creuserons.
— Une caverne ? dit le roi. — Roi qui gouvernes,
Dieu ne refuse point d'entrer dans les cavernes,
Dit l'homme, et ce n'est pas une rébellion
Que faire un temple à Dieu de l'ancre du lion.
— Faites, dit le roi.

L'homme eut donc une montagne ;
Et les captifs, traînant les chaînes de leur bagne,
Se mirent à creuser ce mont, nommé Galgal ;
Et l'homme était leur chef, bien qu'il fût leur égal,
Mais dans la servitude, ombre où rien ne pénètre,
On a pour chef l'esclave à qui parle le maître.

Ils creusèrent le mont Galgal profondément.
Quand ils eurent fini, l'homme dit : — Roi clément,
Vos prisonniers ont fait ce que le ciel désire ;
Mais ce temple est à vous avant d'être à Dieu, sire ;
Que votre Éternité daigne venir le voir.
— J'y consens, répondit le roi. — Notre devoir,
Reprit l'humble captif prosterné sur les dalles,
Est d'adorer la cendre où marchent vos sandales ;
Quand vous plaît-il de voir notre œuvre ? — Sur-le-champ.
Alors le maître et l'homme, à ses pieds se couchant,
Furent mis sous un dais sur une plate-forme ;
Un puits était bouché par une pierre énorme,
La pierre fut levée, un câble hasardeux
Soutint les quatre coins du trône, et tous les deux

Descendirent au fond du puits, unique entrée
 De la montagne à coups de pioches éventrée.
 Quand ils furent en bas, le prince s'étonna.
 — C'est de cette façon qu'on entre dans l'Etna,
 C'est ainsi qu'on pénètre au trou de la Sibylle,
 C'est ainsi qu'on aborde à l'Hadès immobile,
 Mais ce n'est pas ainsi qu'on arrive au saint lieu.
 — Qu'on monte ou qu'on descende, on va toujours à Dieu,
 Dit l'architecte ayant comme un forçat la marque ;
 Ô roi, soyez ici le bienvenu, monarque
 Qui parmi les plus grands et parmi les premiers
 Rayonnez, comme un cèdre au milieu des palmiers
 Règne, et comme Pathmos brille entre les Sporades.
 — Qu'est ce bruit ? dit le roi. — Ce sont mes camarades
 Qui laissent retomber le couvercle du puits.
 — Mais nous ne pourrons plus sortir. — Rois, vos appuis
 Sont les astres, ô prince, et votre cimenterre
 Fait reculer la foudre, et vous êtes sur terre
 Le soleil comme au ciel le soleil est le roi.
 Que peut craindre ici-bas Votre Hautesse ? — Quoi !
 Plus d'issue ! — Ô grand roi, roi sublime, qu'importe !
 Vous êtes l'homme à qui Dieu même ouvre la porte.
 Alors le roi cria : — Plus de jour, plus de bruit,
 Tout est noir, je ne vois plus rien. Pourquoi la nuit
 Est-elle dans ce temple ainsi qu'en une cave ?
 Pourquoi ? — Parce que c'est ta tombe, dit l'esclave.

II - HOMO DUPLEX

Un jour, le duc Berthold, neveu du comte Hugo,
 Marquis du Rhin, seigneur de Fribourg en Brisgau,
 Traversait en chassant la forêt de Thuringe.
 Il vit sous un grand arbre un ange auprès d'un singe.
 Ces deux êtres, pareils à deux lutteurs grondants,
 Se regardaient l'un l'autre avec des yeux ardents ;
 Le singe ouvrait sa griffe et l'ange ouvrait son aile.
 Et l'ange dit : — Berthold de Zœhringen, qu'appelle
 Dans la verte forêt le bruit joyeux des cors,
 Tu vois ici ton âme à côté de ton corps.
 Écoute : moi je suis ton esprit, lui ta bête.
 Chacun de tes péchés lui fait lever la tête ;
 Chaque bonne action que tu fais me grandit.
 Tant que tu vis, je lutte et j'étreins ce bandit ;
 À ta mort tout finit dans l'ombre ou dans l'aurore.
 Car c'est moi qui t'enlève ou lui qui te dévore.

La terre tremblera d'un profond tremblement,
 Et les hommes diront : Qu'a-t-elle ? En ce moment,
 Sortant de l'ombre en foule ainsi que des couleuvres,
 Pâles, les morts viendront pour regarder leurs œuvres.
 Ceux qui firent le mal le poids d'une fourmi
 Le verront, et pour eux Dieu sera moins ami ;
 Ceux qui firent le bien ce que pèse une mouche
 Le verront, et Satan leur sera moins farouche.

IV – L'AIGLE DU CASQUE

Ô sinistres forêts, vous avez vu ces ombres
 Passer, l'une après l'autre, et, parmi vos décombres,
 Vos ruines, vos lacs, vos ravins, vos halliers,
 Vous avez vu courir ces deux noirs chevaliers ;
 Vous avez vu l'immense et farouche aventure ;
 Les nuages, qui sont errants dans la nature,
 Ont eu cette épouvante énorme au-dessous d'eux ;
 La victoire fut sourde et l'exploit fut hideux ;
 Et l'herbe et la broussaille et les fleurs et les plantes
 Et les branches en sont encor toutes tremblantes.
 L'arbre en parle au rocher, l'ancre en parle au menhir ;
 Le vieux mont Lothian semble se souvenir ;
 Et la fauvette en cause avec la tourterelle.
 Et maintenant, disons ce que fut la querelle
 Entre cet homme fauve et ce tragique enfant.

*

Le fond, nul ne le sait. L'obscur passé défend
 Contre le souvenir des hommes l'origine
 Des rixes de Ninive et des guerres d'Égine,
 Et montre seulement la mort des combattants
 Après l'échange amer des rires insultants ;
 Ainsi les anciens chefs d'Écosse et de Northumbre
 Ne sont guère pour nous que du vent et de l'ombre ;
 Ils furent orageux, ils furent ténébreux,
 C'est tout ; ces sombres lords se dévoraient entr'eux ;
 L'homme vient volontiers vers l'homme à coups d'épée
 Bruce hait Baliol comme César Pompée ;
 Pourquoi ? Nous l'ignorons. Passez, souffles du ciel.
 Dieu seul connaît la nuit.

Le comte Strathaël,
 Roi d'Angus, pair d'Écosse, est presque centenaire ;
 Le gypaète cache un petit dans son aire,

Et ce lord a le fils de son fils près de lui ;
 Toute sa race ainsi qu'un blême éclair a lui
 Et s'est éteinte ; il est ce qui reste d'un monde ;
 Mais Dieu près du front chauve a mis la tête blonde,
 L'aïeul a l'orphelin. Jacque a six ans. Le lord
 Un soir l'appelle, et dit : — Je sens venir la mort.
 Dans dix ans, tu seras chevalier. Fils, écoute.
 Et, le prenant à part sous une sombre voûte,
 Il parla bas longtemps à l'enfant adoré,
 Et quand il eut fini l'enfant lui dit : — J'irai.
 Et l'aïeul s'écria : — Pourtant il est sévère
 En sortant du berceau de monter au calvaire,
 Et seize ans est un âge où, certe, on aurait droit
 De repousser du pied le seuil du tombeau froid,
 D'ignorer la rancune obscure des familles,
 Et de s'en aller rire avec les belles filles !
 L'aïeul mourut.

*

Le temps fuit. Dix ans ont passé.

*

Tiphaine est dans sa tour que protège un fossé,
 Debout, les bras croisés, sur la haute muraille.
 Voilà longtemps qu'il n'a tué quelqu'un, il bâille.

Dix ans, cela suffit pour que les chênes verts
 Soient d'une obscurité plus épaisse couverts ;
 Dix ans, cela suffit pour qu'un enfant grandisse.
 En dix ans, certe, Orphée oublierait Eurydice,
 Admète son épouse et Thisbé son amant,
 Mais pas un chevalier n'oublierait un serment.
 C'est le soir ; et Tiphaine est oisif. Les mélèzes
 Font au loin un bruit vague au penchant des falaises.

Ce Tiphaine est le lord sauvage des forêts ;
 Pas un loup n'oserait l'approcher de trop près ;
 Il s'est fait un royaume avec une montagne ;
 On le craint en Écosse, en Northumbre, en Bretagne ;
 On ne l'attaque pas, tant il est toujours seul ;
 Être dans le désert, c'est vivre en un linceul.
 Il fait peur. Est-il prince ? est-il né sous le chaume ?
 On ne sait ; un bandit qui serait un fantôme,
 C'est Tiphaine ; et les vents et les lacs et les bois
 Semblent ne prononcer son nom qu'à demi-voix ;
 Pourtant ce n'est qu'un homme ; il bâille.

A mis autour de lui l'effroi comme une chaîne ;
 Mais il en sent le poids ; tout s'enfuit devant lui ;
 Mais l'orgueil est la forme altière de l'ennui.
 N'ayant personne à vaincre, il ne sait plus que faire.
 Soudain il voit venir l'écuyer qu'il préfère,
 Bernard, un bon archer qui sait lire, et Bernard
 Dit : — Milord, préparez la hache et le poignard.
 Un seigneur vous écrit. — Quel est ce seigneur ? — Sire,
 C'est Jacques, lord d'Angus. · Soit. Qu'est-ce qu'il désire ?
 — Vous tuer. — Réponds-lui que c'est bien.

Peu de temps

Suffit pour rapprocher deux hautains combattants
 Et pour dire à la mort qu'elle se tienne prête,
 L'éclair n'entendrait pas Dieu lui criant : Arrête !
 Arriver, c'est la loi du sort.

Il s'écoula

Une semaine. Puis, de Lorne à Knapdala,
 Douze sonneurs de cor en dalmatiques rouges
 Firent savoir à tous, aux manants dans leurs bouges,
 Au prêtre en son église, au baron dans sa tour,
 Que deux lords entendaient se rencontrer tel jour,
 Que saint Gildas serait patron de la rencontre,
 Et qu'Angus étant pour, Tiphaine serait contre ;
 Car l'usage est d'avoir un saint pour les soldats,
 En Irlande Patrick, en Écosse Gildas ;
 C'est pour ou contre un saint que tout combat se livre ;
 Avec la liberté de fuir et de poursuivre,
 D'être ferme ou tremblant, magnanime ou couard,
 Cruel comme Beauclerc, ou bon comme Édouard.

*

L'endroit pour le champ-clos fut choisi très-farouche.
 Le dur hiver, qui change en pierre l'eau qu'il touche,
 Ne laissait pousser là sous la pluie et le vent
 Que des sapins cassés l'un par l'autre souvent,
 Les arbres n'étant pas plus calmes que les hommes ;
 Tout sur terre est en proie, ainsi que nous le sommes,
 Au souffle, à la tempête, au funeste aquilon.
 Une corde est nouée aux sapins d'un vallon ;
 Elle marque une enceinte, une clairière ouverte
 Sur des champs où la Tweed coule dans l'herbe verte,
 Lente et molle rivière aux roseaux murmurants.
 Un pêle-mêle obscur d'arbres et de torrents,
 D'ombre et d'écroulement, de vie et de ravage,

Entoure affreusement la clairière sauvage.
 On en sort du côté de la plaine. Et de là
 Viennent les paysans que le cor appela.
 La lice est pavoisée, et sur les banderolles
 On lit de fiers conseils et de graves paroles :
 « — Brave qui n'est pas bon n'est brave qu'à demi. »
 « — Soyez hospitalier, même à votre ennemi ;
 « Le chêne au bûcheron ne refuse pas l'ombre. »

Les pauvres gens des bois accourent en grand nombre ;
 Plusieurs sont encor peints comme étaient leurs aïeux,
 Des cercles d'un bleu sombre agrandissent leurs yeux,
 Sur leur tête attentive, étonnée et muette,
 Les uns ont le héron, les autres la chouette,
 Et l'on peut distinguer aux plumes du bonnet
 Les Scots d'Abernethy des Pictes de Menheit ;
 Ils ont l'habit de cuir des antiques provinces ;
 Ils viennent contempler le combat de deux princes,
 Mais restent à distance et regardent de loin,
 Car ils ont peur ; le peuple est un pâle témoin.

Si l'on ne voyait pas au ciel le tatouage
 De l'azur, du rayon, de l'ombre et du nuage,
 On n'apercevrait rien qu'un paysage noir ;
 L'œil dans un clair-obscur inquiétant à voir
 S'enfonce, et la bruyère est morne, et dans la brume
 On devine, au-delà des mers, l'Hékla qui fume
 Ainsi qu'un soupirail d'enfer à l'horizon.
 Le juge du camp, fils d'une altièrè maison,
 Lord Kaine, est assisté de deux crieurs d'épée ;
 L'estrade est de peaux d'ours et de rennes drapée ;
 Et quatre exorciseurs redoutés du sabbat
 Font la police, ainsi qu'il sied dans un combat.
 Un prêtre dit la messe, et l'on chante une prose.

*

Fanfares. C'est Angus.

Un cheval d'un blanc rose
 Porte un garçon doré, vermeil, sonnante du cor,
 Qui semble presque femme et qu'on sent vierge encor ;
 Doux être confiant comme une fleur précoce.
 Il a la jambe nue à la mode d'Écosse ;
 Plus habillé de soie et de lin que d'acier,
 Il vient, gaîment suivi d'un bouffon grimacier ;
 Il regarde, il écoute, il rayonne, il ignore ;
 Et l'on croit voir l'entrée aimable de l'aurore.

On sent que, dans le monde étrange où nous passons,
 Ce nouveau venu, plein de joie et de chansons,
 Tel que l'oiseau qui sort de l'œuf et se délivre,
 A le mystérieux contentement de vivre ;
 Pas d'être éblouissant qui ne soit ébloui,
 Il rit. Ses témoins sont du même âge que lui ;
 Tous chantent, légers, fiers, laissant flotter les brides ;
 C'est Mar, Argyle, Athol, Rothsay, roi des Hébrides,
 David, roi de Stirling, Jean, comte de Glasgow ;
 Ils ont des colliers d'or ou de roses au cou ;
 Ainsi se presse, au fond des halliers, sous les aulnes,
 Derrière un petit dieu l'essaim des jeunes faunes.
 Hurrah ! Cueillir des fleurs ou bien donner leur sang,
 Que leur importe ? Autour du comte adolescent,
 Page et roi, dont Hébé serait la sœur jumelle,
 Un vacarme charmant de panaches se mêle.
 Ô jeunes gens, déjà risqués, à peine éclos !
 Son cortège le suit jusqu'au seuil du champ-clos.
 Puis on le quitte. Il faut qu'il soit seul ; et personne
 Ne peut plus l'assister dès que le clairon sonne ;
 Quoi qu'il advienne, il est en proie au dur destin.
 On lit sur son écu, pur comme le matin,
 La devise des rois d'Angus : *Christ et Lumière*.
 La jeunesse toujours arrive la première ;
 Il approche, joyeux, fragile, triomphant,
 Plume au front ; et le peuple applaudit cet enfant.
 Et le vent profond souffle à travers les campagnes.

Tout à coup on entend la trompe des montagnes,
 Chant des bois plus obscur que le glas du beffroi ;
 Et brusquement on sent de l'ombre autour de soi ;
 Bien qu'on soit sous le ciel, on se croit dans un antre.
 Un homme vient du fond de la forêt. Il entre.
 C'est Tiphaine.

C'est lui.

Hautain, dans le champ-clos,
 Refoulant les témoins comme une hydre les flots,
 Il pénètre. Il est droit sous l'armure saxonne.
 Son cheval, qui connaît ce cavalier, frissonne.
 Ce cheval noir et blanc marche sans se courber ;
 Il semble que le ciel sombre ait laissé tomber
 Des nuages mêlés de lueurs sur sa croupe.
 Tiphaine est seul ; aucune escorte, aucune troupe ;
 Il tient sa lance ; il a la chemise de fer,
 La hache comme Oreste, et, comme Gaïfer,
 Le poignard ; sa visière est basse ; elle le masque ;

Grave, il avance, avec un aigle sur son casque.
Un mot sur sa rondache est écrit : *Bellua*.

Quand il vint, tout trembla, mais nul ne salua.

*

Les motifs du combat étaient sérieux, certes ;
Mais ni le pâtre errant dans les landes désertes,
Ni l'ermite adorant dans sa grotte Jésus,
Personne sous le ciel ne les a jamais sus ;
Et le juge du camp les ignorait lui-même.

Les deux lords, comme il sied à ce moment suprême,
Se parlèrent de loin.

— Bonjour, roi. — Bonjour, roi.
— Je viens te demander raison. Tu sais pourquoi ?
— Que t'importe ?

Et tous deux mirent la lance haute.
Le juge du camp dit : — Chacun de vous est l'hôte
Du sépulcre, et ne peut en sortir maintenant
Que si Dieu le permet au fond du ciel tonnant.
Puis il reprit, selon la coutume écossaise :
— Milord, quel âge as-tu ? · Quarante ans. · Et toi ? · Seize.
— C'est trop jeune, cria la foule. — Combattez,
Dit le juge. Et l'on fit le champ des deux côtés.

Être de même taille et de même équipage,
Combattre homme contre homme ou page contre page,
S'adosser à la tombe en face d'un égal,
Être Ajax contre Mars, Fergus contre Fingal,
C'est bien, et cela plaît à la romance épique ;
Mais là le brin de paille, et là la lourde pique,
Ici le vaste Hercule, ici le doux Hylas,
Polyphème devant Acis, c'est triste, hélas !
Le péril de l'enfant fait songer à la mère ;
Tous les Astyanax attendrissent Homère,
Et la lyre héroïque hésite à publier
Le combat du chevreuil contre le sanglier.

L'huissier fit le signal. Allez !

*

Tous deux partirent.
Ainsi deux éclairs vont l'un vers l'autre et s'attirent.

L'enfant aborda l'homme et fit bien son devoir ;
 Mais l'homme n'eut pas l'air de s'en apercevoir.
 Tiphaine s'arrêta, muet, le laissant faire ;
 Ainsi, prête à crouler, l'avalanche diffère ;
 Ainsi l'enclume semble insensible au marteau ;
 Il était là, le poing fermé comme un étau,
 Démon par le regard et sphinx par le silence ;
 Et l'enfant en était à sa troisième lance
 Que Tiphaine n'avait pas encor riposté ;
 Sur cet homme de fer et de fatalité
 Qui paraissait rêver au centre d'une toile,
 Pas plus ému d'un choc que d'un souffle une étoile,
 L'enfant frappait, piquait, taillait, recommençait,
 Tantôt sur le cimier, tantôt sur le corset ;
 Et l'on eût dit la mouche attaquant l'araignée.
 Sa face de sueur était toute baignée.
 Tiphaine, tel qu'un roc, immobile et debout,
 Méditait, et l'enfant s'essoufflait. Tout à coup
 Tiphaine dit : Allons ! Il leva sa visière,
 Fit un rugissement de bête carnassière,
 Et sur le jeune comte Angus il s'abattit
 D'un tel air infernal que le pauvre petit
 Tourna bride, jeta sa lance, et prit la fuite.

Alors commença l'âpre et sauvage poursuite,
 Et vous ne lirez plus ceci qu'en frémissant.

*

Tremblant, piquant des deux, du côté qui descend,
 Devant lui, n'importe où, dans la profondeur fauve,
 Les bras au ciel, l'enfant épouvanté se sauve.
 Son cheval l'aime et fait de son mieux. La forêt
 L'accepte et l'enveloppe, et l'enfant disparaît.
 Tous se sont écartés pour lui livrer passage.
 En le risquant ainsi son aïeul fut-il sage ?
 Nul ne le sait ; le sort est de mystères plein ;
 Mais la panique existe et le triste orphelin
 Ne peut plus que s'enfuir devant la destinée.
 Ah ! pauvre douce tête au gouffre abandonnée !
 Il s'échappe, il s'esquive, il s'enfonce à travers
 Les hasards de la fuite obscurément ouverts,
 Hagard, à perdre haleine, et sans choisir sa route ;
 Une clairière s'offre, il s'arrête, il écoute,
 Le voilà seul ; peut-être un dieu l'a-t-il conduit ?
 Tout à coup il entend dans les branches du bruit... —

Ainsi dans le sommeil notre âme d'effroi pleine
 Parfois s'évade et sent derrière elle l'haleine
 De quelque noir cheval de l'ombre et de la nuit ;
 On s'aperçoit qu'au fond du rêve on vous poursuit.
 Angus tourne la tête, il regarde en arrière ;
 Tiphaine monstrueux bondit dans la clairière.
 Ô terreur ! et l'enfant, blême, égaré, sans voix,
 Court et voudrait se fondre avec l'ombre des bois.
 L'un fuit, l'autre poursuit. Acharnement lugubre !
 Rien, ni le roc debout, ni l'étang insalubre,
 Ni le houx épineux, ni le torrent profond,
 Rien n'arrête leur course ; ils vont, ils vont, ils vont !
 Ainsi le tourbillon suit la feuille arrachée.
 D'abord dans un ravin, tortueuse tranchée,
 Ils serpentent, parfois se touchant presque ; puis,
 N'ayant plus que la fuite et l'effroi pour appuis,
 Rapide, agile et fils d'une race écuyère,
 L'enfant glisse, et, sautant par-dessus la bruyère,
 Se perd dans le hallier comme dans une mer.
 Ainsi courrait avril poursuivi par l'hiver.
 Comme deux ouragans l'un après l'autre ils passent.
 Les pierres sous leurs pas roulent, les branches cassent,
 L'écureuil effrayé sort des buissons tordus.
 Oh ! comment mettre ici dans des vers éperdus
 Les bonds prodigieux de cette chasse affreuse,
 Le coteau qui surgit, le vallon qui se creuse,
 Les précipices, l'ancre obscur, l'escarpement,
 Les deux sombres chevaux, le vainqueur écumant,
 L'enfant pâle, et l'horreur des forêts formidables ?
 Il n'est pas pour l'effroi de lieux inabordables,
 Et rien n'a jamais fait reculer la fureur ;
 Comme le cerf, le tigre est un ardent coureur ;
 Ils vont !

On n'entend plus, même au loin, les haleines
 Du peuple bourdonnant qui s'en retourne aux plaines.
 Le vaincu, le vainqueur courent tragiquement.

*

Le bois, calme et désert sous le bleu firmament,
 Remuait mollement ses branchages superbes ;
 Les nids chantaient, les eaux murmuraient dans les herbes ;
 On voyait tout briller, tout aimer, tout fleurir.
 Grâce ! criait l'enfant, je ne veux pas mourir !

Mais son cheval se lasse et Tiphaine s'approche.

Tout à coup, d'un réduit creusé dans une roche,
 Un vieillard au front blanc sort, et, levant les bras,
 Dit : De tes actions un jour tu répondras ;
 Qui que tu sois, prends garde à la haine ; elle enivre ;
 Celui qui va mourir pour celui qui doit vivre
 T'implore. Ô chevalier, épargne cet enfant !
 Tiphaine furieux d'un coup de hache fend
 L'âpre rocher qui sert à ce vieillard d'asile,
 Et dit : Tu vas le faire échapper, imbécile !
 Et, sinistre, il remet son cheval au galop.

Quelle que soit la course et la hâte du flot,
 Le vent lointain finit toujours par le rejoindre ;
 Angus entend venir Tiphaine, et le voit poindre
 Parmi des profondeurs d'arbres, à l'horizon.

Un couvent d'où s'élève une vague oraison
 Apparaît ; on entend une cloche qui tinte ;
 Et des rayons du soir la haute église atteinte
 S'ouvre, et l'on voit sortir du portail à pas lents
 Une procession d'ombres en voiles blancs ;
 Ce sont des sœurs ayant à leur tête l'abbesse,
 Et leur chant grave monte au ciel où le jour baisse ;
 Elles ont vu s'enfuir l'enfant désespéré ;
 Alors leur voix profonde a dit miserere ;
 L'abbesse les amène ; elle dresse sa crosse
 Entre l'adolescent frêle et l'homme féroce ;
 On porte devant elle un grand crucifix noir ;
 Toutes ces vierges, sœurs qu'enchaîne un saint devoir,
 Pleurent sur le vainqueur comme sur la victime,
 Et viennent opposer au passage d'un crime
 Le Christ immense ouvrant ses bras au genre humain.
 Tiphaine arrive sombre et la hache à la main,
 Et crie à ce troupeau murmurant grâce ! grâce !
 — Colombes, ôtez-vous de là ; le vautour passe !

La nuit vient, et toujours, tremblant, pleurant, fuyant,
 L'enfant effaré court devant l'homme effrayant.
 C'est l'heure où l'horizon semble un rêve, et recule.
 Clair de lune, halliers, bruyères, crépuscule.
 La poursuite s'acharne, et, plus qu'auparavant
 Forcenée, à travers les arbres et le vent,
 Fait peur à l'ombre même, et donne le vertige
 Aux sapins sur les monts, aux roses sur leur tige.
 L'enfant sans armes, l'homme avec son couperet,
 Courent dans la noirceur des bois, et l'on dirait
 Que dans la forêt spectre ils deviennent fantômes.

Une femme, d'un groupe obscur de toits de chaumes,
 Sort, et ne peut parler, les larmes l'étouffant ;
 C'est une mère, elle a dans les bras son enfant,
 Et c'est une nourrice, elle a le sein nu. — Grâce !
 Dit-elle, en bégayant ; et dans le vaste espace
 Angus s'enfuit. — Jamais ! dit Tiphaine inhumain.
 Mais la femme à genoux lui barre le chemin.
 — Arrête ! sois clément, afin que Dieu t'exauce !
 Grâce ! Au nom du berceau, n'ouvre pas une fosse !
 Sois vainqueur, c'est assez ; ne sois pas assassin.
 Fais grâce. Cet enfant que j'ai là sur mon sein
 T'implore pour l'enfant que cherche ton épée.
 Entends-moi ; laisse fuir cette proie échappée.
 Ah ! tu ne tueras point, et tu m'écouteras,
 Chevalier, puisque j'ai l'aurore dans mes bras.
 Songe à ta mère. Eh bien, je suis mère comme elle.
 Homme, respecte en moi la femme. — À bas, femelle !
 Dit Tiphaine, et du pied il frappe ce sein nu.

Ce fut dans on ne sait quel ravin inconnu
 Que Tiphaine atteignit le pauvre enfant farouche ;
 L'enfant pris n'eut pas même un râle dans la bouche ;
 Il tomba de cheval, et morne, épuisé, las,
 Il dressa ses deux mains suppliantes, hélas !
 Sa mère morte était dans le fond de la tombe,
 Et regardait.

Tiphaine accourt, s'élançe, tombe
 Sur l'enfant, comme un loup dans les cirques romains,
 Et d'un revers de hache il abat ces deux mains
 Qui dans l'ombre élevaient vers les cieux la prière ;
 Puis, par ses blonds cheveux dans une fondrière
 Il le traîne.

Et riant de fureur, haletant,
 Il tua l'orphelin et dit : Je suis content !
 Ainsi rit dans son antre infâme la tarasque.

*

Alors l'aigle d'airain qu'il avait sur son casque,
 Et qui, calme, immobile et sombre, l'observait,
 Cria : Cieux étoilés, montagnes que revêt
 L'innocente blancheur des neiges vénérables,
 Ô fleuves, ô forêts, cèdres, sapins, érables,
 Je vous prends à témoin que cet homme est méchant !
 Et cela dit, ainsi qu'un piocheur fouille un champ,
 Comme avec sa cognée un pâtre brise un chêne,

Il se mit à frapper à coups de bec Tiphaine ;
Il lui creva les yeux ; il lui broya les dents ;
Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents
Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible,
Le jeta mort à terre, et s'envola terrible.

Calmes, et chacun d'eux semblait un personnage
Vivant, et se rendant lui-même témoignage.
Nulle rumeur n'osait à ces voix se mêler,
Et le vent se taisait pour les laisser parler,
Et le flot apaisait ses mystérieux râles.
Un soleil vague au loin dorait les frontons pâles.
Les astres commençaient à se faire entrevoir
Dans l'assombrissement religieux du soir.

I

Et l'une de ces voix, c'était la voix d'un temple,
Disait :

— Admirez-moi ! Qui que tu sois, contemple ;
Qui que tu sois, regarde et médite, et reçois
À genoux mon rayon sacré, qui que tu sois ;
Car l'idéal est fait d'une étoile, et rayonne ;
Et je suis l'idéal. Troie, Argos, Sicyone,
Ne sont rien près d'Éphèse, et l'envieront toujours,
Ô peuple, Éphèse ayant mon ombre sur ses tours.
Éphèse heureuse dit : « Si j'étais Delphe ou Thèbe,
« On verrait flamboyer sur mes dômes l'Érèbe,
« Mes oracles feraient les hommes soucieux ;
« Si j'étais Cos, j'irais forgeant les durs essieux ;
« Si j'étais Tentyris, sombre ville du rêve,
« Mes pâtres, fronts sacrés en qui le ciel se lève,
« Regarderaient, à l'heure où naît le jour riant,
« Les constellations, penchant sur l'Orient,
« Verser dans l'infini leurs chariots pleins d'astres ;
« Si j'étais Bactria, j'aurais des Zoroastres ;
« Si j'étais Olympie en Élide, mes jeux
« Montreraient une palme aux lutteurs courageux,
« Les devins combattraient chez moi les astronomes,
« Et mes courses, rendant les dieux jaloux des hommes,
« Essoufflèrent le vent à suivre Corœbus ; —
« Mais à quoi bon chercher tant d'inutiles buts,
« Ayant, que l'aube éclate ou que le soir décline,
« Ce temple ionien debout sur ma colline,
« Et pouvant faire dire à la terre : c'est beau ! »
Et ma ville a raison. Ainsi qu'un escabeau
Devant un trône, ainsi devant moi disparaissent
Les Parthénons fameux que les rayons caressent ;
Ils sont l'effort, je suis le miracle.

À celui

Qui ne m'a jamais vu, le jour n'a jamais lui.
 Ma tranquille blancheur fait venir les colombes ;
 Le monde entier me fête, et couvre d'hécatombes,
 Et de rois inclinés, et de mages pensifs,
 Mes grands perrons de jaspe aux clous d'argent massifs.
 L'homme élève vers moi ses mains universelles.
 Les éphèbes, portant de sonores crécelles,
 Dansent sur mes parvis, jeunes fronts inégaux ;
 Sous ma porte est la pierre où Deuxippe d'Argos
 S'asseyait, et d'Orphée expliquait les passages ;
 Mon vestibule sert de promenade aux sages,
 Parlant, causant, avec des gestes familiers,
 Tour à tour blancs et noirs dans l'ombre des piliers.

Corinthe en me voyant pleure, et l'art ionique
 Me revêt de sa pure et sereine tunique.

Le mont porte en triomphe à son sommet hautain
 L'épanouissement glorieux du matin,
 Mais ma beauté n'est point par la sienne éclipsée,
 Car le soleil n'est pas plus grand que la pensée ;
 Ce que j'étais hier, je le serai demain ;
 Je vis, j'ai sur mon front, siècles, l'esprit humain,
 Et le génie, et l'art, ces égaux de l'aurore.

La pierre est dans la terre ; âpre et froide, elle ignore ;
 Le granit est la brute informe de la nuit,
 L'albâtre ne sait pas que l'aube existe et luit,
 Le porphyre est aveugle et le marbre est stupide ;
 Mais que Ctésiphon passe, ou Dédale, ou Chrespide,
 Qu'il fixe ses yeux pleins d'un divin flamboiement
 Sur le sol où les rocs dorment profondément,
 Tout s'éveille ; un frisson fait remuer la pierre ;
 Lourd, ouvrant on ne sait quelle trouble paupière,
 Le granit cherche à voir son maître, le rocher
 Sent la statue en lui frémir et s'ébaucher,
 Le marbre obscur s'émeut dans la nuit infinie
 Sous la parenté sombre et sainte du génie,
 Et l'albâtre enfoui ne veut plus être noir ;
 Le sol tressaille, il sent là-haut l'homme vouloir ;
 Et voilà que, sous l'œil de ce passant qui crée,
 Des sourdes profondeurs de la terre sacrée,
 Tout à coup, étageant ses murs, ses escaliers,
 Sa façade et ses rangs d'arches et de piliers,
 Fier, blanchissant, cherchant le ciel avec sa cime,
 Monte et sort lentement l'édifice sublime,
 Composé de la terre et de l'homme, unissant

Ce que dans sa racine a le chêne puissant
 Et ce que rêve Euclide aidé de Praxitèle,
 Mêlant l'éternel bloc à l'idée immortelle !

Mon frontispice appuie au calme entablement
 Ses deux plans lumineux inclinés mollement,
 Si doux qu'ils semblent faits pour coucher des déesses ;
 Parfois, comme un sein nu sous l'or des blondes tresses,
 Je me cache parmi les nuages d'azur ;
 Trois sculpteurs sur ma frise, un volsque, Albus d'Anxur,

Un mède, Ajax de Suze, un grec, Phtos de Mégare,
 Ont ciselé les monts où la meute s'égare,
 Et la pudeur sauvage, et les dieux de la paix,
 Des Triptolèmes nus parmi les blés épais,
 Et des Cérès foulant sous leurs pieds des Bellones ;
 Cent-vingt-sept rois ont fait mes cent vingt-sept colonnes ;
 Je suis l'art radieux, saint, jamais abattu ;
 Ma symétrie auguste est sœur de la vertu ;
 Mon resplendissement couvre toute la Grèce ;
 Le rocher qui me porte est rempli d'allégresse,
 Et la ville à mes pieds adore avec ferveur ;
 Sparte a reçu sa loi de Lycurgue rêveur,
 Mantinée a reçu sa loi de Nicodore,
 Athènes, qu'un reflet de divinité dore,
 De Solon, grand pasteur des hommes convaincus,
 La Crète de Minos, Locres de Séleucus,
 Moi, le temple, je suis législateur d'Éphèse ;
 Le peuple en me voyant comprend l'ordre et s'apaise ;
 Mes degrés sont les mots d'un code, mon fronton
 Pense comme Thalès, parle comme Platon,
 Mon portique serein, pour l'âme qui sait lire,
 À la vibration pensive d'une lyre,
 Mon péristyle semble un précepte des cieux ;
 Toute loi vraie étant un rythme harmonieux,
 Nul homme ne me voit sans qu'un dieu l'avertisse ;
 Mon austère équilibre enseigne la justice ;
 Je suis la vérité bâtie en marbre blanc ;
 Le beau, c'est, ô mortels, le vrai plus ressemblant ;
 Venez donc à moi, foule, et, sur mes saintes marches,
 Mêlez vos cœurs, jetez vos lois, posez vos arches ;
 Hommes, devenez tous frères en admirant ;
 Réconciliez-vous devant le pur, le grand,
 Le chaste, le divin, le saint, l'impérissable ;
 Car, ainsi que l'eau coule et comme fuit le sable,
 Les ans passent, mais moi je demeure ; je suis
 Le blanc palais de l'aube et l'autel noir des nuits ;
 Quand l'aurore apparaît, je ris, doux édifice ;

Le soir, l'horreur m'emplit ; un sombre sacrifice
 Semble en mes profondeurs muettes s'apprêter ;
 De derrière mon faîte, on voit la nuit monter
 Ainsi qu'une fumée avec mille étincelles.
 Tous les oiseaux de l'air m'effleurent de leurs ailes,
 Hirondelles, faisans, cigognes au long cou ;
 Mon fronton n'a pas plus la crainte du hibou
 Que Calliope n'a la crainte de Minerve.
 Tous ceux que Sybaris voluptueuse énerve
 N'ont qu'à franchir mon seuil d'austérité vêtu
 Pour renaître, étonnés, à la forte vertu ;
 Sous ma crypte en entend chuchoter la sibylle ;
 Parfois, troublé soudain dans sa brume immobile,
 Le plafond, où des mots de l'ombre sont écrits,
 Tremble à l'explosion tragique de ses cris ;
 Sur ma paroi secrète et terrible, l'augure
 Du souriant Olympe entrevoit la figure,
 Et voit des mouvements confus et radieux
 De visages qui sont les visages des dieux ;
 De vagues aboiements sous ma voûte se mêlent ;
 Et des voix de passants invisibles s'appellent ;
 Et le prêtre, épiant mon redoutable mur,
 Croit par moments qu'au fond du sanctuaire obscur,
 Assise près d'un chien qui sous ses pieds se couche,
 La grande chasseresse, éclatante et farouche,
 Songe, ayant dans les yeux la lueur des forêts.
 Ô temps, je te défie. Est-ce que tu pourrais
 Quelque chose sur moi, l'édifice suprême ?
 Un siècle sur un siècle accroît mon diadème ;
 J'entends autour de moi les peuples s'écrier :
 Tu nous fais admirer et tu nous fais prier ;
 Nos fils t'adoreront comme nous t'adorâmes,
 Chef-d'œuvre pour les yeux et temple pour les âmes !

II

Une deuxième voix s'éleva ; celle-ci,
 Dans l'azur par degrés mollement obscurci,
 Parlait non loin d'un fleuve à la farouche plage,
 Et cette voix semblait le bruit d'un grand feuillage :
 — Gloire à Sémiramis la fatale ! Elle mit
 Sur ses palais nos fleurs sans nombre où l'air frémit.
 Gloire ! en l'épouvantant elle éclaira la terre ;
 Son lit fut formidable et son cœur solitaire ;
 Et la mort avait peur d'elle en la mariant.
 La lumière se fit spectre dans l'Orient,
 Et fut Sémiramis. Et nous, les arbres sombres
 Qui, tandis que les toits s'écroulent en décombres,

Grandissons, rajeunis sans cesse et reverdis,
 Nous que sa main posa sur ce sommet jadis,
 Nous saluons au fond des nuits cette géante ;
 Notre verdure semble une ruche béante
 Où viennent s'engouffrer les mille oiseaux du ciel ;
 Nos bleus lotus penchés sont des urnes de miel ;
 Nos halliers, tout chargés de fleurs rouges et blanches,
 Composent, en mêlant confusément leurs branches,
 En inondant de gomme et d'ambre leurs sarments,
 Tant d'embûches, d'appeaux et de pièges charmants,
 Et de filets tressés avec les rameaux frêles,
 Que le printemps s'est pris dans cette glu les ailes,
 Et rit dans notre cage et ne peut plus partir.
 Nos rosiers ont l'air peints de la pourpre de Tyr ;
 Nos murs prodigieux ont cent portes de cuivre ;
 Avril s'est fait titan pour nous et nous enivre
 D'âcres parfums qui font végéter le caillou,
 Vivre l'herbe, et qui font penser l'animal fou,
 Et qui, quand l'homme vient errer sous nos pilastres,
 Font soudain flamboyer ses yeux comme des astres ;
 Les autres arbres, fils du silence hideux,
 Ont la terre muette et sourde au-dessous d'eux ;
 Nous, transplantés dans l'air, plus haut que Babylone
 Pleine d'un peuple épais qui roule et tourbillonne,
 Et de pas, et de chars par des buffles traînés,
 Nous vivons au niveau du nuage, étonnés
 D'entendre murmurer des voix sous nos racines ;
 Le voyageur qui vient des campagnes voisines
 Croit que la grande reine au bras fort, à l'œil sûr,
 A volé dans l'éden ces forêts de l'azur.
 Le rayon de midi dans nos fraîcheurs s'émousse ;
 La lune s'assoupit dans nos chambres de mousse ;
 Les paons ouvrent leur queue éblouissante au fond
 Des antres que nos fleurs et nos feuillages font ;
 Plus d'une nymphe y songe, et dans nos perspectives
 Parfois se laissent voir des nudités furtives ;
 La ville, nous ayant sur sa tête, va, vient,
 Se parle et se répond, querelle, s'entretient,
 Travaille, achète, vend, forge, allume ses lampes ;
 Le vent, sur nos plateaux et sur nos longues rampes,
 Mêle l'horizon vague et les murs et les toits
 Et les tours au frisson vertigineux des bois,
 Et nos blancs escaliers, nos porches, nos arcades
 Flottent dans le nuage écumant des cascades ;
 Sous nos abris sacrés, nul bruit ne les troublant,
 Vivent le martinet, l'ibis, le héron blanc
 Qui porte sur le front deux longues plumes noires ;
 L'air ride nos bassins, inquiètes baignoires

Où viennent s'apaiser les pâles voluptés ;
 Des bœufs à face humaine, à nos portes sculptés,
 Témoignent que Belus est le seul roi du monde ;
 À de certains endroits notre ombre est si profonde
 Que la nuit en montant aux cieux n'y change rien ;
 Nous avons vu grandir le trône assyrien ;
 Nos troncs, contemporains des anciens jours de l'homme,
 Ont vu le premier arbre et la première pomme,
 Et, vieux, ils sont puissants, et leurs antiques fûts
 Ont des rameaux si durs, si noueux, si touffus,
 Et d'un balancement si noir, que le zéphyre
 Épuisé s'y fatigue et ne peut leur suffire ;
 Et leur vaste branchage est fait d'un tel granit
 Qu'il faudrait l'ouragan pour y bercer un nid.

Gloire à Sémiramis qui posa nos terrasses
 Sur des murs que vient battre en vain le flot des races
 Et sur des ponts dont l'arche est au-dessus du temps !
 Cette reine parfois, sous nos rameaux flottants,
 Venait rire entre deux écroulements d'empires ;
 Elle abattait au loin les rois moindres ou pires,
 Puis s'en allait ayant l'homme jusqu'aux genoux,
 Et venait respirer contente parmi nous ;
 Gaie, elle se couchait sur des peaux de panthère ;
 Quels lieux, quels champs, quels murs, quels palais sur la terre,
 Hors nous, ont entendu rire Sémiramis ?
 Nous, les arbres hautains, nous étions ses amis ;
 Nos taillis ont été les parvis et les salles
 Où s'épanouissaient ses fêtes colossales ;
 C'est dans nos bras, que n'a jamais touchés la faux,
 Que cette reine a fait ses songes triomphaux ;
 Nos parfums ont parfois conseillé des supplices ;
 De ses enivrements nos fleurs furent complices ;
 Nos sentiers n'ont gardé qu'une trace, son pas.
 Fils de Sémiramis, nous ne périrons pas ;
 Ce qu'assembla sa main, qui pourrait le disjointre ?
 Nous regardons le siècle après le siècle poindre ;
 Nous regardons passer les peuples tour à tour ;
 Nous sommes à jamais, et jusqu'au dernier jour,
 Jusqu'à ce que l'aurore au front des cieux s'endorme,
 Les jardins monstrueux pleins de sa joie énorme.

III

Une troisième voix dit :

— Sésostris est grand ;
 Cadmus est sur la terre un homme fulgurant ;

Comme Typhon cent bras, Cyrus a cent batailles ;
 Ochus, portant sa hache aux profondes entailles,
 Du Taurus fièrement garde l'âpre ravin ;
 Hécube est sainte ; Achille est terrible et divin ;
 Il semble, après Thésée, Astyage, Alexandre,
 Que l'homme trop grandi ne peut plus que descendre ;
 La calme majesté revêt Belochus trois ;
 Xercès, de Salamine assiégeant les détroits,
 Ressemble à l'aquilon des mers ; Penthésilée
 A sur son dos la peau d'une bête étoilée,
 Et, superbe, apparaît tendant son arc courbé ;
 Didon, Sémiramis, Thalestris, Niobé,
 Resplendissent parmi les profondeurs sereines ;
 Mais entre tous ces rois, entre toutes ces reines,
 Reines au sceptre d'or qu'admire un peuple heureux,
 Rois vainqueurs ou bénis, se disputant entr'eux
 Ces fiers surnoms, le grand, le beau, le fort, le juste,
 Artémise est sublime et Mausole est auguste.

Je suis le monument du cœur démesuré ;
 La mort n'est plus la mort sous mon dôme azuré ;
 Elle est splendide, elle est prospère, elle est vivante ;
 Elle a tant de porphyre et d'or qu'elle s'en vante ;
 Je suis le deuil triomphe et le tombeau palais ;
 Oh ! tant qu'on chantera ce chant : — Oublions-les,
 Vivons, soyons heureux ! — aux morts gisant sous terre ;
 Tant que les voluptés riront près du mystère ;
 Tant qu'on noiera ses deuils dans les vins décevants,
 Moi l'édifice sombre et superbe, ô vivants,
 Je jetterai mon ombre à vos joyeux visages ;
 Jusqu'à la fin des ans, jusqu'au terme des âges,
 Jusqu'à ce que le temps, las, demande à s'asseoir,
 Mes cippes, mes piliers, mes arcs, l'aube et le soir
 Découpant sur le ciel mes frontons taciturnes
 Où des colosses noirs rêvent, portant des urnes,
 Mon bronze glorieux et mon marbre sacré
 Diront : Mausole est mort, Artémise a pleuré.

Les siècles, vénérable et triomphante épreuve,
 À jamais en passant verront la grande veuve
 Assise sur mon seuil, fantôme saint et doux ;
 Elle attend le moment d'aller, près de l'époux,
 Se coucher dans le lit de la noce éternelle ;
 Elle pare son front d'ache et de fraxinelle,
 Et se parfume afin de plaire à son mari ;
 Elle tient un miroir qui n'a jamais souri,
 Et se met des anneaux aux doigts, et sous ses voiles
 Peigne ses longs cheveux d'où tombent des étoiles.

Quand cette voix se tut, à Pise, près de là,
 Du haut d'une acropole une autre voix parla :
 Je suis l'Olympien, je suis le Musagète ;
 Tout ce qui vit, respire, aime, pense et végète,
 Végète, pense, vit, aime et respire en moi ;
 L'encens monte à mes pieds mêlé d'un vague effroi ;
 L'angle de mon sourcil touche à l'axe du monde ;
 La tempête me parle avant de troubler l'onde ;
 Je dure sans vieillir, j'existe sans souffrir ;
 Je ne sais qu'une chose impossible, mourir.
 J'ai sur mon front, que l'ombre en reculant adore,
 La bandelette bleue et rose de l'aurore.
 Ô mortels effrénés, emportés, hagards, fous,
 L'urne des jours me lave en vous noircissant tous ;
 À mesure qu'au fond des nuits et sous la voûte
 Du temps d'où l'instant suinte et tombe goutte à goutte,
 Les siècles, partant l'un après l'autre, s'en vont,
 Ainsi que des oiseaux volant sous un plafond,
 Hébé plus fraîche rit en mes hautes demeures ;
 Ma jeunesse renaît sous le baiser des heures ;
 J'empêche, en abaissant mon sceptre lentement
 Vers le trou monstrueux plein du triple aboîment,
 Cerbère de saisir les astres dans sa gueule ;
 La chaîne du destin immuable peut seule
 Meurtrir ma main égale à tout l'effort des dieux ;
 Mon temple offre son mur au nid mélodieux ;
 Et c'est du vol de l'aigle et du vol de la foudre,
 C'est du cri de l'enfer tremblant de se dissoudre,
 C'est du choc convulsif des groupes des typhons,
 C'est du rassemblement des nuages profonds,
 Que le vieux Phidias d'Athènes, statuaire,
 Composa, dans l'horreur sainte du sanctuaire,
 L'immense apaisement de ma sérénité.
 Quand, dans le saint pœan par les mondes chanté,
 L'harmonie amoindrie avorte ou dégénère,
 Je rends le rythme aux cieux par un coup de tonnerre ;
 Mon crâne plein d'échos, plein de lueurs, plein d'yeux,
 Est l'ancre éblouissant du grand Pan radieux ;
 En me voyant on croit entendre le murmure
 De la ville habitée et de la moisson mûre,
 Le bruit du gouffre au chant de l'azur réuni,
 L'onde sur l'océan, le vent dans l'infini,
 Et le frémissement des deux ailes du cygne ;
 On sent qu'il suffirait à Jupiter d'un signe
 Pour mêler sur le front des hommes le chaos ;
 Que seul je mets la bride aux bouches des fléaux,

Que l'abîme est mon hydre, et que je pourrais faire
 Heurter le pôle au pôle et l'étoile à la sphère,
 Et rouler à flots noirs les nuits sur les clartés,
 Et s'entre-regarder les dieux épouvantés,
 Plus aisément qu'un pâtre au flanc hâlé ne jette
 Une pierre aux chevreaux broutant sur le Taygète.

V

Les nuages erraient dans les souffles des airs,
 Et la cinquième voix monta du bord des mers :

— Sostrate Gnidien regardait les étoiles.
 De la tente des cieux dorant les larges toiles,
 Elles resplendissaient dans le nocturne azur ;
 Leur rayonnement calme emplissait l'éther pur
 Où le soir le grand char du soleil roule et sombre ;
 Elles croisaient, au fond des clairs plafonds de l'ombre
 Où le jour met sa pourpre et la nuit ses airains,
 Leurs chœurs harmonieux et leurs groupes sereins ;
 Le sinistre océan grondait au-dessous d'elles ;
 L'onde à coups de nageoire et les vents à coups d'ailes
 Luttaient, et l'âpre houle et le rude aquilon
 S'attaquaient dans un blême et fauve tourbillon ;
 Éole fou prenait aux cheveux Neptune ivre ;
 Et c'était la pitié du songeur que de suivre
 Les pauvres nautoniers de son œil soucieux ;
 Partout piège et naufrage ; il tombait de ces cieux
 Sur l'esquif et la barque et les fortes trirèmes
 Une foule d'instant terribles ou suprêmes ;
 Et pas une clarté pour dire : Ici le port !
 Le gouffre, redoublant de tourmente et d'effort,
 Vomissait sur les nef, d'horreur exténuées,
 Toute son épouvante et toutes ses nuées ;
 Et les brusques écueils surgissaient ; et comment
 S'enfuir dans ce farouche et noir déchirement ?
 Et les marins perdus se courbaient sous l'orage ;
 La mort leur laissait voir, comme un dernier mirage,
 La terre s'éclipsant derrière les agrès,
 Les maisons, les foyers pleins de tant de regrets,
 Des fantômes d'enfants à genoux, et des rêves
 De femmes se tordant les bras le long des grèves ;
 On entendait crier de lamentables voix :
 — Adieu, terre ! patrie, adieu ! collines, bois,
 Village où je suis né, vallée où nous vécûmes !... —
 Et tout s'engloutissait dans de vastes écumes,
 Tout mourait ; puis le calme, ainsi que le jour naît,
 Presque coupable et presque infâme, revenait ;

Le ciel, l'onde, achevaient en concert leur mêlée ;
 L'hydre verte laissait luire l'hydre étoilée ;
 L'océan se mettait, plein de morts, teint de sang,
 À gazouiller ainsi qu'un enfant innocent ;
 Cependant l'algue allait et venait dans les chambres
 Des navires roulant au fond de l'eau leurs membres ;
 Les bâtiments noyés rampaient au plus profond
 Des flots qui savent seuls dans l'ombre ce qu'ils font.
 Tristes esquifs partis, croyant aux providences !
 Et les sphères menaient dans le ciel bleu leurs danses ;
 Et, n'ayant pu montrer ni le port ni l'écueil,
 Ni préserver la nef de devenir cercueil,
 Les constellations, jetant leur lueur pâle
 Jusqu'au lit ténébreux de la grande eau fatale,
 Et sous l'onde, et parmi les effrayants roseaux,
 Dessinant la figure obscure des vaisseaux,
 Poupes et mâts, débris des sapins et des ormes,
 Éclairaient vaguement ces squelettes difformes,
 Et faisaient sous l'écume, au fond du gouffre amer,
 Rire aux dépens des dieux les monstres de la mer.
 Les morts flottaient sous l'eau qui jamais ne s'arrête,
 Et par moments, levant hors de l'onde la tête,
 Ils semblaient adresser, dans leurs vagues réveils,
 Une question sombre et terrible aux soleils.

C'est alors que, des flots dorant les sombres cimes,
 Voulant sauver l'honneur des Jupiters sublimes,
 Voulant montrer l'asile aux matelots, rêvant
 Dans son Alexandrie, à l'épreuve du vent,
 La haute majesté d'un phare inébranlable
 À la solidité des montagnes semblable,
 Présent jusqu'à la fin des siècles sur la mer,
 Avec du jaspe, avec du marbre, avec du fer,
 Avec les durs granits taillés en tétraèdres,
 Avec le roc des monts, avec le bois des cèdres,
 Et le feu qu'un titan a presque osé créer,
 Sostrate Gnidien me fit, pour suppléer,
 Sur les eaux, dans les nuits fécondes en désastres,
 À l'inutilité magnifique des astres.

VI

Et ceci dans l'espace était à peine dit
 Qu'une voix du côté de Rhodes s'entendit :

— Mon nom, Lux ; ma hauteur, soixante-dix coudées ;
 Ma fonction, veiller sur les mers débordées ;
 Le vrai phare, c'est moi.

Rhode est sous mon orteil.

Devant la fixité de mes yeux sans sommeil,
L'hiver blanchit les monts où le milan séjourne,
Le zodiaque vaste et formidable tourne,
L'homme vit, l'océan roule, les matelots
Débarquent sur les quais les sacs et les ballots,

Le jour luit, l'ouragan s'endort ou s'exaspère,
Et, gardien de l'eau bleue en son brumeux repaire,
Sentinelle que nul ne viendra relever,
Je regarde la nuit venir, l'aube arriver,
La voile fuir, le flot hurler comme un molosse,
Avec la rêverie immense du colosse.

Ô tristes mers, l'airain c'est l'immobilité ;
L'airain, ô large gouffre à jamais agité,
C'est la victoire ; il sort de la forge géante ;
Il a Vulcain pour père, ou Lysippe, ou Cléanthe,
Ou Phidias ; il sort, fier, vivant ; après quoi,
Il monte au piédestal comme à son trône un roi,
Et s'empare du temps et de la solitude ;
Et l'airain, c'est le calme, ô vaste inquiétude.

Lui l'immuable, il fut à son heure orageux ;
Dans tes fixes écueils, dans tes rapides jeux,
Tu ne lui montres rien, ô mer, qu'il ne connaisse ;
Il t'égale en durée, il t'égale en jeunesse ;
Il a rongé la cuve ainsi que toi les ports ;
Étant le bronze, il est rocher comme tes bords,
Et flot comme ton onde, ayant été la lave.
Il est du piédestal le triomphal esclave,
Et le piédestal morne et soumis est son chien.
Le ciel auteur de tout, du mal comme du bien,
Amalgame, construit, veut, rejette, préfère,
Et seul crée, et seul fait ce que l'homme croit faire ;
Le ciel, — sans demander si c'est à l'immortel
Ou si c'est au tyran qu'on élève un autel,
Sans s'informer à qui la foule prostitue
Ou consacre l'airain, le marbre, la statue, —
Anime l'ouvrier, fondeur ou forgeron,
Et sur le moule obscur, béant comme un clairon,
Où l'artiste sculpta Cécrops ou Polyphonte,
Penche et fait basculer les chaudières de fonte ;
Eh bien, ce ciel sacré, pur, jamais endormi,
Qui donne au combattant le cheval pour ami,
Au laboureur le bœuf ruminant dans l'étable,
Ô mer, c'est lui qui veut que, saint et respectable,
Le bronze soit formé d'or, de cuivre et d'étain ;

Comme un sage, envoyé pour vaincre le destin,
 Étant la souveraine et grande conscience,
 Est composé de foi, d'honneur, de patience ;
 L'un affronte les ans, et l'autre les bourreaux ;
 Et le ciel fait l'airain comme il fait le héros.

C'est ainsi que je fus créé comme un athlète ;
 Aujourd'hui ta colère énorme me complète,
 Ô mer, et je suis grand sur mon socle divin
 De toute ta grandeur rongéant mes pieds en vain ;
 Nu, fort, le front plongé dans un gouffre de brume,
 Enveloppé de bruit et de grêle et d'écume
 Et de nuits et de vents qui se heurtent entr'eux,
 Je dresse mes deux bras vers l'éther ténébreux,
 Comme si j'appelais à mon aide l'aurore ;
 Mais il se tromperait s'il croit que je l'implore,
 Le matin passager et court du jour changeant ;
 Le soleil large et chaud et la lune d'argent
 Pour mon sourcil profond ne sont que des fantômes ;
 L'étincelle des cieus, l'étincelle des chaumes,
 Étoile ou paille, sont pour moi de la lueur ;
 La goutte de l'orage est ma seule sueur ;
 Je ne suis jamais las ; et, sans que je me courbe,
 Vainqueur, je sens frémir sous moi l'abîme fourbe.
 Parfois l'aigle, évadé du désert nubien,
 Au-dessus de mon front plane, et me dit : C'est bien.
 Stable, plus que le gouffre éternel mais mobile,
 Plus que les peuples, plus que l'astre, plus que l'île,
 Je regarde errer l'eau, l'ombre, l'homme, et Délos ;
 J'ai sous mes yeux l'amas mystérieux des flots,
 Image des humains, des songes et des nombres ;
 Le vaisseau convulsif passe entre mes pieds sombres ;
 Le mât frissonnant bat ma cuisse ou mon genou ;
 Et l'on voit s'engouffrer, fuyant l'aquilon fou,
 Sous l'arc prodigieux de mes jambes ouvertes,
 La flotte qui revient du fond des ondes vertes.
 Ma droite élève au loin sur ma tête un flambeau ;
 La tempête, vautour, le naufrage, corbeau,
 Viennent autour de moi s'abattre, et mon visage
 Les effraie, et devient sévère à leur passage ;
 Le salut me connaît, moi le grand chandelier,
 Ainsi que le chameau connaît le chamelier,
 Le char Automédon et l'esquif Palinure ;
 De même que la scie agrandit la rainure,
 La proue en me voyant fend l'eau plus fièrement ;
 Comme une fille craint son redoutable amant,
 La mer au sein lascif, cette prostituée,
 A peur de m'apporter quelque barque tuée ;

Et le flot, dont le pli roule un pauvre nocher,
 En s'approchant de moi, tâche de le cacher ;
 Je suis le dieu cherché par tout ce qui chancelle
 Sur le frémissement de l'onde universelle ;
 Le naufragé m'invoque en embrassant l'écueil ;
 La nuit je suis cyclope, et le phare est mon œil ;
 Rouge comme la peau d'un taureau qu'on écorche,
 La ville semble un rêve aux lueurs de ma torche ;
 Pour les marins perdus, c'est l'aurore qui point ;
 Et je règne ; et le gouffre inquiet ne sait point
 S'il doit japper de joie ou rugir de colère
 Quand, jusqu'aux profondeurs les plus mornes, j'éclaire
 L'immense tremblement de l'horizon confus.

Tais-toi, mer ! Je serai toujours ce que je fus.
 Car il ne se peut pas qu'en ma sombre aventure
 J'aie à combattre rien dans toute la nature
 De plus fort que ton flot terrible dont je ris ;
 Car il ne se peut pas, ô gouffre aux tristes cris,
 Qu'après avoir fondu les briques des fournaises,
 Après s'être roulé sur la pourpre des braises,
 Après avoir lassé les soufflets haletants,
 Mon fauve airain soit tendre aux morsures du temps ;
 Que moi qui brave, roi des vagues éblouies,
 Le ruissellement vaste et farouche des pluies,
 Moi qui l'été, l'hiver, me dresse sans savoir
 Si la bourrasque est dure et si l'orage est noir,
 Qui vois l'éclair à peine, ayant pour ordinaire
 D'émousser sur ma peau de bronze le tonnerre,
 Je sois vaincu, détruit, aboli, ruiné,
 Par l'heure, égratignure au sein blanc de Phryné ;
 Que jamais rien m'ébranle, et que, parce qu'il passe
 Des astres au zénith, des zéphyr dans l'espace,
 Mes muscles, enviés par le granit souvent,
 Se déforment ainsi qu'une nuée au vent ;
 Et qu'une vaine année arrivant acharnée,
 Et rapide, et prodigue, après une autre année,
 Une saison venant après une saison,
 Janvier remplaçant mai dans le vague horizon,
 En soufflant sur les nids et sur les fleurs, dissipe
 L'ouvrage de Charès, élève de Lysippe.

Je suis là pour jamais ; lève les yeux et vois
 Sur ton front le colosse, ô mer aux rudes voix !
 Que m'importe ! rugis, tonne, éclabousse, gronde,
 Je suis enraciné dans le crâne du monde,
 Comme le mont Ossa, comme le mont Athos ;
 Et la seule statue ayant deux piédestaux,

C'est moi ; je brave Hadès et je vaincrai Saturne ;
 On m'a nommé Soleil, mais le bronze est nocturne ;
 Vulcain forgea de l'ombre et fit l'airain ; j'ai beau
 Jeter sur l'océan le frisson d'un flambeau,
 J'ai beau porter au poing une flamme qui guide
 L'homme, battu des mers, dans cette nuit liquide,
 Autour de moi, sur l'île et sur l'eau, clair miroir,
 L'aube a beau resplendir, je suis le géant noir ;
 J'ai la durée obscure et lourde des ténèbres ;
 Je sens l'énigme en moi liée à mes vertèbres,
 Et Pan mystérieux met sa force en mes reins ;
 Je vis ; les ténébreux sont aussi les sereins ;
 Puissant, je suis tranquille ; et la terre âpre ou blonde,
 Le bouleversement tumultueux de l'onde,
 Les races succédant aux races, les tribus
 Et les peuples changeant de lois, de mœurs, de buts,
 La transformation lente des destinées,
 La déroute effarée et sombre des années,
 Tous les êtres du globe ou du bleu firmament,
 Entrant, sortant, flottant, surgissant, s'abîmant,
 Sur mon front, qui domine et la vague et la plage,
 Sont de la vision, mais ne sont pas de l'âge ;
 Les siècles sont pour moi, colosse, des instants ;
 Et, tant qu'il coulera des jours des mains du temps,
 Tant que poussera l'herbe et tant que vivra l'homme,
 Tant que les chars pesants et les bêtes de somme
 Marcheront sur la plaine, usant les durs pavés,
 Mes deux pieds écartés et mes deux bras levés,
 Devant la mer qui vient, s'enfle, approche et recule,
 Devant l'astre, devant le pâle crépuscule,
 Sembleront au passant vers ces rochers venu
 Le grand X de la nuit debout dans l'inconnu.

VII

Et, comme dans un chœur les strophes s'accélérent,
 Toutes ces voix dans l'ombre obscure se mêlèrent.
 Les jardins de Bélus répétèrent : — Les jours
 Nous versent les rayons, les parfums, les amours ;
 Le printemps immortel, c'est nous, nous seuls ; nous sommes
 La joie épanouie en roses sur les hommes. —
 Le mausolée altier dit : — Je suis la douleur ;
 Je suis le marbre, auguste en sa sainte pâleur ;
 Cieux ! je suis le grand trône et le grand mausolée ;
 Contemplez-moi. Je pleure une larme étoilée.
 — La sagesse, c'est moi, dit le phare marin ;
 — Je suis la force, dit le colosse d'airain ;
 Et l'olympien dit : — Moi, je suis la puissance.

Et le temple d'Éphèse, autel que l'âme encense,
Fronton qu'adore l'art, dit : — Je suis la beauté.
— Et moi, cria Chéops, je suis l'éternité.

Et je vis, à travers le crépuscule humide,
Apparaître la haute et sombre pyramide.

Superposant au fond des espaces béants
Les mille angles confus de ses degrés géants,
Elle se dressait, blême et terrible, étagée
De plus de plis brumeux que l'âpre mer Égée,
Et sur ses flots, jamais par le vent secoués,
Avait au lieu d'esquifs les siècles échoués.
Elle était là, montagne humaine ; et sa stature,
Monstrueuse, donnait du trouble à la nature ;
Son vaste cône d'ombre éclipsait l'horizon ;
Les troupes des vapeurs lui laissaient leur toison ;
Le désert sous sa base était comme une table ;
Elle montait aux cieux, escalier redoutable
D'on ne sait quelle entrée étrange de la nuit ;
Son bloc fatal semblait de ténèbres construit ;
Derrière elle, au milieu des palmiers et des sables,
On en voyait surgir deux autres, formidables ;
Mais, comme les coteaux devant le Pélion,
Comme les lionceaux à côté du lion,
Elles restaient en bas, et ces deux pyramides
Semblaient près de Chéops petites et timides ;
Au-dessus de Chéops planaient, allant, venant,
Jetant parfois de l'ombre à tout un continent,
Des aigles effrayants ayant la forme humaine ;
Et des foules sans nom éparses dans la plaine,
Dans de vagues cités dont on voyait les tours,
S'écriaient, chaque fois qu'un de ces noirs vautours
Passait, hérissé, fauve et sanglant, dans la bise :
— Voilà Cyrus ! Voilà Rhamsès ! Voilà Cambyse ! —
Et ces spectres ailés secouaient dans les airs
Des lambeaux flamboyants de lumière et d'éclairs,
Comme si, dans les cieux, faisant à Dieu la guerre,
Ils avaient arraché des haillons au tonnerre.
Chéops les regardait passer sans s'émouvoir.
Un brouillard la cachait tout en la laissant voir ;
L'obscur histoire était sur ses marches gravée ;
Les sphinx dans ses caveaux déposaient leur couvée ;
Les ans fuyaient, les vents soufflaient ; le monument
Méditait, immobile et triste, et, par moment,
Toute l'humanité, comme une fourmilière,
Satrape au sceptre d'or, prêtre au thyrses de lierre,
Rois, peuples, légions, combats, trônes croulants,

Était subitement visible sur ses flancs
 Dans quelque déchirure immense des nuées.
 Tout flottait sur sa base en ombres dénouées ;
 Et Chéops répéta : — Je suis l'éternité.

Ainsi parlent, le soir, dans la molle clarté,
 Ces monuments, les sept étonnements de l'homme.

La nuit vient, et s'étend d'Elinunte à Sodome,
 Ouvrant son aile où vont s'endormir tour à tour
 L'onde avec son rocher, la ville avec sa tour ;
 Elle élargit sa brume où le silence pèse ;
 Les voix et les rumeurs expirent ; tout s'apaise,
 Tout bruit s'éteint, à Rhode, en Élide, au Delta,
 Tout cesse.

Alors le ver du sépulcre chanta :

*

Je suis le ver. Je suis fange et cendre. Ô ténèbres,
 Je règne. Monuments, entassements célèbres,
 Panthéons, Rhamséïons,
 Façades de l'immense orgueil humain, si fières,
 Que l'homme devant vous doute s'il voit des pierres
 Ou s'il voit des rayons,

Sanctuaires chargés d'astres et d'empyrées,
 Splendides profondeurs de colonnes dorées,
 Vaste enceinte d'Assur,
 Mur où Nemrod cloua l'hippanthrope Phœanthe,
 Et dont la ronde tour, sous les oiseaux béante,
 Leur semble un puits obscur,

Terrasses de Theglath, avec vos avenues
 Augustes par deux rangs de sphinx aux gorges nues,
 Cirque d'Anthrops-le-Noir
 Si beau que, résistant à l'heure qui s'arrête,
 Les chevaux du soleil, cabrés, baissent la tête
 Pour tâcher de te voir !

Jardins, frontons ailés aux larges envergures,
 Portiques, piédestaux qui portez des figures
 Au geste souverain,
 Et qui, du haut des caps que votre masse encombre,
 Ajoutez à la mer vaste et sinistre l'ombre
 Des déesses d'airain,

Acropole où l'on vient des confins de la terre,

Tour du Bœuf, où Jason, raillant le Sagittaire,
 Vint sonner du buccin,
 Qui fais aux voyageurs, vains comme les abeilles
 Et vivants par leurs yeux avides de merveilles,
 Braver le Pont-Euxin,

Ô temple Acrocéraune, ô pilier d'Érythrée,
 Fiers de votre archipel, car c'est la mer sacrée,
 La mer où luit Pylos,
 Ses vagues ont noyé la horde massagète,
 Et, comme le vent vient de la montagne, il jette
 Des plumes d'aigle aux flots,

Chéops bâtie avec un art épouvantable,
 Si terrible qu'à l'heure où, couché dans l'étable,
 Le chien n'ose gronder,

Sirius, devant qui toute étoile s'efface,
 Est forcé de tourner vers toi sa sombre face
 Et de te regarder !

Édifices ! montez, et montez davantage.
 Superposez l'étage et l'étage à l'étage,
 Et le dôme aux cités ;
 Montez ; sous votre base écrasez les campagnes ;
 Plus haut que les forêts, plus haut que les montagnes,
 Montez, montez, montez !

Soyez comme Babel, âpre, indignée, austère,
 Cette tour qui voudrait échapper à la terre,
 Et qui dans les cieux fuit.

Montez. À l'archivolte ajoutez l'architrave.
 Encor ! encor ! Mettez le palais sur la cave,
 Le néant sur la nuit !

Montez dans le nuage, étant de la fumée !
 Montez, toi sur l'Égypte, et toi sur l'Idumée,
 Toi, sur le mont Caspé !

Pleurez avec le deuil, chantez avec la noce.
 Va noircir le zénith, flamme que le colosse
 Tient dans son poing crispé.

Ne vous arrêtez pas. Montez ! montez encore !
 Moi je rampe, et j'attends. Du couchant, de l'aurore,
 Et du sud et du nord,

Tout vient à moi, le fait, l'être, la chose triste,
 La chose heureuse ; et seul je vis, et seul j'existe,
 Puisque je suis la mort.

La ruine est promise à tout ce qui s'élève.
Vous ne faites, palais qui croissez comme un rêve,
Frontons au dur ciment,
Que mettre un peu plus haut mon tas de nourriture,
Et que rendre plus grand, par plus d'architecture,
Le sombre écroulement.

Au fond de la poussière inévitable, un être
Rampe, et souffle un miasme ignoré qui pénètre
L'homme de toutes parts,
Qui noircit l'aube, éteint le feu, sèche la tige,
Et qui suffit pour faire avorter le prodige
Dans la nature épars.

Le monde est sur cet être et l'a dans sa racine,
Et cet être, c'est moi. Je suis. Tout m'avoisine.
Dieu me paye un tribut.

Vivez. Rien ne fléchit le ver incorruptible.
Hommes, tendez vos arcs ; quelle que soit la cible,
C'est moi qui suis le but.

Ô vivants, je l'avoue, on voit des hommes rire.
Plus d'une barque vogue avec un bruit de lyre ;
On est prince et seigneur ;
Le lit nuptial brille, on s'aime, on se le jure,
L'enfant naît, les époux sont beaux ; — j'ai pour dorure
Ce qu'on nomme bonheur.

Je mords Socrate, Eschyle, Homère, après l'envie.
Je mords l'aigle. Le bout visible de la vie
Est à tous et partout,
Et quand au mois de mai le rouge-gorge chante,
Ce qui fait que Satan rit dans l'ombre méchante,
C'est que j'ai l'autre bout.

Je suis l'Inconnu noir qui, plus bas que la bête,
Remplit tout ce qui marche au-dessus de sa tête
D'angoisse et de terreur ;
La preuve d'Alecton pareille à Cléopâtre,
De la pourpre identique au haillon, et du pâtre
Égal à l'empereur.

Je suis l'extinction du flambeau, toujours prête.
Il suffit qu'un tyran pense à moi dans la fête
Où les rois sont assis,
Pour que sa volupté, sa gaîté, sa débauche,
Deviennne on ne sait quoi de lugubre où s'ébauche
La pâle Némésis.

Je ne me laisse point oublier des satrapes ;
 La nuit, lascifs, leur main touche à toutes les grappes
 Du plaisir hasardeux,
 Et, pendant que leurs sens dans l'extase frémissent,
 Des apparitions de méduses blêmissent
 La voûte au-dessus d'eux.

Je suis le créancier. L'échéance m'est due.
 J'ai, comme l'araignée, une toile tendue.
 Tout l'univers, c'est peu.
 Le fil imperceptible et noir que je dévide
 Ferait l'aurore veuve et l'immensité vide
 S'il allait jusqu'à Dieu.

J'attends. L'obscurité sinistre me rend compte.
 Le capitaine armé de son sceptre, l'archonte,
 Le grave amphictyon,
 L'augure, le poète étoilé, le prophète,
 Tristes, songent à moi, cette vie étant faite
 De disparition.

Le visir sous son dais, le marchand sur son âne,
 Familles et tribus, les seigneurs d'Ecbatane
 Et les chefs de l'Indus
 Passent, et seul je sais dans quelle ombre est conduite
 Cette prodigieuse et misérable fuite
 Des vivants éperdus.

Brillez, cieux. Vis, nature. Ô printemps, fais des roses.
 Rayonnez, papillons, dans les métamorphoses.
 Que le matin est pur !
 Et comme les chansons des oiseaux sont charmantes,
 Au-dessus des amants, au-dessus des amantes,
 Dans le profond azur !

*

Quand, sous terre rampant, j'entre dans Babylone,
 Dans Tyr qui porte Ammon sur son double pylone,
 Dans Suze où l'aube luit,
 Lorsqu'entendant chanter les hommes, je me glisse,
 Invisible, caché, muet, dans leur délice,
 Leur triomphe et leur bruit,

Quoique l'épaisseur vaste et pesante me couvre,
 Quoique la profondeur, qui jamais ne s'entr'ouvre,
 Morne et sans mouvement,
 Me cache à tous les yeux dans son horreur tranquille,
 Tout, quel que soit le lieu, quelle que soit la ville,
 Quel que soit le moment,

Tout, Vesta comme Églé, Zénon comme Épicure,
 A le tressaillement de ma présence obscure ;
 On a froid, on a peur ;
 L'un frémit dans son faste et l'autre dans ses crimes,
 Et l'on sent dans l'orgueil démesuré des cimes
 Une vague stupeur ;

Et le Vatican tremble avec le Capitole,
 Et le roi sur le trône, et sur l'autel l'idole,
 Et Moloch et Sylla
 Frissonnent, et le mage épouvanté contemple,
 Sitôt que le palais a dit tout bas au temple :
 Le ver de terre est là !

*

Je suis le niveleur des frontons et des dômes ;
 Le dernier lit où vont se coucher les Sodomes
 Est arrangé par moi ;
 Je suis fourmillement et je suis solitude ;
 Je suis sous le blasphème et sous la certitude,
 Et derrière Pourquoi.

Nul dogme n'oserait affronter ma réponse.
 Laïs pour moi se frotte avec la pierre ponce.
 Je fais parler Pyrrhon.
 La guerre crie, enrôle, ameute, hurle, vole,
 Et je suis dans sa bouche alors que cette folle
 Souffle dans son clairon.

Je suis l'intérieur du prêtre en robe blanche,
 Je bave dans cette âme où la vérité penche ;
 Quand il parle, je mens.
 Le destin, labyrinthe, aboutit à ma fosse.
 Je suis dans l'espérance et dans la femme grosse,
 Et, rois, dans vos serments.

Quel sommeil effrayant, la vie ! En proie, en butte
 À des combinaisons de triomphe ou de chute,
 Passifs, engourdis, sourds,
 Les hommes, occupés d'objets qui se transforment,
 Sont hagards, et devraient s'apercevoir qu'ils dorment,
 Puisqu'ils rêvent toujours !

J'ai pour l'ambitieux les sept couleurs du prisme.
 C'est moi que le tyran trouve en son despotisme
 Après qu'il l'a vomi.
 Je l'éveille, sitôt sa colère rugie.
 Qu'est la méchanceté ? C'est de la léthargie ;
 Dieu dans l'âme endormi.

*

Hommes, riez. La chute adhère à l'apogée.
 L'écume manquerait à la mer submergée,
 L'éclat au diamant,
 La neige à l'Athos, l'ombre aux loups, avant qu'on voie
 Manquer la confiance et l'audace et la joie
 À votre aveuglement.

L'éventrement des monts de jaspe et de porphyre
 À bâtir vos palais peut à peine suffire,
 Larves sans lendemain !
 Vous avez trop d'autels. Vos sociétés folles
 Meurent presque toujours par un excès d'idoles
 Chargeant l'esprit humain.

Qu'est la religion ? L'abîme et ses fumées.
 Les simulacres noirs flottant sous les ramées
 Des bois insidieux,
 La contemplation de l'ombre, les passages
 De la nue au-dessus du front pensif des sages,
 Ont créé tous vos dieux.

Vos prêtres insensés chargent Satan lui-même
 D'un dogme et d'un devoir, lui le monstre suprême,
 Lui la rébellion !
 Ils en font leur bourreau, leur morne auxiliaire,
 Sans même s'informer si cette muselière
 Convient à ce lion.

Pour aller jusqu'à Dieu dans l'infini, les cultes,
 Les religions, l'Inde et ses livres occultes
 Par Hermès copiés,
 Offrent leurs points d'appui, leurs rites, leurs prières,
 Leurs dogmes, comme un gué montre à fleur d'eau des pierres
 Où l'on pose ses pieds.

Songes vains ! Les Védas trompent leurs clientèles,
 Car les religions sont des choses mortelles
 Qu'emporte un vent d'hiver ;
 Hommes, comme sur vous sur elles je me traîne ;
 Et, pour ronger l'autel, Dieu n'a pas pris la peine
 De faire un autre ver.

*

Je suis dans l'enfant mort, dans l'amante quittée,
 Dans le veuvage prompt à rire, dans l'athée,
 Dans tous les noirs oublis.
 Toutes les voluptés sont pour moi fraternelles.
 C'est moi que le fakir voit sortir des prunelles
 Du vague spectre Iblis.

Mon œil guette à travers les fêlures des urnes.
 Je vois vers les gibets voler les becs nocturnes
 Quêtant un noir lambeau.
 Je suis le roi muré. J'habite le décombre.
 La mort me regardait quand d'une goutte d'ombre
 Elle fit le corbeau.

Je suis. Vous n'êtes pas, feu des yeux, sang des veines,
 Parfum des fleurs, granit des tours, ô fiertés vaines !
 Tout d'avance est pleuré.
 On m'exterme en vain, je renais sous ma voûte ;
 Le pied qui m'écrasa peut poursuivre sa route,
 Je le dévorerai.

J'atteins tout ce qui vole et court. L'argiraspide
 Ne peut me fuir, eût-il un cheval plus rapide
 Que l'oiseau de Vénus ;
 Je ne suis pas plus loin des chars qui s'accélèrent
 Que du cachot massif où des lueurs éclairent
 De sombres torsos nus.

*

Un peuple s'enfle et meurt comme un flot sur la grève.
 Dès que l'homme a construit une cité, le glaive
 Vient et la démolit ;
 Ce qui résiste au fer croule dans les délices ;
 Pour te tuer, ô Rome, Octave a les supplices,
 Messaline a son lit.

Tout ici-bas perd pied, se renverse, trébuche,
 Et partout l'homme tombe, étant sa propre embûche ;
 Pourtant l'humanité
 Se lève dans l'orgueil et dans l'orgueil se couche ;
 Et le manteau de poil du prophète farouche
 Est plein de vanité.

Puisque ce sombre orgueil s'accroît toujours et monte,
 Puisque Tibère est Dieu, puisque Rome sans honte
 Lui chante un vil poëan,
 Puisque l'austérité des Burrhus se croit vierge,
 Puisqu'il est des Xercès qui prennent une verge
 Et fouettent l'océan,

Il faut bien que le ver soit là pour l'équilibre.
 Ce que le Nil, l'Euphrate et le Gange et le Tibre
 Roulent avec leur eau,
 C'est le reflet d'un tas de villes inouïes
 Faites de marbre et d'or, plus vite évanouies
 Que la fleur du sureau.

Fétide, abject, je rends les majestés pensives.
 Je mords la bouche, et quand j'ai rongé les gencives,
 Je dévore les dents.

Oh ! ce serait vraiment dans la nature entière
 Trop de faste, de bruit, d'emphase et de lumière,
 Si je n'étais dedans !

Le néant et l'orgueil sont de la même espèce.
 Je les distingue peu lorsque je les dépèce.
 J'erre éternellement
 Dans une obscurité d'horreur et d'anathème,
 Redoutable brouillard dont Satan n'est lui-même
 Qu'un épaissement.

*

Tout me sert. Glaive et soc, et sagesse et délire.
 De tout temps la trompette a combattu la lyre ;
 C'est le double éperon,
 C'est la double fanfare aux forces infinies ;
 Le prodige jaillit de ce choc d'harmonies ;
 Luttez, lyre et clairon.

Lyre, enfante la paix. Clairon, produis la guerre.
 Mettez en mouvement cette tourbe vulgaire
 Des camps et des cités ;
 Luttez ; poussez les uns aux batailles altières,
 Les autres aux moissons, et tous aux cimetières ;
 Lyre et clairon, chantez !

Chantez ! le marbre entend. La pierre n'est pas sourde,
 Les tours sentent frémir leur dalle la plus lourde,
 Le bloc est remué,
 Le créneau cède au chant qui passe par bouffée,
 Et le mur tressaillant qui naît devant Orphée,
 Meurt devant Josué.

Tout périt. C'est pour moi, dernière créature,
 Que travaille l'effort de toute la nature.
 Le lys prêt à fleurir,
 La mésange au printemps qui dans son nid repose,
 Et qui sent l'œuf, cassé par un petit bec rose,
 Sous elle s'entr'ouvrir,

Les Moïses emplis d'une puissance telle
 Que le peuple, écoutant leur parole immortelle
 Au pied du mont fumant,
 Leur trouve une lueur de plus en plus étrange,
 Tremble, et croit derrière eux voir deux ailes d'archange
 Grandir confusément,

Les passants, le despote aveugle et sans limites,
 Les rois sages avec leurs trois cents sulamites,
 Les pâles inconnus,
 L'usurier froid, l'archer habile aux escarmouches,
 Les cultes et les dieux plus nombreux que les mouches
 Dans les joncs du Cydnus,

Tout m'appartient. À moi symboles, mœurs, images !
 À moi ce monde affreux de bourreaux et de mages

Qui passe, groupe noir,
 Sur qui l'ombre commence à tomber, que Dieu marque,
 Qu'un vent pousse, et qui semble une farouche barque
 De pirates le soir.

À moi la courtisane ! À moi le cénobite !
 Dieu me fait Sésostris afin que je l'habite.

En arrière, en avant,
 À moi tout ! À toute heure, et qu'on entre ou qu'on sorte !
 Ma morsure, qui va finir à Phryné morte,
 Commence à Job vivant.

À moi le condamné dans sa lugubre loge !
 Il regarde effaré les pas que fait l'horloge ;
 Et, quoiqu'en son ennui
 La Mort soit invisible à ses fixes prunelles,
 À d'obscurs battements il sent d'horribles ailes
 Qui s'approchent de lui.

Rhode est fière, Chéops est grande, éphèse est rare.
 Le Mausolée est beau, le Dieu tonne, le Phare
 Sauve les mâts penchés,
 Babylone suspend dans l'air les fleurs vermeilles,
 Et c'est pour moi que l'homme a créé sept merveilles,
 Et Satan sept péchés.

À moi la vierge en fleur qui rit et se dérobe,
 Fuit, passe les ruisseaux, et relève sa robe
 Dans les prés ingénus !
 À moi les cris, les chants, la gaîté qui redouble !
 À moi l'adolescent qui regarde avec trouble
 La blancheur des pieds nus !

Rois, je me roule en cercle et je suis la couronne ;
 Buveurs, je suis la soif ; murs, je suis la colonne ;
 Docteurs, je suis la loi ;
 Multipliez les jeux et les épithalames,
 Les soldats sur vos tours, dans vos sérails les femmes ;
 Faites, j'en ai l'emploi.

Sage ici-bas celui qui pense à moi sans cesse !
 Celui qui pense à moi vit calme et sans bassesse ;
 Juste, il craint le remord ;
 Sous son toit frêle il songe aux maisons insondables ;

Il voit de la lumière aux deux trous formidables
De la tête de mort.

Votre prospérité n'est que ma patience.
Hommes, la volonté, la raison, la science,
Tentent ; seul j'accomplis.
Toute chose qu'on donne est à moi seul donnée.
Il n'est pas de fortune et pas de destinée
Qui ne m'ait dans ses plis.

Le héros qui, dictant des ordres à l'histoire,
Croit laisser sur sa tombe un nuage de gloire,
N'est sûr que de moi seul.
C'est à cause de moi que l'homme désespère.
Je regarde le fils naître, et j'attends le père
En dévorant l'aïeul.

Je suis l'être final. Je suis dans tout. Je ronge
Le dessous de la joie, et quel que soit le songe
Que les poètes font,
J'en suis, et l'hippogriffe ailé me porte en croupe ;
Quand Horace en riant te fait boire à sa coupe,
Chloé, je suis au fond.
La dénudation absolue et complète,
C'est moi. J'ôte la force aux muscles de l'athlète ;
Je creuse la beauté ;
Je détruis l'apparence et les métamorphoses ;
C'est moi qui maintiens nue, au fond du puits des choses,
L'auguste vérité.

Où donc les conquérants vont-ils ? mes yeux les suivent.
À qui sont-ils ? à moi. L'heure vient ; ils m'arrivent,
Découronnés, pâlis,
Et tous je les dépouille, et tous je les mutile,
Depuis Cyrus vainqueur de Tyr jusqu'à Bathylle
Vainqueur d'Amaryllis.

Le semeur me prodigue au champ qu'il ensemence.
Tout en achevant l'être expiré, je commence
L'être encor jeune et beau.
Ce que Fausta, troublée en sa pensée aride,
Voit dans le miroir pâle où s'ébauche une ride,
C'est un peu de tombeau.

Toute ivresse m'aura dans sa dernière goutte ;
Et sur le trône il n'est rien à quoi je ne goûte.

Les Trajans, les Nérons
Sont à moi, honte et gloire, et la fange est épaisse
Et l'or est rayonnant pour que je m'en repaisse.
Tout marche ; j'interromps.

J'habite Ombos, j'habite Élis, j'habite Rome.
J'allonge mes anneaux dans la grandeur de l'homme ;
J'ai l'empire et l'exil ;
C'est moi que les puissants et les forts représentent ;
En ébranlant les cieux, les Jupiters me sentent
Ramper dans leur sourcil.

Je prends l'homme, ébauche humble et tremblante qui pleure,
Le nerf qui souffre, l'œil qu'en vain le jour effleure,
Le crâne où dort l'esprit,
Le cœur d'où sort le sang ainsi qu'une couleuvre,
La chair, l'amour, la vie, et j'en fais un chef-d'œuvre,
Le squelette qui rit.

L'eau n'a qu'un bruit ; l'azur n'a que son coup de foudre ;
Le juge n'a qu'un mot, punir, ou bien absoudre ;
L'arbre n'a que son fruit ;
L'ouragan se fatigue à de vaines huées,
Et n'a qu'une épaisseur quelconque de nuées ;
Moi, j'ai l'énorme nuit.

L'Etna n'est qu'un charbon que creuse un peu de soufre ;
L'erreur de l'Océan, c'est de se croire un gouffre ;
Je dirai : C'est profond
Quand vous me trouverez un précipice, un piège,
Où l'univers sera comme un flocon de neige
Qui décroît et qui fond.

Quoique l'enfer soit triste, et quoique la géhenne,
Sans pitié, redoutable aux hommes pleins de haine,
Ouvrte au-dessous d'eux,
Soit étrange et farouche, et quoiqu'elle ait en elle
Les immenses cheveux de la flamme éternelle,
Qu'agite un vent hideux,

Le néant est plus morne encor, la cendre est pire
Que la braise, et le lieu muet où tout expire
Est plus noir que l'enfer ;

Le flamboiement est pourpre et la fournaise montre ;
 Moi je bave et j'éteins. L'hydre est une rencontre
 Moins sombre que le ver.

Je suis l'unique effroi. L'Afrique et ses rivages
 Pleins du barrissement des éléphants sauvages,
 Magog, Thor, Adrasté,
 Sont vains auprès de moi. Tout n'est qu'une surface
 Qui sert à me couvrir. Mon nom est Fin. J'efface
 La possibilité.

J'abolis aujourd'hui, demain, hier. Je dépouille
 Les âmes de leurs corps ainsi que d'une rouille ;
 Et je fais à jamais
 De tout ce que je tiens disparaître le nombre
 Et l'espace et le temps, par la quantité d'ombre
 Et d'horreur que j'y mets.

Amant désespéré, tu frappes à ma porte,
 Redemandant ton bien et ta maîtresse morte,
 Et la chair de ta chair,
 Celle dont chaque nuit tu dénouais les tresses,
 Plus fier, plus éperdu, plus ivre en ses caresses
 Que l'aigle au vent de mer.

Tu dis : « — Je la veux ! Terre et cieux, je la réclame !
 Le jour où je la vis, je crus voir une flamme.
 Viens, dit-elle. Je vins.

Sa jeune taille était plus souple que l'acanthé ;
 Elle errait éblouie, idéale bacchante,
 Sous des pampres divins.

« Son cœur fut si profond que j'y perdis mon âme.
 Je l'aimais ! quand le soir, les yeux de cette femme
 Au front pur, au sein nu,
 Me regardaient, pensifs, clairs, à travers ses boucles,
 Je croyais voir briller les vagues escarboucles
 D'un abîme inconnu.

« C'est elle qui prenait ma tête en ses mains blanches !
 Elle qui me chantait des chansons sous les branches,
 Des chansons dans les bois,
 Si douces qu'on voyait sur l'eau rêver le cygne,
 Et que les dieux là-haut se faisaient entr'eux signe

D'écouter cette voix !

« Elle est morte au milieu d'une nuit de délices...
Elle était le printemps, ouvrant de frais calices ;
Elle était l'Orient ;
Gaie, elle ressemblait à tout ce qu'on désire ;
L'esquif, entrant dès l'aube au golfe de Nisyre,
N'est pas plus souriant.

« Elle était la plus belle et la plus douce chose !
Son âme était le lys, son corps était la rose ;
Son chant chassait les pleurs ;
Nue, elle était Déesse, et, Vierge sous ses voiles ;
Elle avait le parfum que n'ont pas les étoiles,
L'éclair qui manque aux fleurs.

« Elle était la lumière et la grâce ; je l'aime !
Je la veux ! ô transports ! ô volupté suprême !
Ô regrets déchirants !... » —
Voilà huit jours qu'elle est dans mon ombre farouche ;
Si tu veux lui donner un baiser sur la bouche,
Prends-la, je te la rends !

Reprends ce corps, reprends ce sein, reprends ces lèvres ;
Cherches-y ton plaisir, ton extase, tes fièvres ;
Je la rends à tes vœux ;
Viens, tu peux, pour ta joie et tes jeux et tes fautes,
La reprendre, pourvu seulement que tu m'ôtes
De ses sombres cheveux.

Nous rions, l'ombre et moi, de tout ce qui vous navre,
Nous avons, nous aussi, notre fleur, le cadavre ;
La femme au front charmant,
Blanche, embaumant l'alcôve et parfumant la table,
Se transforme en ma nuit... — Viens voir quel formidable
Épanouissement !

Cette rose du fond du tombeau, viens la prendre,
Je te la rends. Reprends, jeune homme, dans ma cendre,
Dans mon fatal sillon,
Cette fleur où ma bave épouvantable brille,
Et qui, pâle, a le ver du cercueil pour chenille,
L'âme pour papillon.

Elle est morte, — Et c'est là ta poignante pensée, —
 Au moment le plus doux d'une nuit insensée ;
 Eh bien, tu n'es plus seul,
 Reprends-la ; ce lit froid vaut bien ton lit frivole ;
 Entre ; et toi qui riais de la chemise folle,
 Viens braver le linceul.

Elle t'attend, levant son crâne où l'œil se creuse,
 T'offrant sa main verdie et sa hanche terreuse,
 Son flanc, mon noir séjour...
 Viens, couvrant de baisers son vague rire horrible,
 Dans ce commencement d'éternité terrible
 Finir ta nuit d'amour !

Ô vie universelle, où donc est ton dictame ?
 Qu'est-ce que ton baiser ? Un lèchement de flamme.
 Le cœur humain veut tout,
 Prend tout, l'or, le plaisir, le ciel bleu, l'herbe verte...
 Et dans l'éternité sinistrement ouverte
 Se vide tout à coup.

La vie est une joie où le meurtre fourmille,
 Et la création se dévore en famille.
 Baal dévore Pan.

L'arbre, s'il le pouvait, épuiserait la sève ;
 Léviathan, bâillant dans les ténèbres, rêve
 D'engloutir l'Océan ;

L'onagre est au boa qui glisse et l'enveloppe ;
 Le lynx tacheté saute et saisit l'antilope ;
 La rouille use le fer ;
 La mort du grand lion est la fête des mouches ;
 On voit sous l'eau s'ouvrir confusément les bouches
 Des bêtes de la mer ;

Le crocodile affreux, dont le Nil cache l'ancre,
 Et qui laisse aux roseaux la marque de son ventre,
 À peur de l'ichneumon ;
 L'hirondelle devant le gypaète émigre ;
 Le colibri, sitôt qu'il a faim, devient tigre ;
 L'oiseau-mouche est démon.

Le volcan, c'est le feu chez lui, tyran et maître,
 Mâchant les durs rochers, féroce et parfois traître,

Tel qu'un sombre empereur,
 Essuyant la fumée à sa bouche rougie,
 Et son cratère enflé de lave est une orgie
 De flammes en fureur ;

La louve est sur l'agneau comme l'agneau sur l'herbe ;
 Le pâle genre humain n'est qu'une grande gerbe
 De peuples pour les rois ;
 Avril donne aux fleurs l'ambre et la rosée aux plantes
 Pour l'assouvissement des abeilles volantes
 Dans la lueur des bois ;

De toutes parts on broute, on veut vivre, on dévore,
 L'ours dans la neige horrible et l'oiseau dans l'aurore ;
 C'est l'ivresse et la loi.

Le monde est un festin. Je mange les convives.
 L'océan a des bords, ma faim n'a pas de rives ;
 Et le gouffre, c'est moi.

Vautour, qu'apportes-tu ? — Les morts de la mêlée,
 Les morts des camps, les morts de la ville brûlée,
 Et le chef rayonnant. —

C'est bien, donne le sang, vautour ; donne la cendre,
 Donne les légions, c'est bien ; donne Alexandre,
 C'est bien. Toi maintenant !

Le miracle hideux, le prodige sublime,
 C'est que l'atome soit en même temps l'abîme ;
 Tout d'en haut m'est jeté ;
 Je suis d'autant plus grand que je suis plus immonde ;
 Et l'amointrissement formidable du monde
 Fait mon énormité.

Fouillez la mort. Fouillez l'écroulement terrible.
 Que trouvez-vous ? L'insecte. Et, quoique ayant la bible,
 Quoique ayant le koran,
 Je ne suis rien qu'un ver. Ô vivants, c'est peut-être
 Parce que je suis fait des croyances du prêtre,
 Des splendeurs du tyran,

C'est parce qu'en ma nuit j'ai mangé vos victoires,
 C'est parce que je suis composé de vos gloires
 Dont l'éclat retentit,
 De toutes vos fiertés, de toutes vos durées,

De toutes vos grandeurs, tour à tour dévorées,
 Que je reste petit.
 Qu'est-ce que l'univers ? Qu'est-ce que le mystère ?
 Une table sans fin servie au ver de terre ;
 Le nain partout béant ;
 Un engloutissement du géant par l'atome,
 Tout lentement rongé par Rien ; et le fantôme
 Créé par le néant.

L'épouvante m'adore, et, ver, j'ai des pontifes.
 Mon spectre prend une aile et mon aile a des griffes.
 Vil, infect, chassieux,
 Chétif, je me dilate en une immense forme,
 Je plane, et par moments, chauve-souris énorme,
 J'enveloppe les cieux.

Dieu qui m'avez fait ver, je vous ferai fumée.
 Si je ne puis toucher votre essence innommée,
 Je puis ronger du moins
 L'amour dans l'homme, et l'astre au fond du ciel livide,
 Dieu jaloux, et, faisant autour de vous le vide,
 Vous ôter vos témoins.

Parce que l'astre luit, l'homme aurait tort de croire
 Que le ver du tombeau n'atteint pas cette gloire ;
 Hors moi, rien n'est réel ;
 Le ver est sous l'azur comme il est sous le marbre ;
 Je mords, en même temps que la pomme sur l'arbre,
 L'étoile dans le ciel.

L'astre à ronger là-haut n'est pas plus difficile
 Que la grappe pendante aux pampres de Sicile ;
 J'abrège les rayons ;
 L'éternité n'est point aux splendeurs complaisante ;
 La mouche, la fourmi, tout meurt, et rien n'exempte
 Les constellations.

Il faut, dans l'océan d'en haut, que le navire
 Fait d'étoiles s'entr'ouvre à la fin, et chavire ;
 Saturne au large anneau
 Chancelle, et Sirius subit ma sombre attaque,
 Comme l'humble bateau qui va du port d'Ithaque
 Au port de Calymno.

Il est dans le ciel noir des mondes plus malades
 Que la barque au radoub sur un quai des Cyclades ;
 L'abîme est un tyran ;
 Arcturus dans l'éther cherche en vain une digue ;
 La navigation de l'infini fatigue
 Le vaste Aldebaran.

Les lunes sont, au fond de l'azur, des cadavres ;
 On voit des globes morts dans les célestes havres
 Là-haut se dérober ;
 La comète est un monde éventré dans les ombres
 Qui se traîne, laissant de ses entrailles sombres
 Sa lumière tomber.

Regardez l'abbadir et voyez le bolide ;
 L'un tombe, et l'autre meurt ; le ciel n'est pas solide ;
 L'ombre a d'affreux recoins ;
 Le point du jour blanchit les fentes de l'espace,
 Et semble la lueur d'une lampe qui passe
 Entre des ais mal joints.

Le monde, avec ses feux, ses chants, ses harmonies,
 N'est qu'une éclosion immense d'agonies
 Sous le bleu firmament,
 Un pêle-mêle obscur de souffles et de râles,
 Et de choses de nuit, vaguement sépulcrales,
 Qui flottent un moment.

Dieu subit ma présence ; il en est incurable.
 Toute forme créée, ô nuit, est peu durable.
 Ô nuit, tout est pour nous ;
 Tout m'appartient, tout vient à moi, gloire guerrière,
 Force, puissance et joie, et même la prière,
 Puisque j'ai ses genoux.

La démolition, voilà mon diamètre.
 Le zodiaque ardent, que Rhamsès a beau mettre
 Sur son sanglant écu,
 Craint le ver du sépulcre, et l'aube est ma sujette ;
 L'escarboucle est ma proie, et le soleil me jette
 Des regards de vaincu.

L'univers magnifique et lugubre a deux cimes.
 Ô vivants, à ses deux extrémités sublimes,
 Qui sont aurore et nuit,

La création triste, aux entrailles profondes,
Porte deux Tout-puissants, le Dieu qui fait les mondes,
Le ver qui les détruit.

Non, tu n'as pas tout, monstre ! et tu ne prends point l'âme.
Cette fleur n'a jamais subi ta bave infâme.
Tu peux détruire un monde et non souiller Caton.
Tu fais dire à Pyrrhon farouche : Que sait-on ?
Et c'est tout. Au-dessus de ton hideux carnage
Le prodigieux cœur du prophète surnage ;
Son char est fait d'éclairs ; tu n'en mords pas l'essieu.
Tu te vantes. Tu n'es que l'envieux de Dieu.
Tu n'es que la fureur de l'impuissance noire.
L'envie est dans le fruit, le ver est dans la gloire.
Soit. Vivons et pensons, nous qui sommes l'Esprit.
Toi, rampe. Sois l'atome effrayant qui flétrit
Et qui ronge et qui fait que tout ment sur la terre,
Mets cette tromperie au fond du grand mystère,
Le néant, sois le nain qui croit être le roi,
Serpente dans la vie auguste, glisse-toi,
Pour la faire avorter, dans la promesse immense ;
Ton lâche effort finit où le réel commence,
Et le juste, le vrai, la vertu, la raison,
L'esprit pur, le cœur droit, bravent ta trahison.
Tu n'es que le mangeur de l'abjecte matière.
La vie incorruptible est hors de ta frontière ;
Les âmes vont s'aimer au-dessus de la mort ;
Tu n'y peux rien. Tu n'es que la haine qui mord.
Rien tâchant d'être Tout, c'est toi. Ta sombre sphère
C'est la négation, et tu n'es bon qu'à faire
Frissonner les penseurs qui sondent le ciel bleu
Indignés, puisqu'un ver s'ose égaler à Dieu,
Puisque l'ombre atteint l'astre, et puisqu'une loi vile
Sur l'Homère éternel met l'éternel Zoïle.

Sait-on si ce n'est pas de la clarté qui sort
Du cerveau des songeurs sacrés, creusant le sort,
La vie et l'inconnu, travailleurs de l'abîme ?
Voici ce que j'ai vu dans une nuit sublime :

Cette nuit-là pas une étoile ne brillait ;

C'était au mois d'Eglad que nous nommons juillet ;
Et sous l'azur noir, face immense du mystère,
Dans tous les lieux déserts qui sont sur cette terre,
Forêts, plages, ravins, caps où rien ne fleurit,
Les solitaires, ceux qui vivent par l'esprit,
Sondant l'éternité, l'âme, le temps, le nombre,
Effarés et sereins, étaient épars dans l'ombre ;
L'un en Europe ; l'autre en Inde, où, dans les bois
Cachant ses jeunes faons, la gazelle aux abois
Attend pour s'endormir que le lion s'endorme ;
Un autre dans l'horreur de l'Afrique difforme.
Tous ces hommes avaient l'idéal pour objet ;
Et chacun d'eux était dans son antre et songeait.
Ces prophètes étaient frères sans se connaître ;
Pas un d'eux ne savait, isolé dans son être
Et sa pensée ainsi qu'un roi dans son état,
Que quelqu'un de semblable à lui-même existât ;
Ils veillaient, et chacun se croyait seul au monde ;
Aucun lien entre eux que l'énigme profonde
Et la recherche obscure et terrible de Dieu.
Ils pensaient ; l'infini sans borne et sans milieu
Pesait sur eux ; pas un qui de la solitude
N'eût la mystérieuse et sinistre attitude ;
Pourtant ils étaient doux ces hommes effrayants.

Sphar était attentif aux nuages fuyants ;
 Stélus laissait, du fond des mers, du bord des grèves,

 Du haut des cieux, venir à lui les vastes rêves ;
 Pythagore disait : Dieu ! fais ce que tu dois !
 Thur regardait l'abîme et comptait sur ses doigts ;
 Sadoch rêvait l'éden, ayant pour lit des pierres ;
 Zès, qui n'ouvrirait jamais qu'à demi les paupières,
 Contemplait cette chose implacable, la nuit ;
 Sadoch guettait l'autre être insondable, le bruit ;
 Sostrate étudiait, dans l'eau qu'un souffle mène,
 Dans la fumée et l'air, la destinée humaine ;
 Lycurgue, formidable et pâle, méditait ;
 Eschyle était semblable au rocher qui se tait,
 Et tournait vers l'Etna fumant son grand front chauve ;
 Isaïe, habitant d'un sépulcre, esprit fauve,
 Adressait la parole à ceux qui ne sont plus ;
 Comme Isaïe, un sage, un fou, Phégorbélus
 Parlait dans la nuée aux faces invisibles,
 Et disait, feuilletant on ne sait quelles bibles :
 — Je parle, et ne sais pas si je suis écouté ;
 Les spectres plus nombreux que les mouches d'été
 M'entourent, et sur moi se précipite et tombe
 La légion de ceux qui rêvent dans la tombe ;
 On me hait dans le monde étrange de la mort ;
 Je sens parfois, la nuit, un rêve qui me mord,
 Et les êtres de l'ombre, essaim, foule inconnue,
 M'attaquent quand je dors ; pourtant je continue,
 Et je cherche à savoir le grand secret caché
 Qu'Ève devina presque et qu'entrevoit Psyché. —
 Orobanchus, gardien de l'autel des Trois Grâces,

 Maudissait vaguement les casques, les cuirasses
 Et les glaives, semeurs tragiques du trépas,
 Et, sombre, murmurait : — Mortels, n'oubliez pas
 Qu'Aglaé dans sa main tient un bouton de rose. —
 Chacun recommandait à l'ombre quelque chose
 De faible, le haillon, le chaume, le grabat ;
 Phtès, les damnés sur qui trop de haine s'abat,

Hermanès, l'humble toit du lépreux sans défense,
 Gyr le droit, et Lysis la vénérable enfance.
 Tous voulaient secourir l'homme, et le protéger
 Contre ce monstre obscur, l'innombrable danger ;
 Tous calculaient le mal à fuir, le bien à faire.
 La terre est sous les yeux du destin ; cette sphère
 Semble être par quelqu'un confiée aux penseurs.

La nuit était immense, et dans ses épaisseurs
 Tout sommeillait, les bois, les monts, les mers, les sables ;
 Eux, ils ne dormaient point, étant les responsables.
 Les heures s'écoulaient, la nuit passait ; mais rien,
 Ni la faim, ni la soif, ni le vent syrien
 Qui va des mers d'Adram jusqu'au Tibre de Rome,
 Ne troublait ces esprits, souffrant des maux de l'homme ;
 Ils avaient la révolte en eux, l'altier frisson
 Que donne, à qui se sent des ailes, la prison ;
 Chacun tâchait de rompre un anneau de la chaîne ;
 Plus d'imposture ! plus de guerre ! plus de haine !
 85 Il sortait de chacun de ces séditieux

Une sommation qui s'en allait aux cieux.
 La vérité faisait, claire, auguste, insensée,
 De chacun de ces fronts jaillir une pensée,
 La justice, la paix, l'enfer amnistié.
 Ces cerveaux lumineux dégageaient la pitié,
 La bonté, le pardon aux vivants éphémères,
 L'espérance, la joie et l'amour, des chimères,
 Des rêves comme en font les astres, s'ils en font ;
 Cela se répandait sous le zénith profond ;
 Tous ces hommes étaient plongés dans les ténèbres ;
 Seuls et noirs, combinant les rythmes, les algèbres,
 Le chiffre avec le chant, le passé, le présent,
 Ajoutant quelque chose à l'homme, agrandissant
 La prunelle, l'esprit, la parole, l'ouïe,
 Ils songeaient ; et l'aurore apparut, éblouie.

Le grand Niagara s'écoule, le Rhin tombe ;
L'abîme monstrueux tâche d'être une tombe,
Il hait le géant fleuve, et dit : j'engloutirai.
Et le fleuve, pareil au lion attiré
Dans l'ancre inattendu d'une hydre aux mille têtes,
Lutte avec tous ses cris et toutes ses tempêtes.
Quoi ! la nature immense est donc un lieu peu sûr ?
Il se cabre, il résiste au précipice obscur,
Bave et bouillonne, et, blanc et noir comme le marbre,
Se cramponne aux rochers, se retient aux troncs d'arbre,
Penche, et, comme frappé de malédiction,
Roule, ainsi que tournait l'éternel Ixion.
Tordu, brisé, vaincu, Dieu même étant complice,
Le fleuve échevelé subit son dur supplice.
Le gouffre veut sa mort ; mais l'effort des fléaux
Pour faire le néant, ne fait que le chaos ;
L'affreux puits de l'enfer ouvre ses flancs funèbres,
Et rugit. Quel travail pour créer les ténèbres !
Il est l'envie, il est la rage, il est la nuit ;
Et la destruction, voilà ce qu'il construit.
Pareil à la fumée au faîte du Vésuve,
Un nuage sinistre est sur l'énorme cuve,
Et cache le tourment du grand fleuve trahi.
Lui, le fécondateur, d'où vient qu'il est haï ?
Qu'est-ce donc qu'il a fait au bois, au mont sublime,
Aux prés verts, pour que tous le livrent à l'abîme ?
Sa force, sa splendeur, sa beauté, sa bonté,
Croulent. Quel guet-apens et quelle lâcheté !
L'eau s'enfle comme l'outre où grondent les Borées,
Et l'horreur se disperse en voix désespérées ;
Tout est chute, naufrage, engloutissement, nuit,
Et l'on dirait qu'un rire infâme est dans ce bruit ;
Rien n'est épargné, rien ne vit, rien ne surnage ;
Le fleuve se débat dans l'atroce engrenage,
Tombe, agonise, et jette au lointain firmament
Une longue rumeur d'évanouissement.
Tout à coup, au-dessus de ce chaos qui souffre,
Apparaît, composé de tout ce que le gouffre
A de hideux, d'hostile et de torrentiel,
Un éblouissement auguste, l'arc-en-ciel ;

Le piège est vil, la roche est traître, l'onde est noire,
Et tu sors de cette ombre épouvantable, ô gloire !

I — Gaïffer-Jorge, duc d'Aquitaine

Au bas d'une muraille on ouvre une tranchée.
Les travailleurs, bras nus et la tête penchée,
Vont et viennent, fouillant dans l'obscur entonnoir ;
Sous la pioche, pareille au bec d'un oiseau noir,
Le rocher sonne, ainsi que le fer dans la forge ;
Dur labeur. Gaïffer, qu'on appelle aussi Jorge,
Fait creuser un fossé large et profond autour
De son donjon, palais de roi, nid de vautour,
Forteresse où ce duc, voisin de la tempête,
Habite, avec le cri des aigles sur sa tête ;
On éventre le mont, on défonce le champ ;
— Creusez ! creusez ! dit-il aux terrassiers, piochant
De l'aube jusqu'à l'heure où le soleil se couche,
Je veux faire à ma tour un fossé si farouche
Qu'un homme ait le vertige en regardant au fond. —
On creuse, et le travail que les ouvriers font
Trace au pied des hauts murs un tortueux cratère ;
Il descend chaque jour plus avant dans la terre ;
Un terrassier parfois dit : — Seigneur, est-ce assez ?
Et Gaïffer répond : — Creusez toujours, creusez.
Je veux savoir sur quoi ma demeure est bâtie.

Qu'est-ce que Gaïffer ? La fauve dynastie
Qu'installa, sous un dais fait d'une peau de bœuf,
Le patrice Constance en quatre-cent-dix-neuf,
Reçut de Rome en fief la troisième Aquitaine.
Aujourd'hui Gaïffer en est le capitaine.
De Bayonne à Cahors son pouvoir est subi ;
Les huit peuples qui sont à l'orient d'Alby,
Les quatorze qui sont entre Loire et Garonne,
Sont comme les fleurons de sa fière couronne ;
Auch lui paie un tribut ; du Tursan au Marsan
Il reçoit un mouton de chaque paysan ;
Le Roc-Ferrat, ce mont où l'on trouve l'opale,
Saint-Sever sur l'Adour, Aire l'épiscopale,
Sont à lui ; son état touche aux deux océans ;
Le roi de France entend jusque dans Orléans
Le bruit de son épée aiguisée et fourbie
Aux montagnes d'Irun et de Fontarabie ;

Gaïffer a sa cour plénière de barons ;
 La foule, autour de lui, se tait et les clairons
 Font un sinistre éclat de triomphe et de fête ;
 Au point du jour, sa tour, dont l'aube teint le faîte,
 Noire en bas et vermeille en haut, semble un tison
 Qu'un bras mystérieux lève sur l'horizon ;
 Gaïffer-Jorge est prince, archer et chasseur d'hommes ;
 On le trouve très-grand parmi ses majordomes,
 Ses baillis font sonner sa gloire, et ses prévôts
 Sont plus qu'à Dieu le père à Gaïffer dévots.
 Seulement, il a pris, pour élargir sa terre,
 Aux infants d'Oloron leur ville héréditaire ;
 Mais ces infants étaient de mauvaise santé,
 Et si jeunes que c'est à peine, en vérité,
 S'ils ont su qu'on changeait leur couronne en tonsure ;
 De plus son amitié n'est pas toujours très-sûre ;
 Il a, pour cent francs d'or, livré son maître Aymon
 Au noir Miramolin, Hécuba-le-démon ;
 Aymon, ce chevalier dont tout parlait naguère,
 Avait instruit le duc Gaïffer dans la guerre,
 Aymon était un fier et bon campéador,
 Mais Gaïffer était sans le sou, cent francs d'or
 Font cent mille tomans, et son trésor étique
 Avait besoin d'un coup de grande politique ;
 Par la vente d'Aymon il a réalisé
 De quoi pouvoir donner un tournoi, l'an passé,
 Et bien vivre, et jeter l'argent par la fenêtre ;
 La grandeur veut le faste, il ne convient pas d'être
 À la fois duc superbe et prince malaisé ;
 Enfin on dit qu'un soir il a, chasseur rusé,
 Conduit, tout en riant, au fond d'une clairière,
 Son frère Astolphe, et l'a poignardé par derrière ;
 Mais ils étaient jumeaux, Astolphe un jour pouvait
 Prétendre au rang ducal dont Jorge se revêt,
 Et pour la paix publique on peut tuer son frère.

Étançonner le sable, ôter l'argile, extraire
 La brèche et le silex, et murer le talus,
 C'est rude. Après les huit premiers jours révolus :
 — Sire, ce fossé passe en profondeur moyenne
 Tous ceux de Catalogne et tous ceux de Guyenne,
 Dit le maître ouvrier, vieillard aux blancs cheveux.
 — Creusez ! répond le duc. Je vous l'ai dit. Je veux
 Voir ce que j'ai sous moi dans la terre profonde. —

Huit jours encore on creuse, on sape, on fouille, on sonde ;
 Tout à coup on déterre une pierre, et, plus bas,
 Un cadavre, et le nom sur le roc : Barabbas.
 — Creusez,

dit Jorge. — On creuse. Au bout d'une semaine
 Une autre pierre avec une autre forme humaine
 Perce l'ombre, affreux spectre au fond d'un trou hideux ;
 Et ce cadavre était le plus sombre des deux ;
 Une corde à son cou rampait ; une poignée
 De drachmes d'or sortait de sa main décharnée ;
 Sur la pierre on lisait : Judas. — Creusez toujours !
 Allez ! creusez ! cria le duc du haut des tours. —
 Et le bruit du maçon que le maçon appelle
 Recommença ; la pioche et la hotte et la pelle
 Plongèrent plus avant qu'aucun mineur ne va.
 Après huit autres jours de travail, on trouva
 Soudain, dans la nuit blême où rien n'a plus de forme,
 Un squelette terrible, et sur son crâne énorme
 Quatre lettres de feu traçaient ce mot : Caïn.
 Les pâles fossoyeurs frémirent, et leur main
 Laissa rouler l'outil dans l'obscurité vide ;
 Mais le duc apparaîût, noir sur le ciel livide :
 — Continuez, dit-il, penché sur le fossé,
 Allez ! — On obéit ; et l'un d'eux s'est baissé,
 Morne esclave, il reprend le pic pesant et frappe ;
 Et la roche sonna comme une chausse-trappe,
 Au second coup la terre obscure retentit ;
 Du trou que fit la pioche une lueur sortit,
 Lueur qui vint au front heurter la tour superbe,
 Et fit, sur le talus, flamboyer les brins d'herbe
 Comme un fourmillement de vipères de feu ;
 On la sentait venir de quelque horrible lieu ;
 Tout le donjon parut sanglant comme un mystère ;
 — Allez ! dit Jorge. — Alors on entendit sous terre
 Une lugubre voix qui disait : — Gaïffer,
 Ne creuse point plus bas, tu trouverais l'enfer.

II – Masferrer

I – NEUVIÈME SIÈCLE. — PYRÉNÉES.

C'est un funeste siècle et c'est un dur pays.
 Oh ! que d'Herculanums et que de Pompéis
 Enfouis dans la cendre épaisse de l'histoire !
 D'horribles rois sont là ; la montagne en est noire.

Assistés au besoin par ceux du mont Ventoux,
 Ceux-ci basques, ceux-là catalans, méchants tous,
 Ils ont de leurs donjons couvert la chaîne entière ;
 Du pertuis de Biscaye au pas de l'Argentière,
 La guerre gronde, ouvrant ses gueules de dragon
 Sur toute la Navarre et sur tout l'Aragon ;
 Tout tremble ; pas un coin de ravine où ne grince
 La mâchoire d'un tigre ou la fureur d'un prince ;
 Ils sont maîtres des cols et maîtres des sommets.
 Ces pays garderont leurs traces à jamais ;
 La tyrannie avec le fer du glaive creuse
 Sur la terre sa forme et sa figure affreuse,
 Là ses dents, là son pied monstrueux, là son poing ;
 Linéaments hideux qu'on n'effacera point,
 Tant avec son épée impérieuse et dure
 Chaque despote en fait profonde la gravure !
 Or jamais ces vieux pics pleins de tours, exhausés
 De forts ayant le gouffre et la nuit pour fossés,
 N'ont paru plus mauvais et plus haineux aux hommes
 Que dans le siècle étrange et funèbre où nous sommes ;
 Ils se dressent, chaos de blocs démesurés ;
 Leur cime, par delà les vallons et les prés,
 Guette, gêne et menace, à vingt ou trente lieues,
 Les villes dont au loin on voit les flèches bleues ;
 De quelque chef de bande implacable et trompeur
 Chacun d'eux est l'abri redouté ; leur vapeur
 Semble empoisonner l'air d'un miasme insalubre ;
 Ils sont la vision colossale et lugubre ;
 La neige et l'ombre font, dans leurs creux entonnoirs,
 Des pans de linceuls blancs et des plis de draps noirs ;
 L'eau des torrents, éparse et de lueurs frappée,
 Ressemble aux longs cheveux d'une tête coupée ;
 Dans la brume on dirait que leurs escarpements
 Sont d'une boucherie encor tiède fumants ;
 Tous ces géants ont l'air de faire dans la nue

Quelque exécution sombre qui continue ;
 L'air frémit ; le glacier peut-être en larmes fond ;
 Fatales, calmes, muets, et debout dans le fond
 De la place publique effrayante des plaines,
 Sur leurs vagues plateaux, sur leurs croupes hautaines,
 Ils ont tous le carré hideux des castillos,
 Comme des échafauds qui portent des billots.

II – TERREUR DES PLAINES

Certes, c'est ténébreux ; et, devant deux provinces,
 Devant deux gras pays, un tel réseau de princes
 N'attache pas pour rien des mailles et des nœuds
 Et des fils aux pitons des pics vertigineux ;
 C'est dans un but qu'armés et tenant deux rivages,
 D'affreux chefs, hérissés de couronnes sauvages,
 Barrant l'isthme espagnol de l'une à l'autre mer,
 Aux pointes des granits, dans le vent, dans l'éclair,
 Sur la montagne d'ombre et d'aurore baignée,
 Accrochent cette toile énorme d'araignée.

Comme en Grèce jadis les chefs thessaliens,
 Ils tiennent tout, la terre et l'homme, en leurs liens ;
 Pas une triste ville au loin qui ne frissonne ;
 Vaillante, on la saccage, et lâche, on la rançonne ;
 Pour dernier mot le meurtre ; ils battent sans remord
 Monnaie à l'effigie infâme de la mort ;
 Ils chassent devant eux les blêmes populaces,
 Ils sont les grands marcheurs de nuit, rasant les places,
 Brisant les tours, du mal et du crime ouvriers,
 Et de la chèvre humaine effrayants chevriers.
 Être le centre où vient le butin, où ruisselle
 Un torrent de bijoux, de piastres, de vaisselle ;
 Se faire d'un pays une proie, arrachant
 Les blés au canton riche et l'or au bourg marchand,
 C'est beau ; voilà leur gloire. Et c'est leur fait, en outre,
 Quand de quelque chaumière on voit fumer la poutre,
 Ou quand, vers l'aube, on trouve un pauvre homme dagué,
 Nu, sanglant, dans le creux d'un bois, au bord d'un gué ;
 Le vol des routes suit le pillage des villes ;
 Car la chose féroce amène aux choses viles.
 L'été, la bande met à profit la douceur
 De la saison, voyant dans l'aurore une sœur,
 Prenant les plus longs jours pour sa sanglante escrime,

Et donnant à l'azur un rôle dans le crime ;
 Juin radieux consent à la complicité ;
 C'est l'instant d'appliquer l'échelle à la cité ;
 C'est le moment de battre une muraille en brèche ;
 L'air est tiède, la nuit vient tard, la terre est sèche,
 La mousse pour dormir fait le roc moins rugueux ;
 Comme le tas de fleurs cache le tas de gueux !
 Le bruit des pas s'efface au bruit de la cascade ;
 La feuille traître accueille et couvre l'embuscade,
 L'églantier, pour le piège épaissi tout exprès,
 Semble ami du sépulcre autant que le cyprès ;
 Aussi, jusqu'à l'hiver, — quoique janvier lui-même
 Parfois aux attentats prête sa clarté blême, —
 Ce ne sont que combats, assauts et coups de main.

Dès que l'hiver décline, et quand le pont romain,
 Le sentier, le ravin que les brises caressent,
 Sous la neige qui fond vaguement reparaissent,
 Quand la route est possible à des pas hasardeux,
 Tous ces aventuriers s'assemblent chez l'un d'eux,
 Noirs, terribles, autour d'un âtre où flambe un chêne,
 Ils construisent leurs plans pour la saison prochaine ;
 Ils conviennent d'aller à trois, à quatre, à dix,
 Font quelques mouvements d'ours encore engourdis,
 Et préparent les vols, les meurtres, les descentes ;
 Tandis que les oiseaux, sous les feuilles naissantes,
 Joyeux, sentant venir les souffles infinis,
 Commencent à choisir des mousses pour leurs nids.

À quoi bon ta splendeur, ô sereine nature,
 Ô printemps refaisant tous les ans l'ouverture
 Du mystérieux temple où la lumière éclot ?
 À quoi bon le torrent, le lac, le vent, le flot ?
 À quoi bon le soleil, et les doux mois propices
 Semant à pleines mains les fleurs aux précipices,
 Les sources et les prés et les oiseaux divins ?
 À quoi bon la beauté charmante des ravins ?
 La fierté du sapin, la grâce de l'érable,
 Ciel juste ! à quoi bon ? l'homme étant un misérable,
 Et mettant, lui qui rampe et qui dure si peu,
 Le masque de l'enfer sur la face de Dieu !
 Hélas, hélas, ces monts font peur ! leurs fondrières
 D'un bastion géant semblent les meurtrières ;
 Du crime qui médite ils ont la ride au front.

Malheur au peuple, hélas, lorsque l'ombre du mont
Tombe sur les forêts ombre de forteresse !

III – LES HAUTES TERRES

N'importe, loin des forts dont l'aspect seul oppresse,
Quand on peut s'enfoncer entre deux pans de rocs,
Et, comme l'ours, l'isard et les puissants aurochs,
Entrer dans l'âpreté des hautes solitudes,
Le monde primitif reprend ses attitudes,
Et, l'homme étant absent, dans l'arbre et le rocher
On croit voir les profils d'infini s'ébaucher.
Tout est sauvage, inculte, âpre, rauque ; on retrouve
La montagne, meilleure avec son air de louve
Qu'avec l'air scélérat et pensif qu'elle prend
Quand elle prête au mal son gouffre et son torrent,
S'associe aux fureurs que la guerre combine,
Et devient des forfaits de l'homme concubine.
Grands asiles ! le gave erre à plis écumants ;
La sapinière pend dans les escarpements ;
Les églises n'ont pas d'obscurité qui vaille
Ce mystère où le temps, dur bûcheron, travaille ;
Le pied humain n'entrant point là, ce charpentier
Est à l'aise, et choisit dans le taillis entier ;
On entend l'eau qui roule, et la chute éloignée
Des mélèzes qu'abat l'invisible cognée.
L'homme est de trop ; souillé, triste, il est importun
À la fleur, à l'azur, au rayon, au parfum ;
C'est dans les monts, ceux-ci glaciers, ceux-là fournaises,
Qu'est le grand sanctuaire effrayant des genèses ;
On sent que nul vivant ne doit voir à l'œil nu,
Et de près, la façon dont s'y prend l'Inconnu,
Et comment l'être fait de l'atome la chose ;
La nuée entre l'ombre et l'homme s'interpose ;
Si l'on prête l'oreille on entend le tourment
Des tempêtes, des rocs, des feux, de l'élément,
La clameur du prodige en gésine, derrière
Le brouillard, redoutable et tremblante barrière ;
L'éclair à chaque instant déchire ce rideau.
L'air gronde. Et l'on ne voit pas une goutte d'eau
Qui dans ces lieux profonds et rudes s'assoupisse,
Ayant, après l'orage, affaire au précipice ;
Selon le plus ou moins de paresse du vent,
Les nuages tardifs s'en vont comme en rêvant,

Ou prennent le galop ainsi que des cavales ;
 Tout bourdonne, frémit, rugit ; par intervalles
 Un aigle, dans le bruit des écumes, des cieux,
 Des vents, des bois, des flots, passe silencieux.

L'aigle est le magnanime et sombre solitaire ;
 Il laisse les vautours s'entendre sur la terre,
 Les chouettes en cercle autour des morts s'asseoir,
 Les corbeaux se parler dans les plaines le soir ;
 Il se loge tout seul, et songe dans son aire,
 S'approchant le plus près possible du tonnerre,
 Dédaigneux des complots et des rassemblements.
 Il plane immense et libre au seuil des firmaments,
 Dans les azurs, parmi les profondes nuées,
 Et ne fait rien à deux que ses petits. Huées
 De l'abîme, fracas des rocs, cris des torrents,
 Hurlements convulsifs des grands arbres souffrants,
 Chocs d'avalanches, l'aigle ignore ces murmures.

Donc, au printemps, réveil des rois ; trahisons mûres ;
 On parle, on va, l'on vient ; les guet-apens sont prêts ;
 Et les villes en bas, tremblantes, loin et près,
 Pansant leur vieille plaie, arrangeant leur décombre,
 Écoutent tous ces pas des cyclopes de l'ombre.
 Éternelle terreur du faible et du petit !
 Qu'est-ce qu'ils font là-haut, ces rois ? On se blottit,
 On regarde quel point de l'horizon s'allume,
 On entend le bruit sourd d'on ne sait quelle enclume,
 On guette ce qui vient, surgit, monte ou descend ;
 Chaque ville en son coin se cache, frémissant
 Des flammèches que l'air et la nuée apportent
 Dans ce jaillissement d'étincelles qui sortent
 Du rude atelier, plein des souffles de l'autan,
 Où l'on forge le sceptre énorme de Satan.

IV – MASFERRER

Or dans ce même temps, du Llobregat à l'Èbre,
 Du Tage au Cil, un nom, Masferrer, est célèbre ;
 C'est un homme des rocs et des bois, qui vit seul ;
 Il prend l'ombre des monts tragiques pour linceul ;
 Avant d'être avec l'arbre, il était avec l'homme ;
 Comme un loup refusant d'être bête de somme,
 Fauve, ils'est du milieu des vivants évadé,

Au hasard, comme sort du noir cornet le dé ;
 Et maintenant il est dans la montagne immense ;
 Sa zone est le désert redoutable ; où commence
 La semelle des ours marquant dans les chemins
 Des espèces de pas horribles presque humains,
 Il est chez lui. Cet être a fui dès son jeune âge.
 De l'énormité sombre il est le personnage ;
 Il rit, ayant l'azur ; ses dents au lieu de pain
 Cassent l'amande huileuse et rance du sapin ;
 La montagne, acceptant cet homme sur les cimes,
 Trouve son vaste bond ressemblant aux abîmes,
 Sa voix, comme les bois et comme les torrents,
 Sonore, et de l'éclair ses yeux peu différents ;
 De sorte que ces monts et que cette nature
 Se sentent augmentés presque de sa stature.

Il va du col au dôme et du pic au vallon.
 Le glissement n'est pas connu de son talon ;
 Sa marche n'est jamais plus altière et plus sûre
 Qu'au bord vertigineux de quelque âpre fissure ;
 Il franchit tout, distance, avalanches, hasards,
 Tempêtes, précédé d'une fuite d'isards ;
 Hier, il côtoyait Irun ; aujourd'hui l'aube
 Le voit se refléter dans le vert lac de Gaube,
 Chassant, pêchant, perçant de flèches les hérons,
 Ou voguant, à défaut de barque et d'avirons,
 Sur un tronc de sapin qui flotte et qu'il manœuvre
 Avec le mouvement souple de la couleuvre.
 Il entre, apparaît, sort, sans qu'on sache par où.
 S'il veut un pont, il ploie un arbre sur le trou ;
 La façon dont il va le long d'une corniche
 Fait peur même à l'oiseau qui sur les rocs se niche.
 A-t-il apprivoisé la rude hostilité
 Du vent, du pic, du flot à jamais irrité,
 Et des neiges soufflant en livides bouffées ?
 Oui. Car la sombre pierre oscillante des fées
 Le salue ; il vit calme et formidable, ayant
 Avec la ronce et l'ombre et l'éclair flamboyant
 Et la trombe et l'hiver de farouches concordes.
 Armé d'un arc, vêtu de peaux, chaussé de cordes,
 Au-dessus des lieux bas et pestilentiels,
 Il court dans la nuée et dans les arc-en-ciels.

Il passe sa journée à l'affût, l'arbalète
 Tendue à la cigogne, au gerfaut, à l'alète,
 Suit l'isard, ou, pensif, s'accoude aux parapets
 Des gouffres sur les lacs et les halliers épais,
 Et songe dans les rocs que le lierre tapisse,
 Tandis que cet enfer qu'on nomme précipice,
 Faisant vociférer l'eau dans le gave amer,
 Dans la forêt la terre et dans l'ouragan l'air,
 Emploie à blasphémer trois langues différentes.
 Avec leurs rameaux d'or et leurs fleurs amarantes,
 La lande et la bruyère au reflet velouté
 Lui brodent des tapis gigantesques l'été.
 Pour la terre, il s'éloigne, et, pour l'astre, il s'approche.

Il avait commencé par bâtir sur la roche,
 À la mode des rois construisant des donjons,
 Un bouge qu'il avait couvert d'un toit de joncs,
 Ayant l'escarpement pour joie et pour défense ;
 Car l'abîme l'enivre, et depuis son enfance
 Qu'il erre plein d'extase et de sublime ennui,
 Il cherche on ne sait quoi de grand qui soit à lui
 Dans ces immensités favorables à l'aigle.
 L'ouragan emporta sa cabane. — Espiègle !
 Dit l'homme, en regardant son vieux toit chassieux
 S'en aller à travers les foudres dans les cieux.

À cette heure, parmi les crevasses bourruées
 Pleines du tournoiement des milans et des grues,
 Un repaire, ébauchant une ogive au milieu
 D'une haute paroi toute de marbre bleu,
 Souterrain pour le loup, aérien pour l'aigle,
 Est son gîte ; le houx, l'épi barbu du seigle,
 L'ortie et le chiendent encombrant l'ancre obscur,
 Sorte de trou hideux dans un monstrueux mur ;
 Au-dessus du repaire, au haut du mur de marbre,
 Se tord et se hérissent une hydre de troncs d'arbre ;
 Cette espèce de bête immobile lui sert
 À retrouver sa route en ce morne désert ;
 On aperçoit du fond des solitudes vertes
 Ce nœud de cous dressés et de gueules ouvertes,
 Penché sur l'ombre, ayant pour rage et pour tourment
 De ne pouvoir jeter au gouffre un aboiement.
 L'ancre est comme enfoui dans les ronces grimpantes ;
 Parfois, au loin, le pied leur manquant sur les pentes,

Dans l'entonnoir sans fond des précipices sourds,
Comme des gouttes d'encre on voit tomber les ours ;
Le ravin est si noir que le vent peut à peine
Jeter quelque vain râle et quelque vague haleine
Dans ce mont, muselière au sinistre aquilon.

Un titan enterré dont on voit le talon,
Ce dur talon fendu d'une affreuse manière,
Voilà l'ancre. À côté de la haute tanière,
Un gave insensé gronde et bave et croule à flots
Dans le gouffre, parmi les pins et les bouleaux ;
L'ancre au bord du torrent s'ouvre sur l'étendue ;
La chute est au-dessous. Quand la neige fondue
Et la pluie ont grossi les cours d'eau, le torrent
Monte jusqu'à la grotte, enflé, hurlant, courant,
Terrible, avec un bruit d'horreur et de ravage,
Et familièrement entre chez ce sauvage ;
Et lui, laissant frémir les grands arbres pliés,
Profite de l'écume et s'y lave les pieds.

Dans un grossissement de brume et de fumée,
Entouré d'un nuage obscur de renommée,
Quoique invisible au fond de ses rocs, mais debout
Dans son fantôme allant, venant, dominant tout,
Cet homme s'aperçoit de très loin en Espagne.

Chacun des rois a pris sa part de la montagne.
Fervehan a Lordos, Bermudo Cauteretz ;
Sanche a le Canigo, pic chargé de forêts
Que blanchit du matin la clarté baptismale ;
Padres a la Prexa, Juan tient le Vignemale ;
Sforon est roi d'Urgel, Blas est roi d'Obité ;
La part de Masferrer s'appelle Liberté.
Pas un plus grand que lui sur ces monts ne se pose.

Qu'est-ce que ce géant ? C'est un voleur. La chose
Est simple ; tout colosse a toujours deux côtés ;
Et les difformités et les sublimités
Habitent la montagne ainsi que des voisines.
Le prodige et le monstre ont les mêmes racines.
Monstre, jusqu'où ? Jamais de pas vils et rampants ;
Jamais de trahisons, jamais de guet-apens ;
Masferrer attaquait tout seul des groupes d'hommes ;
Au pâle rustre allant vendre au marché ses pommes,

Il disait : Va ! c'est bien ! Il laissait volontiers
 Aux pauvres gens, tremblant la nuit dans les sentiers,
 Leur âne, leur cochon, leur orge, leur avoine ;
 Mais il se gênait moins avec le sac du moine ;
 Il n'écrasait pas tout dans ce qu'on nomme droit ;
 Si quelqu'un avait faim, si quelqu'un avait froid,
 Ce n'était pas son nom qui sortait de la plainte ;
 La malédiction, cette voix fauve et sainte,
 Ne le poursuivait point dans son farouche exil ;
 Aux actions des rois il fronçait le sourcil.
 Un jour, devant un fait lugubre et sanguinaire,
 — Ces hommes sont méchants, et plus qu'à l'ordinaire,
 Cria-t-il. A-t-il donc neigé rouge aujourd'hui ? —
 Les rois déshonoraient la montagne ; mais lui
 N'importunait pas trop l'ombre du grand Pélage.
 Voilà ce que disaient de lui dans le village
 Les pâtres de Héas et de l'Aquatonta.
 Du reste confiant et terrible. Il lutta
 Tout un jour contre un ours entré dans sa tanière ;
 L'ours, l'ayant habitée à la saison dernière,
 La voulait ; vers le soir l'ours fatigué râla.
 — Soit, nous continuerons demain matin. Dors là,
 Dit l'homme. Il ajouta : — Fais un pas ! je t'assomme !
 Puis s'endormit. Au jour, l'ours, sans réveiller l'homme
 Et se souciant peu de la suite, partit.

V – LE CASTILLO

Noir ravin. Hors un coin vivant où retentit
 Dans la forêt le son des buccins et des sistres,
 Tout est désert. Halliers, bruit de feuilles sinistres,
 Tristesse, immensité ; c'est un de ces lieux-là
 Où se trouvait Caïn lorsque Dieu l'appela.
 Le Caïn qui se cache en cette ombre est de pierre,
 C'est un donjon. Des gueux à la longue rapière
 Le gardent ; des soudards sur ses tours font le guet.
 Il date du temps rude où Rollon naviguait.
 À quelque heure du jour qu'on le voie, il effraie ;
 Quelque couleur qu'il prenne, il convient à l'orfraie ;
 S'il est noir, c'est la nuit ; s'il est blanc, c'est l'hiver.
 L'archer fourmille là comme au cercueil le ver.

Dans la tour, une salle aux murailles très-hautes.
 Avec ses grands arceaux qui sont comme des côtes,

Cette salle, où pétille un brasier frémissant,
Écarlate de flamme, a l'air rouge de sang.
Ouvrez Léviathan, ce sera là son ventre.

Cette salle est un lieu de rendez-vous.

Au centre,
Autour d'un tréteau vaste où fument tous les mets,
Perdrix, pluviers, chevreuils tués sur les sommets,
Mouton d'Anjou, pourceau d'Ardenne ou de Belgique,
Des hommes radieux font un groupe tragique ;
Ces hommes sont assis, parlant, buvant, mangeant,
Sur des chaires d'ivoire aux pinacles d'argent,
Ou sur des fronts de bœuf entre les larges cornes ;
Leur rire monstrueux et fou n'a pas de bornes ;
Leur splendeur est féroce, et l'on voit sortir d'eux
Une sorte de lustre implacable et hideux ;
Le nœud de perles sert d'agrafe aux peaux de bêtes ;
Ils sont comme éblouis de guerre et de tempêtes ;
Tous, le jeune homme blond et le vieillard barbu,
Causent, chantent, beaucoup de vin chaud étant bu,
De la fin du repas la nappe ayant les rides ;
Chasseurs vertigineux ou bûcherons splendides,
Chacun a sa cognée et chacun a son cor ;
L'âtre fait flamboyer leurs torses couverts d'or ;
La flamme empourpre, autour de la table fournaise,
Ces hommes écaillés de lumière et de braise,
Étranges, triomphants, gais, funèbres, vermeils ;
D'un ciel qui serait tombe ils seraient les soleils.

Ce sont les rois.

Ce sont les princes de l'embûche
Gigantesque où le Nord de l'Espagne trébuche,
Les seigneurs du glacier, du pic et du torrent,
Les vastes charpentiers de l'abattage en grand,
Les dieux, les noirs souffleurs des trompes titaniques
D'où sortent les terreurs, les fuites, les paniques.

Germes du maître altier que l'avenir construit,
Semences du grand trône encor couvert de nuit,
Grains de ce qui sera plus tard le roi d'Espagne,
Ils sont là. C'est Pancho que la crainte accompagne,
Genialis, Sforon qu'Urgel a pour fardeau,
Gildebrand, Égina, Pervehan, Bermudo,

Juan, Blas-le-Captieux, Sanche-le-Fratricide ;
 Le vieux tigre, Vasco Tête-Blanche, préside.
 Près de lui, deux géants : Padres et Tarifet ;
 L'armure de ceux-ci, dans les récits qu'on fait,
 Avec le plomb bouillant de l'enfer est soudée,
 Et les clous des brassards sont longs d'une coudée.
 Au bas bout de la table est Gil, prince de Gor,
 En huque rouge avec la chapeline d'or.

Cependant le haillon sur leur pourpre se fronce ;
 Ce sont des majestés qui marchent dans la ronce ;
 La montagne est là toute avec son fauve effroi ;
 Ils sont déguenillés et couronnés ; tel roi
 Qui commence en fleurons finit en alpargates.

Vases, meubles, émaux, onyx, rubis, agates,
 Argenterie, écrins étincelants, rouleaux
 D'étoffes, se mêlant l'un à l'autre à longs flots,
 Tout ce qu'on peut voler, tout ce dont on trafique,
 Fait dans un coin un bloc lugubre et magnifique ;
 Rien n'y manque ; ballots apportés là d'hier,
 Joyaux de femme avec quelque lambeau de chair,
 Lourds coffres, sacs d'argent ; tout ce tas de décombres
 Qu'on appelle le tas de butin.

Dans les ombres

Marche et se meut l'armée horrible des sierras ;
 Secouant des tambours, courant, levant les bras,
 Des femmes, qu'effarouche une sombre allégresse,
 Avec des regards d'ange et des bonds de tigresse,
 Tâchant de faire choir les piastres de leur main
 À force de seins nus, de fard et de carmin,
 Dansent autour des rois, car ils sont les Mécènes
 De la jupe effarée et des groupes obscènes.
 Parmi ces femmes, deux, l'une grande aux crins blonds,
 L'autre petite avec des colliers de doublons,
 Toutes deux gitanas au flanc couleur de brique,
 Mêlent une âpre lutte au bolero lubrique ;
 La petite, ployant ses reins, tordant son corps,
 Rit et raille la grande, et la géante alors
 Se penche sur la naine avec gloire et furie,
 Comme une Pyrénée insulte une Asturie.

La cheminée, où sont creusés d'étroits grabats,
Remplit un pan de mur du haut jusques en bas ;
On voit sur le fronton Saint George, et sur la plaque,
Le combat d'un satyre avec un brucolaque.

Autour de ces rois luit le pillage flagrant.
Le deuil, les campagnards par milliers émigrant,
La plaine qui frémit, l'horizon qui rougeoie,
Les puebls dévastés et morts, voilà leur joie.
C'est de ces noirs seigneurs que la misère sort.
Peut-être ce pays serait prospère et fort
Si l'on pouvait ôter à l'Espagne l'épine
Qu'elle porte au talon et qu'on nomme rapine.

De ce dont ils sont fiers plus d'un serait honteux ;
Ils sont grands sur un fond d'opprobre ; devant eux
Des parfums allumés fument ; cet encens pue.

Du reste, arceaux géants, colonnade trapue ;
Des viandes à des crocs comme dans un charnier ;
La même joie allant du premier au dernier ;
Plus de cris que le soir au fond des marécages ;
D'affreux chiens-loups gardant des captifs dans des cages ;
Dans un angle un gibet ; partout le choc brutal
Du palais riche, heureux, joyeux, contre l'étal.

Les murs ont par endroits des trous où s'enracine
Un poing de fer portant un cierge de résine.

Vaguement écouté par Blas et Gildebrand,
Un pâtre, près du seuil, sur le sistre vibrant,
Chante des montagnards la féroce romance ;
Et des trois madriers brûlant dans l'âtre immense
Il sort tout un dragon de flamme, ayant pour frein
Une chaîne liée à deux chenets d'airain.

VI – UNE ÉLECTION

Cependant les voilà qui causent d'une affaire.
Si grands qu'ils soient, la mort entre en leur haute sphère ;
Guy, roi d'Oloron, veuf et sans enfants, est mort.
À qui le mont ? à qui la ville ? à qui le fort ?
Question. La querelle éclaterait. Mais Sanche :

— Paix là ! l'heure est mauvaise et notre pouvoir penche ;
Les villes contre nous font pacte avec les bourgs ;
Les hommes des hameaux, des vignes, des labours,
S'arment pour nous combattre, et la ligue est certaine
Du comte de Castille et du duc d'Aquitaine.

Est-ce en un tel moment qu'autour de nous groupés,
Princes, nos ennemis vont nous voir occupés
À nous mordre en rongant un os dans la montagne ?
Par Jésus ! les démons sont d'accord dans leur baigne ;
Va-t-on se quereller entre rois dans les cieux ?

— La dispute est un mal, dit Blas-le-Captieux,
Qui la cherche est félon, qui l'accepte imbécile ;
Mais comment s'accorder ?

Sanche dit :

— C'est facile.

— Qui donc ferais-tu roi d'Oloron ?

— Masferrer.

Ce nom sur tous les fronts passa comme un éclair.

— Mes frères, reprit Sanche, il faut songer aux guerres ;
(Sanche, étant fratricide, aimait ce mot : mes frères.)

Et, pardieu, mon avis, le voici : notre cor
S'entendrait de plus loin et ferait mieux encor,
Et la rumeur qui sort de nous dans la campagne
Et la nuée, irait plus au fond de l'Espagne,
Si Masferrer était élu roi d'Oloron,
Et si, subitement, dans notre altier clairon
Ce voleur engouffrait son souffle formidable.

— Mais n'habite-t-il pas un antre inabordable ?

— Puisqu'il l'aborde, lui ?

— C'est juste.

— Nous voulons,
Dit Sanche, tout glacer sous nos rudes talons,
Et jeter bas ce peuple et cette ligue infime.

Il nous faut de la chute ; eh bien, prenons l'abîme !
Il nous faut de la glace ; eh bien, prenons l'hiver !

— Soit, cria Fervehan, nommons roi Masferrer.

— J'y consens, dit Sforon, la bête est d'envergure.

— Ce serait un roi, certe, et de haute figure,
Ajouta Bermudo.

— Le sanglier me plaît,
Dit Juan.

— Mais comme roi, seigneurs, est-il complet ?
Dit Blas. On passe mal d'une bauge à la tente.

— Qu'est-ce donc que tu veux de plus ? Je m'en contente,
Hurle Gil. Je le prends avec ses marcassins,
S'il en a. Ce serait, j'en jure par les saints,
Quelque chose de grand, d'altier, de salulaire,
Et d'égal à l'effet que ferait sur la terre,
En s'y dressant soudain, l'ombre de Totila,
Si l'on voyait un sceptre entre ces pattes-là !

Le vieux Vasco dressa sous le dais de sa chaire
Son front blanc éclairé d'une blême torchère :

— Il nous faut du renfort. Puisque nous en gagnons
En étant de ce gueux quelconque compagnons,
Amen, l'homme me va. J'accepte l'épousaille.
Mais, princes, qui l'ira chercher dans sa broussaille ?

— Deux d'entre nous.

— C'est dit.

Et le sort désigna
Le roi Genialis et le duc Agina.

VII – LES DEUX PORTE-SCEPTRE

Un torrent effréné roule entre deux falaises ;
À droite est l'ancre ; à gauche, au milieu des mélèzes,

Un dur sentier fait face au terrier du bandit,
 Mince corniche au flanc du roc ; l'eau qui bondit,
 L'affreux souffle sortant du gouffre, la colère
 D'un trou prodigieux et perpendiculaire,
 Séparent le sentier de l'ancre. Pas de pont.
 Rien. La chute où l'écho tumultueux répond.
 Les antres, là, sont sûrs ; les abîmes les gardent ;
 Les deux escarpements ténébreux se regardent ;
 À peine, en haut, voit-on un frêle jour qui point.
 La fente épouvantable est étroite à ce point
 Qu'on pourrait du sentier parler à la caverne ;
 On cause ainsi d'un mur à l'autre de l'Averne.

Un sentier, mais jamais de passants.

Dans ces monts,

Le sol n'est que granits, herbes, glaces, limons ;
 Le cheval y fléchit, la mule s'y déferre ;
 Tout ce que les deux rois envoyés purent faire,
 Ce fut de pénétrer jusqu'au rude sentier.
 Parvenus au tournant, où l'ancre tout entier,
 Comme ces noirs tombeaux que les chacals déterrent,
 Lugubre, apparaissait, les deux rois s'arrêtèrent.
 Le bandit, que les rois apercevaient dedans,
 Raccommoდაit son arc, coupait avec ses dents
 Les nœuds, de peur qu'un fil sur le bois ne se torde,
 Songeait, et par moments crachait un bout de corde.
 L'eau du gave semblait à la hâte s'enfuir.
 L'homme avait à ses pieds un vieux carquois de cuir
 Plein de ces dards qui font de loin trembler la cible.
 On voyait dans un coin sa femelle terrible.
 Une pierre servait à ce voleur de banc.

Alors, haussant la voix, car le gave en tombant
 Faisait le bruit d'un buffle échappé de l'étable,
 L'un des deux rois cria dans l'ancre redoutable :

— Salut, homme, au milieu des gouffres ! Devant toi
 Tu vois Agina, duc, et Genialis, roi ;
 Nous sommes envoyés par Vasco Tête-Blanche,
 Fervehan, Gildebrand, don Blas, don Juan, don Sanche,
 Gil, Bermudo, Sforon, et je te dis ceci
 De la part de ceux-là qui sont des rois aussi :
 On te donne Oloron, ville dans la montagne,

Sois l'un de nous ; sois roi ; viens ; le sceptre se gagne,
 Tu l'as gagné. Nous rois, nous venons te chercher.
 Un fils comme toi peut, du haut de son rocher,
 Entrer parmi les rois de plain-pied, sans démente ;
 C'est à ta liberté que le trône commence.
 Règne sur Oloron et sur vingt bourgs encor.
 Tu mettras sur ta tête une tiare d'or,
 Et ce qu'on nomme vol se nommera conquête ;
 Car rien n'est crime et tout est vertu, sur le faîte ;
 Et ceux qui t'appelaient bandit, t'adoreront.
 Viens, règne. Nous avons des couronnes au front,
 Des draps d'or et d'argent à dix onces la vare,
 Des châteaux, des pays, l'Aragon, la Navarre,
 Des femmes, des banquets, le monde à nos genoux ;
 Prends ta part. Tout cela t'appartient comme à nous.
 Entre dans le palais et sors de la tanière,
 Remplace le nuage, ami, par la lumière ;
 Quitte ta nuit, ton roc, ton haillon, ton torrent,
 Viens ; et sois comme nous un roi superbe et grand,
 N'ayant rien à ses pieds qui ne soit une fête.
 Viens.

Sans lever les yeux et sans tourner la tête,
 Le bandit, sur son arc gardant toujours la main,
 Leur fit signe du doigt de passer leur chemin.

III – La Paternité

Le père a souffleté le fils.

Tous deux sont grands.

Don Ascagne est le fils. Nager dans les torrents,
 Dompter l'ours, être un comte âpre et dur comme un
 rustre,
 Ce furent là les mœurs de son enfance illustre ;
 Il étonnait les monts où l'éclair retentit
 Par la grandeur des pas qu'il faisait tout petit ;
 Il risquait, par-dessus maint gouffre redoutable,
 Des sauts de chevrier, de l'air d'un connétable ;
 Il n'avait pas vingt ans qu'il avait déjà pris
 Tout le pays qui va d'Irun à Lojariz,
 Et Tormez, et Sangra, cité des sycomores,
 Et détruit sur les bords du Zaban cinq rois maures.
 Le père est Jayme ; il est plus formidable encor ;

Tell eût voulu léguer son arc, Roland son cor,
 Hercule sa massue à ce comte superbe.
 Ce que le titan chauve est à l'archange imberbe,
 Don Jayme l'est à don Ascagne ; il a blanchi ;
 Il neige sur un mont qu'on n'a jamais franchi,
 Et l'âge atteint le front que nul roi n'a pu vaincre.
 La mer parfois s'arrête et se laisse convaincre
 Par la dune ou l'écueil, et s'abaisse et décroît,
 Mais Jayme n'a jamais reculé dans son droit
 Et toujours il a fait son devoir d'être libre ;
 Ses vieux monts qu'envieraient les collines du Tibre
 Sur l'horizon brumeux de loin sont aperçus,
 Et sa tour sur les monts, et son âme au-dessus.
 Jayme a chassé Kernoch, pirate de Bretagne.
 Il verrait Annibal attaquer sa montagne
 Qu'il dirait : me voilà ! rien ne le surprenant.
 Il habite un pays sauvage et frissonnant ;
 L'orage est éternel sur son château farouche ;
 Les vents dont un courroux difforme emplit la bouche
 Y soufflent et s'y font une âpre guerre entr'eux,
 Et sur ses tours la pluie en longs fils ténébreux
 Tombe comme à travers les mille trous d'un crible ;
 Jayme parfois se montre aux ouragans, terrible ;
 Il se dresse entre deux nuages entr'ouverts,
 Il regarde la foudre et l'autan de travers,
 Et fronce un tel sourcil que l'ombre est inquiète ;
 Le pâtre voit d'en bas sa haute silhouette
 Et croit que ce seigneur des monts et des torrents
 Met le holà parmi ces noirs belligérants.
 Sa tour est indulgente au lierre parasite.
 On a recours à lui quand la victoire hésite,
 Il la décide, ayant une altière façon
 De pousser l'ennemi derrière l'horizon ;
 Il ne permet aucun pillage sur ses terres ;
 Il est de ceux qui sont au clergé réfractaires ;
 Il est le grand rebelle et le grand justicier ;
 Il a la franchise âpre et claire de l'acier ;
 Ce n'est pas un voleur, il ne veut pas qu'on dise
 Qu'un noble a droit de prendre aux juifs leur marchandise ;
 Il jure rarement, donne de bons avis,
 Craint les femmes, dort vite, et les lourds ponts-levis
 Sont tremblants quand il bat leur chaîne à coups de hache ;
 Il est sans peur, il est sans feinte, il est sans tache,
 Croit en Dieu, ne ment pas, ne fuit pas, ne hait pas ;

Les défis qu'on lui jette ont pour lui des appas ;
 Il songe à ses neveux, il songe à ses ancêtres ;
 Quant aux rois, que l'enfer attend, car ils sont traîtres,
 Il les plaint quelquefois et ne les craint jamais ;
 Quand la loyauté parle, il dit : Je me soumets ;
 Étant baron des monts, il est roi de la plaine ;
 La ville de la soie et celle de la laine,
 Grenade et Ségovie, ont confiance en lui.
 Cette gloire hautaine et scrupuleuse a lui
 Soixante ans, sans coûter une larme à l'Espagne.
 Chaque fois qu'il annonce une entrée en campagne,
 Chaque fois que ses feux, piquant l'horizon noir,
 Clairs dans l'ombre, ont couru de monts en monts le soir,
 Appels mystérieux flamboyant sur les cimes,
 Les tragiques vautours et les cygnes sublimes
 Accourent, voulant voir, quand Jayme a combattu,
 Les vautours son exploit, les cygnes sa vertu ;
 Car il est bon.

Le fils n'est pas un chef vulgaire ;
 Mais le père a souvent pardonné dans la guerre,
 Ce qui fait que le père est le plus grand des deux.

Ils tiennent Reuss, le mont Cantabre dépend d'eux,
 Ils habitent la case Arcol, tour féodale
 Faite par don Maldras qui fut un roi vandale,
 Sur un sommet jadis hanté par un dragon ;
 L'èbre est leur fleuve ; au temps des guerres d'Aragon,
 Ils ont bravé le roi de France Louis onze.

Ascagne est fils de Jayme et Jayme est fils d'Alonze.
 Qu'est-ce qu'Alonze ? Un mort ; larve, ombre dans les vents,
 Fantôme, mais plus grand que ceux qui sont vivants.

Il a fait dans son temps des choses inconnues,
 Et superbes ; parfois sa face dans les nues
 Apparaît ; c'est de lui que parlent les vieillards ;
 On l'aperçoit qui rêve au fond des noirs brouillards.
 Sa statue est au bas de la tour, dans la crypte,
 Assise sur sa tombe ainsi qu'un dieu d'Égypte,
 Toute en airain, énorme, et touchant au plafond ;
 Car les sépulcres sont ce que les morts les font,
 Grands si le mort est grand ; si bien que don Alonze
 Est spectre dans la brume et géant dans le bronze.

Voilà quinze cents ans que le monde est chrétien ;
 Les fières mœurs s'en vont ; jadis le mal, le bien,
 Le bon, le beau vivaient dans la chevalerie ;
 L'épée avait fini par être une patrie ;
 On était chevalier comme on est citoyen ;
 Atteindre un juste but par un juste moyen,
 Être clément au faible, aux puissants incommode,
 Vaincre, mais rester pur, c'était la vieille mode ;
 Jayme fut de son siècle, Ascagne est de son temps.
 Les générations mêlent leurs pas flottants ;
 Hélas, souvent un père, en qui brûle une flamme,
 Dans son fils qui grandit voit décroître son âme.
 Jadis la guerre, ayant pour loi l'honneur grondeur
 Et la foi sainte, était terrible avec pudeur ;
 Les paladins étaient à leurs vieux noms fidèles ;
 Les aigles avaient moins de griffes et plus d'ailes ;
 On n'est plus à présent les hommes d'autrefois ;
 On ne voit plus les preux se ruer aux exploits
 Comme des tourbillons d'âmes impétueuses ;
 On a pour s'attaquer des façons tortueuses
 Et sûres, dont le Cid, certes, n'eût pas voulu,
 Et que dédaignerait le lion chevelu ;
 Jadis les courts assauts, maintenant les longs sièges ;
 Et tout s'achève, après les ruses et les pièges,
 Par le sac des cités en flammes sous les cieux,
 Et, comme on est moins brave, on est plus furieux ;
 Ce qui fait qu'aujourd'hui les victoires sont noires.
 Ascagne a désiré franchir des territoires
 D'Alraz, ville qui doit aux Arabes son nom ;
 Il a voulu passer, mais la ville a dit non ;
 Don Ascagne a trouvé la réponse incivile,
 Et, lance au poing, il a violé cette ville,
 Lui chevalier, risquant sa part de paradis,
 Laissant faire aux soldats des choses de bandits ;
 Ils ont enfreint les lois de guerre aragonaises ;
 Des enfants ont été jetés dans les fournaises ;
 Les noirs effondrements mêlés aux tourbillons
 Ont dévoré la ville, on a crié : Pillons !
 Et ce meurtre a duré trois jours ; puis don Ascagne,
 Vainqueur, a ramené ses gens dans la montagne
 Sanglants, riants, joyeux et comptant des profits,
 Et c'est pourquoi le père a souffleté le fils.

Alors le fils a dit : — Je m'en vais. L'ombre est faite
 Pour les fuites sans fond, et la forêt muette
 Est une issue obscure où tout s'évanouit.
 L'insulte est une fronde et nous jette à la nuit.
 J'ai droit à la colère à mon âge. L'offense,
 Tombant du père au fils, est la fin de l'enfance.
 Nul ne répond du gouffre, et qui s'en va, va loin.
 L'affront du père, ô bois, je vous prends à témoin,
 Suffit pour faire entrer le fils en rêverie.
 Quoi ! pour avoir senti gronder ma seigneurie
 Dans mon âme, devant des manants, pour avoir
 Ramené comme il sied des vassaux au devoir,
 Pour quelques vils bourgeois brûlés dans leurs mesures,
 Comte, vous m'avez fait la pire des blessures,
 Et l'outrage est venu, seigneur, de vous à moi ;
 Et j'ai connu la honte et j'ai connu l'effroi ;
 La honte de l'avoir et l'effroi de le rendre ;
 Et jusqu'à ce moment nul ne m'eût fait comprendre
 Que je pusse rougir ou trembler. Donc, adieu.
 Le désert me convient, et l'âpreté du lieu,
 Quand la bête des bois devient haute et géante,
 N'est point à ses grands pas farouches malséante ;
 La croissance rend grave et sauvage l'oiseau ;
 Et l'habitude d'être esclave ou lionceau
 Se perd quand on devient lion ou gentilhomme ;
 L'aiglon qui grandit parle au soleil et se nomme
 Et lui dit je suis aigle, et, libre et révolté,
 N'a plus besoin de père ayant l'immensité.
 D'ailleurs qu'est-ce que c'est qu'un père ? La fenêtre
 Que la vie ouvre à l'âme et qu'on appelle naître
 Est sombre, et quant à moi je n'ai point pardonné
 À mon père le jour funeste où je suis né.
 Si je vis, c'est sa faute, et je n'en suis pas cause.
 Enfin, en admettant qu'on doive quelque chose
 À l'homme qui nous mit dans ce monde mauvais,
 Il m'a délié, soit, c'est fini, je m'en vais.
 Il n'est pas de devoir qu'un outrage n'efface ;
 J'ai désormais la nuit sinistre sur la face ;
 Il ne me convient plus d'être fils de quelqu'un.
 Je me sens fauve, et voir son père est importun.
 Je veux être altier, fier, libre, et je ne l'espère
 Que hors de toi, donjon, que hors de vous, mon père.
 Je vais dans la sierra que battent les éclairs ;
 Leur cime me ressemble ; un souffle est dans les airs,

Il m'enlève. Je pars. Toute lumière est morte,
Le désert s'ouvre ; et l'homme est bienvenu qui porte
Chez des monts foudroyés un souvenir d'affront. —

Et, cela dit, le fils s'en alla.

L'homme est prompt ;
Et nos rapidités, voix, colères, querelles,
Vont au hasard, laissant de l'ombre derrière elles.
Ce père aimait ce fils.

Du haut de sa maison,
Morne, et les yeux fixés sur le pâle horizon,
Il regarda celui qui partait disparaître ;
Puis, quand son fils se fut effacé, le vieux maître
Descendit dans la crypte où son père dormait.
Le crépuscule froid qu'un soupirail admet
Éclairait cette cave, et la voûte était haute.
Dans le profond sépulcre il entra comme un hôte.
Au fond était assis le grand comte d'airain ;
Et dans l'obscurité du blême souterrain,
Brume livide où l'œil par degrés s'habitue,
Flottait le rêve épars autour d'une statue.

Le colosse posait ses mains sur ses genoux.
Il avait ce regard effrayant des yeux doux
Qui peuvent foudroyer quand leur bonté se lasse.
Le vague bruit vivant qui sur la terre passe,
Chocs, rumeurs, chants d'oiseaux, cris humains, pas perdus,
Voix et vents, n'étaient point dans cette ombre entendus,
Et l'on eût dit que rien de ce que l'homme écoute,
Chante, invoque ou poursuit, n'osait sous cette voûte
Pénétrer, tant la tombe est un lieu qui se tait,
Et tant le chevalier de bronze méditait.
Trois degrés, que n'avait touchés nulle sandale,
Exhaussaient la statue au-dessus de la dalle ;
Don Jayme les monta. Pensif, il contempla
Quelque temps la figure auguste assise là,
Puis il s'agenouilla comme devant son juge ;
Puis il sentit, vaincu, comme dans un déluge
Une montagne sent l'ascension des flots,
Se rompre en son vieux cœur la digue des sanglots,
Il cria :

— Père ! ah Dieu ! tu n'es plus sur la terre,
 Je ne t'ai plus ! Comment peut-on quitter son père !
 Comme on est différent de son fils, ô douleur !
 Mon père ! ô toi le plus terrible, le meilleur,
 Je viens à toi. Je suis dans ta sombre chapelle,
 Je tombe à tes genoux, m'entends-tu ? Je t'appelle.
 Tu dois me voir, le bronze ayant d'étranges yeux.
 Ah ! j'ai vécu ; je suis un homme glorieux,
 Un soldat, un vainqueur ; mes trompettes altières
 Ont passé bien des fois par-dessus des frontières ;
 Je marche sur les rois et sur les généraux ;
 Mais je baise tes pieds. Le rêve du héros
 C'est d'être grand partout et petit chez son père.
 Le père c'est le toit béni, l'abri prospère,
 Une lumière d'astre à travers les cyprès,
 C'est l'honneur, c'est l'orgueil, c'est Dieu qu'on sent tout près.
 Hélas ! le père absent c'est le fils misérable.
 Ô toi, l'habitant vrai de la tour vénérable,
 Géant de la montagne et sire du manoir,
 Superbement assis devant le grand ciel noir,
 Occupé du lever de l'aurore éternelle,
 Comte, baisse un moment ta tranquille prunelle
 Jusqu'aux vivants, passants confus, roseaux tremblants,
 Et regarde à tes pieds cet homme en cheveux blancs,
 Abandonné tout près du sépulcre, qui pleure,
 Et qui va désormais songer dans sa demeure,
 Tandis que les tombeaux seront silencieux
 Et que le vent profond soufflera dans les cieux.
 Mon fils sort de chez moi comme un loup d'un repaire.
 Mais est-ce qu'on peut être offensé par son père ?
 Ni le père, ni Dieu n'offensent ; châtier
 C'est aimer ; l'Océan superbe reste entier
 Quel que soit l'ouragan que les gouffres lui jettent,
 Et les sérénités éternelles n'admettent
 Ni d'affront paternel, ni d'outrage divin.
 Eh quoi, ce mot sacré, la source, serait vain !
 Ne suis-je pas la branche et n'es-tu pas la tige ?
 Je t'aime. Un père mort, c'est, glorieux prodige,
 De l'ombre par laquelle on se sent soutenir.
 La beauté de l'enfance est de ne pas finir.
 Au-dessus de tout homme, et quoi qu'on puisse faire,
 Quelqu'un est toujours Dieu, quelqu'un est toujours père.
 Nous sommes regardés, dans l'âpre nuit du sort,
 Par des yeux qui se sont étoilés dans la mort.

Que n'es-tu là, debout ! Comme tu serais maître,
 Seigneur, guide, gardien, juge ! Oh ! je voudrais être
 Ton esclave, t'offrir mon cœur, courber mon front,
 Et te sentir vivant, fût-ce par un affront !
 Les avertissements des pères sont farouches
 Mais bons, et, quel que soit l'éclair dont tu me touches,
 Tout ce qui vient d'en haut par l'âme est accepté,
 Et le coup de tonnerre est un coup de clarté.
 Avoir son père, ô joie ! Ô géant d'un autre âge,
 Gronde, soufflète-moi, frappe-moi, sois l'outrage,
 Sois la foudre, mais sois mon père ! Sois présent
 À ma vie, à l'emploi que je fais de ton sang,
 À tous mes pas, à tous mes songes ! Que m'importe
 De n'être que le chien couché devant ta porte,
 Ô mon seigneur, pourvu que je te sente là !
 Ah ! c'est vrai, soixante ans la montagne trembla
 Sous mes pas, et j'ai pris et secoué les princes
 Nombreux et noirs, sous qui râlaient trente provinces,
 Gil, Vermond, Araül, Barruza, Gaïffer,
 J'ai tordu dans mes poings tous ces barreaux de fer ;
 J'ai fait tomber du mur les toiles d'araignées,
 Les prêtres ; j'ai mon lot de batailles gagnées
 Comme un autre ; pourtant frappe-moi si j'ai tort !
 Oui, mon épée est fière et mon donjon est fort,
 J'ai protégé beaucoup de villes orphelines,
 J'ai dans mon ombre un tas de tyrans en ruines,
 Je semble presque un roi tant je suis triomphant ;
 Et je suis un vieillard, mais je suis ton enfant !

Ainsi parlait don Jayme en ces caveaux funèbres
 À son père de bronze assis dans les ténèbres,
 Fantôme plein de l'âme immense des aïeux ;
 Et pendant qu'il parlait Jayme fermait les yeux ;
 Sa tête était posée, humble, et comme abattue,
 Sur les puissants genoux de la haute statue ;
 Et cet homme, fameux par tant d'altiers défis
 Et tant de beaux combats, pleurait ; l'amour d'un fils
 Est sans fond, la douleur d'un père est insondable ;
 Il pleurait.

Tout à coup, — rien n'est plus formidable
Que l'immobilité faisant un mouvement,
Le farouche sépulcre est vivant par moment,
Et le profond sanglot de l'homme le secoue, —
Le vieux héros sentit un frisson sur sa joue
Que dans l'ombre, d'un geste auguste et souverain,
Caressait doucement la grande main d'airain.

Il avait dit : — Tel jour cet astre reviendra. —

Quelle huée ! Ayez pour Vishnou, pour Indra,
Pour Brahma, pour Odin ou pour Baal un culte ;
Affirmez par le fer, par le feu, par l'insulte,
L'idole informe et vague au fond des bleus éthers,
Et tous les Jéhovahs et tous les Jupiters
Échoués dans notre âme obscure sur la grève
De Dieu, gouffre où le vrai flotte et devient le rêve ;
Sur les Saint-Baboleyns et sur les Saint-Andrés
Soyez absurde et sombre autant que vous voudrez ;
Dites que vous avez vu, parmi les mouettes
Et les aigles, passer dans l'air des silhouettes
De maisons qu'en leurs bras tenaient des chérubins ;
Dites que pour avoir aperçu dans leurs bains
Des déesses, rondeurs célestes, gorges blanches,
On est cerf à jamais errant parmi les branches ;
Croyez à tout, aux djinns, aux faunes, aux démons
Apportant Dieu tremblant et pâle sur les monts ;
Soyez bonze au Tonquin, mage dans les Chaldées ;
Croyez que les Lédas sont d'en haut fécondées
Et que les cygnes font aux vierges des enfants ;
Donnez l'Égypte aux bœufs et l'Inde aux éléphants ;
Affirmez l'oignon dieu, Vénus, Ève, et leur pomme ;
Et le soleil cloué sur place par un homme
Pour offrir un plus long carnage à des soldats ;
Inventez des Korans, des Talmuds, des Védas,
Soyez un imposteur, un charlatan, un fourbe,
C'est bien. Mais n'allez pas calculer une courbe,
Compléter le savoir par l'intuition,
Et, quand on ne sait quel flamboyant alcyon
Passe, astre formidable, à travers les étoiles,
N'allez pas mesurer le trou qu'il fait aux toiles
Du grand plafond céleste, et rechercher l'emploi
Qu'il a dans ce chaos d'où sort la vaste loi ;
Laissez errer là-haut la torche funéraire ;
Ne questionnez point sur son itinéraire
Ce fantôme, de nuit et de clarté vêtu ;
Ne lui demandez pas : Où vas-tu ? D'où viens-tu ?
Ne faites pas, ainsi que l'essaim sur l'Hymète,
Rôder le chiffre en foule autour de la comète ;

Ne soyez pas penseur, ne soyez pas savant,
 Car vous seriez un fou. Docte, obstiné, rêvant,
 Ne faites pas lutter l'espace avec le nombre ;
 Laissez ses yeux de flamme à ce masque de l'ombre ;
 Ne fixez pas sur eux vos yeux ; et ce manteau
 De lueur où s'abrite un sombre incognito,
 Ne le soulevez pas, car votre main savante
 Y trouverait la vie et non pas l'épouvante,
 Et l'homme ne veut point qu'on touche à sa terreur ;
 Il y tient ; le calcul l'irrite ; sa fureur
 Contre quiconque chercher à l'éclairer, commence
 Au point où la raison ressemble à la démence ;
 Alors il a beau jeu. Car imagine-t-on
 Rien qui semble ici-bas mieux fait pour Charenton
 Qu'un ascète perdu dans des recherches sombres
 Après le chiffre, après le rêve, après des ombres,
 Guetteur pâle, appliquant des verres grossissants
 Aux faits connus, aux faits possibles, au bon sens,
 Regardant le ciel spectre au fond du télescope,
 Chez les astres voyant, chez les hommes myope !
 Quoi de plus ressemblant aux insensés que ceux
 Qui, voyant les secrets d'en haut venir vers eux,
 Marchent à leur rencontre et donnent aux algèbres
 L'ordre de prendre un peu de lumière aux ténèbres,
 Et, sondant l'infini, mer qui veut se voiler,
 Disent à la science impassible d'aller
 Voir de près telle ou telle étoile voyageuse,
 Et de ne revenir, ruisselante plongeuse,
 De l'abîme qu'avec cette perle, le vrai !
 D'ailleurs ce diamant, cet or, ce minéral,
 Le réel, quel mineur le trouve ? Qui donc creuse
 Et fouille assez avant dans la nature affreuse
 Pour pouvoir affirmer quoi que ce soit ? Hormis
 L'autel connu, les jugs sacrés, les dieux permis,
 Et le temple doré que la foule contemple,
 Et l'espèce de ciel qui s'adapte à ce temple,
 Rien n'est certain. Est-il rien de plus surprenant
 Qu'un rêveur qui demande au mystère tonnant,
 À ces bleus firmaments où se croisent les sphères,
 De lui conter à lui curieux leurs affaires,
 Et qui veut avec l'ombre et le gouffre profond
 Entrer en pourparlers pour savoir ce qu'ils font,
 Quel jour un astre sort, quel jour un soleil rentre,
 Et qui, pour éclairer l'immensité de l'autre

Où la Pléiade avec Sirius se confond,
 Allume sa chandelle et dit : J'ai vu le fond !
 Un pygmée à ce point peut-il être imbécile ?
 Oui, Cardan de Pavie, Hicétas de Sicile
 Furent extravagants, mais parmi les songeurs
 Qui veillent, épiant les nocturnes rougeurs,
 En est-il un, parmi les pires, qui promette
 Le retour de ce monstre éperdu, la comète ?
 La comète est un monde incendié qui court,
 Furieux, au delà du firmament trop court ;
 Elle a la ressemblance affreuse de l'épée ;
 Est-ce qu'on ne voit pas que c'est une échappée ?
 Peut-être est-ce un enfer dans le ciel envolé.
 Ah ! vous ouvrez sa porte ! Ah ! vous avez sa clé !
 Comme du haut d'un pont on voit l'eau fuir sous l'arche,
 Vous voyez son voyage et vous suivez sa marche ;
 Vous distinguez de loin sa sinistre maison ;
 Ah ! vous savez au juste et de quelle façon
 Elle s'évade et prend la fuite dans l'abîme !
 Ce qu'ignorait Jésus, ce que le Kérubime
 Ne sait pas, ce que Dieu connaît, vous le voyez !
 Les yeux d'une lumière invisible noyés,
 Pensif, vous souhaitez déjà la bienvenue
 Dans notre gouffre d'ombre à l'immense inconnue !
 Vous savez le total quand Dieu jette les dés !
 Quoi ! cet astre est votre astre, et vous lui défendez
 De s'attarder, d'errer dans quelque route ancienne,
 Et de perdre son temps, et votre heure est la sienne !
 Ah ! vous savez le rythme énorme de la nuit !
 Il faut que ce volcan échevelé qui fuit,
 Que cette hydre, terreur du Cancer et de l'Ourse,
 Se souvienne de vous au milieu de sa course
 Et tel jour soit exacte à votre rendez-vous !
 Quoi ! pour avoir, ainsi qu'à l'épouse l'époux,
 Donné vos nuits à l'âpre algèbre, quoi ! pour être
 Attentif au zénith comme au dogme le prêtre,
 Quoi ! pour avoir pâli sur les nombres hagards
 Qui d'Hermès et d'Euclide ont troublé les regards,
 Vous voilà le seigneur des profondes contrées !
 Vous avez dans la cage horrible vos entrées !
 Vous pouvez, grâce au chiffre escorté de zéros,
 Prendre aux cheveux l'étoile à travers les barreaux !
 Vous connaissez les mœurs des fauves météores,
 Vous datez les déclins, vous réglez les aurores,

Vous montez l'escalier des firmaments vermeils,
 Vous allez et venez dans la fosse aux soleils !
 Quoi ! vous tenez le ciel comme Orphée une lyre !
 En vertu des bouquins qu'on peut sur les quais lire
 Qui sur les parapets s'étalent tout l'été
 Feuilletés par le vent sans curiosité,
 Vous atome, âme aveugle à tâtons élargie,
 De par Bezout, de par l'X et l'Y grec, magie
 Dont l'informe grimoire emplît votre grenier,
 Vous nain, vous avez fait l'Infini prisonnier !
 Votre altièrè hypothèse à vos calculs l'attelle !
 Vous savez tout ! Le temps que met l'aube immortelle
 À traverser l'azur d'un bout à l'autre bout,
 Ce qui, dans les chaos, couve, fermente et bout,
 Le bouvier, le lion, le chien, les dioscures,
 La possibilité des rencontres obscures,
 L'empyrée en tous sens par mille feux rayé,
 Les cercles que peut faire un satan ennuyé
 En crachant dans le puits de l'abîme, les ondes
 Du divin tourbillon qui tourmente les mondes
 Et les secoue ainsi que le vent le sapin,
 Vous avez tout noté sur votre calepin !
 Vous êtes le devin d'en haut, le cicerone
 Du pâle Aldebaran inquiet sur son trône !
 Vous êtes le montreur d'Allioth, d'Arcturus,
 D'Orion, des lointains univers apparus,
 Et de tous les passants de la forêt des astres !
 Vous en savez plus long que les grands Zoroastres
 Et qu'Esdras qui hantait les chênes de Membré ;
 Vous êtes le cornac du prodige effaré ;
 La comète est à vous ; vous êtes son pontife ;
 Et vous avez lié votre fil à la griffe
 De cet épouvantable oiseau mystérieux,
 Et vous l'allez tirer à vous du fond des cieux !
 Londres, offre ton Bedlam ! Paris, ouvre Bicêtre !

 Tout cela s'écroula sur Halley.

Votre ancêtre,
 Ô rêveurs ! c'est le noir Prométhée, et vos cœurs,
 Mordus comme le sien par les vautours moqueurs,
 Saignent, et vous avez au pied la même chaîne ;
 L'homme a pour les chercheurs un Caucase de haine ;
 Empédocle est toujours brûlé par son volcan ;

Tous les songeurs, marqués au front, mis au carcan,
 Râlent sur l'éternel pilori des génies
 Et des fous. Ce Halley, certes, qu'aux gémonies
 Rome eût traîné, qu'Athène au cloaque eût poussé,
 Était impie, à moins qu'il ne fût insensé !
 Jamais homme ici-bas ne s'était vu proscrire
 Par un si formidable et sombre éclat de rire ;
 Tout l'accabla, les gens légers, les sérieux,
 Et les grands gestes noirs des prêtres furieux.
 Quoi ! cet homme saurait ce que la Bible ignore !
 La vaste raillerie est un dôme sonore
 Au-dessus d'une tête, et ce sinistre mur
 Parle et de mille échos emplît un crâne obscur.
 C'est ainsi que le rire, infâme et froid visage,
 Parvient à faire un fou de ce qui fut un sage.
 Halley morne s'alla cacher on ne sait où.
 Avait-il été sage et fut-il vraiment fou ?
 On ne sait. Le certain c'est qu'il courba la tête
 Sous le sarcasme, atroce et joyeuse tempête,
 Et qu'il baissa les yeux qu'il avait trop levés.
 Les petits enfants nus courant sur les pavés
 Le suivaient, et la foule en tumulte accourue
 Riait, quand il passait le soir dans quelque rue,
 Et l'on disait : C'est lui ! chacun voulant punir
 L'homme qui voit de loin une étoile venir.
 C'est lui ! le fou ! Les cris allaient jusqu'aux nuées ;
 Et le pauvre homme errait triste sous les huées.
 Il mourut.

L'ombre est vaste et l'on n'en parla plus.
 L'homme que tout le monde insulte est un reclus,
 On l'évite vivant et mort on le rature.
 Ce noir vaincu rentra dans la sombre nature ;
 Il fut ce qui s'en va le soir sous l'horizon ;
 On le mit dans un coin quelconque d'un gazon
 À côté d'une église obscure, vraie ou fausse ;
 Et la blême ironie autour de cette fosse
 Voleta quelque temps, étant chauve-souris ;
 Un mort donne fort peu de joie aux beaux esprits ;
 Un cercueil bafoué ne vaut pas qu'on s'en vante ;
 Ce qui plaît, c'est de voir saigner la chair vivante ;
 Contre ce qui n'est plus pourquoi s'évertuer,
 Et, quand un homme est mort, à quoi bon le tuer ?
 Que sert d'assassiner de l'ombre et de la cendre ?

Donc chez les vers de terre on le laissa descendre ;
 La haine s'éteignit comme toute rumeur ;
 On finit par laisser tranquille ce dormeur,
 Et tu t'en emparas, profonde pourriture ;
 Ce jouet des vivants tomba dans l'ouverture
 De l'inconnu, silence, ombre où s'épanouit
 La grande paix sinistre éparse dans la nuit ;
 Et l'herbe, ce linceul, l'oubli, ce crépuscule,
 Eurent vite effacé ce tombeau ridicule.
 L'oubli, c'est la fin morne ; on oublia le nom,
 L'homme, tout ; ce rêveur digne du cabanon,
 Ces calculs poursuivant dans leur vagabondage
 Des astres qui n'ont point d'orbite et n'ont point d'âge,
 Ces soleils à travers les chiffres aperçus ;
 Et la ronce se mit à pousser là-dessus.

Un nom, c'est un haillon que les hommes lacèrent,
 Et cela se disperse au vent.

Trente ans passèrent.

On vivait. Que faisait la foule ? Est-ce qu'on sait ?
 Et depuis bien longtemps personne ne pensait
 Au pauvre vieux rêveur enseveli sous l'herbe.
 Soudain, un soir, on vit la nuit noire et superbe,
 À l'heure où sous le grand suaire tout se tait,
 Blêmir confusément, puis blanchir, et c'était
 Dans l'année annoncée et prédite, et la cime
 Des monts eut un reflet étrange de l'abîme
 Comme lorsqu'un flambeau rôde derrière un mur,
 Et la blancheur devint lumière, et dans l'azur
 La clarté devint pourpre, et l'on vit poindre, éclore,
 Et croître on ne sait quelle inexprimable aurore
 Qui se mit à monter dans le haut firmament
 Par degrés et sans hâte et formidablement ;
 Les herbes des lieux noirs que les vivants vénèrent
 Et sous lesquelles sont les tombeaux, frissonnèrent ;
 Et soudain, comme un spectre entre en une maison,
 Apparut, par-dessus le farouche horizon,
 Une flamme emplissant des millions de lieues,
 Monstrueuse lueur des immensités bleues,
 Splendide au fond du ciel brusquement éclairci ;
 Et l'astre effrayant dit aux hommes : « Me voici ! »

Homère était jadis le poète ; la guerre
Était la loi ; vieillir était d’un cœur vulgaire ;
La hâte des vivants et leur unique effort
Était l’embrassement tragique de la mort.
Ce que les dieux pouvaient donner de mieux à l’homme,
C’était un grand linceul libérateur de Rome,
Ou quelque saint tombeau pour Sparte et pour ses lois ;
L’adolescent hagard se ruait aux exploits ;
C’était à qui ferait plus vite l’ouverture
Du sépulcre, et courrait cette altière aventure.
La mort avec la gloire, ô sublime présent !
Ulysse devinait Achille frémissant ;
Une fille fendait du haut en bas sa robe,
Et tous criaient : Voilà le chef qu’on nous dérobe !
Et la virginité sauvage de Scyros
Était le masque auguste et fatal des héros ;
L’homme était pour l’épée un fiancé fidèle ;
La muse avait toujours un vautour auprès d’elle ;
Féroce, elle menait aux champs ce déterreur.
Elle était la chanteuse énorme de l’horreur,
La géante du mal, la déesse tigresse,
Le grand nuage noir de l’azur de la Grèce.
Elle poussait aux cieux des cris désespérés.
Elle disait : Tuez ! tuez ! tuez ! mourez !
Des chevaux monstrueux elle mordait les croupes,
Et, les cheveux au vent, s’effarait sur les groupes
Des hommes dieux étreints par les héros titans ;
Elle mettait l’enfer dans l’œil des combattants,
L’éclair dans le fourreau d’Ajax, et des courroies
Dans les pieds des Hectors traînés autour des Troies ;
Pendant que les soldats touchés du dard sifflant,
Pâles, tombaient, avec un ruisseau rouge au flanc,
Que les crânes s’ouvraient comme de sombres urnes,
Que les lances trouaient son voile aux plis nocturnes,
Que les serpents montaient le long de son bras blanc,
Que la mêlée entraît dans l’Olympe en hurlant,
Elle chantait, terrible et tranquille, et sa bouche
Fauve, bavait du sang dans le clairon farouche !
Et les casques, les tours, les tentes, les blessés,

Les noirs fourmillements de morts dans les fossés,
 Les tourbillons de chars et de drapeaux, les piques
 Et les glaives, volaient dans ses souffles épiques !
 La muse est aujourd'hui la Paix, ayant les reins
 Sans cuirasse et le front sous les épis sereins ;
 Le poète à la mort dit : Meurs, guerre, ombre, envie ! —
 Et chasse doucement les hommes vers la vie ;
 Et l'on voit de ses vers, goutte à goutte, des pleurs
 Tomber sur les enfants, les femmes et les fleurs,
 Et des astres jaillir de ses strophes volantes ;
 Et son chant fait pousser des bourgeons verts aux plantes ;
 Et ses rêves sont faits d'aurore, et, dans l'amour,
 Sa bouche chante et rit, toute pleine de jour.

*

En vain, montrant le poing dans tes mornes bravades,
 Tu menaces encor, noir passé ; tu t'évades !

C'est fini. Les vivants savent que désormais,
 S'ils le veulent, les plans hideux que tu formais
 Crouleront, qu'il fait jour, que la guerre est impie,
 Et qu'il faut s'entr'aider, car toujours l'homme expie
 Ses propres lâchetés, ses propres trahisons ;
 Ce que nous serons sort de ce que nous faisons.
 Moi, proscrit, je travaille à l'éclosion sainte
 Des temps où l'homme aura plus d'espoir que de crainte
 Et contempera l'aube, afin de s'ôter mieux
 L'enfer du cœur, ayant le ciel devant les yeux.

I ORPHÉE

J'atteste Tanais, le noir fleuve aux six urnes,
Et Zeus qui fait traîner sur les grands chars nocturnes
Rhéa par des taureaux et Nyx par des chevaux,
Et les anciens géants et les hommes nouveaux,
Pluton qui nous dévore, Uranus qui nous crée,
Que j'adore une femme et qu'elle m'est sacrée.
Le monstre aux cheveux bleus, Poséidon, m'entend ;
Qu'il m'exauce. Je suis l'âme humaine chantant,
Et j'aime. L'ombre immense est pleine de nuées,
La large pluie abonde aux feuilles remuées,
Borée émeut les bois, Zéphyre émeut les blés,
Ainsi nos cœurs profonds sont par l'amour troublés.
J'aimerai cette femme appelée Eurydice,
Toujours, partout ! Sinon que le ciel me maudisse,
Et maudisse la fleur naissante et l'épi mur !
Ne tracez pas de mots magiques sur le mur.

II SALOMON

Je suis le roi qu'emplit la puissance sinistre ;
Je fais bâtir le temple et raser les cités ;
Hiram mon architecte et Charos mon ministre
Rêvent à mes côtés ;

L'un étant ma truelle et l'autre étant mon glaive,
Je les laisse songer et ce qu'ils font est bien ;
Mon souffle monte au ciel plus haut que ne s'élève
L'ouragan libyen ;

Dieu même en est parfois remué. Fils d'un crime,
J'ai la sagesse énorme et sombre ; et le démon
Prendrait, entre le ciel suprême et son abîme,
Pour juge Salomon.

C'est moi qui fais trembler et c'est moi qui fais croire ;
 Conquérant on m'admire, et, pontife, on me suit ;
 Roi, j'accable ici-bas les hommes par la gloire,
 Et, prêtre, par la nuit ;

J'ai vu la vision des festins et des coupes
 Et le doigt écrivant Mané Thécel Pharès,
 Et la guerre, les chars, les clairons, et les croupes
 Des chevaux effarés ;

Je suis grand ; je ressemble à l'idole morose ;
 Je suis mystérieux comme un jardin fermé ;
 Pourtant, quoique je sois plus puissant que la rose
 N'est belle au mois de mai,

On peut me retirer mon sceptre d'or qui brille,
 Et mon trône, et l'archer qui veille sur ma tour,
 Mais on n'ôtera pas, ô douce jeune fille,
 De mon âme l'amour ;

On n'en ôtera pas l'amour, ô vierge blonde
 Qui comme une lueur te mires dans les eaux,
 Pas plus qu'on n'ôtera de la forêt profonde
 La chanson des oiseaux.

III ARCHILOQUE

Le pilote connaît la figure secrète
 Du fond de la mer sombre entre Zante et la Crète,
 Le sage médecin connaît le mal qu'on a,
 Le luthier, par la muse instruit, sait qu'Athéna
 A fait la flûte droite et Pan la flûte oblique ;
 Moi, je ne sais qu'aimer. Tout ce qu'un mage explique
 En regardant un astre à travers des cyprès,
 Dans les bois d'Éleusis la nuit, n'est rien auprès
 De ce que je devine en regardant Stellyre.
 Stellyre est belle. Ayez pitié de mon délire,
 Dieux immortels ! je suis en proie à sa beauté.
 Sans elle je serais l'Archiloque irrité,
 Mais elle m'attendrit. Muses, Stellyre est douce.
 Pour que l'agneau la broute il faut que l'herbe pousse

Et que l'adolescent croisse pour être aimé.
 Par l'immense Vénus le monde est parfumé ;
 L'amour fait pardonner à l'Olympe la foudre ;
 L'océan en créant Cypris voulut s'absoudre,
 Et l'homme adore, au bord du gouffre horrible et vain,
 La tempête achevée en sourire divin.
 Stellyre a la gaîté du nid chantant dans l'arbre.
 Moi qui suis de Paros, je me connais en marbre,
 Elle est blanche ; et pourtant femme comme Aglaura
 Et Glycère ; et, rêveur, je sais qu'elle mourra.
 Tout finit par finir, hélas, même les roses !
 Quoique Stellyre, ô dieux, ressemble aux fleurs écloses
 À l'aurore, en avril, dans les joncs des étangs,
 Faites, dieux immortels, qu'elle vive longtemps,
 Car il sort de cette âme une clarté sereine ;
 Je la veux pour esclave, et je la veux pour reine ;
 Je suis un cœur dompté par elle, et qui consent ;
 Et ma haine est changée en amour. Ô passant,
 Sache que la chanson que voici fut écrite
 Quand Hipparque chassa d'Athènes Onomacrite
 Parce qu'il parlait bas à des dieux infernaux
 Pour faire submerger l'archipel de Lemnos.

IV ARISTOPHANE

Les jeunes filles vont et viennent sous les saules ;
 Leur chevelure cache et montre leurs épaules ;
 L'amphore sur leur front ne les empêche pas,
 Quand Ménalque apparaît, de ralentir leur pas,
 Et de dire : Salut, Ménalque ! et la feuillée,
 Par le rire moqueur des oiseaux réveillée,
 Assiste à la rencontre ardente des amants ;
 Tant de baisers sont pris sous les rameaux charmants
 Que l'amphore au logis arrive à moitié vide.
 L'aïeule, inattentive au fil qu'elle dévide,
 Gronde : Qu'as-tu donc fait, qui donc t'a pris la main,
 Que l'eau s'est répandue ainsi sur le chemin ?
 La jeune fille dit : Je ne sais pas ; et songe.
 À l'heure où dans les champs l'ombre des monts s'allonge,
 Le soir, quand on entend des bruits de chars lointains,
 Il est bon de songer aux orageux destins

Et de se préparer aux choses de la vie ;
 C'est par le peu qu'il sait, par le peu qu'il envie,
 Que l'homme est sage. Aimons. Le printemps est divin ;
 Nous nous sentons troublés par les fleurs du ravin,
 Par l'indulgent avril, par les nids peu moroses,
 Par l'offre de la mousse et le parfum des roses,
 Et par l'obscurité des sentiers dans les bois.
 Les femmes au logis rentrent, mêlant leurs voix,
 Et plus d'une à causer sous les portes s'attarde.
 Femme, qui parles mal de ton mari, prends garde,
 Car ton petit enfant te regarde étonné.
 Muses, vénérons Pan, de lierre couronné.

V ASCLÉPIADE

Vous qui marchez, tournant vos têtes inquiètes,
 Songez-y, le dieu Pan sait toujours où vous êtes.
 Amants, si vous avez des raisons pour ne pas
 Laisser voir quelle est l'ombre où se perdent vos pas,
 Vous êtes mal cachés dans ce bois, prenez garde ;
 La tremblante forêt songe, écoute et regarde ;
 À tout ce hallier noir vous donnez le frisson ;
 Craignez que vos baisers ne troublent le buisson,
 Craignez le tremblement confus des branches d'arbre ;
 La nature est une âme, elle n'est pas de marbre ;
 L'obscur souffle inconnu qui dans ce demi-jour
 Passe et que vous prenez pour le vent, c'est l'amour ;
 Et vous êtes la goutte et le monde est le vase.
 Amants, votre soupir fait déborder l'extase ;
 Au-dessus de vos fronts les rameaux frémissants
 Mêlent leurs bruits, leurs voix, leurs parfums, leur encens ;
 L'émotion au bois profond se communique,
 Et la fauve dryade agite sa tunique.

IV THÉOCRITE

Ô belle, crains l'Amour, le plus petit des dieux,
 Et le plus grand ; il est fatal et radieux ;
 Sa pensée est farouche et sa parole est douce ;
 On le trouve parfois accroupi dans la mousse,

Terrible et souriant, jouant avec les fleurs ;
 Il ne croit pas un mot de ce qu'il dit ; les pleurs
 Et les cris sont mêlés à son bonheur tragique ;
 Maïa fit la prairie, il fait la géorgique ;
 L'Amour en tout temps pleure, et triomphe en tout lieu ;
 La femme est confiante aux baisers de ce dieu,
 Car ils ne piquent pas, sa lèvre étant imberbe,
 — Tu

vas mouiller ta robe à cette heure dans l'herbe,
 Lyda, pourquoi vas-tu dans les champs si matin ?
 Lyda répond : — Je cède au ténébreux destin,
 J'aime, et je vais guetter Damœtas au passage,
 Et je l'attends encor le soir, étant peu sage,
 Quand il fait presque nuit dans l'orme et le bouleau,
 Quand la nymphe aux yeux verts danse au milieu de l'eau.
 — Lyda, fuis Damœtas ! — Je l'adore et je tremble.
 Je ne puis lui donner toutes les fleurs ensemble,
 Car l'une vient l'automne et l'autre vient l'été ;
 Mais je l'aime. — Lyda, Lyda, crains Astarté.
 Cache ton cœur en proie à la sombre chimère.
 Il ne faut raconter ses amours qu'à sa mère
 À l'heure matinale où le croissant pâlit,
 Quand elle se réveille en riant dans son lit.

VII BION

Allons-nous-en rêveurs dans la forêt lascive.
 L'amour est une mer dont la femme est la rive,
 Les saintes lois d'en haut font à ses pieds vainqueurs
 Mourir le grand baiser des gouffres et des cœurs.
 Viens, la forêt s'ajoute à l'âme, et Cythérée
 Devient fauve et terrible en cette horreur sacrée ;
 Viens, nous nous confierons aux bois insidieux,
 Et nous nous aimerons à la façon des dieux ;
 Il faut que l'empyrée aux voluptés se mêle,
 Et l'aigle, la colombe étant sa sœur jumelle,
 S'envole volontiers du côté des amants.
 Les cœurs sont le miroir obscur des firmaments ;
 Toutes nos passions reflètent les étoiles.
 Par le déchirement magnifique des voiles
 La nature constate et prouve l'unité ;

Le rayon c'est l'amour, l'astre c'est la beauté.
 Hyménée ! Hyménée ! allons sous les grands chênes.
 Ô belle, je te tiens, parce que tu m'enchaînes,
 Et tu m'as tellement dans tes nœuds enchantés
 Lié, saisi, que j'ai toutes les libertés ;
 Je les prends ; tu ne peux t'en plaindre, en étant cause.
 Si le zéphyr te fâche, alors ne sois plus rose.

VII MOSCHUS

Ô nymphes, baignez-vous à la source des bois.
 Le hallier, bien qu'il soit rempli de sombres voix,
 Quoiqu'il ait des rochers où l'aigle fait son aire,
 N'est jamais envahi par l'ombre qui s'accroît
 Au point d'être sinistre et de n'avoir plus droit
 À la nudité de Néère.

Néère est belle, douce et pure, et transparaît
 Blanche, à travers l'horreur de la noire forêt ;
 Un essaim rôde et parle aux fleurs de la vallée,
 Un écho dialogue avec l'écho voisin,
 Qu'est-ce que dit l'écho ? qu'est-ce que dit l'essaim ?
 Qu'étant nue, elle est étoilée !

Car l'éblouissement des astres est sur toi
 Quand tu te baignes, chaste, avec ce vague effroi
 Que toujours la beauté mêle à sa hardiesse,
 Sous l'arbre où l'œil du faune ardent te cherchera.
 Tu sais bien que montrer la femme, ô Néère,
 C'est aussi montrer la déesse.

Moi, quoique par les rois l'homme soit assombri,
 Je construis au-dessus de ma tête un abri
 Avec des branches d'orme et des branches d'yeuse ;
 J'aime les prés, les bois, le vent jamais captif,
 Néère et Phyllodoce, et je suis attentif
 À l'idylle mélodieuse.

Parce que, dans cette ombre où parfois nous dormons,
 De lointains coups de foudre errent de monts en monts,
 Parce que tout est plein d'éclairs visionnaires,

Parce que le ciel gronde, est-il donc en marchant
 Défendu de rêver, et d'écouter le chant
 D'une flûte entre deux tonnerres ?

IX VIRGILE

Déesse, ouvrez-moi l'Hélicon maintenant.
 Ô bergers, le hallier sauvage est surprenant ;
 On y distingue au loin de confuses descentes
 D'hommes ailés, mêlés à des nymphes dansantes ;
 Des clartés en chantant passent, et je les suis.
 Les bois me laissent faire et savent qui je suis.
 Ô pasteurs, j'ai Mantoue et j'aurai Parthénope ;
 Comme le taureau-dieu pressé du pied d'Europe,
 Mon vers, tout parfumé de roses et de lys,
 A l'empreinte du frais talon d'Amaryllis ;
 Les filles aux yeux bleus courent dans mes églogues ;
 Bacchus avec ses lynx, Diane avec ses dogues,
 Errent, sans déranger une branche, à travers
 Mes poèmes, et Faune est dans mes antres verts.
 Quel qu'il soit, et fût-il consul, fût-il édile,
 Le passant ne pourra rencontrer mon idylle
 Sans trouble, et, tout à coup, voyant devant ses pas
 Une pomme rouler et fuir, ne saura pas
 Si dans votre épaisseur sacrée elle est jetée,
 Forêts, pour Atalante, ou bien par Galatée.
 Mes vers seront si purs qu'après les avoir lus
 Lycoris ne pourra que sourire à Gallus.
 La forêt où je chante est charmante et superbe ;
 Je veux qu'un divin songe y soit couché dans l'herbe,
 Et que l'homme et la femme, ayant mon âme entre eux,
 S'ils entrent dans l'églogue en sortent amoureux.

X CATULLE

Que faire au mois d'avril à moins de s'adorer ?
 Viens, nous allons songer, viens, nous allons errer.
 Laissons Plaute à Chloé prouver qu'il la désire
 Par un triple collier de corail de Corcyre ;
 Laissons Psellas charmer Fuscus par ses grands yeux,

Et par l'âpre douceur d'un chant mystérieux ;
 Laissons César dompter la fortune changeante,
 Mettre un mors à l'équestre et sauvage Agrigente,
 Au Numide, à l'Ibère, au Scythe hasardeux ;
 Ayons le doux souci d'être seuls tous les deux.
 Nous avons à nous l'air, le ciel, l'ombre, l'espace.
 Nous ferons arrêter le muletier qui passe,
 Nous boirons dans son outre un peu de vin sabin ;
 Et le soir, quand la lune, éclairant dans leur bain
 La faune et la naïade indistincte, se lève,
 Nous chercherons un lit pour finir notre rêve,
 Une mousse cachée au fond du hallier noir.
 Ô belle, rien n'existe ici-bas que l'espoir,
 Rien n'est sûr que l'hymen, rien n'est vrai que la joie ;
 L'amour est le vautour et nos cœurs sont la proie.
 Quand, ainsi qu'y monta jadis la nymphe Hellé,
 Une femme apparaît sur l'Olympe étoilé,
 Les dieux donnent de tels baisers à ses épaules,
 Qu'une lueur subite éclaire les deux pôles,
 Et la terre comprend qu'en ce ciel redouté
 L'humanité s'accouple à la divinité.
 Aimons. Allons aux bois où chantent les fauvettes.
 Il faut vivre et sourire, il faut que tu revêtes
 Cette robe d'azur qu'on nomme le bonheur.
 L'Amour est un divin et tendre empoisonneur.
 Laissons ce charmant traître approcher de nos bouches
 Sa coupe où nous boirons les extases farouches
 Et le sombre nectar des baisers éperdus.
 Les cœurs sont insensés et les cieus leur sont dus ;
 Car la démence auguste et profonde des âmes
 Met dans l'homme une étoile, et quand nous nous aimâmes
 Nous nous sentîmes pleins de rayons infinis,
 Et tu devins Vénus et je fus Adonis.
 Le tremblement sacré des branches dans l'aurore
 Conseille aux cœurs d'aimer, conseille aux nids d'éclore.
 Il faut craindre et vouloir, chercher les prés fleuris
 Et rêver, et s'enfuir, mais afin d'être pris.
 Adorons-nous. Ainsi je médite et je chante.
 Je songe à ta pudeur souveraine et touchante,
 Je regarde attendri l'antre où tu me cédas ;
 Pendant que, fatiguée à suivre nos soldats,
 La Victoire, au-dessus de nous, dans la nuée,

Rattache sa sandale, un instant dénouée.

XI LONGUS

Chloé nue éblouit la forêt doucement ;
 Elle rit, l'innocence étant un vêtement ;
 Elle est nue, et s'y plaît ; elle est belle, et l'ignore.
 Elle ressemble à tous les songes qu'on adore ;
 Le lys blanc la regarde et n'a point l'air fâché ;
 La nuit croit voir Vénus, l'aube croit voir Psyché.
 Le printemps est un tendre et farouche mystère ;
 On sent flotter dans l'air la faute involontaire
 Qui se pose, au doux bruit du vent et du ruisseau,
 Dans les âmes ainsi que dans les bois l'oiseau.
 Sève ! hymen ! le printemps vient, et prend la nature
 Par surprise, et, divin, apporte l'aventure
 De l'amour aux forêts, aux fleurs, aux cœurs. Aimez.
 Dans la source apparaît la nymphe aux doigts palmés,
 Dans l'arbre la dryade et dans l'homme le faune ;
 Le baiser envolé fait aux bouches l'aumône.

XII DANTE

Thalès n'était pas loin de croire que le vent
 Et l'onde avaient créé les femmes ; et, devant
 Phellas, fille des champs, bien qu'il fût de la ville,
 Ménandre n'était point parfaitement tranquille ;
 Moschus ne savait pas au juste ce que c'est
 Que la femme, et tremblait quand Glycère passait ;
 Anaxagore, ayant l'inconnu pour étude,
 Regardait une vierge avec inquiétude ;
 Virgile méditait sur Lycoris ; Platon
 Dénonçait à Paphos l'odeur du Phlégéon ;
 Plaute évitait Lydé ; c'est que ces anciens hommes
 Redoutaient vaguement la planète où nous sommes ;
 Agd et Tellus étaient des femelles pour eux ;
 Ils craignaient le travail perfide et ténébreux
 Des parfums, des rayons, des souffles et des sèves.
 Les femmes après tout sont peut-être des rêves ;
 Quelle âme ont-elles ? Nul ne peut savoir quel dieu

Ou quel démon sourit dans la nuit d'un œil bleu ;
 Nul ne sait, dans la vie immense enchevêtrée,
 Si l'ancre où rêve Pan, l'herbe où se couche Astrée,
 Si la roche au profil pensif, si le zéphyr,
 Si toute une forêt acharnée à trahir,
 À force d'horreur, d'ombre, et d'aube, et de jeunesse,
 Ne peut transfigurer en femme une faunesse ;
 Dans tout ils croyaient voir quelque spectre caché
 Poindre, et Démogorgon s'ajoutait à Psyché.
 Ces sages d'autrefois se tenaient sur leurs gardes.
 La possibilité des méduses hagardes
 Surgissant tout à coup les rendait attentifs ;
 De la sombre nature ils se sentaient captifs ;
 Perse reconnaissait dans Églé, la bouffonne
 Qui se barbouille avec des mûres, Tisiphone ;
 Et plusieurs s'attendaient à voir subitement
 Transparaître Erynnis sous le masque charmant
 De la naïve Aglaure ou d'Iphis la rieuse ;
 Tant la terre pour eux était mystérieuse.

XIII PÉTRARQUE

Elle n'est plus ici ; cependant je la vois
 La nuit au fond des cieux, le jour au fond des bois !
 Qu'est-ce que l'œil de chair auprès de l'œil de l'âme ?
 On est triste ; on n'a pas près de soi cette femme,
 On est dans l'ombre ; eh bien, cette ombre aide à la voir,
 Car l'étoile apparaît surtout dans le ciel noir.
 Je vois ma mère morte, et je te vois absente,
 Ô Laure ! Où donc es-tu ? là-bas, éblouissante.
 Je t'aime, je te vois. Sois là, ne sois pas là,
 Je te vois. Tout n'est rien, si tout n'est pas cela,
 Aimer. Aimer suffit ; pas d'autre stratagème
 Pour être égal aux dieux que ce mot charmant : J'aime.
 L'amour nous fait des dons au-dessus de nos sens,
 Laure, et le plus divin, c'est de nous voir absents ;
 C'est de t'avoir, après que tu t'es exilée ;
 C'est de revoir partout ta lumière envolée !
 Je demande : Es-tu là, doux être évanoui ?
 La prunelle dit : Non, mais l'âme répond : Oui.

XIV RONSARD

C'est fort juste, tu veux commander en cédant ;
 Viens, ne crains rien ; je suis éperdu, mais prudent ;
 Suis-moi ; c'est le talent d'un amant point rebelle
 De conduire au milieu des forêts une belle,
 D'être ardent et discret, et d'étouffer sa voix
 Dans le chuchotement mystérieux des bois.
 Aimons-nous au-dessous du murmure des feuilles ;
 Viens, je veux qu'en ce lieu voilé tu te recueilles,
 Et qu'il reste au gazon par ta langueur choisi
 Je ne sais quel parfum de ton passage ici ;
 Laissons des souvenirs à cette solitude.
 Si tu prends quelque molle et sereine attitude,
 Si nous nous querellons, si nous faisons la paix,
 Et si tu me souris sous les arbres épais,
 Ce lieu sera sacré pour les nymphes obscures ;
 Et le soir, quand luiront les divins Dioscures,
 Ces sauvages halliers sentiront ton baiser
 Flotter sur eux dans l'ombre et les apprivoiser ;
 Les arbres entendront des appels plus fidèles,
 De petits cœurs battront sous de petites ailes,
 Et les oiseaux croiront que c'est toi qui bénis
 Leurs amours, et la fête adorable des nids.
 C'est pourquoi, belle, il faut qu'en ce vallon tu rêves.
 Et je rends grâce à Dieu, car il fit plusieurs Èves,
 Une aux longs cheveux d'or, une autre au sein bruni,
 Une gaie, une tendre, et quand il eut fini
 Ce Dieu, qui crée au fond toujours les mêmes choses,
 Avec ce qui restait des femmes, fit les roses.

XV SHAKESPEARE

Ô doux être, fidèle et cependant ailé,
 Ange et femme, est-il vrai que tu t'en sois allé ?
 Pour l'âme, la lueur inexprimable reste ;
 L'âme ne perd jamais de vue un front céleste ;
 Et quiconque est aimé devient céleste. Hélas,
 L'absence est dure, mais le cœur noir, l'esprit las
 Sont consolés par l'âme, invincible voyante.

L'éclair est passager, la nuée est fuyante,
 Mais l'être aimé ne peut s'éclipser. Je te vois,
 Je sens presque ta main, j'entends presque ta voix.
 Oui, loin de toi je vis comme on vit dans un songe ;
 Ce que je touche est larve, apparence, mensonge ;
 J'aperçois ton sourire à travers l'infini ;
 Et, sans savoir pourquoi, disant : Suis-je puni ?
 Je pleure vaguement si loin de moi tu souffres.
 La nature ignorée et sainte a de ces gouffres
 Où le visionnaire est voisin du réel ;
 Ainsi la lune est presque un spectre dans le ciel ;
 Ainsi tout dans les bois en fantôme s'achève ;
 Ainsi c'est presque au fond d'un abîme et d'un rêve
 Qu'un rossignol est triste et qu'un merle est rieur.

Quel mystère insondé que l'œil intérieur !
 Quelle insomnie auguste en nous ! Quelle prunelle
 Ouverte sur le bien et le mal, éternelle !
 À quelle profondeur voit cet œil inconnu !
 Comme devant l'esprit toute l'ombre est à nu !
 L'œil de chair bien souvent pour l'erreur se décide.
 La cécité pensive est quelquefois lucide ;
 Quoi donc ! est-ce qu'on a besoin des yeux pour voir
 L'héroïsme, l'honneur, la vertu, le devoir,
 La réalité sainte et même la chimère ?
 Qui donc passe en clarté le grand aveugle Homère ?

XVI RACAN

Si toutes les choses qu'on rêve
 Pouvaient se changer en amours,
 Ma voix, qui dans l'ombre s'élève,
 Osant toujours, tremblant toujours,

Qui, dans l'hymne qu'elle module,
 Mêle Astrée, Eros, Gabriel,
 Les dieux et les anges, crédule
 Aux douces puissances du ciel,

Pareille aux nids qui, sous les voiles
 De la nuit et des bois touffus,

Échangent avec les étoiles
 Un grand dialogue confus,
 Sous la sereine et sombre voûte
 Sans murs, sans portes et sans clés,
 Mon humble voix prendrait la route
 Que prennent les cœurs envolés,

Et vous arriverait, touchante,
 À travers les airs et les eaux,
 Si toutes les chansons qu'on chante,
 Pouvaient se changer en oiseaux.

XVII SEGRAIS

Ô fraîche vision des jupes de futaine
 Qui se troussent gaîment autour de la fontaine !
 Ô belles aux bras blancs follement amoureux !
 J'ai vu passer Aminthe au fond du chemin creux ;
 Elle a seize ans, et tant d'aurore sur sa tête
 Qu'elle semble marcher au milieu d'une fête ;
 Elle est dans la prairie, elle est dans les forêts
 La plus belle, et n'a pas l'air de le faire exprès ;
 C'est plus qu'une déesse et c'est plus qu'une fée,
 C'est la bergère ; c'est une fille coiffée
 D'iris et de glaïeuls avec de grands yeux bleus ;
 Elle court dans les champs comme aux temps fabuleux
 Couraient Leontium, Phyllodoce et Glycère ;
 Elle a la majesté du sourire sincère ;
 Quand elle parle on croit entendre, ô bois profond,
 Un rossignol chanter au-dessus de son front ;
 Elle est pure, sereine, aimable, épanouie ;
 Et j'en ai la prunelle à jamais éblouie ;
 Comme Faune la suit d'un regard enflammé !
 Comme on sent que les nids, l'amour, le mois de mai,
 Guettent dans le hallier ces douces âmes neuves !
 Dans des prés où ne coule aucun des divins fleuves
 Qu'on appelle Céphise, Eurotas ou Cydnus,
 Elle trouve moyen d'avoir de beaux pieds nus ;
 Cette fille d'Auteuil semble née à Mégare !
 Parfois dans des sentiers pleins d'ombre elle s'égare ;
 Oh ! comme les oiseaux chuchotaient l'autre soir !

Pas plus que le raisin ne résiste au pressoir,
 Pas plus que le roseau n'est au zéphyr rebelle,
 Nul cœur pouvant aimer n'élude cette belle.
 Comme la biche accourt et fuit à notre voix
 Elle est apprivoisée et sauvage à la fois ;
 Elle est toute innocente et n'a pas de contrainte ;
 Elle donne un baiser confiant et sans crainte
 À quiconque est naïf comme un petit enfant ;
 Contre les beaux parleurs, fière, elle se défend ;
 Et c'est pourquoi je fais semblant d'être stupide ;
 Telle est la profondeur des amoureux. Et Gnide,
 Amathonte et Paphos ne sont rien à côté
 Du vallon où parfois passe cette beauté.
 Muses, je chante, et j'ai près de moi Stésichore,
 Plaute, Horace et Ronsard, d'autres bergers encore,
 J'aime, et je suis Segrais qu'on nomme aussi Tircis ;
 Nous sommes sous un hêtre avec Virgile assis,
 Et cette chanson s'est de ma flûte envolée,
 Pendant que mes troupeaux paissent dans la vallée,
 Et que du haut des cieux l'astre éclaire et conduit
 La descente sacrée et sombre de la nuit.

XVIII VOLTAIRE

Dans la religion voir une bucolique ;
 Être assez huguenot pour être catholique,
 Aimer Clorinde assez pour caresser Suzon ;
 Suivre un peu la sagesse et beaucoup la raison,
 Planter là ses amis, mais ne pas les proscrire,
 Croire aux dogmes tout juste assez pour en sourire,
 Être homme comme un diable, abbé comme Chaulieu,
 Ne rien exagérer, pas même le bon Dieu,
 Baiser le saint chausson qu'offre à la gent dévote
 Le pape, et préférer le pied nu de Javotte,
 Tels sont les vrais instincts d'un sage en bon état.
 Force tentations, et jamais d'attentat ;
 Avoir on ne sait quoi d'aimable dans la faute ;
 Ressembler à ce bon petit chevreau qui saute
 Joyeux, libre, et qui broute, et boit aux étangs verts,
 Si content qu'il en met l'oreille de travers ;
 Donner son cœur au ciel si Goton vous le laisse,

Commettre des péchés pour aller à confesse,
 Car les péchés sont gais, et font avec douceur
 Aux frais du confessé vivre le confesseur ;
 Pas trop de passion, pas trop d'apostasie,
 C'est le bon sens. Suivez cette route choisie
 Et sûre. C'est ainsi qu'on vieillit sans effroi ;
 Et c'est ainsi qu'on a de l'esprit, fût-on roi,
 Et qu'on est Henri quatre, et qu'on a ses entrées
 À la grand'messe, et chez Gabrielle d'Estrées.

XIX CHAULIEU

Ayez de la faiblesse, ô femmes ; c'est charmant
 D'être faibles, et l'ombre est dans le firmament
 Pour prouver le besoin que parfois ont de voiles
 Même la blanche aurore et même les étoiles.
 Les fleurs ne savent pas ce que va faire avril,
 Elles ont peur ; de quoi ? D'un charme, ou d'un péril ?
 D'un péril et d'un charme. Eh bien, toi qui te mêles
 Aux fleurs, et qui les vois trembler, tremble comme elles,
 Mais pas plus. Oui, tremblez, belles ; mais, croyez-moi,
 Sur la frayeur des fleurs copiez votre émoi.
 Voyez comme elles sont promptement rassurées.
 Les roses sont autant de molles Cythérées,
 Point méchantes ; l'épine est la sœur du parfum.
 Le ciel n'est point pour l'homme un témoin importun.
 Aimons. On y consent au fond des empyrées.
 Après avoir aimé les âmes sont sacrées.
 L'heure où nous brillons touche à l'heure où nous tombons,
 Brillez, tombez. Jadis les sages étaient bons ;
 Ils conseillaient la gloire aux héros, et la chute
 Aux belles. L'herbe douce après la douce lutte
 Devient un trône ; Horace y fait asseoir Chloé.
 Ainsi qu'un vieux trumeau dépeint et décloué
 L'idylle aujourd'hui pend au grand plafond céleste ;
 Restaurons-la : suivons Galatée au pied leste ;
 Et je serai Virgile, et vous serez Églé,
 Ô belle au frais fichu vainement épinglé !
 Nous sommes des bergers, Gnide est notre village.
 Attention ! je vais commencer le pillage
 Des appas, et l'on va courir dans les sillons ;

Et vous ne ferez pas la chasse aux papillons,
 Belle, les papillons étant de bon exemple.
 Ô cieux profonds, l'amour est dieu, le bois est temple,
 Et cette jeune fille à l'œil un peu moqueur
 Est ma victorieuse et je suis son vainqueur !

XX DIDEROT

Les philosophes sont d'avis que la nature
 Se passe d'eux, ne tient qu'à sa propre droiture,
 Ne consulte que l'ordre auguste, et que les lois
 Sont les mêmes au fond des cieux, au fond des bois.
 Vivre, aimer, tout est là. Le reste est ignorance ;
 Et la création est une transparence ;
 L'univers laisse voir toujours le même sceau,
 L'amour, dans le soleil ainsi que dans l'oiseau ;
 Nos sens sont des conseils ; des voix sont dans les choses ;
 Ces voix disent : Beautés, faites comme les roses ;
 Faites comme les nids, amants. Avril vainqueur
 Sourit, laissez le ciel vous entrer dans le cœur.
 Théocrite, ô ma belle, était tendre et facile ;
 Ces bons ménétriers de Grèce et de Sicile
 Chantaient juste, et leur vers reste aimable et charmeur
 Même quand la saison est de mauvaise humeur ;
 Ils étaient un peu fous comme tous les vrais sages ;
 Ils baisaient les pieds nus, guettaient les purs visages,
 N'avaient point de sofas et point de canapés,
 Et couchaient sur des lits de pampres frais coupés ;
 Ils se hâtaient d'aimer, car la vie est rapide ;
 La dernière heure éclôt dans la première ride ;
 Hélas, la pâle mort pousse d'un pied égal
 Votre beauté, madame, et notre madrigal.
 Vivons. Moi, j'ai l'amour pour devoir, et personne
 N'a droit de s'informer, belles, si je frissonne
 Parce que j'entrevois dans l'ombre un sein charmant ;
 Je prends ma part du vaste épanouissement ;
 Le plus sage en ce monde immense est le plus ivre.
 Femme, écoute ton cœur, ne lis pas d'autre livre ;
 Ce qu'ont fait les aïeux les enfants le refont,
 Et l'amour est toujours la même idylle au fond ;
 L'églogue en souriant se copie ; elle calque

Margot sur Phyllodoce et Gros-Jean sur Ménalque.
 Comme souffle le vent, comme luit le rayon,
 Sois belle, aime ! La vie est une fonction,
 Et cette fonction par tout être est remplie
 Sans qu'aucun instinct mente et qu'aucune loi plie ;
 Les accomplissements sont au-dessus de nous ;
 Le lys est pur, le ciel est bleu, l'amour est doux
 Sans la permission de l'homme ; nul système
 N'empêche Églé de dire à Tityre : Je t'aime !
 La Sorbonne n'a rien à voir dans tout cela ;
 Madame de Genlis peut faire Paméla
 Sans gêner les oiseaux des bois ; et les mésanges,
 Les pinsons, les moineaux, bêtes qui sont des anges,
 Ne s'inquiètent point d'Arnauld ni de Pascal ;
 Et, quand des profondeurs du ciel zodiacal,
 Vers l'aurore, à travers d'invisibles pilastres,
 Il redescend, avec son attelage d'astres,
 Là-haut, dans l'infini, l'énorme chariot
 Sait peu ce que Voltaire écrit à Thiriot.

XXI BEAUMARCHAIS

Allez-vous-en aux bois, les belles paysannes !
 Par-dessus les moulins, dont nous sommes les ânes,
 Jetez tous vos bonnets, et mêlez à nos cœurs
 Vos caprices, joyeux, charmants, tendres, moqueurs ;
 C'est dimanche. On entend jaser la cornemuse ;
 Le vent à chiffonner les fougères s'amuse ;
 Fête aux champs. Il s'agit de ne pas s'ennuyer.
 Les oiseaux, qui n'ont point à payer de loyer,
 Changent d'alcôve autant de fois que bon leur semble ;
 Tout frémit ; ce n'est pas pour rien que le bois tremble ;
 Les fourches des rameaux sur les faunes cornus
 Tressaillent ; copions les oiseaux ingénus ;
 Ah ! les petits pillards et comme ils font leurs orges !
 Regardons s'entr'ouvrir les mouchoirs sur les gorges ;
 Errons, comme Daphnis et Chloé frémissants ;
 Nous n'aurons pas toujours le temps d'être innocents ;
 Soyons-le ; jouissons du hêtre, du cytise,
 Des mousses, du gazon ; faisons cette bêtise,
 L'amour, et livrons-nous naïvement à Dieu.

Puisque les prés sont verts, puisque le ciel est bleu,
 Aimons. Par les grands mots l'idylle est engourdie ;
 N'ayons pas l'air de gens jouant la tragédie ;
 Disons tout ce qui peut nous passer par l'esprit ;
 Allons sous la charmille où l'églantier fleurit,
 Dans l'ombre où sont les grands chuchotements des chênes.
 Les douces libertés avec les douces chaînes,
 Et beaucoup de réel dans un peu d'idéal,
 Voilà ce que conseille en riant floral.
 L'enfant amour conduit ce vieux monde aux lisières ;
 Adorons les rosiers et même les rosières.
 Oublions les sermons du pédant inhumain ;
 Que tout soit gaîté, joie, éclat de rire, hymen ;
 Et toi, viens avec moi, ma fraîche bien-aimée ;
 Qu'on entende chanter les nids sous la ramée,
 L'alouette dans l'air, les coqs au poulailler,
 Et que ton fichu seul ait le droit de bâiller.

XXII ANDRÉ CHÉNIER

Ô belle, le charmant scandale des oiseaux
 Dans les arbres, les fleurs, les prés et les roseaux,
 Les rayons rencontrant les aigles dans les nues,
 L'orageuse gaîté des néréides nues
 Se jetant de l'écume et dansant dans les flots,
 Blancheurs qui font rêver au loin les matelots,
 Ces ébats glorieux des déesses mouillées
 Prenant pour lit les mers comme toi les feuillées,
 Tout ce qui joue, éclate et luit sur l'horizon
 N'a pas plus de splendeur que ta fière chanson.
 Ton chant ajouterait de la joie aux dieux mêmes.
 Tu te dresses superbe. En même temps tu m'aimes ;
 Et tu viens te rasseoir sur mes genoux. Psyché
 Par moments comme toi prenait un air fâché,
 Puis se jetait au cou du jeune dieu, son maître.
 Est-ce qu'on peut boudier l'amour ? Aimer, c'est naître ;
 Aimer, c'est savourer, aux bras d'un être cher,
 La quantité de ciel que Dieu mit dans la chair ;
 C'est être un ange avec la gloire d'être un homme.
 Oh ! ne refuse rien. Ne sois pas économe.
 Aimons ! Ces instants-là sont les seuls bons et sûrs.

Ô volupté mêlée aux éternels azurs !
 Extase ! ô volonté de là-haut ! Je soupire,
 Tu songes. Ton cœur bat près du mien. Laissons dire
 Les oiseaux, et laissons les ruisseaux murmurer.
 Ce sont des envieux. Belle, il faut s'adorer.
 Il faut aller se perdre au fond des bois farouches.
 Le ciel étoilé veut la rencontre des bouches ;
 Une lionne cherche un lion sur les monts.
 Chante ! il faut chanter. Aime ! il faut aimer. Aimons.
 Pendant que tu souris, pendant que mon délire
 Abuse de ce doux consentement du rire,
 Pendant que d'un baiser complice tu m'absous,
 La vaste nuit funèbre est au-dessous de nous,
 Et les morts, dans l'Hadès plein d'effrayants décombres,
 Regardent se lever, sur l'horizon des ombres,
 Les astres ténébreux de l'Érèbe qui font
 Trembler leurs feux sanglants dans l'eau du Styx profond.

L'IDYLLE DU VIEILLARD

LA VOIX D'UN ENFANT D'UN AN

Que dit-il ? Croyez-vous qu'il parle ? J'en suis sûr.
 Mais à qui parle-t-il ? À quelqu'un dans l'azur ;
 À ce que nous nommons les esprits ; à l'espace,
 Au doux battement d'aile invisible qui passe,
 À l'ombre, au vent, peut-être au petit frère mort.
 L'enfant apporte un peu de ce ciel dont il sort ;
 Il ignore, il arrive ; homme, tu le recueilles.
 Il a le tremblement des herbes et des feuilles.
 La jaserie avant le langage est la fleur
 Qui précède le fruit, moins beau qu'elle, et meilleur,
 Si c'est être meilleur qu'être plus nécessaire.
 L'enfant candide, au seuil de l'humaine misère,
 Regarde cet étrange et redoutable lieu,
 Ne comprend pas, s'étonne, et, n'y voyant pas Dieu,
 Balbutie, humble voix confiante et touchante ;
 Ce qui pleure finit par être ce qui chante ;
 Ses premiers mots ont peur comme ses premiers pas.
 Puis il espère.

Au ciel où notre œil n'atteint pas

Il est on ne sait quel nuage de figures
Que les enfants, jadis vénérés des augures,
Aperçoivent d'en bas et qui les fait parler.
Ce petit voit peut-être un œil étinceler ;
Il l'interroge ; il voit, dans de claires nuées,
Des faces resplendir sans fin diminuées,
Et, fantômes réels qui pour nous seraient vains,
Le regarder, avec des sourires divins ;
L'obscurité sereine étend sur lui ses branches ;
Il rit, car de l'enfant les ténèbres sont blanches.
C'est là, dans l'ombre, au fond des éblouissements,
Qu'il dialogue avec des inconnus charmants ;
L'enfant fait la demande et l'ange la réponse ;
Le babil puéril dans le ciel bleu s'enfonce,
Puis s'en revient, avec les hésitations
Du moineau qui verrait planer les alcyons.
Nous appelons cela bégaiement ; c'est l'abîme
Où, comme un être ailé qui va de cime en cime,
La parole, mêlée à l'éden, au matin,
Essayant de saisir là-haut un mot lointain,
Le prend, le lâche, cherche et trouve, et s'inquiète.
Dans ce que dit l'enfant le ciel profond s'émiette.
Quand l'enfant jase avec l'ombre qui le bénit,
La fauvette, attentive, au rebord de son nid
Se dresse, et ses petits passent, pensifs et frêles,
Leurs têtes à travers les plumes de ses ailes ;
La mère semble dire à sa couvée : Entends,
Et tâche de parler aussi bien. — Le printemps,
L'aurore, le jour bleu du paradis paisible,
Les rayons, flèches d'or dont la terre est la cible,
Se fondent, en un rythme obscur, dans l'humble chant
De l'âme chancelante et du cœur trébuchant.
Trébucher, chanceler, bégayer, c'est le charme
De cet âge où le rire éclôt dans une larme.
Ô divin clair-obscur du langage enfantin !
L'enfant semble pouvoir désarmer le destin ;
L'enfant sans le savoir enseigne la nature ;
Et cette bouche rose est l'auguste ouverture
D'où tombe, ô majesté de l'être faible et nu !
Sur le gouffre ignoré le logos inconnu.
L'innocence au milieu de nous, quelle largesse !
Quel don du ciel ! Qui sait les conseils de sagesse,

Les éclairs de bonté, qui sait la foi, l'amour,
Que versent, à travers leur tremblant demi-jour,
Dans la querelle amère et sinistre où nous sommes,
Les âmes des enfants sur les âmes des hommes ?
Le voit-on jusqu'au fond ce langage, où l'on sent
Passer tout ce qui fait tressaillir l'innocent ?
Non. Les hommes émus écoutent ces mêlées
De syllabes dans l'aube adorable envolées,
Idiome où le ciel laisse un reste d'accent,
Mais ne comprennent pas, et s'en vont en disant :
— Ce n'est rien ; c'est un souffle, une haleine, un murmure ;
Le mot n'est pas complet quand l'âme n'est pas mûre. —
Qu'en savez-vous ? Ce cri, ce chant qui sort d'un nid,
C'est l'homme qui commence et l'ange qui finit.
Vénérez-le. Le bruit mélodieux, la gamme
Dénouée et flottante où l'enfance amalgame
Le parfum de sa lèvre et l'azur de ses yeux,
Ressemble, ô vent du ciel, aux mots mystérieux
Que, pour exprimer l'ombre ou le jour, tu proposes
À la grande âme obscure éparse dans les choses.
L'être qui vient d'éclorre en ce monde où tout ment,
Dit comme il peut son triste et doux étonnement.
Pour l'animal perdu dans l'énigme profonde,
Tout vient de l'homme. L'homme ébauche dans ce monde
Une explication du mystère, et par lui
Au fond du noir problème un peu de jour a lui.
Oui, le gazouillement, musique molle et vague,
Brouillard de mots divins confus comme la vague,
Chant dont les nouveaux-nés ont le charmant secret,
Et qui de la maison passe dans la forêt,
Est tout un verbe, toute une langue, un échange
De l'aube avec l'étoile et de l'âme avec l'ange,
Idiome de nids, truchement des berceaux,
Pris aux petits enfants par les petits oiseaux.

I

L'être mystérieux qui me parle à ses heures
Disait :

*

— Vivants ! l'orgueil habite vos demeures.
Il fait nuit dans votre cité !
Le ciel s'étonne, ô foule en vices consumée,
Qu'il sorte de la paille en feu tant de fumée,
De l'homme tant de vanité !

Tu regardes les cieux de travers, triste race !
Tu ne te trouves pas sous l'azur à ta place.
Tu te plains, homme, ombre, roseau !
Balbutiant : Peut-être, et bégayant : Que sais-je ?
Tu reproches le soir à l'aube, au lys la neige,
Et ton sépulcre à ton berceau !
Tu reproches à Dieu l'œuvre incommensurable.
Tu frémis de traîner sur ton dos misérable
Tes vieux forfaits mal expiés,
D'être pris dans ton ciel comme en un marécage,
Et de sentir, ainsi qu'un écureuil en cage,
Tourner ta prison sous tes pieds !

Homme, si tu pouvais, tu tenterais l'espace.
Ce globe, si ta force égalait ton audace,
S'évaderait sous ton orteil,
Et la création irait à l'aventure
Si ton souffle pouvait, ô folle créature,
Casser l'amarre du soleil !

Car rien n'est à ton gré ; tout te met mal à l'aise.
Ce coin du ciel est donc fait de plomb, qu'il te pèse !
Oh ! tu voudrais rompre le sceau !
Comme tu frapperais dans tes mains, ombre frêle,
Pour la faire envoler de sa branche éternelle,
Si la terre était un oiseau !

Hautain, dédaignant tout, que ta nef vogue ou sombre,
Tu voudrais t'en aller dans le désert de l'ombre,
Fuir, comme fuyaient les Hébreux.

**Tu dis : Rien de nouveau ! tu dis avec colère :
Toujours la même aurore ! et l'étoile polaire
T'ennuie, ô pauvre œil ténébreux.**

**Tu t'irrites d'être homme, oubli, poussière, atome ;
D'ignorer quel épi tu portes, ô vil chaume !
D'être une algue dans le reflux ;
De trembler comme un cerf que suit une lionne,
Et d'être, sous le ciel qui reste et qui rayonne,
Celui qui passe et qui n'est plus ;
Et de ne pouvoir pas faire avec tes menaces,
Avec tes doigts crispés et tes ongles tenaces,
Ta sagesse et ta passion,
Tes faux temples, tes faux soleils, tes faux tonnerres,
Tes meurtres, tes fureurs, tes crimes et tes guerres,
Un pli dans la création !**

**Ces myopes, jugeant le monde à leur optique,
Disent : — « Tout est manqué, la mer épileptique
« Bave sur les écueils grondants ;
« La nuit fait le hibou si le jour fait le cygne,
« La mort, chienne de l'ombre, à qui Satan fait signe,
« Tient l'âme humaine entre ses dents.**

**« Que nous veut la planète ? et le globe ? et la sphère ?
« Un monde est un néant. Dieu ne savait que faire,
« Et bâillait, seul dans son réduit,
« Quand, semant au hasard son œuvre et ses paroles,
« Il jeta dans les cieux toutes ces outres folles,
« Ivres de vent, pleines de bruit.
« Qu'est-ce qu'un Dieu masqué dans l'incompréhensible ?
« Pourquoi le bien voilé ? Pourquoi le mal visible ?
« Pourquoi tant de brume autour d'eux ?
« Pourquoi tant de fléaux sur la terre indignée ?
« Et pourquoi voyons-nous ces toiles d'araignée
« Dans le crépuscule hideux ?**

**« Pourquoi le dur taureau qui frappe à coups de corne ?
« Pourquoi l'impur typhus sorti du marais morne
« Où jadis l'hydre s'embourbait ?
« Christ voyait ; à quoi bon aveugler Pythagore ?
« Le lys est beau ; pourquoi créer la mandragore
« Des gouttes de sang du gibet ?
« L'azur est radieux ; mais pourquoi le nuage ?**

« L'amour rit ; mais pourquoi la douleur, ce péage ?
« Pourquoi Caïn auprès d'Abel ?
« Pourquoi livrer l'esprit de l'homme au trouble immense,
« Et faire tournoyer l'alphabet en démente
« Dans la spirale de Babel ?

« Pourquoi la pourriture et pourquoi les décombres ?
« Pourquoi le mille-pieds traînant ses pattes sombres ?
« Pourquoi la ronce qui nous hait ?
« Pourquoi l'épine au seuil des bois, comme une lance ?
« Pourquoi la mort ? Pourquoi l'espace, ce silence ?
« Pourquoi l'univers, ce muet ?

« On comprend le printemps, l'aube, le nid, la rose ;
« Mais pourquoi les glaçons ? Pourquoi le houx morose ?
« Pourquoi l'autour, ce criminel ?
« Pourquoi cette ombre froide où le jour se termine ?
« Pourquoi la bête fauve, et pourquoi la vermine ? »
— Pourquoi vous ? répond l'Éternel.

*

Ainsi parlent ces fous malheureux. Pour ces hommes
Qui ne t'épèlent pas, mystère en qui nous sommes,
Et qui regardent sans les voir
Les rites transparents qu'en ta nuit tu célèbres,
Dieu, c'est une figure au milieu des ténèbres,
C'est l'horreur difforme au front noir,

C'est on ne sait quel spectre accroupi dans son antre,
Monstre dont on voit moins la face que le ventre,
Blême au seuil des gouffres ouverts,
Idiot éternel que l'immensité porte,
Et qui rêve, ayant l'ombre en sa prunelle morte,
Au cou ce goître, l'univers.

*

Ah ! tu trouves tout mal ! trop d'ombre et de misères !
D'autres mondes mieux faits te semblent nécessaires.
L'astre naît de brouillard terni ;
On peut se servir mieux du germe et du mystère ! —
Parle. Dieu formidable attend, ô ver de terre,
Tes commandes dans l'infini.

Ah ! le travail te pèse et la douleur t'étonne !
 Ah ! décembre après juin te semble monotone !
 Ah ! pourrir répugne à ta chair !
 Ah ! tu n'es pas content de ce cercle où l'on erre !
 Bien. Fais la guerre à Dieu. Canonne le tonnerre ;
 Croise l'épée avec l'éclair.

Ah ! tu portes en toi, reptile, un exemplaire
 D'idéal qu'il eût dû copier pour te plaire !
 Tu compares, homme de peu,
 Moucheron que prendrait l'araignée en ses toiles,
 Ce que ton front contient au ciel rempli d'étoiles,
 Ce dedans du crâne de Dieu !

Montre ta force. Allons, règne. Que l'étendue
 Sous ton vaste regard se prosterne éperdue ;
 Prouve aux astres leur cécité ;
 Déplace les milieux, les axes et les centres ;
 Fouille l'onde et l'éther ; poursuis dans tous ses antres
 La monstrueuse immensité !

Questionne, surprends, scrute, découvre, arrache !
 Harponne au fond des mers le typhon qui s'y cache ;
 Trouve ce que nul n'a trouvé ;
 Sois le Tout-Puissant ; fais des pêches inouïes ;
 Sonde et plonge ; et reviens, traînant par les ouïes
 L'hydre Océan sur le pavé !

*

Ah ! tu dis : — Dieu n'est pas, puisque le mal existe.
 Je chasse Jéhova parce que je suis triste. —
 Bien. Dresse-toi sur ton séant ;
 Étouffe en toi l'amour et l'espoir ; raille et blâme ;
 Ferme ton volet sourd ; allume dans ton âme
 Le hideux réchaud du néant !

Mars, Jupiter, Saturne, ô planètes profondes,
 Vous du moins, vous croyez ! Le jour où tous les mondes
 Épars dans le gouffre vermeil,
 Retirant l'air céleste à leur voûte obscurcie,
 Nieraient à la fois Dieu, cette sombre asphyxie
 Irait éteindre le soleil !

Oh ! la création est une apothéose.
 Le mont, l'arbre, l'oiseau, le lion et la rose

Disent dans l'ombre : Sois béni !
 L'immense azur écoute, et leurs hymnes l'enchantent ;
 Et l'océan farouche et l'âpre ouragan chantent
 Chacun leur strophe à l'infini.
 L'homme seul nie et crie : — À bas ! tout est mensonge,
 Rien n'existe. Le ciel est creux. L'être est un songe.
 Pillons les jours comme un butin ! —
 Dieu tranquille et lointain, dore, à travers la brume,
 Toute cette colère et toute cette écume
 Brisée à ce roc, le destin.

*

Donc tu fais de toi l'axe et le sommet des êtres !
 Ton ventre est ton autel et tes sens sont tes prêtres ;
 Vivre est le but que tu poursuis.
 Tu prétends que le ciel redoutable te craigne.
 Tu dis aux mers : Je veux ! tu dis au vent : Je règne !
 Tu dis aux étoiles : Je suis !

Ta chair s'adore et met à la torture l'âme.
 Toi ! toi seul ! t'assouvir, voilà ton culte infâme ;
 Tes plaisirs sont des cruautés ;
 Tu fais le mal au bord du mystère sublime ;
 Tu viens t'accouder là ; dans le puits de l'abîme
 Tu craches tes iniquités.

Rien ne rassasierait ta folie incurable.
 Tu voudrais exprimer dans le broc misérable
 Où tu bois, homme plein d'ennuis,
 Dans ton verre où les vins immondes se répandent,
 Les constellations, grappes d'astres qui pendent
 À la treille immense des nuits.

Car ton bâillement croit avoir, ô créature,
 Droit de vie et de mort sur toute la nature ;
 Jéhova n'est pas excepté.
 Oh ! comme frémirait d'orgueil ton âme noire,
 Bandit, si tu pouvais condenser, prendre et boire
 Le monde en une volupté !

Hélas ! pour en extraire une goutte d'ivresse,
 Tu tordrais l'univers, l'aube qui te caresse,
 La femme, l'enfant à l'œil bleu,
 Content, sans hésiter à la savourer toute,
 Et sans t'inquiéter si cette sombre goutte

Est une larme devant Dieu !

**Dieu n'est pas ! Et d'ailleurs, quand, faisant ton entrée,
Beau, fier, devant la rampe assez mal éclairée,
Tu viens éblouir tes pareils,
Toi, premier rôle, roi du drame où tu te plonges,
Toi, l'acteur du destin, veut-on pas que tu songes
À cet allumeur de soleils ?**

**S'il existe — Il faudrait d'abord que je le visse —
Dis-tu, c'est bon, qu'il soit ! et fasse son service ! —
Ah ! l'homme en qui rien n'éteindra
La folle volonté de sonder l'insondable,
Mériterait qu'on mît son orgueil formidable
Sous ta douche, ô Niagara !**

**Nains ! Dieu vous met sa marque afin qu'on vous réclame.
Croyez-vous que la mort, qui n'accepte que l'âme,
Et qui pèse tout dans sa main,
Si son incorruptible et sinistre prunelle
N'y reconnaissait pas l'effigie éternelle,
Recevrait le liard humain ?**

*

**Dieu n'est pas ! ce seul mot serait une torture.
Vous n'avez donc jamais regardé la nature ?
Heureux le sage, humble roseau,
Qui songe, et qui, pensif, voit bondir l'avalanche
De montagne en montagne, et qui, de branche en branche
Voit sauter le petit oiseau !**

**Vous n'avez donc jamais erré dans les ravines ?
Vous n'avez donc jamais, parmi les fleurs divines,
Respiré la brise en marchant,
Et jamais écouté, dans les fermes lointaines,
Mugir les bœufs rêveurs quand rampent dans les plaines
Les longues ombres du couchant ?**

**Vous n'avez donc jamais contemplé l'invisible ?
Jamais vu l'idéal, et gravi du possible
Le sommet désert, triste et grand ?
Hélas ! vous n'avez donc jamais, sous le ciel calme,
Vu luire l'auréole et frissonner la palme
Et sourire un martyr mourant ?
Vous n'avez donc jamais vu dans votre pensée**

L'étendue, où s'en vont, d'une course insensée,
 Les ténèbres, fuyant le jour ?
 Jamais vu l'infini qui rit à la chaumière,
 Que le soleil ne peut emplir de sa lumière,
 Mais que l'âme remplit d'amour ?

Dis, tu n'as donc jamais attaché ta prunelle
 Sur la profondeur morne, obscure et solennelle,
 À l'heure où le croissant reluit,
 Où l'on voit s'arrondir sur les mers remuées
 Ce fer d'or qu'a laissé tomber dans les nuées
 Le sombre cheval de la nuit ?

*

D'autres sont les croyants, pires que les impies.
 Toutes les passions dans leur âme accroupies
 Leur disent tout bas : Jouissez !
 De Jéhova qui tonne ils font leur économe ;
 Dieu n'est que le valet du coffre-fort de l'homme ;
 Hélas, hélas, ces insensés

De la religion ont fait leur sentinelle ;
 Cieux profonds ! ils ont mis leur sac d'or sous son aile ;
 L'ange veille au lot du mortel ;
 Leur champ importe au monde, à l'astre, à l'aube austère ;
 Ils ont fait une borne à ce morceau de terre
 Avec la pierre de l'autel.

Pour faire une clôture à leur haie, à leur ferme,
 Pour servir de lien à la barre qui ferme
 Leur verger, leur vigne ou leur pré,
 Pour joindre les poteaux de leur porte en ruines,
 Ils prennent, ô Jésus, la couronne d'épines
 Qui fit saigner ton front sacré !

Leur visage rayonne et plaît ; leur voix caresse ;
 Ils sont doux et charmants ; la grâce enchanteresse
 Mêle son miel à leur jargon ;
 Leur sourire est la fleur s'ouvrant sous les rosées ;
 Le dedans est horrible, et toutes leurs pensées
 Ont la figure du dragon.

De leur humilité leur vanité se venge ;
 Ils disent : Que me font, si je vis et je mange,
 La famine et le choléra !

Le faux poids dans leur droite, ils vendent, ils achètent ;
 Leur âme a des secrets que les démons cachètent
 Et qu'un jour Dieu seul ouvrira.

La femme sous leurs pieds souffre, à peine vivante ;
 Autrefois leur esclave, aujourd'hui leur servante !
 Ils la pèsent avec l'argent.

L'enfant rampe ignorant et nu ; que leur importe !
 De quel droit est-il né ? Le marteau de leur porte
 Glace la main de l'indigent.

Les maximes d'amour sur leur visage écrites
 Mentent ; ils sont méchants, avarés, hypocrites,
 Faux devant l'aurore qui naît ;
 Ils remettent aux fers ceux que Jésus délivre ;
 Puis, parce qu'à des jours indiqués sur un livre,
 Pendant qu'une cloche sonnait,

Ils ont pris sous leur bras un recueil de cantiques,
 Décroché leur enseigne et fermé leurs boutiques
 Et dit un benedicite,
 Et qu'ils ont regardé pendant une heure un prêtre,
 Et crié du latin dans l'ombre, ils pensent être
 Quittes avec l'immensité !

Ce grand Dieu se corrompt en vous, engeance folle !
 Il entre dans votre âme idée, et sort idole ;
 Vous l'insultez dans vos korans ;
 Vous lui donnez vos yeux, vos vices, vos visages,
 Vous le faites d'argile, hélas ! comme vos sages,
 Et d'airain comme vos tyrans !

Partout bûchers, trépieds, pagodes éphémères ;
 Temples monstres bâtis par des dogmes chimères ;
 Thor, Vishnou, Teutatès, Ammon,
 Bel qui rugit, Dagon qui siffle, Apis qui beugle ;
 La synagogue sourde et la mosquée aveugle ;
 Noirs autels pleins d'un Dieu démon !

Les Parthénons font boire au juste la ciguë.
 La cathédrale avec sa double tour aiguë,
 Debout devant le jour qui fuit,
 Ignore, et, sans savoir, affirme, absout, condamne ;
 Dieu voit avec pitié ces deux oreilles d'âne
 Se dresser dans la vaste nuit.
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! le rocher où la lame déferle
 Compte sur lui ; c'est lui qui règne ; il fait la perle

Et l'étoile pour les sondeurs ;
 L'azur le voile ; il met, pour que le tigre y dorme,
 De la mousse dans l'ancre ; il parle, voix énorme,
 À l'ombre dans les profondeurs.

Il règne, il songe ; il fond les granits dans les soufres ;
 Il crée en même temps les soleils dans les gouffres
 Et le liseron dans le pré ;
 Pour l'avoir un jour vu, la mer est encore ivre ;
 Les versants du Sina sont de son vaste livre
 Le pupitre démesuré.

L'Océan calme, c'est le plat de son épée.
 La montagne à sa voix s'enfuirait dissipée
 Comme de l'eau dans le gazon ;
 Dans les éternités sans fin continuées
 Ce Père habite ; il fait des arches de nuées
 Aux quatre coins de l'horizon.

Il pense, il règle, il mène, il pèse, il juge, il aime ;
 Et laisse les festins rire à Lucullus blême
 Qui paît, hideux, chauve et jauni,
 Et se gonfle de vin comme une poche pleine ;
 Ce qu'une outre peut dire au ventre de Silène
 N'importe pas à l'infini.

Ce même Dieu qui fit d'avril une corbeille,
 Qui fait l'oiseau chanteur pour les bois, et l'abeille
 Pour l'herbe où l'aube étincela,
 Donne au Pôle effrayant, sans jour, sans fleur, sans arbre,
 Pour qu'il puisse parfois chauffer ses mains de marbre,
 Ta cheminée, ô sombre Hékla !

Sous l'œil de cet esprit suprême et formidable,
 L'eau monte en brume au front du pic inabordable
 Et tombe en flots du haut des monts ;
 La créature éteinte est d'une autre suivie,
 L'univers, où ce Dieu met la mort et la vie,
 Respire par ces deux poumons.

Devant ce Dieu s'enfuit tout ce qui hait son œuvre,
 La tempête, le mal, l'épervier, la couleuvre,
 Le méchant qui ment et qui nuit,
 La trombe, affreux bandit qui dans les flots se vautre,
 L'hiver boiteux qui fait marcher l'un après l'autre
 Son jour court et sa longue nuit.

Il fait lâcher la proie aux bêtes carnassières.
 Les morts dans le sépulcre ont perdu leurs poussières ;
 Il rêve, et sait où sont leurs os.
 En entendant passer son souffle dans l'espace,
 Subitement l'enfer à la gueule rapace,
 Les mondes hurlants du chaos,

Les univers punis dont la clameur s'élance,
 Les bagnes monstrueux de l'ombre, font silence,
 Et dans la nuit des noirs arrêts
 Cessent de secouer les chaînes qui leur pèsent,
 Comme le soir, au pas d'un voyageur, se taisent
 Les grenouilles dans le marais.

Il tient une balance immense en équilibre ;
 Il met dans un plateau les cieux, la mer qui vibre,
 Ceux qui sur le trône ont vécu,
 Le monde et ses clartés, le mystère et ses voiles,
 Et l'abîme jetant son écume d'étoiles ;
 Dans l'autre il met Caton vaincu,

Ce qu'il est ? regardez au-dessus de vos têtes ;
 Voyez le ciel, le jour, la nuit ! Ce que vous êtes ?
 Cherchez dans votre cendrier.
 Son année est sans fin. Prosternez vos pensées.
 Les constellations sont des mouches posées
 Sur l'énorme calendrier.

Mais voyez-le donc, vous dont les chants sont des râles,
 Vivants qui ne pouvez que mourir, ombres pâles,
 Et qui ne savez qu'oublier !
 L'Océan goutte à goutte en sa clepsydre pleure ;
 Tout Sahara, tombant grain à grain, marque l'heure
 Dans son effrayant sablier.

Mêlez-le maintenant à vos anniversaires !
 Allumez vos flambeaux, égrenez vos rosaires,
 Sur vos lutrins soyez béants ;
 Ayez vos jours sacrés que plus de clarté dore ;
 Mettez, devant ce Dieu que couronne l'aurore,
 Des tiaras à vos néants !

La bête des bois rit quand les hommes, vain nombre,
 Vont clouant leurs erreurs sur Dieu, leur nom sur l'ombre,
 Leur date sur l'immensité,
 Se font centre du monde, eux les passants rapides,

Et s'en viennent chanter leurs bouts de l'an stupides
À la muette éternité.

*

Hélas ! l'ange Justice ouvre ses yeux sinistres.
Il écrit en rêvant des noms sur ses registres.
Ah ! ces tristes vivants ont tort !
Devant Dieu, qui d'en haut à la paix les convie,
Et donne aux cœurs l'amour et verse aux fronts la vie,
Ils font la haine, ils font la mort !

Ils bravent l'océan plein de magnificence,
Où flottent le mystère et la toute-puissance ;
Ils souillent le gouffre irrité ;
Sans prendre garde au vent qui s'épuise en huées,
Ils lèvent leur bannière au milieu des nuées,
Ces drapeaux de l'immensité !

Ils ont pour dieux la force et la ruse aux yeux louches ;
Ils font chanter des chants aux trompettes farouches
Dont nous, esprits, nous frissonnons,
Et rouler, balafrant la nature sacrée,
Sur les champs, sur les blés, sur les fleurs que Dieu crée
La roue horrible des canons.

Les générations meurent pour leur caprice.
Ils disent au tombeau : Prends l'homme et qu'il périsse !
Ô nains, pires que les géants !
Ils ouvrent cette nuit que nul rayon ne perce ;
Ils y font brusquement tomber à la renverse
Les pâles cadavres béants !

Ils rougissent de sang l'onde et les herbes vertes ;
Ils dressent au sommet des collines désertes
Le noir gibet silencieux
Qui reste tout le jour sans changer d'attitude,
Mais qui, dès que la nuit brunit la solitude,
Élève ses bras vers les cieus.

Nous sommes la justice auguste, immaculée !
Disent-ils, s'étalant dans leur chambre étoilée
Qu'entourent les spectres camards ;
Et, pendant que la foule approuve et les admire,
Un long sanglot mêlé d'un long éclat de rire
Va des Montfaucons aux Clamarts !

Ces hommes insensés se vautrent dans la joie ;
 Ils ont des lits de pourpre et des manteaux de soie ;
 Ils vivent, d'ombre et d'or chargés ;
 Cette vie est pour eux un palais plein de fêtes ;
 Ils laissent derrière eux les choses qu'ils ont faites.
 C'est bien, buvez ; c'est bien, mangez ;

Pendant qu'en haut la table éblouit les convives,
 Et que les bouches sont comme des sources vives,
 Que la chair fume avec l'encens,
 Pendant que les archers gardent les avenues,
 Que l'amour rit au spectre, et que les toutes nues
 Chantent auprès des tout-puissants ;

Pendant que le banquet, rayonnant comme un phare,
 Mêle le choc du verre au son de la fanfare,
 Et qu'ils s'enivrent dans la nuit,
 Sans même, dans leur joie immonde et sépulcrale,
 S'informer s'il n'est pas quelque obscure spirale
 Sous la salle pleine de bruit,

Ô morts qui vous taisez au fond des catacombes,
 L'expiation prend les pierres de vos tombes
 Dans l'insondable profondeur,
 Et de ces marbres froids qui dans l'ombre descendent
 Fait un sombre escalier dont les marches attendent
 Les lourds talons du commandeur !

II

Pensif, je répondis à l'archange nocturne :

*

— Sévère esprit, ta voix sanglote comme l'urne
 Qui verse un flot noir et glacé.
 Sur qui te penches-tu ? Tes paroles s'adressent
 Aux tristes nations d'hier qui disparaissent,
 Aux pâles foules du passé.

Ton cri ressemble au chant des mornes Isaïes.
 Le mystère autrefois, de ses brumes haïes,
 Obstruait la terre et les cieux ;
 Et l'homme avait besoin que les prophètes blêmes
 Lui parlassent du seuil de tous ces noirs problèmes
 Ouvrant leurs porches monstrueux.

L'homme ignorait. Marchant loin du sentier qui sauve,
 Il allait au hasard dans la nature fauve,
 Comme le loup au fond des bois,
 Sourd à ces alphabets, perdu dans ces algèbres ;
 Les prophètes alors, dans ces grandes ténèbres
 Élevèrent leurs grandes voix.

Il fallait avertir l'homme au bord de l'abîme,
 Tout ici-bas semblait lui conseiller le crime ;
 Temps rude où le mal triomphait !
 La forêt, de l'embûche était le noir ministre.
 L'arbre avait l'air d'un monstre, et le rocher sinistre
 Avait la forme du forfait.

Ici gémissait Job, et là chantait Sodome.
 L'homme à tous les fléaux, horrible, ajoutait l'homme ;
 La guerre infâme aidait la faim ;
 Comme on brûle une paille on allumait les villes ;
 Et l'on voyait Judas sortir des choses viles,
 Et des choses sombres Cain.

Les prophètes chassaient le mal ; ces personnages
 Rendaient au Dieu vivant d'augustes témoignages ;
 L'homme de ces temps inhumains,
 Affreux, baignant de sang les champs, l'onde et les sables,
 S'arrêtait, s'il voyait ces songeurs formidables,
 Pâles et levant leurs deux mains.

Ils descendaient des monts, portant de sombres tables ;
 Ils mouraient en laissant les Talmuds redoutables
 Ouverts sur l'aile des griffons,
 Les farouches Védas, les Eddas, les Genèses,
 Registres éclairés du reflet des fournaises,
 Pages pleines de bruits profonds.

Ils épouvantaient l'homme et la terre méchante ;
 Et depuis cinq mille ans, pendant que l'aube chante
 Et que la fleur verse l'encens,
 Le genre humain qui passe et que le temps dénombre
 Entend, dans la caverne effrayante de l'ombre,
 Gronder ces livres rugissants.
 Mais le passé s'en va. Regarde-nous ; nous sommes
 Un autre Adam, une autre Ève, de nouveaux hommes
 Nous bénissons quand nous souffrons.
 Hier vivait d'horreur, de deuil, de sang, de fange ;
 Hier était le monstre et Demain sera l'ange ;

Le point du jour blanchit nos fronts.

Deux êtres sont en nous : l'un ailé, l'autre immonde ;
L'un montant vers Dieu ; l'autre ombre et tache du monde,
Se ruant dans d'infâmes lits ;
Et, pendant que le corps, marchant sur des semelles,
Vil, abject, boit l'opprobre et la lie aux gamelles,
L'âme boit la rosée aux lys.

L'œuvre du genre humain, c'est de délivrer l'âme ;
C'est de la dégager du triste épithalame
Que lui chante le corps impur ;
C'est de la rendre, chaste, à la clarté première ;
Car Dieu rêveur a fait l'âme pour la lumière
Comme il fit l'aile pour l'azur.

Nous ne sommes plus ceux qui riaient à la face
De l'ombre impénétrable où tout rentre et s'efface,
Qui faisaient le mal sans frayeur,
Qui jetaient au cercueil ce cri : Va-t'en ! je nie !
Et mettaient le néant, le rire et l'ironie
Dans la pelle du fossoyeur.

Nous croyons en ce Dieu vivant ; sa foi nous brûle ;
Il inspire Brutus sur la chaise curule,
Guillaume Tell sous le sayon ;
Nous allumons, courbés sous son vent qui nous pousse,
Notre liberté fière à sa majesté douce
Et notre foudre à son rayon.

Il fait germer le ver dans sa morne cellule,
Change la larve affreuse en vive libellule,
Transfigure, affranchit, construit,
Émeut les tours de pierre et les tentes de toiles,
Et crée et vit ! c'est lui qui pénètre d'étoiles
Les ailes noires de la nuit.

Sa tiare splendide est une ruche immense,
Où, des roses soleils apportant la semence
Et de l'astre apportant le miel,
Essaim de flamme ayant les mondes pour Hymètes,
Mouches de l'infini, les abeilles comètes
Volent de tous les points du ciel.

Le Mal, le glaive au poing, voilé d'un voile d'ombre,
Nous guette ; et la forêt que la broussaille encombre,

L'âpre rocher, le flot ingrat,
L'aident, complices noirs, contre la créature,
Et semblent par moments faire de la nature
L'autre où rêve ce scélérat.

Mais nous luttons, esprit ! nous vaincrons. Dieu nous mène.
Il est le feu qui va devant l'armée humaine,
Le Dieu d'Ève et de Débora.
Un jour, bientôt, demain, tout changera de forme,
Et dans l'immensité, comme une fleur énorme,
L'univers s'épanouira !

Nous vaincrons l'élément ! cette bête de somme
Se couchera dans l'ombre à plat ventre sous l'homme ;
La matière aura beau hurler ;
Nous ferons de ses cris sortir l'hymne de l'ordre ;
Et nous remplacerons les dents qui veulent mordre
Par la langue qui sait parler.

Quand nous aurons fini le travail de la vigne,
Quand au Dieu qui fit l'aigle et l'air, l'onde et le cygne,
La tourmente et Léviathan,
Nous aurons rapporté toutes nos âmes anges,
Nous ferons du panier de ces saintes vendanges
La muselière de Satan.

Satan, c'est l'appétit, pourceau qui mord l'idée ;
C'est l'ivresse, fond noir de la coupe vidée ;
Satan, c'est l'orgueil sans genoux ;
C'est l'égoïsme, heureux du sang où ses mains trempent ;
C'est le ventre hideux, cette caverne où rampent
Tous les monstres qui sont en nous.
Satan, c'est la douleur, c'est l'erreur, c'est la borne,
C'est le froid ténébreux, c'est la pesanteur morne,
C'est la vis du sanglant pressoir ;
C'est la force d'en bas liant tout de ses chaînes,
Qui fait dans le ravin, sous l'ombre des grands chênes,
Crier les chariots le soir.

Nous allons à l'amour, au bien, à l'harmonie.
Ô vivants qui flottez dans l'énigme infinie,
Un arbre, auguste à tous les yeux,
Conduit votre navire à travers l'âpre abîme ;
Jésus ouvre ses bras sur la vergue sublime
De ce grand mât mystérieux.
Derrière nous décroît le mal, noire mesure.

Bientôt nous toucherons au port, le flot s'azure.
 L'homme qu'en vain le deuil poursuit,
 Ne verra plus tomber dans l'ombre sur sa tête
 L'effroi, l'hiver, l'horreur, l'ouragan, la tempête,
 Ces vomissements de la nuit.

Nous chasserons la guerre et le meurtre à coups d'aile,
 Et cette frémissante et candide hirondelle
 Qui vole vers l'éternité,
 L'espérance, adoptant notre maison amie,
 Viendra faire son nid dans la gueule endormie
 Du vieux monstre Fatalité.

Les peuples trouveront de nouveaux équilibres ;
 Oui, l'aube naît, demain les âmes seront libres ;
 Le jour est fait par le volcan ;
 L'homme illuminera l'ombre qui l'entourne ;
 Et l'on verra, changeant l'esclavage en couronne,
 Des fleurons sortir du carcan.

Et quand ces temps viendront, ô joie ! ô cieux paisibles !
 Les astres, aujourd'hui l'un pour l'autre terribles,
 Se regarderont doucement ;
 Les globes s'aimeront comme l'homme et la femme ;
 Et le même rayon qui traversera l'âme
 Traversera le firmament.

Les sphères vogueront avec le son des lyres.
 Au lieu des mondes noirs pleins d'horribles délires,
 Qui rugissent vils et maudits,
 On entendra chanter sous le feuillage sombre
 Les édens enivrés, et l'on verra dans l'ombre
 Resplendir les bleus paradis.

Dieu voudra. Tout à coup on verra les discordes,
 La hache et son billot, les gibets et leurs cordes,
 L'impur serpent des cieux banni,
 Le sang, le cri, la haine, et l'ordure, et la vase,
 Se changer en amour et devenir extase
 Sous un baiser de l'infini.

Dieu met, quand il lui plaît, sur l'orage et la haine,
 Sur la foudre, forçat dont on entend la chaîne,
 La sainte serrure des cieux,
 Et, laissant écumer leurs voix exténuées,
 Ferme avec l'arc-en-ciel courbé dans les nuées
 Ce cadenas mystérieux.

Au fond du gouffre où sont ceux qui se font proscrire,
Des plus profonds enfers, stupéfaits de sourire,
L'amour ira baiser les gonds,
Comme un rayon de l'aube, à l'orient ouverte,
Va dans la profondeur de l'eau sinistre et verte
Jusqu'aux écailles des dragons.

Les globes se noueront par des nœuds invisibles ;
Ils s'enverront l'amour comme la flèche aux cibles ;
Tout sera vie, hymne et réveil ;
Et comme des oiseaux vont d'une branche à l'autre,
Le Verbe immense ira, mystérieux apôtre,
D'un soleil à l'autre soleil.

Les mondes, qu'aujourd'hui le mal habite et creuse,
Échangeront leur joie à travers l'ombre heureuse
Et l'espace silencieux ;
Nul être, âme ou soleil, ne sera solitaire ;
L'avenir, c'est l'hymen des hommes sur la terre
Et des étoiles dans les cieux.

Un poète est un monde enfermé dans un homme.
Plaute en son crâne obscur sentait fourmiller Rome ;
Mélésigène, aveugle et voyant souverain
Dont la nuit obstinée attristait l'œil serein,
Avait en lui Calchas, Hector, Patrocle, Achille ;
Prométhée enchaîné remuait dans Eschyle ;
Rabelais porte un siècle ; et c'est la vérité
Qu'en tout temps les penseurs couronnés de clarté,
Les Shakspeares féconds et les vastes Homères,
Tous les poètes saints, semblables à des mères,
Ont senti dans leurs flancs des hommes tressaillir,
Tous, l'un le roi Priam et l'autre le roi Lear.
Leur fruit croît sous leur front comme au sein de la femme.
Ils vont rêver aux lieux déserts ; ils ont dans l'âme
Un éternel azur qui rayonne et qui rit ;
Ou bien ils sont troublés, et dans leur sombre esprit
Ils entendent rouler des chars pleins de tonnerres.
Ils marchent effarés, ces grands visionnaires.
Ils ne savent plus rien, tant ils vont devant eux,
Archiloque appuyé sur l'iambe boiteux,
Euripide écoutant Minos, Phèdre et l'inceste.
Molière voit venir à lui le morne Alceste,
Arnolphe avec Agnès, l'aube avec le hibou,
Et la sagesse en pleurs avec le rire fou.
Cervantes pâle et doux cause avec don Quichotte ;
À l'oreille de Job Satan masqué chuchote ;
Dante sonde l'abîme en sa pensée ouvert ;
Horace voit danser les faunes à l'œil vert ;
Et Marlow suit des yeux au fond des bois l'émeute
Du noir sabbat fuyant dans l'ombre avec sa meute.

Alors, de cette foule invisible entouré,
Pour la création le poète est sacré.
L'herbe est pour lui plus molle et la grotte plus douce ;
Pan fait plus de silence en marchant sur la mousse ;
La nature, voyant son grand enfant distrait,
Veille sur lui ; s'il est un piège en la forêt,
La ronce au coin du bois le tire par la manche
Et dit : Ne va pas là ! Sous ses pieds la pervenche
Tressaille ; dans le nid, dans le buisson mouvant,
Dans la feuille, une voix, vague et mêlée au vent,
Murmure : — C'est Shakspeare et Macbeth ! — C'est Molière
Et Don Juan ! — C'est Dante et Béatrix ! — Le lierre
S'écarte, et les halliers, pareils à des griffons,
Retirent leur épine, et les chênes profonds,
Muets, laissent passer sous l'ombre de leurs dômes
Ces grands esprits parlant avec ces grands fantômes.

I. LA VÉRITÉ

La Vérité, lumière effrayée, astre en fuite,
Évitant on ne sait quelle obscure poursuite,
Après s'être montrée un instant, disparaît.
Ainsi qu'une clarté passe en une forêt,
Elle s'en est allée au loin dans l'étendue,
Et s'est dans l'infini mystérieux perdue,

Mêlée à l'ouragan, mêlée à la vapeur,
Sombre, et de leur côté les hommes ont eu peur.
Peur d'elle, comme elle a peur des hommes peut-être.
Son effacement laisse obscure la fenêtre
Ouvverte dans notre âme et béante au milieu
De l'ombre où l'épaisseur du temple cache Dieu.
Maintenant il fait nuit, le mensonge est à l'aise.
Cependant, par moments, sur la noire falaise,
D'où l'on voit l'inconnu sans borne, et les roulis
Du firmament tordant les astres dans ses plis,
Sommet d'où l'on entend Dieu tourner son registre,
Et d'où l'on aperçoit le modelé sinistre
Des mondes ignorés, des vagues univers,
L'un pour l'autre effrayants parce qu'ils sont divers,
Faîte où les visions se confrontent entr'elles,
Où les réalités, pour nous surnaturelles,
Semblent avoir parfois la figure du mal,
Du haut de cette cime appelée Idéal,
Par instants un chercheur fait l'annonce sacrée,
Et dit : — La Vérité, qui guide, échauffe et crée,
Haute lueur par qui l'âme s'épanouit,
Vivants, va revenir bientôt dans votre nuit ;
Attendez-la. Soyez prêts à la voir paraître. —
La terre alors se met à rire ; alors le prêtre,
Alors le juge, alors le reître, alors le roi,
Quiconque vit d'erreur, d'imposture et d'effroi,
Dracon au nom des lois, Tibère au nom des hommes,
Caïphe au nom du ciel, tout ce que les Sodomes
Contiennent de plus sage et de plus vertueux,
Tous les cœurs nés, ainsi que l'hydre, tortueux,
Les frivoles, les purs, les doctes, les obscènes,
Tout le bourdonnement de ces mouches malsaines,
S'acharne ; un homme est fou du moment qu'il est seul.
On rit d'abord ; le rire a fait plus d'un linceul ;
Puis on s'indigne : — Il faut qu'un tel forfait s'expie ;
L'homme osant n'être pas aveugle, est un impie !
Quoi ! celui-ci prétend qu'il voit de la clarté !
Il dit qu'il voit de loin venir la vérité !
Il sait l'heure, il connaît l'astre, il a l'insolence
D'être une voix chez nous qui sommes le silence,
D'être un flambeau chez nous qui sommes la noirceur !

Il vit là-haut ! il est ce monstre, le penseur !
 Quoi ! sa prunelle est sainte, et serait la première
 Qu'éblouirait l'auguste et lointaine lumière !
 L'abîme est noir pour nous et pour lui serait bleu !
 Si ce n'est pas un fou, ce serait donc un dieu !
 À bas ! — Et cris, fureur, sarcasme, affronts, supplices !
 Les ignorants naïfs et les savants complices,
 Tous, car c'est l'homme auquel on ne pardonne point,
 Arrivent, et chacun avec sa pierre au poing.
 Ah ! tu viens annoncer la vérité ! prédire
 La fin de la bataille et la fin du délire,
 La fin des guerres, plus d'échafaud, le grand jour,
 Le plein midi, la paix, la liberté, l'amour !
 Ah ! tu vois tout cela d'avance ! Plus d'envie,
 L'homme buvant la joie aux sources de la vie,
 Et la Fraternité, de ses larges rameaux
 Laissant tomber les biens en foule et non les maux.
 Pour avoir de tels yeux il faut être stupide !
 À mort ! Et chacun grince, et trépigne, et lapide ;
 Avec tout ce qu'on a sous la main, fouets, bâtons,
 On frappe, on raille, on tue au hasard, à tâtons,
 Tant les âmes ont peur de manquer de ténèbres,
 Et tant les hommes sont facilement funèbres !
 L'ennemi public meurt. Bien. Tout s'évanouit.
 Nous allons donc avoir tranquillement la nuit !
 La sainte cécité publique est rétablie.
 On boit, on mange, on rampe, on chuchote, on oublie,
 L'ordre n'est plus troublé par un noir songe-creux ;
 On est des loups contents et des ânes heureux ;
 Le bonze met son masque et le temple son voile ;
 Quant au rêveur marchant en avant de l'étoile,
 Qui venait déranger Moïse et Mahomet,
 On ne sait même plus comment il se nommait.
 Et qu'annonçait-il donc ? La vérité ? Quel songe !
 Au fond, la vérité, vivants, c'est un mensonge ;
 La vérité n'est pas. Fermons les yeux. Dormons.
 Tout à coup, au milieu des psaumes, des sermons,
 Des hymnes, des chansons, des cris, des ironies,
 Quelque chose à travers les brumes infinies
 Semble apparaître au seuil du ciel, et l'on croit voir
 Un point confus blanchir au fond du gouffre noir,
 Comme un aigle arrivant dont grandit l'envergure ;
 Et le point lumineux devient une figure,
 Et la figure croît de moment en moment,
 Et devient, ô terreur, un éblouissement !
 C'est elle, c'est l'étoile inouïe et profonde,
 La Vérité ! c'est elle, âme errante du monde,
 Avec son évidence où nul rayon ne ment,
 Et son mystère aussi d'où sort un flamboiement ;
 Elle, de tous les yeux le seul que rien n'endorme,
 Elle, la regardée et la voyante énorme,
 C'est elle ! Ô Vérité, c'est toi ! Divinement,
 Elle surgit ; ainsi qu'un vaste apaisement

Son radieux lever s'épand dans l'ombre immense ;
Menace pour les uns, pour les autres clémence,
Elle approche ; elle éclaire, à Thèbes, dans Ombos,
Dans Rome, dans Paris, dans Londres, des tombeaux,
Une ciguë en Grèce, une croix en Judée,
Et dit : Terre, c'est moi. Qui donc m'a demandée ?

II. TOUT ÉTAIT VISION

Tout était vision sous les ténébreux dômes ;
J'aperçus dans l'espace étoilé trois fantômes ;
Les deux premiers très-loin et le dernier plus près.
Le premier spectre dit : — Mané Thécel Pharès.
Son doigt levé montrait l'obscurité maudite ;
Il ressemblait au sphinx monstrueux qui médite
Dans Assur, accroupi parmi les dieux camards.
Le second murmura ce mot : — Ides de Mars.
Et le troisième esprit cria : — Quatre-vingt-treize.
Devant mes yeux erraient des lueurs de fournaise ;
Et, par je ne sais quel étrange changement,
Chacun de ces trois mots, au fond du firmament,
Était une des trois syllabes redoutables
D'un autre mot, écrit par Aaron sur les tables,
Et que, longtemps avant que Jésus triomphât,
Les gouffres répétaient aux gouffres : — Josaphat.

III. JEAN CHOUAN

Les blancs fuyaient, les bleus mitraillaient la clairière.

Un coteau dominait cette plaine, et derrière
Le monticule nu, sans arbre et sans gazon,
Les farouches forêts emplissaient l'horizon.

En arrière du tertre, abri sûr, rempart sombre,
Les blancs se ralliaient, comptant leur petit nombre,
Et Jean Chouan parut, ses longs cheveux au vent.
— Ah ! personne n'est mort, car le chef est vivant !
Dirent-ils. Jean Chouan écoutait la mitraille.
- Nous manque-t-il quelqu'un ? - Non. - Alors qu'on s'en aille
Fuyez tous ! — Les enfants, les femmes aux abois
L'entouraient, effarés. — Fils, rentrons dans les bois !
Dispersion-nous ! — Et tous, comme des hirondelles
S'évadent dans l'orage immense à tire-d'ailes,
Fuièrent vers le hallier noyé dans la vapeur ;
Ils couraient ; les vaillants courent quand ils ont peur ;
C'est un noir désarroi qu'une fuite où se mêle
Au vieillard chancelant l'enfant à la mamelle ;
On craint d'être tué, d'être fait prisonnier !
Et Jean Chouan marchait à pas lents, le dernier,
Se retournant parfois et faisant sa prière.

Tout à coup on entend un cri dans la clairière,
 Une femme parmi les balles apparaît.
 Toute la bande était déjà dans la forêt,
 Jean Chouan seul restait ; il s'arrête, il regarde ;
 C'est une femme grosse, elle s'enfuit, hagarde
 Et pâle, déchirant ses pieds nus aux buissons ;
 Elle est seule ; elle crie : À moi, les bons garçons !
 Jean Chouan rêveur dit : C'est Jeanne-Madeleine.
 Elle est le point de mire au milieu de la plaine ;
 La mitraille sur elle avec rage s'abat.
 Il eût fallu que Dieu lui-même se courbât
 Et la prît par la main et la mît sous son aile,
 Tant la mort formidable abondait autour d'elle ;
 Elle était perdue. — Ah ! criait-elle, au secours !
 Mais les bois sont tremblants et les fuyards sont sourds.
 Et les balles pleuvaient sur la pauvre brigande.

Alors sur le coteau qui dominait la lande
 Jean Chouan bondit, fier, tranquille, altier, viril,
 Debout : — C'est moi qui suis Jean Chouan ! cria-t-il.
 Les bleus dirent : — C'est lui, le chef ! Et cette tête,
 Prenant toute la foudre et toute la tempête,
 Fit changer à la mort de cible. — Sauve-toi !
 Cria-t-il, sauve-toi, ma sœur ! — Folle d'effroi,
 Jeanne hâta le pas vers la forêt profonde.
 Comme un pin sur la neige ou comme un mât sur l'onde,
 Jean Chouan, qui semblait par la mort ébloui,
 Se dressait, et les bleus ne voyaient plus que lui.
 — Je resterai le temps qu'il faudra. Va, ma fille !
 Va, tu seras encor joyeuse en ta famille,
 Et tu mettras encor des fleurs à ton corset !
 Criait-il. — C'était lui maintenant que visait
 L'ardente fusillade, et sur sa haute taille
 Qui semblait presque prête à gagner la bataille,
 Les balles s'acharnaient, et son puissant dédain
 Souriait ; il levait son sabre nu... — Soudain
 Par une balle, ainsi l'ours est frappé dans l'ancre,
 Il se sentit trouer de part en part le ventre ;
 Il resta droit et dit : — Soit. Ave Maria !
 Puis, chancelant, tourné vers le bois, il cria :
 — Mes amis ! mes amis ! Jeanne est-elle arrivée ?
 Des voix dans la forêt répondirent : — Sauvée !
 Jean Chouan murmura : C'est bien ! et tomba mort.

Paysans ! paysans ! hélas ! vous aviez tort,
 Mais votre souvenir n'amointrit pas la France ;
 Vous fûtes grands dans l'âpre et sinistre ignorance ;
 Vous que vos rois, vos loups, vos prêtres, vos halliers
 Faisaient bandits, souvent vous fûtes chevaliers ;
 À travers l'affreux joug et sous l'erreur infâme
 Vous avez eu l'éclair mystérieux de l'âme ;
 Des rayons jaillissaient de votre aveuglement ;
 Salut ! Moi le banni, je suis pour vous clément ;

L'exil n'est pas sévère aux pauvres toits de chaumes ;
 Nous sommes des proscrits, vous êtes des fantômes ;
 Frères, nous avons tous combattu ; nous voulions
 L'avenir ; vous vouliez le passé, noirs lions ;
 L'effort que nous faisons pour gravir sur la cime,
 Hélas ! vous l'avez fait pour rentrer dans l'abîme ;
 Nous avons tous lutté, diversement martyrs,
 Tous sans ambitions et tous sans repentirs,
 Nous pour fermer l'enfer, vous pour rouvrir la tombe ;
 Mais sur vos tristes fronts la blancheur d'en haut tombe,
 La pitié fraternelle et sublime conduit
 Les fils de la clarté vers les fils de la nuit,
 Et je pleure en chantant cet hymne tendre et sombre,
 Moi, soldat de l'aurore, à toi, héros de l'ombre.

IV — LE CIMETIÈRE D'EYLAU

À mes frères aînés, écoliers éblouis,
 Ce qui suit fut conté par mon oncle Louis,
 Qui me disait à moi, de sa voix la plus tendre :
 — Joue, enfant ! — me jugeant trop petit pour comprendre.
 J'écoutais cependant, et mon oncle disait :

— Une bataille, bah ! savez-vous ce que c'est ?
 De la fumée. À l'aube on se lève, à la brune
 On se couche ; et je vais vous en raconter une.
 Cette bataille-là se nomme Eylau ; je crois
 Que j'étais capitaine et que j'avais la croix ;
 Oui, j'étais capitaine. Après tout, à la guerre,
 Un homme, c'est de l'ombre, et ça ne compte guère,
 Et ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Donc, Eylau
 C'est un pays en Prusse ; un bois, des champs, de l'eau,
 De la glace, et partout l'hiver et la bruine.
 Le régiment campa près d'un mur en ruine ;
 On voyait des tombeaux autour d'un vieux clocher.
 Bénédict ne savait qu'une chose, approcher
 Et fuir ; mais l'empereur dédaignait ce manège.
 Et les plaines étaient toutes blanches de neige.
 Napoléon passa, sa lorgnette à la main.
 Les grenadiers disaient : Ce sera pour demain.
 Des vieillards, des enfants pieds nus, des femmes grosses
 Se sauvaient ; je songeais ; je regardais les fosses.
 Le soir on fit les feux, et le colonel vint,
 Il dit : - Hugo ? - Présent. - Combien d'hommes ? - Cent-vingt.
 — Bien. Prenez avec vous la compagnie entière,
 Et faites-vous tuer. — Où ? — Dans le cimetière.
 Et je lui répondis : — C'est en effet l'endroit.
 J'avais ma gourde, il but et je bus ; un vent froid
 Soufflait. Il dit : — La mort n'est pas loin. Capitaine,
 J'aime la vie, et vivre est la chose certaine,
 Mais rien ne sait mourir comme les bons vivants.
 Moi, je donne mon cœur, mais ma peau, je la vends.
 Gloire aux belles ! Trinquons. Votre poste est le pire. —

Car notre colonel avait le mot pour rire.
 Il reprit : — Enjambez le mur et le fossé,
 Et restez là ; ce point est un peu menacé,
 Ce cimetière étant la clef de la bataille.
 Gardez-le. — Bien. — Ayez quelques bottes de paille.
 — On n'en a point. — Dormez par terre. — On dormira.
 — Votre tambour est-il brave ? — Comme Barra.
 — Bien. Qu'il batte la charge au hasard et dans l'ombre,
 Il faut avoir le bruit quand on n'a pas le nombre.
 Et je dis au gamin : — Entends-tu, gamin ? — Oui,
 Mon capitaine, dit l'enfant, presque enfoui
 Sous le givre et la neige, et riant. — La bataille,
 Reprit le colonel, sera toute à mitraille ;
 Moi, j'aime l'arme blanche, et je blâme l'abus
 Qu'on fait des lâchetés féroces de l'obus ;
 Le sabre est un vaillant, la bombe une traîtresse ;
 Mais laissons l'empereur faire. Adieu, le temps presse.
 Restez ici demain sans broncher. Au revoir.
 Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir. —
 Le colonel partit. Je dis : — Par file à droite !
 Et nous entrâmes tous dans une enceinte étroite ;
 De l'herbe, un mur autour, une église au milieu,
 Et dans l'ombre, au-dessus des tombes, un bon Dieu.

Un cimetière sombre, avec de blanches lames,
 Cela rappelle un peu la mer. Nous crénelâmes
 Le mur, et je donnai le mot d'ordre, et je fis
 Installer l'ambulance au pied du crucifix.
 — Soupçons, dis-je, et dormons. La neige cachait l'herbe ;
 Nos capotes étaient en loques ; c'est superbe,
 Si l'on veut, mais c'est dur quand le temps est mauvais.
 Je pris pour oreiller une fosse ; j'avais
 Les pieds transis, ayant des bottes sans semelle ;
 Et bientôt, capitaine et soldats pêle-mêle,
 Nous ne bougeâmes plus, endormis sur les morts.
 Cela dort, les soldats ; cela n'a ni remords,
 Ni crainte, ni pitié, n'étant pas responsable ;
 Et, glacé par la neige ou brûlé par le sable,
 Cela dort ; et d'ailleurs, se battre rend joyeux.
 Je leur criai : Bonsoir ! et je fermai les yeux ;
 À la guerre on n'a pas le temps des pantomimes.
 Le ciel était maussade, il neigeait, nous dormîmes.
 Nous avions ramassé des outils de labour,
 Et nous en avions fait un grand feu. Mon tambour
 L'attisa, puis s'en vint près de moi faire un somme.
 C'était un grand soldat, fils, que ce petit homme.
 Le crucifix resta debout, comme un gibet.
 Bref, le feu s'éteignit ; et la neige tombait.
 Combien fut-on de temps à dormir de la sorte ?
 Je veux, si je le sais, que le diable m'emporte !
 Nous dormions bien. Dormir, c'est essayer la mort.
 À la guerre c'est bon. J'eus froid, très-froid d'abord ;
 Puis je rêvai ; je vis en rêve des squelettes

Et des spectres, avec de grosses épauettes ;
 Par degrés, lentement, sans quitter mon chevet,
 J'eus la sensation que le jour se levait,
 Mes paupières sentaient de la clarté dans l'ombre ;
 Tout à coup, à travers mon sommeil, un bruit sombre
 Me secoua, c'était au canon ressemblant ;
 Je m'éveillai ; j'avais quelque chose de blanc
 Sur les yeux ; doucement, sans choc, sans violence,
 La neige nous avait tous couverts en silence
 D'un suaire, et j'y fis, en me dressant un trou ;
 Un boulet, qui nous vint je ne sais trop par où,
 M'éveilla tout à fait ; je lui dis : Passe au large !
 Et je criai : — Tambour, debout ! et bats la charge !

Cent-vingt têtes alors, ainsi qu'un archipel,
 Sortirent de la neige ; un sergent fit l'appel,
 Et l'aube se montra, rouge, joyeuse et lente ;
 On eût cru voir sourire une bouche sanglante.
 Je me mis à penser à ma mère ; le vent
 Semblait me parler bas ; à la guerre souvent
 Dans le lever du jour c'est la mort qui se lève.
 Je songeais. Tout d'abord nous eûmes une trêve ;
 Les deux coups de canon n'étaient rien qu'un signal,
 La musique parfois s'envole avant le bal
 Et fait danser en l'air une ou deux notes vaines.
 La nuit avait figé notre sang dans nos veines,
 Mais sentir le combat venir, nous réchauffait.
 L'armée allait sur nous s'appuyer en effet ;
 Nous étions les gardiens du centre, et la poignée
 D'hommes sur qui la bombe, ainsi qu'une cognée,
 Va s'acharner ; et j'eusse aimé mieux être ailleurs.
 Je mis mes gens le long du mur ; en tirailleurs.
 Et chacun se berçait de la chance peu sûre
 D'un bon grade à travers une bonne blessure ;
 À la guerre on se fait tuer pour réussir.
 Mon lieutenant, garçon qui sortait de Saint-Cyr,
 Me cria : — Le matin est une aimable chose ;
 Quel rayon de soleil charmant ! La neige est rose !
 Capitaine, tout brille et rit ! quel frais azur !
 Comme ce paysage est blanc, paisible et pur !
 — Cela va devenir terrible, répondis-je.
 Et je songeais au Rhin, aux Alpes, à l'Adige,
 À tous nos fiers combats sinistres d'autrefois.

Brusquement la bataille éclata. Six cents voix
 Énormes, se jetant la flamme à pleines bouches,
 S'insultèrent du haut des collines farouches,
 Toute la plaine fut un abîme fumant,
 Et mon tambour battait la charge éperdûment.
 Aux canons se mêlait une fanfare altièrre,
 Et les bombes pleuvaient sur notre cimetièrre,
 Comme si l'on cherchait à tuer les tombeaux ;
 On voyait du clocher s'envoler les corbeaux ;

Je me souviens qu'un coup d'obus troua la terre,
Et le mort apparut stupéfait dans sa bière,
Comme si le tapage humain le réveillait.
Puis un brouillard cacha le soleil. Le boulet
Et la bombe faisaient un bruit épouvantable.
Berthier, prince d'empire et vice-connétable,
Chargea sur notre droite un corps hanovrien
Avec trente escadrons, et l'on ne vit plus rien
Qu'une brume sans fond, de bombes étoilée ;
Tant toute la bataille et toute la mêlée
Avaient dans le brouillard tragique disparu.
Un nuage tombé par terre, horrible, accru
Par des vomissements immenses de fumées,
Enfants, c'est là-dessous qu'étaient les deux armées ;
La neige en cette nuit flottait comme un duvet,
Et l'on s'exterminait, ma foi, comme on pouvait.
On faisait de son mieux. Pensif, dans les décombres,
Je voyais mes soldats rôder comme des ombres ;
Spectres le long du mur rangés en espalier ;
Et ce champ me faisait un effet singulier,
Des cadavres dessous et dessus des fantômes.
Quelques hameaux flambaient ; au loin brûlaient des chaumes.
Puis la brume où du Harz on entendait le cor
Trouva moyen de croître et d'épaissir encor,
Et nous ne vîmes plus que notre cimetièrre ;
À midi nous avions notre mur pour frontière,
Comme par une main noire, dans de la nuit,
Nous nous sentîmes prendre, et tout s'évanouit.
Notre église semblait un rocher dans l'écume.
La mitraille voyait fort clair dans cette brume,
Nous tenait compagnie, écrasait le chevet
De l'église, et la croix de pierre, et nous prouvait
Que nous n'étions pas seuls dans cette plaine obscure.
Nous avons faim, mais pas de soupe ; on se procure
Avec peine à manger dans un tel lieu. Voilà
Que la grêle de feu tout à coup redoubla.
La mitraille, c'est fort gênant ; c'est de la pluie ;
Seulement ce qui tombe et ce qui vous ennuie,
Ce sont des grains de flamme et non des gouttes d'eau.
Des gens à qui l'on met sur les yeux un bandeau,
C'était nous. Tout croulait sous les obus, le cloître,
L'église et le clocher, et je voyais décroître
Les ombres que j'avais autour de moi debout ;
Une de temps en temps tombait. — On meurt beaucoup,
Dit un sergent pensif comme un loup dans un piège ;
Puis il reprit, montrant les fosses sous la neige :
— Pourquoi nous donne-t-on ce champ déjà meublé ? —
Nous luttons. C'est le sort des hommes et du blé
D'être fauchés sans voir la faux. Un petit nombre
De fantômes rôdait encor dans la pénombre ;
Mon gamin de tambour continuait son bruit ;
Nous tirions par-dessus le mur presque détruit.
Mes enfants, vous avez un jardin ; la mitraille

Était sur nous, gardiens de cette âpre muraille,
 Comme vous sur les fleurs avec votre arrosoir.
 — Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir.
 Je songeais, méditant tout bas cette consigne.
 Des jets d'éclairs mêlés à des plumes de cygne,
 Des flammèches rayant dans l'ombre les flocons,
 C'est tout ce que nos yeux pouvaient voir. — Attaquons !
 Me dit le sergent. — Qui ? dis-je, on ne voit personne.
 — Mais on entend. Les voix parlent ; le clairon sonne.
 Partons, sortons ; la mort crache sur nous ici ;
 Nous sommes sous la bombe et l'obus. — Restons-y.
 J'ajoutai : — C'est sur nous que tombe la bataille.
 Nous sommes le pivot de l'action. — Je bâille,
 Dit le sergent. — Le ciel, les champs, tout était noir ;
 Mais quoiqu'en pleine nuit, nous étions loin du soir,
 Et je me répétais tout bas : Jusqu'à six heures.
 — Morbleu ! nous aurons peu d'occasions meilleures
 Pour avancer ! me dit mon lieutenant. Sur quoi,
 Un boulet l'emporta. Je n'avais guère foi
 Au succès ; la victoire au fond n'est qu'une garce.
 Une blême lueur, dans le brouillard épars,
 Éclairait vaguement le cimetière. Au loin
 Rien de distinct, sinon que l'on avait besoin
 De nous pour recevoir sur nos têtes les bombes.
 L'empereur nous avait mis là, parmi ces tombes ;
 Mais, seuls, criblés d'obus et rendant coups pour coups,
 Nous ne devinions pas ce qu'il faisait de nous.
 Nous étions, au milieu de ce combat, la cible.
 Tenir bon, et durer le plus longtemps possible,
 Tâcher de n'être morts qu'à six heures du soir,
 En attendant, tuer, c'était notre devoir.
 Nous tirions au hasard, noirs de poudre, farouches ;
 Ne prenant que le temps de mordre les cartouches,
 Nos soldats combattaient et tombaient sans parler.
 — Sergent, dis-je, voit-on l'ennemi reculer ?
 - Non. - Que voyez-vous ? - Rien. — Ni moi. — C'est le déluge,
 Mais en feu. — Voyez-vous nos gens ? — Non. Si j'en juge
 Par le nombre de coups qu'à présent nous tirons,
 Nous sommes bien quarante. — Un grognard à chevrons
 Qui tirait pas loin de moi dit : — On est trente.
 Tout était neige et nuit ; la bise pénétrante
 Soufflait, et, grelottants, nous regardions pleuvoir
 Un gouffre de points blancs dans un abîme noir.
 La bataille pourtant semblait devenir pire.
 C'est qu'un royaume était mangé par un empire !
 On devinait derrière un voile un choc affreux ;
 On eût dit des lions se dévorant entr'eux ;
 C'était comme un combat des géants de la fable ;
 On entendait le bruit des décharges, semblable
 À des écroulements énormes ; les faubourgs
 De la ville d'Eylau prenaient feu ; les tambours
 Redoublaient leur musique horrible, et sous la nue
 Six cents canons faisaient la basse continue ;

On se massacrait ; rien ne semblait décidé ;
 La France jouait là son plus grand coup de dé ;
 Le bon Dieu de là-haut était-il pour ou contre ?
 Quelle ombre ! et je tirais de temps en temps ma montre.
 Par intervalle un cri troublait ce champ muet,
 Et l'on voyait un corps gisant qui remuait.
 Nous étions fusillés l'un après l'autre, un rôle
 Immense remplissait cette ombre sépulcrale.
 Les rois ont les soldats comme vous vos jouets.
 Je levais mon épée, et je la secouais
 Au-dessus de ma tête, et je criais : Courage !
 J'étais sourd et j'étais ivre, tant avec rage
 Les coups de foudre étaient par d'autres coups suivis ;
 Soudain mon bras pendit, mon bras droit, et je vis
 Mon épée à mes pieds, qui m'était échappée ;
 J'avais un bras cassé ; je ramassai l'épée
 Avec l'autre, et la pris dans ma main gauche : — Amis !
 Se faire aussi casser le bras gauche est permis !
 Criai-je, et je me mis à rire, chose utile,
 Car le soldat n'est point content qu'on le mutile,
 Et voir le chef un peu blessé ne déplaît point.
 Mais quelle heure était-il ? Je n'avais plus qu'un poing,
 Et j'en avais besoin pour lever mon épée ;
 Mon autre main battait mon flanc, de sang trempée,
 Et je ne pouvais plus tirer ma montre. Enfin
 Mon tambour s'arrêta : — Drôle, as-tu peur ? — J'ai faim,
 Me répondit l'enfant. En ce moment la plaine
 Eut comme une secousse, et fut brusquement pleine
 D'un cri qui jusqu'au ciel sinistre s'éleva.
 Je me sentais faiblir ; tout un homme s'en va
 Par une plaie ; un bras cassé, cela ruisselle ;
 Causer avec quelqu'un soutient quand on chancelle ;
 Mon sergent me parla ; je dis au hasard : Oui,
 Car je ne voulais pas tomber évanoui.
 Soudain le feu cessa, la nuit sembla moins noire.
 Et l'on criait : Victoire ! et je criai : Victoire !
 J'aperçus des clartés qui s'approchaient de nous.
 Sanglant, sur une main et sur les deux genoux
 Je me traînai ; je dis : — Voyons où nous en sommes.
 J'ajoutai : — Debout, tous ! Et je comptai mes hommes.
 — Présent ! dit le sergent. — Présent ! dit le gamin.
 Je vis mon colonel venir, l'épée en main.
 — Par qui donc la bataille a-t-elle été gagnée ?
 — Par vous, dit-il. — La neige était de sang baignée.
 Il reprit : — C'est bien vous, Hugo ? c'est votre voix ?
 — Oui. — Combien de vivants êtes-vous ici ? — Trois.

Je vis la Mort, je vis la Honte ; toutes deux
 Marchaient au crépuscule au fond du bois hideux.

L'herbe informe était brune et d'un souffle agitée.
 Et sur un cheval mort la Mort était montée ;
 La Honte cheminait sur un cheval pourri.

Des vagues oiseaux noirs on entendait le cri.

Et la Honte me dit : — Je m'appelle la Joie.
 Je vais au bonheur. Viens. L'or, la pourpre, la soie,
 Les festins, les palais, les prêtres, les bouffons,
 Le rire triomphal sous les vastes plafonds,
 Les richesses en hâte ouvrant leurs sacs de piastres,
 Les parcs, éden nocturne aux grands arbres pleins d'astres,
 Les femmes accourant avec une aube aux fronts,
 La fanfare, à sa bouche appuyant les clairons,
 Fière, et faisant sonner la gloire dans le cuivre,
 Tout cela t'appartient ; viens, tu n'as qu'à me suivre.

Et je lui répondis : — Ton cheval sent mauvais.

La Mort me dit : — Mon nom est Devoir ; et je vais
 Au sépulcre, à travers l'angoisse et le prodige.

— As-tu derrière toi de la place ? lui dis-je.

Et depuis lors, tournés vers l'ombre où Dieu paraît,
 Nous faisons route ensemble au fond de la forêt.

VI. – ÉCRIT EN EXIL

L'heureux n'est pas le vrai, le droit n'est pas le nombre ;
 Un vaincu toujours triste, un vainqueur toujours sombre,
 Le sort n'a-t-il donc pas d'autre oscillation ?
 Toujours la même roue et le même Ixion !
 Qui que vous soyez, Dieu vers qui tout me ramène,
 Si le faible souffrait en vain, si l'âme humaine
 N'était qu'un grain de cendre aux ouragans jeté,
 Je serais mécontent de votre immensité ;
 Il faut, dans l'univers, fatal et pourtant libre,
 Aux âmes l'équité comme aux cieux l'équilibre ;
 J'ai besoin de sentir de la justice au fond
 Du gouffre où l'ombre avec la clarté se confond ;
 J'ai besoin du méchant mal à l'aise, et du crime
 Retombant sur le monstre et non sur la victime ;
 Un Caïn triomphant importune mes yeux ;
 J'ai besoin, quand le mal est puissant et joyeux,
 D'un certain grondement là-haut, et de l'entrée
 Du tonnerre au-dessus de la tête d'Atrée.

*

Et voilà donc l'emploi que vous faites, vivants,
De moi l'airain, vous cendre éparse aux quatre vents !

Ainsi la certitude est morte ! Ainsi la rue
Offre en exemple un fourbe à la foule accourue,
Et les passants diront du plus vil des bourreaux,
D'un voleur, d'un goujat : Ce doit être un héros !
La statue est un lâche abus de confiance !
Et l'on verra le peuple, ému, plein de croyance,
Ayant foi dans le bronze infaillible et serein,
Découvrir son grand front pour un faquin d'airain !

Vous allumez la braise et vous creusez le moule ;
Mon bloc fumant se gonfle et tombe, s'enfle et croule ;
Vous fouillez mon flot rouge avec des crocs de fer
Comme font des satans remuant un enfer ;
Vous attisez avec le zinc incendiaire
Mon cratère où bascule et s'épand la chaudière,
Et tout mon dur métal devient une eau de feu,
Et j'écume, et je dis : Hommes, faites-moi dieu !
J'y consens. Et je brûle avec furie et joie.
Faites. Dans mon tourment mon triomphe flamboie.
Quiconque voit ma pourpre auguste est ébloui.
Le noir moule béant, sous la terre enfoui,
S'ouvre à moi comme un gouffre obscur au fond d'un antre,
Et ma voix sombre gronde et crie : Oui, c'est bien, j'entre,
Je serai Washington !... — Je sors, je suis Morny !

Ah ! sous le ciel sacré, sous l'azur infini,
Soyez maudits ! Rugir dans la fournaise ardente,

Moi le bronze ! pour qui ? Pour Gutenberg ? Pour Dante ?
 Pour Thrasybule ? Non. Pour Billault, pour Dupin !
 J'attends Léonidas, on me jette Scapin.
 Mais de quoi donc sont faits les hommes ? C'est à croire
 Que l'ordure est pour vous ressemblante à la gloire ;
 Que votre âme est troublée au point de ne plus voir ;
 Et que le bien, le mal, le crime, le devoir,
 Bayard, Judas, Barbès le preux, Georgey l'impie,
 Flottent confusément sous votre myopie !
 Vous hissez sur un faite abject le facies
 De Fould, ou le profil abruti de Siéyès,
 Et vous avez le goût de regarder sans cesse
 En haut, bien au-dessus de vos fronts, la bassesse.

*

Savez-vous que je suis le métal souverain ?
 Que j'ai mis sur Corinthe un quadriges d'airain,
 Et que mes dieux, mes rois, mes victoires ailées,
 Font de l'ombre sur vous du haut des Propylées ?
 Savez-vous qu'autrefois j'étais sacré ? J'avais
 L'impossibilité d'être vil et mauvais ;

Et c'est pourquoi, vivants, je valais mieux que l'homme ;
 Je connaissais Athènes et j'ignorais Sodome.
 Les Grecs disaient de moi : Le bronze est un héros.
 J'étais Jupiter, Mars, Pallas, Diane, Éros ;
 On me voyait durer autant qu'un vers d'Eschyle ;
 Et j'étais pour les Grecs la chair du grand Achille.
 Ces populaces, foule aux yeux pleins de clarté,
 Honoraient ma noirceur et ma virginité ;
 Les portefaix de Sparte et les marchandes d'herbes
 Ne me regardaient point sans devenir superbes,
 Et j'étais à tel point l'âme de la cité
 Que les petits enfants bégayaient : Liberté !

Aujourd'hui, sur un socle, en vos places publiques
 Pour qui le ciel n'a plus que des rayons obliques,
 Vous mettez la statue énorme d'un pasquin
 Qui devient un colosse et reste un mannequin,
 D'un chenapan, d'un gueux qui prend un air d'archonte
 Et qui se drape avec orgueil dans de la honte.
 C'est de l'opprobre altier et qui se tient debout.
 On monte au Panthéon par le trou de l'égout.
 Les voilà tous, Magnan, puis Delangle, Espinasse,
 Puis Troplong, ce qui rampe avec ce qui menace,
 Spectres hideux qu'entoure, en plein air, au soleil,
 Le brouhaha des voix inutiles, pareil
 À l'agitation du vent dans les branchages.
 Et je suis le complice ! Et les bardes, les sages,
 Les vaillants, les martyrs à mourir acharnés,
 Les grands hommes que j'ai tant de fois incarnés,
 Ne m'ont pas défendu de cette ignominie
 D'être pantin après avoir été génie !

Vous condamnez l'airain aux avilissements.
 Comme vous, je trahis et, comme vous, je mens.
 Je trahis la vertu, je trahis la durée ;
 Je trahis la colère, âpre muse azurée,
 Qui rend et fait justice, et n'a pas d'autre soin ;
 Et devant Juvénal je suis un faux témoin.
 Chute et deuil ! Je trahis le lever de l'étoile,
 Qui dans l'ombre, à travers la nuit, son chaste voile,
 Cherchant à l'horizon des bronzes radieux,
 Aperçoit des bandits au lieu de voir des dieux !

Ma fournaise m'indigne, à mal faire occupée.
 Ceux qui vendent la loi, ceux qui vendent l'épée,
 Brumaire avec Leclerc, Décembre avec Morny,
 Un tas d'ingrédients, faux droits, sceptre impuni,
 Le vieil autel, le vieux billot, la vieille chaîne,

Auxquels on a mêlé la conscience humaine,
 Tout cela dans la cuve obscure flotte et fond.

Et la statue en sort, vile.

Le Dieu profond

Vous donne les héros, les penseurs, les prophètes,
 Et le bronze, et voilà, vous, ce que vous en faites.

Vous donnez le cachot à Christophe Colomb,

À Dante l'exil triste et sa chape de plomb,

À Jésus le calvaire et sa risée ingrate,

À Morus l'échafaud, la ciguë à Socrate,

Le bûcher à Jean Huss, et le bronze aux valets.

*

Je sais bien qu'on dira : Passez, méprisez-les.

Ce sont des gredins.

Soit. Mais ce sont des statues.

Mais ces indignités sont de splendeur vêtues.

Mais on croit tellement le bronze honnête, et sûr

Du bon choix des héros qu'il dresse dans l'azur,

On est si convaincu que lorsque, sous les arbres,

Au milieu des enfants rieurs, parmi les marbres,

Sur les degrés d'un temple ou sur l'arche d'un pont,

Le bronze montre au peuple un homme, il en répond ;

Mais tous ces malfaiteurs, mais tous ces misérables,

Devenus au passant stupide vénérables,

Ont si profondément, de leurs pieds de métal,

Pris racine au granit puissant du piédestal ;

J'ai mis sur leur bassesse une si grande armure,

Qu'en vain l'âpre aquilon sur leurs têtes murmure !

Ils sont là, fermes, froids, rayonnants, ténébreux,

L'heure, goutte du siècle, en vain tombe sur eux ;

Et vienne la tempête et vienne la nuée,
 La foudre et son éclair, la trombe et sa huée,
 Qu'importe ! ils sont d'airain ; et l'airain jamais vieux
 Rit des coups d'ongles noirs de l'hiver pluvieux.
 Novembre a beau venir après juillet ; l'année,
 Cette dent qui mord tout, les respecte, indignée !
 L'ondée, en les rouillant, les conserve ; leurs fronts
 Se dressent immortels, plus fiers sous plus d'affronts ;
 Sur eux s'abattent neige, averse, givre, orage,
 Et tout le tourbillon des bises, folle rage,
 Et la grêle insultante et le soleil rongeur,
 Et, sans qu'il leur en reste une ombre, une rougeur,
 Tous les soufflets du temps, ils les ont sur la joue ;
 De sorte que le bronze éternise la boue.

Tel homme, à quelque crime effroyable rêvant,
 Et qu'on flétrira mort, vous l'adorez vivant ;
 Vous le faites statue avant qu'il soit fantôme ;
 Vous ne distinguez pas le géant de l'atome,
 Vous ne distinguez pas le faux vainqueur du vrai ;
 Un jour Tacite, un jour Salluste et Mézeray
 Diront : Ce scélérat a trahi la patrie,
 Et traîneront sa gloire abjecte à la voirie ;
 Vous l'avez déclaré sublime en attendant.
 Moi sur qui vous mettez plus d'un masque impudent,
 J'ai l'instinct qui vous manque, hélas ! et dans le reître
 Qui vous semble un héros, souvent je sens un traître.

Ah ! fourmilière humaine ! il vous importe peu
 Qu'un immonde stylite offense le ciel bleu.
 Faire de la statue une prostituée !
 Votre prunelle, au jour de cave habituée,
 N'a plus d'éclairs, sourit au mal, se plaît à voir
 L'ombre que du plateau d'un socle blanc ou noir
 Jette le courtisan, le fripon, le transfuge,

Et l'abolement du chien semble la voix d'un juge.
Les seuls dogues grondants protestent vaguement.

L'histoire ne peut plus me croire. Un monument
La déconcerte, ayant pour auréole un crime.
Pourtant j'étais jadis l'avertisseur sublime ;
Je suis l'apothéose ou bien le châtement.
Mon immobilité vaut mon bouillonnement.
Ardent, je suis la lave, et froid, je suis le bronze.

*

Quoi ! pas même un Néron ! pas même un Louis onze !
J'eusse rougi du maître, on me livre au laquais !
Dans les noirs carrefours, dans les parcs, sur les quais,
Je suis Dave ou Frontin, et j'indigne Pétrone !
Quoi ! pas même un opprobre avec une couronne !
Pas même une infamie ayant droit au laurier !
Oui, c'est Dupin, Dupin qu'on prend dans son terrier,
Et qu'on fait bronze ! Il a son temple, il est au centre.
Mort, il se tient droit, lui qui vécut à plat ventre !
Et lui, c'est moi ! L'airain moule, incarne et subit
Quiconque a retourné lestement son habit.
Oui, voyez, c'est bien lui, lourd fuyard, faux augure ;
La honte le déforme, et je le transfigure !
Plus souillé qu'un haillon qu'on brocante au bazar,
J'en suis à regretter la face de César.

C'était du moins le monstre, à présent c'est le drôle.
Je ressuscite, ô lâche et misérable rôle,
Tel affreux gueux, qui n'est pas même un empereur !
Je me dresse, assombri, sous ce masque d'horreur,
Dans le forum, où nul, hélas ! ne délibère.
Honteux d'être Séjan, je me voudrais Tibère.

Il fut du moins auguste en même temps que vil.
Si de face il fut singe, il fut dieu de profil.
L'histoire le revêt d'une honte immortelle ;
Et son abjection sans bornes n'est pas telle
Qu'on se sente Troplong et Baroche au-dessous.
Oh ! vous me sauverez de ce bagne, gros sous !
Vous me délivrerez. Le peuple sur la claie
Traînera la statue émiettée en monnaie,
Et je serai joyeux que Chodruc et Vadé
Me jettent aux ruisseaux, moi le bronze évadé.
Ô penseur, deviens peuple ! Ô bronze, deviens cuivre !
Car c'est une façon superbe de revivre,
Et rien n'est plus sublime, et rien n'est plus charmant
Que de se disperser sur tous, à tout moment,
Que d'être l'obole humble et de bienfaits remplie,
Le denier qui va, vient, court et se multiplie,
Et qui, chétif, obscur, trivial, triomphant,
Donne au vieillard la vie et la joie à l'enfant.
On méprisait ce bronze, et ce cuivre on l'estime.
Plutôt qu'être Troplong mieux vaut être un centime,
Et lorsqu'il fut Dupin aux yeux de tout Paris,
L'airain s'en débarbouille avec du vert-de-gris.

Donc, j'attends. Quelque jour j'aurai cette revanche.
Déjà le pavé tremble et le piédestal penche,
Car tout a ses retours. Le reflux est de droit.
Jamais le genre humain ne reste au même endroit.
De la main du hasard l'homme parfois accepte
On ne sait quels élus de la fortune inepte ;
Il en fait des dieux ; quitte, et je l'aime ainsi mieux,
À faire des liards ensuite avec ces dieux !

VIII. FRANCE ET ÂME

Je m'étais figuré que lorsque cet Etna,
La Révolution, prit feu, s'ouvrit, tonna,
Rugit, fendit la terre, et cracha sur le monde
Sa lave alors terrible et maintenant féconde,
Que, lorsque, vierge altière et proclamant nos droits,
L'Idée offrit la guerre au groupe affreux des rois,
Lorsqu'apparut, hautaine, à travers les fumées,
Cette Diane, en laisse ayant quatorze armées,
Que lorsque Danton prit l'Europe corps à corps,
Que lorsqu'on entendit les meutes et les cors,
Quand la forêt laissa voir dans sa transparence
L'âpre chasse donnée aux tyrans par la France,
Moi, pensif, regardant Kléber et Mirabeau,
Jean-Jacques, ce tison, Voltaire, ce flambeau,
Je m'étais, je l'avoue, imaginé qu'en somme
L'écroulement des rois c'est le sacre de l'homme,
Que nous avons vaincu la matière et la mort,
Et que le résultat de cet illustre effort,
Le triomphe, l'orgueil, l'honneur, le phénomène,
C'était d'avoir grandi jusqu'aux cieux l'âme humaine ;
C'était d'avoir montré dans l'aube qui sourit
L'homme beau par le glaive et plus beau par l'esprit ;
C'était d'avoir prouvé que cet être qui change,
Sur son épaule d'homme a des ailes d'archange,
Qu'il peut s'épanouir demi-dieu tout à coup,
Et que, lorsqu'il lui plaît de se dresser debout,
Son immense rayon mystérieux éclaire
Toutes les profondeurs de haine et de colère
Et leur verse l'aurore et les emplît d'amour ;
J'avais pensé que c'est pour accroître le jour,
Pour embraser le cœur, pour incendier l'âme,
Pour tirer de l'esprit humain toute sa flamme,
Que nos pères, Français plus grands que les Romains,
Avaient pris et tordu le passé dans leurs mains,
Et jeté dans le feu de la forge profonde
Ce combustible utile et hideux, le vieux monde ;
Je m'étais dit que l'homme avait soif, avait faim
D'être une âme immortelle, et qu'il avait enfin
Su montrer et prouver sa divinité fière
Par l'agrandissement subit de la lumière
Et par la délivrance auguste des vivants ;
J'ai dit que ni les rois, ni les flots, ni les vents,
Ne pouvaient désormais rien contre un tel prodige ;
Qu'on avait pour cela passé le Rhin, l'Adige,
Le Nil, l'Èbre, et crié sur les monts : Liberté !
Oui, j'avais cru pouvoir dire qu'une clarté
Sortait de ce grand siècle, et que cette étincelle
Rattachait l'âme humaine à l'âme universelle,

Qu'ici-bas, où le sceptre est un triste hochet,
 La solidarité des hommes ébauchait
 La solidarité des mondes, composée
 De toute la bonté, de toute la pensée,
 Et de toute la vie éparsée dans les cieux ;
 Oui, je croyais, les yeux fixés sur nos aïeux,
 Que l'homme avait prouvé superbement son âme.
 Aussi, lorsqu'à cette heure un Allemand proclame
 Zéro, pour but final, et me dit : — Ô néant,
 Salut ! — j'en fais ici l'aveu, je suis béant ;
 Et quand un grave Anglais, correct, bien mis, beau linge,
 Me dit : — Dieu t'a fait homme et moi je te fais singe ;
 Rends-toi digne à présent d'une telle faveur ! —
 Cette promotion me laisse un peu rêveur.

IX – DÉNONCÉ À CELUI QUI CHASSA LES VENDEURS DU TEMPLE

La vieille en pleurs disait : — La misère en est cause,
 Pour mon bon vieux défunt je n'aurai pas grand'chose,
 Un seul cierge, un seul prêtre, et deux mots d'oraison
 À la porte. On peut bien entrer dans la maison,
 Avoir l'autel, avoir les saints, avoir les châsses,
 Tout le clergé chantant des actions de grâces,
 Des psaumes, des bedeaux, tout ; mais il faut payer,
 Hélas ! et moi qui dois trois termes de loyer,
 Je n'ai pas de quoi faire enterrer mon pauvre homme. —

Ainsi parlait la veuve, et je songeais à Rome.
 Quoi ! le riche et le pauvre ont des enterrements
 Différents ; l'un a droit aux embellissements,
 L'autre pas ; l'un descend chez les morts, l'autre y tombe,
 Et l'un n'est pas l'égal de l'autre dans la tombe !

Quoi ! Dieu n'est pas gratis ! Quoi ! prêtres, le Martyr,
 Le Saint, l'Ange, ne veut de sa boîte sortir
 Que pour de l'or ; sinon vous refermez l'armoire
 Sur le ciel, sur la Vierge et sa robe de moire,
 Et sur l'enfant Jésus rose et couleur de chair !
 Quoi ! votre crucifix coûte plus ou moins cher,
 Selon qu'il va devant ou qu'il marche derrière !
 Prêtres, vous mesurez au cercueil la prière ;
 Longue, si le cadavre est grand ; courte, s'il n'est
 Qu'un méchant pauvre mort, — le prêtre s'y connaît, —
 Cloué dans une bière étroite et misérable !
 Prêtres, le hêtre aux champs, l'aulne, l'ormeau, l'érable,
 Versent l'ombre pour rien ; Mai ne dit pas aux prés :
 Les fleurs, c'est tant. Voyez mon tarif. Vous paierez
 Tant pour la violette et tant pour la lavande !
 Ah ! Dieu veut qu'on le donne et non pas qu'on le vende !
 La mort fut toujours juste et toujours nivela ;
 Reconnaissez au moins cette égalité-là ;
 Respectez le cercueil sans mépriser la bière ;
 Faites le même accueil à la même poussière,

Sur le même silence ayez le même chant.
 Quoi ! je cherche un apôtre et je trouve un marchand !
 C'est d'un comptoir que part l'escalier de la chaire.
 Que diraient-ils de voir leurs psaumes à l'enchère,
 Ces hommes qui songeaient, pâles, dans le désert ?
 Ah ! ce De Profundis superfin qui ne sert
 Qu'aux riches, et qu'on met en musique, et qu'on brode,
 Que Jésus n'aurait pas et qu'obtiendrait Hérode,
 Ô terreur ! il n'en faut pas tant pour faire Dieu
 Farouche, et pour changer en ciel noir le ciel bleu !
 La prière vendue a l'accent du blasphème.
 Hélas ! c'est de la nuit que dans les cœurs on sème.
 L'ombre, au-dessus de vous, mages qui brocantez,
 Efface brusquement toutes les vérités.
 Quoi ! vous ne voyez pas l'éclipse formidable !
 Vous qui savez combien l'abîme est insondable,
 Vous vous faites vendeurs !

Prêtres, l'adossement
 De l'échoppe suffit pour que le firmament
 Épaississe au-dessus de l'église ses voiles ;
 La boutique retire au temple les étoiles.

X – LES ENTERREMENTS CIVILS

Oh ! certes, je sais bien, moi souffrant et rêvant,
 Que tout cet inconnu qui m'entoure est vivant,
 Que le néant n'est pas, et que l'Ombre est une Âme ;
 La cendre ne parvient qu'à me prouver la flamme ;
 Faire voir clairement le ciel, l'éternel port,
 La vie enfin, c'est là le succès de la mort ;
 Oh ! certes, je voudrais qu'au ténébreux passage
 Mon cercueil, esquif sombre, eût pour pilote un sage,
 Un pontife, un apôtre, un auguste songeur,
 Un mage, ayant au front l'attente, la rougeur
 Et l'éblouissement de la profonde aurore ;
 Je voudrais qu'à la fosse où meurt le rien sonore,
 Un sénateur du vrai, du réel, un magnat
 Du sépulcre, un docteur du ciel, m'accompagnât ;
 Oui, je réclamerais cette sainte prière !
 Devant la formidable et noire fondrière,
 Oui, je trouverais bon que pour moi, loin du bruit,
 Une voix s'élevât et parlât à la nuit !
 Car c'est l'heure où se fend du haut en bas le voile ;
 C'est dans cette nuit-là que se lève l'étoile !
 Je le voudrais ! et rien ne me serait meilleur
 Qu'une telle prière après un tel malheur,
 Ma vie ayant été dure et funèbre, en somme.
 Mais, ô Toi ! dis, réponds, parle. Est-ce que cet homme
 Qui sait mal, et qui fait exprès de mal savoir,
 Qui pour un dogme obscur déserte un clair devoir,
 Qui prêche le miracle et rit du phénomène,
 Mal penché sur l'angoisse et sur l'énigme humaine,

Qui, d'un côté bassesse et de l'autre fureur,
 Flétrit l'escroc forçat et l'adore empereur,
 Qui dit au genre humain : Malheur, si tu raisones !
 Qui damne et ment, qui met l'abîme en trois personnes,
 Qui rêve un univers petit, sinistre et noir,
 Fait de notre seul globe, et qui ne veut pas voir
 Luire en tous tes soleils toutes tes évidences,
 Qui crèverait cet œil, l'astre où tu te condenses,
 S'il pouvait, et ferait la nuit sur l'horizon,
 Qui tarife l'autel, l'antienne, l'oraison,
 Qui, par devant superbe et vendu par derrière,
 Offre au riche et refuse au pauvre sa prière,
 Si le pauvre ne peut le payer assez cher ;
 Est-ce que ce vivant à regret, que la chair
 Indigne, et qui jadis nia l'âme des femmes,
 Qui préfère à l'hymen, aux purs épithalames,
 Aux nids, ce suicide affreux, le célibat ;
 Qui voudrait qu'à son gré le firmament tombât,
 Qui devant Josué soufflette Galilée,
 Qui dresse un noir bûcher dans ton ombre étoilée,
 Et tâche d'éclipser l'aube au sommet du mont,
 Torquemada là-bas, chez nous Laubardemont ;
 Qui, dans l'Inde, en Espagne, au Mexique, aux Cévennes,
 Saigna l'humanité gisante aux quatre veines,
 Qui voit la guerre, et chante un Te Deum dessus,
 Qui repaierait Judas et reclouerait Jésus,
 Indulgent à qui règne et sévère à qui souffre,
 Ayant sous lui l'erreur comme l'onde a le gouffre,
 Sorte d'homme terrible où l'on peut naufrager ;
 Dis, est-ce que moi, pâle et flottant passager
 Qui veux la clarté vraie et non la lueur fausse,
 Je dois faire appeler cet homme sur ma fosse ?
 Est-ce que sur la tombe il est le bien venu ?
 Est-ce qu'il est celui qu'écoute l'Inconnu ?
 Est-ce que sa voix porte au delà de la terre ?
 Est-ce qu'il a le droit de parler au mystère ?
 Est-ce qu'il est ton prêtre ? Est-ce qu'il sait ton nom ?

Je vois Dieu dans les cieux faire signe que non.

XI – LE PRISONNIER

Cet homme a pour prison l'ignominie immense.

On pouvait le tuer, mais on fut sans clémence,
 Il vit.

Il est dans l'âpre et lugubre prison
 Invisible, toujours debout sur l'horizon,
 L'opprobre.

Cette tour a la hauteur du songe.
 Sa crypte jusqu'aux lieux ignorés se prolonge,

Ses remparts ont de noirs créneaux vertigineux,
 Si vains qu'on n'y pourrait pendre une corde à nœuds,
 Si terribles que rien jamais ne vous procure
 Une échelle appliquée à la muraille obscure.
 Aucun trousseau de clefs n'ouvre ce qui n'est plus.
 On est captif. Dans quoi ? Dans de l'ombre. Et reclus ;
 Où ? Dans son propre gouffre. On a sur soi le voile.
 C'est fini. Deuil ! Jamais on ne verra l'étoile
 Ni l'azur apparaître au plafond sidéral.
 Là, rien qui puisse rendre à l'affreux général
 Cette virginité, la France point trahie.
 Sa mémoire est déjà de lui-même haïe.
 Pas d'enceinte à ce baigne épars dans tous les sens,
 Qui va plus loin que tous les nuages passants,
 Car l'élargissement du déshonneur imite
 Un rayonnement d'astre et n'a point de limite.
 Pour bâtir la prison qui jamais ne finit
 La loi ne se sert pas d'airain ni de granit ;
 C'est la fange qu'on prend, la fange étant plus dure ;
 Cette bastille-là toujours vit, toujours dure,
 Pleine d'un crépuscule au pâle hiver pareil,
 Brume où manque l'honneur comme aux nuits le soleil,
 Oubliette où l'aurore est éteinte, où médite
 Ce qui reste d'une âme après qu'elle est maudite.

Ce misérable est seul dans cette ombre ; son front
 Est plié, car la honte est basse de plafond,
 Tant l'informe cerveau du fourbe est peu lucide,
 Tant est lourd à porter le poids du parricide.
 Si cet homme eût voulu, la France triomphait.
 Il porte au coup ce noir carcan : ce qu'il a fait.
 De la déroute affreuse il fut le vil ministre.
 Sa conscience nue, indignée et sinistre,
 Est près de lui, disant : L'abject sort du félon,
 Ganelon de Judas et toi de Ganelon.
 Sois le désespéré. Dors si tu peux, je veille. —
 Il entend cette voix sans cesse à son oreille.
 Morne, il n'a même plus cet espoir, un danger.
 Il faut qu'il reste, il faut qu'il vive, pour songer
 Aux vieilles légions de France prisonnières,
 Pour qu'il soit souffleté par toutes nos bannières
 Frémissantes, la nuit, dans ses rêves hideux.
 D'ailleurs nos aïeux morts n'auraient au milieu d'eux
 Pas voulu de ce spectre, et leur grand souffle sombre
 Certes, eût chassé d'abîme en abîme cette ombre,
 Et fouetté, ramené, repris, poussé, traîné
 Ce fuyard à la fuite à jamais condamné !
 Car, grâce à lui, l'on peut cracher sur notre gloire,
 Car c'est par toi, maudit, que nos preux, notre histoire,
 Nos régiments, de tant de victoire étoilés,
 Que Wagram, Austerlitz, Lodi, s'en sont allés
 En prison, sous les yeux de l'Anglais et du Russe,
 Le dos zébré du plat du sabre de la Prusse !

Inexprimable deuil !

Donc cet homme est muré
Au fond d'on ne sait quel mépris démesuré ;
Le regard effrayant du genre humain l'entoure ;
Il est la trahison comme Cid la bravoure.
Sa complice, la Peur, sa sœur, la Lâcheté,
Le gardent. Ce rebut vivant, ce rejeté,
Sous l'exécration de tous, sur lui vomie,
Râle, et ne peut pas plus sortir de l'infamie
Que l'écume ne peut sortir de l'Océan.
L'opprobre, ayant horreur de lui, dirait : Va-t'en,
Les anges justiciers, secouant sur cette âme
Leur glaive où la lumière, hélas, s'achève en flamme,
Crierait : Sors d'ici ! rentre au néant qui t'attend !
Qu'il ne pourrait ; aucune ouverture n'étant
Possible, ô cieux profonds, hors d'une telle honte !
Cet homme est le Forçat ! Qu'il descende ou qu'il monte,
Que trouve-t-il ? En bas l'abjection ; en haut
L'abjection. Son cœur est brûlé du fer chaud.
Le criminel, eût-il plus d'or qu'il n'en existe,
Ne corrompra jamais son crime, geôlier triste.
Deux verrous ont fermé sa porte pour jamais,
L'un qu'on nomme Strasbourg, l'autre qu'on nomme Metz.
Ah ! cet infâme a mis le pied sur la patrie.

Quand une âme ici-bas est à ce point flétrie,
Lorsqu'on l'a vue au fond des forfaits se vautrer,
L'honneur libre et vivant n'y peut pas plus rentrer
Que l'abeille ne vient sur une rose morte.
Ah ! le Spielberg est noir, la Bastille était forte,
Le Saint-Michel rempli de cages était haut,
Le vieux château Saint-Ange est un puissant cachot ;
Mais aucun mur n'égale en épaisseur la honte.
Dieu tient ce prisonnier et lui demande compte.
Comment a-t-il changé notre armée en troupeau ?
Qu'a-t-il fait des canons, des soldats, du drapeau,
Du clairon réveillant les camps, de l'espérance,
De nous tous, et combien a-t-il vendu la France ?
Oh ! quelle ombre de tels coupables ont sur eux !
Cave et forêt ! rameaux croisés ! murs douloureux !
Stigmate ! abaissement ! chute ! dédains horribles !
Comment fuir de dessous ces branchages terribles ?
Ô chiens, qu'avez-vous donc dans les dents ? C'est son nom.
Il habite la faute, éternel cabanon,
Labyrinthe aux replis monstrueux et funèbres

Où les ténèbres sont derrière les ténèbres,
Geôle où l'on est captif tant qu'on est regardé.

Et qui donc maintenant dit qu'il s'est évadé ?

Rome avait trop de gloire, ô dieux, vous la punîtes
 Par le triomphe énorme et lâche des Samnites ;
 Et nous vîmes ce deuil, nous qui vivons encor.
 Cela n'empêche pas l'aurore aux rayons d'or
 D'éclorre et d'apparaître au-dessus des collines.
 Un champ de course est près des tombes Esquilines,
 Et parfois, quand la foule y fourmille en tous sens,
 J'y vais, l'œil vaguement fixé sur les passants.
 Ce champ mène aux logis de guerre où les cohortes
 Vont et viennent ainsi que dans les villes fortes ;
 Avril sourit, l'oiseau chante, et, dans le lointain,
 Derrière les coteaux où reluit le matin,
 Où les roses des bois entr'ouvrent leurs pétales,
 On entend murmurer les trompettes fatales ;
 Et je médite, ému. J'étais aujourd'hui là.
 Je ne sais pas pourquoi le soleil se voila ;
 Les nuages parfois dans le ciel se resserrent.
 Tout à coup, à cheval et lance au poing, passèrent
 Des vétérans aux fronts halés, aux larges mains.
 Ils avaient l'ancien air des grands soldats romains ;
 Et les petits enfants accouraient pour les suivre ;
 Trois cavaliers, soufflant dans des buccins de cuivre,
 Marchaient en tête, et comme, au front de l'escadron,
 Chacun d'eux embouchait à son tour le clairon,
 Sans couper la fanfare ils reprenaient haleine.
 Ces gens de guerre étaient superbes dans la plaine ;
 Ils marchaient de leur pas antique et souverain.
 Leurs boucliers portaient des méduses d'airain,
 Et l'on voyait sur eux Gorgone et tous ses masques ;
 Ils défilaient, dressant les cimiers de leurs casques
 Dignes d'être éclairés par des soleils levants,
 Sous des crins de lion qui se tordaient aux vents.
 Que ces hommes sont beaux ! disaient les jeunes filles.
 Tout souriait, les fleurs embaumaient les charmilles,
 Le peuple était joyeux, le ciel était doré,
 Et, songeant que c'étaient des vaincus, j'ai pleuré.

LE POÈTE

Tu ne l'as pourtant pas mérité, ma patrie !

LE CHŒUR

**Oh ! quel acharnement sur la grande meurtrie !
La bataille a passé, chaos sombre et tonnant.
Voici la vision des vagues maintenant.
Une meute de flots terribles, des montagnes
D'eau farouche, l'horreur dans les pâles campagnes,
Et l'apparition des torrents forcenés !
L'auguste France, en proie aux chocs désordonnés,
Semble un titan ayant de l'eau jusqu'aux épaules ;
Et l'on voit une fuite immense vers les pôles
De la pluie et de l'ombre et des brouillards mouvants,
Sous la cavalerie effroyable des vents ;
La mort accourt avec la rumeur d'une foule ;
Tout un peuple, sous qui l'effondrement s'écroule,
Crie et se tord les bras, prêt à couler à fond ;
Comme un flocon de neige un toit s'efface et fond ;
Une rivière, hier dans les prés endormie,
Gronde, et subitement devient une ennemie ;
Le fleuve brusque et noir surprend l'homme inquiet,
Et trahit les hameaux auxquels il souriait ;
Tout tombe, égalité des chaumes et des marbres ;
Les mourants sont par l'eau tordus autour des arbres ;
Rien n'échappe, et la nuit monte. Profonds sanglots !**

LE POÈTE

Quoi ! deux invasions ! Après les rois, les flots !

LE CHŒUR

**Deux inondations ! L'onde après les vandales !
Ce n'était pas assez d'avoir eu les sandales
D'on ne sait quel César tudesque sur nos fronts ;
Ce n'était pas assez d'avoir, sous les affronts,**

Vu nos drapeaux hagards frissonner dans nos villes ;
 Ce n'était pas assez, lorsque des hordes viles
 Marchaient sur nous, souillant ce que nous adorons,
 De nous être bouché l'oreille à leurs clairons ;
 Le deuil succède au deuil, le ravage au ravage ;
 L'onde fatale arrive après le roi sauvage ;
 Et voilà de nouveau sous un noir tourbillon
 L'écrasement des blés, du verger, du sillon !
 Ô désastres ! ô chute ! où sera le refuge
 Si l'eau fait un tel gouffre et l'homme un tel déluge ?
 Jadis le sort frappa Rome et s'interrompit,
 La laissant respirer ; mais pour nous nul répit.

LE POÈTE

Deux supplices. Le Nord, le Sud. L'un après l'autre.

LE CHŒUR

Hier nous avions sur nous la bête qui se vautre
 Cyniquement, au gré des rois épanouis,
 La guerre, et des troupes de canons inouis
 Nous jetant l'aboiement de l'abîme ; la France
 Subissait, sous un ciel d'où fuyait l'espérance,
 Le bombardement lâche et tortueux, crachant
 L'éclair, et foudroyant le toit, le mur, le champ,
 La forêt, la cité, l'homme, l'enfant, la femme ;
 L'eau sombre aujourd'hui vient au secours de la flamme ;
 Elle vient achever ce fier pays blessé ;
 Les fléaux avaient hâte, ils ont recommencé ;
 Après l'embrasement, le torrent nous accable ;
 À présent ce n'est plus sous l'obus implacable,
 C'est dans les flots qu'on voit les villes succomber.
 Dures heures de nuit que le temps fait tomber
 Goutte à goutte sur nous de sa morne clepsydre !
 Hier c'était le dragon, et maintenant c'est l'hydre.

LE POÈTE

Est-ce fini ? Pensif, je dis au gouffre : Après ?

LE CHŒUR

Ô France ! mourras-tu ? Non. Car, si tu mourais,
 Le mal vivrait, l'effroi vivrait ; cette fenêtre,
 L'aube, se fermerait ; on verrait la mort naître.
 L'immense mort de tout. France, l'extinction
 De Ninive, de Tyr, d'Athènes, de Sion,
 Rome oubliant son nom, Thèbes perdant sa forme,
 Ne seraient rien auprès de ton éclipse énorme.
 Le passé monstrueux se dresserait debout.
 Ce cadavre crierait : — J'existe. Éteignez tout.
 Plus de flambeaux. Vivez, spectres. La France est morte ! —
 Alors, ô cieux profonds ! l'ombre ouvrirait sa porte ;
 On verrait revenir toute l'antique horreur,
 Les larves, l'ancien pape et l'ancien empereur,
 Tous les forfaits sacrés, toutes les basses gloires,
 Les sanglants constructeurs des religions noires,
 Arbuez, l'âme terrible où se réfugia
 L'affreux dogme sorti de l'ancre à Borgia,
 Bossuet bénissant Montrevel, les bastilles
 Faisant comme des dents grincer leurs sombres grilles ;
 Ces masques, Loyola, de Maistre, dont l'œil luit,
 Tomberaient, laissant voir ce visage, la nuit ;
 Alors reparaitraient Cisneros, Farinace,
 Louvois, Maupeou, la vieille autorité tenace
 Sous qui rampe la foule aux confuses rumeurs ;
 Et ces lugubres lois, et ces lugubres mœurs
 Qui livrent aux bûchers l'Italie et l'Espagne,
 Jettent au cabanon Colomb, mettent au baigne
 Des peuples tout entiers, juifs ou bohémiens,
 Et qui font Louis-quinze assassin de Damiens.

LE POÈTE

On reverrait ce Styx, le passé ! mornes rives !

LE CHŒUR

**Non, France. L'univers a besoin que tu vives.
Tu vivras. L'avenir mourrait sous ton linceul.**

LE POÈTE

France, France, sans toi le monde serait seul.

LE CHŒUR

Tu vivras.

**Cependant il ne faut pas qu'on dorme.
On sent derrière soi rôder la mort difforme,
On dirait qu'ennuyé d'attendre les vivants,
Le naufrage hideux, blême et battu des vents,
Sort de la mort et vient chercher l'homme sur terre.
Une lave nouvelle ouvre un nouveau cratère.**

LE POÈTE

La France est prise en traître une seconde fois.

LE CHŒUR

**L'eau perfide s'ajoute au guet-apens des rois.
D'où vient cette colère odieuse des fleuves ?
L'eau devient un suaire et tout meurt. Que de veuves !
Que d'orphelins ! Massacre inepte d'innocents !
L'horreur, du sombre amas des nuages pesants,
Pleut, comme si le ciel devenait haïssable ;
La rose est sous la fange et l'épi sous le sable.
Le miasme impur flotte où flottait le parfum.
Cadavres qui passez, accusez-vous quelqu'un ?
Ô berceau à vau-l'eau, que criez-vous dans l'ombre ?
Est-ce qu'il se pourrait que les forces sans nombre
Dont le balancement remplit l'immensité,
Eussent on ne sait quelle étrange volonté ?
Est-ce que quelque part la nature est maudite ?
Est-ce qu'un tel malheur, ciel noir, se prémédite ?
D'un astre qu'on ignore est-ce donc le lever ?
Et les hommes tremblants se sont mis à rêver.
Les écumes au sud, dans le nord les fumées !
Tout broyé, fleurs et fruits, moissons, peuples, armées,**

**Sous les chars de la nuit dont l'éclair est l'essieu !
Ruine et mort. Qui donc fait tout cela ?**

LE PRÊTRE

C'est Dieu.

LE POÈTE

Prêtre, que dis-tu là ? Dieu serait le coupable !

LE CHŒUR

**Quoi ! de tant de forfaits ce Dieu serait capable !
Quoi ! Dieu viendrait marcher sur nous comme un géant !**

LE POÈTE

**Quoi ! prêtres ! ce chaos, ce hasard, ce néant
Promenant son niveau sur la foule innocente,
Ces désastres faisant ensemble leur descente,
Ce serait l'action de ce maître hagard !
Quoi ! cet aveuglement, ce serait son regard !
Quoi ! la Fatalité serait la Providence !
Quoi ! dans cette noirceur c'est Dieu qui se condense !
C'est là votre façon d'adorer ! Taisez-vous !
Cela fait frissonner, le blasphème à genoux !
Horreur ! jusqu'à l'affront pousser l'idolâtrie !
Hélas ! nous le savons, qu'en la fauve Syrie
On aille réveiller Baal, qu'on aille au Nil
Fouiller les dieux d'Égypte au fond de leur chenil,
Du Moloch de granit au Jupiter de bronze,
Qu'on rôde, interrogeant le flamine et le bonze,
Ceux de Dodone, ceux de Tyr, ceux de Membré,
Hélas ! on trouvera Dieu toujours adoré,
Et l'on constatera toujours, dans tous les cultes,
Le même amour prouvé par les mêmes insultes !
Synagogue ou wigwam, syringe ou parthénon,
Pas un temple ne sait nommer Dieu par son nom ;
Leur ignorance à voir l'invisible s'obstine.
Ô triste erreur. Védas, croix grecque, croix latine,
Koran, Talmud, tous font par Dieu même, a Deo ,**

Commettre ce forfait qu'on appelle un fléau !
 Ah ! qui que vous soyez, vous qui, dans la mosquée,
 Accouplant à l'erreur la vérité masquée,
 Offrant tantôt de l'ombre et tantôt des rayons,
 Vendez ce Dieu, sachez ceci, nous y croyons !
 Et nous ne voulons pas qu'on l'outrage ! ô misère !
 Quoi, lui le paternel, quoi, lui le nécessaire,
 Il serait sans raison, sans loi, sans cœur, sans yeux !
 Il tomberait du ciel, stupide et furieux,
 Comme un caillou roulant d'un mont, comme une pierre !
 Et quand l'homme dirait en le voyant à terre :
 Quel est ce projectile imbécile au milieu
 De ce ravage atroce ? il reconnaîtrait Dieu !

LE PRÊTRE

Courbez vos fronts. C'est juste et même salulaire ;
 Il faut bien que le ciel punisse enfin la terre.
 Le châtement descend des éternels sommets.

LE POÈTE

Châtier ! Punir ! Quoi ? nos crimes ? Soit. J'admets
 Qu'il se fait ici-bas bien des actions viles ;
 Il est des fronts souillés, il est des cœurs serviles ;
 L'homme est souvent hideux. Soit. Eh bien, supposons
 L'impossible, entassons l'Ossa des trahisons
 Sur l'abject Pélion des lâchetés ; qu'on rêve,
 Comme à perte de vue un flot sur une grève,
 Toute la faute et tout le crime, et le frisson
 De la honte emplissant le livide horizon ;
 Oui, supposons l'absurde, imposture ou démence,
 Le culte de l'agneau produisant l'inclémence,
 Un pontife quelconque, indou, juif ou romain,
 Essayant d'arrêter Dieu dans l'esprit humain,
 Et ne comprenant rien au foudroyant mystère
 Qui fait surgir, après Torquemada, Voltaire ;
 Imaginons, quoi ? Tout ! Qu'on en vienne à bâtir
 Dans ce Paris qui fut soldat, qui fut martyr,
 Devant le Panthéon sublime, une pagode ;
 Qu'on mette Messaline et Tartuffe à la mode ;
 Qu'on fasse le mensonge évêque ou sénateur,

Si bien que la bassesse ait droit à la hauteur ;
 Supposons ce qu'on n'a jamais vu, la chimère :
 Un faussaire escroquant l'empire ; notre mère,
 La France, violée et tombant tout en pleurs
 Du bivouac des héros dans l'ancre des voleurs ;
 Supposons que trahir devienne une devise ;
 Que le juge indigné d'un crime, se ravise
 Et lui prête serment, puis, sur la loi monté,
 Fasse de la justice une fidélité
 À ce crime, toujours infâme, mais auguste ;
 Supposons que le vrai soit faux, le juste injuste,
 Le scélérat sacré, l'honnête homme puni ;
 Et que le prêtre mente et devienne infini
 Dans l'opprobre, à ce point de donner pour exemple
 Le mal, et d'ébranler les colonnes du temple
 Par de prodigieux Tedeums bénissant
 La griffe impériale encor rouge de sang !
 Tout ce que vous voudrez d'attentats, de folies ;
 Soit. Rêvez des horreurs sans mesure accomplies
 Par n'importe quel roi, n'importe quel sénat !
 Eh bien, je ne crois pas que cela me donnât
 Le droit d'amonceler des gouffres de nuées,
 D'appeler les autans poussant d'aigres huées
 Au-dessus d'un logis paisible, et de noyer
 L'humble nouveau-né, joie et rayon du foyer,
 Qui dans son petit lit chante, rit, jase et cause
 En tâchant de baiser le bout de son pied rose !
 Non, je ne pense pas que tous ces forfaits-là,
 Même en multipliant Judas par Attila,
 Même en mêlant Bismarck et Bonaparte au crime,
 Pourraient à quelque dieu que ce soit dans l'abîme
 Donner, dans l'ombre affreuse où le jour s'engloutit,
 Le droit de se ruer sur ce pauvre petit,
 Et de faire, en versant sur lui l'ombre ou la flamme,
 Rouler le doux berceau dans le sépulcre infâme !

LE CHŒUR

Ainsi ces deux fléaux ne sont point, l'un, l'erreur
 De la science, et l'autre, un crime d'empereur,
 Des coteaux mal boisés, des villes mal gardées ;
 Non, c'est le châtement, de quoi ? De nos idées,

Et des pas en avant que fait le genre humain !

LE POÈTE

**C'est pour venir jeter dans notre dur chemin
Cette explication sourde, bigote, athée,
Que tu te couronnais d'une mitre argentée,
Prêtre, et que d'un camail sacré tu t'empourrais !
La France est accablée, et Dieu l'a fait exprès !**

LE PRÊTRE

Oui.

LE POÈTE

**Quoi ! l'assassinat des villes et des plaines,
Quoi ! la peste exhalant ses infectes haleines,
Quoi ! le silence affreux mêlé d'un affreux bruit,
Quoi ! toute cette trombe éparse dans la nuit,
Immense, noyant l'homme et la terre féconde,
Et délayant la mort pour engloutir un monde,
Quoi ! ces horribles flots lâchement triomphants,
Quoi ! ces vieux laboureurs, quoi ! ces petits enfants,
Ces nouveau-nés cherchant des seins, trouvant des fosses,
Quoi ! ces mères pleurant leurs fils, ces femmes grosses
Qui flottent, l'œil fermé, dans le gouffre écumant,
Et dont le ventre mort apparaît par moment
Sous le glissement noir de cette transparence,
Quoi ! toute cette horreur, toute cette souffrance,
L'eau jetée au hasard comme on jette les dés,
Quoi ! la brutalité des fleuves débordés,
Ce serait lui ! ce Dieu ferait ces catastrophes !
Lui qu'adore le rêve obscur des philosophes,
Lui devant qui l'on sent tressaillir la forêt,
Lui, que l'uléma chante au haut du minaret
Et que l'évêque loue en élevant sa crosse,
Lui, ce père ! il serait cette bête féroce !
Ah ! si vous disiez vrai, myopes de l'autel,
Si ce prodigieux et sublime Immortel
Avait de tels accès, et s'il était possible
Qu'ainsi qu'un archer sombre il eût l'homme pour cible,**

S'il pouvait être pris dans ce flagrant délit,
 S'il chassait les torrents farouches de leur lit,
 S'il tuait, fou lugubre, en croyant qu'il se venge,
 Alors la Justice, âpre et formidable archange,
 Se dresserait devant le pâle Créateur,
 Questionnerait l'être immense avec hauteur,
 Et le menacerait, elle, cette éternelle,
 De fuir et d'emporter l'aurore sous son aile,
 Et rien ne serait plus sinistre, ô gouffre bleu,
 Que le balbutiement épouvanté de Dieu !
 Non ! non ! non ! Je vous plains. J'ai l'horreur infinie
 De voir comment un dogme avorte en calomnie,
 Mais je vous absous. L'ombre est dans vos tristes murs ;
 L'obscurité n'est pas la faute des obscurs.
 Plus qu'ils ne le voudraient les prêtres sont funèbres ;
 Votre âme est la noyée informe des ténèbres
 Et flotte évanouie au fond des préjugés.
 Je vous plains. Mettez-vous à genoux, et songez.

LE CHŒUR

Et nous, les survivants, secourons ceux qui meurent.
 Au-dessus des grands deuils les grands devoirs demeurent.
 Donnons ! donnons ! Vidons le reste du sac d'or.
 Les barbares n'ont pas tout pris. Donnons encor !
 Les rois sont les plus forts et les cieux les tolèrent ;
 Mais qu'importe ! faisons rougir ceux qui volèrent
 Cette France, toujours prête à tout secourir.
 Soyons le cœur profond que rien ne peut tarir ;
 La France a toujours eu la bonté pour génie ;
 Donnons, et penchons-nous sur la vaste agonie.
 Donnons ! La France, hélas ! en est à ne plus voir
 Que des bras suppliants dans un horizon noir ;
 Cette nuit qu'on nous fait, ce n'est pas notre crime,
 Et nous la subissons. Soit. Le peuple est sublime
 Qui n'éteint pas l'amour quand l'ombre emplît le ciel,
 Et devient ténébreux mais reste fraternel.
 Des misères sont là, nos âmes leur sont dues.
 Ah ! que des mains vers nous soient vainement tendues,
 Cela ne se peut pas ! Donnons ! donnons ! donnons !
 Qu'au moins le désespoir nous ait pour compagnons ;
 Que pas un affamé ne demeure livide,

Et que pas une main ne se referme vide.
 Donnons. Surtout gardons l'espoir. L'espoir est beau ;
 Nous sommes dans le deuil, mais non dans le tombeau.

LE POÈTE

Nous sommes un pays désemparé qui flotte,
 Sans boussole, sans mâts, sans ancre, sans pilote,
 Sans guide, à la dérive, au gré du vent hautain,
 Dans l'ondulation obscure du destin ;
 L'abîme, où nous roulons comme une sombre sphère,
 Murmure, comme s'il cherchait ce qu'il va faire
 De ce radeau chargé de pâles matelots ;
 Délibération orageuse des flots.
 Mais, ô peuple, ayons foi. La vie est où nous sommes.
 Je le redis, la France est un besoin des hommes ;
 Après sa chute comme avant qu'elle tombât,
 L'immense cœur du monde en sa poitrine bat.
 Nous vivons. Nous sentons plus que jamais notre âme.
 Ah ! ce que nous a fait le destin est infâme,
 Et j'en suis indigné, moi qui songe la nuit !
 Hélas ! Strasbourg s'éclipse et Metz s'évanouit,
 Faut-il donc renoncer au Rhin, notre frontière ?
 Non, nous ne voulons pas. Et la volonté fière,
 Avec l'accroissement de nos ongles, suffit.
 Ce que le sort fait mal toujours Dieu le défit ;
 Espérons. Il serait en effet bien étrange
 Que le peuple qui va vers l'aurore et dérange
 Le vieil ordre du mal rien qu'en se remuant,
 Aigle, fût désormais captif du chat-huant,
 Que le libérateur du monde fût esclave,
 Et que ce vaste Etna vît se figer sa lave
 Sous des bouches soufflant on ne sait quels venins,
 Et que ce géant fût garrotté par des nains !
 Il serait inouï que cette altière France
 Par qui s'est envolé l'archange Délivrance,
 Après avoir sonné les sublimes beffrois,
 Et mis les nations hors du cachot des rois,
 Et déployé pour tous les peuples sa bannière,
 Fût de la liberté des autres prisonnière,
 Et livrée aux geôliers par ceux dont elle a fait
 La force, en ces grands jours où le droit triomphait !

Cela ne sera pas ! Quelle que soit l'injure,
 Quelque affreuse que semble être cette gageure
 Du funeste Aujourd'hui contre le fier Demain,
 Nous sommes les vivants profonds du droit humain ;
 Ayons foi. Ces fléaux et ces rois d'un autre âge
 Passeront. Quels que soient l'affront, le deuil, l'outrage,
 L'énigme et la noirceur apparente du sort,
 On cesse de haïr la nuit quand l'aube en sort !
 Et, France, tu vaincras, ô prêtresse, ô guerrière,
 Tes tyrans par l'épée et Dieu par la prière !
 Oui, prêtres, nous prions. Je crois, sachez-le bien.
 Comme le vert palmier craint l'autan libyen,
 Nous craignons pour nos fils votre enseignement triste ;
 Ah ! vous ébranlez tout, prêtres. Mais Dieu résiste.
 Nous l'avons dans nos cœurs, et pas déraciné.
 Je veux mourir en lui, car en lui je suis né ;
 Et je sens dans mon âme où tout l'aime et le nomme
 Que c'est du droit de Dieu qu'est fait le droit de l'homme.

LE CHŒUR

Une fois que le vrai s'est mis en marche, il va
 Droit au but, et toujours l'avenir arriva.

LE POÈTE

Esprit humain, nul vent ne te cassera l'aile.
 Jamais rien ne pourra troubler le parallèle
 Entre l'ordre céleste et l'humaine raison ;
 L'aurore frémirait derrière l'horizon
 Des propositions que lui ferait l'abîme.
 L'enchaînement sans fin suit une loi sublime ;
 Toute ombre est une fuite ; et toujours le moment
 Superbe, où blanchira le bas du firmament,
 Vient quand il doit venir, et jamais la Chaldée
 Ni l'Inde aux yeux rêveurs n'ont vu l'aube attardée ;
 Nul souffle au fond du ciel n'éteint l'éternel feu ;
 L'infini conscient que nous appelons Dieu
 Soutient tout ce qui penche, entend tout ce qui pleure.
 Aucun fléau ne peut demeurer passé l'heure ;
 Nulle calamité n'a droit de s'arrêter ;
 Dieu ne permettra pas à la nuit de rester.

Dieu ne laissera pas continuer le crime.
 Croit-on que le soleil manquerait à la cime
 Qui l'attend, lui le grand visage souriant ?
 Comprendrait-on l'étoile oubliant l'Orient ?
 Le devoir de l'obstacle est de se laisser vaincre.
 Demain nous appartient ; rien ne pourra convaincre
 Le jour qu'il ne doit pas se lever du côté
 Du droit, de la justice et de la vérité.
 Dieu supprime le mal, les fléaux, les désastres
 Par la fidélité formidable des astres.

LE CHŒUR

France, songe au devoir. Sois grande, c'est ta loi.

LE POÈTE

Et fais de ta mémoire un redoutable emploi
 En y gardant toujours les villes arrachées.
 Enseignons à nos fils à creuser des tranchées,
 À faire comme ont fait les vieux dont nous venons,
 À charger des fusils, à rouler des canons,
 À combattre, à mourir, et lisons-leur Homère.
 Et tu nous souriras, quoique tu sois leur mère,
 Car tu sais que des fils qui meurent fièrement
 Sont l'orgueil de leur mère et son contentement.
 France, ayons l'ennemi présent à la pensée,
 Comme les grands Troyens qui, sur la porte Scée,
 S'asseyaient et suivaient des yeux les assiégeants.
 Ces rois heureux autour de nous sont outrageants ;
 Aimons les peuples, mais n'oublions pas les princes.
 En même temps restons penchés sur ces provinces
 Qui sanglotent, en proie aux fléaux jamais las.
 Soyons amers et doux. La question, hélas !
 Est toute dans ce mot sans fond : les misérables ;
 Ceux-ci sont monstrueux ; ceux-là sont vénérables ;
 Réprimons ceux d'en haut ; secourons ceux d'en bas ;
 Prodiguons l'aide immense en songeant aux combats.
 Peuple, il est deux trésors, l'un clarté, l'autre flamme,
 Qu'il ne faut pas laisser décroître dans notre âme,
 Et qui sont de nos cœurs chacun une moitié,
 C'est la sainte colère et la sainte pitié.

La foule était tragique et terrible ; on criait :
 À mort ! Autour d'un homme altier, point inquiet,
 Grave, et qui paraissait lui-même inexorable,
 Le peuple se pressait : À mort le misérable !
 Et, lui, semblait trouver toute simple la mort.
 La partie est perdue, on n'est pas le plus fort,
 On meurt, soit. Au milieu de la foule accourue,
 Les vainqueurs le traînaient de chez lui dans la rue
 — À mort l'homme ! — On l'avait saisi dans son logis ;
 Ses vêtements étaient de carnage rougis ;
 Cet homme était de ceux qui font l'aveugle guerre
 Des rois contre le peuple, et ne distinguent guère
 Scévola de Brutus, ni Barbès de Blanqui ;
 Il avait tout le jour tué n'importe qui ;
 Incapable de craindre, incapable d'absoudre,
 Il marchait, laissant voir ses mains noires de poudre ;
 Une femme le prit au collet : — À genoux !
 C'est un sergent de ville. Il a tiré sur nous !
 — C'est vrai, dit l'homme. — À bas ! À mort ! qu'on le fusille !
 Dit le peuple. — Ici ! Non ! Plus loin ! À la Bastille !
 À l'arsenal ! Allons ! Viens ! Marche ! — Où vous voudrez,
 Dit le prisonnier. — Tous, hagards, les rangs serrés,
 Chargèrent leurs fusils. — Mort au sergent de ville !
 Tuons-le comme un loup ! — Et l'homme dit, tranquille :
 — C'est bien, je suis le loup, mais vous êtes les chiens.
 — Il nous insulte ! À mort ! — Les pâles citoyens
 Croisaient leurs poings crispés sur le captif farouche ;
 L'ombre était sur son front et le fiel dans sa bouche ;
 Cent voix criaient : — À mort ! À bas ! Plus d'empereur !
 On voyait dans ses yeux un reste de fureur
 Remuer vaguement comme une hydre échouée ;
 Il marchait, poursuivi par l'énorme huée,
 Et, calme, il enjambait, plein d'un superbe ennui,
 Des cadavres gisants, peut-être faits par lui.
 Le peuple est effrayant lorsqu'il devient tempête ;
 L'homme sous plus d'affronts levait plus haut la tête ;
 Il était plus que pris ; il était envahi.
 Dieu ! comme il haïssait ! comme il était haï !
 Comme il les eût, vainqueur, fusillés tous ! — Qu'il meure !
 Il nous criblait encor de balles tout à l'heure !
 À bas cet espion, ce traître, ce maudit !
 À mort ! c'est un brigand ! — Soudain on entendit
 Une petite voix qui disait : — C'est mon père !
 Et quelque chose fit l'effet d'une lumière.

Un enfant apparut. Un enfant de six ans ;
 Ses deux bras se dressaient suppliants, menaçants.
 Tous criaient : — Fusillez le mouchard ! Qu'on l'assomme !
 Et l'enfant se jeta dans les jambes de l'homme,
 Et dit, ayant au front le rayon baptismal :
 — Père, je ne veux pas qu'on te fasse de mal !
 Et cet enfant sortait de la même demeure.
 Les clameurs grossissaient : — À bas l'homme ! Qu'il meure !
 À bas ! finissons-en avec cet assassin !
 Mort ! — Au loin le canon répondait au tocsin.
 Toute la rue était pleine d'hommes sinistres.
 — À bas les rois ! À bas les prêtres, les ministres,
 Les mouchards ! Tuons tout ! c'est un tas de bandits !
 Et l'enfant leur cria : — Mais puisque je vous dis
 Que c'est mon père ! — Il est joli, dit une femme,
 Bel enfant ! — On voyait dans ses yeux bleus une âme ;
 Il était tout en pleurs, pâle, point mal vêtu.
 Une autre femme dit : — Petit, quel âge as-tu ?
 Et l'enfant répondit : — Ne tuez pas mon père !
 Quelques regards pensifs étaient fixés à terre,
 Les poings ne tenaient plus l'homme si durement.
 Un des plus furieux, entre tous inclément,
 Dit à l'enfant : — Va-t-en ! — Où ? — Chez toi. — Pourquoi faire ?
 — Chez ta mère. — Sa mère est morte, dit le père.
 — Il n'a donc plus que vous ? — Qu'est-ce que cela fait ?
 Dit le vaincu. Stoïque et calme, il réchauffait
 Les deux petites mains dans sa rude poitrine,
 Et disait à l'enfant : — Tu sais bien, Catherine ?
 — Notre voisine ? — Oui. Va chez elle. — Avec toi ?
 — J'irai plus tard. — Sans toi je ne veux pas. — Pourquoi ?
 — Parce qu'on te ferait du mal. — Alors le père
 Parla tout bas au chef de cette sombre guerre :
 — Lâchez-moi le collet. Prenez-moi par la main,
 Doucement. Je vais dire à l'enfant : À demain !
 Vous me fusillerez au détour de la rue,
 Ailleurs, où vous voudrez. — Et, d'une voix bourrue :
 — Soit, dit le chef, lâchant le captif à moitié.
 Le père dit : — Tu vois. C'est de bonne amitié.
 Je me promène avec ces messieurs. Sois bien sage.
 Rentre. — Et l'enfant tendit au père son visage,
 Et s'en alla, content, rassuré, sans effroi.
 — Nous sommes à notre aise à présent, tuez-moi,
 Dit le père aux vainqueurs ; où voulez-vous que j'aille ? —
 Alors, dans cette foule où grondait la bataille,
 On entendit passer un immense frisson,
 Et le peuple cria : Rentre dans ta maison !

Sa mère en le mettant au monde s'en alla.
 Sombre distraction du sort. Pourquoi cela ?
 Pourquoi tuer la mère en laissant l'enfant vivre ?
 Pourquoi par la marâtre, ô deuil ! la faire suivre ?
 Car le père était jeune, il se remaria.
 Un an, c'est bien petit pour être paria ;
 Et le bel enfant rose avait eu tort de naître.
 Alors un vieux bonhomme accepta ce pauvre être ;
 C'était l'aïeul. Parfois ce qui n'est plus défend
 Ce qui sera. L'aïeul prit dans ses bras l'enfant
 Et devint mère. Chose étrange et naturelle.
 Sauver ce qu'une morte a laissé derrière elle ;
 On est vieux, on n'est plus bon qu'à cela ; tâcher
 D'être le doux passant, celui que vont chercher,
 D'instinct, les accablés et les souffrants sans nombre,
 Et les petites mains qui se tendent dans l'ombre ;
 Il faut bien que quelqu'un soit là pour le devoir ;
 Il faut bien que quelqu'un soit bon sous le ciel noir,
 De peur que la pitié dans les cœurs ne tarisse ;
 Il faut que quelqu'un mène à l'enfant sans nourrice
 La chèvre aux fauves yeux qui rôde au flanc des monts ;
 Il faut quelqu'un de grand qui fasse dire : Aimons !
 Qui couvre de douceur la vie impénétrable,
 Qui soit vieux, qui soit jeune, et qui soit vénérable ;
 C'est pour cela que Dieu, ce maître du linceul,
 Remplace quelquefois la mère par l'aïeul,
 Et fait, jugeant l'hiver seul capable de flamme,
 Dans l'âme d'un vieillard éclore un cœur de femme.

Donc l'humble petit Paul naquit, fut orphelin,
 Eut son grand œil bleu d'ombre et de lumière plein,
 Balbutia les mots de la langue ingénue,
 Eut la fraîche impudeur de l'innocence nue,
 Fut cet ange qu'est l'homme avant d'être complet ;
 Et l'aïeul, par les ans pâli, le contemplait
 Comme on contemple un ciel qui lentement se dore.
 Oh ! comme ce couchant adorait cette aurore !
 Le grand-père emporta l'enfant dans sa maison,
 Aux champs, d'où l'on voyait un si vaste horizon
 Qu'un petit enfant seul pouvait l'emplir. Les plaines
 Étaient vertes, avec toutes sortes d'haleines
 Qui sortaient des forêts et des eaux ; la maison
 Avait un grand jardin, et cette floraison,
 Ces prés, tous ces parfums et toute cette vie

Caressèrent l'enfant ; les fleurs n'ont pas d'envie.

Dans ce jardin croissaient le pommier, le pêcher,
 La ronce ; on écartait les branches pour marcher ;
 Des transparences d'eau frémissaient sous les saules ;
 On voyait des blancheurs qui semblaient des épaules,
 Comme si quelque nymphe eût été là ; les nids
 Murmuraient l'hymne obscur de ceux qui sont bénis ;
 Les voix qu'on entendait étaient calmes et douces ;
 Les sources chuchotaient doucement dans les mousses ;
 À tout ce qui gazouille, à tout ce qui se tait,
 Le remuement confus des feuilles s'ajoutait ;
 Le paradis, ce chant de la lumière gaie,
 Que le ciel chante, en bas la terre le bégaie,
 En été, quand l'azur rayonne, ô pur jardin !
 Paul étant presque un ange, il fut presque un éden ;
 Et l'enfant fut aimé dans cette solitude,
 Hélas ! et c'est ainsi qu'il en prit l'habitude.

Un jardin, c'est fort beau, n'est-ce pas ? Mettez-y
 Un marmot ; ajoutez un vieillard ; c'est ainsi
 Que Dieu fait. Combinant ce que le cœur souhaite
 Avec ce que les yeux désirent, ce poète
 Complète, car au fond la nature c'est l'art,
 Les roses par l'enfant, l'enfant par le vieillard.
 L'enfant voisine avec les fleurs, c'est de son âge ;
 Et l'aïeul vient, sachant qu'il est du voisinage ;
 Et comme c'est exquis de rire au mois d'avril !
 Un nouveau-né vermeil, et nu jusqu'au nombril,
 Couché sur l'herbe en fleurs, c'est aimable, ô Virgile !
 Hélas ! c'est tellement divin que c'est fragile !
 Paul est d'abord bien frêle et bien chétif. Qui sait ?
 Vivra-t-il ? Un vent noir, lorsqu'il naquit, passait,
 Souffle traître ; et sait-on si cette bise amère
 Ne viendra pas chercher l'enfant après la mère ?
 Il faut allaiter Paul ; une chèvre y consent.
 Paul est frère de lait du chevreau bondissant ;
 Puisque le chevreau saute, il sied que l'homme marche,
 Et l'enfant veut marcher. Et l'aïeul patriarche
 Dit : C'est juste. Marchons. Oh ! les enfants, cela
 Tremble, un meuble est Charybde, une pierre est Scylla,
 Leur front penche, leur pied fléchit, leur genou ploie,
 Mais ce frémissement n'ôte rien à leur joie.
 Frémir n'empêche pas la branche de fleurir.
 Un an, c'est l'âge fier ; croître, c'est conquérir ;
 Paul fait son premier pas, il veut en faire d'autres.
 (Mères, vous le voyez en regardant les vôtres.)
 Frais spectacle ! l'enfant est suivi par l'aïeul.

— Prends garde de tomber. C'est cela. Va tout seul.
 Paul est brave, il se risque, hésite, appelle, espère,
 Et tout à coup se met en route, et le grand-père
 L'entoure de ses mains que les ans font trembler,
 Et, chancelant lui-même, il l'aide à chanceler.
 Et cela s'achevait par un éclat de rire.
 Oh ! pas plus qu'on ne peut peindre un astre, ou décrire
 La forêt éblouie au soleil se chauffant,
 Nul n'ira jusqu'au fond du rire d'un enfant ;
 C'est l'amour, l'innocence auguste, épanouie,
 C'est la témérité de la grâce inouïe,
 La gloire d'être pur, l'orgueil d'être debout,
 La paix, on ne sait quoi d'ignorant qui sait tout.
 Ce rire, c'est le ciel prouvé, c'est Dieu visible.

L'aïeul, grave figure à mettre en une bible,
 Mage que sur l'Horeb Moïse eût tutoyé,
 N'était rien qu'un bon vieux grand-père extasié ;
 Il ne résistait pas au charme, et, sans défense,
 Honorait, consultait et vénérât l'enfance ;
 Il regardait le jour se faire en ce cerveau.
 Paul avait chaque mois un bégaiement nouveau,
 Effort de la pensée à travers la parole,
 Sorte d'ascension lente du mot qui vole,
 Puis tombe, et se relève avec un gai frisson,
 Et ne peut être idée et s'achève en chanson.
 Paul assemblait des sons, leur donnait la volée,
 Scandait on ne sait quelle obscure strophe ailée,
 Jasait, causait, glosait, sans se taire un instant,
 Et la maison était ravie en l'écoutant.
 Il chantait, tout riait, et la paix était faite ;
 On eût dit qu'il donnait le signal de la fête ;
 Et les arbres parlaient de cet enfant entr'eux ;
 Et Paul était heureux ; c'est charmant d'être heureux !

Avec l'autorité profonde de la joie
 Paul régnait ; son grand-père était sa douce proie ;
 L'aïeul obéissait, comme il sied. — Père, attends.
 Il attendait. Non. Viens. — Il venait. Le printemps
 A sur le vieil hiver tous les droits du jeune âge.
 Comme ils faisaient ensemble un bon petit ménage,
 Ce petit-fils tyran, ce grand-père opprimé !
 Comme janvier cherchait à plaire au mois de mai !
 Comme, au milieu des nids chantant à leurs oreilles,
 Erraient gaiement ces deux naïvetés pareilles
 Dont l'une avait deux ans et l'autre quatrevingt !
 Un jour l'un oublia, mais l'autre se souvint ;

Ce fut l'enfant. La nuit pour eux n'était point noire.
 L'aïeul faisait penser Paul, qui le faisait croire.
 On eût dit qu'échangeant leur âme en ce beau lieu,
 Chacun montrait à l'autre un des côtés de Dieu.
 Ils mêlaient tout, le jour leurs jeux, la nuit leurs sommes.
 Oh ! quel céleste amour entre ces deux bonshommes !
 Ils n'avaient qu'une chambre, ils ne se quittaient pas ;
 Le premier alphabet, comme le premier pas,
 Quelles occasions divines de s'entendre !
 Le grand-père n'avait pas d'accent assez tendre
 Pour faire épeler l'ange attentif et charmé,
 Et pour dire : Ô mon doux petit Paul bien-aimé !
 Dialogues exquis ! murmures ineffables !
 Ainsi les oiseaux bleus gazouillent dans les fables.
 — Prends garde, c'est de l'eau. Pas si loin. Pas si près.
 Vois, Paul, tu t'es mouillé les pieds. — Pas fait exprès.
 — Prends garde aux cailloux. — Oui, grand-père. — Va dans l'herbe.
 Et le ciel était pur, pacifique et superbe,
 Et le soleil était splendide et triomphant
 Au-dessus du vieillard baisant au front l'enfant.

Le père, ailleurs, vivait avec son autre femme.
 C'est en vain qu'une morte en sa tombe réclame,
 Quand une nouvelle âme entre dans la maison.
 De sa seconde femme il avait un garçon,
 Et Paul n'en savait rien. Qu'importe ! Heureux, prospère,
 Gai, tranquille, il avait pour lui seul son grand-père !
 Le reste existait-il ?

Le grand-père mourut.

Quand Sem dit à Rachel, quand Booz dit à Ruth :
 Pleurez, je vais mourir ! Rachel et Ruth pleurèrent ;
 Mais le petit enfant ne sait pas ; ses yeux errent,
 Son front songe. L'aïeul, parfois, se sentant las,
 Avait dit : — Paul ! je vais mourir. Bientôt, hélas !
 Tu ne le verras plus, ton pauvre vieux grand-père
 Qui t'aimait. — Rien n'éteint cette douce lumière,
 L'ignorance, et l'enfant, plein de joie et de chants,
 Continuait de rire.

Une église des champs,
 Pauvre comme les toits que son clocher protège,
 S'ouvrit. Je me souviens que j'étais du cortège.
 Le prêtre, murmurant une vague oraison,
 Les amis, les parents, vinrent dans la maison
 Chercher le doux aïeul pour l'aller mettre en terre ;
 La plaine fut riante autour de ce mystère ;
 On dirait que les fleurs aiment ces noirs convois ;

De bonnes vieilles gens priaient, mêlant leurs voix ;
 On suivit un chemin, creux comme une tranchée ;
 Au bord de ce chemin, une vache couchée
 Regardait les passants avec maternité ;
 Les paysans avaient leur bourgeron d'été ;
 Et le petit marchait derrière l'humble bière.
 On porta le vieillard au prochain cimetière,
 Enclos désert, muré d'un mur croulant, auprès
 De l'église, âpre et nu, point orné de cyprès,
 Ni de tombeaux hautains, ni d'inscriptions fausses ;
 On entra dans ce champ plein de croix et de fosses,
 Lieu sévère où la mort dort si Dieu le permet,
 Par une grille en bois que la nuit on fermait ;
 Aux barreaux s'ajoutait le croisement d'un lierre ;
 Le petit enfant, chose obscure et singulière,
 Considéra l'entrée avec attention.

Le sort pour les enfants est une vision ;
 Et la vie à leurs yeux apparaît comme un rêve.
 Hélas ! la nuit descend sur l'astre qui se lève.

Paul n'avait que trois ans.

— Vilain petit satan !
 Méchant enfant ! Le voir m'exaspère ! Va-t-en !
 Va-t-en ! Je te battrais ! Il est insupportable.
 Je suis trop bonne encor de le souffrir à table.
 Il m'a taché ma robe, il a bu tout le lait.
 À la cave ! Au pain sec ! Et puis il est si laid ! —
 À qui donc parle-t-on ? À Paul. — Pauvre doux être !
 Hélas ! après avoir vu l'aïeul disparaître,
 Paul vit dans la maison entrer un inconnu,
 C'était son père ; puis une femme au sein nu,
 Allaitant un enfant ; l'enfant était son frère.

La femme l'abhorra sur-le-champ. Une mère
 C'est le sphinx ; c'est le cœur inexplorable et doux,
 Blanc du côté sacré, noir du côté jaloux,
 Tendre pour son enfant, dur pour celui d'une autre.
 Souffrir, sachant pourquoi, martyr, prophète, apôtre,
 C'est bien ; mais un enfant, fantôme aux cheveux d'or,
 Être déjà proscrit n'étant pas homme encor !

L'épine de la ronce après l'ombre du chêne !
 Quel changement ! l'amour remplacé par la haine !

Paul ne comprenait plus. Quand il rentrait le soir,
 Sa chambre lui semblait quelque chose de noir ;

Il pleura bien longtemps. Il pleura pour personne.
 Il eut le sombre effroi du roseau qui frissonne.
 Ses yeux en s'éveillant regardaient étonnés.
 Ah ! ces pauvres petits, pourquoi donc sont-ils nés ?
 La maison lui semblait sans jour et sans fenêtre,
 Et l'aurore n'avait plus l'air de le connaître.
 Quand il venait : — Va-t-en ! Délivrez-moi de ça !
 Criait la mère. Et Paul lentement s'enfonça
 Dans de l'ombre. Ce fut comme un berceau qu'on noie.
 L'enfant qui faisait tout joyeux, perdit la joie ;
 Sa détresse attristait les oiseaux et les fleurs ;
 Et le doux boute-en-train devint souffre-douleurs.
 — Il m'ennuie ! il est sale ! il se traîne ! il se vautre !
 On lui prit ses joujoux pour les donner à l'autre.
 Le père laissait faire, étant très-amoureux.
 Après avoir été l'ange, être le lépreux !
 La femme, en voyant Paul, disait : Qu'il disparaisse !

Et l'imprécation s'achevait en caresse.
 Pas pour lui.

— Viens, toi ! Viens, l'amour ! viens, mon bonheur !
 J'ai volé le plus beau de vos anges, Seigneur,
 Et j'ai pris un morceau du ciel pour faire un linge.
 Seigneur, il est l'enfant, mais il est resté l'ange.
 Je tiens le paradis du bon Dieu dans mes bras.
 Voyez comme il est beau ! Je t'aime. Tu seras
 Un homme. Il est déjà très-lourd. Mais c'est qu'il pèse
 Presque autant qu'un garçon qui marcherait ! Je baise
 Tes pieds, et c'est de toi que me vient la clarté ! —
 Et Paul se souvenait, avec la quantité
 De mémoire qu'auraient les agneaux et les roses,
 Qu'il s'était entendu dire les mêmes choses.

Il prenait dans un coin, à terre, ses repas.
 Il était devenu muet, ne parlait pas,
 Ne pleurait plus. L'enfance est parfois sombre et forte.

Souvent il regardait lugubrement la porte.

Un soir on le chercha partout dans la maison ;
 On ne le trouva point ; c'était l'hiver, saison
 Qui nous hait, où la nuit est traître comme un piège ;
 Dehors des petits pas s'effaçaient dans la neige...

On retrouva l'enfant le lendemain matin.
 On se souvint de cris perdus dans le lointain ;
 Quelqu'un même avait ri, croyant, dans les nuées,

Entendre, à travers l'ombre où flottent des huées,
On ne sait quelle voix du vent crier : Papa !
Papa ! Tout le village, ému, s'en occupa,
Et l'on chercha ; l'enfant était au cimetière.
Calme comme la nuit, blême comme la pierre,
Il était étendu devant l'entrée, et froid ;
Comment avait-il pu jusqu'à ce triste endroit
Venir, seul dans la plaine où pas un feu ne brille ?
Une de ses deux mains tenait encor la grille ;
On voyait qu'il avait essayé de l'ouvrir.
Il sentait là quelqu'un pouvant le secourir ;
Il avait appelé dans l'ombre solitaire,
Longtemps ; puis il était tombé mort sur la terre,
À quelques pas du vieux grand-père, son ami.
N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

Les hommes ont la force, et tout devant eux croule ;
Ils sont le peuple, ils sont l'armée, ils sont la foule ;
Ils ont aux yeux la flamme, ils ont au poing le fer ;
Ils font les dieux ; ils sont les dieux ; ils sont l'enfer ;
Ils sont l'ombre et la guerre ; on les entend bruire,
Rugir et triompher ; ils peuvent tout détruire,

Et, plus hauts et plus sourds que le sphinx nubien,
Fouler aux pieds le vrai, le faux, le mal, le bien,
Les uns au nom des droits, d'autres au nom des bibles ;
Ils sont victorieux, formidables, terribles ;
Mais les petits enfants viennent à leur secours.

L'enfant ne suit pas l'homme, ayant les pas trop courts,
Heureusement ; il rit quand nous pleurons, il pleure
Quand nous rions ; son aile en tremblant nous effleure,
Et rien qu'en nous touchant nous transforme, et, sans bruit,
Met du jour dans nos cœurs pleins d'orage et de nuit.
Notre hautaine voix n'est qu'un clairon superbe ;
C'est dans la bouche rose et tendre qu'est le verbe ;
Elle seule peut vaincre, avertir, consoler ;
Dans l'enfant qui bégaie on entend Dieu parler ;
L'enfant parfois défend son père, et, dans la ville
Frémissante de haine et de guerre civile,
Il le sauve ; et le peuple, apaisé, rayonnant,
Dit : Lequel doit la vie à l'autre maintenant ?

Il suffit quelquefois de ce doux petit être,
Plus brave qu'un soldat et plus pensif qu'un prêtre,
Pour rallumer soudain, sous son vol d'alcyon,
Dans une populace un cœur de nation,
Pour que la multitude aveugle ait des prunelles,
Pour qu'on voie accourir des sphères éternelles

La raison, la pitié, l'amour, la vérité,
Et pour que, sur les flots d'un noir peuple irrité,
La Justice, euménide effrayante et sans voile,
Se dresse, ayant au front le pardon, cette étoile !
Il arrive parfois, dans les temps convulsifs,
Quand tout un peuple écume et bat les durs récifs,

Qu'un enfant brusquement, dans cette haine amère,
Blond, pâle, accourt, surgit, voit son père ou sa mère,
Fait un pas, pousse un cri, tend les bras, et, soudain,
Vainqueurs pleins de courroux, vaincus pleins de dédain,
Hésitent, sont hagards, comprennent qu'ils se trompent,
Sentent une secousse obscure, et s'interrompent,
Les vainqueurs de tuer, les vaincus de mourir ;
Cette fragilité, faite pour tout souffrir,
Vient nous protéger tous, eux, dans leur ombre noire,
Contre leur chute, et nous contre notre victoire ;
Les hommes stupéfaits sont bons ; l'enfant le veut.
Sainte intervention ! Cette tête s'émeut
Au moindre vent, elle est frissonnante, elle tremble ;
Cette joue est vermeille et délicate ; il semble
Que des souffles d'avril elle attend le baiser,
Un papillon viendrait sur ce front se poser ;
C'est charmant ; tout à coup cela devient auguste
Et terrible ; arrêtez ! l'innocent, c'est le juste !
Éblouissement ! l'ombre est vaincue ; on dirait
Qu'au ciel une nuée entr'ouverte apparaît
Et jette sur la terre une lueur énorme ;
Tout s'éclaire ; le bien, le vrai, reprend sa forme ;

Et les cœurs terrassés sentent subitement
Se calmer ce qui mord, se taire ce qui ment,
Et s'effacer la haine et la nuit se dissoudre.

On croit voir une fleur d'où sort un coup de foudre.

Ô détresses du faible ! ô naufrage insondable !
 Un jour j'ai vu passer un enfant formidable,
 Une fille ; elle avait cinq ans ; elle marchait
 Au hasard, elle était dans l'âge du hochet,
 Du bonbon, des baisers, et n'avait pas de joie ;
 Elle avait l'air stupide et profond de la proie
 Sous la griffe, et d'Atlas que le monde étouffait,
 Et semblait dire à Dieu : Qu'est-ce que je t'ai fait ?
 Dieu. Non. Elle ignorait ce mot. Le penseur creuse,
 L'enfant souffre. Elle était en haillons, pâle, affreuse,
 Jolie, et destinée aux sinistres attrait ;
 Elle allait au milieu de nous, passants distraits,
 Toute petite avec un grand regard farouche.
 Le pli d'angoisse était aux deux coins de sa bouche ;
 Tout son être exprimait Rien, l'absence d'appui,
 La faim, la soif, l'horreur, l'ombre, et l'immense ennui.
 Quoi ! l'éternel malheur pèse sur l'éphémère !

On entendait quelqu'un rire, c'était sa mère ;
 Cette femme, une fille au fond d'un cabaret,
 N'avait pas même l'air de savoir qu'on errait
 Dehors, là, dans la rue, en grelottant, sans gîte,
 Sous le givre et la pluie, et qu'on était petite,
 Et que ce pauvre enfant tragique était le sien.
 Cette mère, pas plus qu'on ne remarque un chien,
 N'apercevait cet être et sa sombre guenille.
 Sorte de rose infâme ignorant sa chenille.
 Elle-même jadis avait été cela.

Maintenant, Margoton changée en Paméla,
 Elle offrait aux passants des faveurs mal venues,
 Chantante ; elles étaient toutes deux demi-nues,
 L'une pour les affronts, l'autre pour les douleurs ;
 La mère, gaie, avait au front d'horribles fleurs ;
 Il arrivait parfois, vers le soir, à la brune,
 Que la mère et l'enfant se rencontraient, et l'une
 Regardait son passé, l'autre son avenir.

Voir l'une commencer et voir l'autre finir !
 Ô misère !

L'enfant se taisait, grave, amère.
 Cette femme, après tout, était-elle sa mère ?
 Oui. Non. Ceux qui mêlaient autour d'elles leurs pas

En parlaient au hasard et ne le savaient pas.
 L'infortune est de l'ombre, et peut-être cet ange
 N'avait-il même pas une mère de fange,
 Hélas ! et l'humble enfant, seul sous le firmament,
 Marchait terrible avec un air d'étonnement.
 Elle ne paraissait ni vivante ni morte.
 — Mais qu'a donc cet enfant à songer de la sorte ?
 Disait-on autour d'elle. — Est-ce qu'on la connaît ?
 Non. Les gens lui donnaient du pain qu'elle prenait
 Sans rien dire ; elle allait devant elle, indignée.
 Pour moi, rêveur, sa main tenait une poignée
 D'invisibles éclairs montant de bas en haut ;

Ses yeux, comme on regarde un plafond de cachot,
 Regardaient le grand ciel où l'aube ne sait naître
 Que pour s'éteindre, et tout l'ensemble de cet être
 Était on ne sait quoi d'âpre, de bégayant,
 Et d'obscur, d'où sortait un reproche effrayant ;
 La ville avec ses tours, ses temples et ses bouges,
 Devant son front hagard et ses prunelles rouges
 S'étalait, vision inutile, et jamais
 Elle n'avait daigné remarquer ces sommets
 Qu'on nomme Panthéon, Étoile, Notre-Dame ;
 On eût dit que sur terre elle n'avait plus d'âme,
 Qu'elle ignorait nos voix, qu'elle était de la nuit
 Ayant la forme humaine et marchant dans ce bruit ;
 Et rien n'était plus noir que ce petit fantôme.

La quantité d'enfer qui tient dans un atome
 Étonne le penseur, et je considérais
 Cette larve, pareille aux lueurs des forêts,
 Blême, désespérée avant même de vivre,
 Qui, sans pleurs et sans cris, d'ombre et de terreur ivre,
 Rêvait et s'en allait, les pieds dans le ruisseau,
 Némésis de cinq ans, Méduse du berceau.

Un jour l'étoile vit la comète passer,
 Rit, et, la regardant au gouffre s'enfoncer,
 Cria : — La voyez-vous courir, la vagabonde ?
 Jadis, dans l'azur chaste où la sagesse abonde,
 Elle était comme nous étoile vierge, ayant
 Des paradis autour de son cœur flamboyant,
 Et ses rayons, liant les sphères, freins et brides,
 Faisaient tourner le vol des planètes splendides ;
 Rien n'égalait son nimbe auguste, et dans ses nœuds
 Sa chevelure avait dix globes lumineux ;
 Elle était l'astre à qui tout un monde s'appuie.
 Un jour, tout à coup, folle, ivre, elle s'est enfuie.
 Un vertige l'a prise et l'a jetée au fond
 Des chaos où Moloch avec Dieu se confond.
 Quand elle en est sortie, elle était insensée ;
 Elle n'a plus voulu suivre que sa pensée,
 Sa furie, un instinct fougueux, torrentiel,
 Mauvais, car l'équilibre est la vertu du ciel.
 Devant elle, au hasard, elle s'en est allée ;
 Elle s'est dans l'abîme immense échevelée ;
 Elle a dit : Je me donne au gouffre, à volonté !
 Je suis l'infatigable ; il est l'illimité.
 Elle a voulu chercher, trouver, sonder, connaître,
 Voir les mondes enfants, tâcher d'en faire naître,
 Aller jusqu'en leur lit provoquer les soleils,
 Examiner comment les enfers sont vermeils,
 Voir Satan, visiter cet astre en sa tanière,
 L'approcher, lui passer la main dans la crinière,
 Et lui dire : Lion, je t'aime ! Iblis, Mammon,
 Prends-moi, je viens m'offrir, déesse, à toi démon !
 Elle s'est faite, ainsi que l'air, fuyante et souple,
 Elle a voulu goûter l'âcre extase du couple ;
 Et sans cesse épouser des univers nouveaux ;
 Elle a voulu toucher les croupes des chevaux
 De la foudre, et, parmi les bruits visionnaires,
 Rôder dans l'écurie énorme des tonnerres ;
 Elle a mis de l'éclair dans sa fauve clarté ;
 Elle a tout violé par curiosité ;
 Et l'on sent, en voyant ses flamboiements funèbres,
 Que sa lumière s'est essuyée aux ténèbres.
 Les soleils tour à tour l'ont. Elle a préféré
 À la majesté fixe au haut du ciel sacré,
 On ne sait quelle course, audacieuse, oblique,
 Étrange, et maintenant elle est fille publique.

Et la comète dit à l'étoile : — Vesta,
 Tu te trompes. Je suis Vénus. Quand Dieu resta,
 Après que le noir couple humain eut pris la fuite,
 Seul dans le paradis, Satan lui dit : Ensuite ?
 Et Dieu vit que l'amour est un besoin qu'on a,

Et que sans lui le monde a froid ; il m'ordonna
 D'aller incendier le gouffre où tout commence,
 Et Dieu mit la sagesse où tu vois la démence.
 Depuis ce jour-là, j'erre et je vais en tous lieux
 Rappeler à l'hymen les mondes oublieux.
 J'illumine Uranus, je réchauffe Saturne,
 Et je remets du feu dans les astres ; mon urne
 Reverse un flot d'aurore aux fontaines du jour ;
 Je suis la folle auguste ayant au front l'amour ;
 Je suis par les soleils formidables baisée ;
 Si je rencontre en route une lune épuisée,
 Je la rallume, et l'ombre a ce flambeau de plus ;
 L'océan étoilé me roule en ses reflux ;
 Sur tous les globes, nés au fond des étendues,
 Il est de sombres mers que je gonfle éperdues ;
 J'éveille du chaos le rut démesuré ;
 Voici l'épouse en feu qui vient ! l'astre effaré,
 Regarde à son zénith, à travers la nuée,
 L'impudeur de ma robe immense dénouée ;
 De mes accouplements l'espace est ébloui ;
 Dès qu'un gouffre me veut, j'accours et je dis : Oui !
 Je passe d'Allioth à Sirius ; ma bouche
 Se colle au triple front d'Aldebaran farouche ;
 Et je me prostitue à l'infini, sachant
 Que je suis la semence et que l'ombre est le champ ;
 De là des mondes ; Dieu m'approuve quand j'ébauche
 Une création que tu nommes débauche.
 Celle qui lie entr'eux les univers, c'est moi ;
 Sans moi, l'isolement hideux serait la loi ;
 Étoiles, on verrait de monstrueux désastres ;
 L'infini subirait l'égoïsme des astres ;
 Partout la nuit, la mort et le deuil, augmentés
 Par la farouche horreur de vos virginités.
 J'empêche l'effrayant célibat de l'abîme.
 Je suis du pouls divin le battement sublime ;
 Mon trajet, à la fois idéal et réel,
 Marque l'artère énorme et profonde du ciel ;
 Vous êtes la lumière et moi je suis la flamme ;
 Dieu me fit de son cœur et vous fit de son âme ;
 Ô mes sœurs, nous versons toutes de la clarté,
 Étant, vous l'harmonie, et moi la liberté.

DÉSINTÉRESSEMENT

Le mont Blanc que cent monts entourent de leur chaîne,
Comme dans les bouleaux le formidable chêne,
Comme Samson parmi les enfants d'Amalec,
Comme la grande pierre au centre du cromlech,
Apparaît au milieu des Alpes qu'il encombre ;
Et les monts, froncement du globe, relief sombre
De la terre pétrie aux pieds de Jéhova,
Croûte qu'en se dressant quelque satan creva,
L'admirent, fiers sommets que la tempête arrose.
— Grand ! dit le mont Géant. — Et beau ! dit le mont Rose.
Et tous, Cervin, Combin, le Pilate fumant
Qui sonne tout entier comme un grand instrument,
Tant les troupeaux le soir l'emplissent de clarines,
Titlis soufflant l'orage au vent de ses narines,
Le Baken qui chassa Gessler, et le Rigi
Par qui plus d'ouragan sur le lac a rugi,
Pelvoux tout enivré de la senteur des sauges,
Cenis qui voit l'Isère, Albis qui voit les Vosges,
Morcle à la double dent, Dru noir comme un bourreau,
L'Orteler, et la Vierge immense, la Jungfrau
Qui ne livre son front qu'aux baisers des étoiles,
Schwiz tendant ses glaciers comme de blanches toiles,
Le haut Mythen, clocher de la cloche Aquilon,
Tous, du lac au chalet, de l'abîme au vallon,
Roulant la nue aux cieux et le bloc aux moraines,
Aiguilles, pics de neige et cimes souveraines,
Autour du puissant mont chantent, chœur monstrueux :
— C'est lui ! le pâtre blanc des monts tumultueux !
Il nous protège tous et tous il nous dépasse ;
Il est l'enchantement splendide de l'espace ;
Ses rocs sont épopée et ses vallons roman ;
Il mêle un argent sombre aux moires du Léman ;
L'océan aurait peur sous ses hautes falaises,
Et ses brins d'herbe sont plus fiers que nos mélèzes ;
Il nous éclaire après que l'astre s'est couché ;
Dans le brun crépuscule il apparaît penché,
Et l'on croit de Titan voir l'effrayante larve ;
Il tresse le bleu Rhône aux cheveux d'or de l'Arve ;
Sa cime, pour savoir lequel a plus d'amour
Et quel est le plus grand du regard ou du jour,
Confronte le soleil avec le gypaète ;

La nuit, quand il se dresse, énorme silhouette,
Croit voir un monde sombre éclore à l'horizon ;
Il est superbe, il a la glace et le gazon ;
L'archange à son sommet vient aiguïser son glaive ;
Il a, comme son dogue, à ses pieds le Salève ;
Il tisse, âpre fileur, les brouillards pluvieux ;
Sa tiare surgit sur nos fronts envieux ;
Ses pins sont les plus verts, sa neige est la plus blanche ;
Il tient dans une main la colombe Avalanche
Et dans l'autre le vaste et fauve aigle Ouragan ;
Il tire du fourreau, comme son yatagan,
La tourmente, et les lacs tremblent sous sa fumée ;
Il plonge au bloc des nuits l'éclair, scie enflammée :
L'immensité le baise et le prend pour amant ;
Une mer de cristal, d'azur, de diamant,
Crinière de glaçons digne du lion Pôle,
Tombe, effrayant manteau, de sa farouche épaule ;
Ses précipices font reculer les chamois ;
Sur son versant sublime il a les douze mois ;
Il est plus haut, plus pur, plus grand que nous ne sommes ;
Et nous l'insulterions si nous étions des hommes.

Joie à la terre, et paix à celui qui contemple !
Écoutez, vous ferez sur la montagne un temple,
Et vous le bâtirez la nuit pour que jamais
On ne sache qui l'a placé sur ces sommets ;
Vous le ferez, ainsi l'ordonne le prophète,
Du toit aux fondements et de la base au faîte,
Avec des blocs mis l'un sur l'autre simplement,
Et ce temple, construit de roche sans ciment,
Sera presque aussi haut que toute la montagne.
Les forêts qu'un murmure éternel accompagne,
L'Océan qui bondit ainsi que les troupeaux
Et n'a point de fatigue et n'a point de repos,
Les monts sans tache, blancs comme les cœurs sans vice,
C'est tout ce que verront du seuil de l'édifice
Les hommes qui viendront par cent chemins divers ;
Car vous aurez compris qu'il faut que l'univers
Ait autour de ce temple une grave attitude.
Et vous l'aurez bâti dans une solitude,
Afin qu'il soit tranquille, et pour que l'horizon
Convienne à cette auguste et farouche maison.
Et les hommes, pasteurs, apôtres, patriarches,
Regarderont le temple, et monteront les marches,
Et sous la haute porte ils baisseront le front.
Quand ils seront entrés, voici ce qu'ils verront :

Au-dessous d'une voûte en granit, située
Si haut qu'il semblera qu'elle est dans la nuée,
Entre quatre grands murs nus et prodigieux,
Dans une ombre où partout on sentira des yeux,
Tout au fond d'une crypte obscure, une statue
Se dressera, d'un voile insondable vêtue,
Et de la tête aux pieds ce voile descendra ;
Et, plus que sur Isis, et plus que sur Indra,
Plus que sur le Sina, plus que sur le Calvaire,
Les ténèbres seront sur ce spectre sévère,

Colosse par une âme inconnue habité ;
Et l'on n'en verra rien que son énormité.
La figure sera haute de cent coudées,
Et d'un seul bloc ; jamais les Indes, les Chaldées,
Et les sculpteurs d'Égypte ayant l'énigme en eux,
N'auront rien maçonné de plus vertigineux.
Nul ne pourra lever le voile aux plis de pierre.
Personne ne saura s'il est une paupière
Pouvant s'ouvrir, un œil pouvant verser des pleurs,
Sous ce masque, et s'il est quelqu'un sous les ampleurs
De ce suaire aux yeux humains inabordable ;
Et tous contempleront l'ignoré formidable.
Pourtant on sentira que ce spectre n'est pas
La haine, le glacier, le tombeau, le trépas ;
Qu'il semble un spectre, étant sous le plus lourd des voiles,
Mais que ce noir linceul peut-être est plein d'étoiles ;
On sentira qu'il aime, et que l'on est devant
Le seul être, le seul esprit, le seul vivant.
Grands, petits, faibles, forts, le géant et l'atome,
Sentiront l'univers présent dans ce fantôme ;
D'une peur confiante envahis par degrés,
Ils seront effrayés et seront rassurés ;
Le vieillard et l'enfant, l'ignorant et le mage,
Frémissants, comprendront qu'ils sont devant l'image
De la Réalité suprême, et qu'en ce lieu
Jéhova, Jupiter et Brahma pèsent peu ;
Que là s'évanouit tout dogme et toute bible,
Et que rien n'est méchant, quoique tout soit terrible.

Oui, terrible, mais bon ; formidable, mais doux.
Dans ce temple, payens, chrétiens, parsis, indous,
Tous ceux, fakir, santou, rabbin, flamme, bonze,
Qu'une religion tient dans sa main de bronze,
Sentiront cette main s'ouvrir et les lâcher.

Le ciel ; de l'idéal pétri dans du rocher,
On ne sait quoi de tendre au fond de cette pierre,

Une forme de nuit debout sur la frontière
 De l'inconnu, muette et rigide, et pourtant
 D'accord avec le monde immense palpitant,
 L'âme qui fait tout naître et sur qui tout se fonde,
 Voilà ce que ce temple, en son ombre profonde,
 Fera vaguement voir à ceux qui passeront.
 Les autres temples, faits de ce qui se corrompt,
 Bâtis avec l'erreur, la démence et la fable,
 Faux et vains, et faisant bégayer l'ineffable,
 Autels que la raison en montant submergea,
 Se seront écroulés depuis longtemps déjà
 Au vaste ébranlement du genre humain en marche ;
 Mais celui-ci, n'ayant point de koran, point d'arche,
 Point de prêtres, aucun pontife, aucun menteur,
 Entouré de l'abîme et seul sur la hauteur,
 Demeurera debout sur la terre où nous sommes,
 Et ne craindra pas plus le passage des hommes
 Que l'étoile ne craint le vol des alcyons.
 Il n'expliquera point au cœur les passions,
 À l'esprit le problème, et la tombe à la vie ;
 Mais il fera germer chez tous l'ardente envie
 De monter, de grandir, et de voir au delà.
 Où ? Plus loin. Le zénith que Thalès contempla,
 Les constellations, ces effrayants fulgores,
 Que regardaient errer les pâles Pythagores,
 Les orbes de la vie obscure entre-croisés,
 La science qui cherche et dit : Jamais assez !
 Ne contesteront point ce temple, et, dans l'espace,
 Par tout le gouffre et par toute l'ombre qui passe
 Il sera vénéré, n'ayant point ici-bas
 Aggravé par l'erreur nos douleurs, nos combats,
 Nos deuils, et n'ayant point de reproche à se faire.

Sous l'âpre voûte ayant la rondeur d'une sphère,
 La statue, impassible et voilée, aura l'air
 De rêver, attentive aux forêts, à la mer,
 Aux germes, à l'azur, aux nuages, aux astres ;

Pas de frises aux toits ; aux murs pas de pilastres ;
 Le granit nu qu'aucun ornement n'interrompt ;
 Et, rien ne remuant, les hommes trembleront ;
 Et les méchants seront mal à l'aise ; et les justes,
 Et les bons, et tous ceux dont les cœurs sont augustes,
 Les sages, les penseurs, sentiront le plein jour
 Sur leur âme, leur foi, leur espoir, leur amour,
 Comme sous le regard d'une énorme prunelle.

Derrière la statue, une lampe éternelle
 Brûlera, comme un feu dans l'ancre aux visions,
 Et, cachant le foyer, montrera les rayons
 De façon à lui mettre une aurore autour d'elle,
 Pour enseigner au peuple ému, grave et fidèle,
 Que cette énigme est bien une divinité,
 Et que si c'est la nuit c'est aussi la clarté.
 Le colosse sera noir sur cette auréole ;
 Et nul souffle, nul vent d'orage, nul éole
 Ne fera vaciller l'immobile lueur.
 Les sages essuieront à leur front la sueur
 Et sentiront l'horreur sacrée en leurs vertèbres,
 Devant cette splendeur sortant de ces ténèbres,
 Et comprendront que l'Être ignoré, mais certain,
 Brille, étant le lever de l'éternel matin,
 Et pourtant reste obscur, car aucune envergure,
 Aucun esprit ne peut saisir cette figure ;
 Il est sans fin, sans fond, sans repos, sans sommeil.
 Et pour être Mystère il n'est pas moins Soleil.

*

Si tu vas devant toi pour aller devant toi,
C'est bien ; l'homme se meut, et c'est là son emploi ;
C'est en errant ainsi, c'est en jetant la sonde
Qu'Euler trouve une loi, que Colomb trouve un monde.
Mais, rêvant l'absolu, si c'est Dieu que tu veux
Prendre comme on prendrait un fuyard aux cheveux,
Si tu prétends aller jusqu'à la fin des choses,
Et là, debout devant cette cause des causes,
Uranus des païens, Sabaoth des chrétiens,
Dire : — Réalité terrible, je te tiens ! —
Tu perds ta peine.

*

Ajuste, ô fils quelconque d'Ève,
N'importe quel calcul à n'importe quel rêve,
Ajoute à l'hypothèse une lunette, et mets
Des chiffres l'un sur l'autre, à couvrir les sommets
De l'Athos, du Mont-Blanc farouche, du Vésuve,
Monte sur le cratère ou plonge dans la cuve,
Fouille, creuse, escalade, envole-toi, descends,
Fais faire par Gambey des verres grossissants,
Guette, plane avec l'aigle ou rampe avec le crabe,
Crois tout, doute de tout, apprends l'hébreu, l'arabe,
Le chinois, sois indou, grec, bouddhiste, arien,
Va, tu ne sairas l'extrémité de rien.
Poursuivre le réel, c'est chercher l'introuvable.

Le réel, ce fond vrai d'où sort toute la fable,

C'est la nature en fuite à jamais dans la nuit.

Le télescope au fond du ciel noir la poursuit,

Le microscope court dans l'abîme après elle ;

Elle est inaccessible, imprenable, éternelle,

Et n'est pas moins énorme en dessous qu'en dessus.

Des aspects effrayants sont partout aperçus ;

Le spectre vibrion vaut le soleil fantôme ;

Un monde plus profond que l'astre, c'est l'atome ;
 Quand, sous l'œil des penseurs, l'infiniment petit
 Sur l'infiniment grand se pose, il l'engloutit ;
 Puis l'infiniment grand remonte et le submerge.

Mère terrifiante et formidable vierge,
 Multipliant son jour par son obscurité
 Et sa maternité par sa virginité,
 Chaste, obscène, et montrant aux mornes Pythagores
 Son ventre ténébreux d'où sortent les aurores,
 La nature fatale engendre éperdûment
 Des chaos d'où jaillit cette loi, l'élément.

Elle est le haut, le bas, l'immense ombre, l'aïeule ;
 Toute sa foule étant elle-même, elle est seule ;
 Monde, elle est la nature ; âme, on l'appelle Dieu.
 Tout être, quel qu'il soit, du gouffre est le milieu ;
 Pas de sortie et pas d'entrée ; aucune porte ;
 On est là. — C'est pourquoi le chercheur triste avorte ;
 C'est pourquoi le ciel juif succède au ciel romain ;
 C'est pourquoi ce songeur épars, le genre humain,
 Entend à chaque instant vagir de nouveaux cultes ;

C'est pourquoi l'homme, en proie à tant de noirs tumultes,
 Rêve, et tâte l'espace, et veut un point d'appui,
 Ayant peur de la nuit tragique autour de lui ;
 C'est pourquoi le messie est chassé par l'apôtre ;
 C'est pourquoi l'on a vu crouler, l'un après l'autre,
 Ayant tous fait fléchir aux peuples le genou,
 Brahma, Dagon, Baal, Odin, Allah, Vishnou.
 L'idolâtrie échoue. Elle est, sur tout abîme,

Et dans tous les bas-fonds, le même essai sublime
Et la même chimère inutile, créant
Toujours le même Dieu pour le même néant.

*

Il est pourtant, ce Dieu. Mais sous son triple voile
La lunette avançant fait reculer l'étoile.
C'est une sainte loi que ce recul profond.
Les hommes en travail sont grands des pas qu'ils font ;
Leur destination, c'est d'aller, portant l'arche ;
Ce n'est pas de toucher le but, c'est d'être en marche ;
Et cette marche, avec l'infini pour flambeau,
Sera continuée au delà du tombeau.
C'est le progrès. Jamais l'homme ne se repose,
Et l'on cherche une idole, et l'on trouve autre chose.
Cherchez l'Âme ; elle échappe ; allez, allez toujours !

*

Teutatès, Mahomet, Jésus, les autres sourds,
Les forêts, le druide et le mage, et ces folles
Augustes, qu'Apollon emplissait de paroles,
Et les temples du sang des génisses fumants,
N'arrivent qu'à des cris et qu'à des bégaiements.
L'à peu près, c'est la fin de toute idolâtrie.
La vérité ne sort que difforme et meurtrie
De l'effort d'engendrer, et quel que soit l'œil fier
Du fœtus d'aujourd'hui sur l'embryon d'hier,
Quelque mépris qu'Orphée inspire à Chrysostome,
Quel que soit le dédain du koran pour le psaume,
Et quoi que Jéhova tente après Jupiter,
Quoi que fasse Jean Huss accouchant de Luther,
Quoi qu'affirme l'autel, quoi que chante le prêtre,
Jamais le dernier mot, le grand mot, ne peut être
Dit dans cette ombre énorme où le ciel se défend,
Par la religion, toujours en mal d'enfant.

C'est parce que je roule en moi ces choses sombres,
C'est parce que je vois l'aube dans les décombres,
Sur les trônes le mal, sur les autels la nuit,
C'est parce que, sondant ce qui s'évanouit,
Bravant tout ce qui règne, aimant tout ce qui souffre,
J'interroge l'abîme, étant moi-même gouffre ;
C'est parce que je suis parfois, mage inclément,
Sachant que la clarté trompe et que le bruit ment,
Tenté de reprocher aux cieux visionnaires
Leur crachement d'éclairs et leur toux de tonnerres ;

C'est parce que mon cœur, qui cherche son chemin,
N'accepte le divin qu'autant qu'il est humain ;
C'est à cause de tous ces songes formidables
Que je m'en vais, sinistre, aux lieux inabordables,
Au bord des mers, au haut des monts, au fond des bois.
Là, j'entends mieux crier l'âme humaine aux abois ;
Là je suis pénétré plus avant par l'idée
Terrible, et cependant de rayons inondée.
Méditer, c'est le grand devoir mystérieux ;
Les rêves dans nos cœurs s'ouvrent comme des yeux ;
Je rêve et je médite ; et c'est pourquoi j'habite,
Comme celui qui guette une lueur subite,
Le désert, et non pas les villes ; c'est pourquoi,
Sauvage serviteur du droit contre la loi,
Laisant derrière moi les molles cités pleines
De femmes et de fleurs qui mêlent leurs haleines,
Et les palais remplis de rires, de festins,
De danses, de plaisirs, de feux jamais éteints,
Je fuis, et je préfère à toute cette fête
La rive du torrent farouche, où le prophète
Vient boire dans le creux de sa main en été,
Pendant que le lion boit de l'autre côté.

L'HOMME

Je suis l'esprit, vivant au sein des choses mortes.
Je sais forger les clefs quand on ferme les portes ;
Je fais vers le désert reculer le lion ;
Je m'appelle Bacchus, Noé, Deucalion ;
Je m'appelle Shakspeare, Annibal, César, Dante ;
Je suis le conquérant ; je tiens l'épée ardente,
Et j'entre, épouvantant l'ombre que je poursuis,
Dans toutes les terreurs et dans toutes les nuits.
Je suis Platon, je vois ; je suis Newton, je trouve :
Du hibou je fais naître Athènes, et de la louve
Rome ; et l'aigle m'a dit : Toi, marche le premier !
J'ai Christ dans mon sépulcre et Job sur mon fumier.
Je vis ! dans mes deux mains je porte en équilibre
L'âme et la chair ; je suis l'homme enfin, maître et libre.
Je suis l'antique Adam ! j'aime, je sais, je sens ;
J'ai pris l'arbre de vie entre mes poings puissants ;
Joyeux, je le secoue au-dessus de ma tête,
Et, comme si j'étais le vent de la tempête,
J'agite ses rameaux d'oranges d'or chargés,
Et je crie : — Accourez, peuples ! prenez, mangez !
Et je fais sur leurs fronts tomber toutes les pommes ;
Car, science, pour moi, pour mes fils, pour les hommes
Ta sève à flots descend des cieux pleins de bonté,
Car la Vie est ton fruit, racine Éternité !
Et tout germe, et tout croît, et, fournaise agrandie,
Comme en une forêt court le rouge incendie,
Le beau Progrès vermeil, l'œil sur l'azur fixé,
Marche, et tout en marchant dévore le passé.
Je veux, tout obéit, la matière inflexible
Cède ; je suis égal presque au grand Invisible ;
Coteaux, je fais le vin comme lui fait le miel ;
Je lâche comme lui des globes dans le ciel ;
Je me fais un palais de ce qui fut ma geôle ;
J'attache un fil vivant d'un pôle à l'autre pôle ;
Je fais voler l'esprit sur l'aile de l'éclair ;
Je tends l'arc de Nemrod, le divin arc de fer,
Et la flèche qui siffle et la flèche qui vole
Et que j'envoie au bout du monde, est ma parole.
Je fais causer le Rhin, le Gange et l'Orégon
Comme trois voyageurs dans le même wagon.
La distance n'est plus. Du vieux géant Espace
J'ai fait un nain. Je vais, et, devant mon audace,
Les noirs titans jaloux lèvent leur front flétri ;

Prométhée, au Caucase enchaîné, pousse un cri,
 Tout étonné de voir Franklin voler la foudre ;
 Fulton, qu'un Jupiter eût mis jadis en poudre,
 Monte Léviathan et traverse la mer ;
 Galvani, calme, étreint la mort au rire amer ;
 Volta prend dans ses mains le glaive de l'archange
 Et le dissout ; le monde à ma voix tremble et change ;
 Caïn meurt, l'avenir ressemble au jeune Abel ;
 Je reconquiers Éden et j'achève Babel.
 Rien sans moi. La nature ébauche ; je termine.
 Terre, je suis ton roi.

LA TERRE

Tu n'es que ma vermine.
 Le sommeil, lourd besoin, la fièvre, feu subtil,
 Le ventre abject, la faim, la soif, l'estomac vil,
 T'accablent, noir passant, d'infirmités sans nombre,
 Et, vieux, tu n'es qu'un spectre, et, mort, tu n'es qu'une ombre.
 Tu t'en vas dans la cendre ! et moi je reste au jour ;
 J'ai toujours le printemps, l'aube, les fleurs, l'amour ;
 Je suis plus jeune après des millions d'années.
 J'emplis d'instincts rêveurs les bêtes étonnées.
 Du gland je tire un chêne et le fruit du pepin.
 Je me verse, urne sombre, au brin d'herbe, au sapin,
 Au cep d'où sort la grappe, aux blés qui font les gerbes.
 Se tenant par la main, comme des sœurs superbes,
 Sur ma face où s'épand l'ombre, où le rayon luit,
 Les douze heures du jour, les douze heures de nuit
 Dansent incessamment une ronde sacrée.
 Je suis source et chaos ; j'ensevelis, je crée.
 Quand le matin naquit dans l'azur, j'étais là.
 Vésuve est mon usine, et ma forge est l'Hékla ;
 Je rougis de l'Etna les hautes cheminées.
 En remuant Cuzco, j'émeus les Pyrénées.
 J'ai pour esclave un astre ; alors que vient le soir
 Sur un de mes côtés jetant un voile noir,
 J'ai ma lampe : la lune au front humain m'éclaire ;
 Et si quelque assassin, dans un bois séculaire,
 Vers l'ombre la plus sûre et le plus âpre lieu
 S'enfuit, je le poursuis de ce masque de feu.
 Je peuple l'air, la flamme et l'onde ; et mon haleine
 Fait, comme l'oiseau-mouche, éclore la baleine ;
 Comme je fais le ver, j'enfante les typhons.
 Globe vivant, je suis vêtu des flots profonds,
 Des forêts et des monts ainsi que d'une armure.

SATURNE

Qu'est-ce que cette voix chétive qui murmure ?
 Terre, à quoi bon tourner dans ton champ si borné,
 Grain de sable, d'un grain de cendre accompagné ?
 Moi dans l'immense azur je trace un cercle énorme ;
 L'espace avec terreur voit ma beauté difforme ;
 Mon anneau, qui des nuits empourpre la pâleur,
 Comme les boules d'or que croise le jongleur,
 Lance, mêle et retient sept lunes colossales.

LE SOLEIL

Silence au fond des cieux, planètes, mes vassales !
 Paix ! Je suis le pasteur, vous êtes le bétail.
 Comme deux chars de front passent sous un portail,
 Dans mon moindre volcan Saturne avec la Terre
 Entreraient sans toucher aux parois du cratère.
 Chaos ! je suis la loi. Fange ! je suis le feu.
 Contemplez-moi ! Je suis la vie et le milieu,
 Le Soleil, l'éternel orage de lumière.

SIRIUS

J'entends parler l'atome. Allons, Soleil, poussière,
 Tais-toi ! Tais-toi, fantôme, espèce de clarté !
 Pâtres dont le troupeau fuit dans l'immensité,
 Globes obscurs, je suis moins hautain que vous n'êtes.
 Te voilà-t-il pas fier, ô gardeur de planètes,
 Pour sept ou huit moutons que tu pais dans l'azur !
 Moi, j'emporte en mon orbe auguste, vaste et pur,
 Mille sphères de feu dont la moindre a cent lunes.
 Le sais-tu seulement, larve qui m'importunes ?
 Que me sert de briller auprès de ce néant ?
 L'astre nain ne voit pas même l'astre géant.

ALDÉBARAN

Sirius dort ; je vis ! C'est à peine s'il bouge.
 J'ai trois soleils, l'un blanc, l'autre vert, l'autre rouge ;
 Centre d'un tourbillon de mondes effrénés,
 Ils tournent, d'une chaîne invisible enchaînés,
 Si vite, qu'on croit voir passer une flamme ivre,
 Et que la foudre a dit : Je renonce à les suivre !

ARCTURUS

Moi, j'ai quatre soleils tournants, quadruple enfer,
Et leurs quatre rayons ne font qu'un seul éclair.

LA COMÈTE

Place à l'oiseau comète, effroi des nuits profondes !
Je passe. Frissonnez ! Chacun de vous, ô mondes,
Ô soleils ! n'est pour moi qu'un grain de sénevé !

SEPTENTRION

Un bras mystérieux me tient toujours levé ;
Je suis le chandelier à sept branches du pôle.
Comme des fantassins le glaive sur l'épaule,
Mes feux veillent au bord du vide où tout finit ;
Les univers semés du nadir au zénith,
Sous tous les équateurs et sous tous les tropiques,
Disent entre eux : — On voit la pointe de leurs piques ;
Ce sont les noirs gardiens du pôle monstrueux. —
L'éther ténébreux, plein de globes tortueux,
Ne sait pas qui je suis, et dans la nuit vermeille
Il me guette, pendant que moi, clarté, je veille.
Il me voit m'avancer, moi l'immense éclaireur,
Se dresse, et, frémissant, écoute avec horreur
S'il n'entend pas marcher mes chevaux invisibles.
Il me jette des noms sauvages et terribles,
Et voit en moi la bête errante dans les cieux.
Or nous sommes le nord, les lumières, les yeux,
Sept yeux vivants, ayant des soleils pour prunelles,
Les éternels flambeaux des ombres éternelles.
Je suis Septentrion qui sur vous apparaît.
Sirius avec tous ses globes ne serait
Pas même une étincelle en ma moindre fournaise.
Entre deux de mes feux cent mondes sont à l'aise.
J'habite sur la nuit les radieux sommets.
Les comètes de braise elles-mêmes jamais
N'oseraient éclairer des flammes de leurs queues
Le chariot roulant dans les profondeurs bleues.
Cet astre qui parlait je ne l'aperçois pas.
Les étoiles des cieux vont et viennent là-bas,
Traînant leurs sphères d'or et leurs lunes fidèles,
Et, si je me mettais en marche au milieu d'elles
Dans les champs de l'éther à ma splendeur soumis,
Ma roue écraserait tous ces soleils fourmis !

LE ZODIAQUE

Qu'est-ce donc que ta roue à côté de la mienne ?
 De quelque point du ciel que ta lumière vienne,
 Elle se heurte à moi qui suis le cabestan
 De l'abîme, et qui dis aux soleils : Toi, va-t-en !
 Toi, reviens. C'est ton tour. Toi, sors. Je te renvoie !
 Car je n'existe pas seulement pour qu'on voie
 À jamais, dans l'azur farouche et flamboyant,
 Le Taureau, le Bélier, et le Lion fuyant
 Devant ce monstrueux chasseur, le Sagittaire,
 Je plonge un seau profond dans le puits du mystère,
 Et je suis le rouage énorme d'où descend
 L'ordre invisible au fond du gouffre éblouissant.
 Ciel sacré, si des yeux pouvaient avoir entrée
 Dans ton prodige, et dans l'horreur démesurée,
 Peut-être, en l'engrenage où je suis, verrait-on,
 Comme l'Ixion noir d'un divin Phlégéon,
 Quelque effrayant damné, quelque immense âme en peine,
 Recommencant sans cesse une ascension vaine,
 Et, pour l'astre qui vient quittant l'astre qui fuit,
 Monter les échelons sinistres de la nuit !

LA VOIE LACTÉE

Millions, millions, et millions d'étoiles !
 Je suis, dans l'ombre affreuse et sous les sacrés voiles,
 La splendide forêt des constellations.
 C'est moi qui suis l'amas des yeux et des rayons,
 L'épaisseur inouïe et morne des lumières.
 Encor tout débordant des effluves premières,
 Mon éclatant abîme est votre source à tous.
 Ô les astres d'en bas, je suis si loin de vous
 185 Que mon vaste archipel de splendeurs immobiles,
 Que mon tas de soleils n'est, pour vos yeux débiles,
 Au fond du ciel, désert lugubre où meurt le bruit,
 Qu'un peu de cendre rouge éparsé dans la nuit !
 Mais, ô globes rampants et lourds, quelle épouvante
 190 Pour qui pénétrerait dans ma lueur vivante,
 Pour qui verrait de près mon nuage vermeil !
 Chaque point est un astre et chaque astre un soleil.
 Autant d'astres, autant d'immensités étranges,
 Diverses, s'approchant des démons ou des anges,
 195 Dont les planètes font autant de nations ;
 Un groupe d'univers, en proie aux passions,
 Tourne autour de chacun de mes soleils de flammes ;
 Dans chaque humanité sont des cœurs et des âmes,
 Miroirs profonds ouverts à l'œil universel,

Dans chaque cœur l'amour, dans chaque âme le ciel !
 Tout cela naît, meurt, croît, décroît, se multiplie.
 La lumière en regorge et l'ombre en est remplie.
 Dans le gouffre sous moi, de mon aube éblouis,
 Globes, grains de lumière au loin épanouis,
 Toi, zodiaque, vous, comètes éperdues,
 Tremblants, vous traversez les blêmes étendues,
 Et vos bruits sont pareils à de vagues clairs,
 Et j'ai plus de soleils que vous de moucheron.
 Mon immensité vit, radieuse et féconde.
 J'ignore par moments si le reste du monde,
 Errant dans quelque coin du morne firmament,
 Ne s'évanouit pas dans mon rayonnement.

LES NÉBULEUSES

À qui parles-tu donc, flocon lointain qui passes ?
 À peine entendons-nous ta voix dans les espaces.
 Nous ne te distinguons que comme un nimbe obscur
 Au coin le plus perdu du plus nocturne azur.
 Laisse-nous luire en paix, nous, blancheurs des ténèbres,
 Mondes spectres éclos dans les chaos funèbres,
 N'ayant ni pôle austral ni pôle boréal ;
 Nous, les réalités vivant dans l'idéal,
 Les univers, d'où sort l'immense essaim des rêves,
 Dispersés dans l'éther, cet océan sans grèves
 Dont le flot à son bord n'est jamais revenu ;
 Nous les créations, îles de l'inconnu !

L'INFINI

L'être multiple vit dans mon unité sombre.

DIEU

Je n'aurais qu'à souffler, et tout serait de l'ombre.

Dernière série

Je ne me sentais plus vivant ; je me retrouve,
 Je marche, je revois le but sacré. J'éprouve
 Le vertige divin, joyeux, épouvanté,
 Des doutes convergeant tous vers la vérité ;
 Pourtant je hais le dogme, un dogme c'est un cloître.
 Je sens le sombre amour des précipices croître
 Dans mon sauvage cœur, saignant, blessé, banni,
 Calme, et de plus en plus épars dans l'infini.
 Si j'abaisse les yeux, si je regarde l'ombre,
 Je sens en moi, devant les supplices sans nombre,
 Les bourreaux, les tyrans, grandir à chaque pas
 Une indignation qui ne m'endurcit pas,
 Car s'indigner de tout, c'est tout aimer en somme,
 Et tout le genre humain est l'abîme de l'homme.
 Le philosophe plane et rêve sur ces flots
 De douleurs, de tourments, d'angoisses, de sanglots,
 Où partout quelque esquif lutte, chavire et sombre ;
 Ainsi qu'une hirondelle au-dessus d'une eau sombre,
 Dans ce monde qui semble au hasard châtié,
 L'âme tournoie autour d'un gouffre, la pitié.
 Que croire ? - Oh ! la pitié me prend, m'emplit, m'enivre,
 Me donne le dégoût formidable de vivre,
 Me porte à des excès étranges, secourir
 Au hasard, à tâtons, ceux que je vois souffrir,
 Être indulgent, pensif, tendre, clément, stupide ;
 Si bien que par moments la foule me lapide.
 C'est bien fait, certe. — Amis, je rentre en tout cela,
 J'étais absent, j'arrive, et je dis : me voilà !

Prendre garde à ce peuple obscur sur qui l'on marche,
 Aimer mieux me jeter aux flots qu'entrer dans l'arche,
 N'avoir jamais le mal des autres pour souhait,
 Plaindre la haine, même en celui qui me hait,
 Je reviens à mon œuvre. Et j'offre à cette bouche
 Qui s'ouvre obscurément dans toute âme farouche,
 Aux noirs désespérés errant sans feu ni lieu,
 Un peu de vie à boire, et ce verre d'eau, Dieu.

I. Écoute ; - nous vivrons

Écoute ; — nous vivrons, nous saignerons, nous sommes
Faits pour souffrir parmi les femmes et les hommes,
Et nous apercevrons devant nos yeux, vois-tu,
Comme des monts, travail, honneur, devoir, vertu,
Et nous gravirons l'une après l'autre ces cimes ;
Quand nous serons en bas, loin des sommets sublimes,
Nous dresserons nos fronts ; mais, en haut, nos genoux
Ploieront ; les passions viendront rugir en nous,
Et nous leur servirons d'antres et de repaires ;

Nous pleurerons nos fils, nous pleurerons nos pères,
Nous verrons le cercueil germer dans le berceau ;
Dans nos soifs, nous boirons à Dieu, comme au ruisseau,
Nous deviendrons, après nos deuils et nos attentes,
Des âmes sur le bord du tombeau palpitantes,
Car, pour l'homme ici-bas marqué d'un divin sceau,
Vivre, pleurer, souffrir, c'est devenir oiseau,
Et toutes les douleurs sont les plumes de l'aile,
Nous suivrons la puissance, au néant parallèle,
Ou, plus sages, l'amour qui fuit au fond des bois,
Nous aurons nos espoirs, nos terreurs, nos abois ;
Nous nous emplirons d'ombre ou d'azur la prunelle...

Et nous nous en irons vers l'étoile éternelle !

II. Ire, non ambire

Sachons mener à bout, sans égoïsme vain,
Notre travail humain sous le travail divin ;
Si l'orgueil vient, broyons du pied cette couleuvre,
L'homme est l'outil, Dieu seul est l'ouvrier de l'œuvre,
Donc servons pour servir, avec simplicité.
Sans avoir pris de grade à l'université
Et sans être nommé recteur par le ministre,
Le blond soleil dissout l'ignorance sinistre.
Éclairons comme lui, non pour nous, mais pour tous,
Et faisons gravement ce que Dieu fait pour nous.
Je crois ; cela vaut-il qu'on m'adore ? Je pense ;
Cela mérite-t-il aucune récompense ?

Je vois ; mais c'est déjà posséder tout que voir !
 Hommes, jusqu'au martyr acceptons le devoir ;
 Souffrons, aimons ; soyons l'apôtre, soyons l'ange,
 Et ne demandons rien, pas même une louange.
 La nature adoucit l'homme par ses rayons,
 Elle brille dans l'aigle et dans les alcyons,
 Dans l'onde où boit l'oiseau, dans l'herbe où l'agneau bêle,
 Et ne tend pas la main quand on dit : qu'elle est belle !
 Mai, sans être payé, combat l'hiver qui fuit ;
 Le lys n'a pas besoin qu'on le décore, il luit ;
 La lavande embaumée où l'abeille se pose
 Ne lui vend pas le miel ; quand il produit la rose,
 Le rosier fait gratis cette action d'éclat,
 L'astre a-t-il attendu jamais qu'on l'appelât
 Et que quelque Lindor chantât une romance,
 Pour venir de sa flamme éblouir l'ombre immense ?

III. Par-dessus le marché je dois être ravi

*

Par-dessus le marché je dois être ravi.
 Quoi ! des vivisecteurs, à la fois, à l'envi,
 Des chimistes, anglais, allemands, tous ensemble,
 Loupe et scalpel en main, m'affirment qu'il leur semble
 Certain, démontré presque et probable à peu près
 Qu'entre l'homme d'Athènes et le loup des forêts,
 Qu'entre un essaim d'égout et le peuple de France,
 Le total fait, il n'est aucune différence ;
 Qu'on trouve, en les traitant par les mêmes réchauds,
 La même quantité de phosphate de chaux
 Dans le plus affreux chien que dans le plus grand homme ;
 Que par conséquent Sparte est égale à Sodome ;
 Que mon droit pèse autant qu'un souffle aérien,
 Et que, fûssé-je Eschyle ou Christ, je ne suis rien,
 Rien, l'éclair, la vapeur de la locomotive.
 Je dois être enchanté de cette perspective ;
 Sinon, je suis vraiment bien difficile.

Ah çà !

Consultez Don Quichotte ou bien Sancho Pança,
 Depuis quand un marcheur, qui pour sa longue route
 N'a rien, est-il tenu d'aimer la banqueroute ?
 Depuis quand, grand, petit, satrape ou chevrier,

L'homme qui cherche femme et veut se marier,
L'espérant belle, est-il heureux de l'avoir laide ?
Exigerez-vous donc que les juifs de Tolède
Soient contents d'être cuits tout vivants dans des fours,
Et qu'on me voie errer parmi les carrefours,
Triomphant, plein de joie et d'extase électrique,
Parce que vous m'aurez promis des coups de trique ?
Examinons.

*

Sortir de l'immortalité ;
Être un orang-outang qui, par ancienneté
Ou par faveur, obtient le grade de jocrisse ;
Avoir l'énorme nuit des bêtes pour nourrice,
Être de l'ombre après avoir été du bruit ;
Suivre d'Argens, qui suit la Beaumelle, qui suit
Locke, qui suit Pyrrhon, qui suivait Épicure ;
Me remettre à tourner dans cette roue obscure ;
Recommencer la vieille aventure d'Isis ;
Épousseter ce tas de systèmes moisis
Qui tuaient le scrupule et mettaient au service
De Borgia le crime et de Néron le vice ;
Nier la dignité des hommes au profit
Des despotes à qui le vil troupeau suffit ;
Ne point savoir si rien de ce qu'on pense existe,
Et pourtant affirmer la négation triste ;
Croire qu'aucun soleil n'a jamais vraiment lui ;
Entre deux doutes prendre avec amour celui
Qui m'abaisse et m'emplit de cendre et non de flamme,
Et vouloir être brute ayant le choix d'être âme !

Avoir dans l'infini besoin d'être zéro !

Eh bien non.

*

Non !

Je puis tirer un numéro,
Dites-vous, dans ce sac, la nature profonde,
Dans cette loterie insondable, le monde,
Où rien n'a commencé puisque rien ne finit,
Où tout est vie et gouffre, où l'étoile au zénith

Luit comme une paillette aux plis d'une basquine ;
Eh bien, je ne suis point charmé d'avoir ce quine :
Gorille. Et j'aime mieux rester tout bêtement
L'homme, et sentir en moi vivre le firmament.
Quand vous venez me dire : — Un creuset, c'est tout l'homme ;
Le destin est un feu, la fumée est la somme ;
Tout aboutit au même abîme universel ;
La vertu, c'est du sucre, et le crime est du sel ;
Au fond, nulle action n'est mauvaise ni bonne,
Le droit, c'est un journal et l'on s'y désabonne ;
Aujourd'hui pour, demain contre, pas de mépris
Aux méchants, pas de culte aux bons ! — je suis surpris,
J'entends des cris en moi. Quoi ! c'est votre programme !
L'homme est dans un flot sombre une inutile rame !
Quoi ? ni devoir ni droit ! rien n'est vrai, rien n'est faux !
Quoi ! saluer Bismark sous les arcs triomphaux !
Avoir été la France et devenir province !
Quand Poërio meurt dans le baignoire du prince,
Trouver sage le prince et fou Poërio !
Vrai, je suis peu tenté par ce scénario.

*

À vous en croire, l'homme au fond est sur la terre
Juste autant que le bœuf, l'onagre et la panthère ;
Dans le premier venu des tigres l'homme est né ;
L'homme est un léopard, mais perfectionné ;
L'homme est parmi les ours la brute aristocrate !

*

Certes, Aristote est grand, mais j'aime mieux Socrate.
Ah ! la science est belle et sublime, et je hais
Quiconque met obstacle à ses profonds souhaits ;
Elle prend dans le piège auguste de ses règles
Les vérités au vol comme on prendrait des aigles,
Elle sonde le fait, le chiffre, l'élément ;
Elle est vaste à ce point qu'il semble par moment
Que son puissant compas fait le tour de l'espace.
Mais pourtant quelque chose en l'homme la dépasse,
C'est la vertu. Quelqu'un est plus grand qu'elle, et va
Où jamais le calcul le plus haut n'arriva,
Quelqu'un sait mieux trouver l'or que roule le fleuve,
Quelqu'un voit mieux, quelqu'un prouve plus que la preuve,

C'est toi, Zénon, qui luis ; c'est toi, Baudin, qui meurs !
Par la sérénité superbe de ses mœurs
Sparte fait plus qu'aucun docteur par sa doctrine.
Quoi ! c'est zéro ce cœur qui bat dans ma poitrine !
Quoi ! la chimie est tout ! Quand j'ai mon résidu,
Un peu de cendre, un peu d'ombre, rien ne m'est dû !
La statique prouvant, non le droit, mais la force,
Le droit n'est pas ! John Brown, Spartacus, Wilberforce,
Demeurent interdits si Biot ne les secourt !
Quoi ! devant Gay-Lussac Mazzini reste court !
Garibaldi ne sait que dire à Lamettrie !
Quoi ! tout, hormis l'algèbre et la géométrie,
Tout, excepté Poinsot, tout, excepté Bezout,
Excepté deux et deux font quatre, se dissout !
Quoi ! le martyr est vain ! l'héroïsme est stupide !
Brutus, brute ! On te jette au gouffre, on te lapide,
Pour avoir défendu, quoi ? ton pays ? niais !
Tibère est fort, donc juste ; et tu calomniais
Tibère. Le scalpel fouille tout fibre à fibre
Sans rien voir qui ressemble à ceci, l'homme libre ;
Donc l'homme libre, ami, n'est pas. L'homme est du vent !

*

Vous m'offrez de ramper ver de terre savant ;
Eh bien, non. J'aime mieux l'ignorance étoilée
De Platon, de Pindare, âme et clarté d'Élée,
Et de ce Dante errant qui baisse factieux
Son œil farouche où tremble une lueur des cieux.
L'homme est par eux aussi lumineux qu'il puisse être.
J'ai lu monsieur Leuret, le sage de Bicêtre
Et je n'ignore pas qu'un poète est un fou ;
Je sais que Planche crie à Milton : casse-cou !
Qu'avoir fait l'Illiade est, auprès de Nonotte
Et du bon abbé Gaume, une mauvaise note,
Et qu'au nom du bon sens, du bon goût, et de l'art,
Shakspeare est dédaigné par monsieur Baculard ;
Je sais cela, j'en suis tremblant, et pourtant j'ose
Trouver dans tout ce tas de songeurs quelque chose ;
Je vois ce qu'ils ont vu, je crois ce qu'ils ont cru ;
Le visage du vrai là-haut m'est apparu,
Splendide, et ma prunelle en demeure éblouie.
Ils ont affirmé l'âme ; et tous mes sens, l'ouïe,
Les yeux, rendent chez moi témoignage pour eux.

Sans doute il est bien doux d'être fort malheureux
Et de traîner des fers pendant beaucoup d'années,
Et de se dire : Après les dures destinées,
Après avoir souffert, après avoir pleuré,
Après avoir été de griffes effleuré
Et souffleté par l'aile obscure de l'envie,
Après avoir été juste toute ma vie,
Après avoir au front porté comme un cimier
La probité, j'aurai l'honneur d'être fumier,
Et je serai l'égal dans le sépulcre infâme
De Nisard comme esprit et de Judas comme âme.
Là s'efface l'immense et vaine vision ;
Et tous les hommes, ceux de Tyr, ceux de Sion,
Ceux de Gomorrhe, ceux de Paris, ceux de Rome
Marc-Aurèle, du sang des peuples économe,
Nemrod, tigre accablant la terre de ses bonds,
Ceux qu'on nomme méchants, ceux qu'on appelle bons,
Tous, l'homme de douceur, l'homme de violence,
Et le juge effrayant qui vendit la balance,
Quoi que chacun ait fait, mêlant les pas aux voix,
Tous dans la vaste nuit reçoivent à la fois
Cette absolution sinistre, la poussière.
La mort, spectre masqué, n'a rien sous sa visièrre.
Le gouffre, où le destin se résout et s'absout,
Arrive à l'innocence effroyable de tout ;
Le bourreau vaut autant que le martyr ; l'asile
S'ouvre à Sforce joyeux comme à Dante imbécile ;
Avec Caligula Jésus est acquitté ;
La justice pourrit avec l'iniquité ;
Et Thersite, Caton, Davus gai, Bacchus sombre,
Font le même néant pêle-mêle dans l'ombre.
Matière, éclipse, songe, oubli. Tout est passé.

Eh bien, soyez surpris, oui, je suis insensé
Jusqu'à ne point vouloir de cette offre. Elle est belle
Certes. Oui, les vivants, vague troupeau qui bêle,
Mordus toute la route et jusqu'à l'abattoir,
Saignent, et je suis un de ceux que le ciel noir
Frappe et n'empêche pas de lutter, nous subîmes
Toute la vaste pluie engouffrée aux abîmes,
Le sort nous meurtrit tous sans jamais dire assez,
Et je dois convenir que vous me proposez
Pour consolation et salaire une place
Dans le cloaque avec tous les rois, populace,

À côté du faussaire, et, près de l'assassin,
La pourriture avec Baroche pour voisin ;
Eh bien non, j'aime mieux, après tant de désastres,
Être avec ce rêveur d'Homère dans les astres.
J'aime mieux croire au bien, au juste, but final,
Avec Tacite, avec Dante, avec Juvénal.
La certitude d'être un miasme me laisse
Vraiment froid, et je pousse à ce point la faiblesse
Que je n'ai nulle joie à penser que je vais
Être on ne sait plus quoi d'obscur qui sent mauvais !
Troppmann ne me fait point plaisir quand il m'avoue
Que je serai sa fange et qu'il sera ma boue ;
Il faut me pardonner ma pauvreté d'esprit,
Mais je ne puis trouver Dupin égal au Christ,
Deutz égal à Bayard, et j'entends le tonnerre
Gronder si je mets Hoche auprès de Lacenaire.
Non, je ne jette point dans le même panier
Ferdinand sept geôlier et Riégo prisonnier.
Je voudrais démolir les deux tours d'injustice,
Celle où Latude expire, et l'aveugle bâtisse
Des rhéteurs confondant Caïn avec Abel,
Renverser la bastille et détruire Babel.
Quoi donc ! boire, manger, jouir, voilons nos faces,
C'est tout ? Alors, pourvu que tu te satisfasses
Et que je me contente, et que, rois, histrions,
Scribes, juges, soldats, prêtres, nous digérions
Nos crimes devenus nos festins et nos joies,
Pourvu que, fiers et fous, vautours parmi les oies,
Nous ayions sous nos pieds les peuples, rions d'eux
Et de nous, cela seul est réel ; et, hideux,
Nous sommes sages, tout étant vide ; alors, hommes,
Quoi qu'il fasse, celui qui, dans l'ombre où nous sommes,
Veut jouir, qui trahit pour jouir, qui meurtrit
Sa patrie, et qui vend sa ville, a de l'esprit,
Et celui qui, romain, meurt dans l'exil pour Rome,
Et qui, français, défend la France, est un pauvre homme ;
Telle est la vérité que vos calculs nous font.

Ah ! si c'est là le but, ah ! si c'est là le fond,
Si c'est la vérité seule vraie, affirmée
Par Walpole, et par toi, sénateur Mérimée,
Je la déclare fausse, ô sacrés firmaments !
Et je crache dessus, et je lui dis : Tu mens !
À cette vérité qui, vile, atroce, obscène,

Donne tort à Barbès et raison à Bazaine !

**Non ! non ! non ! je l'ai dit et le dirai cent fois,
Ce n'est point pour cela qu'on a brisé les rois
Et fait entrer le jour dans les profonds repaires !**

**Non ! non ! non ! ce n'est point pour cela que nos pères
Ont fait cette conquête altière, l'avenir !
Qu'ils poussaient leurs chevaux et les faisaient hennir
De Memphis à Berlin, de l'Èbre à la Thuringe !
Non ! j'ai les droits de l'homme et non les droits du singe.**

**Je comprends qu'on se penche avec fraternité
Vers les êtres qui sont hors de l'humanité,
Qu'on éclaire leur nuit ; mais qu'on s'y précipite,
Non. Je veux, de ce gouffre où la bête palpite,
Faire monter, labeur superbe et hasardeux,
Les monstres jusqu'à nous, et non tomber près d'eux ;
Je veux être pour eux non l'égal, mais l'archange,
Et leur donner mon âme et non prendre leur fange.**

**Êtes-vous la science après tout ? question.
Non, vous ne l'êtes pas. Vous doutez. Montyon
Donne un prix de vertu, Troplong un prix de crime ;
Garibaldi délivre et Bonaparte opprime ;
Où vont-ils ? au néant ? à Dieu ? Tout le destin,
Si l'on vous en croit, flotte et ment, rien n'est certain ;
L'énigme n'offre au loin que des plages désertes ;
Vous êtes les premiers à tout ignorer ; certes,
Votre doute est complet et vous le confessez ;
Vous ne voyez qu'un mur fermé de noirs fossés,
C'est vous qui l'avouez ; et nul ne peut conclure
Du présent l'avenir, du front la chevelure ;
Nul ne voit l'autre aspect du destin, le trépas ;
Nul ne sait rien. Alors j'ai le choix, n'est-ce pas ?
J'ai mon goût, vous le vôtre ; après tant de souffrance,
Le désespoir vous plaît, moi je prends l'espérance ;
Et puisque selon vous rien n'est clair, rien n'est sûr,
Vous choisissez la cendre et je choisis l'azur.**

*

**Je veux être ici-bas libre, ailleurs responsable,
Je suis plus qu'un brin d'herbe et plus qu'un grain de sable ;**

Je me sens à jamais pensif, ailé, vivant.

*

Ce n'est point vers la nuit que je crie en avant !
Mourir n'est pas finir, c'est le matin suprême.
Non ! je ne donne pas à la mort ceux que j'aime !
Je les garde, je veux le firmament pour eux,
Pour moi, pour tous, et l'aube attend les ténébreux ;
L'amour en nous, passants qu'un rayon lointain dore,
Est le commencement auguste de l'aurore ;
Mon cœur, s'il n'a ce jour divin, se sent banni,
Et, pour avoir le temps d'aimer, veut l'infini ;
Car la vie est passée avant qu'on ait pu vivre.
C'est l'azur qui me plaît, c'est l'azur qui m'enivre,
L'azur sans nuit, sans mort, sans noirceur, sans défaut ;
C'est l'empyrée immense et profond qu'il me faut,
La terre n'offrant rien de ce que je réclame,
L'heure humaine étant courte et sombre, et, pour une âme
Qui vous aime, parents, enfants, toi ma beauté,
Le ciel ayant à peine assez d'éternité !

IV. Le géant Soleil parle à la naine Étincelle

Le géant Soleil parle à la naine Étincelle :

— Ô néant, feu follet, ver que l'ombre recèle,
Lueur qui disparaît sitôt qu'elle a flotté,
Contemple-moi, je suis l'abîme de clarté.
Vois, dans mon flamboiement les mondes vont et viennent ;
Mes rayons sont les fils effrayants qui les tiennent ;
Sans moi le firmament ne serait qu'un linceul ;

Je ne suis pas bien sûr de ne pas être seul ;
Toute l'immensité, depuis l'aube première,
Me regarde effarée, ivre de ma lumière.

Ainsi parla le gouffre éblouissant de feu.
L'atome écouta l'astre, et lui répondit : Dieu.

— Ô conquérants, guerriers, héros, faiseurs de cendres,
Vous les Nemrods, chasseurs géants, les Alexandres,
Vous qu'on nomme Alaric, Cyrus, Gengis, Timour,
Vous que la mort berça, petits, avec amour,
Et qui, grands, et marchant dans les apothéoses,
Ainsi qu'avril fait naître autour de lui des roses,
Avez fait sous vos pas éclore des tombeaux ;
Vous que l'homme, par vous dévoré, trouve beaux ;
Nous qu'il trouve hideux et qui sommes vos frères,
Nous qui sommes les noirs bénisseurs funéraires,
Les prêtres, nous avons à vous dire ceci.
Écoutez.

Notre gîte auguste fut saisi,
Comme le vôtre, hélas, par la raison humaine ;
Nous avons, comme vous, les peuples pour domaine,
Et nous rôdions sur eux, puissants, l'œil en arrêt,
Vainqueurs, toute la terre étant notre forêt ;
Et nous disions à Dieu : C'est par nous que tu frappes !
Car vous êtes les rois, mais nous sommes les papes ;
Vous êtes Attila, nous sommes Borgia.
Nous avons la madone et la panagia,
L'idole, comme, vous, vous avez la bataille ;
Princes, nous n'avons pas tout à fait votre taille,
Nous sommes le danger qui se met à genoux,
Vous grondez plus que nous, nous rampons mieux que vous ;
On sent notre velours, pire que votre griffe ;
Nous sommes Anitus, Torquemada, Caïphe.
Une grande tiare est sur nos fronts étroits.
Urbain huit, Sixte quint, Paul trois, Innocent trois,
Gerbert, l'âme livrée aux sombres aventures,
Dicatus, inventant les quatorze tortures,
Judas buvant le sang que Jésus-Christ suait,
La ruse, Loyola, la haine, Bossuet,
L'autodafé, l'effroi, le cachot, la bastille,
C'est nous ; et notre pourpre effrayante pétille
Par moments, et s'allume, et devient flamboiement.
Nous étions, comme vous, des dieux ; mais brusquement
La révolution nous mit des muselières.
La France mania de ses mains familières
Nos gueules, et, mordue et souriant, nous prit,
Fière, et sans même avoir de plaie, étant l'esprit,

Elle nous a jetés dans une basse-fosse,
Moi prêtre, et toi tyran ; elle a déclaré fausse
Ma caverne, la foi, la guerre, ton palais ;
Elle a d'altiers dompteurs, Mirabeau, Rabelais,
Molière, Diderot, Rousseau, Danton, Voltaire.
Maintenant nous voilà, nous qui tenions la terre,
Tenus à notre tour par la France.

Eh bien non !

À travers les barreaux de notre cabanon,
Frères, nous vous crions une bonne nouvelle :
L'orbe du soleil noir revient, et se révèle
Par un blémissement farouche et triomphant ;
Le passé, pour la terre épouvantable enfant,
Pour nous espoir, râlant d'une voix vengeresse,
Renaît, et ce cadavre en son berceau se dresse.
Son berceau c'est la tombe et son aube est la nuit.
La fleur noire du sombre autel s'épanouit
Pleine d'ombre, et promet le fruit plein de poussière.
Rome fatale vient de lever sa visière,
Dit à l'homme : Tais-toi ! dit à Dieu : Le jour ment !
Et reprend la parole et le rugissement.

Encore un peu de temps, ce qui n'est que l'écorce
Tombera ; le droit mort laissera voir la force ;
Partout le joug, partout Pierre, partout César,
Et l'église tout bas tutoiera le bazar ;
Les trônes reprendront leurs vastes équilibres,
Et les peuples seront esclaves, et nous libres.
À faire le gibet nous emploierons la croix.
Tout redeviendra guerre et vous serez les rois.
Tout redeviendra dogme et nous serons les maîtres.
Vous tyrans, étant chefs, nous bourreaux, étant prêtres,
Nous aurons de nouveau le monde sous nos pieds.
Et la terre verra puissamment copiés
Par des spectres nouveaux tous les anciens fantômes ;
Et nous arrondirons les ténèbres en dômes
Au-dessus du grand temple où nous mettrons l'Erreur
Ayant le pape à droite, à gauche l'empereur.

Dans notre obscurité toute la terre plonge
Par degrés. Et déjà, d'un ongle qui s'allonge,
Par l'âme de l'enfant nous tenons l'avenir.
Chez nous, exterminer fait semblant de bénir ;

La goutte de sang pleut du goupillon terrible ;
Votre hache, ô guerriers, ne vaut pas notre bible ;
Notre foudre est énorme, et votre quantité
De tonnerre est vraiment peu de chose à côté.
La Saint-Barthélemy sonne une sombre cloche ;
Et cette cloche sainte aujourd'hui se rapproche ;
Et cette cloche jette une plus grande voix
Que toute la bataille éparses autour des rois ;
Car c'est derrière nous que le vrai deuil se lève ;
Nous sommes le linceul, vous n'êtes que le glaive ;
Vous pouvez tout au plus sur les hommes marcher,
Nous, nous leur commençons l'enfer par le bûcher.

C'est égal, vous soldats, nous prêtres, tous ensemble
Nous vaincrons ; nous allons tout ravoïr. Déjà tremble
La grille qu'on a mise entre le peuple et nous.
Satan en a tiré doucement les verrous.
Nous allons nous ruer sur les âmes sans nombre,
Nous allons ressaisir la terre. —

Ainsi, dans l'ombre,
Pendant que nous rêvons et que nous oublions,
La cage aux tigres parle à la cage aux lions.

Je me penchai. J'étais dans le lieu ténébreux ;
Là gisent les fléaux avec la nuit sur eux ;
Et je criai : — Tibère ! — Eh bien ? me dit cet homme.
— Tiens-toi là. — Soit. — Néron ! — L'autre monstre de Rome
Dit : — Qui donc m'ose ainsi parler ? — Bien. Tiens-toi là.
Je dis : — Sennachérib ! Tamerlan ! Attila !
— Qu'est-ce donc que tu veux ? répondirent trois gueules.
— Restez là. Plus un mot. Silence. Soyez seules.
Je me tournai : — Nemrod ! — Quoi ? — Tais-toi. — Je repris :
— Cyrus ! Rhamsès ! Cambyse ! Amilcar ! Phalaris ! —

Que veut-on ? — Restez là. — Puis, passant aux modernes,
Je comparai les bruits de toutes les cavernes,
Les antres aux palais et les trônes aux bois,
Le grondement du tigre au cri d'Innocent trois,
Nuit sinistre où pas un des coupables n'échappe,
Ni sous la pourpre Othon, ni Gerbert sous la chape.
Pensif, je m'assurai qu'ils étaient bien là tous,
Et je leur dis : — Quel est le pire d'entre vous ?

Alors, du fond du gouffre, ombre patibulaire
Où le nid menacé par l'immense colère
Autrefois se blottit et se réfugia,
Satan cria : — C'est moi ! — Crois-tu ? dit Borgia.

**Les chambres de torture étaient d'âpres demeures ;
On n'y passait jamais plus de quatre ou cinq heures,
Et l'on entraît jeune homme et l'on sortait vieillard.
Le juge pour le code et le bourreau pour l'art
S'épuisaient, et, mêlant fer rouge et loi romaine,
Ayant à travailler sur de la chair humaine,
N'épargnaient rien afin d'arriver à l'aveu.
Sous leurs mains, l'os, le muscle, et l'ongle et le cheveu
Frémissaient, et, hurlant plus fort selon la fibre
Qui tressaille, et selon le nerf profond qui vibre,
Un homme devenait un clavier où Vouglans
Jouait de l'agonie avec ses doigts sanglants.
Ne croyez pas pourtant que lui, ni Farinace,
Ou Levert, n'eussent rien au cœur que la menace ;
Ils priaient au besoin le captif garrotté ;
Ils sucraient la torture avec de la bonté ;
L'accusé qui résiste attriste la grand'chambre ;
Bénins, ils l'imploraient en lui brisant un membre ;
Ils étaient paternels ; ils se penchaient, prêchant,
Suppliant, regrettant d'agir, l'air pas méchant,
Pour faire à cet œil terne et sombre, à cette bouche,
À cette âme aux abois, vomir l'aveu farouche.
Pasquier leurrait d'espoir ces regards presque éteints ;
Delancre au patient disait des vers latins ;
Bodin, sachant par cœur Virgile et ses idylles,
Les citait ; et parfois ils pleuraient, crocodiles.**

C'était fini. Splendide, étincelant, superbe,
Luisant sur la cité comme la faux sur l'herbe,
Large acier dont le jour faisait une clarté,
Ayant je ne sais quoi dans sa tranquillité
De l'éblouissement du triangle mystique,
Pareil à la lueur au fond d'un temple antique,
Le fatal couperet relevé triomphait.
Il n'avait rien gardé de ce qu'il avait fait
Qu'une petite tache imperceptible et rouge.

Le bourreau s'en était retourné dans son bouge ;
Et la peine de mort, remmenant ses valets,
Juges, prêtres, était rentrée en son palais,
Avec son tombereau terrible dont la roue,
Silencieuse, laisse un sillon dans la boue,
Qui se remplit de sang sitôt qu'elle a passé.

La foule disait : bien ! car l'homme est insensé,
Et ceux qui suivent tout, et dont c'est la manière,
Suivent même ce char et même cette ornière.

J'étais là. Je pensais. Le couchant empourprait
Le grave hôtel de ville aux luttes toujours prêt,
Entre Hier qu'il médite et Demain dont il rêve.
L'échafaud achevait, resté seul sur la Grève,
La journée, en voyant expirer le soleil.

Le crépuscule vint, aux fantômes pareil.
Et j'étais toujours là, je regardais la hache,
La nuit, la ville immense et la petite tache.

À mesure qu'au fond du firmament obscur
L'obscurité croissait comme un effrayant mur,
L'échafaud, bloc hideux de charpentes funèbres,
S'emplissait de noirceur et devenait ténèbres ;

Les horloges sonnaient, non l'heure, mais le glas ;
Et toujours, sur l'acier, quoique le coutelas
Ne fût plus qu'une forme épouvantable et sombre,
La rougeur de la tache apparaissait dans l'ombre.

Un astre, le premier qu'on aperçoit le soir,
Pendant que je songeais montait dans le ciel noir.

Sa lumière rendait l'échafaud plus difforme.
L'astre se répétait dans le triangle énorme ;
Il y jetait, ainsi qu'en un lac, son reflet,
Lueur mystérieuse et sacrée ; il semblait
Que sur la hache horrible, aux meurtres coutumière,
L'astre laissait tomber sa larme de lumière.
Son rayon, comme un dard qui heurte et rebondit,
Frappait le fer d'un choc lumineux ; on eût dit
Qu'on voyait rejaillir l'étoile de la hache.
Comme un charbon tombant qui d'un feu se détache,
Il se répercutait dans ce miroir d'effroi ;
Sur la justice humaine et sur l'humaine loi,
De l'éternité calme auguste éclaboussure.

— Est-ce au ciel que ce fer a fait une blessure ?
Pensai-je. Sur qui donc frappe l'homme hagard ?
Quel est donc ton mystère, ô glaive ? — Et mon regard
Errait, ne voyant plus rien qu'à travers un voile,
De la goutte de sang à la goutte d'étoile.

On est dans l'invisible, on est dans l'impalpable.
Ici tout, jusqu'à l'air qu'on respire, est coupable,
Et l'eau qui pleure est un remords ;
Sous on ne sait quelle ombre, on ne sait quelles formes
Flottent, et l'on voit, tels que des songes énormes,
Passer d'affreux univers morts !

Suivis de loin d'un œil fixe qui les regarde,
Tristement éclairés dans leur fuite hagarde
Par d'horribles astres hiboux,
Charriant prêtre et roi, prince, esclave, ministre,
Traînant dans leurs agrès l'éternité sinistre
Qui porte l'ombre à ses deux bouts ;

Agitant des linceuls et secouant des chaînes,
Pleins de vers, fourmillant de monstres, noirs de haines,
Demandant au gouffre un flambeau,
En proie aux vents soufflant d'une bouche insensée,
Mondes spectres qui font hésiter la pensée
Entre le baigne et le tombeau ;

Ils vont ! les uns chantant ainsi que des Sodomes ;
Les autres, visions, créations, fantômes,
Sans palpitation, sans bruit ;
Et derrière eux, chargés des maux que nous subîmes,
Ils ont pour les pousser d'abîmes en abîmes
Toute la fureur de la nuit !

Ils vont ! l'espace est morne et sourd ; leurs envergures
Font dans l'affreux brouillard de lugubres figures.
Pas d'ancre et pas d'avirons.
L'hiver les bat, la grêle aux flots pressés les crible,
Et la pluie effarée à la crinière horrible
Tord les nuages sur leurs fronts.

Chiourmes de la mort, égouts, fosses communes !
On les voit vaguement comme de sombres lunes.
Rien n'arrête leur vol hideux.

Au-dessus d'eux la brume et l'horreur se répandent,
La profondeur les hait ; les précipices pendent
Dans les gouffres au-dessous d'eux.

Ils traversent, allant où l'ouragan les lance,
 Tantôt une tempête, et tantôt un silence ;
 L'univers vivant et profond
 Ne les aperçoit pas dans les brouillards sans bornes ;
 Ils passent dans la nuit comme des faces mornes
 Qui paraissent et qui s'en vont.

Ces globes, qu'en prisons, Seigneur, vous transformâtes,
 Ces planètes-pontons, ces mondes-casemates,
 Flottes noires du châtiment,
 Errent, et sur les flots tortueux et funèbres,
 Leurs mâts de nuit, portant des voiles de ténèbres,
 Frissonnent éternellement.

Des tourbillons ayant des formes de furies
 Les poursuivent ; les pleurs, sources jamais taries,
 Les angoisses et les effrois,
 Le désespoir, l'ennui, la démence, le crime,
 Vident sur ces passants monstrueux de l'abîme
 Toutes leurs urnes à la fois.

Là sont tous les punis et tous les misérables ;
 Rongés par leurs passés, ulcères incurables,
 La face aux trous de leurs cachots,
 Criant : où sommes-nous ? d'une voix éperdue,
 Et distinguant parfois, sous eux, dans l'étendue,
 Des monts, pustules du chaos.

Là Caïn pleure, Achab frémit, Commode rêve,
 Borgia rit ; les vers de terre armés du glaive,
 Les roseaux qui disaient : je veux !
 Sont là ; les Pharaons et les Sardanapales
 S'y courbent ; le vent souffle ; au fond, des larves pâles
 Penchent leurs sinistres cheveux.

Là sont les trahisseurs mêlés aux parricides,
 Tous les despotes fous redevenus lucides,
 L'homme-loup et l'homme-renard,
 Leur baigne par moment fait le bruit d'une claie ;
 Le ciel leur apparaît comme une immense plaie
 Où chacun d'eux voit son poignard.

L'ombre est un miroir sombre où leurs forfaits se montrent,
Leur remords est debout dans tout ce qu'ils rencontrent ;
Partout, dans le morne chemin,
Chacun d'eux voit son crime, et le reste est chimère ;
Le même spectre fait dire à Néron : ma mère !
Et crier : mon frère ! à Caïn.

Plus bas encor s'en vont dans l'ombre expiatoire
Des mondes dont la mort même ignore l'histoire,
Où le mal tord ses derniers nœuds,
Cieux où toute lueur expire évanouie,
À qui, dans la noirceur de leur brume inouïe,
Tibère apparaît lumineux.

Quelques-uns ont été des édens et des astres.
Et l'on voit maintenant, tout chargés de désastres,
Rouler, éteints, désespérés,
L'un semant dans l'espace une effroyable graine,
L'autre traînant sa lèpre et l'autre sa gangrène,
Ces noirs soleils pestiférés !

Et squelettes sans tête et crânes sans vertèbres,
Mages étudiant de lugubres algèbres,
Tous les maux par Satan rêvés,
Vices, hydres, dragons, sont là ; l'horreur sanglote ;
Ils passent ; à l'avant le néant, leur pilote,
Regarde avec ses yeux crevés.

Où vont-ils ? La nuit s'ouvre et sur eux se referme.
Le ciel, quoiqu'il soit l'ombre où la clémence germe,
Ignore le gouffre puni ;
Et nul ne sait combien de millions d'années
Doivent errer, traînant les larves forcenées,
Ces lazarets de l'infini.

Et quel effroi sur terre, et même au fond des tombes
Quel frisson, si, parmi les foudres et les trombes,
Aux lueurs des astres fuyants,
Nous voyions, dans la nuit où le sort nous écroue,
Surgir subitement l'épouvantable proue
D'un de ces mondes effrayants !

Vérone se souvient d'un vieillard qui parla
Pendant quatre jours, grave et seul, dans la Scala,
À l'empereur Othon qui fut un prince oblique ;
Othon tenait sa cour dans la place publique,
Ayant sur les degrés du trône douze rois.
Empereur d'Allemagne et roi d'Arle, Othon trois
Étant malade avait fait allumer un cierge
Et fait vœu, s'il était guéri, grâce à la Vierge,
D'entendre et d'écouter, lui César tout-puissant,
Tout ce que lui dirait n'importe quel passant,
Devant les douze rois et la garde romaine,
Cet homme parlât-il pendant une semaine.

Donc un passant fut pris rentrant dans sa maison.
On était aux beaux jours de la tiède saison ;
Le passant fut conduit devant le trône ; un prêtre
Lui fit savoir le vœu du roi d'Arle, et le maître
Lui dit : Aboie aussi longtemps que tu voudras.

Alors, comme autrefois devant Saül Esdras,
Pierre devant Néron et Job devant l'Abîme,
L'homme parla.

Le trône était sombre et sublime ;
Cent archers l'entouraient, pas un ne remuait ;
Et les rois semblaient sourds et l'empereur muet.
On voyait devant eux une table servie
Avec tout ce qui peut satisfaire l'envie
Des heureux, des puissants, de ceux qui sont en haut,
Viandes et vins, fruits, fleurs, et dans l'ombre un billot.

L'homme était un vieillard très grand, à tête nue,
Tranquille ; on l'emmenait chez lui, la nuit venue,
Puis on le ramenait le matin ; il était
Comme celui qui parle au tigre qui se tait ;
Il fit boire à César son vœu jusqu'à la lie ;
Et sa sagesse fut semblable à la folie.

Il parla quatre jours, toute la cour songea,
Et, quand il eut fini, l'empereur dit : Déjà !

I. LE PREMIER JOUR – GENS DE GUERRE ET GENS D'ÉGLISE

Je suis triste. Pourquoi ? Princes, que vous importe !
Vous êtes joyeux, vous. Je refermais ma porte,
J'allais mettre la barre et tirer les verrous,
Pourquoi m'appellez-vous et que me voulez-vous ?

Pourquoi me pousser hors de l'ombre volontaire ?
 Pourquoi faire parler celui qui veut se taire ?
 Roi d'Arles, tant qu'il reste au vieillard une dent,
 Lui faire ouvrir la bouche est toujours imprudent.
 On n'est pas sûr qu'il soit de l'avis qu'on désire.
 Vous avez un conseil de jeunes hommes, sire,
 Fort galants, fort jolis, fort blonds, convenez-en ;
 Pourquoi m'y faire entrer, moi le vieux paysan
 Que la rude fierté des vieilles mœurs pénètre ?
 Et depuis quand a-t-on l'habitude de mettre
 Une pièce de cuir aux pourpoints de velours ?
 Pour marcher devant vous, rois, mes pas sont bien lourds.

Si vous ne savez pas de quel nom je me nomme,
 Je m'appelle Elciis, et je suis gentilhomme
 De la ville de Pise, âpre et sévère endroit.
 Je n'ai point à Pavie étudié le droit,
 Et je n'ai pas l'esprit d'un docteur de Sorbonne.
 Donc, sire, si la guerre est en soi chose bonne,
 Je n'en sais rien ; mais, bonne ou mauvaise, je dis
 Qu'il faut la faire en gens sincères et hardis,
 Et que l'honnêteté publique est en détresse,
 Princes, de voir qu'on fait une guerre traîtresse,
 Une guerre humble, habile aux besognes de nuit,
 Achetant des félons et des lâches sans bruit,
 Faisant moins résonner l'estoc que la cymbale,
 Ayant des espions, des colporteurs de balle,
 Des moines mendians et des juifs pour appuis,
 Et l'empoisonnement des sources et des puits.

Les hommes de mon temps faisaient la guerre franche.
 Tout l'arbre tressaillait quand ils cassaient la branche,
 Et, quand ils coupaient l'arbre avec leur couperet,
 C'était au tremblement de toute la forêt ;
 Car ces hommes étaient des bûcherons sublimes.
 Les survivants, et ceux que nous ensevelîmes,
 Sont dans le souvenir des peuples à jamais.
 Les hommes de mon temps hantaient les hauts sommets ;
 Ils allaient droit au mur et donnaient l'escalade ;
 Ils méprisaient la nuit, le piège, l'embuscade ;
 Quand on leur demandait : Quel compagnon hardi
 Emmenez-vous en guerre ? ils disaient : Plein midi.
 C'étaient, sous l'humble serge ou l'hermine royale,
 Les bons et grands enfants de la guerre loyale.
 Ils n'étaient pas de ceux qui s'endorment longtemps ;
 Hors du danger auguste ils étaient mécontents ;
 Ils ne quittaient l'épieu que pour prendre la hache ;
 Car l'immobilité ne sied point au panache,
 Ni la rouille à l'éclair du glaive, et le repos
 N'est pas fait pour les plis orageux des drapeaux.
 Quand ils s'en revenaient des combats, leurs armures

Étaient rouges ainsi que des grenades mûres,
 Et leurs femmes trouvaient le soir sous leur pourpoint
 De larges trous saignants dont ils ne parlaient point.
 De tout bien mal acquis ils disaient : qu'on le rende !
 Ils ne trouvaient jamais de distance assez grande
 Entre eux et le mensonge abject, ni de cloison
 Assez épaisse entre eux, sire, et la trahison ;
 Ils parlaient haut, étant des fils des grandes races ;
 Leurs poitrines avaient le dédain des cuirasses ;
 Leur galop rendait fous les libres étriers.
 Il n'était pas besoin d'envoyer des fourriers
 Pour leur dire : Il convient de se mettre en campagne.
 Un noir se tord moins vite autour des reins son pagne
 Qu'ils ne bouclaient l'estoc à leur robuste dos.
 Ils donnaient peu de temps aux paters, aux credos,
 Priant Dieu bonnement, comme fait le vulgaire ;
 Droits, hommes de parole, ils ne s'embrouillaient guère
 Aux finesses du clerc qui ment au nom des cieux,
 Et dédaignaient l'argot du moine chassieux
 Qui crache du latin et fait des hexamètres,
 Étant des gens de guerre et non des gens de lettres.
 C'est avec la gaîté du rire puéril
 Qu'ils se précipitaient au plus noir du péril ;
 Il sortait de leur casque un souffle d'épopée ;
 Quand on disait : l'épée est d'acier, leur épée,
 Fièrre et toujours au vent, répondait : l'homme aussi.
 Au chaume misérable ils accordaient merci.
 Ces vaillants devenaient doucement barbes grises,
 Ayant pour toute joie, après les villes prises
 Et les rois rétablis et tous leurs fiers travaux,
 De regarder manger l'avoine à leurs chevaux.
 Oh ! je les ai connus ! dès que les couleuvrines,
 Dogues des tours, fronçaient leurs sinistres narines,
 Dès que l'altier clairon sonnait, ils étaient prêts.
 Ils étaient curieux d'aller tout voir de près ;
 Jusque dans le sépulcre ils avançaient la tête ;
 Et ces hommes, joyeux surtout dans la tempête,
 Sans trop d'étonnement et sans trop de souci
 Auraient suivi la mort leur criant : par ici !

Qu'est-ce que vous voulez maintenant qu'on vous dise ?
 Ce temps-ci me répugne et sent la bâtardise.
 Quand venaient les hiboux, jadis l'aigle émigrail ;
 Je m'en vais comme lui. Barons, c'est à regret
 Qu'on voit se refléter jusque dans vos repaires
 Ce grand rayonnement des anciens et des pères
 Au-dessus de votre ombre au fond des cieux épars.
 Vous vous croyez lions, tigres et léopards ;
 Les lions tels que vous sont pris aux souricières.
 Les marmots nus qu'on porte ou qu'on mène aux lisières
 Seraient dans le danger moins bégayants que vous.

Vous avez dans vos cœurs implacables et mous
 Le dédain des vieux temps que vous osez proscrire ;
 Vous nous faites frémir et nous vous faisons rire.
 Vous avez l'œil obscur, l'âme plus louche encor
 Vous faites chevaliers avec des chaînes d'or
 Des trahisseurs ou bien des pages de Sodomes,
 Des gueux, des affranchis, de ces espèces d'hommes
 Qu'on vend publiquement dans la rue à l'encan.
 Où je vois le collier, je cherche le carcan.
 Princes, mon cœur se serre en vous voyant, car j'aime
 Le soleil sans brouillard, l'homme sans stratagème.
 Vous avez l'appétit large, le front étroit,
 Le mépris de tout frein, la haine de tout droit,
 Et pour sceptre un couteau de boucher. Quelle histoire !
 Quels jours ! Les gros butins se citent comme gloire.
 Vous régnez en tuant sans jamais dire : assez !
 Ô pillards, si souvent de meurtre éclaboussés
 Que la rouille vous vient plus haut que la jambière !
 Toujours ivres ; buveurs de vin, buveurs de bière,
 Buveurs de sang ; couards en même temps ; vivant
 Dans on ne sait quel luxe abject, lâche, énervant ;
 Car la férocité, que la volupté mine,
 Devient facilement chair molle et s'effémine ;
 Aujourd'hui tout déchoit dans notre fier métier ;
 Pour faire une cuirasse on prend un bijoutier,
 De sorte que l'armure a peur d'être battue.
 C'est ordinairement par derrière qu'on tue.
 Vos plus fameux exploits et vos plus triomphants
 Sont des dépouillements de femmes et d'enfants,
 Des introductions dans les pays par fraude,
 Les brusques coups de dent de la fouine qui rôde,
 D'attaquer ceux qu'on a d'abord bien endormis,
 D'arriver ennemis sous des masques d'amis ;
 Faits honteux pour l'épée et pour la seigneurie,
 Vils, et dont je vous veux laisser la rêverie.
 Quant à moi, si j'étais l'un des rois que voilà,
 Je ne porterais point légèrement cela ;
 Je frémirais, à l'heure où l'ombre étend ses voiles,
 D'être ainsi misérable et noir sous les étoiles.

Je ne vous cache pas que je suis attristé.
 Tout pâlit, tout déchoit ! et, même la beauté,
 Dernier malheur ! s'en va. Toute la grâce humaine
 C'est la langue toscane et la bouche romaine ;
 Et l'on parle aujourd'hui je ne sais quel jargon.

Roi, qui cherche un lézard peut trouver un dragon ;
 Vous vouliez un flatteur de plus qui vous caresse
 Et rie, et tout à coup la vérité se dresse.

Vous avez reconnu que les hommes trop prompts
 Courent parfois grand risque en vengeant leurs affronts ;
 Aussi vous n'avez pas de colère soudaine.
 Défié par Venise, on regarde Modène.
 Vous pesez le péril, rois, quoique altiers et vains.
 Vous ne guerroyez pas sans l'avis des devins ;
 Un astrologue baisse ou lève vos visières.
 Ô princes, vous allez consulter des sorcières
 Sur le degré d'honneur et d'amour du devoir
 Et de témérité qu'il est prudent d'avoir ;
 Vous combattez de loin derrière des machines ;
 Et vous frottez vos bras, vos reins et vos échine,
 Moins propres, sur mon âme, aux harnais qu'aux licous,
 D'huile magique à rendre invulnérable aux coups.
 Je voudrais bien savoir, princes, si Charlemagne
 Qui, se dressant, donnait de l'ombre à l'Allemagne,
 Et si le grand Cyrus et le grand Attila
 Se sont graissé leurs peaux avec cet onguent-là.

Vous avez fait sans peine, ô clients des Sibylles,
 Marcheurs de nuit, tendeurs d'embûches, gens habiles,
 Quoique chétifs de cœur et chétifs de cerveau,
 Avec le vieil empire un empire nouveau.
 L'empaillement d'un aigle est chose bien aisée ;
 Davus remplace Alcide et Thersite Thésée.

Rois, la fraude est vilaine et donne un profit nul ;
 Mentir ou se tuer c'est le même calcul ;
 Le fourbe est transparent, tout regard le pénètre ;
 La trahison devient la chair même du traître ;
 Il se sent sur les os un mépris corrosif ;
 Dès qu'on est malhonnête on est rongé tout vif
 Par son mauvais renom et par sa perfidie
 Visible à tous les yeux et toujours agrandie ;
 On est renard, la haine et l'effroi du troupeau ;
 On a l'ombre et le mal pour robe et pour drapeau ;
 Et Carthage a péri dans sa sombre tunique
 De mensonge, de dol, de nuit, de foi punique.

La ciguë en vos champs croît mieux que le laurier.
 Je verrais sans colère, ô rois, un serrurier
 Bâtir, sans oublier de griller les fenêtres,
 Entre vos probités et mon argent, mes maîtres,
 Une porte solide aux verrous bien fermants.
 Quant à votre parole et quant à vos serments,
 Plutôt que m'assoupir sur votre signature
 Et sur vos jurements par la sainte écriture,
 Plutôt que me fier à vous, je me ferais
 Aux jaguars, aux lynx, aux tigres des forêts,
 Et j'aimerais mieux, rois, me coucher dans leur antre
 Et mettre pour dormir ma tête sur leur ventre.

Ah ! ce siècle est d'un flot d'opprobre submergé !

Autre plaie ; et fâcheuse à montrer, — le clergé.

Puisque j'expose ici la publique infortune,
 Puisque j'étale aux yeux nos hontes, c'en est une
 Que le prêtre ait grandi plus haut que notre droit,
 Et que l'église ait pris l'allure qu'on lui voit.

De mon temps, grand, petit, riche ou gueux, vieux ou jeune,
 On observait l'avent, les vigiles, le jeûne,
 On priait le bon Dieu, mains jointes, fronts courbés ;
 Mais on tenait la bride assez haute aux abbés.
 On avait l'œil sur eux, on était économe
 De baisers à leur chape, et l'on craignait peu Rome ;
 Sire, ce que voyant, Rome se tenait coi.

Aujourd'hui Rome, à tout, dit : comment ? et pourquoi ?
 On laisse les bedeaux sortir des sacristies ;
 Qui touche aux clerics est plein de piqûres d'orties.
 C'est fini, plus de paix. Ils sont partout. Veut-on
 D'un évêque trop lourd raccourcir le bâton ?
 Querelle. Pour blâmer les luxures d'un moine,
 Pour un prieur à qui l'on ôte un peu d'avoine,
 Pour troubler dans son auge un capucin trop gras,
 Foudre, anathème ; on a le pape sur les bras.
 Un seul fil remué fait sortir l'araignée.

Rome a sur tous les points la bataille gagnée.
 On lui cède ; on la craint.

Combattre des soldats

Oh ! tant que vous voudrez ! mais des prêtres, non pas !
 La cave du lion est effrayante, et l'aire
 De l'aigle a je ne sais quel aspect de colère ;
 On trouve là quelqu'un d'altier qui se défend ;
 Sire, attaquer cela, c'est beau, c'est triomphant ;
 Le bec est flamboyant, la gueule est colossale ;
 On sent que l'aquilon dont l'Afrique est vassale,
 Que l'ouragan qui gronde et qui des cieus descend,
 Est dans les crins de l'un encor tout frémissant,
 Et qu'aux pattes de l'autre il reste de la foudre ;
 L'adversaire est superbe et plaît. Mais se résoudre
 À mettre ses deux mains dans des fourmillements,
 Poursuivre au plus épais des cloaques dormants
 La bête de la bave et celle de la fange,
 Avoir pour ennemi l'être plat qui se venge
 De son écrasement par sa fétidité,
 C'est hideux ; et j'ai honte et peur, en vérité,
 D'attaquer une larve au fond d'une mesure,
 Et de combattre un trou d'où sort une morsure !

De là l'empiétement des moûtiers, des couvents,
Des hommes tonsurés et noirs sur les vivants,
Et le frémissement du monde qui recule.

Rome a tendu sa toile au fond du crépuscule.
La vaste lâcheté des mœurs est son trésor.
Tout à Rome aboutit. Prostituée à l'or,
Rome cote, surfait, pare, étale, brocante
Son absolution que le vice fréquente ;
Le saint-père est le grand mendiant indulgent ;
Les choses en sont là qu'on a pour son argent
Plus ou moins de pitié, plus ou moins de prière,
Et que l'église en est la sinistre usurière.
Rome a dessous l'ordure, et la pourpre dessus.
Pour être petit, pauvre, humble, comme Jésus
Le commandait à Jacque, à Simon, à Didyme,
Le pape a le décime, et l'évêque a la dîme.
Tout est occasion fiscale, jubilé,
Sabbat, la chaise offerte et le cierge brûlé,
Cloches, confession, amulettes, jurandes,
La desserte du pain, la desserte des viandes,
Droit de manger du bœuf, droit de manger du porc,
Exorcismes, tonlieux, mortuaire, déport,
Sermons, pâque fleurie, eau bénite, corvées,
Saint chrême, enfants perdus ou filles retrouvées,
Procès, citation devant l'official.
Partout du créancier le profil glacial.
Le fisc ne quitte pas des yeux la femme grosse ;
L'enfant paie. Êtes-vous dans une basse-fosse,
Le saint-père quémande à travers vos barreaux.
Vous plaît-il de fonder un hôpital ? Vingt gros.
Une bonne action paie un droit ; rien n'échappe ;
Un juste non payant ferait loucher le pape ;
Dix gros pour que l'abbé dise : sois bienvenu !
Pour faire devant soi porter un glaive nu,
Cent gros ; pour acheter le blé des turcs, dispense ;
Tant pour avoir le droit de penser ce qu'on pense ;
Tant pour faire le mal, tant pour s'en repentir ;
Péage pour entrer, péage pour sortir ;
Le baptême, c'est tant ; n'oubliez pas l'annate ;
Tant pour l'enfant de cœur à la robe incarnate ;
Tant pour vous marier ; ah ! vous mourez ; c'est tant.
Corruption ! Toujours une main qui se tend !
Dès que le père expire ou que la mère est morte,
Les enfants orphelins s'en vont de porte en porte
Mendier pour payer le prêtre, et, sans remord,
Un marchand sacré vend sa pourriture au mort.
Rome sur tout prélève une part, s'attribue
Sur deux mules la bonne et laisse la fourbue,
Taxe le berger, tond la brebis, prend l'agneau,
Goûte la fille au lit, le vin dans le tonneau,

Flaire la cargaison du vaisseau dans le havre,
Et mange avant les vers le meilleur du cadavre.
Jésus disait aimer ; l'église dit : payer.

Le ciel est à qui peut acquitter le loyer,
On y sera logé bien ou mal, mieux ou guère,
Selon qu'on sera riche ou pauvre sur la terre ;
Arrière le haillon ! place au riche manteau !
Au mur du paradis Rome a mis écriteau.

La chaire de Saint-Pierre autrefois si sublime,
Espèce de tribune énorme de l'abîme,
Dont le dais formidable, au mystère mêlé,
Semblait s'évanouir dans un gouffre étoilé,
Est aujourd'hui l'obscur et lugubre boutique
Où le bien et le mal, la messe et le cantique,
Le vrai, le faux, le jour, la nuit, l'ombre et le vent,
Les anges, l'infini, la tombe, tout se vend !
Pourvu qu'il ait son crime en ducats dans son coffre,
L'homme le plus pervers voit le prêtre qui s'offre ;
Et le plus noir bandit qui soit sous le ciel bleu
Fouille à sa poche et dit au pape : Combien Dieu ?
Vous êtes un brigand, un gueux, un maniaque
De meurtres ; bien ; un tel, prêtre simoniaque,
Crible vos actions dans son hideux tamis,
Se signe, et dit : Allez, vos torts vous sont remis.

C'est triste d'être absous par ces viles engeances. —
Rois, si j'avais sur moi de telles indulgences,
De celles qui se font marchander et payer,
Je dirais à mon chien, pour me bien nettoyer,
De lécher le pardon d'abord, le crime ensuite.

Mais vous ne réglez pas ainsi votre conduite,
Et vous ne tombez pas dans ces scrupules vains.
Toujours, dans vos hauts faits de nuit et de ravins,
Comme vous entendez que Dieu vous soit commode,
Et comme parmi vous, en outre, il est de mode
Que la vipère prête au tigre son venin,
Vous avez près de vous un curé qui, bénin,
Vous conseille et vous sert dans toutes vos escrimes,
Qui trouve des raisons en latin à vos crimes,
Qui vous bénit après vos guets-apens, et coud
Un tedeum infâme à chaque mauvais coup.
D'où la difformité de la raison publique.
Caïphe et Busiris se donnent la réplique.
Quel est le faux ? quel est le vrai ? Qui donc a tort ?
C'est l'honnête homme. À bas le droit ! gloire au plus fort !
Le ciel a le rayon, mais le prêtre a le prisme.
La vérité bégaie et crache le sophisme ;
La probité n'est plus qu'un enrouement confus.

Veut-on protester, vivre, essayer un refus ?
 On s'arrête, empêché dans l'immense argutie
 Qu'en foule autour de vous le clergé balbutie ;
 On a le prêtre, là, dans le fond du gosier ;
 Et quand la conscience humaine veut crier
 Ou parler haut, elle a l'église pour pituite.

Oh ! le ciel grand ouvert, la prière gratuite,
 Le prêtre pauvre au point de ne distinguer plus
 Le cuivre d'un liard de l'or d'un carolus,
 L'autel et l'évangile ignorant le péage
 Et la monnaie, ainsi que l'astre et le nuage,
 C'était beau, c'était grand, c'était ainsi jadis,
 Dans le temps qu'on était des jeunes gens hardis,
 Et que, libre, on allait chanter dans la montagne !
 Est-ce que c'en est fait dans le deuil qui nous gagne ?
 Est-ce que les bons cœurs et les hommes de bien
 Ne verront plus cela sous les cieux : Dieu pour rien ?

Rome n'a qu'un regret, c'est que la bête échappe
 À l'ombre monstrueuse et large de sa chape,
 Que l'animal soit franc de son pouvoir jaloux,
 Que l'ours rôde en dehors du fisc, et que les loups
 Respirant l'air des cieux depuis le temps d'Évandre
 Sans qu'on puisse trouver moyen de le leur vendre.
 Dieu vole la nature au prêtre ; il la soustrait ;
 Il lui dit : Sauve-toi dans la vaste forêt !
 C'est son tort. Le soleil est de mauvais exemple ;
 Il ne réserve pas sa dorure au seul temple ;
 Il empourpre les toits laïcs, grands et petits,
 Les maisons, les palais, les cabanes, gratis.
 Quoi ! le brin d'herbe est libre et donne ce scandale
 De croître effrontément aux fentes de la dalle !
 La folle avoine, auprès du lierre son voisin,
 Pousse, sans acquitter le droit diocésain !
 Quoi ! depuis que l'Etna s'assied sur sa fournaise,
 Géant sombre, il n'a pas encor payé sa chaise !
 Quoi ! l'éclair passe, va, revient, sans rien donner !
 Quoi ! l'étoile ose luire, éclairer, rayonner,
 Sans qu'on lui puisse enfin présenter la quittance !
 Le pape est avec Dieu tête à tête, et le tance.
 Quoi ! l'on ne peut au lys des champs, pris au collet,
 Dire : pour les besoins du culte, s'il vous plaît !
 Quoi ! la vague, lavant les gouffres insondables,
 Couvre l'énormité des plages formidables,
 Quoi ! l'écume jaillit jusqu'à cette hauteur
 Sans retomber liard dans la main du quêteur !
 Oh ! si le prêtre enfin pouvait jeter sa serre
 Sur la vie, et la prendre à Dieu, son adversaire !
 Quel hosanna le jour où la fleur, le buisson,
 Le nid, devraient payer au curé leur rançon !

Le jour où l'on pourrait mettre une bonne taxe
 Sur l'usage que fait le pôle de son axe,
 Chicane sa caverne au lion, et tricher
 L'eau que boit le moineau dans le creux du rocher !

Donc, viatique, psaume et vêpres, scapulaires,
 Madones à clouer sur le bec des galères,
 La vertu du chrétien, la liberté du juif,
 Tout est en magasin et tout a son tarif.

Et les nécessités d'exploits hideux que crée
 Cette vente à l'encan de la chose sacrée !
 Ces pillages où Rome a plusieurs portions !
 Ces envahissements et ces extorsions
 D'héritages qu'on vient d'un coup de hache fendre,
 Et qui n'ont plus le bras du chef pour les défendre !
 Ces fouilles de corbeaux dans le ventre des morts !
 Ces guerres où, n'osant s'en prendre aux hommes forts,
 Craignant le bras qui frappe et la lance qui blesse,
 La couardise appelle au combat la faiblesse !

Quand on a devant soi des barons, la plupart
 Bandits bien crénelés et droits sur leur rempart,
 Maîtres de quelque place à d'autres usurpée,
 Qu'on arrondisse un peu sa terre avec l'épée,
 En jouant au plus brave et non pas au plus fin,
 Cela n'est pas très bien peut-être, mais enfin
 Coup pour coup, le fer bat le fer, cela se passe
 Entre ma panoplie et votre carapace,
 Nous sommes gens gantés d'acier, bottés d'airain,
 À visièrre féroce, à visage serein,
 En guerre ! et nous pouvons nous regarder en face.
 Mais qu'on prenne aux petits pour les gros ; mais qu'on fasse
 Un apanage à tel ou tel prélat câlin
 Avec des biens de veuve ou des biens d'orphelin ;
 Mais, au mépris des lois divines et chrétiennes,
 Pour doter des frocards et des braillards d'antiennes,
 Et des clerics qui, béats, par le vin attendris,
 Vous disent : faites maigre ! et mangent des perdrix,
 Qu'on pille son douaire à cette pauvre vieille,
 Qu'à cet enfant, qui fait un murmure d'abeille
 Et qui rit en voyant entrer les assassins,
 On vole sa maison et son champ, par les saints !
 Je dis que c'est horrible, et toute honte est bue
 Autant par qui reçoit que par qui distribue !
 Le meurtre vole afin d'acheter le pardon.

Rome est un champ ayant le moine pour chardon ;
 Que l'âne de Jésus vienne donc et le broute !

Ces prêtres qui pour ombre ont derrière eux le doute,
Faux, masqués, emmiellant de leur perfide esprit
Le bord du vase au fond duquel le démon rit,
Traîtres du ciel, à qui l'opprobre profitable
Donne bon feu, bon lit, bon gîte et bonne table,
Ah ! ces larrons sacrés, malheur sur eux, malheur !

Oh ! que j'aime bien mieux le simple et franc voleur !
Des fauves attentats sauvage cénobite,
Il a l'ombre pour antre et pour cloître ; il habite
Les déserts, les halliers creusés en entonnoirs,
Le derrière des murs croulants, les recoins noirs
Des palais qu'on bâtit, où, la nuit, dans les pierres
On entend le choc brusque et fuyant des rapières ;
Ce brigand a du sang au front, mais pas de fard ;
Il est âpre et hideux, mais il n'est point cafard,
Mais il ne se met pas un surplis sur le râble,
Mais il risque du moins sa peau, le misérable !
Le seigneur est la grille et le prêtre est la dent.

C'est grâce à tout cela que, la débauche aidant,
L'horreur est installée en nos tours féodales.

Ah ! crimes, deuils, banquets, prêtres, femmes, scandales !
Rire et foudre mêlant leurs funèbres éclats !
Nous frissonnons de voir tout ce qu'on voit, hélas,
Dans ces vaillants manoirs si glorieux naguères,
Quand, vieux aigles blanchis, et vieux faucons des guerres,
Par les brèches que fit le glaive, nous plongeons
Nos yeux dans la noirceur lugubre des donjons !

*

Le soleil déclinait ; de leurs piques bourruées
Les soldats refoulaient le peuple au coin des rues ;
Les prêtres chuchotaient près du trône rangés.
— J'ai faim, dit Elciis. L'empereur dit : Mangez.

II. LE DEUXIÈME JOUR – ROIS ET PEUPLES

Vous êtes plusieurs rois ici, j'en suis bien aise.
Donc on peut vous parler en face. Toi, Farnèse,
Rends-nous compte de Parme ; et toi, duc Avellan,
De Montferrat ; et toi, Visconti, de Milan.
Vous avez ces pays ; qu'est-ce que vous en faites ?
L'Italie est heureuse et voit de belles fêtes !
Le duc Sforce est un sbire ; il faudrait qu'on plongeât,
Pour trouver son pareil, plus bas que le goujat ;
Voulez-vous des bandits ? Guiscard vous en procure ;
Strongoni, qui mourut d'une manière obscure
L'an passé, n'avait pas vécu très clairement ;

Craignez Foulque après boire, Alde après un serment ;
 Squillaci roue et pend ; Malaspina s'adonne
 À mêler la jusquiame avec la belladone ;
 Le soir voit arriver joyeux à son festin
 Des gens que voit mourir l'œil pâle du matin.
 Si Pandolfe a trouvé quelque part sa patente
 De général, pardieu, ce n'est pas dans la tente.
 Sixte étrangla Thomond ; Urbin extermina
 Montecchi ; le vieux Côme égorgea Gravina ;
 Ezzelin est faussaire, Ottobon est bigame ;
 Litta fait poignarder dans un bal à Bergame
 Bernard Tumapailier, comte de Fezensac ;
 Jean massacre Borso ; Pons dérobe le sac
 Que Boccanegre avait laissé dans sa gondole ;
 Bonacossi sanglant rase la Mirandole ;
 Et quant à monsieur d'Este, ah ! tous vos généraux
 L'admirent ; quel vainqueur ! L'an passé, ce héros,
 Avec force soudards levant la pertuisane,
 Partit pour conquérir la marche trévisane ;
 On battait du tambour, on jouait du hautbois ;
 Un gros de paysans l'attaque au coin d'un bois,
 L'armée au premier choc plie, et ce guerrier rare
 Prit la fuite, et revint en chemise à Ferrare
 Après avoir été volé dans le chemin.
 Guy tue Alphonse afin d'être comte romain ;
 Le duc Fosdinovo vend Nice au barbaresque ;
 Spinetta se fait peindre ayant, dans une fresque,
 Un crâne entre les dents comme un singe une noix ;
 Fiesque empoisonne Azzo, c'est le mode génois ;
 De par l'assassinat Sapandus est exarque ;
 Cibo, pour traverser le lac Fucin, embarque
 Trois enfants, dont il doit hériter, ses neveux,
 Sur un bateau doré qu'il suit de tous ses vœux,
 Et qui les noie, étant fait de planches trop minces.
 Mais expliquons-nous donc, vous nommez ça des princes !
 Un tas de scélérats et de coupe-jarrets !
 La justice en leur nom prononce des arrêts ;
 On les appelle grands, nobles, sérénissimes ;
 Ils sont comme des feux allumés sur des cimes ;
 Augustes marauds ! gueux de l'honneur trafiquant.
 Drôles que frapperaient, à l'autel comme au camp,
 Au nom du chaste glaive, au nom du temple vierge,
 Ulysse de son sceptre et Jésus de sa verge !

Si vous vous êtes mis dans l'esprit qu'en ayant
 Plus d'infamie, on est un roi plus flamboyant,
 Si vous vous figurez vos races rajeunies
 Par vos férocités et vos ignominies,
 Rois, je vous le redis, vous vous trompez ; l'erreur,
 C'est de croire qu'un nom peut grandir par l'horreur,
 La fraude et les forfaits accumulés sans cesse.

Une augmentation de honte et de bassesse,
 D'ombre et de déshonneur n'accroît pas les maisons ;
 La fange n'a jamais redoré les blasons.
 Ah ! deuil sans borne après les prouesses sans nombre !
 Vous faites du passé votre piédestal sombre ;
 Sur les grands siècles morts sans tache et sans défaut
 Vous montez, pour porter votre honte plus haut !
 Vous semblez avec eux avoir fait la gageure
 D'égaliser leur lumière et leur lustre en injure,
 Et de ne pas laisser à leur vieille fierté
 Une splendeur sans mettre un opprobre à côté ;
 Et vous avez le prix dans cette affreuse joute
 Où votre abjection à leur gloire s'ajoute !

Ô Dieu qui m'entendez, ces hommes sont hideux,
 Certes, ils sont étonnés de nous comme nous d'eux.
 Avez-vous fait erreur ? et que faut-il qu'on pense ?
 À qui le châtement ? à qui la récompense ?
 Quelle nuit ! N'est-ce pas le plus dur des affronts
 Que nous les preux ayions pour fils eux, les poltrons !
 Et qu'abjects et rompant les anciens équilibres,
 Eux les tyrans, soient nés de nous, les hommes libres ;
 Si bien que l'honnête homme est chargé du maudit
 Et que le juste doit répondre du bandit !
 Qu'ont-ils fait pour porter des noms comme les nôtres ?
 Par quel fil pouvons-nous tenir les uns aux autres,
 Dieu puissant ! et comment avons-nous mérité
 Eux, ces pères, et nous, cette postérité ?
 Ah ! le siècle difforme et funeste où nous sommes,
 En étalant, auprès des tombes, de tels hommes,
 Si lâches, si méchants, si noirs, que j'en frémis,
 Offense la pudeur des aïeux endormis.

Le vent à son gré roule et tord la banderole.
 Je n'avais pas dessein quand j'ai pris la parole
 De dire tout cela, mais c'est dit, et c'est bon.
 Rois, je sens sur ma lèvre errer l'ardent charbon ;
 À moi simple, il me vient en parlant des idées ;
 La patrie et la nuit sur moi sont accoudées
 Et toute l'Italie en mon âme descend.
 Je sens mon sombre esprit comme un flot grossissant.
 Dieu sans doute a voulu, sire, que votre altesse
 Vît l'indignation qui sort de la tristesse.
 Je sais que par instants le public devient froid
 Pour le bien et le mal, pour le crime et le droit,
 Le comble de la chute étant l'indifférence ;
 On vit, l'abjection n'est plus une souffrance ;
 On regarde avancer sur le même cadran
 Sa propre ignominie et l'orgueil du tyran ;
 L'affront ne pèse plus ; et même on le déclare.
 À ces époques-là de sa honte on se pare ;

Temps hideux où la joue est rose du soufflet.
 La jeunesse a perdu l'élan qui la gonflait ;
 Le tocsin ne fait plus dresser la sentinelle,
 Ce fauve oiseau qui bat les cloches de son aile
 Est cloué sur la porte obscure du beffroi ;
 Oui, sire, aux mauvais jours, sous quelque méchant roi
 Féroce, quoique vil, et, quoique lâche, rude,
 Toute une nation se change en solitude ;
 L'échine et le bâton semblent être d'accord,
 L'un frappe et l'autre accepte ; et le peuple a l'air mort ;
 On mange, on boit ; toujours la foule, plus personne ;
 Les âmes sont un sol aride où le pied sonne ;
 Les foyers sont éteints, les cœurs sont endormis ;
 Rois, voyant ce sommeil, on se croit tout permis.
 Ah ! la tourbe est ignoble et l'élite est indigne.
 De l'avilissement l'homme porte le signe.
 L'air tiède et mou, le temps qui passe, la gaîté,
 Les chants, l'oubli des morts, tout est complicité ;
 Tous sont traîtres à tous, et la foule se rue
 À traîner les vaincus par les pieds dans la rue ;
 Le silence est au fond de tout le bruit qu'on fait ;
 On est prêt à baiser Satan s'il triomphait ;
 Le mal qui réussit devient digne d'estime ;
 L'applaudissement suit, la chaîne au cou, le crime,
 Que la libre huée a d'abord précédé ;
 On voit — car le malheur lui-même dégradé
 Abdique la colère et se couche et se vautre,
 Dans l'espoir d'avoir part au pillage d'un autre —
 Les extorqués faisant cortège aux extorqueurs.
 Pas une résistance illustre dans les cœurs !
 La tyrannie altière, atroce, inexorable,
 Est le vaste échafaud de l'homme misérable ;
 Le maître est le gibet, les flatteurs sont les clous.
 Mangé de la vermine ou dévoré des loups,
 Tel est le sort du peuple ; il faut qu'il s'y résigne.
 Des vautours, des corbeaux. Mais où donc est le cygne ?
 Où donc est la colombe ? où donc est l'alcyon ?
 Quand on n'est pas Tibère, on est Trimalcion.
 L'un rampe, lèche et rit pendant que l'autre opprime,
 Sombre histoire ! le vice est le fumier du crime ;
 Les hommes sont bassesse ou bien férocité ;
 Meurtre dans le palais, fange dans la cité ;
 Le tyran est doublé du valet ; et le monde
 Va de l'ancre du fauve à l'auge de l'immonde.

Tout ce que je dis là vous fait l'esprit content ;
 C'est votre joie, ô rois, mais écoutez pourtant.

Rois, qu'une seule voix proteste, elle réveille
 Au fond de ce silence une sinistre oreille
 Et fait rouvrir un œil terrible en cette nuit ;

Prenez garde à celui qui fait le premier bruit ;
 Un seul passant sévère et ferme déconcerte
 Dans son abjection l'immensité déserte ;
 Un vivant n'a qu'à dire aux cadavres un mot,
 Et l'ossuaire va se lever en sursaut.

Princes, aussi longtemps qu'on croit le ciel compère,
 On se tait ; tant qu'on voit le tyran qui prospère
 Et le lâche succès qui le suit comme un chien,
 C'est bon ; tant que le mal qu'il fait se porte bien,
 Sa personne est un dogme et son règne est un culte.
 Un beau jour, brusquement, catastrophe, tumulte,
 Tout croule et se disperse, et dans l'ombre, les cris,
 L'horreur, tout disparaît ; et, quant à moi, je ris
 De ceux qu'ébahiraient ces chutes de tonnerre.

Pisistrate, Manfred, Hippias, Foulques-Nerre,
 Hatto du Rhin, Jean deux, le pire des dauphins,
 Macrin, Vitellius, ont fait de sombres fins ;
 Rois, ce ne sont point là des choses que j'invente ;
 C'est de l'histoire. On peut régner par l'épouvante
 Et la fraude, assisté de tel prêtre moqueur
 Et fourbe, à qui les vers mangent déjà le cœur,
 On peut courber les grands, fouler la basse classe ;
 Mais à la fin quelqu'un dans la foule se lasse,
 Et l'ombre soudain s'ouvre, et de quelque manteau
 Sort un poing qui se crispe et qui tient un couteau.
 Vous dites : — Devant moi tout fléchit et recule ;
 Moi, je viens de Turnus ; moi je descends d'Hercule ;
 J'ai le respect de tous, étant né radieux
 Et fils de ces héros qui touchaient presque aux dieux. —
 Ne vous fiez pas trop à vos grands noms, mes maîtres ;
 Car vous seriez frappés, quels que soient vos ancêtres,
 Eussiez-vous sur le front l'étoile Aldebaran.
 On s'inquiète peu des aïeux d'un tyran,
 Du Chéréas quelconque on applaudit l'audace,
 Qu'Aurélien soit noble ou bourgeois, qu'il soit dace
 Ou hongrois, ce n'est pas ce que je veux savoir ;
 Mais il fut dur et sombre, et, quant au vengeur noir
 Qui rejette au tombeau cette âme ensanglantée,
 Que ce soit Mucapor ou que ce soit Mnesthée,
 Qu'importe ? Un tyran tombe, un despote est détruit,
 Je n'en demande pas davantage à la nuit.

Ces meurtres-là sont grands ; Brutus en est la marque ;
 Chion, Léonidas en poignardant Cléarque,
 Ont montré qu'ils étaient disciples de Platon ;
 Harmodius n'avait point de poil au menton
 Quand il dit : je tuerai le tyran ; il le tue ;
 Et la Grèce lui fait dresser une statue
 Qui tenait à la main une épée et des fleurs.
 On peut frapper le roi qui vit de vos malheurs,

L'usurpateur armé de forfaits et de ruses ;
 C'était l'opinion des grecs amants des muses,
 Peuple si délicat que, sous ces nobles cieux,
 Les orfèvres, sculpteurs des métaux précieux,
 Moulaient les coupes d'or sur la gorge des femmes.
 Ainsi furent punis certains hommes infâmes,
 Car on n'épargne point qui n'a rien épargné ;
 Et l'histoire les suit d'un regard indigné.

Moi, je ne juge pas ces justices sinistres ;
 Je les vois, je n'ai point la garde des registres
 Ni la revision des arrêts ; je n'ai pas
 De signature à mettre au bas de ces trépas ;
 C'est la chose de Dieu, non la mienne ; l'affaire
 Le regarde, et non moi, vieux néant de la guerre,
 Spectre qui vais traînant mes pas estropiés,
 Et qui sens des douleurs sous la plante des pieds ;
 Après tout, je ne suis ni mage ni prophète ;
 Et que la volonté du ciel profond soit faite !
 Rois, je n'apporte ici que l'avertissement.

Ô princes, vous pouvez crouler subitement.
 Vous avez beau compter sur vos soldats horribles ;
 Les comètes aussi sont fortes et terribles,
 Elles vont à l'assaut du soleil rayonnant,
 Elles font peur au ciel ; mais Dieu, rien qu'en tournant
 Son doigt mystérieux vers les nuits scélérates,
 Fait dans l'océan noir fuir ces astres pirates.

Le pas des lansquenets sonnait sur les pavés.
 — J'ai soif, dit Elciis. L'empereur dit : Buvez.

III. LE TROISIÈME JOUR – LES CATASTROPHES

L'éternité n'est point dans vos apothéoses ;
 Et Dieu ne l'a donnée à rien, pas même aux roses.
 Le temps que vous avez n'est pas illimité.
 Un jour vient, tout se paie ; et la calamité,
 Qui sortit si souvent de vos palais, y rentre.
 La foule alors, autour du maître dans son antre,
 Bouillonne et s'enfle ; on voit les pauvres demi-nus
 Rugir, humbles hier, brusquement devenus
 Plus hagards que les huns et que les massagètes.
 Ah ! les reines — je plains les femmes — sont sujettes
 Aux cheveux blanchissant dans une seule nuit.
 L'incendie au sommet des tours s'épanouit,
 Seule utile lueur qui sorte du despote ;
 Au-dessus du palais, buisson de flamme, il flotte,
 Et, croissant à travers les toits, ouvre au milieu
 Ses pétales d'aurore et ses feuilles de feu,
 Étant la rose horrible et fauve des décombres.

Vous avez dans vos cœurs ces pressentiments sombres ;
C'est pourquoi, malgré vous, vous êtes pleins d'ennuis.

Qui suis-je maintenant, moi qui parle ? Je suis
Un vieux homme qui va sur la route. On l'arrête.
Entrez ; il parle, il dit son avis sur la fête ;
Rien de plus. Rois, je suis cet horrible inconnu
Qu'on nomme le passant et le premier venu ;
Je suis la grande voix du dehors ; et les choses
Que je dis, et qui font blêmir vos fronts moroses,
Sont celles qu'à vos pieds tout un peuple vivant
Rêve et pense, et qu'emporte au fond des cieux le vent.

Car lorsque je disais que les âmes sont mortes,
Tout à l'heure, et que rien ne remue à vos portes,
Et que la lâcheté publique a fait la paix
Avec votre infamie, ô rois, je me trompais.
Non, Rome vit dans Rome, et l'eau bout dans le vase.
Mais à mon âge on peut broncher dans une phrase ;
Faire erreur sur un mot n'est rien ; l'essentiel
C'est d'être une âme honnête et droite sous le ciel.

Donc, le moment approche où la grappe, étant mûre,
Tombera. L'heure vient. — Mais j'entends qu'on murmure.
Est-ce que par hasard ils ont imaginé
Ces princes, ces bandits compagnons d'un damné,
Ces gangrenés du mal, ces rois en qui suppure
Toute l'abjection de notre époque impure,
Que j'étais un soldat de l'humeur des valets ;
Qu'en me disant : parlez, vous qui passez ! j'allais
Avec la flatterie, immonde et vil dictame,
Panser complaisamment l'ulcère de leur âme ;
Que moi, le vieux pisan, je courberais le front,
Et qu'ils pourraient, étant les malheureux qu'ils sont,
Ce Ranuce, ce Jean, ce Ratbert, cet Alonze,
Faire sucer leur plaie à la bouche de bronze !
Pour adorer Ratbert il faut être Ratbert ;
Pour admirer Ranuce en perfidie expert
Et Jean l'homme du meurtre, il faudrait que je n'eusse
Pas plus de cœur que Jean ni d'âme que Ranuce.

Oh ! laissez-moi cacher mon front sous mon manteau.
Quand me descendra-t-on dans le Campo-Santo,
Avec les trépassés augustes qu'on oublie,
Avec les chevaliers de la vieille Italie,
Loin des vivants, parmi les spectres d'Orcagna !
Pourquoi faut-il qu'à ceux que la guerre épargna
La mort vienne si tard, hélas ! menant en laisse
Ces deux chiens monstrueux, la honte et la vieillesse !

Ah ! jeunes gens ! les ans font plier mes genoux.
 Je suis triste jusqu'à la haine devant vous !
 Ah ! la décrépitude à l'opprobre ressemble !
 Le dedans reste ferme ; hélas, le dehors tremble.
 Nous avons beau flétrir ces nouveaux arrivants,
 Nous ne pouvons punir ; nous ne sommes vivants
 Que juste ce qu'il faut pour endurer l'offense.
 Qu'il est dur de rentrer dans la mort par l'enfance !
 Ah ! c'est un grand malheur et c'est un grand dépit
 D'être encore lion quand le renard glapit,
 D'entendre les chacals et les bêtes funèbres
 Faire leur fête horrible au milieu des ténèbres,
 Et de ne pouvoir pas, étant malade et vieux,
 Secouer sa crinière énorme jusqu'aux cieux !
 Je vois ce qui s'écroule et je vois ce qui monte,
 Ruine de la gloire et croissance de honte,
 Et j'ouvre avec regret mes vieux yeux assoupis.
 Et si je vais trop loin dans mes discours, tant pis !
 Car je n'ai pas le temps de prendre des mesures
 Du degré de respect qu'on doit à vos mesures,
 À vos tours, à vous, sire, et de la quantité
 De mépris qui convient à votre majesté.

Ô misère, pendant que tout entiers vous êtes
 Aux plaisirs, aux chansons, aux bals, aux coupe-têtes,
 Aux meurtres, aux festins abjects, aux jeux brutaux,
 Aux pièges qu'on se tend de châteaux à châteaux,
 Ceux-ci pillant ceux-là, ceux-là tondant les autres,
 Les plus sanglants disant tout bas des patenôtres,
 Sournois, ayant toujours votre ami pour danger ;
 Pendant que vous passez votre temps à manger,
 À vous soûler de vin et d'horreurs inconnues,
 Regardant l'impudeur des femmes presque nues,
 Contemplant aux miroirs vos malsaines pâleurs,
 Vous parfumant de musc, vous couronnant de fleurs,
 Et des gens que j'ai dit grossissant les prébendes,
 Hélas ! les sarrasins du Fraxinet, par bandes,
 Infestent la Provence et le bas Dauphiné ;
 Humbert, dauphin de Vienne, est chez lui confiné ;
 Personne ne défend la marche occidentale
 Où la cavalerie espagnole s'installe,
 Et je ne sache pas qu'un comte ou qu'un marquis
 S'en montre curieux et qu'on se soit enquis
 De quels Guadalquivirs et de quelles Navarres
 Sortent ces catalans et ces almogavares.
 Partout l'étranger vient et de Naple aux Grisons
 Montre sa pique au bord de nos noirs horizons.
 Chocs, alertes, assauts, invasions soudaines ;
 Ils viennent de Nubie, ils viennent des Ardennes.
 Au duc Welf qui, lassé de ne voir ni vaillant,
 Ni prince devant lui, vous regarde en bâillant,

Quel bras opposez-vous, dites ? Quel capitaine
 Aux usurpations des tyrans d'Aquitaine ?
 Une maille de moins défait tout le tricot ;
 Vous n'avez plus le Var, vous n'avez plus l'Escaut.
 Chaque passant arrache au vieux temple une brique.
 Abraham, empereur des maures en Afrique,
 Laissant derrière lui les royaumes penchés
 Et saignants, et les champs de cadavres jonchés,
 Approche, et le voilà qui touche à l'Italie ;
 Nos murs, dont le drapeau frissonnant se replie,
 Chancellent, et déjà sur leur morne blancheur
 Nous pouvons voir grandir l'ombre de ce faucheur.
 Du sud accourt le nègre, et du nord vient le singe ;
 Les huns sortent velus des forêts de Thuringe ;
 Le spectre d'Alaric rôde et sonne du cor ;
 Les vieilles nations vandales sont encor
 À nos portes, grinçant les dents et hurlant toutes,
 Dans la Souabe, pays fauve et qui n'a pour routes
 Que des sentiers perdus dans le sombre des bois.
 L'empereur grec pâlit dans Byzance aux abois ;
 Son armée est sans duc, sa flotte est sans drungaire ;
 Pas d'hommes, pas d'argent ; comment faire la guerre ?
 Toute la chrétienté le laisse sans appui ;
 Ce livide Andronic, entre les turcs et lui,
 N'a plus qu'un bras de mer de deux milles de large ;
 Ce César plie au poids du monde qui le charge ;
 Du toit de son palais, il voit à l'orient
 Les barbares tirer leurs sabres en riant ;
 Son fils, Kyr Michaël, craint de livrer bataille.

Ici, quels chefs a-t-on ? qui ? de la valetaille.
 Car vous n'obéissez qu'à plus petit que vous ;
 Vous avez l'orgueil bas ayant le cœur jaloux.
 Princes, l'infirmité de ce croulant empire,
 C'est que toujours le moindre est choisi par le pire ;
 Le cul-de-jatte est duc dans le camp des goîtreux.
 Quant aux moines à casque, ils se battent entre eux,
 Au lieu de s'occuper de notre délivrance.
 Villiers de l'Ile-Adam, de la langue de France,
 Guerroie Ugoccion, grand maître des portiers.
 Une gorgone sort de tous ces bénitiers ;
 Et le pape à servir des messes utilise
 Azon cinq, général des troupes de l'église.
 Le peu qui nous restait des bons vieux généraux
 Meurt de votre dédain aidé de vos bourreaux ;
 On oublie à Final don Fabrice, on expulse
 Roger, on met au ban de l'empire Trivulce ;
 Et l'ennemi s'avance, et vous n'avez plus là
 Bélisaire pour faire échec à Totila.

Tout le vieux fer romain n'est plus que de la rouille.

Deux femmes autrefois qui filaient leur quenouille,
 Voyant que l'étranger enjambait le fossé,
 Ont crié : guerre ! et pris la pique, et l'ont chassé ;
 Ces deux femmes, c'étaient, autant qu'il m'en souviene,
 Auxilia de Nice, et Mahaud d'Albon-Vienne.
 Fils de ces femmes-là qui battaient vos vainqueurs,
 Vous avez hérité des fuseaux, non des cœurs.

Déserteurs du pays, oppresseurs de l'empire,
 Le peuple est stupéfait et ne sait plus que dire
 Dans le saisissement de votre lâcheté.
 Que reste-t-il du ciel, rois, le soleil ôté,
 Et de la terre, hélas ! l'Italie éclipsée ?

Voilà. Je vous ai dit à peu près ma pensée.

*

Elciis s'arrêtant, car le jour était chaud,
 Dit : Je voudrais dormir. L'empereur dit : Bientôt.

IV. LE QUATRIÈME JOUR – DIEU

Le maître est insensé de peser ce qu'il pèse,
 Et, parce qu'on se tait, de croire qu'on s'apaise.

Princes, sachez-le bien. Les hommes d'autrefois
 Valaient mieux paysans que vous ne valez rois ;
 La clarté de leurs yeux gêne vos regards traîtres.
 Leurs pieds font en marchant un bruit de pas d'ancêtres.
 Quand, survenant du fond du vieil honneur lointain,
 Un d'eux entre chez vous à l'heure du festin,
 Il sent frémir autour de ses talons sévères
 Le tremblement des cœurs, des glaives, et des verres.

Oui, vous êtes les nains d'un temps chétif et laid ;
 Que le plus grand de vous mette mon gantelet,
 Je gage que son poing entrera dans le pouce.
 Au rebours de l'honneur le vil instinct vous pousse.

Nous sommes les vaillants ; vous, vos morts même ont peur ;
 L'angoisse d'un cœur faux et d'un esprit trompeur
 Fait grelotter vos os ; si bien que nos natures
 Se distinguent encor jusqu'en nos pourritures ;
 Vous êtes les petits et nous sommes les bons ;
 Et lorsque vous tombez, et lorsque nous tombons,
 La mort montre, parmi les broussailles farouches,
 Nos cadavres aux loups, et les vôtres aux mouches.

Les signes de ce temps, les voici : des clairons,
Des femmes dans les camps, des plumes sur les fronts,
Des carnivals durant la moitié de l'année,
Une jeunesse folle au plaisir acharnée,
Joyeuse ; et la rougeur sinistre des vieillards.

Quand deux pères rôdant le soir dans les brouillards
Se rencontrent non loin de vos éclats de rire,
Ils passent sans lever les yeux et sans rien dire.

Spectacle ténébreux qu'un peuple décroissant !
Même quand tous sont là, l'on sent quelqu'un d'absent ;
C'est l'âme, c'est l'esprit sacré, c'est la patrie.
Une foule avilie, une race flétrie
Perd sa lumière ainsi qu'un bois mort perd sa fleur.
Que ce soit l'Italie ajoute à ma douleur.
La chose est surprenante et triste que des traîtres,
Des coquins, généraux de moines et de reîtres,
Puissent rapetisser lentement dans leur main
Un peuple, quand ce peuple est le peuple romain.
En lisant aux enfants l'histoire d'Agricole
Ou de Cincinnatus, les vieux maîtres d'école
S'arrêtent et n'ont pas la force d'achever.
Hélas, on voit encor les astres se lever,
L'aube sur l'Apennin jeter sa clarté douce,
L'oiseau faire son nid avec les brins de mousse,
La mer battre les rocs dans ses flux et reflux,
Mais la grandeur des cœurs c'est ce qu'on ne voit plus.

Ne croyez pas pourtant que je me décourage.
Je ne fais pas ici le bruit d'un vent d'orage
Pour n'aboutir qu'au doute et qu'à l'accablement.
Non, je vous le redis, sire, le grand dormant
S'éveillera ; non, non, Dieu n'est pas mort, ô princes.
Le peuple ramassant ses tronçons, ses provinces,
Tous ses morceaux coupés par vous, pâle, effrayant,
Se dressera, le front dans la nuée, ayant
Des jaillissements d'aube aux cils de ses paupières ;
Tout luira ; le tocsin sonnera dans les pierres ;
Tout frémira, du cap d'Otrante au mont Ventoux ;
L'Italie, ô tyrans, sortira de vous tous.
De votre monstrueuse et cynique mêlée
Elle s'évadera, la belle échevelée,
En poussant jusqu'au ciel ce cri : la liberté !
Le vieil honneur tient bon et n'a pas déserté.
Pour ouvrir dans la honte ou la roche une issue,
Il suffit d'un coup d'âme ou d'un coup de massue.

Tous les peuples sont vrais, même les plus niés.
Vous vous tromperiez fort si vous imaginiez
Que Dieu permet aux rois, conseillés par le prêtre,

D'éteindre la lumière auguste, et qu'il peut être
 Au pouvoir de quelque homme ici-bas que ce soit
 De le vaincre, et d'aller aux cieux tuer le droit.

Régnez, frappez, soyez mauvais, faites des fautes,
 Faites des crimes, soit ; il est des lois très hautes.
 Les flots sont doute, erreur, trouble ; le fond est sûr.

Sachez-le, rois d'en bas, pour que ce globe obscur,
 Création fatale et sainte, rayonnante,
 Puis lugubre, et de tant de souffles frissonnante,
 Ne soit pas, dans l'horreur de l'abîme ignoré,
 Comme un sombre navire errant désemparé,
 Rois, afin que la vie, et l'être, et la nature,
 Restent et n'aillent pas se perdre à l'aventure
 Dans le morne océan du mystère inconnu,
 Par quatre chaînes d'or le monde est retenu ;
 Ces chaînes sont : Raison, Foi, Vérité, Justice ;
 Et l'homme, en attendant que la mort l'engloutisse,
 Pèse sur l'infini, sur Dieu, sur l'univers,
 Et s'agite, et s'efforce, orageux, noir, pervers,
 Avec ses passions folles ou criminelles,
 Sans pouvoir arracher ces ancres éternelles ?

*

Les yeux sous les sourcils, l'empereur très clément
 Et très noble écouta l'homme patiemment,
 Et consulta des yeux les rois ; puis il fit signe
 Au bourreau, qui saisit la hache.

— J'en suis digne,
 Dit le vieillard, c'est bien, et cette fin me plaît. —
 Et calme il rabattit de ses mains son collet,
 Se tourna vers la hache, et dit : — Je te salue.
 Maîtres, je ne suis point de la taille voulue,
 Et vous avez raison. Vous, princes et vous, roi,
 J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi.

I

Les pauvres gens de la côte,
L'hiver, quand la mer est haute
Et qu'il fait nuit,
Viennent où finit la terre
Voir les flots pleins de mystère
Et pleins de bruit.

Ils sondent la mer sans bornes ;
Ils pensent aux écueils mornes
Et triomphants ;
L'orpheline pâle et seule
Crie : Ô mon père ! et l'aïeule
Dit : Mes enfants !
La mère écoute et se penche ;
La veuve à la coiffe blanche
Pleure et s'en va.
Ces cœurs qu'épouvante l'onde
Tremblent dans ta main profonde,
Ô Jéhovah.

Où sont-ils tous ceux qu'on aime ?
Elles ont peur. La nuit blême
Cache Vénus ;
L'océan jette sa brume
Dans leur âme, et son écume
Sur leurs pieds nus.

On guette, on doute, on ignore
Ce que l'ombre et l'eau sonore
Aux durs combats Et les rocs aux trous d'éponges,
Pareils aux formes des songes,
Disent tout bas.

L'une frémit, l'autre espère.
Le vent semble une vipère.
On pense à Dieu
Par qui l'esquif vogue ou sombre
Et qui change en gouffre d'ombre
Le gouffre bleu !

II

La pluie inonde leurs tresses.
Elles mêlent leurs détresses
Et leurs espoirs.
Toutes ces tremblantes femmes,
Hélas ! font voler leurs âmes
Sur les flots noirs.

Et, selon les espérances,
Chacun voit des apparences
À l'horizon.
Le troupeau des vagues saute
Et blanchit toute la côte
De sa toison.

Et le groupe inquiet pleure.
Cet abîme obscur qu'effleure
Le goëland
Est comme une ombre vivante
Où la brebis Épouvante
Passe en bêlant.

Ah ! cette mer est méchante,
Et l'affreux vent d'ouest qui chante
En troublant l'eau,
Tout en sonnant sa fanfare,
Souffle souvent sur le phare
De Saint-Malo.

III

Dans les mers il n'est pas rare
Que la foudre au lieu de phare
Brille dans l'air,
Et que sur l'eau qui se dresse
Le sloop-fantôme apparaisse
Dans un éclair.
Alors tremblez. Car l'eau jappe
Quand le vaisseau mort la frappe
De l'aviron,
Car le bois devient farouche
Quand le chasseur spectre embouche
Son noir clairon.

Malheur au chasse-marée
 Qui voit la nef abhorrée !
 Ô nuit ! terreur ! Tout le navire frissonne,
 Et la cloche, à l'avant, sonne
 Avec horreur.

C'est le hollandais ! la barque
 Que le doigt flamboyant marque !
 L'esquif puni !
 C'est la voile scélérate !
 C'est le sinistre pirate
 De l'infini !

Il était hier au pôle
 Et le voici ! Tombe et geôle,
 Il court sans fin.
 Judas songe, sans prière,
 Sur l'avant, et sur l'arrière
 Rêve Caïn.

Il suffirait, pour qu'une île
 Croulât dans l'onde infertile,
 Qu'il y passât ;
 Il fuit dans la nuit damnée ;
 La tempête est enchaînée
 À ce forçat.

Il change l'onde en hyène,
 Et que veut-on que devienne
 Le matelot,
 Quand, brisant la lame en poudre,
 L'enfer vomit dans la foudre
 Ce noir brûlot ?
 La lugubre goëlette
 Jette à travers son squelette
 Un blanc rayon ;
 La lame devient hagarde,
 L'abîme effaré regarde
 La vision.

Les rocs qui gardent la terre
 Disent : Va-t'en, solitaire !
 Démon, va-t'en !
 L'homme entend de sa chaumière
 Aboier les chiens de pierre
 Après Satan.

Et les femmes sur la grève
 Se parlent du vaisseau rêve
 En frémissant ; Il est plein de clameurs vagues
 Il traîne avec lui des vagues
 Pleines de sang.

IV

Et l'on se conte à voix basse
 Que le noir vaisseau qui passe
 Est en granit,
 Et qu'à son bord rien ne bouge ;
 Les agrès sont en fer rouge,
 Le mât hennit.

Et l'on se met en prières,
 Pendant que joncs et bruyères
 Et bois touffus,
 Vents sans borne et flots sans nombre,
 Jettent dans toute cette ombre
 Des cris confus.

V

Et les écueils centenaires
 Rendent des bruits de tonnerres
 Dans l'ouragan ;
 Il semble en ces nuits d'automne
 Qu'un canon monstrueux tonne
 Sur l'océan.

L'ombre est pleine de furie.
 Ô chaos ! onde ahurie,
 Caps ruisselants,
 Vent que les mères implorent,
 Noir gouffre où s'entre-dévorent
 Les flots hurlants !

Comme un fou tirant sa chaîne,
L'eau jette des cris de haine
Aux durs récifs ; Les rocs, sourds à ses huées,
Mêlent aux blêmes nuées
Leurs fronts pensifs.

La mer traîne en sa caverne
L'esquif que le flot gouverne,
Le mât détruit,
Et la barre, et la voile
Que noue à sa chevelure
L'horrible nuit.

Et sur les sombres falaises
Les pêcheuses granvillaises
Tremblent au vent,
Pendant que tu ris sur l'onde,
De l'autre côté du monde,
Soleil levant !

I. « Un homme aux yeux profonds passait »

Un homme aux yeux profonds passait ; un patriarche
 Lui demanda : — Combien as-tu de jours de marche,
 Ô voyageur qui viens du côté du levant ?
 L'homme dit : — Je ne sais. Le vieux reprit : — Le vent,
 Ô voyageur qui viens du côté de l'aurore,
 T'a-t-il bien poursuivi ? L'homme dit : — Je l'ignore.
 Le vieillard dit : — Tu dois avoir près d'Engaddi
 Trouvé la caravane allant vers le midi ?
 Combien de voyageurs et de bêtes de somme ?
 — Je n'ai rien rencontré ni rien compté, dit l'homme.
 — Les hérons gris ont-ils passé dans le brouillard ?
 Dit le vieux. L'homme dit : — Je n'ai rien vu, vieillard.
 Et le vieillard reprit : — Homme au sombre visage,
 Aujourd'hui, dans ta route, as-tu selon l'usage,
 Auprès de la citerne entre Édom et Gaza,
 Crié trois fois le nom du saint qui la creusa ?
 Et l'homme répondit : — Quel saint ? que veux-tu dire ?
 Le vieillard repartit : — Homme, est-ce de la myrrhe
 Ou du baume qu'on doit en tribut envoyer
 Au tétrarque Antipas pour laver son foyer
 Et parfumer son lit ? — Je ne sais pas, dit l'homme.
 — Quoi ! tu ne connais point le roi que je te nomme ?
 — Non. — Le vieillard reprit : — Tu ne distingues pas
 Entre le lit de pourpre où se couche Antipas
 Et la paille qui sert aux bêtes de litière ?
 — Non, dit l'homme.

Ils parlaient auprès d'un cimetière.

L'œil du vieillard tomba sur les fosses ; il dit :
 — Tous ces êtres, hélas ! sur qui l'herbe grandit,
 Étaient jadis vivants, bruyants, joyeux, utiles ;
 Maintenant les voilà tombés chez les reptiles,
 Mangés des vers, mêlés à la terre, mêlés
 À la cendre, et gisants. — Non, dit l'homme. Envolés.
 Arriver au tombeau, c'est atteindre le faîte. —

Le patriarche alors reconnut un prophète,
 Et murmura pensif, à voix basse, pendant
 Que ce passant, doré par le rouge occident,
 Disparaissait au loin dans le désert sublime :

— Ô savant seulement des choses de l'abîme !

II. « Un grand esprit en marche »

Un grand esprit en marche a ses rumeurs, ses houles,
Ses chocs, et fait frémir profondément les foules,
Et remue en passant le monde autour de lui.

On est épouvanté si l'on n'est ébloui ;
L'homme comme un nuage erre et change de forme ;
Nul, si petit qu'il soit, n'échappe au souffle énorme ;
Les plus humbles, pendant qu'il parle, ont le frisson.

Ainsi quand, évadé dans le vaste horizon,
L'aiglon qui se hâte et qui cherche aventure
Tord la pluie et l'éclair, comme de sa ceinture
Une fille défait en souriant le nœud,
Quand l'immense vent gronde et passe, tout s'émeut ;
Pas un brin d'herbe au fond des ravins, que ne touche
Cette rapidité formidable et farouche.

III. « Autrefois, j'ai connu Ferdousi dans Mysore »

Autrefois, j'ai connu Ferdousi dans Mysore.
Il semblait avoir pris une flamme à l'aurore
Pour s'en faire une aigrette et se la mettre au front ;
Il ressemblait aux rois que n'atteint nul affront,
Portait le turban rouge où le rubis éclate
Et traversait la ville habillé d'écarlate.

Je le revis dix ans après vêtu de noir.
Et je lui dis :

— Ô toi qu'on venait jadis voir

Comme un homme de pourpre errer devant nos portes,
Toi, le seigneur vermeil, d'où vient donc que tu portes
Cet habit noir, qui semble avec de l'ombre teint ?

— C'est, me répondit-il, que je me suis éteint.

IV. Le Lapidé

Celui qui parle ici marchait dans une plaine
Sombre au point qu'un sentier s'y distinguait à peine ;
On entendait un bruit de foudre à l'horizon.

Il vit on ne sait quoi d'affreux dans le gazon ;
 Un monceau d'ossements, noir sous un tas de pierres.
 Alors, lui, le marcheur qui baisse les paupières,
 Il s'arrêta, sévère et triste, et dit à Dieu :
 — Dieu ! sous votre ciel calme et dans cet âpre lieu
 Où le vent vient gronder et l'apôtre se taire,
 Dans ce désert voisin d'Horeb, je vois à terre
 Quelque chose qui fut un homme, et qui vivait.
 C'était un mage ; il eut debout à son chevet,
 Tout le temps qu'il vécut, votre esprit formidable ;
 Et votre esprit parlait à son âme ; et le sable,
 Et la poussière, et l'eau qui coule du rocher,
 N'ont jamais empêché ses pieds nus de marcher ;
 Il passait les torrents et traversait les plaines ;
 Il était sur la terre une de vos haleines ;
 Il parlait au pontife, au scribe, au juge, au roi,
 Et sa bouche soufflait sur eux le vaste effroi ;
 Il ne ménageait pas non plus la sombre foule ;
 Il passait, dispersant sa parole, et la houle
 A le même frisson sous la trombe, et le bois
 Sous l'orage indigné, que l'homme sous sa voix.
 Du moins ce fut ainsi tant que vécut ce mage.
 En bas son âme, en haut l'astre, étaient du même âge,
 Et le peuple à ses pieds songeait dans la cité
 Quand il parlait au gouffre avec fraternité.
 Si bien que maintenant le voici dans cette herbe.
 Le peuple est trop obscur, le prêtre est trop superbe
 Pour se laisser longtemps crier par un passant
 Qu'il faut aider le faible et bénir l'innocent,
 Qu'il faut craindre l'augure et son sceptre d'érable,
 Mais que la vérité surtout est vénérable,
 Et que les fils d'Adam doivent se dire entre eux
 Qu'il s'agit d'être juste et non pas d'être heureux.
 Cet homme était sublime et pur dans ses prières ;
 C'est pourquoi, je le dis, le voilà sous ces pierres.
 Ce mage a cet amas d'affreux cailloux pour lit,
 Qui le tua vivant et mort l'ensevelit.
 Certes, l'arbre qui près du cadavre s'élève
 A plus d'ombrage ayant à ses pieds plus de sève ;
 L'herbe est belle, et les vers de terre sont contents ;
 Les loups ont, j'en conviens, à manger pour longtemps ;
 L'hyène après la chair rongera le squelette ;
 J'entends se réjouir dans l'ombre la belette,
 Et le corbeau qui hait votre soleil divin ;

Et l'églantier sauvage en fleur dans ce ravin
 A pu boire le sang dont ses roses sont faites.
 Est-ce donc à cela que servent les prophètes ?

Et Dieu lui répondit :

— D'abord, c'est à cela.

Il faut que la fleur dise à l'aube : me voilà !
 L'arbre existe ; il est bon que l'herbe soit épaisse
 Afin que la brebis joyeuse s'en repaisse ;
 Le ver de terre a droit de vivre ; et le vautour
 Dans le banquet du jour et de l'ombre a son tour ;
 Le grand ordre ignoré n'exclut pas la belette
 De ceux que la mamelle universelle allaite ;
 Et moi qui sais que tout a pour racine tout,
 Que, si l'un est couché, c'est que l'autre est debout,
 Que l'être naît de l'être, et sans fin se transforme,
 Et que l'éternité tourne en ce cercle énorme,
 Sans quoidans l'azur noir les soleils s'éteindraient,
 Je ne vois pas pourquoi les prophètes seraient
 Dispensés de donner leur chair pour nourriture
 À l'affamée immense et sombre, la nature.

Et puis ce lapidé sert encore à ceci :

C'est qu'il te fait songer. L'homme passe, obscurci
 Par la nuit, par l'hiver, par l'ombre, et par son âme,
 Car il met de la cendre où j'ai mis de la flamme ;
 Eh bien, puisqu'il est sourd, et puisqu'il est haineux
 À ceux qu'il voit venir ayant mon souffle en eux,
 Puisqu'il a son plaisir pour loi, pour dieu son ventre,
 Il est bon qu'en venant de jouer dans quelque antre
 Ses jours, son bien, son cœur, tout, sur un coup de dé,
 Soudain il voie à terre un sage lapidé,
 Et qu'il compare, ému d'une terreur sacrée,
 Les cadavres qu'il fait aux esprits que je crée.

— Et, poursuivait l'Esprit immense, écoute encor.
 Quand, tels que des chasseurs menant au son du cor
 Leur meute dans le bois sinistre des ténèbres
 Les peuples, devant eux poussant ces chiens funèbres,
 Haine, Ignorance, Envie, Orgueil, Rébellion,
 Ont traqué mon prophète ainsi que le lion,
 Quand ils boivent le sang et le vin dans leurs salles,
 Adorant, nains hideux, leurs fautes colossales,
 Quand le brûleur, soufflant sur un tas de charbon,
 Se dit mon prêtre, et quand le mal leur semble bon,

Les mages inspirés parlent aux multitudes,
Comme le sombre vent, du fond des solitudes,
Mais je n'ignore pas que ce n'est point assez.
Le prophète est bien grand, mais ne peut, je le sais,
Dire les mots divins qu'avec la langue humaine ;
Il sied que le prodige et que le phénomène
Apparaisse, et me nomme aux peuples, oublieux
De tout ce que j'ai mis d'obscur sur les hauts lieux ;
Il faut faire entrevoir à l'homme mon mystère,
L'ordre silencieux doit cesser de se taire,
Et, pour le ciel profond, c'est le moment d'avoir
La clameur rappelant les peuples au devoir ;
Un avertissement farouche est nécessaire ;
Votre terre a besoin qu'un verbe altier, sincère,
Innocent, prenne l'ombre effrayante à témoin ;
Alors il faut quelqu'un qu'on entende de loin
Et qui parle plus haut que la voix ordinaire,
Et c'est un des emplois que je donne au tonnerre.

Le vieux bey de la régence
Murmure en baissant le front :
Demain s'appelle vengeance
Quand hier s'appelle affront.

Lui qui creusa tant de fosses
Que, lorsqu'il passe, inclément,
Le ventre des femmes grosses
Tressaille lugubrement,

Il tient nu son cimenterre ;
Pâle, il bâille par instants ;
Puis il regarde la terre
Comme s'il disait : Attends.

Il rêve. On sent qu'il résiste
Comme le pin des forêts,
Et qu'il sera d'abord triste
Pour être terrible après.

Ses regards sont insondables ;
Son glaive dans ses yeux luit ;
Ses paupières formidables,
Où passe un éclair de nuit,

Laissent, sans qu'il les essuie,
Tomber sur son yatagan
Ces larges gouttes de pluie
Qui précèdent l'ouragan.

*Nous sommes les doreurs de proues.
 Les vents, tournant comme des roues,
 Sur la verte rondeur des eaux
 Mêlent les lueurs et les ombres,
 Et dans les plis des vagues sombres
 Traînent les obliques vaisseaux.*

*La bourrasque décrit des courbes,
 Les vents sont tortueux et fourbes,
 L'archer noir souffle dans son cor,
 Ces bruits s'ajoutent aux vertiges,
 Et c'est nous qui dans ces prodiges
 Faisons rôder des spectres d'or,*

*Car c'est un spectre que la proue.
 Le flot l'étreint, l'air la secoue ;
 Fière, elle sort de nos bazars
 Pour servir aux éclairs de cible,
 Et pour être un regard terrible
 Parmi les sinistres hasards.*

*Roi, prends le frais sous les platanes ;
 Sultan, sois jaloux des sultanes,
 Et tiens sous des voiles caché
 L'essaim des femmes inconnues
 Qu'hier on vendait toutes nues
 À la criée en plein marché ;
 Qu'importe au vent ! qu'importe à l'onde !
 Une femme est noire, une est blonde,
 L'autre est d'Alep ou d'Ispahan ;
 Toutes tremblent devant ta face ;*

*Et que veut-on que cela fasse
Au mystérieux océan ?*

*Vous avez chacun votre fête ;
Sois le prince, il est la tempête,
Lui l'éclair, toi l'yatagan,
Vous avez chacun votre glaive ;
Sous le sultan le peuple rêve,
Le flot songe sous l'ouragan.*

*Nous travaillons pour l'un et l'autre.
Cette double tâche est la nôtre,
Et nous chantons ! Ô sombre émir,
Tes yeux d'acier, ton cœur de marbre,
N'empêchent pas le soir dans l'arbre
Les petits oiseaux de dormir ;*

*Car la nature est éternelle
Et tranquille, et Dieu sous son aile
Abrite les vivants pensifs.
Nous chantons dans l'ombre sereine
Des chansons où se mêle à peine
La vision des noirs récifs.*

*Nous laissons aux maîtres les palmes
Et les lauriers ; nous sommes calmes
Tant qu'ils n'ont pas pris dans leur main
Les étoiles diminuées,
Tant que la fuite des nuées
Ne dépend pas d'un souffle humain.*

*L'été luit, les fleurs sont écloses,
Les seins blancs ont des pointes roses,*

On chasse, on rit, les ouvriers
 Chantent, et les moines s'ennuient ;
 Les vagues biches qui s'enfuient
 Font tressaillir les lévriers.

Oh ! s'il fallait que tu t'emplisses,
 Sultan, de toutes les délices
 Qui t'entourent, tu mourrais.
 Vis et règne, — la vie est douce.
 Le chevreuil couché sur la mousse
 Fait des songes dans les forêts ;

Monter ne sert qu'à redescendre ;
 Tout est flamme, puis tout est cendre ;
 La tombe dit à l'homme : vois !
 Le temps change, les oiseaux muent,
 Et les vastes eaux se remuent,
 Et l'on entend passer des voix ;

L'air est chaud, les femmes se baignent,
 Les fleurs entre elles se dédaignent ;
 Tout est joyeux, tout est charmant,
 Des blancheurs dans l'eau se reflètent ;
 Les roses des bois se complètent
 Par les astres du firmament.

Ta galère que nous dorâmes
 A soixante paires de rames
 Qui de Lépante à Moganez
 Domptent le vent et la marée,
 Et dont chacune est manœuvrée
 Par quatre forçats enchaînés.

I. L'homme est humilié de son lot

L'homme est humilié de son lot ; il se croit
Fait pour un ciel plus pur, pour un sort moins étroit ;
L'homme ne trouve pas de sa dignité d'être
Malade, las, souffrant, errant sans rien connaître,
Pareil au bœuf qui mange, au bouc qui s'assouvit,
Poudreux d'un pas qu'il fait, souillé d'un jour qu'il vit,
Fatigué du seul poids de l'heure vaine, esclave
Du lit qui le repose et du bain qui le lave ;
Il s'irrite, il s'indigne ; il se déclare enfin
Avili par la soif, insulté par la faim.
Hélas ! vieillir, trembler comme une feuille d'arbre,
Se refroidir, sentir ses os devenir marbre,
Après des songes noirs avoir de froids réveils,
Quel sort ! et l'homme pleure.

— Eh, disent les soleils,
Qu'est-ce donc que veut l'homme ? et quelle est sa folie ?
Le joug universel le comprime et le lie ;
Eh bien ? que lui faut-il et de quoi se plaint-il ?
L'être le plus grossier, l'être le plus subtil
Sont courbés comme lui par la force invisible.
Insensé, qui voudrait étreindre l'impossible
Dans les crispations débiles de son poing !
Il ne sait point que l'être est un ; il ne sait point
Que le mystère obscur couvre tout de sa brume ;
Que les vagues de l'ombre ont une affreuse écume
À qui nul front n'échappe, éblouissant ou noir,
Et que tout ce qui vit est fait pour recevoir
L'éclaboussure énorme et sombre de l'abîme.
Il trouve son destin trop humble et trop infime ;
Il se sent abaissé par ce ciel écrasant,
Eh ! c'est la loi commune, et rien n'en est exempt.
Il hait la cause ; il garde à l'infini rancune ;
Il voudrait être clair, limpide, sans aucune
De ces obscurités qui s'expliquent plus tard,
Que nous nommons énigme et qu'il nomme hasard ;
Il se rêve complet, sans tache, sans problème,
Portant sur son front l'aube ainsi qu'un diadème.
Pur, lumineux, serein, parfait, calme ; il voudrait
Être seul en dehors de l'effrayant secret.
Quoi ! tout ce qui naît, vit, s'allume, se consume,
Brille et meurt, ce serait pour aboutir à l'homme !
L'homme serait le but du splendide univers !
Mais que dirait la cendre et que diraient les vers ?

Quoi ! la création aurait pour toute fête
 Et pour tout horizon d'avoir l'homme à son faite !
 Dieu serait pour l'atome un piédestal d'orgueil !
 Non ! l'homme souffre et rampe ; il est son propre écueil ;
 Il tremble et tombe ; il sent peser sur lui sans cesse
 Son âme en ignorance et sa chair en bassesse ;
 Il est triste le soir et triste le matin ;
 Il tâte en vain le cercle où tourne son destin ;
 L'astre qu'il porte en lui suit une obscure ellipse ;
 La matière le voile et le sommeil l'éclipse ;
 Son berceau cache un gouffre ainsi que son cercueil ;
 C'est que tout a son crêpe et que tout a son deuil !
 Eh ! ne sommes-nous pas humiliés nous-même,
 Nous les soleils, les feux du firmament suprême,
 Quand l'ombre ouvre l'abîme où nous nous engouffrons :
 Avec les sombres nuits, ces immenses affronts ! —

II. La nuit ! la nuit ! la nuit !

La nuit ! la nuit ! la nuit ! Et voilà que commence
 Le noir de profundis de l'océan immense.
 Le marin tremble, aux flots livré ;
 Miserere, dit l'homme ; et, dans le ciel qui gronde,
 L'air dit : miserere ! Miserere, dit l'onde ;
 Miserere ! miserere !

Le dolmen, dont l'ortie ensevelit les tables,
 Pousse un soupir ; les morts se dressent lamentables.
 Gémissent-ils ? écoutent-ils ?
 La jusquiame affreuse entr'ouvre ses corolles ;
 La mandragore laisse échapper des paroles
 De ses mystérieux pistils.

Qu'a-t-on fait à la ronce et qu'a-t-on fait à l'arbre ?
 Qu'ont-ils donc à pleurer ? Pour qui l'ancre de marbre
 Verse-t-il ces larmes d'adieux ?
 Sont-ce les noirs Caïns d'une faute première ?
 Deuil ! ils ont la souffrance et n'ont pas la lumière !
 Ils ont des pleurs et n'ont pas d'yeux !

Le navire se plaint comme un homme qui souffre,
 Le tuyau grince et fume, et le flot qui s'engouffre
 Blanchit les tambours du steamer,
 Le crabe, le dragon, l'orphe aux larges ouïes,
 Nagent dans l'ombre où rampe en formes inouïes
 La vie horrible de la mer.

Le hallier crie ; il semble, à travers l'âpre bise,
 Qu'on entende hurler Nemrod, Sylla, Cambyse,
 Rongés du ver et du corbeau,
 Et sortir, dans l'orage et la brume et la haine,
 Des froids caveaux où sont les damnés à la chaîne,
 Les rugissements du tombeau.

Est-il quelqu'un qui cherche ? est-il quelqu'un qui rêve ?
 Est-il quelqu'un qui marche à l'heure où sur la grève
 Rôdent le spectre et l'assassin,
 Et qui sache, ô vivants ! pourquoi sanglote et râle
 La forêt, monstrueuse et fauve cathédrale,
 Où le vent sonne le tocsin ?

On entend vous parler à l'oreille des bouches ;
 On voit dans les clartés des branchages farouches
 Où passent de mornes convois ;
 Le vent, bouleversant l'arbre aux cimes altières,
 Emplit de tourbillons les blêmes cimetières ;
 Quelle est donc cette étrange voix ?

Quel est ce psaume énorme et que rien ne fait taire ?
 Et qui donc chante, avec les souffles de la terre,
 Avec le murmure des cieux,
 Avec le tremblement de la vague superbe,
 Les joncs, les eaux, les bois, le sifflement de l'herbe,
 Le requiem mystérieux ?

Ô sépulcres ! j'entends l'orgue effrayant de l'ombre,
 Formé de tous les cris de la nature sombre
 Et du bruit de tous les écueils ;
 La mort est au clavier qui frémit dans les branches,
 Et les touches, tantôt noires et tantôt blanches,

Sont vos pierres et vos cercueils.

III. L'homme se trompe !

L'homme se trompe ! Il voit que pour lui tout est sombre ;
 Il tremble et doute ; il croit à la haine de l'ombre ;
 Son œil ne s'ouvre qu'à demi ;
 Il dit : — Ne suis-je pas le damné de la terre,
 Lugubre atome, ayant l'immensité pour guerre
 Et l'univers pour ennemi ? —

S'il regarde la vie, elle est aussi le gouffre.
 Toute l'histoire pleure et saigne et crie et souffre ;
 Tous les purs flambeaux sont éteints ;

Morus après Caton dans le cirque se couche ;
Le genre humain assiste au pugilat farouche
Des grands cœurs et des noirs destins.

L'énigme universelle est proposée à l'âme,
L'âme cherche ; la terre et l'eau, l'air et la flamme
Font le mal, triste vision !
Le vent, la mer, la nuit sont pris en forfaiture ;
Hélas ! que comprend-on ? Peu de la créature,
Et rien de la création.

Les faits, qui sont muets et qui semblent funèbres,
Surgissent au regard comme un bloc de ténèbres,
Et rien n'éclaire et rien ne luit ;
L'horizon est de l'ombre où l'ombre se prolonge,
Où se dresse, devant l'humanité qui songe,
Toute une montagne de nuit.

Le sombre sphinx Nature, accroupi sur la cime,
Rêve, pétrifiant de son regard d'abîme
Le mage aux essors inouïs.
Tout le groupe pensif des blêmes Zoroastres,
Les guetteurs de soleils et les espions d'astres,
Les effarés, les éblouis,

Il semble à tout ce tas d'Œdipes qui frissonne
Que l'ouragan, clairon des nuages qui sonne,
La comète, horreur du voyant,
L'hiver, la mort, l'éclair, l'onde affreuse et vivante,
Tout ce que le mystère et l'ombre ont d'épouvante
Sorte de cet œil effrayant.

La nuit autour du sphinx roule tumultueuse. —
Si l'on pouvait lever sa patte monstrueuse,
Que contemplèrent tour à tour
Newton, l'esprit d'hier, et l'antique Mercure,
Sous la paume sinistre et sous la griffe obscure
On trouverait ce mot : Amour.

I. « Quoi ! le libérateur qui par degrés desserre »

Quoi ! le libérateur qui par degrés desserre
La double chaîne noire, ignorance et misère,
Le balayeur qui jette au vent le préjugé,
Quoi ! l'immense marcheur, jamais découragé,
Le Progrès, qui de flamme éblouit le vulgaire,
Détrône l'échafaud et musèle la guerre,
Qui fait avec les mœurs des ratures aux lois,
Change en romain l'étrusque, en français le gaulois,
Crée et brise, sans cesse use l'un contre l'autre
Les mensonges, et va, rapide et ferme apôtre,
Lui, dont la chaude haleine émeut l'homme troublé,
Quoi ! lui, le destructeur flamboyant, étoilé,
De l'antique caverne et de l'antique geôle,
Il n'a pu fondre encor la glace que d'un pôle !
Quoi ! celles qui de l'âme élèvent le niveau
Et qui n'ont qu'à passer pour faire un ciel nouveau,
Quoi ! du pur idéal ces comètes errantes,
Ces guerrières du bien, ces vastes conquérantes,
Les révolutions, archanges de clarté,
N'ont mis que la moitié de l'homme en liberté !
L'autre est encore aux fers, et c'est la plus divine.
Doux oiseaux qui chantez là-bas dans la ravine,
Quand donc lèvera-t-on l'écrou du triste amour ?

Ô rossignol de l'ombre, alouette du jour,
Vous, gais pillards des blés, des seigles et des orges,
Moineaux, vous, amoureux de l'azur, rouges-gorges,
Fauvettes qui planez de l'aube jusqu'au soir,
C'est pour vous, n'est-ce pas ? une douleur de voir
Que la porte de l'air s'est brusquement fermée
Au moment où les cœurs à travers la ramée
S'envolaient, tendre essaim vers le ciel bleu poussé,
Et que la vieille cage horrible du passé,
Où toujours notre effort retombe et nous ramène,
Tient par une aile encor cette pauvre âme humaine !
Ô libres oiseaux, fiers, charmants, purs, sans ennuis,
Vous dites à l'aurore, aux fleurs, à l'astre, aux nuits :
— Est-ce qu'on ne peut pas aimer quand on est homme ?

Et l'aube où Dieu se montre, et l'astre où Dieu se nomme,
La nuit qui fait tomber ses soupirs les plus doux
Du nid des rossignols dans le trou des hiboux,
Les fleurs dont les parfums dans les rayons se fondent,
Et les herbes, les eaux, les pierres vous répondent,
D'une si douce voix qu'on ne peut l'exprimer :
— Ô bons petits oiseaux, tout est fait pour aimer !

II. « Regardez-les jouer sur le sable accroupis »

Regardez-les jouer sur le sable accroupis,
Ou sur l'herbe, au milieu des fleurs, tendre tapis ;
L'un traîne la charrette et l'autre tient la pelle.
Le paradis leur parle et l'hymen les appelle.
Six ans donne parfois une tape à trois ans.
Puis l'âge vient, on marche, ô frais sentiers glissants !
Elle a six ans, il a neuf ans ; on se marie ;
L'aurore et le printemps sont en coquetterie ;
Les moineaux dans les bois font des choses entre eux
Qui changent deux enfants dans l'ombre en amoureux.
Encore un an, ou deux ; les filles sont farouches
Tout à coup, disent non, et sentent sur leur bouche
L'éclosion charmante et sombre du baiser ;
Ô mères, prenez garde ! Éros vient se poser
Dans les cœurs ; fauve oiseau, sans loi, sans frein, sans règle,
Qui commence en colombe et finit comme l'aigle.
N'importe ! c'est exquis. Cupidon est Bébé ;
Pyrame ne sait pas de quel sexe est Thisbé,
Et Bérénice joue au volant avec Tite.
Bel âge, où l'idylle est encor toute petite !

III. « Il faut boire et frapper la terre d'un pied libre ! »

Il faut boire et frapper la terre d'un pied libre !
Dit Horace ; et la chose est vraie aux bords du Tibre,
Vraie aux bords de la Seine ; et songeons aux amours,
Maintenant, dit Horace, et moi je dis : Toujours !
Amis ! amis ! amis ! soyons tous frères ! gloire
À la beauté, vêtue ou non ! Va-t'en, nuit noire !
La jeune année arrive avec l'aurore au front,
Remet le temps à neuf, court d'un pas leste et prompt
Lave le ciel, sourit à la terre engourdie,
Et commence gaîment, par une mélodie,
Le printemps. Chantez, nids ! Ô fleurs, dans les fossés,

Les ravins, les étangs, les bois, les champs, croissez !
 Boutons d'or que j'ai vus jadis aux Feuillantines,
 Renaissez ! Fourmillez, liserons, églantines,
 Pâquerettes, iris, muguets, lilas, jasmins !
 Le petit enfant mai frappe dans ses deux mains.
 Allons, dépêchez-vous de naître, il vous appelle.
 Il veut parer la terre ainsi qu'une chapelle,
 Et mettre une guirlande autour du genre humain.
 Avril s'appelle Amour et juin s'appelle Hymen,
 Le fruit suivra la fleur. Faisons des nids, fauvettes !
 La jeune fille rêve et rit quand vous en faites.
 Donnez l'exemple, oiseaux ! les vierges aux yeux doux
 Vous regardent, ayant des ailes comme vous.
 J'erre ; un vent tiède émeut les bois, je vois les scènes
 Que font les pauvres fleurs aux papillons obscènes ;
 Le lys vers le bourdon se penche, et, l'écoutant,
 A l'air de s'écrier : Ah ! vous m'en direz tant !
 L'ombre a le tremblement sonore d'une tente
 Et cache les amours ; la nature est contente ;
 Et la fécondité fermente ; et les appas,
 Les soupirs, les baisers, ne s'inquiètent pas
 Si quelque orage couve, et si cette gorgone,
 La foudre, au loin, là-bas, à l'horizon bougonne.
 Le vallon fleuri semble un encensoir fumant.
 Quelqu'un a mis le feu partout, l'embrasement
 Va de l'arbre au nuage et du ciel à la terre ;
 La prairie a l'éclat glorieux d'un cratère,
 Partout des fleurs de pourpre, et tout flambe et tout luit,
 Et la création bouillonnant à grand bruit
 Bout tout entière ainsi qu'une eau dans la chaudière,
 Et tout rit, le soleil étant l'incendiaire.
 Oh ! quelle vaste joie en cet abîme bleu !
 À toute cette aurore il faudra dire adieu.
 Hélas ! cela finit par s'éteindre, une fête !
 Nous n'y consentons pas, on détourne la tête,
 À chaque heure qui passe on veut se retenir.
 Mais rien ne ralentit le pas de l'avenir,
 Il ne demande pas la permission d'être,
 Il vient. Souvenons-nous que demain est un traître,
 Et, puisque nous avons Aujourd'hui, jouissons.
 L'eau qui fuit en chantant nous donne des leçons ;
 Fuyons, mais chantons. L'air est plein de senteurs douces
 Un ensemencement de fleurs couvre les mousses.
 L'homme est ombre ; on ne peut guère dire pourquoi

Nous sommes sur la terre. Eh bien, je le dis, moi,
C'est pour aimer. Et Dieu nous a créés pour faire
Éclorre un peu d'amour sur cette obscure sphère
Et pour faire lever un astre dans nos cœurs.
Être deux, c'est la loi. Les merles, ces moqueurs,
L'observent aussi bien que le ramier fidèle.
Si la nature, avec de si puissants coups d'aile,
Remue éperdument et partout à la fois
La vie au fond des mers, des cieux, des champs, des bois,
C'est afin d'arriver à son but, faire un couple.
Si le chêne est solide et si la branche est souple,
C'est parce que le nid a besoin dans l'azur
Que le rameau soit tendre, et que l'arbre soit sûr.
L'ombre en son innocence énorme a le satyre.
L'homme cherche, la vierge attend, la femme attire ;
Léandre veut Héro, Manon veut Desgrieux ;
Sachez cela, vous tous, vivants mystérieux.
Paix aux cœurs douloureux et joie aux fronts moroses !
Quel tourbillonnement éblouissant de roses !

IV. En Grèce !

Écoute, si tu veux, puisque nous nous aimons,
Nous allons tous les deux fuir par delà les monts ;
Nous irons sous le ciel de Grèce, où sont les muses.
Tu verras, toi qu'un rien charme, toi qui t'amuses
Du vol d'un papillon, comment les aigles font
Quand ils planent autour du firmament profond ;
Tu verras par moments le fronton blanc d'un temple,
Avec la modestie auguste de l'exemple,
Se montrer à demi derrière un bois vermeil ;
Tu verras l'aloès étaler au soleil
Des petits lacs de pluie aux pointes de ses feuilles ;
Toi qui souvent, pensive et pure, te recueilles,
Toi qui soupire, toi qui songes, toi qui vois,
Tu prêteras l'oreille à de sauvages voix,
Et tu te pencheras sur des échos sublimes ;
Car c'est l'altier pays des gouffres et des cimes,
Belle, et le cœur de l'homme y devient oublieux
De tout ce qui n'est pas l'aurore et les hauts lieux ;
Et tu seras bien là, toi radieuse et fière ;
Tu seras à mon ombre et moi dans ta lumière.

Viens ; devant la splendeur de cet horizon bleu,
 Nous sentirons en nous croître dans l'ombre un dieu ;
 Viens, nous nous aimerons dans ces fiers paysages
 Comme s'aimaient jadis les belles et les sages,
 Comme Socrate aimait Aspasia aux seins nus,
 Comme Eschyle, le chanfre immense, aimait Vénus,
 Dans l'extase sereine et sainte, dans l'ivresse,
 L'héroïsme, la joie et l'espoir ; car la Grèce,
 Terre où dans le réel l'idéal se confond,
 Seule, a de ces amours, avec l'Olympe au fond.
 Oh ! l'amour, le superbe amour, c'est le mystère !
 Dieu manquerait au ciel s'il manquait à la terre,
 Car la création n'est qu'un vaste baiser ;
 Aimer, c'est le moyen de Dieu pour apaiser.
 C'est le cœur qui nous crée et l'âme qui nous sauve ;
 Car l'hostie et l'hymen, et l'autel et l'alcôve
 Ont chacun un rayon sacré du même jour ;
 La prière est la sœur tremblante de l'amour ;
 Qui prie adore ; aimer, c'est prier une femme ;
 Les deux lumières sont au fond la même flamme.
 Belle au tendre regard, ce que nous demandons
 Aux baisers, aux transports brûlants, aux abandons
 S'achevant en sommeil dans les bras l'un de l'autre
 C'est ce que demandait aux tonnerres l'apôtre,
 C'est ce que dans Tharsis, dans Thèbes, dans Ombos,
 Le prophète éperdu demandait aux tombeaux,
 La révélation, l'éternité, la vie !
 À la suite d'une âme être une âme ravie,
 Sentir l'être sacré frémir dans l'être cher,
 Apercevoir un astre à travers une chair,
 Voir à travers le cœur humain l'âme divine,
 Achever ce qu'on voit avec ce qu'on devine,
 C'est croire, c'est aimer. Par Ève l'homme naît.
 La femme est vers le ciel tournée, et ce qui n'est
 Que parfum dans la rose est encens dans la femme.
 Adorons.

Nous irons au pays du dictame,
 Du laurier, et de l'arbre à palmes, cher aux dieux ;
 Lieux bénis où le vent reste mélodieux
 À force d'avoir mis son souffle dans les lyres.
 Ô femme, ô fier œil noir qui m'emplit de délires,
 Viens montrer à ce ciel de Grèce ton éclair,
 Viens montrer à Paros le marbre de ta chair ;
 Toi, la Vénus nouvelle, à la Vénus ancienne

Viens te comparer ! Toi, cette parisienne
Céleste, qui s'habille avec un goût profond,
Qui livre et cache, donne et reprend, sait à fond
L'art de la transparence enivrante, et câline
Mes yeux ardents avec la blanche mousseline,
Belle, viens compléter Athène avec Paris.

Ô toi qui souffres, plains, consoles et souris,
Je t'aime. Tu me fais l'effet d'une harmonie
Éclose d'on ne sait quelle harpe infinie.
N'es-tu pas l'esprit simple et calme ? N'as-tu pas
Un rythme obscur et doux dans chacun de tes pas ?
Galatée est lascive et Lesbie impudique ;
Toi, même au bain, jamais ta chasteté n'abdique ;
Ta beauté tremble et flotte au gré du flot mouvant,
Mais tu fuis si le bruit des feuilles dans le vent
Éveille le souci de pudeur qui t'obsède,
Et toute l'épaisseur de l'eau te vient en aide
Ainsi qu'une nuée au secours d'un rayon ;
Naiade, tu craindrais un regard d'alcyon.
Tu dis : Mon cœur demeure innocent, puisqu'on m'aime !
Rien ne peut te ternir, ô pur albâtre ; et, même
Dans les ravissements de l'amour accepté,
Tu restes la candeur, étant la volupté.
Parfois tu viens, muette et grave, sous l'yeuse
T'asseoir, puis te voilà subitement joyeuse,
Tu te mets à chanter quelque chanson d'enfant,
Et j'écoute, attendri, ton rire triomphant.
Oh ! quel être charmant que celui qui varie
Tantôt son enjouement jusqu'à la rêverie,
Tantôt son chant plaintif jusqu'au refrain railleur,
Et qui, soudain, quittant pour le hallier en fleur
L'empyrée où l'esprit en plein azur s'enfonce,
Terrestre et cependant aérien, renonce
Au vol de l'ange et prend les ailes de l'oiseau !
Ta taille a la souplesse aimable du roseau ;
Une lueur errante emplît ton sourcil sombre,
Comme si l'âme allait et venait dans cette ombre ;
Il semble que Dieu met un ange à ton côté ;
Tu m'éblouis ; parfois je crois, fleur de beauté,
Entendre autour de toi des murmures d'abeille.
Quand près de moi tu viens, apportant ta corbeille,
Comme dans leur vieux cloître autrefois les nonnains,
Faire un tas de petits chefs-d'œuvre féminins,

Je t'admire, et je crois voir l'aube qui se lève.
On a beau tout rêver, tu dépasses le rêve ;
Ton œil promet l'amour, ton cœur donne le ciel.
Tu passes dans la vie, humble, sans peur, sans fiel,
Sans faire de reproche à l'ombre, toi l'étoile.
Une musique sort, comme à travers un voile,
De ta beauté naïve et farouche à la fois ;
Ta grâce est comme un luth qui vibre au fond du bois ;
Tu sembles une note adorable ajoutée
Au concert qu'ici-bas l'âme écoute enchantée ;
Car la femme est de tout le divin complément,
Car dans l'hymne éternel rien n'est faux, rien ne ment,
Et la nature, voix profonde, chante juste.

Viens, nous habiterons un coin de terre auguste
Que je connais ; un fleuve est dans ce paradis,
C'est le Diras, torrent superbe, qui jadis
Sortit de terre afin de secourir Hercule ;
Puis, jusqu'à l'horizon si le regard recule,
On voit le Sperchius, sorti des mêmes monts
Que le Diras, hanté par les mêmes démons,
Qui serpente et qui va se perdre aux mers de Crète,
Puis Thélos, devant qui le tonnerre s'arrête,
Car c'est là qu'autrefois, fronçant leurs noirs sourcils,
Les grands amphictyons songeaient, en cercle assis.

**Trêve à toutes ces vaines choses !
Vous êtes dans l'ombre, sortons.
Sans vous brouiller avec les roses,
Évadez-vous des Jeannetons.**

**Enfuyez-vous de ces drôlesses.
Derrière ces bonheurs changeants
Se dressent de pâles vieillesses
Qui menacent les jeunes gens.**

**Crains Manon qui te tend son verre ;
Crains le grenier où l'on est bien.
Perse, à l'alcôve de Néère,
Préférerait l'autan libyen.**

**Ami, ta vie est mansardée,
À ce petit ciel bas, plafond
De la volupté sans idée,
Les âmes se heurtent le front.**

**Le temps déforme la jeunesse
Comme un vieux décor d'opéra.
Gare à vous ! c'est par l'ivrognesse
Que la bacchante finira.**

**L'églogue serait indignée,
Dans vos noirs galetas sans jour,
De voir des toiles d'araignée
Au bout des ailes de l'amour.**

**Le houx sacré, frère du lierre,
Que cueillait Plaute au fond des bois,
À Margoton trop familière
Eût dans l'ombre piqué les doigts.**

**L'antique muse tiburtine
Baisait les fleurs, le jasmin pur,
Le lys, et n'était libertine
Qu'avec les rayons, dans l'azur.**

**Vous avez autre chose à faire
Que d'engloutir votre raison
Dans la chanson qu'Anna préfère
Et dans le vin que boit Suzon.**

**Il est temps d'avoir d'autres fièvres
Que de voir se coiffer, le soir,
Lise, une épingle entre les lèvres,
Éblouissement d'un miroir.**

**Frère, l'heure folle est passée.
Debout, frère ! il est peu séant
D'attarder l'œil de sa pensée
À la figure du néant.**

**Laisse là Fanchon et Fanchette !
Fermons les jours faux et charmants.
L'honneur d'être un homme s'achète
Par ces graves renoncements.**

**Les amourettes énervantes
Fatiguent, sans les émouvoir,
Les âmes, ces grandes servantes
De la justice et du devoir.**

**Viens aux champs ! les champs sont sévères
Et pensifs plus que tu ne crois ;
Les monts font songer aux calvaires,
Les arbres font songer aux croix.**

**Oublions les soupers, les veilles,
Le vin, le brelan, l'écarté !
Viens noyer ton cœur aux merveilles
De l'immense sérénité !**

**Fuyez ; prenez votre volée.
Un peu plus et nous traînerons
Notre rauque idylle éculée
Dans le ruisseau des Porcherons.**

**Ouvrez les ailes de vos âmes ;
Enfoncez le toit s'il le faut,
Les révélations, les flammes,
Et les ouragans sont là-haut.**

**Levez vos cœurs, levez vos têtes.
Allez où l'on a sur le front
Le vaste espace, les tempêtes,
Les étoiles, et pas d'affront.**

**Vous êtes faits comme les lyres,
Et pleins d'altiers frémissements ;
De profonds et vagues sourires
Vous appellent aux firmaments.**

**Viens, nous lirons les livres sombres
Des penseurs et des combattants,
Pendant que Dieu fera des ombres
Et des clartés dans le printemps.**

**Nous scruterons les maux, les guerres,
Et le creux fatal qu'a laissé
Le pied tragique de nos pères
Dans l'âpre fange du passé.**

**Nous examinerons les songes,
L'autel, les korans, les clergés,
Les spectres mêlés aux mensonges,
Les dieux mêlés aux préjugés.**

**Molière, au fourbe ôtant sa guimpe,
Mina Bossuet comme il put ;
Pascal frappa ; Swift à l'Olympe
Offrit ce miroir, Lilliput.**

**Nous regarderons sur la terre
Ce tas d'erreurs que Beaumarchais
Rabelais, Diderot, Voltaire,
Ont remué de leurs crochets.**

**Nous saluerons ces Diogènes
De la raison et du bon sens ;
Nous entendrons tomber les chaînes
Derrière ces divins passants.**

**Ô France, grâce à ces sceptiques,
Tu voyais le fond ; tu trouvais
Des ordures sous les portiques
Et sous les dogmes des forfaits.**

**Ces puissants balayeurs d'étable
Ont fait un lion d'un baudet ;
Dans leur cynisme redoutable
Un tonnerre profond grondait.**

**Sur l'homme dans l'ignominie
Ils jetaient leur rude gaîté,
Sachant que c'est à l'ironie
Que commence la liberté.**

**Dieu fait précéder, quand il change
En victime, hélas, le bourreau,
L'effrayant glaive de l'archange
Par le rasoir de Figaro.**

**La comédie amère et saine
Fait entrer Méduse en sortant ;
Quand Beaumarchais est sur la scène
Danton dans la coulisse attend.**

**Les railleurs sous leur joug lugubre
Consolent les âges de fer ;
Leur éclat de rire salubre
Déconcerte l'antique enfer.**

**Ils ont fait l'interrogatoire
Farouche, à travers le bâillon,
Des religions par l'histoire,
De la pourpre par le haillon.**

**Durs au bigot, fatals au cuistre,
Ils promènent à petit bruit
Une lueur gaie et sinistre
Dans le grand baigne de la nuit.**

**Escobar est le chat qui rôde
Et fuit, mais Voltaire est le lynx.
Ils font, sans pitié pour la fraude,
Rire la Gaule au nez du sphinx.**

**Ces douteurs ont frayé nos routes,
Et sont si grands sous le ciel bleu
Qu'à cette heure, grâce à leurs doutes
On peut enfin affirmer Dieu !**

**Leur rouge lanterne nous mène.
Ces contemplateurs du pavé,
En fouillant la guenille humaine,
Cherchaient le peuple, et l'ont trouvé.**

**Ils ont, dans la nuit où nous sommes,
Retrouvé la raison, les droits,
L'égalité volée aux hommes,
En vidant les poches des rois.**

**Ils ont fait, moqueurs nécessaires,
Et plus exacts que Mézeray,
De la torsion des misères
Tomber goutte à goutte le vrai.**

**Ils ont nié la vieille bible ;
Ces guérisseurs, ces factieux
Ont fait cette chose terrible :
L'ouverture de tous les yeux.**

**Ils ont, sur la cime vermeille,
Montré l'aurore au genre humain ;
Ils ont été la grande veille
Du formidable lendemain.**

**La révolution française
C'est le salut, d'horreur mêlé.
De la tête de Louis seize,
Hélas ! la lumière a coulé.**

LA SŒUR DE CHARITÉ

J'avais vingt ans, j'étais criblé de coups de lance,
On me porta sanglant et pâle à l'ambulance.
On me fit un lit d'herbe, on me déshabilla.
J'avais sur moi des vers ; j'étais, dans ce temps-là,
Poète, comme Horace amoureux de Barine. Les lances
qui m'avaient fort piqué la poitrine
Avaient aussi troué mes quatrains à Chloris.
Tout manquait ; on n'est pas soigné comme à Paris
Dans ces vieilles forêts du pays de Thuringe ;
Le chirurgien dit : — Nous n'avons pas de linge.
Il lut mes vers et dit : — C'est un payen, je crois.
La sœur de charité fit un signe de croix.
Et le docteur reprit : — Pas de linge ! que faire ? —
Ah ! cette guerre était grande, et je la préfère
À votre paix. Quel temps ! je suis un des témoins.
J'ai des grades de plus et des cheveux de moins,
Le vieux général songe au jeune capitaine ;
Et l'envie. Ah ! l'aurore est charmante, et lointaine ! —
Donc je perdais mon sang, j'étais évanoui.
J'étais jeune, blessé, mourant, mais vivant ; oui,
Très vivant ! Le docteur disait : — La mort est sûre
Si l'on ne parvient pas à bander la blessure ;
Du linge ! ou dans une heure il est mort ! — Cependant
Il partit. La bataille autour de nous grondant,
Pleine de chocs, de meurtre et d'ombre, et des haleines
De l'immense agonie éparse dans les plaines,
L'appelait de sa voix formidable au secours ;
On ne donne aux blessés que des instants très courts.
J'étais seul, et mon flanc saignait, et mon épaule
Ruisselait, et la sœur de Saint-Vincent de Paule,
Très jeune, pâle, et rose à travers sa pâleur,
Me veillait. Elle dit : — Sauvons-le ! quel malheur !
S'il mourait, il serait damné, ce pauvre impie ! —
Elle arracha sa guimpe et fit de la charpie.
Tout entière à ses soins pour le jeune inconnu,
Elle ne voyait pas que son sein était nu,
Moi, je rouvrais les yeux... — Ô muses de Sicile,
Dire à quoi je pensais, ce serait difficile !

Une telle promesse étant faite à l'abîme,
On attend la lueur d'une action sublime
Et, s'en croyant déjà vaguement éclairé,
Le peuple bat des mains. — Va donc, hélas ! — J'irai,
Dit-il, et reviendrai vainqueur ou mort.

La plaine
De tous les grondements de la bataille est pleine.
Soldats, sabres au vent ! histoire, sois témoin !
Dans la vaste fumée il disparaît au loin.
Et la journée est longue et la mêlée est noire.

Il revient ! — Cueillez tous des palmes ! hurrah ! gloire !
Le peuple, à saluer les nobles têtes prompt,
Accourt. — France ! il revient, c'est un laurier au front,
Ou, comme Franceschi qu'on rapporta naguère,
Couché tout de son long sous son manteau de guerre !
C'est un grand nom de plus au livre d'or inscrit... —

Et la victoire pleure, et le sépulcre rit.

I. Liberté

De quel droit mettez-vous des oiseaux dans des cages ?

De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux bocages,
Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux vents ?

De quel droit volez-vous la vie à des vivants ?

Homme, crois-tu que Dieu, ce père, fasse naître
L'aile pour l'accrocher au clou de ta fenêtre ?

Ne peux-tu vivre heureux et content sans cela ?

Qu'est-ce qu'ils ont donc fait tous ces innocents-là
Pour être au baigne avec leur nid et leur femelle ?

Qui sait comment leur sort à notre sort se mêle ?

Qui sait si le verdier qu'on dérobe aux rameaux,

Qui sait si le malheur qu'on fait aux animaux

Et si la servitude inutile des bêtes

Ne se résolvent pas en Nérons sur nos têtes ?

Qui sait si le carcan ne sort pas des licous ?

Oh ! de nos actions qui sait les contre-coups,

Et quels noirs croisements ont au fond du mystère

Tant de choses qu'on fait en riant sur la terre ?

Quand vous cadenassez sous un réseau de fer

Tous ces buveurs d'azur faits pour s'enivrer d'air,

Tous ces nageurs charmants de la lumière bleue,

Chardonneret, pinson, moineau franc, hochequeue,

Croyez-vous que le bec sanglant des passereaux

Ne touche pas à l'homme en heurtant ces barreaux ?

Prenez garde à la sombre équité. Prenez garde !

Partout où pleure et crie un captif, Dieu regarde.

Ne comprenez-vous pas que vous êtes méchants ?

À tous ces enfermés donnez la clef des champs !

Aux champs les rossignols, aux champs les hirondelles !

Les âmes expieront tout ce qu'on fait aux ailes.

La balance invisible a deux plateaux obscurs.

Prenez garde aux cachots dont vous ornez vos murs !

Du treillage aux fils d'or naissent les noires grilles ;

La volière sinistre est mère des bastilles.

Respect aux doux passants des airs, des prés, des eaux !

Toute la liberté qu'on prend à des oiseaux

Le destin juste et dur la reprend à des hommes.

Nous avons des tyrans parce que nous en sommes.
 Tu veux être libre, homme ? et de quel droit, ayant
 Chez toi le détenu, ce témoin effrayant ?
 Ce qu'on croit sans défense est défendu par l'ombre.
 Toute l'immensité sur le pauvre oiseau sombre
 Se penche, et te dévoue à l'expiation.
 Je t'admire, oppresseur, criant : oppression !
 Le sort te tient pendant que ta démence brave
 Ce forçat qui sur toi jette une ombre d'esclave ;
 Et la cage qui pend au seuil de ta maison
 Vit, chante, et fait sortir de terre la prison.

II. Les Mangeurs

Ils ont des surnoms, Juste, Auguste, Grand, Petit,
 Bien-Aimé, Sage, et tous ont beaucoup d'appétit.
 Qui sont-ils ? Ils sont ceux qui nous mangent. La vie
 Des hommes, notre vie à tous, leur est servie.
 Ils nous mangent. Quel est leur droit ? Le droit divin.

Ils vivent. Tout le reste est inutile et vain,
 Le vent après le vent, le nombre après le nombre
 Passe, et le genre humain n'est qu'une fuite d'ombre.

Est-ce qu'ils ont pour voix la foudre ? Ils ont la voix
 Que vous avez. Sont-ils malades ? Quelquefois.
 Sont-ils forts ? Comme vous. Beaux ? Comme vous. Leur âme ?
 Vous ressemble. Et de qui sont-ils nés ? D'une femme.
 Ils ont, pour vous dompter et vous accabler tous,
 Des châteaux, des donjons. Bâties par qui ? Par vous.
 Et quelle est leur grandeur ? À peu près votre taille.
 Ils ont une servante affreuse, la bataille ;
 Ils ont un noir valet qu'on nomme l'échafaud.
 Ils ont pour fonction de n'avoir nul défaut,
 D'être pour les passants, chefs, souverains et maîtres,
 Pour la femme aux seins nus sultans, dieux pour les prêtres.
 Par ces êtres, élus du destin hasardeux,
 La suprême parole est dite, et chacun d'eux
 Pèse plus à lui seul qu'un monde et qu'une foule ;
 Il écrit : ma raison, sur le canon qui roule.
 Et quels sont leurs cerveaux ? Étroits. Leurs volontés ?
 Énormes. Quelles sont leurs œuvres ? Écoutez.
 Celui-ci, que la croix du vieil Ivan protège,
 A le bonheur d'avoir un sépulcre de neige

Assez grand pour y mettre un peuple tout entier ;
Il y met la Pologne ; il faut bien châtier

Ce peuple puisqu'il ose exister. Cette reine
Fut jeune, belle, heureuse, ignorante, sereine,
Et n'a jamais fait grâce, et tout son alphabet,
Hélas ! commence au trône et finit au gibet.
Celui-ci parle au nom du martyr qu'on adore ;
Sous la sublime croix qu'un reflet du ciel dore,
Cet homme plein d'un sombre et périlleux pouvoir,
Prie et songe, et n'est pas épouvanté de voir
Son crucifix jeter l'ombre des guillotines,
Cet autre, torche au poing, dans les cités mutines,
Se rue, et brûle et pille, et d'Irun à Cadix
Règne, et fait fusiller un prisonnier sur dix,
Et dit : Je n'en fais pas fusiller davantage,
Étant civilisé ; puis il reprend : Le Tage
Et l'Èbre feront voir que le maître est présent ;
Peuples, je veux qu'on dise en voyant tant de sang
Et tant de morts passer que c'est le roi qui passe ! —
Cet autre est un César de l'espèce rapace ;
Le laurier est chétif, mais le profit est grand,
Cela suffit ; il vient ; et que fait-il ? il prend.
Il empoche ; quoi ? tout ; les sacs d'or qu'on lui compte,
Les provinces, les morts, Strasbourg, Metz, et la honte ;
Ce que fit Metternich est refait par Bismarck.
Le père de cet autre a bombardé Saint-Marc
Et dans l'affreux Spielberg reconstruit la Bastille
Cet autre à son visir a marié sa fille :
Cette fille abusant de son droit à l'enfant,
Met au monde un garçon, ce que la loi défend ;
L'aïeul fait étrangler son petit-fils. Cet autre,
Jeune, dans les tripots et les femmes se vautre,
Puis il se dit : Je suis Bonaparte à peu près ;
Si je songeais au trône et si je m'empourrais ?
Il s'empourpre ; il devient sanglant. C'est un vrai prince.

Chez eux le plus puissant est souvent le plus mince ;
Ils ont le cœur des rocs et la dent des lions ;
Ils sont ivres d'encens, d'effroi, de millions,
De volupté, d'horreur, et leur splendeur est noire.
S'ils ont soif, il leur faut beaucoup de sang à boire ;
La guerre leur en verse ; il leur faut, s'ils ont faim,
Beaucoup de nations à dévorer.

Enfin,
Revanche ! les mangeurs sont mangés, ô mystère !

— Comme c'est bon les rois ! disent les vers de terre.

III. « Archiloque l'atteste, Athène l'entendit »

Archiloque l'atteste, Athène l'entendit,
Un jour un magistrat devint terrible et dit :
— Je m'en vais, je cherche un refuge,
L'Aréopage pèse à faux poids. Temps d'effroi !
Voilez-vous, cieux ! on voit le droit hors de la loi
Et la justice hors du juge !

Cicéron était là quand un centurion
Brisa son glaive et dit à César : — Histrion,
Je connais ta pensée intime ;

L'armée après toi marche avec ses généraux ;
Pas moi. Je ne suis pas l'espèce de héros
Qu'il te faut pour commettre un crime.

Ô noir Machiavel, génie et paria,
Tu t'en souviens, un jour un apôtre cria :
— C'est trop ! le pape trompe l'homme.
Horreur ! Satan et lui mettent le même anneau.
Jérusalem, ils font dévorer ton agneau
Par la vieille louve de Rome ! —

La conscience humaine est engloutie au fond
D'un océan de honte où tout rampe et se fond,
Mer sombre et sans route frayée ;
Ce gouffre écume et roule, et l'on voit par moment
Reparaître au milieu des flots confusément
Le cadavre de la noyée.

IV. Un voleur à un roi

Vous êtes, sous le ciel par moments obscurci,
Un ambitieux, sire, et j'en suis un aussi ;
Roi, nous avons, car l'homme est diversement ivre,
Le même but tous deux, c'est d'avoir de quoi vivre ;
Il nous faut pour cela, suis-je sage ? es-tu fou ?
À toi, prince, un royaume, à moi penseur, un sou.

Tout l'homme est le même homme et fait la même chose.
 Roi, la bonté de l'Être inconnu se compose
 De la dispersion de tout dans l'infini ;
 Nul n'est déshérité, personne n'est banni ;
 Et les vents, car telle est l'immensité des souffles,
 Jettent aux rois l'empire et l'obole aux marouffles.
 Nous voulons tous les deux, à tout prix, n'importe où,
 Toi grossir ton royaume et moi gagner mon sou ;
 Et dans notre sagesse et dans notre démence,
 Roi, nous sommes aidés par le hasard immense.
 Seulement je vaux plus que toi. Daigne écouter.

Nous sommes tous deux fils, toi qu'il faut redouter,
 De l'étrangère, et moi de la bohémienne ;
 Roi, que ta majesté fasse pendre la mienne,
 Cela ne prouve pas qu'en notre désaccord
 La tienne ait raison, sire, et que la mienne ait tort.
 Je suis né, laisse-moi te raconter ce conte,
 Pour avoir faim toujours et n'avoir jamais honte,
 Car ce n'est pas honteux de manger. Rien n'est vrai
 Que la faim ; et l'enfer, dont l'homme fait l'essai,
 C'est l'éternel refus du pain fuyant les bouches ;
 Et c'est pourquoi je rôde au fond des bois farouches.
 Je ne suis pas méchant, moi qui parle ; je veux,
 Sans ôter aux mortels un seul de leurs cheveux,
 Leur retirer un peu des choses superflues
 Et pesantes qui font leurs bourses trop joufflues.
 Je dépense à cela beaucoup de talent. Roi,
 Je ne verse jamais le sang. Écoute-moi ;
 Médite si tu peux, et, si tu veux, digère,
 Mais comprends-moi. Je hais le mal qui s'exagère ;
 Tuer, c'est de l'orgueil. Casser un bourgeois, fi !
 À quoi bon ? L'assassin est un larron bouffi.
 Roi, je suis un aimant mystérieux qui passe
 Et qui, par sa douceur éparsé dans l'espace,
 Attire, sans vacarme et sans brutalité,
 Et fait venir à lui de bonne volonté
 Les farthings endormis dans les poches des hommes.
 Je m'annexe les sous sans mépriser les sommes,
 Mais les bons sacs bien lourds c'est rare ; il me suffit
 D'un denier ; et souvent je n'ai pour tout profit
 De mes subtils travaux, dignes de vos estime,
 Messieurs les empereurs et rois, que cinq centimes ;
 Je m'en contente, étant aux hommes indulgent.

Je tâche de coûter au peuple peu d'argent,
 Mais de manger. Avoir un trou, m'en faire un Louvre ;
 Guetter l'homme qui passe ou le volet qui s'ouvre ;
 Attendre qu'un marchand sous les brises du soir
 Rêve, et laisse bâiller le tiroir du comptoir,
 Vite y fourrer avec une agilité d'ange
 Ma patte, et n'être vu dans ce mystère étrange
 Que des astres pensifs au fond du ciel profond ;
 Épier la minute où les belles défont
 Leur jarretière afin de leur chiper leur montre ;
 Des sous avec ma griffe opérer la rencontre ;
 Ajouter pour rallonge au destin mes dix doigts ;
 Dire à Dieu : Tu sais bien, au fond, que tu me dois,
 Donc ne te fâche pas ! telle est ma vie, altesse.
 Vous avez la grandeur, moi j'ai la petitesse ;
 Mais devant le soleil, ce prodige flagrant,
 L'infiniment petit vaut l'infiniment grand.
 Vaut mieux. Je ne prends pas au sérieux l'étoffe
 Qui m'habille, moi ver de terre et philosophe ;
 Jouer la comédie est le faible de Dieu ;
 Il ne s'irrite pas, mais il se moque un peu ;
 C'est un poète ; et l'homme est sa marionnette.
 La naissance et la mort sont deux coups de sonnette,
 L'un à l'entrée, et l'autre au départ du pantin,
 Je ris avec le vieux machiniste Destin.
 Tout est décor. Au fond la réalité manque.
 Tout est fardé, le roi comme le saltimbanque ;
 Jocrisse, Hamlet. Sachez ceci, mortels tremblants,
 Avec du calicot qui fait de grands plis blancs,
 Avec de la farine et du blanc de céruse,
 On est en scène un spectre, ou bien Pierrot. Ma ruse,
 À moi, qui suis un être infinitésimal,
 C'est de ne vraiment faire aux hommes aucun mal,
 Et de vivre pourtant. Fais ça. Je t'en défie.

Roi, ce n'est pas de trop cette philosophie ;
 Je poursuis.

Je prétends que je vaux mieux que toi,
 Que tous ; et je le prouve, à toi foule, à vous roi.

J'ai remarqué que l'homme, infirme et pâle ébauche,
 N'a rien que la main droite, et tout au plus la gauche,
 Ce qui fait que toi, prince, homme, auguste animal,
 Tu portes bien la force et la justice mal ;

Alors j'ai médité, voulant dépasser l'homme ;
 Et, sûr de mon bon droit, mais d'emphase économe,
 Bienveillant, point hâbleur, discret sous le ciel bleu,
 Réparateur obscur des lacunes de Dieu,
 À force de songer et de vouloir, à force
 De sonder toute chose au delà de l'écorce,
 Prince, et d'étudier à fond le cœur humain,
 J'ai fini par avoir une troisième main.
 Celle qu'on ne voit pas. La bonne. Tel est, sire,
 Mon art. Le résultat, voleur. Masque de cire,
 Fantôme, ombre, poussière et cendre, majesté,
 As-tu compris ? Ô rois, vous êtes un côté ;
 Je suis l'autre. Je suis l'homme d'esprit, le maître
 Du crépuscule obscur, du risque, du peut-être,
 Du néant, du passant, du souffle aérien ;
 Je possède ce tout que vous appelez rien ;
 Je combine le vent avec la destinée ;
 Et j'existe. Mon âme est vers l'azur tournée
 Et songeant qu'après tout, dans ce monde gueusard,
 Je suis un becqueteur paisible du hasard,
 Que mes dents ne sont pas des dents inexorables,
 Que je ne répands point le sang des misérables
 Comme un juge, comme un bourreau, comme un soldat,
 Songeant que de zéro je suis le candidat,
 Que mon ambition, sans haine et sans durée,
 Plane sur les humains d'une aile modérée
 Et s'arrête à l'endroit où s'achève ma faim,
 Et que je ne fais rien que ce que font enfin
 Les gais oiseaux du ciel sous l'orme et sous l'érable,
 Pour n'être point méchant je me sens vénérable.
 Oui, je suis un mortel doué de facultés
 Que n'ont pas bien des rois dans le marbre sculptés ;
 Un baïoque, métal inerte, simple cuivre,
 S'il me sent là, devient vivant, cherche à me suivre,
 Et la monnaie en moi voit son Pygmalion ;
 Et les sous des bourgeois qui sans rébellion,
 Sans bruit, reconnaissant un chef à mon approche,
 Les quittent pour venir tendrement dans ma poche,
 Représentent, seigneur, de ma part tant de soins,
 Tant d'adresse, un si beau scrupule en mes besoins,
 Et tant de glissements d'anguille et de couleuvre,
 Qu'ils sont chez eux des sous et chez moi des chefs-d'œuvre.
 Ah ! quel art que le mien ! Mon collaborateur,
 Dieu, qui met le possible, ô prince, à ma hauteur,

Sait tout ce qu'il me faut de calcul, d'industrie,
 D'héroïsme, d'aplomb, de haute rêverie,
 De sourires au sort bourru, de doux regards
 À la fortune, fille aimable aux yeux hagards,
 De patience auguste et d'étude acharnée,
 Et de travaux, pour faire, au bout d'une journée
 De pas errants, d'essais puissants, d'efforts hardis,
 Changer de maître à deux ou trois maravédís !

Mais toi, quelle est ta peine ? aucune ; et ton mérite ?
 Nul. On croit être grand, quoi ! parce qu'on hérite !
 Ton père t'a laissé le monde en s'en allant.
 Être né, quel effort ! avoir faim, quel talent !
 Téter sa mère, et puis manger un peuple ! Ô prince !
 Ton appétit est gros, mais ton génie est mince,
 Un beau jour, sous ta pourpre et sous ton cordon bleu,
 Trouvant qu'avoir un peuple à toi seul, c'est trop peu,
 Tu jettes un regard de douce convoitise
 Sur un empire ainsi qu'un bouc sur un cytise.
 Tu dis : Si j'empoçais le peuple d'à côté ?
 Alors, de force, aidé dans ta férocité
 Par le prêtre qui fouille au fond du ciel, dévisse
 La foudre, et met le Dieu de l'ombre à ton service,
 De ton flamboiement noir toi-même t'aveuglant,
 Tu saisis, glorieux, sacré, béni, sanglant,
 N'importe quel pays qui soit à ta portée ;
 Toute la terre tremble et crie épouvantée ;
 Toi, tu viens dévorer, tu fais ce qu'on t'apprit ;
 Tu ne te mets en frais d'aucun effort d'esprit ;
 Tu fais assassiner tout avec nonchalance,
 À coups d'obus, à coups de sabre, à coups de lance.
 C'est simple. Eh bien, tu viens prendre une nation,
 Voilà tout. N'es-tu pas l'extermination,
 Le droit divin, l'élu qu'un fakir, un flamine,
 Un bonze, a frotté d'huile et mis dans de l'hermine !
 Va, prends. Les hommes sont ta chose. Alors cités,
 Fleuves, monts, bois tremblants d'un vent sombre agités,
 Les plaines, les hameaux, tant pis s'ils sont en flammes,
 Les berceaux, les foyers sacrés, l'honneur des femmes,
 Tu mets sur tout cela tes ongles monstrueux ;
 Et l'église te brûle un encens tortueux,
 Et le doux tedeum éclaire avec des cierges
 Le meurtre des enfants et le viol des vierges ;
 Et tout ce qui n'est pas gisant est à genoux.

Moi, pendant ce temps-là je rôde, calme et doux.
Telle est notre nuance, ô le meilleur des princes,
Je conquiers des liards, tu voles des provinces.

V. « Qu'est-ce que ce cercueil »

Qu'est-ce que ce cercueil déposé sur deux chaises ?
C'est Charles premier, roi. Les communes anglaises
Ont fait ce monument de justice. Et quel est
Cet homme à l'œil sévère, au rude gantelet,
Qui s'avance pensif vers la bière hagarde,
Soulève le couvercle effrayant, et regarde ?
C'est Cromwell. Il fut grand ; tout devant lui trembla.

Soit ; nous ne voulons plus de ces spectacles-là.
C'est grand dans le passé ; c'est mauvais dans notre âge.
Quoiqu'un reste de nuit nous souille et nous outrage,
Désormais, ô vivants, nous avons fait ce pas,
Il faut aux nations un sauveur qui n'ait pas
De curiosité pour les têtes coupées ;
Nous rejetons la hache au tas noir des épées ;
Nous l'abhorrons ; il faut aux hommes maintenant
Un libérateur pur, apaisé, rayonnant,
Qui ne soit pas vampire en même temps qu'archange,
Et qui n'ait pas au front, en tirant de la fange
Les peuples de misère et d'opprobre couverts,
La sinistre lueur des cercueils entr'ouverts.

VI. « Je marchais au hasard »

Je marchais au hasard, devant moi, n'importe où ;
Et je ne sais pourquoi je songeais à Coustou
Dont la blanche bergère, au seuil des Tuileries,
Fait pour tant d'amour, a vu tant de furies.

Que de crimes commis dans ce palais ! hélas !
Les sculpteurs font voler marbre et pierre en éclats
Et font sortir des blocs dieux et déesses nues
Qui peuplent des jardins les longues avenues.
Ô fantômes sacrés ! ô spectres radieux !
Leur front serein contemple et la terre et les cieux ;
Le temps n'altère pas leurs traits indélébiles ;
Ils ont cet air profond des choses immobiles ;
Ils ont la nudité, le calme et la beauté ;

La nature en secret sent leur divinité ;
 Les pleurs mystérieux de l'aube les arrosent.
 Et je ne comprends pas comment les hommes osent,
 Eux dont l'esprit n'a rien que d'obscures lueurs,
 Montrer leur cœur difforme à ces marbres rêveurs.

VII. Aux rois

I

Est-ce que vous croyez que nous qui sommes là,
 Nous que de tout son poids toujours l'ombre accabla,
 Nous le noir genre humain farouche, nous la plèbe,
 Nous, les forçats du sol, les captifs de la glèbe,
 Nous qui, de lassitude expirants, n'avons droit
 Qu'à la faim, à la soif, à l'indigence, au froid,
 Qui, tués de travail, agonisons pour vivre,
 Nous qu'à force d'horreur le destin sombre enivre ;
 Est-ce que vous croyez que nous vous aimons, vous !
 Nous vassaux, vous les rois ! nous moutons, vous les loups ?
 Ah ! vraiment, ce serait curieux que des hommes
 Hideux, désespérés, hagards comme nous sommes,
 Nus sous leurs toits infects et leurs haillons crasseux,
 Se prissent de tendresse et d'extase pour ceux
 Qui les mangent, pour ceux dont leur chair est la proie,
 Qui construisent avec leur douleur de la joie,
 Et qui, repus, gorgés, triomphants, gais, charmants,
 Bâtissent des palais avec leurs ossements !
 Vous fourmillez sur nous ! vous pullulez horribles !
 Ce serait un miracle à mettre dans les bibles
 Que nous vous bénissions pour être dévorants
 À nos dépens ; qu'un peuple eût le goût des tyrans,
 Qu'une nation fût de sa honte complice,
 Que la suppliciée admirât le supplice
 Comme une femme adore et baise son époux,
 Et qu'un lion devînt amoureux de ses poux !
 Vos vices, ô tyrans, ont pour lustre vos crimes ;
 Quand les rois, débauchés, ivrognes, bas, infimes,
 Se sentent dégradés et vils à tous les yeux,
 Vite en guerre ! et voilà des hommes glorieux !
 C'est avec notre sang que leur fange se lave.
 Par vous l'homme est reptile et le peuple est esclave ;
 Car par vous, j'en atteste ici le bleu matin,
 J'en atteste l'affreux mystère du destin

Qui pèse sur nous tous et qui nous environne,
 Par vous, les porte-sceptre et les porte-couronne,
 Par vous, les tout-puissants et les forts, c'est par vous
 Que nous avons l'infâme écorchure aux genoux,
 Que nous sommes abjects, sinistres, incurables,
 Et que notre misère est faite, ô misérables !
 Aussi, je vous le dis, rois, nous vous détestons !
 Nous rampons dans la cave éternelle à tâtons,
 Notre prunelle luit, nous sommes dans nos antres,
 Maigres, pensifs, avec nos petits sous nos ventres,
 Et nous songeons à vous, les rois et les barons,
 Et nous vous exécrons et nous vous abhorrons !

Mais nous sommes pourtant façonnés de la sorte
 Que demain, s'il advient, rois, que l'un de vous sorte
 Tout à coup de la nuit avec un astre au front,
 S'il est pour secourir son pays brave et prompt,
 Ou s'il chante, toujours jeune et beau, malgré l'âge,
 S'il est le roi David, s'il est le roi Pélage,
 Nous sommes éblouis ! les oublis, les pardons,
 Nous remplissent le cœur, et nous ne demandons
 Rien à celui-là, rien ! Malgré notre souffrance,
 S'il est grand par l'idée ou par la délivrance,
 Nous l'aimons ! nous aimons sa lyre ! nous aimons
 Son glaive flamboyant dans l'ombre sur les monts !
 Nous pourrions lui garder rancune de vous autres ;
 Mais non, nous devenons ses soldats, ses apôtres,
 Ses légions, son camp, sa tribu, ses amis.
 Nous lui sommes acquis, nous lui sommes soumis,
 Il peut faire de nous ce qu'il veut. Dans notre âme
 Nous voyons nos cités et nos hameaux en flamme
 Sauvés par ce vengeur qui chasse l'étranger ;
 Ou nous sentons au fond de nos haines plonger
 L'hymne de paix sorti d'une bouche divine,
 Notre cœur s'ouvre au chant sublime où l'on devine
 Tout cet immense amour par qui le monde vit ;
 Et nous suivons Pélage et nous suivons David !
 Oui, pour que l'un de vous, bien qu'en nous tout réclame ;
 Fasse fondre l'hiver que nous avons dans l'âme,
 Pour qu'un de nos tyrans devienne un de nos dieux,
 Pour que nous, qui souffrons sous le ciel radieux,
 Nous fils du désespoir et fils de la patrie,
 Nous servions l'un de vous avec idolâtrie,
 Une chose suffit, c'est qu'on lui voie au poing

Le fer que l'étranger insolent n'attend point,
 Ou que sa grande voix verse au cœur l'harmonie ;
 C'est qu'il soit un héros ou qu'il soit un génie !
 Rois, nous ne sommes pas plus méchants que cela.

C'est pourtant vrai ! toujours, quand un prince brilla,
 Quand il eut un rayon quelconque sur la tête,
 L'immense peuple altier, puissant, auguste, et bête,
 S'est fait son serviteur, son chien, son courtisan.

Mais celui-ci, qu'est-il ? qu'a-t-il fait ? parlons-en.
 Il est né. Bien ? Non, mal. C'est mal naître qu'entendre
 Tout petit vous parler avec une voix tendre
 Ceux que l'homme connaît par leur rugissement ;
 C'est mal naître, c'est naître épouvantablement
 Qu'être dans son berceau léché d'une tigresse ;
 Par sa croissance, hélas ! donner de l'allégresse
 À l'hyène, et donner de la crainte à l'agneau,
 C'est mal croître, être fait de bronze, être un anneau
 De la chaîne de rois que l'humanité traîne,
 C'est triste ; et ce n'est point, certe, une aube sereine
 Que celle qui voit naître un tyran ! Celui-ci.
 Donc, mal né, vécut mal. Les gueux ont pour souci
 De voler des liards, il vola des provinces.
 Il a fait ce que font à peu près tous les princes,
 Il a mangé, dormi, bu, tué devant lui ;
 Il a régné féroce au hasard de l'ennui ;
 Il fut l'homme qui frappe, opprime, égorge, exile ;
 Ce fut un scélérat, ce fut un imbécile.
 J'en parle simplement comme on en doit parler.
 La mort savait son nom et vient de l'appeler ;
 Il est là. Le tombeau, c'est l'endroit difficile ;
 Ce n'est point un cachot, ce n'est point un asile ;
 C'est le lieu sombre où nul n'est plus en sûreté ;
 Le rendez-vous du fourbe avec la vérité,
 Le rendez-vous de l'homme avec la conscience.
 C'est là que l'inconnu perd enfin patience.
 Vous autres vous vivez ; mais l'âme, sans le corps,
 Est nue et tremble ; il faut qu'elle écoute. En dehors
 Des bonnes actions qu'ils peuvent avoir faites,
 S'ils ne sont ni docteurs, ni mages, ni prophètes,
 Je n'ai pas de raison pour respecter les morts.
 Honte aux vils trépassés que hante le remords,
 Mêlé dans leur sépulcre au miasme insalubre !

Le fantôme est là seul sous le plafond lugubre,
 Je m'ajoute aux vautours, je m'ajoute aux corbeaux.
 Je sais que ce n'est point un de ces grands tombeaux
 Où Rachel songe, où Jean médite, où pleure Électre,
 Je me dresse, et je crache à la face du spectre.

II

N'opposez à ce qui se passe
 Ni vos néants, ni vos grandeurs.
 Laissez en paix les profondeurs.
 L'ombre travaille dans l'espace.

Que fait-elle ? Vous le saurez.
 Derrière l'horizon, la nue
 Monte, et l'on entend la venue
 D'événements démesurés.

L'humanité marche et s'éclaire ;
 Le progrès est l'immense aimant ;
 À ce qui vient tranquillement
 N'ajoutez pas de la colère.

N'irritez pas le peuple obscur.
 Aveugles rois, tourbe inquiète,
 Ne soyez pas l'enfant qui jette
 Des pierres par-dessus le mur.

Dieu, sous les faits, qui sont ses voiles,
 Continue un dessein béni.
 Montrer le poing à l'infini,
 Cela ne fait rien aux étoiles.

Dieu ne s'interrompt pas pour vous.
 Ce qu'il fait, il faut qu'il le fasse.
 Son travail, rude à la surface,
 Dur pour vous, pour le peuple est doux.

Rois, respect au progrès sublime ;
 Rois, craignez ces reflux grondants ;
 Ne faites pas, rois imprudents,
 Perdre patience à l'abîme.

Sait-on ses courroux, ses sanglots,
Ses chocs, son but, ses lois, ses formes ?
Connaît-on les ordres énormes
Que le tonnerre donne aux flots ?

Ne vous mêlez pas de ces choses.
Votre vain souffle aérien
Agite l'eau, mais ne peut rien
Sur l'immobilité des causes.

Hélas ! tâchez de bien finir.
Redoutez l'onde soulevée,
Et ne troublez pas l'arrivée
Formidable de l'avenir.

Ah ! prenez garde ! les marées
Qu'on nomme révolutions
Et qu'il faut que nous apaisions,
Par vous, princes, sont effarées,

Et les gouffres sont plus amers,
Et la vague est plus écumante,
Quand l'orage insensé tourmente
La sombre liberté des mers.

Je suis votre vaincu, mais, regardez ma taille,
Dieux, je reste montagne après votre bataille ;
Et moi qui suis pour vous un sombre encombrement,
À peine je vous vois au fond du firmament.
Si vous existez, soit. Je dors.

Vous, troglodytes,
Hommes qui ne savez jamais ce que vous dites,
Vivants qui fourmillez dans de l'ombre, indistincts,
Ayant déjà les vers de terre en vos instincts,
Vous qu'attend le sépulcre et qui rampez d'avance,
Sachez que la prière est une connivence,
Et ne me plaignez pas ! Nains promis aux linceuls,
Tremblez si vous voulez, mais tremblez pour vous seuls !

Quant à moi, que Vénus, déesse aux yeux de grue,
Que Mars bête et sanglant, que Diane bourrue,
Viennent rire au-dessus de mon sinistre exil
Ou faire un froncement quelconque de sourcil,
Que dans mon ciel farouche et lourd l'Olympe ébauche
Son tumulte mêlé de crime et de débauche,
Qu'il raille le grand Pan, croyant l'avoir tué,
Que Jupiter joyeux, tonnant, infatué,
Démusèle les vents imbéciles, dérègle
L'éclair et l'aquilon, et déchaîne son aigle,
Cela m'est bien égal à moi qui suis trois fois
Plus haut que n'est profond l'océan plein de voix.
Hommes, je ris des nœuds dont la peur vous enlace.
Tous ces olympiens sont de la populace.
Ah ! certes, ces passants, que vous nommez les dieux,
Furent de fiers bandits sous le ciel radieux ;
Les montagnes, avec leurs bois et leurs vallées,
Sont de leur noir viol toutes échevelées,
Je le sais, et, resté presque seul maintenant,
Je suis par la grandeur de ma chute gênant ;
Non, je ne les crains pas ; et, quant à leurs approches,
Je les attends avec des roulements de roches,
Je les appelle gueux et voleurs, c'est leur nom,
Et ne veux pas savoir s'ils sont contents ou non.

Ô vivants, il paraît qu'à la haine tenaces,
Ces dieux me font de loin dans l'ombre des menaces.
Soit, j'oublie et je songe ; et je m'informe peu
Si l'éclair que je vois est la lueur d'un dieu.
J'ai ma flûte et j'en joue au penchant des montagnes,
Je m'ajoute aux sommets au-dessus des campagnes,

Et je laisse les dieux bruire et bougonner.
Croit-on que je prendrai la peine de tourner
La tête dans les bois et sur les hautes cimes,
Que je m'effarerais dans les forêts sublimes,
Et que j'interromprai mon rêve et ma chanson,
Pour un roucoulement de foudre à l'horizon !

Quand le Cid fut entré dans le Généralife,
Il alla droit au but et tua le calife,
Le noir calife Ogrul, haï de ses sujets.
Le cid Campeador aux prunelles de jais,
Au poing de bronze, au cœur de flamme, à l'âme honnête,
Fit son devoir, frappa le calife à la tête,
Et sortit du palais seul, tranquille et rêveur.
Devant ce meurtrier et devant ce sauveur
Tout semblait s'écarter comme dans un prodige.

Soudain parut Médnat, le vieillard qui rédige
Le commentaire obscur et sacré du koran
Et regarde la nuit l'étoile Aldebaran.
Il dit au Cid, après le salut ordinaire :

— Cid, as-tu rencontré quelqu'un ?

— Oui, le tonnerre.

— Je le sais ; je l'ai vu, répondit le docteur.
Il m'a parlé. J'étais monté sur la hauteur,
Pour prier. Le tonnerre a dit à mon oreille :
Me voici, la douleur des peuples me réveille,
Et je descends du ciel quand un prince est mauvais ;
Mais je vois arriver le Cid et je m'en vais.

Dante m'est apparu. Voici ce qu'il m'a dit :

I

Je dormais sous la pierre où l'homme refroidit.
Je sentais pénétrer, abattu comme l'arbre,
L'oubli dans ma pensée et dans mes os le marbre.
Tout en dormant je crus entendre à mon côté
Une voix qui parlait dans une obscurité,
Et qui disait des mots étranges et funèbres.
Je m'écriai : Qui donc est là dans les ténèbres ?
Et j'ajoutai, frottant mes yeux noirs et pesants :
Combien ai-je dormi ? La voix dit : Cinq cents ans ;
Tu viens de t'éveiller pour finir ton poème
Dans l'an cinquante-trois du siècle dix-neuvième.

Et je me réveillai tout à fait ; je n'avais
Plus rien autour de moi ; la tombe aux durs chevets
S'était évanouie avec sa voûte sombre,
Et j'étais hors du temps, de la forme et du nombre ;
Debout sans savoir où ni sans savoir sur quoi.
Enfin un peu de jour arriva jusqu'à moi,
Mes prunelles s'étant à l'ombre habituées
Alors je distinguai deux portes de nuées ;
L'une au fond, devant moi ; l'autre en bas, au-dessous
D'un brouillard composé des éléments dissous,
Comme un puits qu'on verrait dans les eaux. La première,
Splendide, semblait faite avec de la lumière ;
C'était un trou de feu dans un nuage d'or ;
Quelqu'un, celui qui parle aux sibylles d'Endor,
Pour construire cet arc, splendide météore,
Avait pris et courbé les rayons de l'aurore ;
Du moins je le pensai, non sans frémissement.
Cette porte, où luisaient l'astre et le diamant,
Brillait au plus profond de l'espace livide
Comme un point lumineux et posait sur le vide ;
On voyait au-dessous le libre éther flotter,
Car nul mont n'eût osé s'offrir pour la porter,
Et, sous les saints piliers de cette arche vivante,
Le Sinai lui-même eût croulé d'épouvante.
L'autre porte à mes pieds montrait son cintre obscur
Noir comme une fumée, et ridé comme un mur
Vaguement aperçu dans des épaisseurs mornes,
Mêlant ses bords confus aux profondeurs sans bornes,
Espèce d'ancre informe en ténèbres construit,

Cratère fait de bronze et couronnant la nuit.
Cette porte semblait la bouche des abîmes.

Songeant à tous les maux qu'ici-bas nous subîmes,
Mon esprit, où la crainte accompagne l'espoir,
Du portail rayonnant allait au porche noir,
Et, me ressouvenant de ce qu'on fait sur terre,
J'entrevis que c'étaient les portes du mystère.

Soudain tout s'éclipsa, brusquement obscurci.

II

Et je sentis mes yeux se fermer, comme si,
Dans la brume, à chacun des cils de mes paupières
Une main invisible avait lié des pierres.
J'étais comme est un prêtre au seuil du saint parvis,
Songeant, et, quand mes yeux se rouvrirent, je vis
L'ombre ; l'ombre hideuse, ignorée, insondable,
De l'invisible Rien vision formidable,
Sans forme, sans contour, sans plancher, sans plafond,
Où dans l'obscurité l'obscurité se fond ;
Point d'escalier, de pont, de spirale, de rampe ;
L'ombre sans un regard, l'ombre sans une lampe ;
Le noir de l'inconnu, d'aucun vent agité ;
L'ombre, voile effrayant du spectre éternité.
Qui n'a point vu cela n'a rien vu de terrible.
C'est l'espace béant, l'étendue impossible,
Quelque chose d'affreux, de trouble et de perdu
Qui fuit dans tous les sens devant l'œil éperdu,
La cécité glacée est plus qu'un marbre lourde,
Une tranquillité muette, aveugle et sourde,
L'horrible intérieur d'un sépulcre infini.
Cependant un reflet sur mon cercueil jauni
Me fit tressaillir, mais tout restait immobile ;
Et je vis dans cette ombre une lueur tranquille,
Un flamboiement profond, fixe, silencieux,
Pareil à la clarté que ferait à nos yeux
Derrière un rideau noir une torche allumée.
Et nul bruit ne sortait de l'ombre inanimée ;
Car, sachez-le, vivants, hors du clair firmament,
L'affreuse immensité se tait lugubrement.
Cette clarté semblait, à la fois vie et flamme,
Regarder comme un œil et penser comme une âme ;
Ce n'était cependant qu'un voile, et l'on sentait
Derrière la lueur quelqu'un qui méditait.

Ce flamboiement flottant sur les nuits éternelles
 Entrait de plus en plus dans mes vagues prunelles ;
 Je compris où j'étais et j'eus un tremblement ;
 Car soudain j'aperçus, dans ce rayonnement
 Semblable aux visions que voyaient les prophètes,
 Les sept anges pensifs qui tiennent sept trompettes ;
 La clarté se mêlait à leurs cheveux vermeils ;
 Ils étaient là, debout, les yeux baissés, pareils
 Aux sept géants qui sont sur le palais Farnèse,
 Et, comme lorsqu'on est devant une fournaise,
 Ils étaient noirs, ayant derrière eux la clarté.
 L'abîme obscur, hagard, funèbre, illimité,
 Semblait plein de terreur devant cette lumière.
 J'essayai de prier, mais en vain ; la prière
 Rentra dans mon esprit comme un oiseau qui fuit
 Et rentre au nid, tremblant, parce qu'il fait trop nuit
 Et je restai glacé devant la clarté blême
 Comme si j'eusse été quelque abîme moi-même.
 Et je me dis : Voici qu'on va juger quelqu'un.
 Cette ombre, des forfaits c'est le gouffre commun ;
 Ce feu, c'est la clarté de la face du juge.
 Et j'eus peur.

IV

Ô sentence ! ô peine sans refuge !
 Tomber dans le silence et la brume à jamais !
 D'abord quelque clarté des lumineux sommets
 Vous laisse distinguer vos mains désespérées.
 On tombe, on voit passer des formes effarées,
 Bouches ouvertes, fronts ruisselants de sueur,
 Des visages hideux qu'éclaire une lueur.
 Puis on ne voit plus rien. Tout s'efface et recule,
 La nuit morne succède au sombre crépuscule.
 On tombe. On n'est pas seul dans ces limbes d'en bas ;
 On sent frissonner ceux qu'on ne distingue pas ;
 On ne sait si ce sont des hydres ou des hommes ;
 On se sent devenir les larves que nous sommes ;
 On entrevoit l'horreur des lieux inaperçus,
 Et l'abîme au-dessous, et l'abîme au-dessus.
 Puis tout est vide ! On est le grain que le vent sème.
 On n'entend pas le cri qu'on a poussé soi-même ;
 On sent les profondeurs qui s'emparent de vous ;
 Les mains ne peuvent plus atteindre les genoux ;
 On lève au ciel les yeux et l'on voit l'ombre horrible.
 On est dans l'impalpable, on est dans l'invisible ;

Des souffles par moments passent dans cette nuit.
 Puis on ne sent plus rien. — Pas un vent, pas un bruit,
 Pas un souffle ; la mort, la nuit ; nulle rencontre ;
 Rien, pas même une chute affreuse ne se montre.
 Et l'on songe à la vie, au soleil, aux amours,
 Et l'on pense toujours, et l'on tombe toujours !
 Et le froid du néant lentement vous pénètre !
 Vivants ! tomber, tomber, et tomber, sans connaître
 Où l'on va, sans savoir où les autres s'en vont !
 Une chute sans fin dans une nuit sans fond,
 Voilà l'enfer.

V

Pendant que je songeais, l'espace
 Vibra comme un vitrail quand un chariot passe
 Et je vis apparaître un ange surprenant.
 C'était un être ailé, sévère et rayonnant.
 Comme Jésus du front passait les douze apôtres,
 Ce bel archange était plus grand que tous les autres,
 Il avait la hauteur de deux stades romains ;
 Il tenait les morceaux d'un glaive dans ses mains ;
 Il portait sur sa tête ingénue et superbe
 Ce mot des cieux, ce mot qui contient tout le verbe :
 — JUSTICE. — On le pouvait lire distinctement,
 Chaque lettre du mot était un diamant.

Justice ! Ô mot profond que les gouffres vénèrent !

Quand l'archange parut, les trompettes sonnèrent.

Et l'archange cria : — Trépassés ! trépassés !
 Levez-vous, accourez, venez, comparez !
 Voici l'instant où l'aigle aura peur des colombes.
 Ô victimes ! sortez des nuits, sortez des tombes,
 Sortez de terre en foule, à la hâte, à la fois !
 Venez du fond des mers, venez du fond des bois,
 Venez, celui qui saigne avec celui qui pleure !
 Car le juge est assis pour punir, et c'est l'heure
 Où les clairons du ciel sonnent aux quatre vents,
 Et Dieu veut que les morts lui parlent des vivants

Et quand l'ange eut fini, les ténèbres s'émurent.

VI

Un bruit, pareil au bruit des mouches qui murmurent,
 Éclata tout à coup dans le gouffre muet,

Et je vis quelque chose en bas qui remuait.
 C'était comme un point noir, puis comme une fumée,
 Puis comme la poussière où s'avance une armée,
 Puis comme une île d'ombre au sein des nuits flottant.
 Et cet amas sinistre et lourd, vers nous montant,
 Triste, livide, énorme, ayant un air de rage,
 Venait et grandissait, poussé d'un vent d'orage.
 Ce bloc était confus comme un brouillard du soir.
 Quand il fut près de nous, je me penchai pour voir.

C'était une nuée et c'était une foule.
 Cela voguait, courait, roulait comme une houle ;
 Et puis cela faisait un bruit mystérieux.
 Dans cette ombre on voyait des faces et des yeux.
 Je leur criai : — Quels sont les noms dont on vous nomme ?
 Ô spectres, comme vous j'étais jadis un homme,
 Vous êtes maintenant des spectres comme moi. —
 Ils n'entendirent point et passèrent. L'effroi
 Et la stupeur glaçaient ce noir tourbillon d'ombres.
 Les uns étaient assis sur d'informes décombres ;
 D'autres, je les voyais quoiqu'un vent les chassât,
 Terribles, agitaient des vestes de forçat ;
 D'autres étaient au joug liés comme des bêtes ;
 D'autres étaient des corps qui n'avaient pas de têtes ;
 Des femmes sur leur sein montraient les clous du fouet ;
 Des enfants morts tenaient encore leur jouet,
 Et leur crâne entr'ouvert laissait voir leurs cervelles ;
 D'autres gisaient en tas ainsi que des javelles ;
 D'autres avaient au cou la corde du gibet ;
 D'autres traînaient des fers ; un autre se courbait,
 L'affreux plafond trop bas d'un cachot solitaire
 Ayant ployé sa tête à jamais vers la terre ;
 Des vieillards, dont le sang coulait à longs ruisseaux,
 Tiraient avec leurs doigts des balles de leurs os ;
 D'autres touchaient leurs yeux crevés par les mitrailles ;
 D'autres avec leurs mains soutenaient leurs entrailles ;
 Innombrables, meurtris, pâles, échevelés,
 Tous, dans la nuit farouche affreusement mêlés,
 Dressaient leur front, et ceux qui n'avaient pas de têtes
 Élevaient leurs deux poings, et le vent des tempêtes
 Soufflait, et derrière eux, accroupis, accablés,
 On voyait un monceau de fantômes voilés,
 Muets et noirs ; c'étaient les veuves et les mères.
 La rumeur qui sortait de ces ombres amères
 Ressemblait au bruit sourd que les grands arbres font ;
 Et, devant la clarté qui flamboyait au fond,
 Joignant leurs mains, tordant leurs bras, ils s'arrêtèrent,
 Et, comme tous sortaient de la fosse, ils ôtèrent

La terre de leur bouche, et crièrent : Seigneur !

À ce grand mot qui dit gloire, amour et bonheur,
L'abîme qui n'a plus, sous la verge inflexible,
Le droit de prononcer ce nom inaccessible
Poussa dans la nuit triste un long gémissement.

VII

Ils reprirent : Seigneur ! Ce fut un noir moment.
Les cris d'enfant surtout venaient à mon oreille ;
Car, dans cette nuit-là, gouffre où l'équité veille
La voix des innocents sur toute autre prévaut,
C'est le cri des enfants qui monte le plus haut,
Et le vagissement fait le bruit du tonnerre.

— « Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! Justice pour la terre !
« Nous sommes les martyrs, nous sommes l'équité,
« La loi sainte, l'honneur, la foi, la liberté ;
« Chassés par les brigands que là-haut on encense,
« Nous sommes la vertu, nous sommes l'innocence,
« Que Satan forgeron frappe à coups de marteau.
« Nous sommes ceux qu'on a liés au vil poteau,
« Ceux qu'égorgea le sabre et que perça l'épée ;
« Nous sommes le sang tiède et la tête coupée ;
« Nous sommes ceux qu'on jette aux chiens, ceux que la dent
« Déchire, ceux qu'on brise et qu'on foule, pendant
« Que les vices lascifs et les crimes énormes
« Au-dessus de leurs fronts chantent, géants difformes.
« Nous crions vers vous, père ! Ô Dieu bon, punissez !
« Car vous êtes l'espoir de ceux qu'on a chassés,
« Car vous êtes patrie à celui qu'on exile,
« Car vous êtes le port, la demeure et l'asile ;
« Les oiseaux ont le nid et les hommes ont Dieu.
« Là-haut le meurtre seul est libre ; c'est un jeu
« D'égorger les vivants ; le droit n'a plus de base,
« Et le bien et le mal, comme l'eau dans un vase,
« Sont mêlés, et le monde est en proie à la mort.
« Au sud on tue, on pend, on extermine ; au nord
« On élargit le bague, on élargit les fosses ;
« On coupe à coups de knout le ventre aux femmes grosses ;
« Le glaive a reparu, hideux, comme jadis.
« Dans Brescia, dans Milan, on a vu des bandits
« Écraser du talon le sein des vierges mortes ;
« Des vieillards aux fronts blancs massacrés sur leurs portes
« Imprimaient à leur seuil leurs doigts ensanglantés,
« Et les petits enfants, du haut des toits jetés,
« Étaient reçus en bas sur les pointes des piques.

« Les mines de Tobolsk, les cachots des tropiques,
 « Cayenne, Lambessa, le Spielberg, les pontons
 « Sont pleins de nos douleurs ! Seigneur, nous en sortons.
 « Nous nous nommons le peuple, et sommes une plaie.
 « Le genre humain saignant est traîné sur la claie.
 « Nous venons de l'exil, nous venons du tombeau,
 « Et nous vous rapportons l'âme, notre flambeau !
 « Ô Dieu juste, il est temps que votre bras nous venge ! »
 — Quels sont vos meurtriers et vos bourreaux ? dit l'ange,

Et d'une seule voix ils dirent : — Les soldats.

VIII

Jean à Pathmos, Manou rêvant sur les védas,
 N'ont rien vu de pareil à ce que je raconte,

Comme après un nuage un autre brouillard monte
 Je vis alors monter de l'abîme obscurci
 Un autre amas informe, et l'ange dit : Ici !

Et ce groupe arriva, confus comme une ville,
 Devant la clarté sombre et toujours immobile.
 C'étaient des millions d'hommes bardés de fer,
 Comme Bordeaux en vit du temps de Gaïfer,
 Cavaliers, fantassins, multitudes fatales,
 Au cri rauque, au pas lourd, aux statures brutales,
 À l'œil stupide, ayant des chiffres sur le front.
 Quelques-uns ressemblaient aux hiboux à l'œil rond,
 D'autres au léopard hurlant dans sa tanière.
 Ils étaient tous vêtus de la même manière ;
 Ils étaient teints de sang, des cheveux aux talons ;
 Noirs, pressés, ils venaient, sauvages bataillons ;
 Leurs armes m'étonnaient et m'étaient inconnues.
 Ils surgissaient en foule et par mille avenues.
 C'étaient des légions et puis des légions,
 Flot d'hommes inondant ces mornes régions,
 Chaos, têtes sans nombre au loin diminuées ;
 Les croupes des chevaux se mêlaient aux nuées ;
 Ils traînaient après eux des chariots d'airain
 Avec le roulement d'un foudre souterrain.
 Un grand vautour doré les guidait comme un phare.
 Tant qu'ils étaient au fond de l'ombre, la fanfare,
 Comme un aigle agitant ses bruyants ailerons,
 Chantait claire et joyeuse au fond des escadrons,
 Trompettes et tambours sonnaient, et des centaures
 Frappaient des ronds de cuivre entre leurs mains sonores,
 Mais, dès qu'ils arrivaient devant le flamboiement,

Les clairons effarés se taisaient brusquement,
 Tout ce bruit s'éteignait. Reculant en désordre,
 Leurs chevaux se cabraient et cherchaient à les mordre,
 Et la lance et l'épée échappaient à leur poing.
 En voyant la lueur qu'ils ne comprenaient point,
 Ils s'arrêtaient, courbant leurs faces étonnées ;
 Ils avaient ce front bas des bêtes enchaînées
 Quand, le loup étant pris au piège et garrotté,
 L'air terrible fait place à l'air épouvanté.

Ô spectacle de voir la force au pied de l'être !
 De voir s'évanouir le gendarme et le reître,
 Hommes, glaives, chevaux, clairons, férocité,
 Tout le sombre ouragan, devant cette clarté !

IX

L'ange dit : — Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les armées.

Alors, pâles, debout, les ombres ranimées
 Crièrent, écartant les linceuls de leurs seins :

— Malheur ! malheur ! malheur à tous ces assassins !

Et l'ange dit, levant les bras pour les confondre :

— Vous avez entendu. Qu'avez-vous à répondre ?

Et les morts répétaient : — Malheur aux assassins !

— Répondez, cria l'ange.

Alors ces lourds essaims,
 Ces soldats plus nombreux que les épis des plaines,
 Dirent :

— Ce n'est pas nous, ce sont nos capitaines.
 Nous dûmes obéir à leur ordre inhumain ;
 Nous n'étions que le glaive, eux, ils étaient la main.
 C'est sur eux, non sur nous, que le crime retombe. —

L'ange, vers la lueur calme comme une tombe,
 Leva, grave et pensif, son œil fixe aux cils blonds,
 Puis, se tournant, il fit un signe aux aquilons.

Les vents ayant soufflé, ces hommes disparurent.

Puis au fond de la nuit les aquilons coururent
Et revinrent, poussant une nuée encor.
Et ce nuage était plein de fantômes d'or.

Il s'ouvrit devant l'ange avec un sourd tonnerre.

Je vis des commandants sur leurs chevaux de guerre,
L'épée au flanc, la plume au front, l'air irrité,
Debout sur la nuée avec autorité,
Des flammes dans leurs yeux et du sang dans leurs bouches ;
Triomphants, quelques-uns très vieux, et plus farouches
Que les durs Teutatès et les noirs Irmensuls.
Ils tenaient des bâtons comme font les consuls.

Et l'ange leur cria : — C'est vous les capitaines ?

— C'est nous. Que nous veux-tu ?

— Silence aux voix hautaines !

Regardez cet oiseau qui dort, et taisez-vous !
Dit l'ange ; et, dérangeant sa robe avec courroux,
Il leur montra la foudre en son sein endormie.

Il reprit : — Vous avez ainsi qu'une ennemie
Traité la race humaine ; où vous avez passé
Tout est mort, l'herbe a crû ; vous avez écrasé
Les femmes, les enfants, les vieillards aux fronts chauves,
Et lâché vos soldats comme des bêtes fauves ;
Vous avez relevé le glaive et l'échafaud,
Brisé la loi d'en bas, bravé la loi d'en haut ;
Vous êtes devant Dieu ; qu'avez-vous à répondre ?

Comme devant la braise on voit la cire fondre,
Ces noirs victorieux tombèrent à genoux,
Et, criant et pleurant, dirent :

— Ce n'est pas nous !

Ce n'est pas nous, Seigneur ! Seigneur, ce sont les juges.
Après les châtiments, les fléaux, les déluges,
Les hommes ont assis sur des sièges sacrés
D'autres hommes savants, austères, vénérés,
Pour être au milieu d'eux comme la loi vivante.
Seigneur, quand nous frappions, tous ces juges qu'on vante
Disaient : — Vous faites bien. Tirez. Versez le sang.
Ceci, c'est le coupable. — Or c'était l'innocent.
Nous ne le savions pas. Nous, troupe au mal poussée,
Nous n'étions que le bras, ils étaient la pensée ;
Nous n'étions que la force, eux, ils étaient l'esprit.

Nos meurtres sont leur crime !

Et l'archange reprit :

— Allez ! —

Tout s'effaça comme un flocon d'écume.

XI

L'ange leva le doigt, et je vis, dans la brume,
Monter et croître au fond des brouillards épaissis
Une espèce de cirque, et là, muets, assis,
Un tas d'hommes vêtus d'hermine et de simarres,
Et je vis à leurs pieds du sang en larges mares,
Des billots, des gibets, des fers, des piloris.

Ces hommes regardaient l'ange d'un air surpris ;
Comme, en lettres de feu, rayonnait sur sa face
Son nom, JUSTICE, entre eux ils disaient à voix basse :
— Que veut dire ce mot qu'il porte sur son front ?

L'ange cria :

— Malheur à ceux qui mentiront !

Vos noms ? parlez ! — Et tous semblaient vouloir se taire.

— Vous êtes, dit l'esprit, les juges de la terre.
De vous tous qui teniez le livre de la loi
Pas un ne me connaît, mais je vous connais, moi.
Écoutez. Vous avez trahi le droit auguste,
Absous les scélérats, condamné l'homme juste,
Et lié l'innocence aux pieds du crime heureux.
Quand le massacre ouvrant ses ongles ténébreux,
Planait sur la cité qui lutte et qui s'effraie,
Vous avez comme un aigle adoré cette orfraie ;
Quand les soldats noyaient dans le meurtre les lois,
À leurs cris furieux vous mêliez votre voix,
Vous mettiez votre bouche à leurs clairons de cuivre,
C'est vous qui de la loi tenant toujours le livre,
Des martyrs aux brigands partagiez les habits ;
C'est vous qui livriez aux tigres les brebis ;
C'est vous qui des héros traîniez les agonies
Du carcan au gibet, du bagne aux gémonies,
Juges ; et le bourreau d'épouvante vêtu,
Voyant qu'on lui disait d'égorger la vertu,
Pensait dans son esprit : Ces hommes-là se trompent.
Vous vous êtes assis aux festins qui corrompent,
Vous avez applaudi le mal, ri du remords,
Et vous avez craché sur la face des morts.
Ô juges, ce sont là des choses exécrables.

Qu'avez-vous à répondre ? Alors ces misérables,
Tombant hors de leur siège et se prosternant tous,
Tremblant et gémissant, dirent :

— Ce n'est pas nous.

— Mais qui donc est coupable alors ?

Ce sont les princes.

La terre est par les rois divisée en provinces.

Nous renvoyons aux rois toutes nos actions.

Les princes commandaient ; nous leur obéissons,

Seigneur, car de tout temps les prêtres et les mages

Nous ont dit que les rois, ô Dieu, sont vos images.

L'ange dit : — Amenez les images de Dieu.

Des êtres monstrueux parurent.

XII

Du milieu

De l'abîme on les vit surgir dans l'ombre impure.

L'un ressemblait au meurtre et l'autre à la luxure,

L'autre à la fraude, l'autre à l'orgueil, celui-ci

Au mensonge, et d'horreur je demeurai saisi,

Car ils avaient du mal toutes les ressemblances.

À travers cette nuit, les brouillards, les silences,

Dans ce gouffre sans fond de toutes parts béant,

Dans ces immensités qu'emplissait le néant,

Ils se dressaient, le sceptre appuyé sur l'épaule ;

Les uns, Molochs blanchis par les neiges du pôle,

D'autres ayant au front un reflet du midi,

Tous habillés de pourpre et d'or, l'œil engourdi,

L'air superbe, l'épée au flanc, couronne en tête,

Globe en main ; chacun d'eux était seul sur le faite

D'un trône, comme un roi d'Édom ou d'Issachar,

Et chaque trône était porté sur un grand char.

Devant chaque fantôme, en la brume glacée,

Ayant le vague aspect d'une croix renversée

Venait un glaive nu, ferme et droit dans le vent.

Qu'aucun bras ne tenait et qui semblait vivant.

Les vapeurs au-dessous flottaient basses et lentes.

Les chars étaient traînés par des bêtes volantes,

Montres inconnus même au gouffre sans clarté ;

Attelages impurs ! L'un était emporté

Par des tigres ailés au pied large, aux yeux mornes,

L'autre par des griffons, l'autre par des licornes,

L'autre par des vautours à deux têtes, ayant

Des diadèmes d'or sur leur front flamboyant.

Tous ces monstres poussaient des cris, battaient de l'aile
Tantôt mêlés, tantôt en ligne parallèle.

Les trônes approchaient sous ces lugubres cieux,
On entendait gémir autour des noirs essieux
La clameur de tous ceux qu'avaient broyés leurs roues ;
Ils venaient, ils fendaient l'ombre comme des proues ;
Sous un souffle invisible ils semblaient se mouvoir ;
Rien n'était plus étrange et plus farouche à voir
Que ces chars effrayants tourbillonnant dans l'ombre.
Dans le gouffre tranquille où l'humanité sombre,
Ces trônes de la terre apparaissaient hideux.

Le dernier qui venait, horrible au milieu d'eux,
Était à chaque marche encombré de squelettes
Et de cadavres froids aux bouches violettes,
Et le plancher rougi fumait, de sang baigné ;
Le char qui le portait dans l'ombre était traîné
Par un hibou tenant dans sa griffe une hache.
Un être aux yeux de loup, homme par la moustache,
Au sommet de ce char s'agitait étonné,
Et se courbait furtif, livide et couronné.
Pas un de ces césars à l'allure guerrière
Ne regardait cet homme. À l'écart, et derrière,
Vêtu d'un noir manteau qui semblait un linceul,
Espèce de lépreux du trône, il venait seul ;
Il posait les deux mains sur sa face morose
Comme pour empêcher qu'on y vît quelque chose :
Quand parfois il ôtait ses mains en se baissant,
En lettres qui semblaient faites avec du sang
On lisait sur son front ces trois mots : Je le jure.

Quoiqu'ils fussent encore au fond de l'ombre obscure,
Hommes hideux, de traits et d'âge différents,
Je les distinguais tous, car ils étaient très grands.
Je crus voir les titans de l'antique nature.
Mais ces géants brumeux décroissaient à mesure
Qu'ils s'éloignaient du point dont ils étaient partis,
Et, plus ils s'approchaient, plus ils étaient petits.
Ils rentraient par degrés dans la stature humaine ;
La clarté les fondait ainsi qu'une ombre vaine ;
Eux que j'avais crus hauts plus que les Apennins,
Quand ils furent tout près de moi, c'étaient des nains.
Et l'ange, se dressant dans la brume indécise,
Était penché sur eux comme la tour de Pise.

Et les glaives s'étaient éclipsés.

L'ange dit :

— Qu'êtes-vous ?

Et le groupe à ses pieds répondit :

— Rois, et maîtres de tout, du droit de nos ancêtres.

— Rois ! vous êtes les rois, vous n'êtes pas les maîtres,
Dit l'ange. Allons, venez, c'est l'heure, arrivez tous.

Vous voilà donc enfin, princes ? D'où sortez-vous ?

Ô princes, vous sortez, et je vais vous le dire,

Des forfaits, des fureurs, du meurtre et du délire,

Des deuils, des faux serments dont l'homme est éperdu,

Et du sang innocent à grands flots répandu,

Vous sortez des palais qu'habite la démence,

Des fortins, des charniers, et de la plaine immense

Du monde entier criant vers le haut firmament !

Rois ! l'homme n'est pas fait pour votre amusement.

Rois ! la terre est un temple et non pas une étable.

Le tyran, dans l'orgie, accoudé sur la table,

Commande au crime, et Dieu commande au châtement.

Princes, avant que Dieu regarde froidement

Tout le sang qui ruisselle autour de vos armures,

Les astres tomberont comme des figes mûres

Qui tombent d'un figuier secoué par le vent.

Ô rois qui massacrez sous l'œil du Dieu vivant,

La voix du genre humain contre vos fronts s'élève.

Plus nombreux que les flots gémissant sur la grève

Les morts auprès de Dieu, rois, vous ont précédés

Ôtez votre couronne, accusés, répondez.

Tous ces crimes abjects, mêlés au vice immonde,

Les avez-vous commis ?

Et ces maîtres du monde

Tremblèrent comme l'arbre au vol des ouragans,

Et l'ange regardait pâlir ces arrogants ;

Et chacun d'eux, pareil au renard qui s'échappe,

Criait :

— Ce n'est pas nous !

— Et qui donc ?

— C'est le pape.

Seigneur, vous aviez mis parmi nous ce docteur.

Il était le semeur, il était le pasteur,

Il enseignait d'en haut comme votre vicaire.

Nos trônes faisaient cercle autour de cette chaire.

Nous écoutions son verbe ainsi que votre voix.

Il nous disait : « Je suis celui qui parle aux rois ;
 « Quiconque me résiste et me brave est impie.
 « Ce qu'ici-bas j'écris, là-haut Dieu le copie.
 « L'église, mon épouse, éclore au mont Thabor,
 « A fait de la doctrine une cage aux fils d'or,
 « Et comme des oiseaux j'y tiens toutes les âmes.
 « Seul je suis le mystère et seul j'ai les dictames.
 « Rois, obéissez-moi selon qu'il est écrit.
 « Quand vous me regardez, vous voyez Jésus-Christ.
 « Je fais et je défais la loi quand je la touche,
 « Et l'explication de tout est dans ma bouche ;
 « Je suis l'homme-justice et l'homme-vérité. »
 Or, quand nous abattions droit, peuple, liberté,
 Quand nous eûmes tué le tribun et l'apôtre,
 Nous étions d'un côté, les morts étaient de l'autre,
 Nous lui dîmes : — Quels sont les bons et les pervers ?
 Et cet homme leva la main, et l'univers
 Vit descendre, seigneur, de cette main suprême
 Sur nous l'apothéose et sur eux l'anathème ;
 Quand nous exterminions l'aïeul aux pas tremblants,
 Ce vieillard nous criait : Malheur aux cheveux blancs !
 Quand nous percions l'enfant au ventre de sa mère,
 Il nous criait, debout au fond du sanctuaire,
 Devant la mère froide et devant l'enfant mort :
 L'enfant était coupable et la mère avait tort !
 Il faisait, pour punir quiconque pense et rêve,
 Jaillir des crucifix sous les éclairs du glaive !
 Sa main, plus que nos bras, multipliait les coups.
 Répondez, Pazzoli, Simoncelli, vous tous !
 Cet homme interrompait la messe à l'offertoire,
 Ce prêtre rejetait la gorgée au ciboire,
 Seigneur, pour faire signe au bourreau de frapper,
 Et lui montrer du doigt les têtes à couper.
 Sa ceinture servait de corde à nos potences,
 Il liait de ses mains l'agneau sous nos sentences,
 Et quand on nous criait : Grâce ! il nous criait ! Feu !
 C'est à lui que le mal revient. Voilà, grand Dieu,
 Ce qu'il a fait ; voilà ce qu'il nous a fait faire.
 Cet homme était le pôle et l'axe de la sphère ;
 Il est le responsable et nous le dénonçons !
 Seigneur, nous n'avons fait que suivre ses leçons,
 Seigneur, nous n'avons fait que suivre son exemple.
 Nos forfaits sous ses pieds sont nés dans votre temple.
 Il nous a mis l'enfer dans l'âme au lieu du ciel
 Lui seul porte le poids du crime universel !

Et l'archange cria :

— Faites venir cet homme !

Alors les sept clairons dirent :

— Pape de Rome !

Mastai ! Mastai ! nous t'appelons sept fois.

Viens rapporter à Dieu les peuples et les rois,
Car l'Éternel t'attend, assis sur les nuées.

Toutes les profondeurs frémirent, remuées.

Un vieillard blanc et pâle apparut dans la nuit.

XIV

Debout, morne, il tremblait comme un homme qui fuit,
Et des mains le tenaient au collet dans la brume,
Vêtu de lin plus blanc qu'un encensoir qui fume,
Il avait, spectre blême aux idoles pareil,
Les baisers de la foule empreints sur son orteil,
Dans sa droite un bâton comme l'antique archonte,
Sur son front la tiare, et dans ses yeux la honte.
De son cou descendait un long manteau doré,
Et dans son poignet gauche il tenait, effaré,
Comme un voleur surpris par celui qu'il dérobe,
Des clefs qu'il essayait de cacher sous sa robe.
Il était effrayant à force de terreur.

Quand surgit ce vieillard, on vit dans la lueur
L'ombre et le mouvement de quelqu'un qui se penche.
À l'apparition de cette robe blanche,
Au plus noir de l'abîme un tonnerre gronda.
L'archange, tout à coup terrible, regarda,
De cet œil flamboyant que vit luire Sodome,
L'ombre profonde, et dit :

— Connaissez-vous cet homme ?

Alors, de tous les points de ces immensités,
Tous, — car je m'aperçus que tous étaient restés, —
Des flancs de la nuée et du bord des abîmes,
De toutes parts, en haut, en bas, tyrans, victimes,
Mères, enfants, vieillards, les juges, les jugés,
Les égorgeurs mêlés avec les égorgés,
Les grands et les petits, les obscurs, les célèbres,
Tous ceux que j'avais vus passer dans les ténèbres
Avançant leur front triste, ouvrant leur œil terni,
Fourmillement affreux qui peuplait l'infini,
Tous ces spectres vivant, parlant, riant naguère,
Martyrs, bourreaux, et gens du peuple et gens de guerre,
Regardant l'homme blanc d'épouvante ébloui,
Élevèrent la main et crièrent : C'est lui

Et pendant qu'ils criaient, sa robe devint rouge.

Au fond du gouffre où rien ne tressaille et ne bouge
Un écho répéta : — C'est lui ! — Les sombres rois
Dirent : — C'est lui ! c'est lui ! c'est lui ! voilà sa croix !
Les clefs du paradis sont dans ses mains fatales. —
Et l'homme-loup, debout sur les cadavres pâles
Dont le sang tiède encor tombait dans l'infini,
Cria d'une voix rauque et sourde : — Il m'a béni.
Et la lueur soudain grandit, funèbre et pure,
Et devint formidable ainsi qu'une figure.
Il semblait que ce fût le jour qui se levait.

XV

L'ange, pareil au lys que la candeur revêt,
Dieu au vieillard :
— Écoute et vois. Le juge est proche,
Tu sais pourquoi tu viens et ce qu'on te reproche, Réponds. —
Lui se tourna vers l'ange en frissonnant,
Et je vis le spectacle horrible et surprenant
D'un homme qui vieillit pendant qu'on le regarde.
L'agonie éteignit sa prunelle hagarde,
Sa bouche bégaya, son jarret se rompit,
Ses cheveux blanchissaient sur son front décrépité,
Ses tempes se ridaient comme si les années
S'étaient subitement sur sa face acharnées,
Ses yeux pleuraient, ses dents claquaient comme au gibet
Les genoux d'un squelette, et sa peau se plombait,
Et, stupide, il baissait, à chaque instant plus pâle,
Sa tête qu'écrasait la tiare papale.

L'ange dit :
— Comprends-tu, vieillard, ce que tu vois ?
Il frappa sa poitrine et demeura sans voix,
Et je vis, ô terreur ! qu'il vieillissait encore.
Farouche, il regardait cette lugubre aurore
Et la robe de sang dont il était vêtu.

L'ange reprit :
— Voyons, défends-toi, parle ; as-tu,
Pour lui jeter ta faute et pour qu'il en réponde,
Au-dessus de ta tête un être dans ce monde ?

Et l'homme répondit :
— Je n'ai que vous, mon Dieu !

Alors je crus voir luire un rayon du ciel bleu,

Des sept anges rêveurs les clairons se baissèrent,
 Le gouffre, que les nuits insondables enserrent,
 Frémit comme frémit l'oiseau pris au lacet,
 Et l'espace entendit une voix qui disait :

XVI

« Les vivants sous le ciel tremblent, souffrent et pleurent ;
 « La vertu, la raison et la sagesse meurent ;
 « Le crime est consommé.
 « L'homme récolte ici ce que là-bas il sème.
 « Mastai, mastai, Pie appelé neuvième,
 « Approche, infortuné !

« Nul ne s'évade. Ici les choses sont connues,
 « Les os sont transparents et les âmes sont nues ;
 « Ici tout est clartés ;
 « L'ombre de l'homme prend la forme de sa vie.
 « La justice affamée ici n'est assouvie
 « Que de réalités.

« Quand les princes foulaient aux pieds les multitudes,
 « Transformaient des pays vivants en solitudes,
 « Dressaient les échafauds,
 « Et marchaient sur le peuple, affreux, vainqueurs, superbes,
 « Comme le moissonneur à grands pas dans les herbes
 « Marche avec une faux ;

« Tandis que l'orphelin pleurait avec la veuve,
 « Et que l'humanité gémissait comme un fleuve,
 « Et qu'eux étaient joyeux,
 « Et qu'ils pillaient le peuple avec leurs économes,
 « Tandis que tous ces rois versaient le sang des hommes
 « Comme moi l'eau des cieux ;

« Tandis que des couteaux ils aiguisaient les pointes,
 « Toi, tu les bénissais ; tu tombais les mains jointes
 « À genoux sous un dais,
 « Et tu me rendais grâce à moi, souverain maître,
 « Ne t'imaginant pas que j'existais, ô prêtre,
 « Et que je t'entendais !

« Me voici. Vois ma face ; et sache que j'existe.
 « Ô malheureux, regarde en toi-même et sois triste.
 « Une main t'a saisi ;
 « Comme une vision rappelle-toi le monde ;
 « Ceci c'est ma clarté ; le reste est nuit profonde ;
 « C'est moi qui suis ici !

« Sache que c'était moi qui t'avais mis au faite.
 « Le jour où, proclamé roi, pontife et prophète,
 « Joyeux, tu te courbas,
 « Tandis qu'on t'enivrait d'un hymne de victoire,
 « Et que tout l'univers te chantait dans ta gloire,
 « Je t'ai parlé tout bas ;

« Je t'ai dit : — Mastai, je te charge des hommes.
 « Voici la clef du coffre et le compte des sommes
 « Qu'il faudra rendre un jour.
 « Sois le gardien sublime et le grand solitaire.
 « C'est toi qui veilleras au centre de la terre
 « Sur le haut de ma tour,

« Je t'ai dit : — Mastai, travaille en ma présence,
 « Remets de la vertu dans l'âme ou l'innocence
 « Lentement se détruit ;
 « C'est toi qui verseras de l'huile dans ma lampe,
 « Pour qu'en l'esprit de l'homme où le mal parfois rampe
 « Il ne soit jamais nuit.

« Je t'ai dit : — Mastai, chasse Satan, s'il entre.
 « Tous les crimes hideux, rôdant hors de leur antre,
 « Guettant l'homme éprouvé,
 « Te trouveront debout sur leur route, ô pontife,
 « Et fermeront leur gueule et baisseront leur griffe
 « Devant ton doigt levé.

« Or, le monde t'a vu, toi le saint, toi l'auguste,
 « Dire au crime : courage ! et la porte du juste
 « A tremblé sur ses gonds.
 « Tu louas les bourreaux vainqueurs, toi mon ministre
 « Tu pris sur tes genoux, magicien sinistre,
 « La tête des dragons.

« Devant le créateur, devant les créatures,
 « Tu mis sur les tyrans, tu mis sur les parjures,
 « Sur le vol effronté,
 « Sur le meurtre ivre et fou qui dans le sang se plonge,
 « Tu mis sur cet amas d'horreur et de mensonge
 « Mon sceau de vérité.

« Chien du troupeau, tu fus un loup comme les autres !
 « Ô rois, ses attentats amnistiaient les vôtres ;
 « Si bien, pape romain,
 « Qu'aujourd'hui, dans le trouble et dans l'inquiétude,
 « Pas un abri lointain, pas une certitude
 « Ne reste au genre humain !

« Pure étoile éclairant les vivants dans leurs routes,
« La vérité brillait au fond des sombres voûtes
« Où l'œil de l'homme atteint,
« Je t'avais, comme Aron et comme Zoroastre,
« Mis si haut que toi seul pouvais souffler sur l'astre ;
« Prêtre, tu l'as éteint !

« J'avais entre tes mains déposé la justice,
« De peur que l'homme n'erre et ne se pervertisse
« Comme au temps de Japhet,
« Des âmes des vivants j'avais fait ton domaine,
« Je t'avais confié la conscience humaine.
« Réponds, qu'en as-tu fait ? »

XVII

L'homme resta béant, et, sans cri, sans prière
Et sans souffle, il tomba les deux mains en arrière,
Comme s'il eût été poussé par la clarté
Je sentis tressaillir l'obscur éternité.

*

Et, comme je fuyais, dans la nuée ardente
Une face apparut et me cria : Mon Dante,
Prends ce pape qui fit le mal et non le bien,
Mets-le dans ton enfer, je le mets dans le mien.

Dieu fait les questions pour que l'enfant réponde.

— Les deux bêtes les plus gracieuses du monde,
Le chat et la souris, se haïssent. Pourquoi ?
Explique-moi cela, Jeanne. — Non sans effroi
Devant l'énormité de l'ombre et du mystère,
Jeanne se mit à rire. — Eh bien ? — Petit grand-père,
Je ne sais pas. Jouons. — Et Jeanne repartit :
— Vois-tu, le chat c'est gros, la souris c'est petit.
— Eh bien ? — Et Jeanne alors, en se grattant la tête,
Reprit : — Si la souris était la grosse bête,
À moins que le bon Dieu là-haut ne se fâchât,
Ce serait la souris qui mangerait le chat.

I

Ces bâtiments qui font voile
Suivent chacun leur étoile
Et leur dessein ;
Et l'eau bat toutes les proues,
Et l'air souffle à pleines joues
Sur cet essaim.

Ils se dispersent sur l'onde.
Ils vont ; ils jettent la sonde
Au flot félon ; Ils ont leur carte et leurs règles ;
Ils vont où vont les quatre aigles
De l'aquilon.

— Je pars, dit le capitaine,
Pour Gibraltar, pour Athène,
Pour Tafilet.

— Nous partons, disent les mousses,
Pour Malte où les nuits sont douces
Comme le lait.

— Nous partons, dit le pilote,
Pour l'Inde où la jonque flotte,
Pour Tétuan,
Pour Chypre, île aux belles femmes...
— Et pour le pays des âmes,
Dit l'océan.

La création aveugle
Hurle, glapit, grince et beugle ;
Mais, sous sa main, L'homme la dompte et la brise ;
La forêt grondante est prise
Au piège humain.

Le tigre au Jardin des plantes
Passe ses pattes tremblantes
Par les barreaux ;
Toute bête est terrassée
Par l'amour et la pensée,
Ces deux héros.
Tous deux ont le diadème.
Ces dompteurs, que l'enfer même

Jadis craignait.
 Rois de tous les esclavages,
 Tiennent les choses sauvages
 Dans leur poignet.

Le fier taureau d'Asturie,
 Qui marchait dans sa furie
 Sans dévier, Lui plus noir que l'eau marine,
 Un anneau dans la narine,
 Suit un bouvier.

Ce grand monstre, la nature,
 Qui vivait à l'aventure,
 N'écoutant rien,
 Ouvrant sur l'homme qui souffre
 Toutes les gueules du gouffre,
 N'est plus qu'un chien.

L'homme s'accroît et se hausse.
 Nul ne sait ce qu'en sa fosse,
 Loin du ciel bleu,
 Voyant qu'il faut qu'il y dorme,
 Le lion, forçat énorme,
 Reproche à Dieu.

Persée étouffe Gorgone,
 Marthe écrase la dragone
 Aux yeux ardents. Visconti, vêtu de cuivre,
 D'un coup de poing, à la guivre
 Casse les dents.
 Béhémot craint l'homme blême.
 Le boa, n'ouvrant pas même
 L'œil à demi,
 N'est plus, lui serpent superbe,
 Qu'un tronc d'arbre qui dans l'herbe
 S'est endormi.

Le jaguar tourne en sa cage.
 Le morse en un marécage
 Croupit muré.
 La chanson du pâtre attire
 Hors des branches le satyre
 Tout effaré.

Depuis Hercule et Thésée,
 Teb à la lance aiguillée,
 Bellérophon, Icare qui nomme un golfe,
 Hermès sur le sphinx, Astolphe
 Sur le griffon,
 Il n'est pas au monde un être
 Qui ne reconnaisse un maître ;
 Tout est dompté.
 La conquête se consomme ;
 L'ombre voit au front de l'homme
 Une clarté.

Le lynx s'abat sur le ventre
 Quand la ménade en son antre
 Chante paeon ;
 On prend l'aigle dans son aire...
 — Où donc est mon belluaire ?
 Dit l'océan.

Et l'océan fauve ajoute :
 — Je ne suis pas une route.
 Que me veut-on ? Je te hais, flambeau sublime,
 Que Colomb sur mon abîme
 Passe à Fulton.

J'ai ma vague, Etna se lave.
 Etna n'est pas un esclave.
 Ni moi non plus.
 J'ai pour reine et pour captive
 La sombre terre attentive
 À mon reflux.

Je ne suis pas fait pour être,
 Comme le sentier champêtre,
 Plein de vivants ;
 Je suis l'Onde en sa tanière,
 Que prennent à la crinière
 Les quatre vents !

Je suis le noir gouffre inculte ;
 Je donne, en mon fier tumulte,
 Où rien ne ment, Pour maître aux flots sourds l'air libre,
 Et pour base à l'équilibre
 Le tremblement.

Rien n'arrête et ne dirige
 Mon formidable quadrigé,
 Que les typhons
 Traînent, et qui, de la Perse
 Jusqu'aux Hébrides, disperse
 Ses bruits profonds.

Je suis la vaste mêlée,
 Reptile, étant l'onde, ailée,
 Étant le vent ;
 Force et fuite, haine et vie,
 Houle immense, poursuivie
 Et poursuivant.
 Je suis, dans l'ombre étoilée,
 La figure échevelée
 De l'inconnu ; Ma vague, qu'Éole augmente,
 Est, quand il lui plaît, charmante
 Comme un sein nu.

Je ne suis pas votre auberge,
 Je suis la tempête vierge
 Qui peut briser
 Caps et rochers comme verre,
 À qui parfois le tonnerre
 Prend un baiser.

Je m'appelle solitude,
 Je m'appelle inquiétude,
 Et mon roulis
 Couvre à jamais des navires,
 Des voix, des chansons, des rires,
 Ensevelis.

Je suis funeste et salubre.
 Je suis le fileur lugubre
 Des no irs vallons
 Que l'orage sans fin mouille,
 Et qui file à sa quenouille
 Les aquilons.

Je suis, dans l'écume en poudre,
 Le combattant de la foudre,
 L'hydre titan.
 Je suis sans forme et sans nombre.
 Venez, les vents, l'horreur, l'ombre.
 Homme, va-t'en.

Je suis souffle, éclair et lame.
 Je prends volontiers leur âme
 Aux curieux.
 Je suis le triple Cerbère
 Dont le regard réverbère
 Dieu furieux.

J'ai plus de nuit que la tombe.
 Léviathan dans ma trombe
 N'est plus qu'un ver ; Tout tremble sur mon épaule.
 Je lie au poteau du pôle
 Le spectre hiver.
 Homme, la terre est ta mère.
 Cherche ton bien éphémère
 Dans ses douleurs ;
 Broie, arrache, brûle, embrasse.
 Perce des chemins. Écrase
 Ce tas de fleurs !

La plaine, quand on la ferre,
 Obéit, et laisse faire
 L'homme ennemi.
 La terre est une imbécile ;
 Et la montagne est docile
 À la fourmi.
 Les Alpes sont des géantes
 Terribles, fauves, béantes,
 L'orage au cou ; L'homme rit des monts féroces,
 Et, taupe, sous les colosses,
 Il fait son trou.

Moi, je ne suis pas la rue.
 J'ai pour roue et pour charrue
 Le tourbillon ;
 Je bondis, c'est ma manière ;
 Je n'accepte pas l'ornière
 Ni le sillon.

J'écume à flots sur ma grève,
 Va-t'en. Ne viens pas, fils d'Ève,
 Frêle rival,
 Sauter sur mon dos farouche
 Et mettre un mors à la bouche
 De mon cheval.

Ma plaine est la grande plaine ;
 Mon souffle est la grande haleine
 Je suis terreur ; J'ai tous les vents de la terre
 Pour passants et le mystère
 Pour laboureur.

Le météore en ma houle
 Tombe, la nuée y croule
 En rugissant ;
 L'écueil, écumant monarque,
 À qui je donne la barque,
 Me rend le sang ;

L'aurore avec épouvante
 Regarde mon eau vivante,
 Mes rocs ouverts,
 Mes colères, mes batailles,
 Et les glissements d'écailles
 Sous mes flots verts.

Vénus m'apporte son globe.
 Je lui relève sa robe
 Jusqu'au genou. Le zéphyr des moissons blondes,
 S'il se risque sur mes ondes,
 Y devient fou.

Un jour l'orage des plaines
 Vint chez moi sur mes baleines
 Lancer ses traits ;
 Mais j'ai, d'un seul cri de rage,
 Chassé ce canard sauvage
 Dans vos marais !

Quand il vit dans ma caverne
 Se sauver l'hydre de Lerne,
 Mon compagnon
 Typhon dit : Cela nous souille,
 Gardons-nous cette grenouille ?
 Et j'ai dit Non !

Si je faisais une rose,
 Moi, gouffre en qui toute chose
 S'ébauche et vit, Le soleil, flambeau fidèle,
 Se lèverait auprès d'elle
 Sans qu'on le vît.

Hommes, vous rêvez de croire
 Que vous vaincrez mon eau noire,
 Aux fiers bouillons,
 Ma vague aux mille étincelles,
 En pendant à des ficelles
 Quelques haillons !

C'est donc là votre navire !
 Une écorce qui chavire
 Sous tout climat !
 Cette épingle qui m'éraïlle,
 C'est l'ancre, et ce brin de paille,
 C'est le grand mât !

Ces quatre planches mal jointes
 Se déchireront aux pointes
 Du moindre écueil. L'homme au front triste, aux mains blanches,
 Ne sait clouer que les planches
 De son cercueil.
 Quoi ! je serais si candide !
 Porter sur mon dos splendide
 Votre wagon !
 Dans mon azur sans limite
 Voir fumer votre marmite,
 Moi le dragon !

Quoi ! lui chez moi ! l'homme ! Il entre !
 Sachez que devant mon antre,
 Qu'emplit la nuit,
 Le sage lion s'arrête,
 Et qu'en voyant ma tempête
 L'aigle s'enfuit !

Votre présence m'outrage.
 Dieu fit mon immense orage
 Mystérieux Et mes flots pleins de désastres,
 Pour être vus par ses astres,
 Non par vos yeux.

Homme, ta marche est peu droite ;
 Ton commerce avide exploite
 Les flots mouvants ;
 L'âpre soif de l'or t'anime ;
 Je donne pour rien l'abîme,
 Toi, tu le vends.

Ne viens pas chez moi, te dis-je.
 Ne mêle pas au prodige
 Tes vils chemins.
 Crains mes fureurs justicières !
 Ah ! vous frémiriez, poussières,
 Pâles humains,
 Si vous entendiez les choses
 Que nous tous, les vents moroses
 Et les saisons, L'air qui souffle et l'eau qui tremble,
 Quand nous sommes seuls ensemble,
 Nous nous disons !

Devant votre crépuscule
 Mon sombre horizon recule ;
 Vous m'insultez !
 Genre humain, foule confuse,
 L'ombre éternelle refuse
 Vos nouveautés.

Elle refuse vos phares,
 Vos boussoles, vos fanfares,
 Vos noirs vaisseaux,
 Et, quand passe votre flotte,
 Indignée, elle sanglote
 Au fond des eaux.

Allez-vous-en ! Je devine
 Qu'on rêve une ère divine
 Fin des fléaux. On court sur l'onde aplanie.
 On m'emploie à l'harmonie !
 Moi, le chaos !

C'est la paix qui se prépare.
 Je n'en veux point. Je sépare.
 Je n'unis pas.
 Je brise à coups de nageoires
 Et je broie en mes mâchoires
 Votre compas !

L'homme doit courber sa tête
 Sous la guerre et la tempête
 Et le volcan.
 La terre, c'est la géhenne.
 Que chacun garde sa haine
 Et son carcan.

Tu n'es pas même un fantôme !
 Monstre pour l'archange, atome
 Pour le titan, Rien pour l'espace et le nombre !
 L'homme n'est qu'une pénombre ;
 L'ombre est Satan.
 Être mauvais, c'est ta peine.
 Sois mauvais. Ta race traîne
 L'anneau de fer.
 Nous sommes tous la souffrance ;
 Et l'hirondelle espérance
 Fuit notre hiver.

Sache que nous, et ces mondes
 Qu'on voit, dans nos nuits immondes,
 Au firmament,
 Nous habitons l'insondable,
 L'extrémité formidable
 Du châtement.

Notre nuit est si fatale
 Que si la pitié, vestale
 Chère aux élus, Disait : Où donc est ce monde ?
 J'ai peur que Dieu ne réponde :
 Je ne sais plus !

Donc subissez la loi dure.
 Endurez ce que j'endure,
 L'isolement ;
 Et soyez, dans votre bouge,
 L'un pour l'autre le fer rouge,
 Et non l'aimant.
 N'essayez pas, dans ma sphère,
 D'être frères, et de faire,
 Dans ce tombeau,
 Quand tout à l'ombre ressemble,
 De vos esprits mis ensemble
 Un grand flambeau,

Les hommes deviendraient anges !
 Je ne veux pas de mésanges,
 Moi, maintenant ! Je veux le glaive et le glaive.
 Vivez comme dans un rêve,
 Tas frissonnant !

Faites comme ont fait vos pères,
 Et crénez vos repaires.
 Abhorrez-vous.
 Barricadez vos Sodomes.
 Dévorez-vous. Soyez hommes
 Et restez loups.

Que l'Écosse ait sa claymore,
 Le juif sa rage, et le more
 Son yatagan ;
 Que chacun reste en sa ville ;
 Et qu'on me laisse tranquille
 Dans l'ouragan.

II

Et l'homme dit : — Mer affreuse,
 Que le char des foudres creuse
 Sous son essieu,
 Tais-toi dans ton ossuaire.
 Tu cherches ton belluaire ?
 Gouffre, c'est Dieu !

Écoute-moi. La loi change.
 Je vois poindre aux cieux l'archange !
 L'esprit du ciel M'a crié sur la montagne :
 « Tout enfer s'éteint ; nul baigne
 N'est éternel. »

Je ne hais plus, mer profonde.
 J'aime. J'enseigne, je fonde.
 Laisse passer.
 Satan meurt, un autre empire
 Naît, et la morsure expire
 Dans un baiser.

Tu ne dois plus dire : arrière !
 Tu n'es plus une barrière,
 Dragon marin.
 Sers l'avenir ! porte l'arche.
 Rien n'arrête l'homme en marche
 Vers Dieu serein.

Rien ! pas même toi, chimère,
 Monstre de l'écume amère,
 Géant puni, Toi qui, seul dans ta nuit sombre,
 As fait ton onde avec l'ombre
 De l'infini !

Je vais ! je suis le prophète.
 À la houle stupéfaite
 Je dis mon nom.
 La trombe accourt ; ma pensée
 Fait rentrer cette insensée
 Au cabanon.

L'esprit de l'homme, lumière,
 Domptant la nature entière,
 Onde ou volcan,
 Plonge sa clarté sacrée
 Dans la prunelle effarée
 De l'ouragan.

Pour qu'à nos pas on se range,
 Nous n'avons qu'à dire à l'ange
 Comme aux démons, Qu'à dire aux torrents de soufre,
 Et qu'à te dire à toi, gouffre :
 Nous nous aimons !
 L'amour, c'est la loi suprême.
 L'amour te vaincra toi-même.
 Ton bruit est vain.
 Pour que, caressant ta grève,
 Ton hymne d'enfer s'achève
 En chant divin,

Pour que ton hurlement tombe
 Il suffit que la colombe
 Qui vient le soir,
 Ô sombre gouffre d'écume,
 Laisse tomber une plume
 Sur ton flot noir.

L'amour, c'est le fond de l'homme.
 L'amour, c'est l'antique pomme
 Qu'Ève cueillit. L'ombre passe, l'amour reste.
 Il est astre au dais céleste,
 Perle en ton lit.

Nos inventions nouvelles
 Prendront à tes vents des ailes ;
 Dieu nous sourit ;
 Nous monterons sur ta rage,
 Nous attellerons l'orage
 À notre esprit.

Oui, malgré tes chocs sauvages,
 Nous lierons tes deux rivages
 D'un trait de feu ;
 L'avenir aura deux Romes,
 Et, près de celle des hommes,
 Celle de Dieu.

L'avenir aura deux temples,
 Deux lumières, deux exemples,
 Un double hymen, La liberté, force et verbe,
 L'unité, portant la gerbe
 Du genre humain.

Tais-toi, mer ! Les cœurs s'appellent ;
 Les fils de Caïn se mêlent
 Aux fils d'Abel ;
 L'homme, que Dieu mène et juge,
 Bâtira sur toi, déluge,
 Une Babel.

À cette Babel morale
 Aboutira la spirale
 Des deux Sions,
 Où sans cesse recommence
 Le fourmillement immense
 Des nations ;

Et tu verras sans colère,
 Du tropique au flot polaire
 Dieu te calmant, Au-dessus de l'eau sonore,
 Se construire dans l'aurore
 Superbement

Les progrès et les idées,
 Pont de cent mille coudées
 Que rien ne rompt,
 Et sur tes sombres marées
 Ces arches démesurées
 Resplendiront.

Ô Dieu, dont l'œuvre va plus loin que notre rêve,
Créateur qui n'as pas de relâche et de trêve !

Œil sans paupière et sans sommeils !
Éternel jet de vie ! âme jamais fermée !
Gouffre mystérieux d'où sort une fumée
D'hommes, d'êtres et de soleils !

Humanités dans tous les espaces semées,
Liguez-vous ; dressez-vous innombrables armées,
Et déclarez la guerre à Dieu ;
Soit. Lutte, attaquez cet être inabordable,
Cet infini si doux qu'il en est formidable,
Et si profond qu'il en est bleu.

Mesurez-vous, vous l'ombre, à lui la plénitude.
Vous aurez, ô passants, légions, multitude,
Assiégeants de l'immense tour,
Essaim tourbillonnant autour du grand pilastre,
Vivants, avant qu'il ait usé son premier astre,
Dépensé votre dernier jour !

3

8

8

11

1

9

5

8

11

Le temps ne respecte pas ce qui se fait
sans lui. – Paul Morand